

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1889

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1889

TABLE DES MATIERES

La vie de la foi	5
Introduction	5
Chapitre 1 - David est oint comme roi	18
Chapitre 2 - La vallée d'Ela	22
Chapitre 3 - La caverne d'Adullam	33
Chapitre 4 - Nabal et Abigail	42
Chapitre 5 - Tsiklag	49
Chapitre 6 - Le retour de l'arche	59
Chapitre 7- La maison de David et la maison de Dieu	67
Chapitre 8 - La conjuration	76
Chapitre 9 - Le cantique et les dernières paroles de David	89
Quelques réponses à l'incrédulité moderne	97
1. L'autorité des Ecritures	97
2. Le christianisme et ses bases	100
3. Le christianisme et les besoins de l'homme	104
Quelques conseils aux jeunes évangélistes	110
Pensées	113
ME 1889 page 60	113
ME 1889 page 80	113
ME 1889 page 120	113
ME 1889 page 220	113
ME 1889 page 280	114
ME 1889 page 340	114
ME 1889 page 360	114
ME 1889 page 380	114
ME 1889 page 393	114
ME 1889 page 460	114
Notes d'une méditation sur Marc 9: 1-8	116

La venue du Seigneur et les événements qui s'y rapportent	119
1. L'espérance de l'Eglise	119
2. L'espérance de l'Eglise est-elle actuelle?.....	122
3. L'enlèvement des saints.....	126
4. Les noces de l'Agneau	131
5. Le rétablissement des Juifs	134
6. L'apostasie et l'Antichrist	138
7. La grande tribulation.....	142
8. L'apparition de Christ.....	147
9. Le royaume de Christ	152
10. La nouvelle Jérusalem.....	157
11. Le grand trône blanc et l'état éternel	161
Nés de Dieu.....	167
L'obéissance chrétienne	169
Lettre de l'Orient	170
Fragments de lettres.....	175
ME 1889 page 179	175
ME 1889 page 260	175
ME 1889 page 477	176
Les petits enfants.....	177
Le trône de la grâce	180
Le serment	181
Quelques remarques sur l'Assemblée et la marche à suivre dans un temps de déclin	182
Quelques mots sur ce qu'enseigne l'Ecriture relativement à l'Assemblée	187
Méditations sur le livre des Juges - Rossier H.	206
Avant-propos	206
Chapitres 1 à 3: 4	207
Chapitre 1: 1-16 : Introduction - Condition d'Israël à la mort de Josué	207
Chapitre 1: 17-36 : Ce qui caractérise le déclin	209
Chapitre 2: 1-5 : L'origine du déclin et sa conséquence	211
Chapitres 2: 6 à 3: 4 : La ruine dans les rapports d'Israël avec Dieu.....	214
Chapitres 3 à 12 - Les réveils	216

Chapitre 3: 5-11 : Othniel	216
Chapitre 3: 12-30 : Ehud	217
Chapitre 3: 31 : Shamgar	219
Chapitre 4 : Debora et Barak	219
Chapitre 5 : Le Cantique de Debora.....	222
Chapitres 6 à 8 : Gédéon	228
Chapitre 9 : Abimélec, ou l'usurpation de l'autorité	240
Chapitre 10: 1-5 : Thola et Jaïr.....	242
Chapitre 10: 6-18 : Nouveau réveil d'Israël	242
Chapitre 11 : Jephthé et sa fille	243
Chapitre 12: 1-6 : Lutte entre frères.....	246
Chapitre 12: 7-15 : Ibtsan, Elon et Abdon	248
Chapitres 13 à 16 - Le Nazaréat	248
Chapitre 13 : Un résidu.....	253
Chapitre 14 : Le serpent et le lion. Le festin	256
Chapitre 15 : Les victoires.....	259
Chapitre 16 : La défaite et la restauration.....	262
Chapitres 17 à 21 : Manifestation de la ruine et restauration finale	265
Chapitres 17 à 19 : Corruption religieuse et morale d'Israël	265
Chapitre 20 : Brèche et relèvement	270
Chapitre 21 : Fruits du relèvement.....	272
Extrait d'une lettre.....	275
Qu'êtes-vous: une aide ou une entrave?	277
Bokim	281
Fragment sur Romains 2: 6.....	282
Quelques mots sur nos privilèges et notre responsabilité comme chrétiens.....	283
Le déclin et son remède.....	288

La vie de la foi

Pensées sur les principales scènes de la vie et des temps de David, roi d'Israël

ME 1888 page 401 - ME 1889 page 3

Introduction

Il est aisé de retracer les pas successifs qui amenèrent l'établissement d'un roi en Israël, et tous ceux qui ont étudié avec quelque attention l'histoire humiliante du coeur humain en eux-mêmes ou chez les autres, se rendront facilement compte de ce fait.

Le commencement du premier livre de Samuel présente un tableau instructif de la condition où se trouvait réduit le peuple d'Israël. L'écrivain sacré nous montre, dans la maison d'Elkana, un exemple frappant de l'Israël selon la chair et de l'Israël selon l'Esprit: Elkana «avait deux femmes: le nom de l'une était Anne, et le nom de la seconde, Peninna. Et Peninna avait des enfants, mais Anne n'avait pas d'enfants». Ainsi, nous voyons se dérouler dans le cercle de famille de cet homme éphratien, des scènes semblables à celles qui s'étaient passées bien longtemps auparavant, sous les tentes d'Abraham, entre Sara et Agar. Anne était la femme stérile, et elle sentait profondément son état, car «son ennemie la chagrinait aigrement, afin de la pousser à l'irritation, parce que l'Eternel avait fermé sa matrice».

La femme stérile est toujours, dans l'Ecriture, le type de la condition naturelle de l'homme ruiné et sans force, et sans aucune capacité de faire quoi que ce soit pour Dieu, sans nulle énergie pour porter du fruit, ne présentant partout que la mort et la stérilité: telle est la vraie condition de tout enfant d'Adam. Il ne peut rien faire pour Dieu, ni pour lui-même, eu égard à sa destinée éternelle. Il est, dans toute l'étendue du mot, «sans force», «un arbre sec», «un dénué dans le désert».

Mais le Seigneur fit surabonder sa grâce dans la faiblesse et l'impuissance d'Anne, et mit dans sa bouche un chant de louange. Il la rendit capable de dire: «Ma corne est élevée en l'Eternel; ma bouche s'ouvre sur mes ennemis, car je me réjouis en ton salut». Le Seigneur se plaît d'une manière spéciale à réjouir la femme stérile; c'est lui seul qui peut dire: «Réjouis-toi, avec chant de triomphe, stérile qui n'enfantais pas; éclate en chants de triomphe, et pousse des cris de joie, toi qui n'as pas été en travail! car les fils de la désolée sont plus nombreux que les fils de la femme mariée, dit l'Eternel» (Esaïe 54: 1). Anne vit se réaliser pour elle ces paroles, et avant qu'il soit longtemps, Israël, maintenant désolé, les verra se réaliser aussi, ainsi qu'il est dit par le prophète: «Celui qui t'a faite est ton mari, son nom est l'Eternel des armées, et ton Rédempteur, le Saint d'Israël».

Le magnifique cantique d'Anne est l'action de grâces de l'âme qui reconnaît les voies et les actes de Dieu à l'égard d'Israël: «L'Eternel fait mourir et fait vivre; il fait descendre au shéol, et en fait monter. L'Eternel appauvrit et enrichit; il abaisse et il élève aussi. De la poussière, il

fait lever le misérable; de dessus le fumier, il élève le pauvre, pour les faire asseoir avec les nobles; et il leur donne en héritage un trône de gloire». C'est ce qui aura lieu pour Israël aux jours à venir, mais c'est déjà ce dont jouit toute âme qui, par grâce, est tirée de sa condition de péché, de ruine et de perte, et amenée à jouir de la bénédiction et de la paix en Jésus.

La naissance de Samuel remplit une grande lacune, non seulement dans le coeur d'Anne, mais, sans nul doute, dans celui de tout fidèle Israélite qui avait à coeur les intérêts de la maison de l'Eternel et la pureté de ses offrandes, vouées au mépris par les profanes fils d'Héli. Dans le désir d'Anne d'avoir un «fils», nous ne voyons pas simplement le coeur de la *mère*, mais aussi celui de la vraie *Israélite*. Sans doute, elle avait contemplé la ruine de tout ce qui se rattachait au temple de l'Eternel, et elle en avait gémi. Les yeux obscurcis d'Héli, les actions coupables d'Hophni et de Phinées, la lampe qui s'éteignait, le temple profané, les sacrifices méprisés, tout se réunissait pour dire à Anne que le peuple était dans un besoin réel et pressant, auquel pouvait seul répondre le don précieux d'un «fils» de la part de l'Eternel. C'est pourquoi, elle dit à son mari: «J'attendrai jusqu'à ce que l'enfant soit sevré; alors je le mènerai, afin qu'il paraisse devant l'Eternel et qu'il habite là pour toujours». Habiter là pour toujours! Rien de moins ne pouvait satisfaire le coeur d'Anne. Ce n'était pas simplement le fait que son opprobre avait été enlevé, qui rendait Samuel si précieux à ses yeux. Non; elle désirait voir «un sacrificateur fidèle» devant l'Eternel, et, par la foi, son regard s'arrêtait sur celui qui devait habiter là pour toujours. Précieuse foi, saint principe qui élève l'âme au-dessus de l'influence accablante des choses visibles et temporelles, et la transporte dans la lumière des choses invisibles et éternelles!

Au chapitre 3, se trouve la prédiction du renversement de la maison d'Héli. «Et il arriva en ce temps-là, qu'Héli était couché en son lieu (*or ses yeux commençaient à être troubles, et il ne pouvait voir*); et la lampe de Dieu n'était pas encore éteinte, et Samuel était couché dans le temple de l'Eternel, où était l'arche de Dieu, et *l'Eternel appela Samuel*». Toutes ces paroles ont une portée sérieuse. Les yeux obscurcis d'Héli et l'appel de l'Eternel à Samuel, c'est, en d'autres termes, la disparition de la maison d'Héli et l'entrée en scène du fidèle sacrificateur. Samuel court vers Héli, mais, hélas! tout ce que celui-ci peut lui dire, c'est: «*Retourne, couche-toi.*» Il n'avait pas de message pour le jeune garçon. Appesanti par l'âge et les yeux obscurcis, il pouvait passer son temps dans le sommeil et les ténèbres, tandis que la voix de l'Eternel se faisait entendre si près de lui! Avertissement bien solennel! Héli était sacrificateur de l'Eternel, mais il manquait de vigilance dans sa marche, d'ordre dans sa famille, de fermeté pour retenir ses fils; de là sa triste fin. «Et l'Eternel dit à Samuel: Voici, je vais faire, en Israël, une chose telle que, quiconque l'entendra, les deux oreilles lui tinteront. En ce jour-là, j'accomplirai sur Héli, tout ce que j'ai dit touchant sa maison; je commencerai et j'achèverai; car je lui ai déclaré que je vais juger sa maison pour toujours, à cause de l'iniquité qu'il connaît, parce que ses fils se sont avilis et qu'il ne les a pas retenus» (1 Samuel 3: 11-13).

«Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera». Combien cette vérité a sa démonstration dans l'histoire de tout enfant d'Adam, et plus particulièrement dans celle de tout enfant de Dieu! Nous moissonnerons selon ce que nous avons semé. C'est ce dont Héli

fit l'expérience; c'est celle que nous ferons aussi, vous et moi, cher lecteur. Il y a dans cette déclaration divine une réalité beaucoup plus pratique, beaucoup plus sérieuse que, sans doute, plusieurs ne l'imaginent. Si nous nous laissons aller à un mauvais courant de pensées, si nous adoptons une habitude de paroles légères et vaines, si nous poursuivons une ligne de conduite coupable, tôt ou tard nous en moissonnerons les fruits (*). Puisse la considération de cette vérité nous conduire à une vigilance plus grande dans nos voies; puissions-nous être plus soigneux de «semier pour l'Esprit», afin de moissonner aussi «de l'Esprit la vie éternelle!»

(*) La déclaration du texte, ai-je besoin de le dire, ne porte atteinte en rien à la stabilité éternelle de la grâce divine et à l'acceptation parfaite du croyant devant Dieu, selon toute la valeur de Christ. Cela est une grande vérité fondamentale. Christ est la vie du croyant, et Christ est sa justice, aussi le fondement de sa paix est indéfectible. Il peut en perdre la jouissance, mais la chose elle-même est indépendante de lui. Dieu l'a établie sur une base indestructible, et avant qu'elle pût être touchée, il faudrait mettre en question le fait de la résurrection de Christ, car Christ ne pourrait être là où il se trouve maintenant, si la paix du croyant (sa paix avec Dieu), n'était parfaitement faite. Afin d'avoir une paix parfaite, je dois connaître ma parfaite justification; il faut que je sache, par la foi en la parole de Dieu, que Christ a accompli l'oeuvre d'une propitiation parfaite. Tel est l'ordre divin: une parfaite propitiation comme fondement d'une justification parfaite, une justification parfaite comme fondement de ma parfaite paix. Dieu a joint ensemble ces trois choses, et il ne faut pas que l'incrédulité du coeur de l'homme les sépare.

De cette manière, la déclaration du texte cité ne peut être mal comprise et mal appliquée. L'exemple suivant fera comprendre le principe qui y est renfermé: si, contrairement à ma défense, mon enfant s'approche trop près du feu, il peut se faire du mal et me causer de la peine, mais il n'en est pas moins mon enfant.

La déclaration de l'apôtre a toute l'étendue possible: «Ce qu'un homme a semé, il le moissonnera». Il ne dit pas s'il s'agit d'un homme converti ou inconverti; et par conséquent, le passage doit avoir sa pleine application. Il ne touche en rien la question de la grâce pure et absolue.

Le chapitre 4 présente un tableau humiliant de la condition d'Israël, en rapport avec la maison coupable d'Héli. «Et Israël sortit en bataille à la rencontre des Philistins, et ils campèrent près d'Ebenhézer; et les Philistins campèrent à Aphek. Et les Philistins se rangèrent en bataille contre Israël; et la bataille devint générale, et Israël fut battu devant les Philistins; et ils frappèrent environ quatre mille hommes en bataille rangée, dans la campagne». Israël réalisait en ce moment la malédiction attachée à l'infraction de la loi (Deutéronome 28: 25). Il ne pouvait tenir contre ses ennemis; sa désobéissance lui avait enlevé toute force.

Remarquez maintenant la nature et le fondement de leur confiance, dans ce moment de pressant besoin. «Et le peuple rentra dans le camp, et les anciens d'Israël dirent: Pourquoi l'Eternel nous a-t-il battus aujourd'hui devant les Philistins? Prenons à nous, de Silo, l'arche de l'alliance de l'Eternel, et qu'elle vienne au milieu de nous et nous sauve de la main de nos ennemis». Pauvre motif de confiance! Il n'y a pas un mot touchant *l'Eternel lui-même*. Ils ne pensaient pas à lui, comme à la source de leur force; il n'était pas pour eux leur rempart et leur bouclier. Non; ils se confiaient dans l'arche, et s'imaginaient vainement qu'elle pouvait les délivrer. De quoi pouvait-elle leur servir, alors qu'elle n'était pas accompagnée de la présence de l'Eternel des armées, du Dieu des armées d'Israël? Il n'était plus là; il avait été contristé par les péchés non reconnus et non jugés du peuple; aucun symbole, ni aucune ordonnance, ne pouvaient le remplacer.

Cependant Israël, dans son espérance vaine, s'imaginait que l'arche suffirait à tout, et grande fut la joie du peuple, lorsqu'elle entra dans le camp accompagnée, non par Jéhovah, mais par les deux sacrificateurs profanes, Hophni et Phinées. «Et aussitôt que l'arche de l'alliance de l'Eternel entra dans le camp, tout Israël se mit à pousser de grands cris, de sorte que la terre en frémit». Tout cela pouvait être très imposant, à en juger par l'extérieur, mais, hélas! tout était vide. Les cris de triomphe des Israélites étaient sans fondement, tout comme ils étaient sans convenance. Ils auraient dû mieux se connaître eux-mêmes. Leurs cris s'harmonisaient mal avec leur misérable état moral devant Dieu. Mais il en est toujours ainsi. Ceux qui se connaissent le moins, sont aussi ceux qui ont les plus hautes prétentions et prennent la position la plus élevée. Le pharisien abaissait sur le publicain un regard d'orgueilleuse indifférence; il se figurait être bien haut et le publicain très bas, sur l'échelle morale, mais combien les pensées de Dieu étaient différentes! Le coeur contrit et brisé est toujours le lieu où se plaît à habiter Celui qui est haut et élevé, et dont le nom est le Saint ([Esaïe 57: 15](#)). Que son nom en soit béni, il sait relever et consoler ces coeurs abattus. C'est l'oeuvre en laquelle il prend son plaisir.

Mais les hommes de ce monde attachent toujours de l'importance aux prétentions élevées.

C'est quelque chose qu'ils aiment, et, d'une manière générale, ils assignent une haute place dans leurs pensées à ceux qui affirment être quelque chose, tandis que, d'un autre côté, ils chercheront à abaisser encore davantage celui qui, en réalité, s'humilie. Ainsi, dans la scène placée sous nos yeux, nous voyons que les Philistins n'attachaient pas peu d'importance aux cris des hommes d'Israël. C'était une chose qu'ils comprenaient. «Et les Philistins entendirent le bruit des cris, et dirent: Quel est ce bruit de grands cris dans le camp des Hébreux? Et ils surent que l'arche de l'Eternel était venue dans le camp. Et les Philistins craignirent, car ils dirent: Dieu est venu dans le camp». Ils supposaient naturellement que le cri de triomphe était basé sur une réalité. Ils ne voyaient pas ce qui était au-dessous de la surface — une sacrificature souillée, un sacrifice méprisé, et un temple profané. Ils regardaient au symbole extérieur, et s'imaginaient que la puissance y était attachée — de là leur crainte. Ils ignoraient que leur frayeur et le triomphe d'Israël étaient également sans fondement. «Philistins, fortifiez-vous», dirent-ils, «et soyez hommes, de peur que vous ne soyez asservis aux Hébreux, comme ils vous ont été asservis! Soyez hommes, et combattez!» C'était la ressource des Philistins: *Soyez hommes!* Les Israélites ne pouvaient pas le dire. Si le péché les privait des ressources de Dieu, ils étaient plus faibles que les autres hommes. Leur seule espérance était en Dieu, et si Dieu n'était pas avec eux, s'il s'agissait d'un combat d'homme à homme, un Israélite n'était pas de force à lutter contre un Philistin. L'issue du combat démontra pleinement cette vérité: «Les Philistins combattirent, et Israël fut battu». Comment en aurait-il été autrement? Les Israélites ne pouvaient qu'être battus et fuir devant leurs ennemis, puisque leur force et leur bouclier, c'est-à-dire Dieu lui-même, n'était pas au milieu d'eux. Ils furent battus, la gloire les quitta, l'arche fut prise; ils furent privés de leur force, leurs cris de triomphe furent changés en gémissements de douleur, leur part fut la honte de la défaite; et

le vieil Héli, que nous pouvons considérer comme le représentant du système de choses existant, tomba avec ce système, et fut enseveli sous ses ruines.

Les chapitres 5 et 6 embrassent la période durant laquelle «I-Cabod» (privé de gloire) fut écrit sur la nation d'Israël. Durant ce temps, Dieu cessa d'agir publiquement pour Israël, et l'arche de sa présence fut portée de cité en cité parmi les Philistins incirconcis. Cette période est remplie d'instruction. L'arche de Dieu parmi des étrangers, et Israël, pendant ce temps, mis de côté, sont des circonstances qui ne peuvent manquer d'intéresser l'esprit et de fixer l'attention de toute personne qui étudie l'Écriture avec soin et intelligence.

«Et les Philistins prirent l'arche de Dieu, et la transportèrent d'Ebenhézér à Asdod. Et les Philistins prirent l'arche de Dieu, et l'apportèrent dans la maison de Dagon et la placèrent à côté de Dagon». Nous voyons là le triste et humiliant résultat de l'infidélité d'Israël. Avec quelle lâcheté et quel manque de foi, leur main et leur cœur n'avaient-ils pas gardé l'arche de Dieu, pour qu'elle pût être prise et placée dans le temple de Dagon! Vraiment, Israël avait manqué — tout s'était perdu entre ses mains — il avait abandonné ce qu'il y avait de plus sacré, pour le laisser profaner et blasphémer par des incirconcis.

Par ceux-ci, la maison de Dagon fut estimée suffisamment sacrée pour l'arche de Jéhovah, cette arche qui appartenait au lieu très-saint. L'ombre de Dagon fut substituée aux ailes des chérubins et aux rayons de la gloire divine. Les pensées des princes des Philistins étaient le triomphe de Dagon sur Jéhovah, mais telles n'étaient pas les pensées de Dieu. Si les Israélites n'avaient pas su défendre l'arche, parce qu'ils avaient oublié la grande vérité que l'arche ne pouvait jamais être séparée de la présence de Dieu au milieu d'eux; si, d'un autre côté, les princes des Philistins avaient présumé insulter au symbole sacré de la présence divine, en l'associant d'une manière impie avec Dagon leur dieu; si, en un mot, les Israélites s'étaient montrés infidèles et les Philistins profanes, le Dieu d'Israël restait fidèle à lui-même, — fidèle à sa propre sainteté, — et Dagon tombe devant l'arche de sa présence. «Et le lendemain, les Asdodiens se levèrent de bonne heure, et voici, Dagon était gisant sur sa face contre terre, devant l'arche de l'Éternel. Et ils prirent Dagon et le remirent à sa place. Et ils se levèrent de bonne heure le lendemain matin, et voici Dagon était gisant sur sa face contre terre, devant l'arche de l'Éternel; et la tête de Dagon et les deux paumes de ses mains coupées étaient sur le seuil; le tronc seul de Dagon était resté» (5: 3, 4).

Nous pouvons difficilement concevoir quelque chose de plus humiliant et de plus désespéré, en apparence, que l'état où se trouvait Israël à ce moment de son histoire. L'arche avait été enlevée du milieu du peuple; il s'était montré indigne et incapable d'occuper la place de témoin de Dieu devant les nations qui l'entouraient; et quant aux motifs de triomphe qu'avaient ses ennemis, il suffisait de dire: «L'arche est dans la maison de Dagon». A un point de vue, cela était vraiment terrible; mais, d'un autre côté, quelle gloire merveilleuse nous voyons éclater! Israël avait manqué, il avait perdu tout ce qui devait lui être sacré et précieux, il avait laissé l'ennemi traîner son honneur dans la poussière et fouler aux pieds sa gloire; mais Dieu était au-dessus de tout. Là se trouvait la profonde source de consolation pour tout cœur fidèle. Vraiment Dieu était là, et il se montra lui-même dans sa puissance et dans sa gloire.

Israël n'avait pu défendre l'arche de Dieu, eh bien, Dieu agira pour lui-même. Les princes des Philistins avaient vaincu Israël, mais les dieux des Philistins tombent prosternés devant cette arche qui, autrefois, avait refoulé en arrière les eaux du Jourdain. Là était le triomphe divin. Dans les ténèbres et la solitude de la maison de Dagon, là où il n'y avait nul oeil pour voir, nulle oreille pour entendre, le Dieu d'Israël agissait pour défendre ces grands principes de vérité que son peuple d'Israël n'avait pas su maintenir. Dagon tombe et sa chute proclame l'honneur du Dieu d'Israël. Les ténèbres du moment ne font que fournir à la gloire divine une occasion de briller dans tout son éclat. La scène était tellement vide de la créature, que le Créateur pouvait déployer tout son caractère. Quand l'homme est à bout de ses ressources, Dieu montre les siennes. Le manquement et la chute de l'homme laissent la place à la fidélité de Dieu. Les Philistins avaient eu le dessus sur Israël, mais Jéhovah était plus puissant que Dagon.

Tout cela est rempli d'instruction et d'encouragement pour le temps où nous sommes, en ces jours où se voit, parmi le peuple de Dieu, un si triste déclin par rapport au dévouement et à la séparation qui devraient le caractériser. Nous pouvons bénir le Seigneur pour l'assurance qu'il nous donne de sa fidélité: «Il ne peut se renier lui-même». «Le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau: Le Seigneur connaît ceux qui sont siens; et: Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur». C'est pourquoi, même dans les temps les plus sombres, il maintiendra sa vérité et suscitera un témoignage pour lui-même, fût-ce même dans la maison de Dagon. Les chrétiens peuvent abandonner les principes de Dieu, mais les principes demeurent. Leur pureté, leur puissance, leur vertu céleste, ne sont en rien affectés par l'inconstance et l'inconséquence d'infidèles professants; et, à la fin, la vérité triomphera.

Les Philistins voulaient garder au milieu d'eux l'arche de Dieu, mais leurs efforts manquèrent totalement. Ils ne pouvaient faire demeurer ensemble Dagon et Jéhovah — c'était une tentative impie. «Quel accord y a-t-il entre Christ et Bélial?» Aucun absolument. La mesure de Dieu ne peut jamais être abaissée, de manière à s'accommoder aux principes qui gouvernent les hommes de ce monde, et vouloir tenir Christ d'une main et le monde de l'autre, ne peut qu'aboutir à la honte et à la confusion de face. Cependant, combien n'y a-t-il pas de personnes qui essaient de marcher dans ce chemin! Combien n'y en a-t-il pas, pour lesquels la grande question est de savoir ce qu'ils pourront retenir du monde sans sacrifier le nom et les privilèges de chrétien! C'est un mal des plus dangereux, un piège de Satan. Il est certes assez triste de voir les hommes marcher dans l'iniquité et selon la corruption de leur coeur; mais associer le mal au saint nom de Christ, est le comble de la perversité. «Ainsi dit l'Eternel des armées, le Dieu d'Israël:... Voici, vous vous confiez en des paroles de mensonge, qui ne profitent pas. Quoi! voler, tuer, commettre adultère, jurer faussement, brûler de l'encens à Baal, marcher après d'autres dieux que vous ne connaissez pas! et vous venez, et vous vous tenez devant moi, dans cette maison qui est appelée de mon nom, et vous dites: Nous sommes délivrés pour faire toutes ces abominations» (Jérémie 7: 9, 10). Et nous lisons, comme étant un des caractères particuliers des derniers temps, que les hommes «auront la forme de la piété, mais en auront renié la puissance». La forme convient au coeur mondain, parce qu'elle

sert à garder la conscience à l'aise, tandis que le coeur jouit du monde avec tous ses attraits. Quelle illusion! Combien nécessaire est l'exhortation de l'apôtre: «*Détourne-toi de telles gens!*» Le chef-d'oeuvre de Satan est d'amalgamer les choses chrétiennes extérieurement avec celles qui sont décidément profanes, et il séduit beaucoup plus par ce moyen que par d'autres. Nous avons besoin d'une grande et réelle sagacité spirituelle pour découvrir ce piège. Veuille le Seigneur nous donner ce qu'il nous faut pour y échapper.

Chapitre 7. Sans nous arrêter davantage sur les enseignements que renferment les chapitres 5 et 6, nous passerons à l'heureuse restauration d'Israël, sous le ministère du «fidèle sacrificateur».

Israël eut à mener deuil pendant plusieurs jours sur l'absence de l'arche; les esprits languissaient sous l'influence desséchante de l'idolâtrie, et enfin les affections commencèrent à se tourner vers l'Eternel. Mais, dans ce réveil même, nous pouvons voir jusqu'à quel point le peuple était descendu. Il en est toujours ainsi. Lorsque autrefois, Jacob fut appelé à sortir de la souillure de Sichem et à monter à Béthel, il voyait peu combien lui et sa famille s'étaient laissés enlancer dans les filets de l'idolâtrie. Mais l'appel de Dieu: «*Monte à Béthel*», réveille ses énergies assoupies, ravive sa conscience, et aiguise sa perception morale. Aussi dit-il à sa maison: «Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, et purifiez-vous, et changez vos vêtements». L'idée seule de Béthel, en contraste avec Sichem, exerce une influence vivifiante sur Jacob, et, réveillé lui-même, il peut conduire les autres avec une puissance nouvelle.

Il en est de même de la postérité de Jacob, dans le chapitre placé sous nos yeux. «Et Samuel parla à toute la maison d'Israël, disant: Si de tout votre coeur vous retournez à l'Eternel, ôtez du milieu de vous les dieux étrangers et les Ashtoreths, et attachez fermement votre coeur à l'Eternel, et servez-le, lui seul, et il vous délivrera de la main des Philistins». Nous voyons par là, jusqu'où étaient descendus les Israélites en rapport avec la maison d'Héli. Le premier pas dans le mal, c'est de mettre sa confiance dans une forme religieuse, en laissant Dieu de côté, en laissant aussi de côté les principes qui donnent à la forme sa valeur. Le pas suivant est que l'on dresse une idole. Israël dit d'abord de l'arche: «qu'*elle* nous sauve», puis nous lisons: «Otez du milieu de vous les dieux étrangers».

Lecteur, n'y a-t-il pas en tout cela un sérieux avertissement pour l'église professante? Les jours actuels sont, d'une manière particulière, un temps de forme sans puissance. L'esprit d'un formalisme froid et sans influence, se meut à la surface des eaux troublées de la chrétienté, et bientôt tout se réduira au calme de mort d'une fausse profession, qui ne sera rompu que par «la voix de l'archange et la trompette de Dieu».

Mais l'attitude d'Israël, dans le chapitre 7, forme un parfait contraste avec la scène du chapitre 4. «Samuel dit: Assemblez tout Israël à Mitspa, et je prierai l'Eternel pour vous. Et ils s'assemblèrent à Mitspa, et ils puisèrent de l'eau, et la répandirent devant l'Eternel; et ils jeûnèrent ce jour-là, et dirent là: Nous avons péché contre l'Eternel». C'était une oeuvre réelle, et nous pouvons dire: «*Dieu était là*». Nous n'y voyons pas la confiance en un symbole et en une forme sans vie, nulle vaine prétention, nulle vanterie, tout est réel et profond. Leurs

lamentations, l'eau qu'ils répandent, le jeûne, la confession, tout dénote le grand changement qui s'est opéré dans la condition morale d'Israël. Ils ont maintenant recours au fidèle sacrificateur, et, par lui, à l'Eternel lui-même. Ils ne parlent pas d'aller chercher l'arche, non; leur parole est: «Ne cesse pas de crier pour nous à l'Eternel, notre Dieu, afin qu'il nous sauve de la main des Philistins. Et Samuel prit un agneau de lait, et l'offrit tout entier en holocauste à l'Eternel; et Samuel cria à l'Eternel pour Israël, et l'Eternel il exauça». Là était la source de la force des Israélites. L'agneau de lait offert tout entier à l'Eternel, donnait à leurs circonstances un nouvel aspect, c'était un nouveau point de départ dans le cours de leur histoire.

Et remarquez que les Philistins semblent avoir été dans une complète ignorance de ce qui s'était passé entre Jéhovah et Israël. Ils s'imaginaient, sans doute, que, puisqu'ils n'entendaient point de cris de triomphe, les Israélites étaient, si possible, dans une condition plus misérable qu'auparavant, Ils ne faisaient pas frémir la terre par leurs cris, comme au chapitre 4, mais il y avait une oeuvre silencieuse, que l'oeil d'un Philistin ne pouvait pas voir et que le coeur d'un Philistin ne pouvait pas apprécier. Que pouvait connaître un Philistin des larmes de repentance, ou d'un agneau offert en holocauste? Rien. Les hommes de ce monde ne peuvent prendre connaissance que de ce qui gît à la surface. Le monde comprend la grandeur extérieure, la pompe et l'éclat, le déploiement de la force dans la chair, mais il n'entend rien aux profonds exercices de l'âme devant Dieu. Et cependant, c'est là ce que le chrétien devrait rechercher avec le plus d'ardeur. Une âme exercée est tout ce qu'il y a de plus précieux aux yeux de Dieu, c'est là qu'en tout temps il a plaisir à demeurer. Ne pensons pas prétendre être quelque chose; prenons notre vraie place devant Dieu, et assurément il sera notre force et nous donnera l'énergie selon la mesure de nos besoins.

«Et comme Samuel offrait l'holocauste, les Philistins s'approchèrent pour livrer bataille à Israël; mais l'Eternel fit tonner ce jour-là un grand tonnerre sur les Philistins, et les mit en déroute, et ils furent battus devant Israël». Tels furent les heureux résultats de la confiance en Dieu et de l'attente à l'Eternel, le Dieu des armées d'Israël. Ce fut quelque chose de semblable au glorieux déploiement de la puissance de Jéhovah sur les bords de la Mer Rouge. «L'Eternel est un vaillant guerrier»; son peuple en fait l'expérience dans ses besoins, lorsque sa foi s'appuie sur lui. Lorsque les Israélites laissaient Jéhovah combattre pour eux, il était toujours prêt à apparaître, l'épée à la main, en leur faveur; mais *toute* la gloire doit lui appartenir. Les vains cris de triomphe d'Israël doivent faire place au silence, afin que les roulements du tonnerre de Jéhovah soient distinctement entendus. Qu'il est bon de rester silencieux, et de laisser parler l'Eternel! Quelle puissance dans sa voix! C'est la puissance qui apporte la paix dans l'âme de son peuple, et qui frappe de terreur le coeur de ses ennemis. «Qui ne te craindrait, Seigneur, et qui ne glorifierait ton nom?»

Chapitre 8. Nous avons ici un pas décisif vers l'établissement d'un roi sur Israël. «Et il arriva que, lorsque Samuel fut vieux, il établit ses fils Juges sur Israël... Et ses fils ne marchaient pas dans ses voies; mais ils se détournaient après le gain déshonnête, et prenaient des présents, et faisaient fléchir le jugement». Triste tableau! C'est celui de l'homme à chaque époque. «Je sais», disait Paul, «qu'après mon départ, il entrera parmi vous des loups ravissants

qui n'épargneront pas le troupeau». Israël était à peine relevé des effets de l'immoralité des fils d'Héli, qu'il ressentit les tristes résultats de l'avarice des fils de Samuel, et fut ainsi poussé dans le sentier qui aboutit au rejet de Jéhovah et à l'établissement de Saül comme roi. «Lorsque Samuel fut vieux, il *établit* ses fils juges sur Israël». Chose bien différente, en vérité, d'un appel de Dieu. La fidélité de Samuel ne garantissait en rien celle de ses fils. C'est ce que l'on a pu voir dans la théorie si vantée de la succession apostolique. Quelle espèce de successeurs y a-t-il eu! Combien peu ils ont ressemblé à leurs prédécesseurs! Paul pouvait dire: «Je n'ai convoité ni l'argent, ni l'or, ni la robe de personne». Ses prétendus successeurs en peuvent-ils dire autant? Samuel pouvait dire: «Me voici, témoignez contre moi devant l'Eternel et devant son Oint. De qui ai-je pris le boeuf? ou de qui ai-je pris l'âne? ou à qui ai-je fait tort? ou à qui ai-je fait violence? de la main de qui ai-je pris un présent, pour que par lui j'eusse fermé mes yeux?» Mais, hélas! les fils et successeurs de Samuel ne pouvaient pas dire ainsi; pour eux, «un gain déshonnête» était le principal mobile de leurs actions.

Or nous voyons, dans ce chapitre, que les Israélites tirent, de cette mauvaise conduite des fils de Samuel, la raison apparente de leur demande d'un roi. «Voici, tu es vieux, et tes fils ne marchent pas dans tes voies; maintenant, établis sur nous un roi pour nous juger, comme *toutes les nations*». Quel déclin! Israël consent à descendre au niveau des nations qui l'entourent, et cela parce que Samuel était vieux et que ses fils étaient avarés. L'Eternel est exclu. Si les Israélites avaient regardé à lui, ils n'auraient eu aucune raison de chercher à se placer sous la tutelle d'un pauvre mortel, semblable à eux-mêmes. Mais la capacité de l'Eternel, pour les garder et les guider, entre bien peu dans leurs pensées. Ils ne voient rien au delà de Samuel et de ses fils; si eux ne peuvent les aider, il faut descendre de leur haute position comme peuple de Dieu, et devenir semblables aux nations qui les entourent. Il est trop difficile de se maintenir longtemps dans la position de foi et de dépendance; rien d'autre que le sentiment effectif d'un besoin pressant ne peut nous garder attachés à Dieu. Au chapitre 7, il n'est nullement question d'un roi; Dieu était tout et en tout pour Israël; mais maintenant, il n'en est pas ainsi: Dieu est exclu, et un roi est l'objet prédominant. Nous verrons bientôt à quel triste résultat tout cela conduit.

Chapitres 9-13. Ces chapitres nous font connaître le caractère de Saül, son onction et le commencement de son règne. Nous ne nous y arrêterons pas longtemps, notre principal objet, dans cette introduction, étant d'appeler l'attention du lecteur sur les pas qui amenèrent l'établissement d'un roi en Israël.

Saül était tout particulièrement l'homme selon le coeur d'Israël. Il avait tout ce que la chair désire: il était «homme d'élite et beau; et il n'y avait aucun des fils d'Israël qui fût plus beau que lui; il était plus grand que tout le peuple depuis les épaules en haut». Tout cela était très imposant pour ceux qui ne regardent qu'à l'apparence, mais quel coeur y avait-il sous cet extérieur attrayant? Toute la conduite de Saül porte l'empreinte de l'égoïsme le plus profond et de l'orgueil le plus grand, sous le manteau de l'humilité. Quand Saül se cache, ce n'est qu'afin de paraître ensuite plus à son avantage. Avec le coeur rempli de la pensée de la royauté, il garde à cet égard le plus profond silence envers son oncle; avec toutes ses pensées

tournées vers la couronne, il se cache parmi les bagages, afin de devenir d'autant plus l'objet de l'attention de toute l'assemblée. Dans chaque occasion où nous le voyons paraître, nous ne pouvons que reconnaître en lui un homme foncièrement égoïste, plein de sa propre importance et tout à fait insoumis. Il est vrai que l'Esprit vient sur lui, comme sur quelqu'un qui est mis à part pour remplir une charge au milieu du peuple de Dieu; mais avec tout cela, il se recherchait lui-même, et n'employait le nom de Dieu que pour ses propres fins et les choses de Dieu que comme un piédestal pour sa propre gloire (*). La scène qui se passe à Guilgal est très caractéristique et fait ressortir le principe qui faisait agir Saül. Impatient d'attendre le moment fixé de Dieu, il passe outre et offre l'holocauste; mais il doit entendre de la bouche de Samuel ces paroles solennelles: «Tu as agi follement; tu n'as pas gardé le commandement de l'Eternel, ton Dieu, qu'il t'avait ordonné; car maintenant l'Eternel aurait établi pour toujours ton règne sur Israël; et maintenant, ton règne ne subsistera pas: l'Eternel s'est cherché un homme selon son coeur, et l'Eternel l'a établi prince sur son peuple, car tu n'as pas gardé ce que l'Eternel t'avait commandé». C'est le résumé de tout, pour ce qui concerne Saül: «Tu as agi follement»; «tu n'as pas gardé le commandement de l'Eternel»; «ton règne ne subsistera pas». Saül, le roi selon le coeur de l'homme, est mis de côté, pour faire place à l'homme selon le coeur de Dieu. Les enfants d'Israël eurent de nombreuses occasions d'éprouver le caractère de celui qu'ils avaient choisi pour les conduire et combattre dans leurs batailles. Le roseau sur lequel ils avaient tellement désiré s'appuyer, s'était brisé, et allait leur percer la main. Le roi selon l'homme, qu'était-il et que pouvait-il faire? Qu'il se trouve dans une circonstance difficile, comment agira-t-il? L'agitation et le sentiment de son importance caractérisent toutes ses voies. Point de dignité, point de sainte confiance en Dieu, rien dans ses actes qui soit régi par les principes de la vérité. Le moi partout, et cela dans les occasions les plus solennelles, et en ayant l'air d'agir pour Dieu et pour son peuple. Tel était le roi qui agréait à l'homme.

(*) Il faut bien distinguer entre le Saint Esprit venant sur quelqu'un, le saisissant, et le Saint Esprit faisant sa demeure et agissant *en nous*. Quelques esprits peuvent trouver une difficulté dans ces paroles de Samuel: «L'Esprit de l'Eternel te saisira, et tu prophétiseras avec eux, et tu seras changé en un autre homme». Mais ce n'est pas ici l'Esprit produisant la nouvelle naissance, mais simplement rendant Saül propre à remplir une charge. S'il s'agissait de régénération, ce ne serait pas simplement l'Esprit *saisissant* quelqu'un, mais agissant *en lui*. Saül, *revêtu d'une charge*, et Saül, *homme*, sont tout à fait distincts, et cette distinction doit être maintenue en rapport avec plusieurs des personnes mentionnées et dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament.

De plus, il y a une différence de toute importance, dans les opérations du Saint Esprit, avant et après la résurrection de Christ.

Chapitre 14. Ce beau chapitre présente un contraste frappant entre l'efficacité de ce qu'Israël avait désiré et obtenu pour être conduit, et celle de *l'ancien principe* d'une foi simple en Dieu. Saül est assis sous un grenadier, symbole, on peut dire, d'un vain déploiement de grandeur sans la moindre puissance réelle. Son fils Jonathan, au contraire, agissant dans un esprit de foi, devient l'heureux instrument de salut pour Israël. Israël, dans son incrédulité, avait demandé un roi pour conduire ses guerres, et il s'imaginait, sans doute, qu'ayant obtenu l'objet de ses désirs, aucun ennemi ne pourrait tenir devant lui. Mais en était-il ainsi? Un mot

du chapitre 13 nous répondra: «Tout le peuple le suivait *en tremblant*». Quel changement! Combien ils différaient de cette puissante armée qui autrefois avait suivi Josué, marchant contre les forteresses de Canaan! Maintenant, ils avaient à leur tête le roi désiré, mais Dieu n'était pas là, et c'est pourquoi ils tremblent. Que l'homme ait l'apparence la plus imposante, sans le sentiment de la présence de Dieu, il est la faiblesse même, mais que Dieu en puissance soit là, et rien ne peut lui résister. Autrefois, Moïse, avec une simple verge dans sa main, avait accompli des miracles; mais maintenant, Israël ayant devant lui l'homme selon son coeur, ne peut que trembler devant ses ennemis: «Tout le peuple le suivait en tremblant». Quelle humiliation! «Non, mais il y aura un roi sur nous, et nous serons, nous aussi, comme toutes les nations; et notre roi nous jugera, *et sortira devant nous et conduira nos guerres*». Voilà ce qu'avaient dit les enfants d'Israël. Mais vraiment, «mieux vaut mettre sa confiance en l'Eternel, que de se confier dans les principaux». Jonathan en fit l'expérience d'une manière bénie. Il marche contre les Philistins dans la puissance de cette parole: «Rien n'empêche l'Eternel de sauver avec beaucoup ou avec peu de gens». C'était l'Eternel qui remplissait son âme, et l'ayant, Lui, «beaucoup ou peu de gens» ne faisaient aucune différence. La foi n'est jamais affectée par les circonstances; pour elle, c'est Dieu ou rien.

Et remarquez le changement qui s'opère dans les circonstances d'Israël, du moment que la foi commence à agir parmi eux. Ce sont, maintenant, les Philistins qui tremblent: «Et l'épouvante fut dans le camp, dans la campagne et parmi tout le peuple; le poste et les ravageurs, eux aussi, furent saisis d'épouvante; et le pays trembla, et ce fut une frayeur de Dieu». L'étoile d'Israël brillait de nouveau, simplement parce qu'Israël agissait sur le principe de la foi. Jonathan ne regardait pas à son père Saül pour la délivrance, mais à l'Eternel; il savait que l'Eternel est un vaillant guerrier, et c'est sur lui qu'il s'appuyait pour voir Israël délivré de ses ennemis. Heureuse dépendance!

Il n'y a rien de tel. Les ordonnances humaines périclitent, les ressources humaines s'évanouissent, mais «ceux qui se confient en l'Eternel sont comme la montagne de Sion qui ne chancelle pas, qui demeure à toujours». «Ce fut une frayeur de Dieu;» oui, Dieu lui-même jetait la terreur dans les coeurs des Philistins et remplissait ceux d'Israël de joie et de triomphe. La foi de Jonathan était reconnue de Dieu; ceux mêmes d'Israël qui avaient fui dans les montagnes se sentirent affermis, et se mirent à poursuivre les Philistins. Il en est toujours ainsi; nous ne pouvons marcher dans la puissance de la foi sans donner un élan aux autres, et, d'un autre côté, un seul coeur lâche suffit pour en abattre un grand nombre. L'incrédulité détourne toujours du champ de la lutte ou du service, tandis que la foi y conduit.

Mais que fait Saül en tout cela? Comment coopère-t-il avec l'homme de foi? Il était absolument incapable d'agir sur ce principe. Il était assis sous un grenadier, sans force pour inspirer du courage aux coeurs de ceux qui l'avaient choisi pour leur chef, et lorsqu'il se met en mouvement, ou plutôt lorsqu'il s'agite, il ne fait rien que d'entraver, par sa folie et sa précipitation, les précieux résultats de la foi.

Le chapitre 15 nous fait connaître l'épreuve finale et la mise de côté du roi selon le coeur de l'homme. «Va maintenant, et frappe Amalek», telle est la parole de l'Eternel, et c'est la

Pierre de touche qui va réellement mettre au jour l'état moral du cœur de Saül. S'il avait été droit devant Dieu, son épée ne serait pas rentrée dans le fourreau avant que la semence d'Amalek eût cessé d'exister. Mais le résultat montra que Saül avait trop de choses communes avec Amalek, pour exécuter jusqu'au bout la sentence divine. Qu'avait fait Amalek? «Ainsi dit l'Eternel des armées: J'ai considéré ce qu'Amalek a fait à Israël, comment il se plaça contre lui sur le chemin quand il montait d'Egypte». En un mot, la pensée spirituelle voit Amalek comme le premier grand obstacle à la marche des rachetés qui montent d'Egypte en Canaan, et nous savons ce qui agit de la même manière à l'égard de ceux qui, maintenant, sortent du monde pour suivre le Seigneur Jésus.

Or, Saül venait justement de se montrer comme un obstacle dans le chemin de l'homme de foi. En réalité, sa marche tout entière était en opposition avec les principes de Dieu, Comment donc aurait-il pu détruire Amalek? C'était impossible. «Il épargna Agag». Saül et Agag ne se convenaient que trop, et Saül n'avait pas la force d'exécuter le jugement de Dieu sur le grand ennemi de son peuple. Et remarquez l'ignorance de ce malheureux homme et combien il se complaît en lui-même. «Et Samuel vint vers Saül, et Saül lui dit: Béni sois-tu de l'Eternel! *J'ai exécuté la parole de l'Eternel*». Combien tristes sont ces paroles! «J'ai exécuté la parole de l'Eternel», dit-il, et Agag, le roi des Amalékites, vivait encore! Quelles illusions terribles ne se fait pas une âme qui ne marche pas droitement avec Dieu! «Quel est donc ce bêlement de brebis à mes oreilles, et ce beuglement de boeufs que j'entends», dit Samuel. Paroles qui auraient dû aller au fond du cœur de Saül. Mais non; il cherche un vain recours dans le fait qui peut sembler plausible au cœur naturel: «pour sacrifier à l'Eternel, ton Dieu», pauvre ressource pour le cœur désobéissant. Comme si l'Eternel pouvait accepter un sacrifice de celui qui marche en rébellion ouverte contre son commandement. Il y en a plus d'un qui, depuis les jours de Saül, ont cherché à couvrir leur esprit de désobéissance sous le manteau d'un sacrifice au Seigneur. Aussi la réponse de Samuel à Saül a-t-elle toujours son application: «L'Eternel prend-il plaisir aux holocaustes et aux sacrifices, comme à ce que l'on écoute la voix de l'Eternel? Voici, écouter est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille, meilleur que la graisse des béliers. Car la rébellion est comme le péché de divination, et l'obstination comme une idolâtrie et du théraphim».

Il n'importe pas de quel prix soit le sacrifice, un seul acte d'obéissance à la voix du Seigneur lui est infiniment plus précieux. Le Seigneur ne cherche pas les offrandes, mais l'obéissance: un cœur soumis et un esprit docile le glorifient plus que le sacrifice des bêtes qui paissent sur mille montagnes (Psaumes 50: 10).

Il est important que ce principe soit imprimé profondément dans nos consciences, en ces jours où des désobéissances de tant de sortes sont abritées sous les paroles: «Sacrifice! sacrifice!» *Obéir vaut mieux que sacrifice*. Il est infiniment préférable que la volonté soit soumise à Dieu, que de charger l'autel des sacrifices les plus précieux. Quand la volonté est soumise, tout prend sa vraie place, mais pour celui dont la volonté est en opposition avec celle de Dieu, parler de sacrifice n'est qu'une vaine déception. Dieu ne regarde pas à la grandeur du sacrifice, mais au cœur d'où il provient. On verra toujours que tous ceux qui, de même que

Saül, parlent de sacrifier à l'Eternel, ont au fond du coeur quelque objet caché — quelque Agag, — le meilleur du menu et du gros bétail — quelque chose qui plaît à la chair et qui a plus d'influence que le vrai service et le vrai culte de Dieu.

Puissent tous ceux qui lisent ces pages chercher à connaître le bonheur réel qui se trouve dans une volonté entièrement soumise à Dieu! Là, se goûte le repos précieux que le Sauveur humble et débonnaire a promis à tous ceux qui sont fatigués et chargés, le repos dont lui-même jouissait lorsqu'il disait: «Je te loue, ô Père... *car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi*». L'inquiet et ambitieux Saül ne connaissait rien de tout cela. Sa volonté n'était pas d'accord avec celle de Dieu relativement à Amalek. Dieu lui avait dit de détruire ce peuple, mais son coeur voulait épargner quelque chose au moins qui, *pour lui*, semblait bon et désirable; il était prêt à accomplir la volonté de Dieu par rapport à tout «ce qui était *chétif et misérable*», mais il pensait pouvoir faire certaines exceptions, comme si la ligne de démarcation entre ce qui était «chétif» et ce qui était «bon», devait être tracée par lui, et non selon le jugement infaillible de Celui qui voyait Amalek sous son vrai point de vue, et ne considérait, dans la délicatesse raffinée d'Agag, rien qui ne fût misérable et vil. Dieu voyait en Agag celui qui, avec tout son raffinement, s'opposerait à Israël plus fortement que jamais. C'était là le fondement de son débat avec Amalek — et c'était ce que Saül était absolument incapable de comprendre et d'apprécier.

La fin du chapitre montre clairement quel était le courant des pensées et des désirs de Saül. Il venait d'entendre l'appel solennel de Samuel et les déclarations de Dieu contre lui; déclarations que terminaient ces paroles sérieuses: «L'Eternel a déchiré aujourd'hui la royauté d'Israël de dessus toi, et l'a donnée à ton prochain, qui est meilleur que toi». Ces paroles foudroyantes retentissaient encore à ses oreilles, mais il est si rempli de lui-même qu'il peut dire: «*Honore-moi*, maintenant, je te prie, en la présence des anciens de mon peuple, et en la présence d'Israël». Tel était Saül. «*Le peuple*», dit-il, «a épargné» ce qui devait être détruit, — c'était leur faute; mais moi, «*honore-moi*». Quelle vanité. Un coeur plongé dans l'iniquité et qui recherche l'honneur de la part de vers de terre semblables à lui! Rejeté de Dieu quant à la charge qui lui avait été confiée, il s'attache à la pensée d'être honoré devant les hommes. Il semble que, pourvu qu'il conserve sa place dans l'estime de son peuple, peu importe ce que Dieu pense de lui. Mais Dieu l'avait rejeté, le royaume avait été déchiré de dessus lui; il n'importait pas beaucoup que Samuel retournât avec lui et fût présent, tandis que Saül accomplissait ses formes de culte à l'Eternel, afin de ne pas perdre son rang et son influence aux yeux du peuple.

«Et Samuel dit: Amenez-moi Agag, roi d'Amalek. Et Agag vint à lui gaiement; et Agag disait: Certainement, l'amertume de la mort est passée. Et Samuel dit: Comme ton épée a privé d'enfants les femmes, de même, entre les femmes, ta mère sera privée d'enfants. *Et Samuel mit Agag en pièces devant l'Eternel, à Guilgal*». La gaieté d'Agag ne pouvait pas tromper celui qui était enseigné de Dieu. Combien aussi n'est-il pas remarquable de voir Samuel mettant Agag en pièces à *Guilgal*. C'était le lieu où l'opprobre d'Egypte avait été roulé de dessus Israël; en retraçant l'histoire du peuple, nous trouvons Guilgal associé avec la

puissance sur le mal. Et c'est là que l'Amalékite trouve sa fin sous la main du juste Samuel. Il y a là une grande instruction. Quand l'âme réalise sa pleine délivrance d'Egypte par la puissance de la mort et de la résurrection, elle se trouve dans la meilleure position pour remporter la victoire sur le mal. Si Saül avait connu quelque chose de l'esprit et du principe de Guilgal, il n'aurait pas épargné Agag. Il avait été prêt à venir à Guilgal pour y renouveler la royauté (chapitre 11: 14, 15), mais non pour y briser et mettre de côté tout ce qui plaisait à la chair. Mais Samuel, agissant dans l'énergie de l'Esprit de Dieu, traite Agag selon les principes de la vérité, car il était écrit: «Parce que l'Eternel a juré, l'Eternel aura la guerre contre Amalek de génération en génération» (Exode 17). *Le roi d'Israël aurait dû savoir cela.*

Chapitre 1 - David est oint comme roi

Nous en venons maintenant à notre sujet, si riche et si varié — la vie et les temps de David, roi d'Israël.

Dans toute l'Ecriture, nous pouvons voir comment le Dieu de grâce a toujours su tirer le bien du mal. Ce fut un péché à Israël de rejeter Jéhovah son Roi, pour avoir à sa tête un homme; et, dans cet homme, qui le premier porta le sceptre au milieu du peuple, celui-ci apprit combien vaine est l'aide de l'homme. Mais l'Eternel allait faire sortir de la folie et du péché de son peuple, une riche moisson de bénédiction.

Saül avait été rejeté, selon le dessein de Dieu. Il avait été pesé dans la balance et trouvé léger; le royaume allait lui être ôté et donné à un homme selon le coeur de Dieu. Cet homme devait occuper le trône, à la gloire de Dieu et pour la bénédiction d'Israël. «Et l'Eternel dit à Samuel: Jusques à quand mèneras-tu deuil sur Saül, vu que moi je l'ai rejeté pour qu'il ne soit pas roi sur Israël?» Ces paroles nous font entrer dans le secret de la douleur de Samuel à l'égard de Saül pendant la longue période de sa séparation d'avec lui. Au dernier verset du chapitre 15, nous lisons: «Et Samuel ne vit plus Saül jusqu'au jour de sa mort, car Samuel menait deuil sur Saül». C'était naturel. Il y avait, dans la triste chute de ce malheureux homme, bien des choses propres à affecter profondément le coeur. Il avait autrefois fait jaillir de la bouche du peuple ce cri: «Vive le roi!» (chapitre 10: 24). Plus d'un regard, sans doute, plus d'un coeur plein d'enthousiasme, s'était arrêté sur ce jeune homme «d'élite et beau», et maintenant, c'en était fait. Saül était rejeté de Dieu, et Samuel s'était vu forcé de prendre à son égard une place d'entière séparation. C'était la seconde personne que Samuel voyait dépouillée de sa charge. Au début de sa carrière, il avait été porteur de mauvaises nouvelles auprès d'Héli; et, maintenant, au terme de sa course, il avait été chargé de dénoncer à Saül le jugement de Dieu sur sa conduite. Cependant Samuel était appelé à entrer dans les pensées de Dieu à l'égard de Saül. «Jusques à quand mèneras-tu deuil sur Saül, vu que je l'ai rejeté?» La communion avec Dieu nous conduit toujours à acquiescer à ses voies. Le sentimentalisme peut pleurer sur les grandeurs déchues, mais la foi saisit cette grande vérité que le conseil infallible de Dieu doit demeurer, et qu'il accomplira tout son bon plaisir. La foi ne saurait verser une larme sur Agag, ni sur Saül rejeté, parce qu'elle est toujours d'accord avec la pensée de Dieu, soit qu'il lui plaise d'abaisser ou d'élever quelqu'un. Il y a une immense différence

entre le sentimentalisme et la foi; là où le premier s'assied pour pleurer, l'autre se lève et remplit sa corne d'huile.

Il est bon de bien examiner ce contraste. Nous sommes tous très enclins à nous laisser entraîner par le sentiment, ce qui est souvent extrêmement dangereux. Pour autant qu'il vient de la nature, il doit y avoir du mal dans son activité, ou au moins son courant doit différer de celui des pensées de l'Esprit de Dieu. Or le remède le plus efficace contre la fâcheuse activité du sentiment, est une conviction entière, forte, puissante et permanente, de la réalité du dessein de Dieu. En présence de cette conviction, le sentimentalisme se flétrit et meurt, tandis que la foi vit et fleurit dans l'atmosphère des pensées de Dieu. La foi dit: «Je te loue, ô Père», pour les événements et les circonstances, les desseins et les conseils, qui donnent le coup de mort aux émotions du sentimentalisme. Ce principe important est placé devant nous d'une manière très frappante, dans le premier verset du chapitre 16: «Jusques à quand mèneras-tu deuil?... Remplis ta corne d'huile, et va: je t'enverrai vers Isaï, le Bethléhémite, car j'ai vu parmi ses fils un roi pour moi». Oui; «jusques à quand mèneras-tu deuil?» C'est la question. La douleur se fait sentir jusqu'à ce que le coeur ait trouvé du repos dans les abondantes ressources du Dieu de bonté. Tous les vides que laissent dans le coeur les événements humains, ne peuvent être comblés que par la puissance de la foi en cette parole: «*J'ai vu*». Cela règle tout, sèche les larmes, allège les douleurs, comble les vides. Du moment que l'esprit se repose dans les ressources de l'amour de Dieu, il y a une fin à tous les murmures. Puissions-nous tous connaître la puissance et les applications diverses de cette vérité; puissions-nous savoir ce que c'est que d'avoir nos larmes essuyées et notre corne remplie par la conviction du tendre amour, de la sagesse et des ressources de notre Père. C'est une bénédiction rare; il est difficile de s'élever complètement au-dessus de la région des pensées et des sentiments humains. Même un Samuel trouve à objecter au commandement divin, et met de la lenteur à courir dans la voie d'une simple obéissance. L'Eternel dit: «Va», et Samuel répond: «Comment irai-je?» Etrange question! mais qui montre bien la condition morale du coeur humain. Samuel avait mené deuil sur Saül, et maintenant qu'il est envoyé pour oindre un autre à sa place, il dit: «Comment irai-je?» La foi ne parle jamais ainsi. Il n'y a pas de «comment» dans son vocabulaire. Non; aussitôt que le commandement divin a montré le sentier, la foi se hâte d'y courir, dans une obéissance volontaire et sans se mettre en souci des difficultés.

Cependant l'Eternel, dans sa bonté, vient lever la difficulté de son serviteur: «Tu prendras avec toi une génisse, et tu diras: Je suis venu pour sacrifier à l'Eternel». Ainsi, avec un sacrifice et sa corne remplie d'huile, il monte à la cité de David, où un jeune homme obscur et étranger aux desseins de Dieu sur lui, paissait quelques brebis au désert.

Parmi les fils d'Isaï, il semble qu'il y ait eu quelques beaux spécimens de la nature humaine, sur lesquels Samuel, s'il avait été laissé à son propre jugement, aurait fixé les yeux, pour leur donner la couronne d'Israël. «Et il arriva que comme ils entraient, il vit Eliab, et il dit: Certainement l'oint de l'Eternel est devant lui». Mais il n'en était pas ainsi. Les dons naturels et ce qui attire l'attention de l'homme, n'ont rien à faire avec le choix de Dieu. Il regarde plus loin que la surface dorée des hommes et des choses, et les juge selon ses principes infaillibles.

Le chapitre 17 nous fait connaître quelque chose de l'esprit hautain et suffisant d'Eliab. Mais le Seigneur ne met pas sa confiance dans la stature d'un homme; Eliab n'était pas celui qu'il avait choisi. C'est une chose remarquable, dans ce chapitre, de voir Samuel errer si souvent. Le deuil qu'il mène sur Saül, son refus ou plutôt son hésitation quand il s'agit d'aller à Bethléhem, sa méprise touchant Eliab, tout montre combien il était loin de saisir les voies de Dieu. La parole que l'Eternel lui adresse est bien sérieuse: «Ne regarde pas son apparence, ni la hauteur de sa taille, car je l'ai rejeté; car l'Eternel ne regarde pas ce à quoi l'homme regarde, car l'homme regarde à l'apparence extérieure, et l'Eternel regarde au coeur». Voilà la grande différence, *«l'apparence extérieure»*, et *«le coeur»*. Samuel même aurait été bien près d'être séduit par la première de ces choses, si l'Eternel n'était intervenu pour lui enseigner la valeur de la seconde. «Et Isaï appela Abinadab et le fit passer devant Samuel. Et il dit: L'Eternel n'a pas non plus choisi celui-ci. Et Isaï fit passer Shamma. Et il dit: L'Eternel n'a pas non plus choisi celui-ci. Et Isaï fit passer ses sept fils devant Samuel. Et Samuel dit à Isaï: L'Eternel n'a pas choisi ceux-ci». Ainsi, la perfection de la nature humaine, pour ainsi dire, passe devant le prophète, mais en vain; la nature ne peut rien produire pour Dieu ou pour son peuple. Et ce qui est remarquable en tout cela, c'est qu'Isaï ne pense point à David. Le jeune homme au teint rosé était dans la solitude du désert avec les brebis, et ne venait pas même à l'esprit d'Isaï, alors que celui-ci faisait passer devant le prophète l'élite de sa famille. Mais l'oeil de l'Eternel reposait sur ce jeune homme oublié, et contemplait en lui celui duquel, selon la chair, devait descendre Christ, pour occuper le trône de David et régner à jamais sur la maison d'Israël. Dieu ne voit pas comme l'homme, car il «a choisi les choses folles du monde pour couvrir de honte les hommes sages; et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour couvrir de honte les choses fortes; et Dieu a choisi les choses viles du monde, et celles qui sont méprisées, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont; en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu» (1 Corinthiens 1: 27-29). Si Eliab, Abinadab, Shamma, ou quelque autre des sept fils d'Isaï avait été oint, la chair aurait pu se glorifier devant Dieu, mais du moment que David, le jeune homme oublié, apparaît sur la scène, nous reconnaissons en lui celui qui donnera toute gloire au Dieu qui allait mettre le sceptre dans sa main. David se présente devant nous comme le type du Seigneur Jésus qui, lorsqu'il vint parmi les hommes, fut méprisé et oublié; et nous verrons, en avançant dans l'histoire du plus jeune fils d'Isaï, de quelle manière frappante il préfigure le vrai bien-aimé de Dieu.

«Et Samuel dit à Isaï: Sont-ce là tous les jeunes gens? Et il dit: Il reste encore le plus jeune, et voici, il paît le menu bétail. Et Samuel dit à Isaï: Envoie, et fais-le amener; car nous ne nous placerons point autour de la table, jusqu'à ce qu'il soit venu ici. Et il envoya et le fit venir. Or il avait le teint rosé, avec de beaux yeux, et était beau de visage. Et l'Eternel dit: Lève-toi, oins-le; *car c'est celui-là*». «Il reste le plus jeune», disait Isaï; il pensait, sans doute: Ce ne peut être lui qui soit choisi. L'homme ne peut comprendre les pensées de Dieu. L'instrument dont il va se servir est dédaigné ou méprisé. Mais Dieu dit: «Lève-toi et oins-le; *car c'est celui-là*». Réponse parfaite que Dieu donne aux pensées de Samuel et d'Isaï.

Il est intéressant aussi de remarquer l'occupation de David. «Voici, il paît le menu bétail». L'Eternel y fait allusion, quand il dit à David: «Je t'ai pris des parcs, d'après du menu bétail, pour que tu fusses prince sur mon peuple, sur Israël». Rien ne saurait mieux faire comprendre la charge d'un roi, que le travail d'un berger. Si le roi ne remplit pas sa charge dans l'esprit d'un berger, il manque son but. Le roi David l'avait bien saisi, comme on peut le voir dans ces touchantes paroles: «*Ces brebis, qu'ont-elles fait?*» Le peuple était les brebis de l'Eternel, et David, comme leur berger établi sur elles par l'Eternel, les gardait sur les montagnes d'Israël, de même qu'il avait gardé les brebis de son père dans les lieux écartés près de Bethléhem. Il ne changea pas de rôle, pour ainsi dire, quand il vint des parcs de brebis sur le trône et qu'il échangea la houlette pour le sceptre. Non; il fut encore berger, et se sentit la responsabilité de protéger les brebis du Seigneur contre les lions et les ours qui rôdaient toujours autour du troupeau. L'allusion que fait le prophète au vrai David est bien touchante, lorsqu'il parle d'Israël aux jours à venir: «Je sauverai mes brebis, et elles ne seront plus une proie, et je jugerai entre brebis et brebis. Et je susciterai sur eux un pasteur qui les paîtra, mon serviteur David: lui, les paîtra, et lui, sera leur pasteur. Et moi, l'Eternel, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera prince au milieu d'eux. Moi, l'Eternel, j'ai parlé» (Ezéchiel 34: 22-24). Nous ne saurions douter que les paroles du Seigneur, en Jean 6, ne se rapportent plus ou moins à son caractère de berger «Or c'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour». Il y a là un important principe de vérité. Indépendamment de son amour personnel pour les brebis, amour si merveilleusement démontré par sa vie et sa mort, le Seigneur Jésus, dans le passage que nous venons de citer, se présente comme responsable — volontairement, sans doute — envers son Père, de garder chaque brebis de son cher et bien-aimé troupeau à travers toutes les vicissitudes de sa course et même dans la mort, et de la présenter au dernier jour dans la résurrection en gloire. Tel est le Berger auquel le Père nous a confiés. Il a ainsi pourvu à ce qui nous concerne pour le temps et pour l'éternité, en nous plaçant en de telles mains — les mains d'un Berger toujours vivant, nous aimant toujours, tout-puissant, dont l'amour ne saurait être éteint par beaucoup d'eaux, contre la puissance duquel aucun ennemi ne peut prévaloir, qui tient dans sa main les clefs de la mort et du hadès, et qui a acquis son droit sur son troupeau en mettant sa vie pour lui. Nous pouvons dire en vérité: «L'Eternel est mon berger; je ne manquerai de rien». Comment pourrions-nous être dans le besoin, quand c'est Jésus qui nous paît? Cela est impossible. Nos coeurs insensés peuvent souvent désirer paître dans des pâturages malsains, et notre Berger peut avoir à nous montrer les soins de sa grâce en nous en privant, mais une chose est certaine, c'est que ceux que Jésus paît, ne manqueront d'aucune *bonne* chose.

Il y a, dans le caractère de berger, quelque chose qui semble tout à fait en harmonie avec la pensée divine. Nous trouvons, en effet, le Père, le Fils et le Saint Esprit, agissant dans ce caractère. Le Psaume 23, dans son application première, peut être envisagé comme l'expérience de Christ, prenant son plaisir dans l'assurance que son Père le conduit et veille sur lui comme un berger. Jean 10, nous montre le Fils comme le bon Berger. Et enfin, dans les Actes, au chapitre 20, et en 1 Pierre 5, nous voyons le Saint Esprit agissant comme tel, en

suscitant et en louant pour leur oeuvre, les bergers subordonnés. Il est édifiant pour l'âme, de remarquer comme notre Dieu se présente à nous dans les relations qui impliquent les plus tendres soins, et qui sont le mieux calculées pour attirer nos affections et gagner notre confiance. Que son nom soit béni à jamais! Ses voies sont toutes parfaites: nul n'est semblable à lui.

Fixons notre attention sur le contraste qui existe entre les circonstances dans lesquelles Samuel trouva David, et celles où il rencontra Saül. On se rappelle que Saül était à la recherche des ânesses de son père, lorsqu'il vint en contact avec Samuel. Je n'interprète pas le fait, je le mentionne seulement. Je crois qu'il a une signification quant aux voies futures de Saül, de même que l'occupation de David auprès des parcs de brebis, annonçait sa carrière à venir comme pasteur d'Israël. Quand nous voyons David gardant les brebis de son père dans le désert, dédaigné ou peu estimé dans le cercle de sa famille, nous sommes conduits à voir dans l'avenir quelque chose qui correspondra à ce qu'il était alors, et nous ne nous trompons pas. Ainsi, quand nous considérons Saül à la recherche des ânesses de Kis, nous ne pouvons nous empêcher de supposer qu'il y aura dans son caractère et ses habitudes subséquentes, quelque chose qui rappellera cette circonstance. Les petits détails portent souvent avec eux un grand enseignement. L'affection de David et sa tendre sollicitude pour le troupeau du Seigneur, de même que son abnégation, peuvent se voir déjà dans les circonstances où il se trouve introduit devant nous; et, d'un autre côté, on peut déjà entrevoir l'esprit ambitieux et personnel de Saül dans l'objet de ses recherches, quand il rencontre d'abord Samuel. Je n'insiste pas sur ces faits, laissant au lecteur le soin de les considérer avec la lumière que le Seigneur lui donnera. Je rappellerai seulement, que rien ne peut être insignifiant dans ce que nous rapporte l'Esprit Saint touchant des hommes qui présentent un contraste aussi frappant et qui, l'un et l'autre, occupent une place aussi importante dans l'histoire du peuple de Dieu.

Ce que nous voyons surtout, c'est la grâce qui prend, pour conducteur du peuple de Dieu, celui en qui se manifestaient les traits de caractère si bien adaptés à l'oeuvre qu'il devait accomplir. «Et Samuel prit la corne d'huile, et l'oignit au milieu de ses frères. Et l'Esprit de l'Eternel saisit David, depuis ce jour-là et dans la suite». David est donc maintenant devant nous, comme l'oint de l'Eternel, et nous avons à le suivre dans les vicissitudes de sa vie errante, tandis qu'il est rejeté des hommes et qu'il attend le royaume.

Chapitre 2 - La vallée d'Ela

L'huile de l'onction de la part de l'Eternel n'a pas plus tôt été versée sur David, qu'il est appelé à quitter sa retraite et à se tenir devant Saül, le roi abandonné de Dieu et troublé par un mauvais esprit. Ce malheureux homme avait besoin des doux sons de la harpe de David pour chasser l'influence de cet esprit qui, jour après jour, le tourmentait. Triste résultat auquel aboutit une vie remplie de la recherche de soi-même!

David n'hésite pas à prendre la position de *serviteur*, dans la maison même de celui qui bientôt se montrera son ennemi le plus acharné. Pour lui peu importait où il servait ou ce qu'il avait à faire — protéger les brebis de son père contre les lions et les ours, ou chasser le

mauvais esprit de Saül. De fait, dès que son histoire s'ouvre, David est vu comme serviteur, prêt à accomplir toute espèce de travail. Dans la vallée d'Ela se manifeste d'une manière très frappante son caractère de serviteur.

Saül ne savait guère qui était celui dont les accords harmonieux rafraîchissaient son esprit troublé; il ignorait qu'il avait devant lui le futur roi d'Israël. «Il l'aima beaucoup, et David fut son porteur d'armes». L'égoïste Saül était content d'user des services de David dans ses besoins, tout en étant prêt à verser son sang dès qu'il aurait compris qui et quel il était.

Mais portons nos regards sur les scènes remplies d'intérêt qui se déroulent dans la vallée d'Ela. «Et les Philistins rassemblèrent leur armée pour faire la guerre». Nous arrivons à quelque chose de bien propre à faire ressortir le vrai caractère et la valeur respective de Saül et de David, de l'homme de la forme et de l'homme de la puissance. C'est l'épreuve qui met en évidence ce qu'il y a de réel dans les ressources d'un homme. Saül avait déjà été éprouvé, car «tout le peuple le suivait en tremblant», et il n'était guère en état de se montrer, dans cette nouvelle occasion, un chef propre à encourager et soutenir les coeurs. Un homme abandonné de Dieu et affligé d'un mauvais esprit, convenait peu pour être à la tête d'une armée devant l'ennemi, ni pour combattre corps à corps le puissant géant de Gath.

Le conflit dans la vallée d'Ela est caractérisé d'une manière toute spéciale par la proposition que fait Goliath de vider la question dans un combat singulier. C'était le vrai moyen de connaître la valeur d'un *individu*. Il ne s'agissait pas, comme dans les cas ordinaires, de combattre armée contre armée, mais de savoir quel homme de tout le camp d'Israël voudrait s'aventurer contre le terrible ennemi incirconcis. En fait, il était évident que Dieu voulait une fois de plus faire sentir à Israël que, comme peuple, il était absolument sans force, et que, de même qu'aux jours passés, son unique ressource pour être délivré était le bras de Jéhovah, prêt encore à, se montrer et à agir comme un «vaillant guerrier», là où la foi s'adresserait à lui comme tel.

Durant quarante jours, le Philistin s'approche et se présente aux yeux du malheureux Saül et de son armée frappée de terreur. Et remarquez quelle insulte amère il lance aux Israélites: «Ne suis-je pas le Philistin, et vous, des serviteurs de Saül?» Hélas! ce n'était que trop vrai. Ils étaient descendus de leur haute position comme serviteurs de Jéhovah, pour devenir des serviteurs de Saül. Samuel les en avait avertis. Il leur avait dit que le roi et maître qu'ils choisissaient ferait d'eux ses courriers, ses laboureurs, ses moissonneurs, et les emploierait à ses ouvrages, et cela au lieu du service de l'Eternel, le Dieu d'Israël, auquel ils auraient pu regarder comme à leur Roi et leur Maître. Mais rien n'est propre à instruire l'homme, comme les douloureuses leçons de l'expérience, et les outrages sanglants de Goliath devaient, sans nul doute, apprendre à Israël quelle était sa vraie condition sous le joug écrasant des Philistins. «Choisissez-vous *un homme*, et qu'il descende contre moi», dit le géant. Il savait peu quel était celui qui allait être son antagoniste. Dans la force brutale et toute charnelle dont il se glorifiait, il s'imaginait qu'aucun Israélite n'oserait se mesurer avec lui.

Et ici, nous pourrions nous demander: Que devient Jonathan dans cette scène? lui que nous avons vu agir avec une foi si simple et tant d'énergie, au chapitre 14; pourquoi ne s'avance-t-il pas contre le géant? En regardant de près ce qu'il fit, dans le chapitre que nous venons de citer, nous pouvons voir, me semble-t-il, que sa foi n'avait pas ce caractère tout à fait simple et indépendant des circonstances, qui fait passer à travers tous les genres de difficultés. Le défaut dans sa foi se montre dans ces paroles: «*S'ils nous disent ainsi*». La foi ne dit jamais «*si*»; elle n'a à faire qu'avec Dieu. Lorsque Jonathan dit: «Rien n'empêche l'Eternel de sauver avec beaucoup ou peu de gens», il énonce un beau principe qu'il aurait dû poursuivre jusqu'au bout, sans y mêler un «*si*». Si la foi de Jonathan s'était reposée plus simplement sur la puissance de Dieu, il n'aurait pas cherché un signe. Il est vrai que, dans sa bonté, l'Eternel lui en donne un, de même qu'autrefois il l'avait fait pour Gédéon, car Dieu répond toujours aux besoins de ses serviteurs. Mais Jonathan n'apparaît pas dans la vallée d'Ela; il avait, semble-t-il, accompli son oeuvre et agi selon sa mesure. Dans la scène que nous avons maintenant sous les yeux, il fallait quelque chose de plus profond que tout ce que Jonathan avait connu.

L'Eternel préparait en secret un instrument pour cette oeuvre nouvelle et plus difficile. N'est-ce pas ainsi qu'agit toujours notre Dieu? Il forme dans le secret ceux dont il veut se servir en public. Dans l'intime solennité de son sanctuaire, il se fait connaître à ses serviteurs, et fait passer devant eux sa grandeur, afin de les rendre capables de contempler d'un regard assuré les difficultés du chemin. Il en fut ainsi de David. Il avait été seul avec Dieu, tandis qu'il gardait les troupeaux au désert; son âme s'était remplie de la pensée de la puissance de Dieu, et maintenant il fait son apparition dans la vallée, avec toute la dignité du renoncement qui caractérise un homme de foi. Les quarante jours durant lesquels Goliath avait défié Israël, avaient démontré l'incapacité totale de l'homme. Saül n'avait rien pu contre le géant — les trois fils aînés d'Isaï ne s'étaient pas avancés pour le combattre — Jonathan lui-même s'était trouvé sans force; tout était perdu ou semblait l'être, lorsque le jeune David entre en scène, revêtu de la force de Celui qui allait coucher dans la poussière la gloire et l'orgueil du fier Philistin.

Les paroles du Philistin viennent frapper les oreilles de David. Il y reconnaît aussitôt un défi blasphématoire porté au Dieu vivant. «Qui est ce Philistin, cet incirconcis», dit-il, «pour outrager les troupes rangées du *Dieu vivant*?» La foi de David voit dans l'armée tremblante qui est devant lui, les troupes rangées du Dieu vivant; pour lui, la question est entre Jéhovah et le Philistin. Il y a là un grand enseignement. Nul changement de circonstances ne peut dérober aux yeux de la foi la dignité dont est revêtu le peuple de Dieu. Ce peuple peut être abaissé au jugement de l'homme, comme c'était le cas pour Israël dans cette occasion, mais il ne peut jamais perdre ce que Dieu lui a départi; et c'est pourquoi David, en voyant ses pauvres frères défaillant à la vue de leur redoutable ennemi, les reconnaît cependant comme ceux avec lesquels le Dieu vivant s'était identifié, et qui, par conséquent, ne devaient pas être défiés par un Philistin incirconcis. Lorsque la foi est en exercice, elle met l'âme en rapport direct avec la grâce et la fidélité de Dieu, et avec ses desseins envers son peuple. Il est vrai qu'Israël avait

appelé sur lui-même, par son infidélité, toute cette douloureuse humiliation; ce n'était pas selon le Seigneur qu'il perdît courage devant un ennemi; c'était le résultat de ses propres actes, et c'est aussi ce que la foi saisit et reconnaît toujours. Mais la question demeure pour la foi: «Qui est ce Philistin, cet incirconcis?» Ce n'est pas l'armée de Saül qui occupe les regards de l'homme de foi. Non; ce sont les troupes rangées du Dieu vivant — une armée sous le commandement du même Chef qui avait conduit ses armées à travers la mer Rouge, à travers le grand et terrible désert, et enfin, qui leur avait fait passer le Jourdain pour entrer en Canaan. C'était là ce que voyait la foi, ce qui seul pouvait la satisfaire.

Mais combien peu sont compris et appréciés les jugements et les actions de la foi, lorsque l'état des âmes est bas parmi le peuple de Dieu. On le voit à chaque page de l'histoire d'Israël et, nous pouvons le dire, à chaque page de l'histoire de l'Eglise. Le sentier d'une foi simple et enfantine est inconnu au regard de l'homme, et si les serviteurs du Seigneur viennent à tomber dans un état charnel, et si le niveau de leurs pensées s'abaisse, ils ne peuvent plus comprendre le principe de puissance qui se trouve dans l'âme de celui qui agit réellement par la foi. Il restera incompris de diverses manières; de mauvais motifs lui seront attribués il sera accusé de se mettre en avant ou d'agir selon sa propre volonté. C'est à quoi doit s'attendre celui qui se tient à la brèche, quand autour de lui le niveau de la foi est bas. Il est seul au milieu du manque de foi de la majorité, et, lorsqu'il est conduit à agir pour Dieu, il peut être sûr que ses actes seront mal interprétés.

Il en fut ainsi pour David. Non seulement il fut laissé seul au moment de la difficulté, mais il eut à endurer les reproches et les sarcasmes de la chair sortant de la bouche d'Eliab, son frère aîné. «Et Eliab, son frère aîné, entendit pendant qu'il parlait à ces hommes; et la colère d'Eliab s'enflamma contre David, et il lui dit: Pourquoi donc es-tu descendu? et à qui as-tu laissé ce peu de brebis dans le désert? *Je connais, moi, ton orgueil et la méchanceté de ton coeur; car c'est pour voir la bataille que tu es descendu*» (17: 28). Tel était le jugement qu'Eliab portait sur David et ses actes. «Et David dit: Qu'ai-je fait maintenant? N'y a-t-il pas de quoi?» David était poussé en avant par une énergie totalement inconnue à Eliab, et il ne se souciait pas de défendre sa conduite devant son frère hautain. Pourquoi Eliab ne s'était-il pas mis à la brèche pour ses frères, le peuple d'Israël? Pourquoi Abinadab et Shamma ne l'avaient-ils pas fait? Parce qu'ils manquaient de foi; c'en était la raison toute simple. Non seulement ces trois hommes étaient sans force, mais toute la congrégation restait frappée de terreur en présence de l'ennemi, et maintenant que paraît sur la scène celui par qui Dieu allait agir d'une manière merveilleuse, personne ne le comprend.

«Et David dit à Saül: Que le coeur ne défaille à personne à cause de lui! Ton serviteur ira et combattra avec ce Philistin». Telle est la foi. Nulle difficulté ne l'effraie; rien ne saurait l'arrêter. Qu'était le Philistin pour David? Un néant. Sa stature prodigieuse, sa formidable armure, n'étaient que de simples circonstances, et *la foi ne regarde jamais aux circonstances; elle regarde droit à Dieu*. Si l'âme de David n'avait pas été remplie d'énergie par la foi, il n'aurait jamais pu dire ces paroles: «Ton serviteur ira», car écoutez les paroles de celui qui, le premier; aurait dû affronter le terrible ennemi d'Israël: «Et Saül dit à David: Tu n'es pas capable d'aller

contre ce Philistin pour combattre avec lui!» Quel langage pour un roi d'Israël! Quel contraste entre l'homme simplement revêtu d'une charge et l'homme qui agit dans la puissance de la foi. Assurément, Saül aurait dû se mettre en avant pour défendre le troupeau confié à ses soins, mais Saül ne se souciait d'Israël qu'autant qu'Israël se rattachait à sa personne, et c'est pourquoi nous pouvons affirmer qu'exposer sa vie pour le défendre n'était jamais entré dans son coeur égoïste. Et non seulement il ne pouvait et ne voulait pas agir lui-même, mais il aurait voulu entraver l'énergie de celui qui manifestait les fruits du principe divin implanté en lui, qui allait se montrer propre à accomplir l'oeuvre que le dessein de Dieu lui avait assignée et qui avait été oint dans ce but.

«Tu n'es pas capable». C'était vrai; mais Jéhovah était capable, et David s'appuyait simplement sur la force de son bras. Sa foi saisissait la puissance de Celui qui apparut à Josué sous les murs de Jéricho, l'épée nue à la main, «le chef de l'armée de l'Eternel». David sentait qu'Israël n'avait pas cessé d'être l'armée de l'Eternel, bien que profondément déchu de ce qu'il était aux jours de Josué. Oui, Israël était encore l'armée de l'Eternel, et la bataille était tout autant celle de l'Eternel que lorsque le soleil et la lune furent arrêtés dans leur course, afin que Josué pût exécuter le jugement de Dieu sur les Cananéens. C'est cette conviction qui soutenait l'esprit de David, quoique Eliab l'accusât d'orgueil et que Saül parlât de son incapacité.

Mon cher lecteur, rien ne donne plus d'énergie et de puissance pour persévérer que la conscience que l'on agit *pour Dieu* et que Dieu agit *avec nous*. Cela enlève tout obstacle, élève l'âme au-dessus de toute influence humaine, et l'amène dans la région de la toute-puissance. Ayons seulement la pleine assurance que nous sommes du côté du Seigneur et que sa main agit avec nous, et rien ne pourra nous faire sortir du sentier du service et du témoignage, où que ce soit qu'il nous conduise: «Je puis tout», dit l'apôtre, «en Christ qui me fortifie», et encore: «Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure sur moi». Le plus faible des saints peut toutes choses par Christ; mais à l'oeil de la chair qui voit ce faible saint, il peut sembler présomptueux de parler de faire toutes choses. Ainsi, lorsque Saül regarde David et le compare avec Goliath, il juge sainement en disant: «Tu n'es pas capable d'aller contre ce Philistin pour combattre avec lui; car tu n'es qu'un jeune homme, et lui, il est homme de guerre dès sa jeunesse». C'est une comparaison entre la chair et la chair, et, sous ce rapport, elle est tout à fait juste. Si l'on compare un adolescent avec un géant, tout l'avantage est du côté de ce dernier; mais Saül aurait dû comparer la force de Goliath avec celle du Dieu des armées d'Israël. C'est ce que fait David. «Et David dit à Saül: Ton serviteur paissait le menu bétail de son père, et un lion vint, et un ours: et il enleva un mouton «du troupeau. Et je sortis après lui et le frappai, et je délivrai le mouton de sa gueule; et il se leva contre moi, et je le saisis par sa barbe, et le frappai, et le tuai. Ton serviteur a frappé et le lion et l'ours; et ce Philistin, cet incirconcis, sera comme l'un d'eux, car il a outragé les troupes rangées du Dieu vivant». C'était là l'argument de la foi. La main qui avait délivré David d'une difficulté, le délivrerait d'une autre. Il n'y a point de «si» en tout cela. David n'attendait pas un signe; il dit simplement: «*Ton serviteur ira*». David avait

senti la puissance de la présence de Dieu avec lui dans le secret, avant qu'il se présentât en public comme serviteur de Dieu et d'Israël, et il ne s'était pas vanté de son triomphe sur le lion et l'ours. Personne auparavant n'en avait entendu parler, et, sans doute, il n'en eût jamais parlé, si ce n'avait été pour montrer sur quelle base solide reposait sa confiance quant à la grande oeuvre qu'il allait entreprendre. Il voulait faire voir clairement que ce n'était pas dans sa propre force qu'il s'avancait. Il en est ainsi de Paul ravi au troisième ciel. Pendant quatorze années, ce secret était demeuré enseveli dans le coeur de l'apôtre, et il ne l'eût jamais fait connaître, si les raisonnements charnels des Corinthiens ne l'y avaient obligé.

Ces deux exemples sont, pour nous, remplis d'instruction pratique. Pour la plupart, nous sommes trop prompts à parler de nos pauvres faits, ou tout au moins à y penser. La chair est portée à se glorifier en tout ce qui exalte le moi, et si le Seigneur, en dépit de ce que nous sommes, a accompli quelque petite chose par notre moyen, combien nous sommes disposés à le communiquer à d'autres, dans un esprit d'orgueil et de complaisance en nous-mêmes! Il est bon et convenable de parler de la grâce du Seigneur, et d'avoir le coeur rempli de louanges, parce que cette grâce a daigné se servir de nous; mais cela est bien différent de la vanterie à l'égard de choses qui se rattachent au moi.

David garde dans son coeur le secret de son triomphe sur le lion et l'ours, jusqu'au moment où l'occasion propre se présente d'en parler, et, alors même, il ne parle pas de lui comme ayant accompli l'exploit, mais il dit simplement: «*L'Eternel qui m'a délivré de la patte du lion et de la patte de l'ours, lui me délivrera de la main de ce Philistin*». Précieuse foi que celle qui compte sur Dieu pour toute chose et ne se confie en rien dans la chair; qui introduit Dieu dans chaque difficulté, et nous conduit avec un coeur rempli de gratitude à cacher le moi et à donner au Seigneur toute gloire. Puissent nos âmes la connaître toujours mieux!

Mais il faut souvent beaucoup de spiritualité pour découvrir la profonde différence qui existe entre le langage de la foi et celui des lieux communs et de la religiosité. Saül prend le manteau et la phraséologie de la religiosité; nous avons pu le voir plus d'une fois dans son histoire, et nous le retrouvons dans son entrevue avec David. La *religiosité* et la *foi* s'y montrent dans un parfait contraste. Quand David a déclaré clairement et sans équivoque sa foi dans la présence et la puissance de Jéhovah, Saül ajoute: «*Va, et que l'Eternel soit avec toi!*» Mais combien peu il comprenait ce que renferme le fait d'avoir l'Eternel avec soi! Il *semblait* se confier en l'Eternel, mais, *en réalité*, il se confiait dans son armure. S'il avait bien compris la portée de ses paroles, comment aurait-il pensé à faire revêtir David de son armure? «*L'Eternel soit avec toi!*» était, dans la bouche de Saül, un simple lieu commun. En fait, cela ne signifiait rien, car il n'avait pas la plus légère idée de ce que c'est que d'aller simplement avec le Seigneur.

Il est bon de nous arrêter un moment sur le mal qu'il y a d'employer des paroles qui, au fond, ne signifient rien pour nous, et qui, de cette manière, font en réalité comme un jeu du nom et de la vérité du Seigneur. Combien souvent on parle de se confier au Seigneur lorsque, en réalité, on s'appuie sur quelque circonstance ou sur un ensemble de circonstances. Combien souvent nous parlons de vivre au jour le jour, dans la simple dépendance de Dieu,

tandis que, si nous jugions devant lui la vraie condition de nos âmes, nous trouverions que nous regardons à quelque ressource humaine ou terrestre. C'est un mal sérieux, contre lequel nous avons à veiller très soigneusement. C'est là ce que Saül manifestait, lorsque, s'étant servi de la pieuse expression: «l'Eternel soit avec toi», il commença à revêtir «David de ses vêtements, et lui mit un casque d'airain sur la tête, et le revêtit d'une cotte de mailles». Il n'avait pas idée que David combattit autrement que de la manière ordinaire. Sans doute, il faisait *profession* que c'était au nom de l'Eternel, mais il pensait que David *devait employer des moyens ordinaires*. Or il arrive très souvent qu'en parlant d'employer des moyens, on exclut, en réalité, Dieu totalement. On professe se servir de moyens dans la dépendance de Dieu et, en fait, on emploie le nom de Dieu en dépendant des moyens. En soi et selon le jugement de la foi, c'est nous faire un Dieu des moyens. Qu'est cela, sinon de l'idolâtrie? En quoi Saül avait-il le plus de confiance? Dans l'Eternel, ou dans son armure? Dans son armure évidemment, et il en est ainsi de tous ceux qui ne marchent pas vraiment par la foi. C'est sur les moyens qu'ils s'appuient et non sur Dieu.

Dans la scène intéressante placée sous nos yeux, nous voyons l'homme de foi et l'homme qui recourt aux moyens, et nous pouvons voir jusqu'à quel point le premier fait usage des moyens. Sans doute, on peut s'en servir, mais il faut qu'ils soient en parfaite harmonie avec l'activité de la foi et avec la gloire sans tache du Dieu de puissance et de grâce. Or David sent que l'armure de Saül et sa cotte de mailles ne sont pas des moyens que la foi puisse employer et, par conséquent, il les refuse. S'il s'en était servi, la victoire n'aurait pas été si manifestement du Seigneur, et David avait professé sa foi en la puissance de l'Eternel, et non en une armure humaine pour délivrer le peuple. Il est certain que nous devons employer des moyens, mais prenons bien garde qu'ils n'excluent pas Dieu. La foi s'attend à Dieu, le laisse se servir des moyens qu'il veut, et ne lui demande pas de bénir ceux que nous choisissons.

«Et David ceignit son épée par-dessus ses vêtements, et voulut marcher, car il ne l'avait pas essayé. Et David dit à Saül: Je ne puis marcher avec ces choses, car je ne l'ai jamais essayé. Et David les ôta de dessus lui». Heureuse délivrance des entraves humaines! On a fait observer avec raison que l'épreuve de David ne fut pas sa rencontre et son combat avec le géant, mais la tentative faite de le revêtir des armes de Saül. Si l'ennemi avait réussi à lui persuader d'aller combattre avec cette armure, tout était perdu; mais il la refusa et s'abandonna ainsi entièrement entre les mains de l'Eternel. Nous savons quelle sûreté il y trouva. C'est ainsi que la foi agit toujours; elle laisse tout à Dieu seul. Ce n'est pas l'Eternel et l'armure de Saül, mais *l'Eternel seul*.

Ne pouvons-nous pas appliquer cela au cas d'un pauvre pécheur perdu et impuissant, et qui a besoin que ses péchés lui soient pardonnés?

Satan s'efforcera de l'induire à chercher à ajouter quelque chose à l'oeuvre de Christ en vue de ce pardon — quelque chose qui diminue la gloire du Fils de Dieu comme *unique* Sauveur des pécheurs. Je voudrais dire à une telle âme: Si vous ajoutez quoi que ce soit à l'oeuvre de Christ, vous la rendez par cela même de nul profit. S'il avait été permis d'y ajouter quelque chose, certes c'eût été la circoncision, puisqu'elle était d'institution divine, et

cependant que dit l'apôtre: «Voici, moi Paul, je vous dis que si vous êtes circoncis, Christ ne vous profitera de rien; et je proteste de nouveau à tout homme circoncis, qu'il est tenu d'accomplir toute la loi. Vous vous êtes séparés de tout le bénéfice qu'il y a dans le Christ, vous tous qui vous justifiez par la loi; vous êtes déçus de la grâce» ([Galates 5: 2-4](#)). Ainsi, il nous faut Christ *seul*; non pas Christ et nos oeuvres, mais simplement Christ, car il est pleinement suffisant; nous n'avons besoin de rien de plus, et rien de moins ne saurait nous suffire. Nous jetons du déshonneur sur la perfection de son oeuvre d'expiation, lorsque nous cherchons à y rattacher quoi que ce soit de nous-mêmes. C'est ainsi que David aurait déshonoré l'Eternel, en allant, revêtu de l'armure de Saül, au-devant du guerrier philistin. Sans doute, les hommes prudents du monde ne pouvaient que condamner en lui ce qui leur semblait la folle témérité de la jeunesse; en fait, plus un homme était versé dans la pratique de la guerre, plus il devait estimer une folie la conduite de l'homme de foi. Mais qu'importaient ces jugements? David savait qui il avait cru; il savait que ce n'était pas la témérité qui le faisait agir, mais sa foi dans la volonté et la puissance de Dieu, prêt à lui venir en aide au moment du besoin. Dans toute l'armée de Saül, nul ne connaissait la faiblesse de David plus qu'il ne la sentait lui-même dans ce moment critique. Bien que tous les yeux fussent arrêtés sur lui, comme sur quelqu'un qui avait beaucoup de confiance en lui-même, nous, nous savons ce qui soutenait son coeur et affermissait ses pas, tandis qu'il marchait à la rencontre de son redoutable ennemi. La puissance de Dieu était là d'une manière aussi manifeste que le jour où les eaux de la mer furent partagées, afin de livrer passage aux rachetés, et quand la foi introduit la puissance de Dieu, rien ne peut résister un seul moment.

Le verset 40 nous fait connaître l'armure de David. «Et il prit son bâton en sa main, et se choisit du torrent cinq pierres lisses, et les mit dans le sac de berger qu'il avait, dans la poche, et il avait sa fronde à la main. Et il s'approcha du Philistin». Nous voyons donc que David se sert de moyens, mais quels moyens! Quel mépris ne jette-t-il pas ainsi sur la puissante armure du Philistin! Quel contraste entre sa fronde et la lance du géant, dont le bois était semblable à une ensuble de tisserand! David ne pouvait pas infliger de blessure plus profonde à l'orgueil du Philistin qu'en venant contre lui avec de telles armes. C'était dire le peu de cas qu'il faisait de tout son attirail guerrier. Goliath le sentit: «Suis-je un chien?» dit-il. Il importait peu, au jugement de la foi, ce qu'il était, un chien ou un géant; il était un ennemi du peuple de Dieu, et David va à sa rencontre revêtu des armes de la foi. «Et David dit au Philistin: Toi, tu viens à moi avec une épée, et avec une lance, et avec un javelot; et moi, je viens à toi au nom de l'Eternel des armées, du Dieu des troupes rangées d'Israël, que tu as outragé. En ce jour, l'Eternel te livrera en ma main... et toute la terre saura qu'il y a un Dieu pour Israël: et toute cette congrégation saura que *ce n'est ni par l'épée, ni par la lance, que l'Eternel sauve*; car la bataille est à l'Eternel, et il vous livrera entre nos mains». Nous voyons ici quel est le vrai objet de l'homme de foi, savoir qu'Israël et toute la terre puissent avoir un glorieux témoignage de la puissance de Dieu et de sa présence au milieu de son peuple. Ils ne l'auraient jamais eu, si David eût revêtu l'armure de Saül. On n'aurait pas vu que l'Eternel sauve sans l'épée et la lance, si David s'en était servi; son combat aurait ressemblé à tout autre, mais la fronde et la pierre ne laissent aucun doute quant à la source de la puissance qui remporta la victoire (*).

(*) Il est intéressant d'observer que, dans les paroles que David adressa à Goliath, il ne dit pas: «Je viens à toi *avec une fronde et une pierre*», mais: «Je viens à toi au nom de l'Eternel des armées». Pour David, les moyens ne s'ont rien, Dieu est tout.

La foi honore toujours Dieu, et Dieu honore la foi. David, comme on l'a déjà remarqué, se place entre les mains de Dieu, et l'heureux résultat en est une pleine et glorieuse victoire. «David, avec une fronde et une pierre, fut plus fort que le Philistin, et frappa le Philistin et le tua; et *David n'avait pas d'épée en sa main*». Quel triomphe magnifique! Il est le fruit d'une foi simple en Dieu. Combien cela doit encourager nos coeurs à rejeter toute confiance charnelle et à nous attacher fermement à la seule vraie source de puissance! David devint l'instrument de la délivrance de ses frères. Les sarcasmes et les menaces du Philistin incirconcis ont pris fin. Le jeune berger obscur et méprisé, bien qu'étant le roi oint sur Israël, est venu du fond de sa retraite au milieu des siens; il s'est avancé seul contre l'ennemi de son peuple; il l'a abattu et livré en spectacle aux yeux de tous, et tout cela, remarquons-le bien, il l'a accompli comme *serviteur* de Dieu et d'Israël, et par l'énergie d'une foi que les circonstances ne pouvaient ébranler. Merveilleuse délivrance opérée par un seul coup, sans manoeuvres militaires, sans que des chefs habiles s'en fussent mêlés, sans que les soldats eussent accompli aucun exploit! Une pierre prise du torrent et lancée par la main d'un berger, suffit pour coucher dans la poussière l'homme fort des Philistins. Ce fut la victoire de la foi. «Et les Philistins, voyant que leur homme fort était mort, s'enfuirent». Combien vain est l'espoir fondé sur les misérables ressources de la chair, même lorsqu'en apparence elles sont pleines de force et d'énergie! Ceux qui voyaient le géant et l'adolescent engager le combat, ne pouvaient que trembler pour le dernier. Qui aurait pensé que cette massive armure qui couvrait Goliath ne serait pas plus que du chaume devant une fronde et une pierre? Et cependant, le géant tombe et, avec lui, toutes les espérances que nourrissaient les Philistins. «Et les hommes d'Israël et de Juda se levèrent et poussèrent des cris, et poursuivirent les Philistins». Ils pouvaient, en effet, pousser des cris de joie, car Dieu avait manifestement agi en leur faveur, pour les délivrer de la puissance de leurs ennemis. Il avait opéré avec puissance par la main de celui qu'ils ne connaissaient pas, ou ne reconnaissaient pas comme le roi oint sur eux, mais dont la grâce morale était bien capable d'attirer tous les coeurs.

Mais, parmi les milliers d'Israélites qui avaient contemplé la victoire remportée sur le Philistin, il s'en trouvait un dont l'âme entière fut saisie d'une ardente affection pour le vainqueur. Le plus insouciant devait être frappé d'admiration à la vue de cet exploit; à des degrés divers et d'une manière différente, tous, sans doute, en étaient affectés. On peut dire, en un certain sens, que «les pensées de plusieurs coeurs étaient révélées». Chez quelques-uns, c'était peut-être l'envie qui prévalait, chez d'autres l'admiration; les uns se reposaient dans la victoire, et plusieurs sur l'instrument dont Dieu s'était servi, tandis que, chez d'autres, le coeur s'élevait plein de reconnaissance vers «le Dieu des armées d'Israël», qui était venu de nouveau au milieu de son peuple avec «l'épée nue en sa main», contre ses ennemis. Mais il y avait, entre tous, un coeur dévoué, qui était puissamment attiré par la personne du vainqueur: c'était Jonathan. «Et il arriva, comme David achevait de parler à Saül, que *l'âme de Jonathan se lia à l'âme de David*; et Jonathan l'aima comme son âme» (18: 1). Jonathan s'unissait, sans

doute, à la joie générale produite par le triomphe de David; mais il éprouvait plus que cela. Ce n'était pas seulement la victoire remportée qui remplissait sa pensée, mais c'était la personne du vainqueur qui attirait les profondes et ardentes affections de son âme. Saül, dans un but personnel, pouvait désirer garder le vaillant David auprès de lui, non par affection, mais simplement pour se glorifier lui-même. Jonathan, au contraire, aimait réellement David, et non sans raison. David avait comblé un grand vide dans son coeur, et ôté un poids de dessus son âme. Un grand besoin avait été ressenti. Le défi du géant, chaque jour répété sans trouver de réponse, avait manifesté l'extrême pauvreté d'Israël. L'oeil, en parcourant tous les rangs de l'armée, aurait cherché en vain quelqu'un qui se mît en avant pour répondre à l'orgueilleux Philistin. Il n'y avait personne. Quand les paroles hautaines de Goliath se faisaient entendre, «tous les hommes d'Israël, voyant l'homme, s'enfuyaient de devant lui et avaient très peur». Tous, oui, tous s'enfuyaient en entendant la voix et en voyant la taille prodigieuse de ce redoutable ennemi. Le besoin d'une délivrance était extrême, et il n'y avait rien pour y répondre. Aussi, lorsqu'apparaît l'homme qui abat l'orgueil de l'ennemi et sauve Israël, quoi d'étonnant si l'âme de Jonathan se lie à lui d'une pure et sincère affection? Et, remarquons-le, c'est David lui-même, et non son oeuvre, qui touche le coeur de Jonathan. Il admirait la victoire remportée, mais bien plus encore le vainqueur.

S'il est intéressant de remarquer cela, combien il est précieux pour nous d'en faire l'application au vrai David, à Celui dont le berger de Bethléem était un type frappant! La scène entière est l'image d'une délivrance infiniment plus grande. En Goliath, nous voyons la puissance de l'ennemi par laquelle il tenait l'âme dans un cruel esclavage, puissance dont aucun moyen humain ne pouvait affranchir. Le défi était porté de jour en jour, d'année en année, sans que nul y répondît. D'âge en âge, la sentence solennelle portée contre la postérité déchue d'Adam pécheur se faisait entendre: «Il est réservé aux hommes de mourir une fois — et après cela, le jugement», et, comme pour Israël dans la vallée d'Ela, la seule réponse était l'effroi. «Par la crainte de la mort, tous étaient, pendant toute leur vie, assujettis à la servitude». Le besoin et l'entière impuissance pour y satisfaire, étaient profondément sentis. Le coeur de l'homme soupirait ardemment après quelque chose, mais en vain.

Les droits de la justice divine n'étaient pas satisfaits, et ne pouvaient l'être — la mort et le jugement étaient la seule et menaçante attente, et devant cette perspective, l'homme ne pouvait que trembler. Mais, béni soit le Dieu de toute grâce, un Libérateur est apparu, puissant pour sauver — le Fils de Dieu, le vrai David, le Roi oint d'Israël et de toute la terre. Il a répondu aux besoins, comblé le vide et satisfait aux ardents désirs du coeur. Mais comment? où? et quand? Sur le Calvaire, par sa mort, dans cette heure terrible où toute la création sentit la réalité solennelle de ce qui s'accomplissait. La croix a été le champ où la bataille fut livrée et la victoire remportée. Là, l'homme fort fut dépouillé de ses armes, et sa maison abandonnée au pillage. Là, tous les droits de la justice ont été pleinement satisfaits, et l'obligation des ordonnances qui était contre nous, a été ôtée et clouée au bois. Là aussi, par le sang de l'Agneau, les malédictions d'une loi violée ont été pour toujours effacées, et les cris d'une conscience coupable pour toujours apaisés. «Le précieux sang de Christ, comme d'un agneau

sans défaut et sans tache», a tout réglé pour l'âme croyante. Le pauvre pécheur tremblant peut contempler la lutte et sa glorieuse issue. Il peut voir toute la puissance de l'ennemi brisée par un seul coup du tout-puissant Libérateur, et sentir, par ce même coup, son âme affranchie de tout fardeau. Le flot de la paix et de la joie divines peut couler dans son cœur, et il peut continuer sa route dans la pleine puissance de la délivrance acquise pour lui par le sang de Christ, et proclamée dans l'évangile.

Et celui qui est l'objet d'une telle délivrance, n'aimera-t-il pas la *Personne* même du Libérateur? Comment en serait-il autrement? Quel est celui qui a senti la réelle profondeur de sa misère, et gémi sous l'intolérable fardeau de ses péchés, et qui n'aimerait et n'adorerait pas Celui qui a guéri l'une et enlevé l'autre? L'oeuvre de Jésus est assurément excellente, parfaite et infiniment précieuse; nulle pensée humaine ne saurait en sonder l'étendue et la valeur. Bien plus, c'est son oeuvre qui, en réalité, rencontre les besoins du pécheur. L'oeuvre de Christ introduit l'âme dans une position où elle peut contempler sa personne, l'apprécier et en jouir. En un mot, *l'oeuvre* du Sauveur, ce qu'*il a fait* et *acquis*, est pour le pécheur; la *personne* de Christ, ce qu'*il est*, est pour le *saint*. Mais remarquons bien ceci. On peut savoir développer avec beaucoup d'exactitude l'oeuvre de Christ pour le pécheur, et laisser le cœur froid, les affections languissantes et les sentiments extrêmement peu développés à l'égard de sa Personne. Au sixième chapitre de l'évangile de Jean, on voit une multitude de personnes qui suivent Jésus pour des motifs purement personnels, de sorte qu'il est obligé de leur dire: «En vérité, en vérité, je vous dis: Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains, et que vous avez été rassasiés». Ils l'avaient cherché, non pour ce qu'*il était*, mais pour ce qu'*il avait*. C'est pourquoi aussi, lorsqu'il leur présente cette déclaration: «Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes», nous voyons que «plusieurs de ses disciples se retirèrent, et ne marchaient plus avec lui». Or, manger sa chair et boire son sang, c'est, en d'autres termes, avoir communion avec sa parfaite humanité, C'est s'abreuver de la puissance et de la valeur du grand mystère de piété, Dieu manifesté en chair. Tout l'évangile de Jean est le développement de la gloire personnelle de la Parole devenue chair (*), et la déclaration que nous avons citée, contient, pour ainsi dire, la vraie moelle et la substance de la doctrine appliquée à nous. Mais le cœur naturel ne pouvait pas la supporter, et c'est pourquoi plusieurs se retirèrent et ne marchaient plus *avec lui*. La majorité des disciples ne pouvaient supporter que l'on insistât auprès d'eux sur la vérité qui concerne la Personne du Fils de l'homme; mais écoutons le témoignage de l'Eglise rendu par la bouche de Pierre: «Seigneur, auprès de qui irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle. Et nous, nous croyons et nous savons que toi, tu es le Saint de Dieu». Nous avons deux choses dans ces paroles de l'apôtre: premièrement, ce que Christ *avait* — la *vie éternelle* qu'il donnait; et, en second lieu, ce qu'*il était*, savoir le *Saint de Dieu*. La première chose attirait le pécheur à lui, et la seconde le liait à sa personne. Non seulement il satisfait par son oeuvre à tous les besoins de nos âmes, comme pécheurs, mais aussi, par sa Personne, à toutes nos affections et nos désirs, comme saints.

(*) ο λογος σαρχ εγενετο.

Cette suite de pensées est clairement suggérée par l'entrevue profondément intéressante et touchante, en même temps, de David et de Jonathan, après que le combat fut terminé. Les milliers d'Israël et de Juda, avec des cris de triomphe, avaient poursuivi les Philistins et recueilli les fruits de la victoire, tandis que Jonathan s'attachait à la personne du vainqueur. «Et Jonathan se dépouilla de la robe qui était sur lui, et la donna à David, ainsi que ses vêtements, jusqu'à son épée, et son arc, et sa ceinture». C'était de l'amour — un amour pur, simple, sans affectation, occupé uniquement de l'objet aimé. L'amour se dépouille de tout pour la personne aimée. David s'était oublié lui-même et avait exposé sa vie pour Dieu et son peuple, et Jonathan s'oublie lui-même pour David.

Rappelons-nous, cher lecteur, que l'amour pour Jésus est le ressort du vrai christianisme. L'amour pour Jésus produit le dépouillement de nous-mêmes, et l'on peut dire que dépouiller le moi est le plus beau fruit de l'opération de Dieu dans l'âme.

Veut-on parler d'une conduite pure?

T'aimer, Jésus, en est seul le ressort.

Très différents étaient les sentiments de Saül à l'égard de la personne de David et de l'exploit qu'il avait accompli. Il n'avait pas appris à s'effacer lui-même et à se réjouir de voir l'oeuvre faite par un autre: grâce rare, en vérité! Tous nous aimons à être ou à faire quelque chose, afin d'être admirés ou tenus en estime. Tel était Saül; important à ses propres yeux, il ne pouvait qu'être blessé d'entendre les femmes d'Israël chanter. «Saül a frappé ses mille, et David ses dix mille»; être le second lui était insupportable. Il oubliait que lui, comme les autres, avait tremblé à la voix de Goliath, et, maintenant, après avoir montré sa lâcheté, il aurait voulu être compté comme brave. «Et depuis ce jour-là et dans la suite, Saül eut l'oeil sur David». Triste chose! C'était l'oeil de l'envie amère et de la jalousie (*).

(*) Il faut un coeur très droit et un oeil très simple pour se réjouir sincèrement des fruits du travail d'un autre, comme de celui de nos propres mains. Si la gloire de Dieu et le bien de son peuple avaient été l'unique objet qui remplît le coeur de Saül, il ne se serait pas occupé un moment de savoir combien on avait attribué de mille à lui ou à David. Mais il cherchait sa propre gloire. C'était là le secret de son envie et de sa jalousie. Quel saint repos, quelle vraie élévation, quelle parfaite tranquillité d'esprit, découlent d'un sincère renoncement à soi-même — d'un renoncement provenant de ce que le coeur est entièrement occupé de Christ! Si nous cherchons vraiment la gloire du Seigneur, nous ne nous soucierons pas de l'instrument, que ce soit nous ou un autre.

A mesure que nous avancerons, nous aurons l'occasion de voir le développement de l'amour de Jonathan et de la haine de Saül. Nous avons maintenant à suivre l'homme de foi sur d'autres scènes.

Chapitre 3 - La caverne d'Adullam

Du glorieux champ de bataille de la vallée d'Ela, David passa à travers des scènes très différentes dans la maison de Saül. Là, il ne rencontra que des regards envieux et des attentats contre sa vie, en réponse aux doux accords de sa harpe et à ses courageux exploits. Après Dieu, Saül devait la conservation de son trône à David, et, en retour, deux et trois fois il voulut le percer de sa javeline. Mais l'Eternel, dans sa miséricorde, garda son cher serviteur au milieu

de tous les embarras d'une position extrêmement difficile. «Et David était sage dans toutes ses voies; et l'Eternel était avec lui. Et Saül vit qu'il était très sage, et il le craignit. Et tout Israël et Juda aimaient David, car il sortait et entraient devant eux».

Ainsi David, oint roi d'Israël, était appelé à endurer la haine et l'opprobre de la part du pouvoir régnant, tout en étant aimé de tous ceux qui savaient apprécier sa valeur morale, Il était impossible que Saül et David continuassent à demeurer ensemble. Leurs principes étaient entièrement différents, une séparation devait donc avoir lieu. David savait qu'il avait été oint pour être roi, mais, aussi longtemps que Saül occupait le trône, il était heureux d'attendre le temps fixé par Dieu, lorsque tout ce qui était vrai de lui en principe serait réalisé. Jusqu'à ce moment, l'Esprit de Christ le conduisait à prendre sa place en dehors. Le sentier de l'exilé, du pèlerin et de l'étranger, du voyageur sans foyer, était devant le roi d'Israël, et il y entra incontinent. Son chemin pour arriver au trône devait passer par beaucoup de douleurs et de difficultés. Comme son divin antitype, il avait à souffrir d'abord, pour arriver à la gloire. David aurait servi Saül jusqu'à la fin — il l'honorait comme l'oint de l'Eternel. Si un simple mouvement de son doigt eût dû le placer sur le trône, il n'en aurait pas tiré avantage. Nous le savons avec certitude, par le fait que deux fois il épargna la vie de Saül, que, suivant toute apparence, l'Eternel avait livrée en ses mains. Mais David s'attendait simplement à Dieu. Dans cette dépendance entière étaient sa force et sa grandeur. Il pouvait dire: «Mon âme, repose-toi *paisiblement* sur Dieu; car mon attente est en lui». Et c'est pourquoi il passa heureusement à travers tous les pièges et les dangers de son service dans la maison et l'armée de Saül. Le Seigneur le délivra de toute mauvaise oeuvre et le conserva pour le royaume qu'il lui avait préparé et qu'il voulait lui donner, après qu'il aurait «souffert un peu de temps».

David, pour ainsi dire, était sorti pour un moment du lieu caché où il avait été exercé en secret, pour apparaître sur le champ de bataille, et, ayant accompli là son oeuvre, il était appelé à reprendre sa première place pour y apprendre quelques leçons plus profondes à l'école de Christ. Les leçons du Seigneur sont souvent difficiles et pénibles, à cause de l'obstination et de l'indolence de nos coeurs; mais toute nouvelle leçon apprise, tout nouveau principe saisi par notre âme, nous rend plus propres à accomplir ce qui est placé devant nous. Il est vraiment précieux d'être disciples de Christ et de nous soumettre à la discipline et à l'éducation de sa grâce. La fin nous montrera le prix de cette place de soumission; mais nous n'avons pas besoin d'attendre la fin: maintenant même, l'âme trouvera son plus grand bonheur à s'assujettir en tout au divin Maître: «Venez à moi», dit-il, «vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de coeur; et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé, et mon fardeau léger». Il nous est parlé de trois repos dans l'Ecriture. Premièrement, il y a le repos que, comme pêcheurs, nous trouvons dans l'oeuvre parfaite de Christ; en second lieu, le repos présent dont, comme saints, nous jouissons dans une entière soumission à la volonté de Dieu: ce repos est opposé à l'*inquiétude d'âme*. Et enfin, il y a le repos qui reste pour le peuple de Dieu.

David connaissait beaucoup ce second repos, en ce qu'il était entièrement soumis au conseil et à la volonté de Dieu, relativement au royaume. Il attendait le moment de Dieu, pleinement assuré que c'était le meilleur. Il pouvait dire:

*«Mes temps sont en ta main:
Père, c'est là que mon coeur les désire».*

Cette soumission est vraiment tout ce qu'il y a de plus désirable. Elle nous épargne beaucoup d'anxiété et d'inquiétude. Lorsque l'on poursuit son chemin avec la pleine et habituelle conviction que «toutes choses travaillent ensemble pour le bien», l'esprit n'est-il pas merveilleusement tranquille? Nous ne passerons pas notre temps en vains projets, si nous croyons que Dieu a ses desseins d'amour pour nous; nous serons heureux de lui laisser *toutes choses*. Mais, hélas! combien souvent nous agissons autrement! Combien souvent, nous nous imaginons que nous saurons mieux faire les choses que le Dieu souverainement sage! Nous ne le disons pas en autant de mots, mais nos sentiments et nos actes le déclarent. Que le Seigneur nous accorde un esprit plus soumis et plus confiant! La suprématie de la volonté de Dieu sur celle de la créature, caractérisera l'âge millénaire, mais le saint est appelé *maintenant* à laisser la volonté de Dieu le régir en toutes choses.

C'est cette soumission d'esprit qui conduisit David à céder pour ce qui concerne le royaume, et à prendre sa place dans la caverne solitaire d'Adullam. Il laisse Saül, et le royaume, et ses propres destinées, entre les mains de Dieu, assuré qu'il est que tout ira bien. Quel bonheur pour lui de se trouver en dehors de la malsaine atmosphère de la maison de Saül, et loin de l'oeil envieux du roi! Quoi qu'il en fût aux yeux des hommes, il respirait plus librement dans la caverne que dans l'entourage de Saül. Il en est toujours ainsi: la place de séparation est la plus libre et la plus heureuse. L'Esprit de l'Eternel s'était retiré d'avec Saül: c'était pour la foi une raison de se séparer de sa personne, tout en lui restant entièrement soumis comme roi d'Israël. L'esprit intelligent n'a aucune difficulté à faire la distinction entre ces deux choses. La séparation et la soumission doivent toutes deux être complètes (*).

(*) Le Nouveau Testament enseigne au chrétien à se soumettre aux autorités établies; mais jamais il ne suppose que le chrétien occupe une place d'autorité. C'est pourquoi, il ne renferme pas de directions pour un roi ou un magistrat chrétien, bien qu'il y en ait pour toutes les autres relations, époux, parents et enfants, maîtres et serviteurs, Cela est très significatif.

Mais nous n'avons pas à envisager Saül seulement au point de vue séculier; il nous faut aussi le considérer relativement à son caractère religieux et à sa capacité officielle, et c'est sous ce rapport qu'une séparation nette et décidée était une nécessité. Saül avait constamment manifesté le désir de gouverner les consciences en matière religieuse: preuve en soit la scène du chapitre 14, où nous avons vu l'énergie spirituelle gênée et entravée par les règlements religieux de Saül. Or quand l'homme établit de semblables règlements, il n'y a d'autre alternative que la séparation. Lorsque prévaut la forme de la piété sans la puissance, l'injonction solennelle de l'Esprit Saint est: «Détourne-toi de telles gens». La foi ne s'arrête pas pour demander: «Vers quoi donc me tournerai-je?» La parole est «détourne-toi», et nous

pouvons avoir l'entière certitude que, si nous obéissons à l'injonction, nous ne serons pas laissés à court pour le reste.

Ce principe nous apparaîtra plus clairement, si nous envisageons David au point de vue typique. En réalité, David fut forcé de prendre cette place de séparation, et ainsi, comme rejeté par l'homme et oint de Dieu, nous voyons en lui un type de Christ actuellement rejeté. David, en principe, était le roi choisi de Dieu, et, comme tel il éprouva l'hostilité de l'homme et fut obligé de s'exiler pour éviter la mort. La caverne d'Adullam devint le grand lieu de rassemblement pour tous ceux qui aimaient David et étaient lassés du gouvernement injuste de Saül. Aussi longtemps que David était resté dans la maison du roi, il n'y avait aucune raison pour qui que ce fût de se séparer, mais du moment que David, ayant été rejeté, dut prendre sa place en dehors, il n'y eut pas de neutralité possible. La ligne de démarcation fut nettement tracée; c'était David ou Saül. Aussi lisons-nous: «David partit de là, et se sauva dans la caverne d'Adullam; et ses frères et toute la maison de son père l'apprirent et descendirent là vers lui. Et tout homme qui était dans la détresse, et tout homme qui était dans les dettes, et tout homme qui avait de l'amertume dans le coeur, s'assembla vers lui, et il fut leur chef; et il y eut avec lui environ quatre cents hommes». Tous ceux qui aimaient les formes, un vain nom, une charge sans valeur, restèrent attachés à Saül; mais tous ceux que ces choses ne pouvaient satisfaire et qui aimaient le roi oint de Dieu, s'assemblèrent autour de lui dans le lieu fort. Le prophète, le sacrificateur et le roi étaient là; les pensées et les sympathies de Dieu y étaient, et, bien que le rassemblement formé là pût présenter au monde et à la chair une étrange apparence, tous étaient autour de la personne de David et liés à ses destinées. C'était une compagnie de personnes qui, dans leur condition originelle, étaient tombées au niveau le plus bas, mais qui, maintenant, tiraient leur caractère et leur distinction de la proximité où elles se trouvaient du roi bien-aimé de Dieu et de leur dévouement à sa personne. Loin de Saül et de tout ce qui se rattachait à son pouvoir, elles pouvaient jouir sans entrave d'être auprès de celui qui, bien que rejeté alors, devait bientôt monter sur le trône et tenir le sceptre de la royauté, à la gloire de Dieu et pour la joie de son peuple.

Nous avons en David et son entourage méprisé et malfamé, une figure du vrai David et de ceux qui préfèrent lui être associés, plus que toutes les joies, les honneurs et les avantages de la terre. Qu'avaient à faire avec Saül et ses intérêts, ceux qui avaient choisi d'être avec David? Absolument rien. Ils avaient trouvé un nouvel objet, un nouveau centre, et, en communion avec David, ils étaient séparés de toute autre chose. Leur place autour de lui ne dépendait nullement de ce qu'ils avaient été et ne s'y rattachait en rien. Ils étaient maintenant les serviteurs de David, et lui était leur chef. C'est là ce qui les caractérisait. Ils avaient choisi d'être avec l'exilé de Dieu; leurs intérêts et les siens étaient identiques. Heureux étaient-ils d'avoir échappé à la domination et à l'influence de Saül; encore plus heureux de se trouver les compagnons du prophète, du sacrificateur et du roi de Dieu. Leur amertume, leur détresse, leurs dettes, tout était oublié dans ces nouvelles circonstances. La grâce de David était leur portion présente, sa gloire leur perspective à venir.

Il en est précisément ainsi du chrétien, maintenant. Nous avons tous, par grâce, et sous les directions miséricordieuses du Père, trouvé notre chemin vers Jésus, l'oint de Dieu, rejeté des hommes et actuellement caché en Dieu. Nous avons tous nos traits respectifs de caractère dans les jours de notre culpabilité et de notre folie, mécontents ou dans l'amertume de coeur, ou bien en détresse, chargés de la lourde dette de nos péchés envers Dieu, misérables et malheureux, coupables et ruinés, dépourvus de tout ce qui pouvait attirer les pensées et les affections de Christ, et Dieu nous a conduits aux pieds de son cher Fils; là, nous avons trouvé le pardon et la paix par son sang précieux. Jésus a ôté notre amertume et notre mécontentement, allégé notre détresse, effacé notre dette, et nous a amenés près de lui. Que lui avons-nous rendu, que lui rendons-nous pour toute cette grâce? Sommes-nous rassemblés, le coeur plein d'une ardente affection, autour du chef de notre salut? Sommes-nous sevrés de l'ancien état de choses? Vivons-nous comme attendant le moment où notre David paraîtra dans sa gloire et montera sur son trône? Nos affections sont-elles fixées sur les choses qui sont en haut? «Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ», dit l'apôtre, «cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut, et non à celles qui sont sur la terre; car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire».

Il est grandement à craindre que beaucoup d'entre nous n'entrent pas réellement dans la vraie nature et les conséquences pratiques de leur position, comme associés à Jésus crucifié et ressuscité. Bien peu saisissent la portée profonde et la signification des paroles de notre Seigneur: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde», et ce que dit l'Esprit Saint: «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un». La mesure de la séparation du chrétien d'avec le monde, n'est rien moins que celle de Christ, c'est-à-dire le principe de celle-ci. En pratique, hélas! c'est tout autre chose, mais en principe, il n'y a pas de différence. Il est d'une haute importance d'insister aujourd'hui sur ce point. L'appel, la position et les espérances de l'Eglise sont choses peu et imparfaitement comprises. Le plus faible croyant est, aux yeux de Dieu, aussi séparé que Jésus lui-même de tout ce qui appartient à la terre. Cette séparation n'est pas une chose à atteindre, à laquelle on arrive par des progrès successifs; c'est une position positive, simple et qui subsiste en elle-même. Ce n'est pas un objet pour lequel on lutte, mais un point de départ pour commencer la course. Plusieurs ont été induits en erreur par la pensée que nous devons nous efforcer d'arriver à une position céleste en nous dépouillant des choses de la terre. C'est commencer par le mauvais bout. Dans un autre ordre de vérités, c'est la même erreur que d'affirmer qu'il nous faut travailler à notre justification, en mortifiant les péchés de la chair. Or, nous ne mortifions pas le moi *afin* d'être justifiés, mais *parce que* nous le sommes, — morts et ressuscités avec Christ. De même, nous ne mettons pas de côté les choses de la terre, afin de devenir célestes, mais parce que nous sommes dans cette position en Christ. Nous sommes participants de l'appel céleste indépendamment de toutes choses, et, dans la mesure où nous le réalisons, nous nous séparons du monde. Mais faire de notre position le résultat de notre conduite, au lieu de faire de celle-ci le résultat de notre position, est une grave erreur. Que l'on demande à un chrétien

qui a vraiment l'intelligence de l'appel céleste, de donner la raison pour laquelle il se tient à part du présent système de choses, quelle sera sa réponse? Dira-t-il que c'est afin de devenir céleste? Non. Serait-ce parce que le système de choses actuel est sous le jugement? Non; il est hors de doute que le monde est sous le jugement, mais ce n'est pas le vrai fondement de la séparation. Quel est-il donc? Il nous est présenté dans ces paroles: «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu». «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde». «Frères saints, participants à l'appel céleste». Là, nous avons la grande raison pour la séparation présente du chrétien d'avec le monde. Il n'importe pas que le monde soit bon ou mauvais, le chrétien n'est pas *du* monde, bien qu'il soit *dans* le monde, comme en un lieu journalier de labeur, de conflit et de discipline.

Que les chrétiens considèrent avec sérieux leur appel céleste. C'est ce qui seul procure une pleine délivrance du pouvoir et de l'influence de la mondanité. On peut chercher, par différentes voies, à *s'abstraire* du monde; il n'y en a qu'une pour en être *séparé*. On peut aussi chercher, par différents moyens, à ne plus être terrestre; il n'y en a qu'un seul qui rende vraiment *céleste*. Il y a une différence entre s'abstraire des choses, et en être séparé; entre n'être plus terrestre et être *céleste*. Le système monacal rend cela clair. Un moine s'abstient des choses de la terre, mais sans être du ciel; il sort de la nature, sans être spirituel; il ne participe pas aux choses du monde, sans, pour cela, en être séparé.

L'appel céleste nous met en état de voir notre entière séparation d'avec le monde et l'élévation de notre position au-dessus des choses terrestres, en vertu de ce qu'est Christ et de la place qu'il occupe. Le coeur qui, instruit par l'Esprit Saint, a saisi la portée de ces paroles: «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un», connaît le secret qui le délivre des principes, des habitudes, des recherches, des sentiments et des tendances du présent siècle. Le Seigneur Jésus a pris sa place en haut comme Tête du corps, comme Chef de l'Eglise, et le Saint Esprit est descendu pour mettre tous les membres préconnus et prédestinés du corps en communion vivante avec le Chef vivant, maintenant rejeté de la terre et caché en Dieu. C'est pour cela que Paul, dans l'évangile qu'il prêche, unit étroitement la rémission des péchés avec l'appel céleste; car il annonce l'union du seul corps sur la terre avec sa Tête glorifiée dans le ciel. Il proclamait la justification, non seulement comme une chose abstraite, mais comme le résultat de ce qu'est l'Eglise, une avec Jésus qui est maintenant à la droite de Dieu, donné pour Chef sur toutes choses à l'Eglise, les anges et les principautés lui étant assujettis. Paul prêchait la rémission des péchés, mais c'était avec toute la plénitude, la profondeur, la puissance et l'énergie que lui communique la doctrine de l'Eglise.

L'épître aux Ephésiens ne dit pas seulement que Dieu pardonne aux pécheurs, mais, bien plus, elle déploie à nos yeux cette merveilleuse vérité que les croyants sont membres du corps de Christ, car, dit l'apôtre, «nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os». Et encore: «Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, dans le Christ Jésus»; et, «le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-

même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par parole; afin que lui se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable». Ces passages vont beaucoup plus loin que la rémission des péchés. Etre l'épouse de l'Agneau est une chose beaucoup plus élevée et glorieuse, que d'avoir simplement nos péchés pardonnés. Le Dieu de toute grâce a dépassé toutes les pensées de l'homme dans ses voies envers l'Eglise. Il ne nous a pas seulement appelés à marcher ici-bas dans la pleine conscience de son amour qui pardonne, mais dans la connaissance de l'amour de Christ pour son corps, l'Eglise, et dans la haute et sainte dignité de cette Eglise assise en Christ dans les lieux célestes.

On demandera peut-être quel rapport il y a entre la caverne d'Adullam et la place de l'Eglise dans le ciel? Point d'autre que de faire comprendre la place de rejection où Christ est entré, et qui est celle de chacun de ceux qui jouissent de sa communion. Il n'est pas besoin de dire que les hommes de David ne connaissaient rien de l'appel céleste, tel que l'Eglise le connaît maintenant. On voit fréquemment, dans l'Ancien Testament, comme des ombres de l'appel céleste dans les caractères, la marche et les circonstances de certains personnages qui nous y sont présentés, mais qui assurément ne connaissaient pas l'appel céleste. Le fait est qu'il ne fut pas connu, avant que le Seigneur Jésus eût pris sa place en haut et que le Saint Esprit fût descendu baptiser tous les croyants, Juifs et gentils, en un seul corps. C'est alors que l'appel céleste fut développé dans toute sa puissance et sa plénitude. L'administration de cette vérité fut spécialement confiée à Paul; c'était une partie essentielle du mystère déjà contenu dans ces paroles: «Pourquoi me persécutes-tu?» Saul persécutait les saints; Jésus lui apparaît dans la gloire et lui apprend que ces saints étaient une partie de lui-même. C'est ce qui devint le grand thème de Paul; il y trouva renfermés l'unité de l'Eglise et son appel céleste.

Remarquons que ce n'était pas simplement l'admission des gentils dans la bergerie juive (*). C'était tirer et les Juifs et les gentils de leurs circonstances naturelles, et les placer dans des circonstances nouvelles pour les uns comme pour les autres. L'oeuvre accomplie sur la croix était nécessaire pour détruire le mur mitoyen de clôture, et faire des deux, Juifs et gentils, un seul homme nouveau, un homme nouveau céleste, totalement séparé de la terre et des choses qui y sont. La place actuelle de Christ dans le ciel est en connexion avec le rejet d'Israël et de la terre, durant la période de l'Eglise. Le caractère céleste de l'assemblée de Dieu ressort ainsi d'une manière plus distincte et plus complète. Elle se trouve tout à fait en dehors des choses terrestres; elle n'a rien à faire avec «le présent siècle»; elle appartient tout entière au ciel, bien que manifestant sur la terre — au moins elle est appelée à le faire — la vivante énergie de l'Esprit Saint qui habite en elle.

(*) Au commencement du chapitre 10 de l'évangile de Jean, le Seigneur se présente lui-même à la porte de la bergerie juive, et, en ayant obtenu l'entrée, appelle dehors ses propres brebis. Ensuite, il dit: «J'ai d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie; il faut que je les amène, elles aussi; et elles écouteront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul berger». Ce n'est pas une seule bergerie, mais un seul troupeau. Une bergerie fait naître l'idée de certains arrangements formés dans le dessein de garder les brebis sur la terre, et c'est pourquoi ce mot s'applique bien à l'économie juive. Mais maintenant il ne s'agit plus d'une bergerie — d'un arrangement terrestre, ayant pour but de parquer ici-bas les brebis pour les mettre à part. Tout cela a pris fin. Le Berger céleste a appelé ses brebis juives

hors de la bergerie, et ses brebis gentiles des montagnes ténébreuses de ce vaste monde, et, ayant fait des deux un nouveau troupeau, il les a mises dans la main de son Père. Nous voyons ainsi la grande différence qui existe entre la bergerie et le troupeau. Nous ne pouvons les confondre.

Ainsi, de même que les hommes de David étaient retirés de toute relation avec le système de Saül, en vertu de leur association avec le roi rejeté, de même tous ceux qui sont conduits par l'Esprit à connaître qu'ils sont un avec Jésus absent de la terre, doivent se sentir désassociés d'avec les choses présentes, en vertu de leur union avec Christ.

C'est pourquoi, si l'on demande à un homme céleste pourquoi il ne s'associe pas aux projets et aux recherches de ce monde, il répondra: C'est parce que Christ, mon Sauveur, est à la droite de Dieu, et que je suis identifié avec lui. La vraie pierre de touche du chrétien pour éprouver les divers objets qui lui sont présentés, c'est de se demander simplement: Le Seigneur Jésus pourrait-il s'engager dans cette chose? Si non, nous n'avons rien à faire avec elle. Tous ceux qui comprennent la vraie nature de l'appel céleste, marcheront dans la séparation d'avec le monde; ceux qui ne l'ont pas compris, ont leur portion ici-bas et vivent comme les autres hommes.

Combien n'y a-t-il pas de chrétiens qui se contentent de savoir que leurs péchés sont pardonnés et ne vont jamais au delà. Ils ont passé la mer Rouge, je le veux bien, mais ils ne manifestent aucun désir, de traverser aussi le Jourdain et de manger du vieux blé de la terre promise, c'est-à-dire de prendre leur position céleste et de se nourrir des choses d'en haut. Il en est comme au temps où David était rejeté. Des multitudes d'Israélites n'avaient pas pris parti pour lui, mais ils n'en étaient pas moins des Israélites. C'était une chose d'être Israélite, c'en était une autre d'être avec David dans le lieu fort. Même Jonathan ne s'y trouvait pas; il adhérait à l'ancien ordre de choses. Quoique aimant David comme sa propre âme, il vécut et mourut aussi en compagnie de Saül. Il s'aventurait bien parfois à parler *en faveur* de David, et cherchait à être avec lui quand il le pouvait. Il s'était dépouillé pour revêtir David de ses propres vêtements, mais il n'avait pas pris son lot avec lui. Aussi, quand le Saint Esprit proclame les noms et les exploits des vaillants hommes de David, nous cherchons en vain, parmi eux, le nom de Jonathan; quand les compagnons dévoués de l'exil de David sont rassemblés autour de son trône et jouissent de l'éclat radieux de sa royauté, le pauvre Jonathan est couché dans la poussière, tombé sans gloire sur le mont Guilboa, sous les coups des Philistins incirconcis.

Puissent tous ceux qui professent aimer le Seigneur Jésus Christ, chercher à être identifiés avec lui d'une manière plus décidée et plus réelle pendant ce temps où il est rejeté du monde! Ses concitoyens ont envoyé après lui une ambassade, pour lui dire: «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous»; nous associerons-nous avec eux pour poursuivre leurs plans qui finalement aboutissent à rejeter Christ? A Dieu ne plaise! Puissent nos coeurs être avec lui là où il est. Puissions-nous connaître la communion bénie et sainte de la caverne d'Adullam, où le prophète, le roi et le sacrificateur, se trouvent dans la personne de Celui qui nous aime et nous a lavés de nos péchés dans son propre sang! Nous ne pouvons marcher en même temps avec Saül et avec David; nous ne pouvons avoir Christ et le monde: il faut choisir entre les

deux. Veuille le Seigneur nous accorder de rejeter le mal et de choisir le bien, en nous rappelant les sérieux avertissements de l'apôtre: «Cette parole est certaine; car si nous sommes morts *avec lui*, nous vivrons aussi *avec lui*; si nous souffrons, nous régnerons aussi *avec lui*; si nous le renions, lui aussi nous reniera». C'est maintenant le temps de souffrir, le temps d'endurer les afflictions et les privations: le repos est dans l'avenir, nous avons à l'attendre. Les hommes de David étaient appelés, à cause de leur association avec lui, à essayer beaucoup de labeurs et de fatigues, mais l'amour allégeait tout pour eux et le leur rendait facile; aussi leurs noms et leurs exploits sont-ils fidèlement et minutieusement rapportés, lorsque David fut en repos dans son royaume. Pas un d'entre eux ne fut oublié. Nous trouvons ce précieux catalogue dans le chapitre 23 du second livre de Samuel. En le lisant, nos pensées sont portées vers le temps où le Seigneur Jésus récompensera ses fidèles serviteurs — ceux que l'amour pour sa personne et l'énergie de son Esprit a conduits à le servir durant le temps où il est rejeté. Ce service peut n'avoir été ni vu, ni connu, ni apprécié par les hommes; mais Jésus l'a connu dans tous ses détails, et il le reconnaît publiquement du haut de son trône de gloire. Qui aurait jamais connu les exploits des vaillants hommes de David, si le Saint Esprit ne les avait pas rapportés? Qui aurait su le dévouement des trois chefs qui traversèrent la troupe des Philistins, afin de chercher pour David de l'eau du puits de Bethléem? Qui aurait appris l'action de Bénéïa qui frappa le lion dans une fosse, un jour de neige? Il en est ainsi aujourd'hui. Plus d'un cœur inconnu de tous palpite d'amour pour la personne du Sauveur; plus d'une main, cachée à l'œil humain, s'étend pour le servir. C'est une chose douce de penser, surtout en nos jours de froid formalisme, qu'il y a des âmes qui aiment Jésus en toute sincérité. Plusieurs, hélas! n'ont pas seulement de l'indifférence pour sa Personne adorable, ils vont même jusqu'à le décrier — jusqu'à le dépouiller de sa dignité en le rabaisant à n'être guère plus qu'Elie ou l'un des prophètes. Mais, grâce à Dieu, nous n'avons pas à nous arrêter sur ce sujet; un thème plus excellent nous est proposé. Pensons à ces hommes vaillants qui exposaient leurs vies pour l'amour de leur chef, et qui, dès qu'il avait exprimé un désir, étaient prêts, à tout prix, à le satisfaire. L'amour ne s'arrête jamais à calculer. C'était assez, pour ces hommes dévoués, de savoir que David désirait boire de l'eau du puits de Bethléem, pour la lui procurer quoi qu'il pût leur en coûter: «Et les trois vaillants hommes forcèrent le passage à travers le camp des Philistins, et puisèrent de l'eau du puits de Bethléem, qui est près de la porte, et la prirent et l'apportèrent à David; et il ne voulut pas la boire, mais il en fit une libation à l'Eternel» (*). Scène touchante! Exemple précieux de ce que l'Eglise devrait être! N'aimant pas sa vie, même jusqu'à la mort, pour l'amour de Christ. Oh! que par l'Esprit Saint soit allumée en nous la flamme d'un ardent amour pour la personne de Christ! Qu'il déploie toujours plus devant nos âmes les divines beautés de Jésus, afin que nous l'appréciions comme le plus excellent entre dix mille et tout à fait aimable, et que nous puissions dire avec quelqu'un dont le cœur était rempli de lui: «Et je regarde même aussi toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ» (Philippiens 3: 8).

(*) Il y a dans cette scène quelque chose de particulièrement beau et touchant, soit que nous considérions l'acte des trois vaillants hommes, ou l'acte de David lorsqu'il la répand devant l'Eternel. Il est évident que David discernait dans ce dévouement extraordinaire, un sacrifice que l'Eternel seul pouvait dûment apprécier. C'était un parfum trop exquis, pour qu'il en détournât la moindre parcelle pour lui: il devait le laisser monter tout entier vers le trône du Dieu d'Israël, seul digne de le recevoir, seul capable d'en apprécier toute la valeur. Ce fait nous rappelle le bel abrégé que Paul nous trace du dévouement chrétien: «Si même je sers d'aspersion sur le sacrifice et le service de votre foi, j'en suis joyeux et je m'en réjouis avec vous tous. Pareillement, vous aussi, soyez-en joyeux et réjouissez-vous-en avec moi» (Philippiens 2: 17, 18). Dans ce passage, l'apôtre représente les saints de Philippes, dans leur caractère de sacrificateurs, présentant un «sacrifice» à Dieu et accomplissant un service sacerdotal envers Dieu; et telle était l'intensité de son dévouement et de son oubli de soi-même, qu'il pouvait se réjouir de servir d'aspersion sur leur sacrifice, de sorte que tout pût monter, en bonne odeur, vers Dieu. Il n'importait pas qui plaçait le sacrifice sur l'autel, ou qui servait d'aspersion, pourvu que Dieu reçût ce qui lui était agréable. C'était un vrai et divin modèle de dévouement chrétien. Oh! que la grâce nous fût donnée pour que nos voies fussent formées d'après lui. On entendrait moins parler de «mes faits», «mes paroles» et «mes allées et venues». Ce serait notre joie toutes les fois que nous verrions l'un ou l'autre des fidèles offrir un sacrifice sur l'autel de Dieu, de servir d'aspersion sur ce sacrifice, à la gloire de Dieu et pour la commune joie des saints.

Chapitre 4 - Nabal et Abigaïl

(1 Samuel 25)

Il est intéressant de remarquer, à mesure que nous parcourons les diverses scènes de la vie de David, les sentiments différents qu'éprouvaient à l'égard de sa personne ceux qui étaient en rapport avec lui, et la position qui en résultait pour eux. Il fallait une grande énergie de foi pour discerner, dans le banni méprisé, le futur roi d'Israël. A en juger par les principes humains, il pourrait même sembler que la conduite de David vis-à-vis de Saül était tout aussi injustifiable que sa vie vagabonde dans le pays. Le chapitre dont nous allons nous occuper, présente deux exemples frappants de personnes différemment affectées à l'égard de David.

«Il y avait à Maon un homme qui avait ses affaires à Carmel; et cet homme était très riche; il avait trois mille moutons et mille chèvres. Et il était à Carmel pendant qu'on tondait ses moutons. Et le nom de l'homme était Nabal». Ce Nabal était un Israélite formant un parfait contraste avec David. Celui-ci, bien que roi oint sur Israël, n'avait pas où reposer sa tête, et était errant de montagne en montagne et de caverne en caverne. Nabal était très riche, mais c'était un homme égoïste et qui n'éprouvait aucune sympathie pour David. S'il jouissait de biens terrestres, c'était pour lui-même, et il n'avait aucune idée de faire part de ses richesses à personne d'autre, et surtout pas à David et à ses compagnons.

«Et David apprit *dans le désert*, que Nabal tondait ses moutons. Et David envoya dix jeunes hommes, et David dit aux jeunes hommes: Montez à Carmel, et entrez chez Nabal, et saluez-le en mon nom», etc. David était dans le désert, c'était sa place; Nabal, de son côté, était entouré de tout le bien-être de la vie. Le premier devait toutes ses douleurs et ses privations à ce qu'il était; le second devait aussi à ce qu'il était tous ses biens et ses jouissances. Or on trouve, en général, beaucoup d'égoïsme dans les positions dont les avantages proviennent de la profession religieuse. Si la profession de la vérité n'est pas accompagnée de

renoncement à soi-même, elle le sera de recherche de soi-même; de là vient que souvent, de nos jours, on voit un esprit décidé de mondanité lié à une haute profession de vérité. C'est un mal grand et sérieux. L'apôtre, même en son temps, le sentait douloureusement. «Plusieurs marchent», telles sont ses paroles, «dont je vous ai dit souvent et dont maintenant je le dis même en pleurant, *qu'ils sont ennemis de la croix du Christ*, dont la fin est la perdition, dont le dieu est le ventre, et dont la gloire est dans leur honte, *qui ont leurs pensées aux choses terrestres*» (Philippiens 3: 18, 19). Ils sont ennemis de la croix du Christ. Ce n'est pas qu'ils aient rejeté tout semblant de christianisme; loin de là: «Plusieurs *marchent*», expression qui indique la profession. Les personnes ici dépeintes seraient, sans doute, grandement offensées, si on leur refusait le nom de *chrétiens*, mais elles ne se soucient pas de prendre la croix, d'être identifiées avec un Christ crucifié. Tout ce que l'on peut avoir du christianisme à part le renoncement à soi-même, leur est bienvenu, mais rien au delà. «Leur dieu est leur ventre; leurs pensées sont aux choses terrestres». Combien se rendent coupables de cette dernière accusation! Il est aisé de faire profession de la religion de Christ, tandis que l'on ignore la personne de Christ et que l'on hait sa croix. Il est aisé de prendre le nom de Jésus sur ses lèvres et de le joindre à la recherche de ses aises et à l'amour de ce monde que le coeur humain sait si bien apprécier. Nous trouvons un exemple de ces dispositions chez le grossier Nabal qui, s'étant renfermé dans ses richesses et son luxe, ne se souciait point de l'oint de Dieu et n'avait aucun sentiment de compassion pour lui au temps de son douloureux exil et de son séjour dans le désert.

Que répondit Nabal au touchant appel de David? «Qui est David? Et qui est le fils d'Isaï? Aujourd'hui ils sont nombreux les serviteurs qui se sauvent chacun de son maître. Et je prendrais mon pain et mon eau, et ma viande que j'ai tuée pour mes tondeurs, et je les donnerais à des hommes dont je ne sais d'où ils sont?» Là est le secret de l'éloignement de coeur de cet homme mondain pour David: *il ne le connaissait pas*. S'il l'avait connu, la chose aurait été toute différente, mais il ne savait ni qui il était, ni d'où il était; il ignorait que celui qu'il injurait était l'oint de l'Eternel, et, dans sa folie égoïste, il rejetait le privilège de fournir aux besoins du futur roi d'Israël.

Tout cela est plein d'instruction. Il faut une réelle énergie de foi pour être rendu capable de discerner la personne de Christ et de s'attacher entièrement à lui dans le temps où il est rejeté. C'est une chose d'être chrétien, et une autre chose de confesser Christ devant les hommes. Rien n'est plus égoïste au fond que de prendre tout ce que Jésus nous a donné et de ne rien lui donner en retour. «Pourvu que *je* sois sauvé, tout le reste n'est pas essentiel», telle est la secrète pensée de plus d'un coeur, et elle se traduirait sous une forme plus sincère si l'on disait: «Si je suis assuré de mon salut, la gloire de Christ importe peu». Nabal agissait ainsi. Il avait recueilli de David toutes sortes d'avantages, mais aussitôt que David réclame de lui quelque aide et quelque sympathie, son véritable esprit se montre. «Et un jeune homme d'entre les gens de Nabal informa Abigaïl, femme de Nabal, disant: Voici, David a envoyé du désert des messagers pour bénir notre maître, et il s'est emporté contre eux. Et les hommes ont été très bons pour nous, et nous n'avons pas été molestés, et il n'a rien manqué de ce qui

était à nous, tout le temps que nous avons marché avec eux pendant que nous étions aux champs. Ils ont été une muraille pour nous, de nuit et de jour, tout le temps que nous avons été avec eux, faisant paître le menu bétail». Tout cela était très bien. Nabal pouvait comprendre le prix de la *protection* de David, sans se soucier de la *personne* de David. Aussi longtemps que les hommes de David étaient une muraille autour de ses possessions, il les tolérait, mais dès qu'il croit voir en eux un fardeau, il les rejette et les injurie.

La manière d'agir de Nabal était tout à fait contraire à l'Écriture et à l'esprit de son divin auteur. Il est écrit, au chapitre 15 du Deutéronome: «Quand il y aura au milieu de toi un pauvre, quelqu'un de tes frères, dans l'une de tes portes, dans ton pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne, tu n'endurciras pas ton cœur, et tu ne fermeras pas ta main à ton frère pauvre, mais tu lui ouvriras libéralement ta main». Tel est le cœur de Dieu. Combien celui de Nabal était différent. La grâce divine reçue dans le cœur, l'ouvre tout grand pour répondre à tous ceux qui sont dans le besoin. L'égoïsme, au contraire, le ferme à chacun de ceux qui lui font appel. Nabal aurait dû obéir à l'Écriture quand bien même il n'aurait pas connu David, mais l'égoïsme était trop fortement ancré dans son cœur, pour lui permettre d'obéir à la parole de l'Éternel ou d'aimer son oint.

Mais l'égoïsme de Nabal amène des résultats très importants. Pour ce qui concerne David, il fait ressortir ce qui était le plus propre à humilier celui-ci devant Dieu. Nous le voyons descendre de l'élévation qui, par la grâce de Dieu, le caractérisait habituellement. Sans doute, il était extrêmement pénible de rencontrer une si grande ingratitude chez celui qu'il avait protégé; c'était une chose blessante que d'être méprisé à cause des circonstances mêmes où sa fidélité l'avait placé, et d'être accusé de s'être sauvé d'auprès de son maître, alors qu'il était poursuivi comme une perdrix dans les montagnes. Tout cela était difficile à supporter, et, dans la première explosion de ses sentiments, David laisse échapper des paroles qui ne supportent pas d'être examinées à la lumière du sanctuaire: «*Ceignez* chacun votre épée», n'était pas le langage à attendre de celui qui jusqu'alors avait marché dans un esprit de douceur. Le passage du Deutéronome que nous avons cité, nous fait connaître la ressource du pauvre. C'est, non pas de tirer l'épée, mais de «crier à l'Éternel». Le glaive de David n'aurait pas guéri l'égoïsme de Nabal, et jamais la foi n'aurait adopté une telle manière de faire. David n'agit pas ainsi à l'égard de Saül. Il laisse Saül entièrement à Dieu, et même lorsqu'il a coupé le pan de sa robe, son cœur l'en reprend. Pourquoi ne se conduit-il pas de la même manière envers Nabal? C'est parce qu'il n'était pas en communion avec Dieu; il n'était pas sur ses gardes, et l'ennemi en prit avantage. Le cœur naturel nous conduira toujours à vouloir nous venger; il ressent vivement toute injure. Il murmure secrètement: «On n'avait pas le droit de me traiter ainsi; je ne puis vraiment pas le supporter, et je ne pense pas que je le doive». C'est possible, mais l'homme de foi s'élève au-dessus de toutes ces choses; en tout il voit Dieu: la jalousie de Saül, la folie de Nabal, tout est considéré comme venant de la main de Dieu et rencontré en sa présence sainte. L'instrument n'est rien pour la foi, Dieu est en tout. C'est là ce qui donne une puissance réelle pour se mouvoir à travers toutes les circonstances possibles, et ce qui garde au milieu de tous les pièges.

Nous aurons l'occasion, à mesure que nous avancerons dans notre sujet, de voir ce principe appliqué plus largement; considérons maintenant le second caractère que place devant nous notre chapitre. C'est celui d'Abigaïl, la femme de Nabal, femme qui «avait du bon sens et était belle de visage». Beau témoignage, assurément, et qui montre que la grâce peut se manifester dans les circonstances les plus défavorables. La maison du grossier Nabal devait être une atmosphère desséchante pour une personne telle qu'Abigaïl, mais elle s'attendait à Dieu et ce ne fut pas en vain.

L'histoire de cette femme remarquable est pleine d'encouragement et d'instruction pour tous ceux qui se trouvent tenus et entravés par des liens et dans des associations inévitables. Elle leur dit: «Soyez patients, attendez-vous à Dieu; ne supposez pas que vous soyez dépourvus de toute occasion de rendre témoignage». Le Seigneur peut être abondamment glorifié par une soumission paisible, et donnera certainement, à la fin, du soulagement et la victoire. Il est vrai que plusieurs ont à se reprocher à eux-mêmes de s'être engagés dans ces relations, d'avoir formé ces liens qui leur sont une entrave; mais, même alors, s'ils ont réellement senti leur folie et le mal qu'il ont fait, s'ils les ont confessés et jugés devant Dieu, et si leur âme a été dans une entière dépendance de lui, la fin sera bénédiction et paix.

Abigaïl est employée ici pour arrêter David lui-même dans une voie qui n'était pas selon Dieu. Sa vie, jusqu'au moment où l'historien sacré l'introduit sur la scène, a pu être marquée par beaucoup de peines et d'épreuves; il ne pouvait guère en être autrement, associée comme elle l'était avec un Nabal. Mais le temps vient mettre en lumière la grâce qui était en elle. Elle avait souffert dans l'ombre, mais maintenant elle était sur le point d'être extraordinairement élevée. Bien peu de regards s'étaient portés sur son humble service et son patient témoignage, mais plusieurs contemplaient sa haute fortune. Le fardeau qu'elle avait porté en secret allait être enlevé devant un grand nombre de témoins.

La valeur du service d'Abigaïl ne consistait pas tant en ce qu'elle avait sauvé Nabal de l'épée de David, mais en ce qu'elle avait empêché David de tirer son glaive. «Or David avait dit: Certainement c'est en vain que j'ai gardé tout ce que cet homme avait au désert, et que rien n'a manqué de tout ce qui était à lui: il m'a rendu le mal pour le bien. Que Dieu fasse ainsi aux ennemis de David, et ainsi y ajoute, si, de tout ce qui est à lui, je laisse jusqu'à la lumière du matin un seul homme de reste». Paroles terribles! David avait agi avec témérité en sortant de la place de dépendance, la seule bonne, la seule sainte. Et il n'avait pas agi en vue de la congrégation de l'Eternel. Non, c'était pour se venger lui-même d'un homme qui l'avait maltraité. Triste méprise! Heureux fut-il qu'il se trouvât dans la maison de Nabal une Abigaïl, dont Dieu se servit pour l'empêcher de répondre au fou selon sa folie, car c'était là ce que l'ennemi désirait. Satan s'était servi de l'égoïsme de Nabal pour tendre un piège à David, et Abigaïl fut l'instrument du Seigneur pour l'en délivrer. C'est une bonne chose, quand l'homme de Dieu peut découvrir l'opération de Satan; pour cela, il doit être dans la présence de Dieu où seulement se trouvent la lumière et la force spirituelle nécessaires contre un ennemi aussi redoutable. Quand l'âme n'est pas en communion avec Dieu, elle se laisse distraire par les causes et les agents secondaires, comme David en regardant à Nabal. S'il eût envisagé l'affaire

avec calme, devant Dieu, il n'aurait pas prononcé ces paroles: «C'est en vain que j'ai gardé tout ce que cet homme avait au désert»; il aurait passé outre et laissé «cet homme» à lui-même. La foi donne au caractère une vraie dignité, et une supériorité qui fait passer par-dessus les mesquines circonstances de cette scène transitoire. Ceux qui se savent étrangers et voyageurs, se souviendront que les douleurs aussi bien que les joies de cette vie sont passagères, et ils ne seront affectés outre mesure ni par les unes, ni par les autres. «Passagères», voilà ce qui est écrit sur toutes choses ici-bas; l'homme de foi doit donc recarder en haut et en avant.

Abigaïl délivre David de la fâcheuse influence du *présent* en dirigeant ses regards vers l'*avenir*. Nous le voyons dans l'admirable discours qu'elle lui adresse: «Et quand Abigaïl vit David, elle se bâta et descendit de dessus son âne; et elle tomba sur sa face devant David et se prosterna contre terre. Et elle tomba à ses pieds, et dit: A moi l'iniquité, mon seigneur! Mais, je te prie, que ta servante parle à tes oreilles; et écoute les paroles de ta servante. Que mon seigneur, je te prie, ne fasse pas attention à cet homme de Bélial, à Nabal; car il est tel que son nom: son nom est Nabal, et la folie est avec lui. Et moi, ta servante, je n'ai pas vu les jeunes hommes de mon seigneur que tu as envoyés. Et maintenant, mon seigneur, l'Eternel est vivant et ton âme est vivante, que l'Eternel t'a empêché d'en venir au sang et de te faire justice *par ta main*. Et maintenant, que tes ennemis et ceux qui cherchent à faire du tort à mon seigneur soient comme Nabal! ... Car *l'Eternel fera certainement une maison stable à mon seigneur, car mon seigneur combat les combats de l'Eternel*, et la méchanceté n'a jamais été trouvée en toi. Et un homme s'est levé pour te poursuivre et pour chercher ta vie; *mais la vie de mon seigneur est liée dans le faisceau des vivants par dévers l'Eternel, ton Dieu*; et l'âme de tes ennemis, il la lancera du creux de la fronde. Et il arrivera que, *lorsque l'Eternel aura fait à mon seigneur tout le bien dont il a parlé à ton sujet, et qu'il t'aura établi prince sur Israël*, ceci ne sera point pour toi une occasion de chute, ni un achoppement pour le coeur de mon seigneur, d'avoir sans cause versé le sang, et que mon seigneur se soit fait justice à lui-même. Et quand l'Eternel aura fait du bien à mon seigneur, souviens-toi de ta servante».

Rien de plus touchant que ce discours! Chaque point est calculé pour atteindre le coeur. Elle présente à David le mal qu'il y aurait à se venger lui-même; elle lui montre la faiblesse et la folie de l'objet de son ressentiment; elle le fait souvenir de sa tâche propre, à lui, «combattre *les combats de l'Eternel*». Combien il dut être pénétré du contraste humiliant entre cette tâche glorieuse, et les circonstances dans lesquelles Abigaïl le rencontre, se précipitant pour combattre pour *sa propre cause*.

Mais on verra aisément que le discours d'Abigaïl dirige surtout sa pensée vers l'avenir: «L'Eternel *fera certainement une maison stable à mon seigneur*»; «quand l'Eternel *aura fait du bien à mon seigneur*»; «et qu'il *l'aura établi prince sur Israël*». Toutes ces allusions à la gloire future de David étaient bien calculées pour lui faire oublier le tort et l'injure qu'il venait d'essuyer. La maison stable, le faisceau de la vie et le royaume valaient infiniment plus que tous les troupeaux et les possessions de Nabal. En vue de ces gloires, David pouvait laisser à cet homme ses moutons et ses chèvres. Quel attrait pouvaient avoir ces biens pour l'héritier

d'un royaume, et qu'importait à celui qui se savait l'oint de l'Eternel, qu'on l'appelât un serviteur fugitif?

Abigaïl savait toutes ces choses; sa foi les avait saisies. Elle connaissait David et ses hautes destinées. Par la foi, elle voyait dans le banni méprisé le futur roi d'Israël. Nabal ne connaissait pas David. Il était homme de ce monde, tout entier plongé dans les choses présentes. Pour lui, rien de plus important que «*mon pain*», «*ma viande*», «*mes tondeurs*»; tout se bornait à cela; c'était ce qui le concernait, lui, Nabal; il n'y avait aucune place pour David et ses droits. On pouvait l'attendre d'un homme tel que lui; mais David ne devait pas descendre de sa haute position, et s'abaisser jusqu'à lutter avec un pauvre mondain au sujet, de biens périssables. Non; le royaume à venir aurait dû être devant ses yeux, remplir ses pensées et élever son esprit au-dessus des basses influences de la terre.

Regardons au Maître lui-même, lorsqu'il était à la barre du tribunal d'un pauvre ver de terre, — une des créatures formées de sa propre main, — quelle est son attitude? Appelle-t-il la petite troupe de ses disciples à ceindre chacun son épée? Dit-il à celui qui ose siéger comme son juge: «C'est en vain que j'ai fait cet homme tout ce qu'il est, et que je lui ai donné tout ce qu'il a?» Non; il regarde au-dessus des Pilate, des Hérode, des principaux sacrificateurs et des scribes, et il peut dire: «La coupe que LE PERE m'a donnée, ne la boirais-je pas?» C'est là ce qui gardait son esprit paisible, et, en même temps, il regardait à l'avenir et disait: «DORENAVANT vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance et venant sur les nuées du ciel». Là, nous voyons une réelle puissance sur les choses présentes. Le royaume millénaire avec toutes ses joies, avec toutes ses gloires, brillait dans le futur de sa lumière et de son éclat éternels, et le regard de l'homme de douleurs s'y arrêta pendant ces sombres heures où les moqueries, les insultes et les coups venant de pécheurs coupables, accablaient sa personne divine.

Cher lecteur chrétien, c'est là notre modèle c'est ainsi que nous devons rencontrer les épreuves et les difficultés, les opprobres, les reproches et l'abandon. Regardons tout à la lumière de *l'avenir*. «Notre légère tribulation d'un moment», dit quelqu'un qui a beaucoup souffert, «opère pour nous, en mesure surabondante, un poids éternel de gloire». Et encore: «Mais le Dieu de toute grâce, qui vous a appelés à sa gloire éternelle, dans le Christ Jésus, lorsque vous aurez souffert un peu de temps, vous rendra lui-même accomplis, vous affermira, vous fortifiera et vous établira sur un fondement inébranlable». Et le Seigneur lui-même dit: «O gens sans intelligence et lents de coeur à croire toutes les choses que les prophètes ont dites! Ne fallait-il pas que le Christ *souffrît* ces choses, et qu'il entrât dans *sa gloire*?» Souffrir vient d'abord et la gloire suit, et celui qui voudrait, de sa propre main, détourner le tranchant des opprobres et des souffrances actuels, montrerait que le royaume à venir n'est pas ce qui remplit toute son âme, et que le présent agit plus sur lui que le *futur*.

Combien nous devrions bénir notre Dieu d'avoir ouvert devant nos yeux une perspective aussi glorieuse dans les siècles à venir! Comme elle rend capable de fouler d'un pas léger notre rude sentier à travers le désert, et nous élève au-dessus de tout ce qui occupe les enfants de ce monde!

*Non pas d'un monde qui passe,
Non de la nuit, mais du jour,
Affranchis par Jésus du mal qui nous enlace,
Nous avançons en paix vers l'éternel séjour.*

Puissions-nous de plus en plus éprouver la réalité des choses d'en haut, tandis que nous traversons cette sombre vallée de pleurs. Le coeur et l'esprit défailiraient, si nous n'étions pas soutenus par l'espérance qui, grâces à Dieu, ne rend pas honteux.

La suite de notre récit nous présente un exemple encore plus frappant de l'immense différence qui existe entre l'homme naturel et l'homme de foi. Abigaïl revient de son entrevue avec David et trouve Nabal «ivre à l'excès, aussi elle ne lui raconta aucune chose, ni petite, ni grande, jusqu'à la lumière du matin. Et il arriva le matin, quand le vin de Nabal eut passé, que sa femme lui rapporta ces choses, et son coeur mourut au dedans de lui, et il devint comme une pierre. Et il arriva, environ dix jours après, que l'Eternel frappa Nabal, et il mourut». Triste tableau de l'état d'un homme du monde. Plongé dans l'ivresse durant la nuit, et, quand le matin se lève, frappé de terreur — percé par le trait de la mort. Tel est le sort de multitudes que l'ennemi, dans tous les siècles, a réussi à séduire et à enivrer avec les joies périssables d'un monde qui gît sous la malédiction de Dieu et n'a à attendre que l'exécution de son jugement. «Ceux qui dorment, dorment la nuit, et ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit»; mais le matin est proche où les fumées du vin (symbole des joies du monde) se seront dissipées, où la fiévreuse excitation dans laquelle Satan engage les esprits des hommes de ce monde, se sera calmée, et alors viendra la terrible réalité — une éternité de misère indicible avec Satan et ses anges. Nabal ne rencontra pas même David face à face, mais la pensée seule de son glaive vengeur remplit son âme d'une terreur mortelle. Combien plus effrayant sera-t-il de rencontrer le regard de Christ, autrefois méprisé et rejeté, et maintenant assis sur le trône de sa gloire! Alors les Abigaïls et les Nabals auront leurs places respectives, ceux qui auront connu et aimé Jésus et ceux qui l'auront méconnu et méprisé. Que Dieu, dans sa grâce, veuille vous accorder, mon cher lecteur, d'être avec les premiers.

Remarquons encore que le récit intéressant contenu dans ce chapitre, nous présente un tableau frappant de l'Eglise et du monde, dans leur ensemble. La première est unie au Roi et associée à sa gloire; le second est plongé dans une ruine irrémédiable. «Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété, attendant et hâtant la venue du jour de Dieu, à cause duquel les cieux en feu seront dissous, et les éléments embrasés se fondront. Mais, selon sa promesse, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite. C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix». Tels sont les grands faits, bien propres à agir sur nos âmes, que nous présente partout le livre de Dieu, pour détacher nos coeurs des choses présentes, et les attacher d'une affection sincère aux choses et aux perspectives qui sont en rapport avec la personne du Fils de Dieu. Rien, si ce n'est la profonde et positive conviction de la réalité de ces choses, ne pourra produire cet heureux effet. Nous connaissons l'influence enivrante de ce monde, de ses

projets et de ses opérations; nous savons combien le coeur humain se laisse aisément entraîner par le rapide courant des choses d'ici-bas, plans d'amélioration, opérations commerciales, mouvements politiques, mouvements religieux même; toutes ces choses produisent sur l'âme un effet semblable à celui du vin sur Nabal, de sorte qu'il devient presque inutile d'annoncer les solennelles vérités renfermées dans le passage que nous avons cité.

Cependant, il faut les proclamer, il faut les répéter sans se lasser, «et cela d'autant plus, que vous voyez le jour approcher». «Le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit». «Toutes ces choses doivent se dissoudre». «Les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments embrasés seront dissous, et la terre et les oeuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement». Telle est la perspective placée devant les yeux de tous ceux qui, comme Nabal, sont «appesantis par la gourmandise et l'ivrognerie et les soucis de cette vie», et ont rejeté les appels du Seigneur et méconnu ses droits.

Le monde se prépare, avec une rapidité inconcevable, à l'introduction de celui qui, par la puissance de Satan, dominera sur toutes ses institutions, résumera en lui tous ses principes, et concentrera dans sa personne toutes ses énergies. Que le dernier élu soit recueilli hors du monde, le dernier membre incorporé au corps de Christ par la puissance vivifiante du Saint Esprit, la dernière pierre posée à la place qui lui est destinée dans le temple de Dieu, alors le sel qui, maintenant, préserve le monde de la corruption, sera ôté; la barrière qui retient, à cause de la présence du Saint Esprit dans l'Eglise, sera enlevée; et alors sera révélé sur la scène de ce monde «l'inique, que le Seigneur Jésus consumera par le souffle de sa bouche et qu'il anéantira par l'éclat de son avènement. Duquel la venue est selon l'opération de Satan en toute sorte de miracles et signes et prodiges de mensonge, et en toute séduction d'injustice pour ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés».

Assurément, ces choses devraient arrêter les hommes du monde dans leur course, et les conduire à considérer sérieusement LEUR FIN. «La patience de notre Seigneur est salut». Parole bien précieuse! Mais que l'on n'en abuse pas; que l'on ne prenne pas cette patience pour de l'indifférence. Le Seigneur attend en grâce que les *pécheurs* se convertissent, mais il ne saurait avoir aucune connivence avec le péché.

Mais, hélas! il est presque inutile de parler du *futur* à des hommes complètement accaparés par le *présent*.

Béni soit Dieu, il y en a quelques-uns qui ont des oreilles pour entendre le témoignage de l'amour et de la grâce de Jésus, aussi bien que du jugement qu'il va exercer. Telle était Abigaïl. Elle avait cru la vérité touchant David et avait agi en conséquence; de même, tous ceux qui croient la vérité touchant Jésus, se sépareront eux-mêmes avec soin du monde présent.

Chapitre 5 - Tsiklag

L'histoire que nous parcourons présente nécessairement bien des faiblesses et bien des fautes; en la lisant, il est bon cependant de nous rappeler ce que nous sommes nous-mêmes, de peur que nous ne signalions les manquements des autres dans un esprit de propre

satisfaction. L'écrivain sacré place toujours devant nous, avec une rigoureuse fidélité, toutes les imperfections de ceux dont il rapporte l'histoire. Son objet est de présenter à l'âme Dieu, dans toute la plénitude infiniment variée de ses ressources, et dans toute sa capacité pour répondre aux plus profonds besoins du pécheur impuissant. Il n'a pas écrit l'histoire des anges, mais des hommes «sujets aux mêmes passions que nous». C'est ce qui rend si instructifs pour nous les récits de l'Ancien Testament. Des faits nous y sont présentés qui parlent au coeur; nous sommes conduits, en le lisant, à travers des scènes et des circonstances qui dévoilent, avec une simplicité touchante, les ressorts cachés de notre nature, mais aussi les ressorts cachés de la grâce. Nous apprenons que l'homme est le même dans chaque siècle. En Eden, en Canaan, dans l'Eglise, dans la gloire millénaire, on le voit présentant les mêmes caractères humiliants. Mais nous apprenons aussi pour notre joie et notre encouragement, que Dieu est toujours «le même, hier et aujourd'hui et éternellement», toujours patient, plein de grâce, puissant et saint: patient pour supporter nos manquements réitérés; plein de grâce pour effacer nos péchés répétés et restaurer nos âmes égarées; puissant pour nous délivrer des pièges de Satan, des influences du monde et de l'énergie active pour le mal de notre propre chair; saint pour exécuter le jugement dans sa maison et châtier ses enfants, afin de les rendre participants de sa sainteté. Tel est le Dieu auquel nous avons à faire, et nous voyons le merveilleux déploiement de son caractère dans les récits pleins d'intérêt dont abonde l'histoire de l'Ancien Testament, mais peut-être nulle part davantage que dans celui qui est placé devant nous. Peu de caractères présentent la même variété d'expériences que celui de David. Il connaissait vraiment les profondeurs et les hauteurs qui caractérisent la carrière de l'homme de foi. Tantôt nous l'entendons moduler sur sa harpe les chants les plus sublimes; tantôt exprimer les douleurs d'une conscience souillée et d'un esprit blessé. Cette diversité d'expériences faisait de David un sujet propre à montrer la grâce de Dieu sous ses divers aspects. Il en est toujours ainsi. Le pauvre fils prodigue n'aurait jamais connu la communion si élevée de l'amour de son père, s'il n'avait pas connu d'abord les profondeurs de l'humiliation dans le pays éloigné. La grâce qui le revêtit de la plus belle robe n'aurait pas brillé d'un si vif éclat, si elle ne l'avait pas trouvé dans ses misérables haillons. La grâce s'est magnifiée par la ruine de l'homme; et plus cette ruine est sentie vivement, plus hautement la grâce est appréciée. Le frère aîné n'avait jamais reçu un chevreau pour faire bonne chère avec ses amis. Pourquoi? Parce qu'il s'imaginait l'avoir mérité. «Voici» dit-il, «tant d'années que je te sers, et jamais je n'ai transgressé ton commandement». Homme orgueilleux! Comment pouvait-il espérer l'anneau, la robe ou le veau gras? S'il les avait obtenus, ils n'auraient servi qu'à orner sa propre justice, au lieu d'être la parure dont la grâce aime à revêtir le pécheur croyant.

Ainsi en était-il de David et de Saül. Saül n'a jamais connu son besoin, comme David le connaissait; nous n'avons pas non plus dans son histoire, comme dans le cas de David, le récit de péchés énormes, au moins de ce que les hommes nommeraient ainsi. Saül était l'homme extérieurement moral et religieux, mais, en même temps, plein de propre justice. C'est pourquoi de sa bouche nous entendons des expressions telles que celles-ci: «J'ai exécuté la parole de l'Eternel»; «j'ai écouté la voix de l'Eternel, et je suis allé par le chemin par lequel l'Eternel m'a envoyé». Comment cet homme aurait-il pu apprécier la grâce? C'était impossible.

Un coeur qui n'est pas brisé, une conscience qui n'est pas convaincue de péché, ne pourront jamais comprendre la signification du mot *grâce*. Bien différent était David. Il sentait ses péchés, gémissait sous leur poids, les confessait, les jugeait en la présence du Dieu dont la grâce les avait tous effacés pour toujours. Il y a une grande différence entre un homme ignorant de ses péchés et qui marche satisfait de lui-même, et un homme qui a profondément conscience de ses péchés, et qui cependant est heureux de savoir qu'ils sont pleinement pardonnés.

La suite des pensées que nous venons d'exprimer nous amène aux circonstances qui se rattachent à David habitant Tsiklag des Philistins — circonstances dans lesquelles se manifestent pleinement, d'une part, l'infirmité humaine, et, d'autre part, la grâce et la miséricorde divines.

«Et David dit *en son coeur*: Maintenant, je périrai un jour par la main de Saül; il n'y a rien de bon pour moi que de me sauver en hâte dans le pays des Philistins» (27: 1). C'était la seconde fois que David se réfugiait chez les Philistins. Au chapitre 21, nous lisons: «Et David se leva, et s'enfuit ce jour-là de devant Saül, et vint vers Akish, roi de Gath». David, en réalité, se retire lui-même des mains de Dieu, pour se mettre dans les mains d'Akish. Il laisse la place de dépendance pour aller au milieu même des ennemis de Dieu et d'Israël. Et, remarquons-le, il a dans sa main l'épée même du champion des Philistins. Ce n'est pas pour agir selon son vrai caractère, comme serviteur de Dieu; cela aurait été en vérité une heureuse chose. Non; il va faire l'insensé devant ceux qui l'avaient vu si récemment combattre pour Israël. «Les serviteurs d'Akish lui dirent: N'est-ce pas là David, le roi du pays? N'est-ce pas au sujet de celui-ci qu'on s'entre-répondait dans les danses, en disant: Saül a frappé ses mille, et David ses dix mille?» Les Philistins reconnaissaient David sous son vrai caractère, «le roi du pays», celui qui avait frappé ses dix mille. Ils n'imaginaient pas qu'il pût agir autrement que comme leur ennemi. Ils n'étaient guère capables de comprendre l'état moral de son âme dans cette phase extraordinaire de son histoire; ils n'auraient pu penser que le vainqueur de Goliath venait chercher leur protection contre Saül. Le monde ne peut pas comprendre les vicissitudes de la vie de la foi. Qui, d'entre ceux qui avaient vu David dans la vallée d'Ela, aurait jamais supposé que sitôt après, il aurait craint de confesser, avec hardiesse, les résultats de cette foi dont Dieu l'avait doué? Qui aurait pensé qu'avec l'épée de Goliath en sa main, il aurait tremblé d'être reconnu pour le vainqueur de Goliath? Et pourtant il en était ainsi. «David prit à coeur ces paroles, et il eut très peur d'Akish, roi de Gath. Et il se contrefit devant eux, et fit l'insensé entre leurs mains; il marquait les battants de la porte, et laissait couler sa salive sur sa barbe». Il en sera ainsi toutes les fois qu'un saint abandonne le sentier de simple dépendance de Dieu, et veut cesser d'être étranger dans le monde. Il doit se contrefaire, abandonner son vrai caractère; et, en conséquence, suivre une voie de réelle fourberie devant Dieu et de folie devant le monde. Combien cela est triste! Un saint de Dieu devrait toujours conserver sa dignité — dignité qui découle du sentiment réel de la présence de Dieu. Mais, du moment que la foi fléchit, la puissance pour rendre témoignage s'en va, et l'homme de foi est méprisé comme un «insensé». Lorsque David «dit *en son coeur*: Maintenant, je périrai un jour par la

main de Saül», il abandonna le seul chemin où se trouve la vraie puissance. S'il avait continué à être fugitif et errant dans les montagnes, il n'aurait jamais présenté ce triste tableau aux serviteurs d'Akish — on ne l'aurait jamais appelé un insensé. Akish n'aurait pas osé appliquer, ce nom à David dans la vallée d'Ela, ni dans la caverne d'Adullam; mais David s'était mis lui-même entre les mains de ce Philistin, et, par conséquent, il devait, ou souffrir pour sa fidélité passée, ou abandonner toute sa dignité et faire le fou devant leurs yeux. Eux jugeaient bien en le nommant le roi du pays, mais lui, effrayé des conséquences que pourrait avoir l'aveu d'une si haute position, renie sa royauté, et n'a d'autre ressource que de devenir insensé.

Combien souvent on peut voir le résultat d'un mal semblable dans la marche des chrétiens. On voit plus d'une fois un homme qui, à cause des actes qu'il a accomplis dans l'énergie de l'Esprit, est hautement estimé non seulement de ses frères, mais aussi des enfants de ce siècle. Mais il vient à perdre sa communion avec Dieu, et le voilà effrayé de maintenir sa position, et, au moment même où il aurait à rendre un témoignage positif contre les voies du monde et où tous les yeux sont fixés sur lui, il recule, change sa conduite, pactise avec ce qu'il avait condamné, et, au lieu de l'estime et du respect, ne recueille que le mépris. Prenons garde de ne pas être entraîné dans une telle voie; elle ne peut être évitée qu'en marchant dans une pleine et heureuse certitude que Dieu suffit à *tout* et toujours, et répondra à *tous* nos besoins. Aussi longtemps que nous retenons cette précieuse vérité, nous sommes indépendants du monde. Dès que nous l'abandonnons, nous compromettons la vérité de Dieu et renions notre caractère d'hommes célestes.

David devait avoir perdu bien complètement le sentiment que Dieu pouvait le tirer de toutes ses difficultés, pour aller jusqu'à dire: «Il n'y a rien de bon pour moi que de me sauver en hâte dans le pays des Philistins». Rien de mieux pour un homme de foi que de chercher un refuge auprès du monde! Quel aveu étrange! C'est celui d'une âme qui a laissé les circonstances extérieures se glisser entre elle et Dieu. Lorsque nous sortons de l'étroit sentier de la foi, nous sommes capables de tomber dans les plus grands extrêmes. Rien ne montre, d'une manière plus forte, le contraste entre quelqu'un qui regarde à Dieu et quelqu'un qui regarde aux circonstances, que David dans la vallée d'Ela, et David marquant les battants de la porte du roi des Philistins. Contraste rempli d'instruction et de sérieux avertissements; bien propre à nous enseigner ce que nous sommes et combien peu on peut compter sur le meilleur d'entre nous. Que sommes-nous, cher lecteur chrétien? De pauvres créatures qui manquons et bronchons, prêtes à chaque pas de notre sentier à tomber, dans l'erreur et le mal, à abandonner le Rocher des siècles, pour nous appuyer sur les roseaux brisés du monde, à laisser la fontaine des eaux vives, pour nous creuser des citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau. Oh! nous avons besoin, un profond besoin, de marcher humblement, avec vigilance et prière, devant notre Dieu, ayant constamment dans nos coeurs la prière de David même: «Soutiens-moi selon ta parole, et je vivrai; et ne me laisse pas être confus en mon espérance. Soutiens-moi, et je serai sauvé, et je regarderai continuellement tes statuts». Nous avons besoin que nos pieds soient semblables à ceux des biches, afin que nous marchions sur ces lieux élevés et glissants à travers lesquels circule notre sentier. Rien d'autre

que la grâce divine ne peut nous rendre capables de persévérer dans une vie d'entier dévouement. Laissés à nous-mêmes, il n'y a pas de mal où nous ne puissions tomber. Ceux-là seuls sont en sûreté, que Dieu tient dans le creux de sa main. Heureux sommes-nous d'avoir à faire avec Celui qui peut nous supporter dans notre folie, et peut aussi ranimer et restaurer nos âmes, lorsqu'elles défont et se dessèchent sous l'influence malsaine de l'atmosphère qui nous entoure. Dieu nous garde de faire usage de cette triste partie de l'histoire de David à Tsiklag, autrement que pour l'appliquer à nos cœurs devant Dieu, comme un sérieux avertissement. Car, bien que l'on puisse dire qu'il y a une très grande différence entre la position et les privilèges du peuple de Dieu et ceux de l'Eglise de Dieu maintenant; cependant, dans tous les âges et sous toutes les dispensations, la nature de l'homme est la même, et nous ferions un tort réel à nos âmes, si nous ne tirions pas une leçon salutaire des chutes de quelqu'un qui a occupé une aussi haute place à l'école de Christ que David. Les dispensations diffèrent, sans doute, dans leurs grands traits principaux, mais il y a une merveilleuse analogie dans les principes de discipline de Dieu dans tous les temps, quelle que soit la position de son peuple.

Dans la suite du séjour de David au pays des Philistins, nous ne trouvons que de nouveaux sujets d'humiliation. Il a obtenu Tsiklag pour sa demeure, il y séjourne seize mois, mais durant cette période, bien que libre de toute crainte à l'égard de Saül, il est loin de Dieu et loin d'Israël. Il est aisé, dans un sens, de sortir du lieu d'épreuve, mais alors on sort aussi du lieu de la bénédiction. David aurait été plus heureux de rester exposé à la haine de Saül, en jouissant en même temps de la protection du Dieu d'Israël, que d'aller chercher un abri auprès du roi de Gath. Mais, lorsque l'épreuve nous presse, la pensée d'en être débarrassé est douce, et nous sommes en danger de chercher par nous-mêmes le soulagement. L'ennemi, dans ce cas, a toujours un chemin de traverse à présenter à l'homme de foi. Il avait l'Egypte pour Abraham, Tsiklag pour David, et, pour nous, il a le monde sous toutes ses formes.

«S'ils se fussent souvenus de la patrie dont ils étaient sortis, ils auraient eu du temps pour y retourner». C'est le fait que l'on pourrait retourner qui prouve la sincérité du dessein arrêté d'aller en avant. Le Seigneur laisse les siens libres, afin qu'ils puissent «montrer *clairement* qu'ils cherchent une patrie». C'est ce qui glorifie Dieu. Il ne serait d'aucun profit si nous étions forcés, comme avec un mors et un frein, d'aller de la terre au ciel, mais lorsque, par grâce, nous laissons volontairement les choses de la terre pour chercher celles qui sont en haut, c'est à la gloire de Dieu, parce que cela démontre que ce qu'il a à nous donner a infiniment plus d'attrait que le monde présent (*).

(*) «*Il les conduisit dans un chemin droit, pour aller dans une ville habitable*» (Psaumes 107: 7). La grâce, non seulement fait sortir d'Egypte, mais donne aussi le désir et la capacité d'aller en Canaan.

David accepte Tsiklag, et, au lieu de rester comme un étranger sans foyer dans la caverne d'Adullam, il devient un citoyen dans le pays des Philistins. Il ne contrefait plus l'insensé, mais joue maintenant le rôle d'un trompeur décidé. Il fait des incursions chez les Geshuriens et les Guirziens, et, interrogé par Akish, ment à cet égard, de peur de perdre le lieu de protection qu'il a choisi. Il va même si loin dans cette misérable carrière que, lorsque Akish lui propose

de marcher avec lui et les Philistins contre Israël, sa réponse est: «Aussi tu sauras ce que ton serviteur fera. Et Akish dit à David: Aussi je t'établirai pour toujours gardien de ma personne... Et les Philistins rassemblèrent toutes leurs armées à Aphek; et Israël était campé à la source qui est à Jizréel. Et les princes des Philistins passèrent par centaines et par milliers, *et David et ses hommes passèrent à l'arrière-garde avec Akish*». Nous avons donc ici l'étrange spectacle — anomalie sans pareille — d'un roi d'Israël gardien de la personne d'un Philistin, et prêt à tirer l'épée contre les armées du Dieu vivant. Vit-on jamais chose pareille? Le vainqueur de Goliath serviteur d'un Philistin!

Il est vraiment difficile de dire où tout cela aurait abouti, si David avait été laissé libre de pousser ses projets jusqu'à la fin. Mais cela ne pouvait pas être; Dieu veillait, dans sa bonté, sur ce pauvre égaré, et avait en réserve pour lui des grâces riches et variées, aussi bien que d'humiliantes leçons et de douloureux exercices d'âme. Les princes des Philistins furent les instruments dont l'Eternel se servit, pour tirer David de son étrange position. Le jugeant d'après son passé, ils ne pouvaient se confier en lui comme en un allié. «N'est-ce pas ce David», comment pourrions-nous avoir confiance en lui? Un Philistin ne pouvait pas compter sur un Hébreu contre d'autres Hébreux. En un mot, les hommes du monde ne peuvent avoir une entière confiance en celui qui n'est pas décidé pour la vérité de Dieu, qui n'est ni l'un ni l'autre. Un chrétien qui retourne au monde, allât-il dans cette voie aussi loin que possible, ne sera jamais regardé comme quelqu'un du monde, on n'aura pas entièrement foi en lui, il sera toujours suspect, juste comme David le fut aux Philistins. «Renvoie cet homme», disent-ils, «et qu'il retourne en son lieu, là où tu l'as établi, et qu'il ne descende pas avec nous à la bataille, afin qu'il ne soit pas notre adversaire dans la bataille». Ils veulent bien lui donner une certaine place parmi eux, mais lorsqu'il s'agit de guerre entre eux et Israël, ils ne veulent pas le reconnaître. Ils faisaient sagement, car, quelque caractère que prit David, il ne pouvait être autre chose qu'ennemi des Philistins. Il pouvait *feindre* d'être fou; il pouvait *prétendre* faire des incursions vers le midi de Juda, mais quand les choses en viennent à une conclusion positive, David ne peut qu'agir d'une manière conséquente avec son vrai caractère — comme celui qui a tué dix mille Philistins. Le fait est que, du commencement à la fin, David n'était pas compris. Les Philistins ignoraient ce qui l'avait amené au milieu d'eux. Dans ce prétendu insensé, il y avait beaucoup plus qu'ils ne pouvaient sonder. Ils pensaient qu'il aurait désiré se réconcilier avec son maître Saül, se doutant peu qu'ils avaient devant eux celui qui devait sitôt après saisir le sceptre d'Israël et leur faire sentir le poids de sa puissance.

Mais l'Eternel ne voulait pas permettre que David parût sur le champ de bataille contre Israël. Il le fit renvoyer, ou plutôt le mit de côté, afin de lui parler dans le secret du cœur touchant le chemin qu'il avait tenu. «Et David se leva de bonne heure, lui et ses hommes, pour partir dès le matin, afin de retourner au pays des Philistins... Et il se trouva que, lorsque David et ses hommes arrivèrent à Tsiklag, le troisième jour, les Amalékites avaient fait une incursion sur le pays du midi, et sur Tsiklag; et ils avaient frappé Tsiklag et l'avaient brûlé par le feu; et ils avaient emmené captives les femmes qui y étaient; depuis le petit jusqu'au grand, ils n'avaient fait mourir personne, mais ils les avaient emmenés et s'en étaient allés leur chemin».

David est appelé maintenant à sentir l'amer résultat d'avoir cherché l'aide d'Akish au jour de son besoin. Il avait pris une position parmi les incirconcis et, en conséquence, il devait partager leur misère. S'il était resté dans les montagnes de Juda, il aurait évité toutes ces douleurs; son Dieu aurait été une muraille de feu autour de lui. Mais il avait fui à Tsiklag pour échapper à Saül, et maintenant, au moment même, pour ainsi dire, où Saül tombait sur la montagne de Guilboa, David pleurait sur les ruines de Tsiklag. «Et David et le peuple qui était avec lui élevèrent leurs voix et pleurèrent jusqu'à ce qu'il n'y eut plus en eux de force pour pleurer... Et David fut dans une grande détresse, car le peuple parlait de le lapider». En tout cela, Dieu agissait envers son serviteur, non pour l'écraser, mais pour l'amener à un sentiment juste de la manière dont il s'était conduit parmi les Philistins. En contemplant les cendres fumantes de Tsiklag et en se voyant privé de ses femmes, David pouvait apprendre pratiquement le mal qu'il y a à recevoir quelque chose du monde et la douleur qui en est la conséquence. Il serait difficile de se représenter une condition plus poignante que celle où se trouvait en ce moment David. Pendant un an et quatre mois, il avait marché dans un chemin où sa conscience ne pouvait être que mal à l'aise avec Dieu; il était repoussé par ceux sous la protection desquels il s'était placé; son lieu de refuge était brûlé; il avait perdu ses femmes et ses biens, et ses compagnons, ceux qui l'avaient suivi partout quand il errait çà et là, menaçaient de le lapider.

Ainsi David, à tous les points de vue, était descendu au niveau le plus bas, toutes les ressources humaines lui manquaient à la fois, et, de plus, l'ennemi pouvait en un tel moment l'accabler de ses traits. Que ne devait pas lui dire sa conscience? Combien sa mémoire n'avait-elle pas de scènes du passé à lui rappeler! L'abandon de la place de dépendance; sa fuite auprès d'Akish; comment il s'était contrefait en agissant comme un homme insensé; les mensonges qu'il avait proférés; son offre volontaire de combattre contre Israël comme serviteur des Philistins; toutes ces choses étaient bien propres à augmenter l'angoisse de son âme. Mais David, après tout et malgré tout, était un homme de foi; *il connaissait l'Eternel* et les ressources infinies de sa grâce. Ce fut sa joie et sa consolation dans ce moment si sombre de sa carrière. S'il n'avait pu déposer ce lourd fardeau sur la grâce infinie, il aurait été jeté dans le plus extrême désespoir. Jamais auparavant, il n'avait été soumis à une semblable épreuve. Il avait rencontré le lion et l'ours dans le désert, il avait affronté le géant de Gath dans la vallée d'Ela, mais il ne s'était jamais vu au milieu d'autant de circonstances propres à l'accabler. Mais Dieu suffisait à tout et David le savait. Aussi lisons-nous: «David se fortifia en l'Eternel, son Dieu». Encouragement bien fondé! Heureuse l'âme qui le connaît, et qui, des plus extrêmes profondeurs de la misère où l'homme puisse se trouver, a su, en un clin d'oeil, s'élever jusqu'à Dieu et à ses ressources qui ne manquent jamais! La foi sait que Dieu est pleinement à la hauteur de tous les besoins de l'homme, faiblesse, manquement et péché. Dieu est au-dessus de tout, peut répondre à tout et dans toutes les circonstances, et le coeur qui le saisit ainsi est élevé au-dessus de toutes les épreuves et difficultés du chemin.

Il n'est aucune position où le chrétien puisse se trouver et où il ne puisse pas compter sur Dieu. Est-il comme écrasé sous la pression des difficultés extérieures? Qu'il fasse intervenir la toute-puissance de Dieu et sa force irrésistible pour supporter ces choses. Le coeur est-il

chargé du fardeau d'une infirmité personnelle — fardeau bien pesant, en vérité? Qu'il aille puiser aux sources intarissables de la compassion et de la miséricorde divines. L'âme est-elle remplie d'horreur par le sentiment de son péché et de sa culpabilité? Qu'elle ait recours à la grâce sans limites de Dieu et au sang infiniment précieux de Christ. En un mot, quels que soient l'épreuve, le fardeau, la douleur ou le besoin, Dieu est plus que suffisant pour tout, et il appartient à la foi, oui, c'est son privilège, de recourir à lui. «David se fortifia en l'Eternel, son Dieu», lorsque tout autour de lui était sombre et accablant pour son âme. Puissions-nous connaître, cher lecteur, la bénédiction qui découle d'une telle confiance. C'est dans le fait d'avoir à faire avec Dieu que réside la vraie puissance et le vrai bonheur. Se débarrasser le cœur du moi et des choses qui nous entourent et s'élever dans le calme saint de la présence divine, donne une consolation et une force qui dépassent tout ce que l'on peut exprimer. Satan s'efforce toujours de mettre obstacle à cette heureuse condition d'âme. Il voudrait nous conduire à faire en tout temps des choses présentes les bornes de l'horizon de nos pensées et de nos affections, nous entourer ainsi d'un nuage épais et impénétrable, pour nous cacher la face de notre Dieu et nous empêcher de reconnaître sa main miséricordieuse s'étendant au-dessus de tout.

Mais la foi perce le nuage et va droit à Dieu; elle ne regarde pas aux choses qui se voient, mais à celles qui sont invisibles; elle tient ferme, comme voyant Celui qui est invisible.

*Dans mes jours les plus sombres,
Si tu parais, Seigneur,
Tu dissipes les ombres
Dont s'entourait mon cœur;
Ta clarté sans nuage
Brille aux yeux de ma foi,
Et je reprends courage
En regardant à Toi.*

Le retour de David à Tsiklag fut assurément une heure bien sombre, une des plus sombres qu'il ait rencontrées, mais Dieu apparut et la lumière se leva. Dieu apparut pour le relever et le restaurer. Dans sa grâce, il ôta le fardeau qui l'accablait; il brisa les chaînes et mit le prisonnier en liberté. C'est la manière dont Dieu agit. Il permet que ses enfants goûtent les fruits amers de leurs propres voies, afin qu'ils retournent à lui, avec l'entière certitude qu'ils ne peuvent qu'être vraiment heureux en sa sainte et gracieuse présence. Tsiklag peut, pour un temps, présenter un abri, mais il doit bientôt être détruit, et même tandis qu'il dure, il ne peut être acheté que par le sacrifice d'une bonne conscience envers Dieu et envers son peuple. Prix bien considérable pour payer un soulagement de si faible durée. Combien mieux vaut-il de supporter la peine pour un temps!

Mais, béni soit notre Dieu! «toutes choses travaillent ensemble pour le bien» des saints de Dieu. La mort de Goliath et les seize mois de séjour à Tsiklag, la caverne d'Adullam et la maison d'Akish, tout travaillait pour le bien de David. Des fautes mêmes des siens, le Seigneur fait sortir une riche moisson de bénédictions, pour autant toutefois qu'ils sont ainsi conduits

à une vigilance plus grande, à une plus étroite dépendance de Dieu dans la prière et à une marche plus intime avec lui. Si nos chutes nous ont appris à nous appuyer plus entièrement sur Dieu, nous aurons sujet de lui rendre grâces de les avoir permises, quelque humiliant qu'en soit le souvenir. Si douloureuse que fût pour lui l'expérience de David à Tsiklag, nous pouvons être sûrs qu'il n'aurait pas voulu ne point l'avoir faite. Elle lui apprit beaucoup plus de la profonde réalité de la grâce et de la fidélité de Dieu, qu'il n'en avait jamais connu jusqu'alors. Il vit là que, descendu au plus profond de l'abîme, sans aucune ressource du côté de l'homme, il y trouvait Dieu dans toute la plénitude de sa grâce. Leçon bien précieuse! Pussions-nous l'apprendre aussi par son exemple! Pouvons-nous nous appuyer sur le Seigneur, au milieu de la ruine qui nous entoure? Est-il pour nos âmes au-dessus de tout et de tous? Pouvons-nous nous fortifier en lui, lorsque tout, intérieurement et extérieurement, semble directement contre nous? Son nom nous est-il cher dans ces jours de faiblesse, de déclin, de mondanité et de froid formalisme? Sommes-nous prêts à poursuivre le reste de notre course à travers le désert, seuls et au milieu de l'abandon de tous, si cela est nécessaire? Il se peut que nous ayons appris à ne plus regarder aux enfants de ce présent siècle; mais sommes-nous préparés à perdre l'amour et la confiance de nos frères? Les compagnons de David parlaient de le lapider; mais l'Eternel lui était plus précieux qu'eux tous; il était *son* Dieu. Connaissions-nous la puissance et la consolation qui se trouve dans ce fait: avoir Dieu pour *son* Dieu? Que le Seigneur nous accorde de le savoir toujours mieux.

Avant de terminer ce chapitre, je voudrais appeler l'attention du lecteur sur la scène instructive qui se passe entre David et le jeune Egyptien, serviteur d'un homme amalékite. Je ne prétends nullement que nous avons dans ce récit un type positif, mais nous y trouvons une illustration frappante, propre à faire comprendre un enseignement important de l'Ecriture: celui du sixième chapitre de l'épître aux Romains.

Afin de saisir l'instruction qui se trouve dans ce passage (chapitre 30: 11-16), rappelons-nous la différence qui existe entre l'Egypte et Amalek. Le premier de ces deux peuples est associé à la bénédiction d'Israël aux derniers jours: «En ce jour-là», dit le Seigneur, «Israël sera le troisième, avec l'Egypte et avec l'Assyrie, une bénédiction au milieu de la terre; car l'Eternel des armées le bénira, disant: Béni soit l'Egypte, mon peuple, et l'Assyrie, l'ouvrage de mes mains, et Israël, mon héritage» (Esaïe 19: 23-25). D'Amalek, au contraire, il est dit: «L'Eternel a juré que l'Eternel aura la guerre contre Amalek de génération en génération» (Exode 18: 16). Un Egyptien et un Amalékite se trouvaient donc à l'égard d'Israël, dans deux relations très différentes.

Or le jeune homme, dont parle notre passage, était égyptien, et son maître, un Amalékite, l'avait abandonné, parce qu'il était malade. Tel était le traitement qu'il avait éprouvé; son maître l'avait abandonné à l'heure du besoin, parce qu'il ne pouvait plus lui rendre de services. Mais sa misère même est ce qui lui attire les sympathies de David, qui le rafraîchit et ranime son esprit. David le trouve affaibli et défaillant, près de mourir, par suite de son service précédent, et l'ayant rappelé à la vie, il lui demande: «Me ferais-tu descendre vers cette troupe?» Il réclame son droit au service et au dévouement de celui qui lui doit tout après Dieu;

mais le jeune homme, quoique tout à fait ranimé, était incapable d'agir avec David, jusqu'à ce qu'il possédât la pleine assurance que la vie et la *liberté* lui étaient garanties. «Jure-moi par Dieu», dit-il à David, «que tu ne me feras pas mourir, et que tu ne me livreras pas en la main de mon maître, et je te ferai descendre vers cette troupe». Il ne pouvait pas servir David, à moins d'être entièrement assuré qu'il était délivré de la puissance de son ancien maître.

Voyons comment, ainsi que je l'ai dit, ce récit présente une illustration de l'enseignement de Paul, dans le chapitre 6 de l'épître aux Romains.

Le croyant a besoin de savoir, qu'il est absolument délivré de la domination de son ancien maître, la chair, avant de pouvoir, avec confiance, s'appliquer à servir Christ. Nous avons éprouvé quelle amertume il y a à servir la chair, comme l'apôtre le dit: «Quel fruit donc aviez-vous alors des choses dont maintenant vous avez honte? car la fin de ces choses est la mort». Il est tout à fait impossible de marcher en paix et en liberté, à moins de savoir où nous ont placés la mort et la résurrection. Jusqu'à ce que nous ayons appris et cru que le péché n'a plus de domination sur nous, nous sommes nécessairement occupés de nous-mêmes, car nous découvrons constamment l'activité du mal qui habite en nous, et nous sommes ainsi remplis de la crainte de retomber entre les mains de notre précédent oppresseur. On peut être tout à fait au clair sur la justification par la foi; on peut comprendre ce que c'est que de se reposer sur l'oeuvre parfaite de Christ à l'égard des péchés passés, et cependant être tellement troublé par le péché qui habite en nous, c'est-à-dire dans la chair, que l'on soit tout à fait empêché de servir Christ et l'Eglise. L'évangile de la grâce de Dieu, saisi dans sa divine plénitude, met l'âme au large, non seulement quant au passé, mais aussi quant au présent et au futur. Dieu nous a pardonné TOUS nos péchés, et non pas seulement *quelques-uns*; et non seulement il pardonne les péchés, mais il nous délivre aussi de la puissance du péché, comme nous lisons en Romains 6: «Le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce». C'est là une bien précieuse vérité pour ceux qui sont journellement tourmentés par la semence du péché qui est au dedans de nous. Bien que le péché habite en nous, dans notre chair, il ne *règne* cependant pas sur nous. Et comment s'est accomplie cette délivrance? Par la mort et la résurrection. «Celui qui est mort est justifié du péché». Quel droit le péché a-t-il sur un homme mort? Aucun. Eh bien, Dieu regarde le croyant comme mort — mort avec Christ et ressuscité aussi, et la puissance du croyant contre le péché consiste à se tenir pour ce que Dieu lui dit qu'il est à l'égard du péché — c'est-à-dire mort. Ainsi, de même que le serment de David mit en repos l'esprit du jeune homme égyptien, et le rendit capable de combattre avec lui contre les Amalékites, de même la parole de Christ bannit du coeur du croyant la crainte et l'hésitation, et le rend capable, par l'Esprit, d'agir contre son premier maître, la chair. La grâce nous assure qu'il a été pleinement pourvu à tout ce qui nous concerne pour le temps et pour l'éternité, par la mort et la résurrection de Christ, et elle nous montre que notre unique affaire maintenant est de vivre pour la gloire et à la louange de Celui qui est mort pour nous et qui a été ressuscité.

«Quoi donc! pécherions-nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce?» Pensez-vous que le jeune homme égyptien aurait pu retourner auprès de son maître

amalékite? Non, ç'aurait été impossible. Quelle récompense avait-il eue de son précédent service? L'abandon et la misère. Et quel fruit avons-nous eu du nôtre? La mort, car les gages du péché c'est la mort. Le monde, la chair et le diable, ne peuvent que nous conduire en enfer. Qu'on les serve de quelque manière que ce soit, la fin en est la ruine et la mort. Les hommes peuvent ne pas voir cela, ni désirer le voir, mais ce n'en est pas moins vrai. «Il est réservé aux hommes de mourir une fois, — et après cela le jugement»; voilà ce qui est réservé aux hommes; mais Christ a tout porté pour le croyant; la mort et le jugement ont passé pour toujours, et il ne reste rien d'autre pour l'âme sauvée que de suivre, avec joie et liberté de coeur, le vrai David contre ses ennemis. Christ a tout accompli pour nous, afin que nous puissions agir pour lui, durant ce temps où il est rejeté. Il a souffert pour nous hors de la porte, et maintenant il nous appelle à sortir vers lui, portant son opprobre. Le croyant ne fait pas des oeuvres pour obtenir la vie, mais parce qu'il la possède. Il commence sa course chrétienne avec la pleine assurance qu'il est pardonné et agréé dans le Bien-aimé. La parfaite justification est son point de départ, et la gloire son but. «Ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés». Il est bon de saisir cette grande vérité avec la simplicité la plus grande. Plusieurs s'imaginent que nous ne pouvons jamais savoir ici-bas que nos péchés sont pardonnés. Or, si nous ne pouvons pas savoir que nos péchés sont pardonnés, nous ne pouvons pas savoir non plus que la parole de Dieu est vraie et que l'oeuvre de Christ est parfaite. Voudrait-on maintenir cela? Les deux choses reposent sur la même base. Le pardon des péchés et la vérité de la parole de Dieu, sont des choses unies ensemble dans le précieux évangile de Christ. Si vous doutez du pardon des péchés, vous mettez en question la vérité des paroles de Christ: «C'EST ACCOMPLI»; paroles prononcées dans les circonstances les plus solennelles.

Nous savons combien il est difficile pour le coeur de se reposer, avec une entière simplicité, sur ce que Dieu nous affirme relativement à la pleine rémission des péchés par le sang de Christ. Nos pensées sont trop superficielles et trop étroites pour saisir toute la splendeur de la grâce divine. Nous sommes trop remplis de légalisme, trop pleins de nous-mêmes. Nous pensons — et c'est bien vainement — que nous pouvons ajouter quelque chose à ce que Christ a accompli, soit oeuvres, sentiments ou expériences. Tout cela doit être mis de côté. Christ seul est le grand fondement, le rocher éternel, la forteresse du salut. Ajouter même la circoncision, dit Paul, fait que Christ ne profite de rien (Galates 5: 2); c'est déchoir de la grâce, et nous rendre obligés de garder toute la loi; c'est ainsi nous exposer à la malédiction et à la colère: «Tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi sont sous malédiction».

Puissions-nous nous attacher à Christ avec un sentiment plus profond de notre indignité et de sa perfection. Puissions-nous nous envelopper, pour ainsi dire, de lui, en traversant ce monde froid, indifférent et sans foi.

Chapitre 6 - Le retour de l'arche

(2 Samuel 6; 1 Chroniques 13)

Nous sommes maintenant appelés à suivre David des scènes de son exil à celles de son gouvernement. L'histoire de Saül avait pris fin; il avait trouvé la mort par la main d'un

Amalékite, d'un homme de cette nation même que, dans sa désobéissance, il avait épargnée. Jonathan aussi était tombé avec son père sur le mont Guilboa, et David avait prononcé sur les deux sa sublime, complainte. David s'était toujours conduit à l'égard de Saül dans le plein sentiment qu'il avait devant lui l'oïnt de l'Eternel; lorsqu'il apprend sa mort, il ne manifeste en rien la satisfaction ou le triomphe, au contraire, il pleure sur Saül et invite ceux qui l'entourent à se joindre à lui. Nous ne voyons non plus chez David aucune hâte à monter sur le trône laissé vacant pour lui. Il attend pour cela la direction de l'Eternel. «David interrogea l'Eternel, disant: Monterai-je dans une des villes de Juda? Et l'Eternel lui dit: Monte. Et David dit: Où monterai-je? Et il dit: A Hébron». C'était la vraie dépendance. La nature l'aurait poussé à occuper promptement la place d'honneur, mais David s'attendait à l'Eternel, et ne voulait agir que dirigé par lui. Il eût été heureux pour lui de continuer dans la même voie de dépendance enfantine.

Mais, hélas! nous remarquerons bien plus de la nature en David durant la période de son élévation que dans celle où il était rejeté. Un temps de paix et de prospérité tend à développer et à amener à maturité bien des semences de mal que le vent de l'adversité flétrit et empêche de se montrer. David trouva plus d'épines et de dangers sur le trône que dans le désert.

Sa première erreur, après son accession au trône d'Israël, fut commise en rapport avec l'arche de l'Eternel. Il désirait l'amener dans la cité de Jérusalem et la placer en son lieu. Cette pensée était bonne et désirable, mais comment fallait-il l'exécuter? telle était la question. Il y avait deux modes de faire: l'un que prescrivait la parole de Dieu; l'autre qu'avaient indiqué les sacrificateurs et les devins des Philistins, quand ils renvoyèrent l'arche de leur pays. La parole de Dieu était parfaitement claire sur ce point important. Elle indiquait d'une manière simple et précise comment devait être portée l'arche de l'Eternel des armées, savoir sur les épaules d'hommes choisis et mis à part dans ce but (voyez Nombres 3 et 8). Les Philistins ne savaient rien de cela, et, par conséquent, imaginèrent un moyen complètement opposé à celui de Dieu, comme l'on pouvait s'y attendre. Toutes les fois que l'homme entreprend de régler les choses de Dieu, on peut être sûr qu'il commettra les plus grandes méprises, parce que «l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement». C'est pourquoi, bien que la manière de faire des Philistins à l'égard du renvoi de l'arche, fût convenable aux yeux des hommes, elle n'était cependant pas de Dieu. Les serviteurs de Dagon étaient peu qualifiés pour régler l'ordre du service divin. Ils pensaient qu'un chariot neuf conviendrait aussi bien qu'autre chose, et en effet, ç'aurait bien été pour le service de Dagon, mais eux ne voyaient aucune différence. Ils avaient une fois tremblé à la vue de l'arche, mais l'infidélité d'Israël lui avait fait perdre à leurs yeux sa solennité. Il est vrai que la destruction de leur dieu les avait vivement impressionnés, et que la gloire et la puissance du Dieu à qui appartenait cette arche avaient ainsi été solennellement affirmées, mais les Philistins ne comprenaient pas la profonde signification de l'arche, ni ne connaissaient son merveilleux contenu. Tout cela dépassait leur intelligence, c'est pourquoi ils ne pouvaient trouver rien de mieux pour la reporter en son lieu que le chariot neuf: une chose sans vie au lieu d'hommes vivants.

Ils ne connaissaient rien des pensées de Dieu, mais David aurait dû les connaître et agir tout d'abord d'après elles, sans s'occuper, pour le service de Dieu, des pensées et des traditions des hommes. Il aurait dû puiser ses directions à une source plus élevée — dans les claires paroles du livre de la loi. C'est une chose funeste quand les enfants du royaume se conforment aux hommes du monde et suivent leurs sentiers. Ils ne peuvent le faire qu'au grand préjudice de leurs âmes, et en sacrifiant la vérité et le témoignage. Les Philistins, dans leur ignorance, avaient employé un chariot neuf et rien n'arriva qui leur montrât leur erreur. Mais Dieu ne pouvait permettre à David d'agir comme eux. Et aujourd'hui aussi, les hommes de ce monde peuvent promulguer leurs canons, enregistrer leurs lois, décréter leurs cérémonies religieuses, mais les enfants de Dieu, guidés par le Saint Esprit et la parole de Dieu, descendront-ils de leur haute position, laisseront-ils leurs merveilleux privilèges, pour se laisser influencer et conduire par ces choses du monde? Ils peuvent le faire, mais certainement ils en subiront les tristes conséquences et y perdront.

David devait être instruit de sa faute par une douloureuse expérience; car «lorsqu'ils arrivèrent à l'aire de Kidon, Uzza étendit sa main pour saisir l'arche, parce que les boeufs avaient bronché». La misérable faiblesse, la folie et l'inconséquence de cette manière d'agir, furent alors pleinement manifestées. Les Lévites, serviteurs de Dieu, avaient porté l'arche d'Horeb au Jourdain, et nulle part il ne nous est dit qu'ils eussent bronché. C'était l'ordre divin, tandis que le chariot et les boeufs étaient l'ordre humain. Qui aurait pensé qu'un Israélite placerait l'arche de l'Eternel des armées sur un chariot traîné par des boeufs? Aussi voyons-nous le fâcheux effet de se détourner même en la moindre chose, de la parole de Dieu, pour suivre des traditions: «les boeufs avaient bronché». C'est tout ce à quoi l'on pouvait s'attendre. L'arrangement que l'on avait fait était un de ces «faibles et misérables éléments» du monde; l'Eternel le manifesta clairement. L'arche n'aurait jamais dû se trouver dans cette position déshonorante; des boeufs n'étaient pas faits pour un tel fardeau.

«Et la colère de l'Eternel s'embrasa contre Uzza, et il le frappa, parce qu'il avait étendu sa main sur l'arche; et il mourut là devant Dieu». En vérité, le jugement doit «commencer par la maison de Dieu». L'Eternel jugea David pour avoir fait comme les Philistins, alors que ceux-ci n'en avaient rien souffert. Plus un homme a une position rapprochée de Dieu, plus rapidement aussi le jugement tombera sur lui pour un mal quelconque. Toutefois, cela ne présente aucun encouragement à l'homme du monde, car, comme le dit l'apôtre: «Si le jugement commence premièrement par nous, quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de Dieu? Et si le juste est sauvé difficilement, où paraîtra l'impie et le pécheur?» Si Dieu juge les siens, que deviendra l'homme du monde? C'est une question saisissante. Les Philistins, bien qu'ils eussent échappé au jugement de Dieu dans l'affaire du retour de l'arche, eurent à le rencontrer d'une autre manière. Dieu agit envers tous selon ses propres principes de sainteté, et la brèche faite en la personne d'Uzza était destinée à rappeler David à une juste appréciation de la pensée de Dieu relativement à l'arche de sa force. Mais cet effet ne semble pas d'abord avoir été produit. «Alors David fut irrité, car l'Eternel avait fait une brèche en la personne d'Uzza; et il appela ce lieu-là du nom de Pérets-Uzza, qui lui est resté jusqu'à ce jour.

Et David eut peur de Dieu en ce jour-là, disant: Comment ferais-je entrer chez moi l'arche de Dieu?» Il y a là un grand enseignement pour nous. David avait fait une bonne chose, mais l'avait mal faite, et quand Dieu exerce un jugement sur son mode d'action, il désespère de pouvoir jamais faire la chose. Nous tombons aisément dans cette erreur. Nous commençons mal ou dans un mauvais esprit, que Dieu ne peut approuver, quelque chose qui est bon en soi, et alors l'esprit dans lequel nous agissons, ou notre manière de faire, sont confondus avec le service dans lequel nous sommes engagés. Or nous devons toujours distinguer entre *ce que* les hommes font, et *comment* ils le font. Faire monter l'arche de Kiriath-Jéarim pour l'amener à Jérusalem était une bonne chose, que Dieu approuvait, la mettre sur un chariot ne l'était pas, et tombait sous le jugement de Dieu. Dieu ne permet pas que ses enfants poursuivent son oeuvre en agissant d'après de mauvais principes. Ils peuvent le faire pendant un temps avec un succès apparent, ainsi nous voyons que «David et tout le peuple s'égayaient devant Dieu de toute leur force, avec des cantiques, et des harpes, et des luths, et des tambourins, et des cymbales, et des trompettes». La scène était imposante. Il aurait été difficile à quelqu'un de soulever une objection contre ce que faisait David. Lui-même et les chefs de son armée avec les princes d'Israël, se trouvaient à la tête de cette cérémonie solennelle, et l'éclat des instruments de musique aurait étouffé toute parole d'opposition. Mais avec quelle promptitude toute cette pompe triomphale se trouve arrêtée: «Les boeufs ont bronché.»; — «Uzza étend sa main», comme si l'Eternel eût pu permettre que l'arche de sa force tombât par terre. Celui qui avait maintenu la dignité de cette arche même dans la sombre solitude de la maison de Dagon, saurait bien aussi la garantir de tout déshonneur au milieu des manquements et de la confusion qui régnaient parmi son peuple. C'était une chose sérieuse que d'être près de l'arche de Dieu, d'approcher de ce qui était le symbole tout spécial de la présence divine au milieu de l'assemblée d'Israël. Et c'est une chose sérieuse de porter le nom de Christ et d'être les dépositaires de la vérité en rapport avec sa Personne sainte. Nous devrions tous le sentir plus profondément. Nous sommes trop enclins à considérer comme une chose de peu d'importance de porter la main sur l'arche; tous ceux qui le tentent souffriront, comme Uzza, de leur folle témérité.

Mais, dira-t-on, y a-t-il quelque chose qui réponde à l'arche et qui soit confié au soin et à la garde de l'Eglise? Oui, et c'est la Personne même du Fils de Dieu. Sa nature divine et sa nature humaine répondent à l'or et au bois de Sittim dont était formé l'arche. Les *matériaux* de l'arche étaient un type de sa *Personne*, comme Dieu et Homme à la fois; de même, le but et les usages de l'arche et du propitiatoire étaient un type de son *oeuvre*, soit dans sa vie, soit dans sa mort. L'arche renfermait les tables du témoignage, et le Fils de Dieu pouvait dire, en rapport avec le corps que Dieu lui avait préparé: «Ta loi est au dedans de mes entrailles» (Psaumes 40) Le propitiatoire parlait au pauvre pécheur de paix et de pardon, de «la miséricorde qui se glorifie devant le jugement»; et l'apôtre dit: «Christ est la propitiation pour nos péchés», et autre part: «Lequel Dieu a présenté pour propitiatoire».

Nous pouvons voir ainsi quel type remarquable l'arche de l'alliance était de Celui qui a rendu la loi grande et honorable, savoir Jésus, le Fils de Dieu, dont la glorieuse Personne doit

être l'objet spécial que les saints ont à garder avec respect et affection contre toute atteinte. Et, de même que la puissance morale d'Israël était toujours en rapport avec la manière dont le peuple reconnaissait et appréciait la valeur de l'arche au milieu d'eux, de même la puissance de l'Eglise sera toujours en rapport avec le soin qu'elle mettra à maintenir la doctrine grande et de toute importance du Fils. C'est en vain que nous nous glorifierons dans l'oeuvre de nos mains, que nous nous vanterons de nos connaissances, de notre témoignage, de nos assemblées, de nos dons, de notre ministère, ou de quoi que ce soit. Si nous ne maintenons pas l'honneur du Fils, tout cela n'a en réalité, aucune valeur, nous marchons à la lumière des étincelles que nous avons allumées — étincelles bientôt éteintes, quand le Seigneur, dans sa fidélité, est obligé d'intervenir et de faire une brèche parmi nous. «David fut irrité» de cette brèche. C'était un coup douloureux porté à la joie et à l'allégresse manifestées en cette occasion, mais il était nécessaire. L'oeil fidèle de Dieu avait vu la triste condition morale que trahissait l'emploi du chariot neuf pour transporter l'arche, et la brèche faite en la personne d'Uzza était destinée à la corriger. Le résultat montra que le but avait été atteint.

«David ne retira pas l'arche chez lui dans la ville de David, mais il la fit détourner dans la maison d'Obed-Edom, le Guitthien». Ce fut une perte pour David; en s'arrêtant comme il le fit, il se priva d'une grande bénédiction et d'un précieux privilège, car l'arche de l'Eternel ne pouvait qu'apporter la bénédiction pour tous ceux qui étaient dans une vraie relation avec elle, tandis que, sur ceux qui n'étaient pas dans cette relation, elle amenait le jugement, comme ce fut le cas pour les habitants de Beth-Shémesh et Uzza. Ce fut un heureux temps pour Obed-Edom que celui durant lequel l'arche fut dans sa maison, car «l'Eternel bénit sa maison et tout ce qui lui appartenait». Tout le temps que David eut *peur* et resta sans l'arche, Obed-Edom fut *béni* avec l'arche. Il est vrai que les choses pouvaient ne pas sembler réjouissantes; la bénédiction, au lieu d'être répandue dans toute la nation, comme ç'aurait été le cas si tout avait été en ordre, était confinée au cercle de ceux qui entouraient immédiatement celui qui avait l'arche dans sa maison. Mais la bénédiction, bien que restreinte, était aussi réelle et positive, aussi pure et vraie, que si toute la nation en avait joui. Il ne pouvait en être autrement, puisque c'était le résultat de la présence de l'arche. Dieu est toujours fidèle à ses principes et rendra heureux ceux qui marchent dans l'obéissance, et de même qu'il bénit Obed-Edom durant les trois mois que l'arche fut dans sa maison, il bénira aussi maintenant ceux qui cherchent à se réunir en vérité et en simplicité au nom de Jésus. «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux». Tel est le grand principe de notre rassemblement. Là où est la présence de Christ, là est la bénédiction. La pauvreté et la faiblesse peuvent s'y trouver, sans doute, mais avec cela la bénédiction et la consolation, parce que Jésus est là; et plus nous aurons le sentiment de notre faiblesse, de notre impuissance et de notre néant, plus sa présence sera aimée et appréciée.

Les chrétiens devraient chercher à connaître davantage la présence de Jésus dans leurs réunions. Nous n'avons pas besoin de sermons, d'éloquence puissante, d'intelligence humaine, de rien qui vienne seulement de l'homme, nous avons besoin de la présence de Jésus: sans elle, tout est nu, froid et sans vie. Qui dira le bonheur qui se trouve dans la

réalisation de la présence du Maître? Qui pourra exprimer le sentiment de joie délicate connue de ceux sur qui découle la rosée des bénédictions divines? Béni soit Dieu, plusieurs la connaissent! Grâce lui soient rendues de ce qu'en ces jours, où les tristes effets des traditions humaines ne sont que trop apparents dans l'Eglise, il y a cependant quelque chose qui répond à la maison d'Obed-Edom, le Guitthien, où la présence de la vraie arche, et la bénédiction de Dieu qui en est la conséquence, sont connues et appréciées! Sachons toujours mieux en jouir au milieu de la confusion qui règne autour de nous!

Nous nous arrêterons maintenant pendant quelques moments, pour considérer la manière pleine de grâce avec laquelle Dieu agit pour restaurer l'âme de son serviteur David. La vie de la foi n'est guère qu'une série de chutes et de restaurations, d'erreurs et de corrections, montrant d'une part, la faiblesse de l'homme et, de l'autre, la grâce et la puissance de Dieu. Nous le voyons chez David.

Il y a une grande différence dans la manière dont le livre de Samuel et celui des Chroniques rapportent le retour de l'arche. Dans l'un, nous avons simplement le récit des faits, dans l'autre, nous trouvons l'exercice moral par lequel l'âme de David eut à passer pendant le temps où il avait peur de Dieu et souffrait des effets de sa méprise. Dans le livre de Samuel, nous lisons «Et on rapporta au roi David, en disant L'Eternel a béni la maison d'Obed-Edom et tout ce qui est à lui, à cause de l'arche de Dieu. Et David alla, et fit monter l'arche de Dieu de la maison d'Obed-Edom dans la ville de David, avec joie». David apprend qu'au lieu de rester éloigné de l'arche par crainte, c'était réellement son privilège et sa bénédiction que d'en être rapproché. Le chapitre 14 du premier livre des Chroniques nous montre David en guerre avec les Philistins, et remportant la victoire sur eux. «David interrogea Dieu, disant: Monterai-je contre les Philistins, et les livreras-tu en mes mains? Et l'Eternel lui dit: Monte, et je les livrerai en ta main. Et ils montèrent en Baal-Peratsim, et là, David les frappa; et David dit: Dieu a fait une brèche au milieu de mes ennemis par ma main, comme une brèche faite par les eaux; c'est pourquoi on appela le nom de ce lieu Baal-Peratsim (c'est-à-dire Baal des Brèches). Il y a une grande différence entre une brèche et un lieu de brèches. Dieu avait fait une brèche en Israël à cause de l'erreur commise à l'égard de l'arche; quant aux Philistins, ils étaient tout à fait en un lieu de brèches, et David put voir la faute qu'il avait faite en suivant leur exemple, quand il plaça l'arche sur un chariot neuf.

Aussi lisons-nous au chapitre 15: «Et il fit pour lui des maisons dans la ville de David, et prépara un lieu pour l'arche de Dieu, et tendit une tente pour elle. Alors David dit: Il ne convient pas que l'arche de Dieu soit portée par personne excepté les Lévites; car l'Eternel les a choisis pour porter l'arche de Dieu et pour en faire le service à toujours». Puis s'adressant aux chefs des pères des Lévites, il leur dit: «Sanctifiez-vous, vous et vos frères, et faites monter l'arche de l'Eternel, le Dieu d'Israël, au lieu que je lui ai préparé. Car, parce que vous ne l'avez pas fait la première fois, l'Eternel, notre Dieu, a fait une brèche parmi nous; car nous ne l'avons pas recherché *conformément à l'ordonnance*». L'âme de David se trouvait ainsi pleinement restaurée. Il avait été amené à voir que suivre le courant des pensées humaines était contraire à *l'ordonnance*. Qui peut enseigner comme Dieu! Lorsque David agissait d'une manière que

Dieu ne pouvait approuver, Dieu fit en Israël une brèche de sa propre main. Il ne pouvait pas permettre aux Philistins de le faire; au contraire, il donne à David de voir ses ennemis dans un lieu de brèches et le rend capable de les frapper. Ainsi Dieu enseigne, et David apprend ce qu'était «l'ordonnance». Il apprend, pour ainsi dire, à ôter l'arche de dessus le chariot neuf pour la placer sur les épaules des Lévites, que l'Eternel avait choisis pour en faire le service à toujours. David apprit à mettre de côté les traditions humaines et à suivre, en toute simplicité, la parole de Dieu écrite, qui ne disait rien d'un chariot ni de boeufs. «Il ne convient pas que l'arche de Dieu soit portée par *personne*, excepté les Lévites». C'était clair. Toute la méprise et la faute de David provenaient de l'oubli de la parole de Dieu, et du fait d'avoir suivi l'exemple des incirconcis, qui n'avaient aucune capacité pour comprendre la pensée de Dieu sur quelque question que ce fût, et surtout sur celle du transport de l'arche.

De quelle manière merveilleuse et pleine de grâce l'Eternel enseigne son serviteur! C'est par la victoire qu'il lui fait remporter sur ses ennemis. Le Seigneur enseigne ainsi souvent les siens, lorsqu'ils cherchent vainement à suivre les hommes du monde dans leur voie. Il leur montre que ce n'est pas à eux de suivre de tels modèles. La «brèche» d'Uzza apprend à David son erreur, «Baal-Peratsim» lui apprend l'ordonnance de Dieu. Si la première chose lui a appris que l'emploi du chariot neuf était une folie, la seconde lui fait connaître la valeur des Lévites, et leur place dans le service de Dieu. Dieu reste fidèle à ce qu'il a établi; il ne peut permettre que ses serviteurs se départent impunément de l'ordre qu'il a prescrit. C'est pourquoi, l'arche fût demeurée jusqu'à la fin chez Obed-Edom, si David n'avait pas appris à rejeter sa manière de la transporter pour suivre l'ordonnance de Dieu.

«Et les sacrificateurs et les Lévites se sanctifièrent pour faire monter l'arche de l'Eternel, le Dieu d'Israël. Et les fils des Lévites portèrent l'arche de Dieu sur leurs épaules, avec les barres sur eux, *comme Moïse l'avait commandé, selon la parole de l'Eternel*». En tout cela, l'Eternel était glorifié, et pouvait, par conséquent, répandre une vraie joie, une réelle allégresse, donner de la force et de l'énergie. Il n'y avait plus de boeufs qui bronchaient, plus d'effort humain pour retenir l'arche; la vérité de Dieu dominait, et sa puissance pouvait agir. Il n'y a aucune vraie puissance là où la vérité est sacrifiée. Il peut y en avoir l'apparence, une prétention de l'avoir, mais point de réalité. Comment y en aurait-il? Dieu est la source de la puissance, mais Dieu ne peut s'associer à rien de ce qui n'est pas en pleine harmonie avec sa vérité. C'est pourquoi, bien que dans la première tentative d'amener l'arche dans la cité de David, lui et «tout Israël s'égayassent devant Dieu de toute leur force, avec des cantiques, etc.», il n'y avait pas là de Lévites et de chantres établis selon l'ordonnance divine. Dieu était exclu par l'arrangement humain, et tout prit fin dans la confusion et le deuil. La chose est bien différente dans le chapitre 15. On y voit une joie et une puissance réelles. «Et il arriva que, quand *Dieu aida les Lévites* qui portaient l'arche de l'alliance de l'Eternel, ils sacrifièrent sept veaux et sept béliers. Et David était vêtu d'une robe de fin lin, ainsi que tous les Lévites qui portaient l'arche, et les chantres, et Kérania, le chef de la musique des chantres». C'était une scène à laquelle Dieu pouvait s'associer. Il n'avait pas aidé les boeufs, ni Uzza; des boeufs traînant un char sous la conduite d'un homme n'avaient pas autrefois porté l'arche à travers

les eaux du Jourdain, ou autour des murailles de Jéricho. Les Lévites l'avaient portée; c'était leur charge, rien d'autre ne pouvait les remplacer. L'ordre établi de Dieu est le seul bon à suivre et le seul qui rende heureux. Il peut ne pas gagner l'approbation des hommes, mais ce qui porte le sceau de l'approbation divine sera toujours suffisant pour tout cœur fidèle. David fut rendu capable de supporter la raillerie méprisante que lui lança Mical, la fille de Saül, parce qu'IL SAUTAIT ET JOUAIT DEVANT L'ETERNEL. Écoutons la belle réponse qu'il fit à ses reproches: «Ça été devant l'Eternel, qui m'a choisi plutôt que ton père et que toute sa maison, pour m'établir prince sur le peuple de l'Eternel, sur Israël; *et j'ai dansé devant l'Eternel; et je me rendrai plus vil encore que cela, et je serai abaissé à mes yeux*». Précieuse détermination. Puisse-t-elle être la nôtre! Vils à nos yeux, — heureux en Dieu. Humiliés jusque dans la poussière, dans le sentiment de notre indignité, — élevés en haut dans le sentiment de la grâce et de l'amour miséricordieux de notre Dieu.

Le lecteur remarquera que le chapitre 16 n'est que le développement de l'esprit qui respire dans la citation que nous venons de faire. C'est le *moi* qui se cache pour laisser paraître le caractère et les voies de Dieu. C'est un chant de louanges que l'on n'a qu'à lire pour se sentir rafraîchi. J'attirerai seulement l'attention sur le dernier verset du cantique, où nous trouvons quatre grandes caractéristiques du peuple de Dieu que nous pouvons appliquer à l'Eglise. «Sauve-nous, ô Dieu de notre salut; et rassemble-nous et délivre-nous d'entre les nations, afin que nous célébrions ton saint nom, et que nous nous glorifions de ta louange».

L'Eglise de Dieu est une compagnie d'hommes *sauvés*. Le salut est à la base de tout. Nous ne pouvons posséder les autres caractères que ce verset assigne au peuple de Dieu, avant de nous savoir sauvés par la grâce de Dieu, en vertu de la mort et de la résurrection de Christ.

Dans la puissance de ce salut, l'Eglise est *rassemblée* par l'énergie du Saint Esprit envoyé du ciel. Le véritable effet de l'action de l'Esprit sera d'amener en communion tous ceux qui se laissent guider par lui. L'ordre selon l'Esprit Saint n'est pas l'isolement, mais une heureuse association dans la vérité. Si le salut est ignoré, notre rassemblement ne sera pas à la gloire de Dieu, mais, comme l'on dit, pour l'avancement de nos intérêts spirituels. Souvent les hommes s'associent dans un but religieux, sans l'assurance d'être pleinement et parfaitement sauvés par le précieux sang de Christ. Ce n'est pas le mode suivant lequel l'Esprit Saint rassemble; il assemble seulement autour de Jésus, et sur le fondement glorieux de ce que Christ a accompli. La confession de Christ comme Fils du Dieu vivant est le Roc sur lequel l'Eglise est bâtie. Ce n'est pas l'accord dans les vues religieuses qui constitue la communion de l'Eglise, mais la possession d'une vie commune en vertu de l'union des membres avec le Chef, la Tête de l'Eglise, dans le ciel.

Or, plus cette divine association sera réalisée, plus nous présenterons le troisième caractère qu'indique notre verset, c'est-à-dire *la séparation*: «Délivre-nous d'entre les nations». L'Eglise est tirée hors du monde, bien qu'appelée à y être le témoin pour Christ. Tout ce qui se trouve dans l'Eglise est sous le gouvernement du Saint Esprit; tout ce qui est en dehors, est sous la domination de Satan, le prince de ce monde. C'est là l'enseignement de l'Écriture touchant l'Eglise. C'est pour cela que l'apôtre, parlant de l'excommunication d'un

coupable, dit: «Livrez un tel homme à Satan», et aussi: «Que j'ai livrés à Satan». En dehors de l'enceinte de l'Eglise, se trouve un vaste et lugubre domaine, sur lequel Satan règne, région semblable à celle où le lépreux était relégué hors du camp d'Israël.

En dernier lieu, l'Eglise est un ensemble d'adorateurs: «Afin que nous célébrions ton saint nom». Et cela suit ce que nous avons considéré. Le salut, l'association, la séparation et l'adoration, sont quatre choses liées entre elles. Les membres du corps de Christ respirant l'atmosphère du salut de Dieu, sont conduits par l'Esprit dans une sainte et heureuse communion et mis à part pour Jésus, réunis à son nom, hors du camp, ils offrent à Dieu le fruit de leurs lèvres, en bénissant son saint nom.

Chapitre 7- La maison de David et la maison de Dieu

(2 Samuel 7; 1 Chroniques 29)

Rien ne manifeste plus l'étroitesse du coeur de l'homme que son appréciation de la grâce divine. C'est vers le légalisme que nous sommes le plus inclinés, parce qu'il donne au moi une place et nous fait être quelque chose. Or, c'est précisément ce que Dieu ne veut point permettre: «En sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu», est-il écrit, et c'est une parole que rien ne peut annuler. Dieu doit être tout, accomplir, remplir et donner tout.

Lorsque le psalmiste demandait: «Que *rendrai-je* à l'Eternel pour tous les biens qu'il m'a faits?» c'était, sans nul doute, une pieuse pensée; mais quelle est la réponse: «*Je prendrai* la coupe des délivrances». Le moyen de «rendre» à Dieu, c'est de «prendre» plus largement de sa riche main. Recevoir avec reconnaissance et sans raisonnement la grâce, être un vase qu'elle remplisse, glorifie Dieu beaucoup plus que tout ce que nous pourrions lui rendre.

L'évangile de la grâce de Dieu met l'homme entièrement de côté comme un être ruiné, impuissant et coupable; comme une créature qui, livrée à elle-même, ne peut que gâter tout ce qu'elle touche et agir contrairement à tout ce qui pourrait lui être en bénédiction. C'est pour cela que Dieu seul pouvait agir dans l'oeuvre de la rédemption. Dans ses conseils de grâce seuls, sa toute-sagesse en a tracé le plan avant que les montagnes fussent établies. Par sa toute-puissance seule, elle fut accomplie dans l'offrande de Jésus Christ, faite une fois pour toutes, et ce n'est que par l'Esprit éternel qu'un pauvre pécheur, mort dans ses fautes, peut être vivifié et croire les bonnes et glorieuses nouvelles de la paix.

C'est ce qui ferme absolument la bouche à tout homme, pour autant qu'il s'agit de sa propre justice. Toute vanterie est exclue, car l'homme ne peut se glorifier dans une sphère dont il est banni sous tous les rapports, sauf comme vase indigne. Combien toutes ces choses devraient nous rendre heureux! Qu'il est précieux d'être les objets d'une semblable grâce, d'une grâce qui efface tous nos péchés, qui met la conscience en repos, et sanctifie toutes les affections du coeur! Bénie soit à jamais la source d'où découle pour de pauvres pécheurs coupables et dignes de l'enfer, cette grâce qui les sauve; béni soit le canal par lequel elle nous est transmise!

Le chapitre 7 du second livre de Samuel est rempli d'instruction quant au grand principe de la grâce. L'Eternel avait fait beaucoup pour son serviteur David. Il l'avait élevé de la profondeur de son obscurité à la plus haute dignité; David le sentait et était disposé à regarder autour de lui, et à compter les nombreuses et précieuses grâces dont son sentier avait été semé. «Et quand le roi habita dans sa maison, et que, tout autour, l'Eternel lui eut donné du repos de tous ses ennemis, il arriva que le roi dit à Nathan, le prophète: Regarde, je te prie, moi j'habite dans une maison de cèdres, et l'arche de Dieu habite sous des tapis». Remarquez que «David *habitait dans sa maison*». Entouré de tout ce que l'Eternel lui avait donné, il croyait nécessaire de *faire* quelque chose pour Lui, mais ici encore, il errait dans ses pensées de lui bâtir une maison. L'arche, il est vrai, habitait encore sous une tente, parce que le temps n'était pas venu de lui trouver un lieu de repos. Dieu avait toujours suivi son peuple bien-aimé avec la plus tendre sympathie. Lorsque les Israélites étaient plongés dans la fournaise de la servitude égyptienne, l'Eternel se montre dans le buisson ardent; lorsqu'ils poursuivaient leur long et pénible voyage dans le désert brûlant, l'arche, son trône, voyageait avec eux, et sa gloire les accompagnait à travers les sables de la solitude. Lorsqu'ils campaient sous les murs redoutables de Jéricho, il était près d'eux, comme un guerrier, l'épée nue à la main, pour agir avec eux contre leurs ennemis. Ainsi, en tous les temps, Dieu et son Israël étaient ensemble; les Israélites étaient-ils en labeur, il y était avec eux; et, jusqu'à ce qu'ils eussent du repos, lui n'en voulait point avoir. Mais David voulait bâtir une maison et trouver pour Dieu un lieu de repos, tandis qu'il y avait à la fois «des ennemis et des événements fâcheux». Il désirait quitter la position et le service d'un homme de guerre, et prendre la place d'un homme de paix. Cela ne pouvait être. C'était contraire aux pensées et aux conseils du Dieu d'Israël. «Et il arriva, *cette nuit-là*, que la parole de l'Eternel vint à Nathan, disant: Va, et dis à mon serviteur David: Ainsi dit l'Eternel: Me bâtirais-tu une maison pour que j'y habite? car je n'ai pas habité dans une maison, depuis le jour où j'ai fait monter les fils d'Israël hors d'Egypte, jusqu'à ce jour; mais j'ai marché çà et là dans une tente et dans un tabernacle». L'Eternel ne voulait pas qu'un autre soleil se levât avant d'avoir corrigé l'erreur de son serviteur, et la manière dont il le fait est très caractéristique. Il place devant lui ses voies passées envers Israël et envers David lui-même. Il lui rappelle comment il n'avait jamais cherché à avoir une maison ou du repos pour lui-même, mais comment il avait marché çà et là avec son peuple dans toutes ses pérégrinations et avait été affligé dans toutes ses afflictions. «Partout où *j'ai marché* au milieu de tous les fils d'Israël, ai-je dit un mot à quelqu'une des tribus d'Israël à laquelle j'ai commandé de paître mon peuple Israël, en disant: Pourquoi ne me bâtissez-vous pas une maison de cèdres?» Quelle grâce respire dans ces paroles! Le Dieu miséricordieux descendait pour être voyageur avec son peuple dans son chemin de fatigues et de labeurs. Il plaçait son pied dans les sables du désert, parce qu'Israël était là; sa gloire demeurait sous une tente recouverte de peaux de blaireaux, parce que ses rachetés habitaient sous des tentes et dans des circonstances militantes. Jéhovah ne cherchait pas une maison de cèdres, lorsqu'il descendait pour visiter les siens à l'heure de leur affliction en Egypte. Il était venu pour *donner* et non pour *demande*r et *prendre*; pour dépenser et se dépenser, et non pour exiger; pour servir, et non pour être servi.

Il est vrai que, lorsque les enfants d'Israël se furent placés en Horeb, sous une alliance d'oeuvres, en disant: «*Nous ferons*», Dieu eut à les éprouver par la loi, ministère caractérisé par les mots: «*Tu feras*», et «*Tu donneras*», mais s'ils eussent marché dans la puissance de l'alliance que Dieu avait originairement traitée avec Abraham, jamais ils n'auraient entendu ces paroles exprimées au milieu des foudres de Sinäi. Lorsque l'Eternel descendit pour les délivrer de la main de Pharaon et de la maison de servitude; qu'il les porta sur des ailes d'aigle et les amena à lui; qu'il traça un chemin à travers la mer pour que ses rachetés y passassent, et qu'il engloutit dans les eaux les armées d'Egypte; lorsqu'il fit pleuvoir pour eux la manne des cieux et jaillir l'eau rafraîchissante du dur rocher; qu'il prit sa place dans la colonne de feu, la nuit, et dans la colonne de nuée, le jour, pour les guider à travers le désert, sans chemin tracé; lorsqu'il fit toutes ces choses pour eux, et encore bien davantage, certainement ce n'était pas sur le fondement de ce qu'ils avaient *fait ou donné*, mais en vertu de son amour éternel et de l'alliance de grâce traitée avec Abraham. Tel était le fondement sur lequel Dieu a agi envers eux; et quant à eux, tout ce qu'ils purent faire, ce fut de rejeter sa grâce, de fouler aux pieds ses lois, de mépriser ses avertissements, de refuser ses compassions, de lapider ses prophètes, de crucifier son Fils et de résister à son Esprit. Telle a été leur manière de faire du commencement à la fin, et ils en récoltent maintenant et en récolteront les fruits amers, jusqu'à ce qu'ils soient amenés, humiliés, à se soumettre avec reconnaissance à l'alliance de grâce.

C'est en faisant passer en revue devant David tout ce qu'il avait été pour son peuple, que l'Eternel lui apprend l'erreur qu'il commettait en voulant lui bâtir une maison: «*Me bâtirais-tu une maison?... car je n'ai pas habité une maison, etc.... Maintenant, tu diras à mon serviteur, à David: Ainsi dit l'Eternel des armées: Je t'ai pris des parcs, d'auprès du menu bétail, pour que tu fusses prince sur mon peuple, sur Israël; et j'ai été avec toi partout où tu as marché; et j'ai retranché tous tes ennemis de devant toi, et je t'ai fait un grand nom, comme le nom des grands qui sont sur la terre. Et j'ai établi un lieu à mon peuple, à Israël, et je le planterai, et il habitera chez lui, et ne sera plus agité; et les fils d'iniquité ne l'affligeront plus, comme au commencement, et depuis le jour où j'ai établi des juges sur mon peuple Israël. Et je t'ai donné du repos de tous tes ennemis; et l'Eternel t'annonce que l'Eternel te fera une maison*». David a ici à apprendre que son histoire, de même que celle de son peuple, n'était qu'un déploiement de la grâce du commencement jusqu'à la fin. Il est conduit, en pensée, des parcs des brebis jusqu'au trône, et du trône dans les âges sans fin de l'avenir, et il voit partout les actes de la grâce souveraine. La grâce l'avait choisi, l'avait élevé sur le trône, avait subjugué ses ennemis; la grâce devait le soutenir dans l'avenir, établir son trône et sa maison pour toutes les générations. Tout était grâce. David pouvait avec raison sentir que l'Eternel avait fait beaucoup pour lui. La maison de cèdres qu'il habitait était une grande chose pour le berger de Bethléem; mais qu'était-ce en comparaison de l'avenir que Dieu dévoilait à ses regards? Qu'était tout ce que Dieu avait fait, comparé avec ce qu'il voulait faire? «*Quand tes jours seront accomplis et que tu dormiras avec tes pères, je susciterai après toi ta semence, qui sortira de tes entrailles, et j'affermirai son royaume. Lui, bâtira une maison à mon nom; et j'affermirai le trône de son royaume pour toujours*». On voit donc que ce n'est pas seulement

la courte durée de ses quarante années de règne, qui devait être caractérisée par un tel déploiement de grâce; non, il était parlé de la maison de David pour un long temps à venir, savoir pour toujours.

Lecteur, vers qui toutes ces merveilleuses promesses faites à David dirigent-elles nos regards? Devons-nous les considérer comme pleinement réalisées dans le règne de Salomon? Assurément non. Quelque glorieuse que fût la période durant laquelle ce monarque occupa le trône, elle ne correspond pas au magnifique tableau présenté à David: Ce ne fut dans un sens qu'un moment passager, où un brillant rayon de soleil traversa l'horizon du peuple d'Israël. A peine avons-nous contemplé Salomon au comble de la richesse et de l'honneur, que ces tristes paroles frappent nos oreilles: *«Mais le roi Salomon aima beaucoup de femmes étrangères... et il arriva que ses femmes détournèrent son coeur après d'autres dieux»*. A peine la coupe de toutes les plus exquis délices a-t-elle atteint ses lèvres, qu'elle est brisée par terre, et que son coeur désappointé s'écrie: *«Vanité des vanités, tout est vanité»*. *«Tout est vanité et tourment d'esprit»*.

Le livre de l'Ecclésiaste nous dira combien peu le règne de Salomon répond aux magnifiques promesses faites à David, dans ce septième chapitre du second livre de Samuel. Nous y trouvons les aspirations d'un coeur qui sent un vide douloureux, qui a parcouru, mais en vain, tout le vaste domaine de la création pour y chercher un objet qui le satisfasse. Il nous faut donc regarder au delà du règne de Salomon vers un plus grand que lui, vers Celui dont l'Esprit Saint parle, par la bouche de Zacharie, dans le premier chapitre de l'évangile de Luc: *«Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, car il a visité et sauvé son peuple, et nous a suscité une corne de délivrance dans la maison de David, son serviteur, selon ce qu'il avait dit par la bouche de ses saints prophètes, qui ont été de tout temps; une délivrance de tous nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent, pour accomplir la miséricorde envers nos pères et pour se souvenir de sa sainte alliance, du serment qu'il a juré à Abraham, notre père»*. Et encore, dans les paroles de l'ange à Marie: *«Voici, tu concevras et tu enfanteras un fils, et tu appelleras son nom Jésus. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume»*. Ici, le coeur peut se reposer sans crainte d'être ébranlé. Il n'y a ni doute, ni hésitation, ni interruption, ni exception. On sent que l'on a sous les pieds un roc solide, le Rocher des siècles. On n'est plus ici, comme l'auteur de l'Ecclésiaste, obligé de déplorer l'absence d'un objet capable de remplir les coeurs et de satisfaire les désirs, mais plutôt, comme on l'a fait observer, l'on doit, ainsi que l'épouse du cantique, confesser son entier manque de capacité, pour jouir du glorieux objet présenté à l'âme.

«Il n'y aura pas de fin à son royaume». Les fondements de son trône sont posés dans les profondeurs de l'éternité; son sceptre est marqué du sceau de l'immortalité, et sa couronne porte l'empreinte de l'incorruptibilité. Il n'y aura point alors de Jéroboam pour s'emparer de dix parties du royaume; ce sera pour toujours un tout indivisible, sous l'empire paisible de Celui qui est *«doux et humble de coeur»*. Telles sont les promesses de Dieu à la maison de son

serviteur David. Celui à qui de telles grâces étaient accordées pouvait bien s'écrier dans son étonnement: «Qui suis-je, Seigneur Eternel, et quelle est ma maison, que tu m'aies amené jusqu'ici? Et encore, cela a été peu de chose à tes yeux, Seigneur Eternel!» Qu'était le passé, en comparaison de l'avenir? Dans l'un avait brillé *la grâce*, mais dans l'autre, resplendissait *la gloire*. «L'Eternel donne la grâce et la gloire». La grâce pose les fondations de l'édifice; la gloire le couronne. Cela est toujours vrai, mais à un degré suprême dans l'Eglise, comme nous le lisons dans l'épître aux Ephésiens: «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ; selon qu'il nous a élus en lui, avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour... à la louange de la gloire *de sa grâce*, dans laquelle il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé... afin que (dans l'administration de la plénitude des temps) nous soyons à la louange de sa gloire». Et plus loin: «Mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus».

Nous avons là la grâce et la gloire déployées devant nous de la manière la plus précieuse. La grâce établissant, sur des principes immuables, l'entière rémission des péchés par le sang précieux de Christ, et la pleine acceptation en sa personne bien-aimée; puis, dans le lointain, la gloire, illuminant de ses rayons immortels les âges à venir. C'est ainsi que la parole de Dieu s'adresse à deux grands principes dans le coeur du croyant: la foi et l'espérance. La foi repose sur le passé, l'espérance anticipe l'avenir; la foi s'appuie sur l'oeuvre divine déjà accomplie, l'espérance regarde en avant avec un ardent désir vers ce que Dieu veut encore faire. Quelle position pour le chrétien! de toutes parts, il est rattaché à Dieu lui-même. Dans le passé, il regarde à la croix sur laquelle il repose; dans le présent, il est soutenu, encouragé et consolé par la sacrificature et les promesses; pour l'avenir, il se glorifie dans l'espérance de la gloire de Dieu.

Demandons-nous quel fut l'effet produit sur David par ce déploiement de grâce et de gloire placé devant ses yeux. Une chose est certaine, c'est qu'en entendant les paroles du prophète, il revint de l'erreur où il était tombé en voulant échanger, ainsi que quelqu'un l'a dit, son *glaive* de guerrier contre la *truëlle* du constructeur. Ces paroles lui firent sentir réellement son entière petitesse et la grandeur de Dieu dans ses conseils et dans ses voies. «Et le roi David entra et *s'assit* devant l'Eternel, et dit: *Qui suis-je*, Seigneur Eternel!» Il est impossible de rendre, en langage humain, ce que ressentait si profondément l'âme de David, et qui est exprimé par son attitude et sa demande. Il «*s'assit*». Cette expression nous donne l'idée du repos le plus complet en Dieu, sans qu'aucune ombre en obscurcisse le sentiment. Nul doute, nul soupçon, nulle incertitude. Dieu, dans sa puissance et sa grâce, remplissait toutes ses pensées. Avoir soulevé un doute, aurait été mettre en question la volonté de Dieu

ou sa puissance pour accomplir tout ce dont il avait parlé. Etait-ce possible? Non; le souvenir du passé offrait assez de preuves manifestes de cette volonté et de cette puissance divines.

Heureux sommes-nous de réaliser ainsi notre position devant le Seigneur; de laisser notre coeur s'arrêter sur ses admirables voies de grâce; de nous asseoir en sa présence dans le sentiment entier, dans la jouissance sans nuage de son amour rédempteur. Il est vrai que nous avons peine à comprendre comment il peut aimer des créatures telles que nous; mais il en est ainsi. Nous n'avons qu'à le croire et à nous réjouir.

Remarquons maintenant la question de David: «*Qui suis-je?*» Ici, le moi disparaît. David sent qu'il n'est pour quoi que ce soit dans toutes ces choses. Assis devant l'Eternel, il voit que Dieu est tout, et lui, David, rien. Il ne parle plus de ses actes, de sa maison de cèdres, de son plan de bâtir une maison à l'Eternel; non; il s'étend sur ce que Dieu a fait, et ses pauvres actions à lui retombent à son estime dans leur propre néant. L'Eternel avait dit: «Me bâtirais-tu une maison pour que j'y habite?» Et encore: «L'Eternel t'annonce que l'Eternel te bâtira une maison». L'Eternel enseignait à David qu'il voulait être le premier en tout, et que, par conséquent, ce n'était à personne de lui bâtir d'abord une maison. Il semble, à première vue, que ce soit une leçon facile à apprendre, mais tous ceux qui connaissent quelque chose de leur coeur orgueilleux, savent qu'il en est tout autrement. Abraham et David, Job, Paul et Pierre, ont expérimenté combien il est difficile de mettre le moi de côté et d'exalter Dieu. En fait, c'est ce qu'il y a de plus difficile pour un homme, car toute sa nature est absolument l'opposé de cela; tous ses actes sont basés sur l'exaltation du moi et l'abandon de Dieu.

Il est inutile de fournir des preuves de ce fait. L'Ecriture et l'expérience sont d'accord pour démontrer que l'homme veut être quelque chose, ce qui ne se peut sans attenter aux droits de Dieu. La grâce, au contraire, fait de l'homme rien, et de Dieu tout. «Est-ce là la manière de l'homme?» (littéralement: «la loi de l'homme»). Non, en vérité, mais c'est ainsi que Dieu agit. La manière de l'homme, c'est de s'élever, de se réjouir dans les oeuvres de ses mains, de marcher à la lumière du feu et des étincelles qu'il a allumées; Dieu, au contraire, détourne l'homme de regarder à lui-même, lui apprend à ne voir dans sa propre justice que des haillons souillés, à se mépriser et à s'abhorrer lui-même, à se repentir sur la cendre et la poussière et à s'attacher à Christ seul, comme le naufragé s'attache au roc.

Tel était David, lorsqu'assis devant l'Eternel, et s'oubliant lui-même, son âme s'épanchait en sainte adoration en contemplant Dieu et ses voies. C'est là le vrai culte, tout le contraire de la religiosité humaine. Le premier s'occupe de Dieu dans l'énergie de la foi; la seconde est l'exaltation de l'homme dans un esprit de légalisme. Nul doute que David n'eût paru, à plusieurs, un homme plus vraiment dévoué, lorsqu'il désirait bâtir une maison pour l'Eternel, que lorsqu'il était assis en sa présence. Dans le premier cas, il essayait de faire quelque chose; dans le second, en apparence, il ne faisait rien. Il en est ainsi des deux soeurs de Béthanie, dont l'une, au jugement naturel, aurait semblé avoir fait tout l'ouvrage, tandis que l'autre aurait été estimée oisive. Combien différentes sont les pensées de Dieu! David, assis devant l'Eternel, était dans une position vraie, ce qui n'était pas le cas lorsqu'il cherchait à lui bâtir une maison.

Il faut cependant remarquer que si la grâce nous conduit à ne pas considérer nos propres actes, elle n'empêche nullement que nous agissions réellement pour Dieu. Bien au contraire. Elle empêche seulement l'action inintelligente, et, loin d'abolir le service, elle le met à sa vraie place. Aussi, quand l'âme de David fut restaurée, lorsqu'il eut appris qu'il n'était pas l'homme qui devait construire la maison, et que ce n'était pas le temps pour lui de déposer le glaive, comme il acquiesce promptement et volontiers à ce que l'Eternel lui communique! Il se soumet à tirer encore le glaive du fourreau, à descendre de nouveau sur les champs de bataille, et à être jusqu'à la fin le serviteur militant. Il se retire de l'oeuvre qu'il aurait désiré accomplir, pour la laisser à un autre.

Nous voyons, au chapitre 8, David combattant et frappant ses ennemis, enlevant leurs dépouilles, acquérant ainsi le renom toujours plus grand d'homme de guerre, mais prouvant, par là même, qu'il avait réellement appris la leçon que l'Eternel lui avait enseignée. Il en sera ainsi de tous ceux qui comprennent ce qu'est la grâce et la gloire. Peu importe le caractère du service, que ce soit bâtir la maison ou subjuguier les ennemis de l'Eternel; le vrai serviteur est prêt pour tout. David sortit du saint repos de la maison de l'Eternel, pour combattre les batailles du Dieu des armées, afin de préparer, par ses combats, le terrain à celui qui édifierait cette maison que son coeur aurait tant aimé construire. C'était le vrai renoncement, l'oubli de soi-même. David se montre partout serviteur; en gardant ses troupeaux, dans la vallée d'Ela, comme dans la maison de Saül et sur le trône d'Israël, il maintient ce caractère.

Mais il nous faut passer à d'autres scènes, qui nous feront connaître de nouveaux et plus profonds principes, relativement à David, dans ses rapports avec la maison de Dieu. Il eut à apprendre d'une manière remarquable où devaient en être posés les fondements. Que le lecteur veuille bien parcourir le vingt et unième chapitre du premier livre des Chroniques, parallèle au vingt-quatrième du second livre de Samuel. Ces chapitres rapportent la faute que commit David en faisant dénombrer le peuple. Il s'enorgueillit du nombre des guerriers de ses armées, ou plutôt des armées de l'Eternel, que volontiers il eût compté pour siennes. Il voulait faire le compte de ses ressources, et il eut à en apprendre le néant. L'épée de l'ange destructeur coucha par terre soixante-dix mille hommes de ceux dont il comptait avec orgueil le nombre, et porta à sa conscience, d'une manière solennelle, le grave péché qu'il avait commis en cherchant à dénombrer le peuple du Seigneur. Mais cela eut aussi pour effet de faire ressortir la grâce et le renoncement qui étaient en David. Ecoutons ses touchantes paroles, lorsqu'il s'offre lui-même aux coups du jugement: «Et David dit à Dieu: N'est-ce pas moi qui ai commandé de dénombrer le peuple? C'est moi qui ai péché et qui ai mal agi; mais ces brebis, qu'ont-elles fait? Eternel, mon Dieu, je te prie, que ta main soit sur moi, et sur la maison de mon père, mais qu'elle ne soit pas sur *ton* peuple pour le frapper». C'était une belle manifestation de la grâce; il apprend à dire *ton* peuple, et est prêt à se mettre entre lui et l'épée.

Mais au milieu de la colère, il y avait de la miséricorde. Près de l'aire d'Ornan, le Jébusien, l'ange du jugement remit son épée dans le fourreau: «Alors l'ange de l'Eternel commanda à Gad de dire à David, que David montât pour dresser un autel à l'Eternel dans l'aire d'Ornan, le

Jébusien». Là était le lieu où la miséricorde triompha et fit entendre sa voix au-dessus de celle du jugement. Là, le sang de la victime coula, et là furent posés les fondements de la maison de l'Eternel. «En ce temps-là, David, voyant que l'Eternel lui avait répondu dans l'aire d'Ornan, le Jébusien, y sacrifia. Et le tabernacle de l'Eternel, que Moïse avait fait dans le désert, et l'autel de l'holocauste, étaient en ce temps-là sur le haut lieu de Gabaon; et David ne put point aller devant cet autel pour rechercher Dieu, car il était épouvanté à cause de l'épée de l'ange de l'Eternel. Et David dit: C'est ici la maison de l'Eternel Dieu, et c'est ici l'autel pour l'holocauste d'Israël. Et David ordonna de rassembler les étrangers qui étaient dans le pays d'Israël, et il établit des tailleurs de pierres pour tailler des pierres de taille, pour bâtir la maison de Dieu».

Heureuse découverte ! Rien d'autre n'aurait pu apprendre à David d'une manière aussi effective et avec une instruction aussi profonde pour son âme, le lieu où devait être édifiée la maison de l'Eternel. Si Dieu lui avait directement indiqué le mont Moriija, et lui avait dit quel était l'endroit pour bâtir la maison, jamais David n'aurait eu l'idée de la profonde signification du choix que Dieu faisait. Le Seigneur sait comment conduire les siens et les instruire des desseins secrets cachés dans sa pensée. Il enseigna d'abord David par le moyen du jugement, et ensuite par sa miséricorde, et l'amena ainsi au lieu même où il voulait que son temple fût érigé. Ses besoins lui avaient appris ce qui concerne le temple de l'Eternel, et il commença à tout préparer pour sa construction, comme quelqu'un qui a été enseigné par ses propres fautes, à connaître le caractère de Dieu.

«C'est ici la maison de l'Eternel Dieu»; le lieu où la miséricorde s'est glorifiée vis-à-vis du jugement, où le sang de la victime a coulé, où David a vu son péché effacé. C'était un terrain bien différent de celui où il était, quand il voulait bâtir une maison à l'Eternel, parce que lui habitait une maison de cèdres. Au lieu de dire: «Moi, j'habite dans une maison de cèdres», il pouvait dire: «Je suis un pauvre pécheur pardonné». C'est une chose d'agir sur le fondement de ce que *nous sommes*, et une tout autre d'agir sur le fondement de ce que *Dieu est*. La maison de Dieu doit toujours être le témoin de sa miséricorde, et cela est vrai, soit que nous regardions au temple d'autrefois ou à l'Eglise de maintenant. Tous deux montrent le triomphe de la miséricorde sur le jugement. A la croix, nous contemplons le coup de la justice tombant sur une victime sans tache, puis, le Saint Esprit est descendu pour rassembler des hommes autour de la personne de Celui qui a été ressuscité d'entre les morts. C'est ainsi que David commença à rassembler les pierres de taille et les matériaux dit temple, dès que fut fixé le lieu où il devait être élevé. L'Eglise est le temple du Dieu vivant dont Christ est la principale pierre de l'angle. Les matériaux de l'édifice furent tous préparés et le lieu de sa fondation acheté, au temps des souffrances de Christ; car David représente Christ dans ses souffrances, comme Salomon le représente dans sa gloire. David était l'homme de guerre, Salomon l'homme de paix. David avait à lutter contre des ennemis; Salomon pouvait dire: «Il n'y a ni adversaire, ni événement fâcheux». Ainsi ces deux rois préfiguraient Celui qui, par sa croix et sa passion, a tout préparé pour la construction du temple qui sera manifesté dans son ordre divin et sa perfection, au jour de la gloire à venir de Christ.

David donna la preuve que, si son *jugement* quant au moment de bâtir la maison avait eu besoin d'être corrigé, son *affection* pour la maison elle-même n'en était pas moins fervente. Il disait, à la fin de sa vie: «Et moi, de toute ma force, j'ai préparé, pour la maison de mon Dieu, de l'or pour ce qui doit être d'or, et de l'argent pour ce qui doit être d'argent, et de l'airain pour ce qui doit être d'airain, du fer pour ce qui doit être de fer, et du bois pour ce qui doit être de bois, des pierres d'onyx et des pierres à enchâsser, des pierres brillantes et des pierres de diverses couleurs, et toutes sortes de pierres précieuses, et du marbre blanc en abondance» (1 Chroniques 29: 2 (*)).

(*) En 2 Samuel 24: 24, nous lisons quant au lieu où le temple fut construit: «Et David acheta l'aire et les boeufs pour *cinquante sicles d'argent*». Mais en 1 Chroniques 21: 25, il y a: «Et David donna à Ornan pour la place, en sicles d'or, le poids de *six cents sicles*». Bien loin de présenter une contradiction, la comparaison de ces deux passages nous y fait voir une beauté divine. La *justice* avait évalué l'aire au premier prix; mais la *grâce* «donna» le second. David avait de «l'affection» pour la maison de son Dieu, et, en conséquence, il donna de ce qui lui appartenait en propre, outre ce qu'il avait préparé.

Ainsi la grâce met le service à la place qui lui convient, et, en même temps, y apporte une énergie que ne montrera jamais un service qui n'est pas accompli au temps voulu. David, lorsqu'il était assis en la présence de l'Eternel, et lorsqu'il était dans l'aire d'Ornan, le Jébusien, avait appris des leçons qui le rendaient admirablement propre à préparer tout ce qu'il fallait pour le temple. Il pouvait dire: «Et moi, *de toute ma force*, j'ai préparé», et encore: «Dans *mon affection* pour la maison de mon Dieu, je donne pour la maison de mon Dieu de ce que j'ai d'or et d'argent m'appartenant en propre, *outre tout* ce que j'ai préparé pour la maison du sanctuaire». Sa force et son affection étaient ensemble dévouées à une oeuvre dont l'accomplissement était réservé à un autre.

La grâce rend un homme capable de s'oublier lui-même et de faire de Dieu son objet. Lorsque les regards de David s'arrêtaient sur les amas de richesses que son coeur dévoué avait accumulées, il pouvait dire: «Ce qui vient *de ta main*, nous te le donnons». «Béni sois-tu, Eternel, Dieu d'Israël, notre père, de tout temps et à toujours! A toi, Eternel, est la grandeur, et la force, et la gloire, et la splendeur, et la majesté; car tout, dans les cieux et sur la terre, est à toi. A toi, Eternel, est le royaume et l'élévation, comme Chef sur toutes choses; et les richesses et la gloire viennent de toi, et tu domines sur toutes choses; et la puissance et la force sont en ta main, et il est en ta main d'agrandir et d'affermir toutes choses. Et maintenant, ô notre Dieu, nous te célébrons, et nous louons ton nom glorieux. Et *qui suis-je*, et qui est mon peuple, que nous ayons le pouvoir d'offrir ainsi volontairement? *car tout vient de toi*, et ce qui vient de ta main, nous te le donnons. Car nous sommes étrangers devant toi, et des hôtes, comme tous nos pères; nos jours sont comme l'ombre, sur la terre, et il n'y a pas d'espérance de demeurer ici-bas. Eternel, notre Dieu, toute cette abondance que nous avons préparée afin de te bâtir une maison pour ton saint nom, est de ta main, et tout est à toi».

«*Qui suis-je?*» Quelle question! David n'était rien, et Dieu était tout et en tout. Si jamais il avait eu la pensée que de lui-même il pouvait offrir quelque chose à Dieu, maintenant il ne l'avait plus. Tout venait de l'Eternel, qui, dans sa grâce, permettait à David et à son peuple de lui offrir tout. L'homme ne peut jamais rendre Dieu son débiteur, bien qu'il cherche toujours

à le faire. Le Psaume cinquantième, le premier chapitre d'Esaië, comme le dix-septième des Actes, prouvent tous que l'effort incessant de l'homme, soit juif, soit gentil, est de donner quelque chose à Dieu, mais c'est un vain effort. La réponse de Dieu est: «Si j'avais faim, je ne te le dirais pas». C'est Dieu qui est le donateur, et l'homme, celui qui reçoit. «Qui lui a donné le *premier?*» dit l'apôtre. Le Seigneur accepte volontiers de ceux qui ont appris à dire: «Ce qui vient de ta main, nous te le donnons», mais l'éternité proclamera que Dieu est le premier et grand Donateur. Heureux sommes-nous qu'il en soit ainsi. Heureux est-il pour le pauvre pécheur coupable et au coeur brisé, de reconnaître en Dieu Celui qui donne tout — pardon, vie, paix, sainteté, gloire éternelle! Heureux était-ce pour David, à la fin de sa carrière agitée, de disparaître, ainsi que ses offrandes, derrière la riche abondance de la grâce divine, et de savoir, lorsqu'il donnait à Salomon le plan du temple, que ce serait toujours le monument de la miséricorde de Dieu. La maison devait en son temps, être érigée sur ses fondements en magnificence et en splendeur; l'éclat de la gloire divine devait la remplir d'un bout à l'autre, mais jamais on ne devait oublier qu'elle s'élevait sur cet endroit sacré, où l'effet destructeur du jugement avait été arrêté par la main de la miséricorde souveraine, agissant en relation avec le sang d'une victime sans tache.

Et si nous passons du temple de Salomon à celui qui, dans les derniers jours, s'élèvera au milieu du peuple bien-aimé de Dieu, nous pouvons y voir l'application des mêmes principes célestes. Plus encore: si, du temple terrestre, nous venons à contempler le céleste, nous verrons le glorieux triomphe de la miséricorde au-dessus de toutes les barrières, l'harmonie merveilleuse établie entre la grâce et la vérité, entre la justice et la paix. Du sein de la gloire millénaire, Israël ici-bas, et l'Eglise en haut, regarderont en arrière vers la croix, comme au lieu où la justice a remis sort glaive dans le fourreau, et où la grâce a commencé à élever le monument qui brillera d'une lumière et d'une gloire éternelle, à la louange et à l'honneur de Dieu, le suprême Donateur.

Chapitre 8 - La conjuration

(2 Samuel 11-19)

Nous avons à suivre de nouveau David dans la vallée de l'humiliation — profonde vallée, en vérité, où peuvent se voir clairement de graves péchés et leurs fruits amers. Le sentier de cet homme remarquable est vraiment bien extraordinaire. La tendre main de l'amour n'a pas plutôt restauré son âme et replacé ses pieds sur le roc, que nous le voyons de nouveau descendre dans d'étranges profondeurs de mal. Dieu venait de corriger avec grâce l'erreur que David avait commise relativement à l'érection de la maison de l'Eternel, maintenant ce n'est plus une erreur que nous présente la vie du roi d'Israël, il se montre à nous captif dans les chaînes de la convoitise charnelle. Tel est l'homme, hélas! une pauvre créature, sujette à broncher et à tomber, et qui, à chaque pas, a besoin de l'exercice le plus complet de la grâce et du support divins.

L'histoire du plus obscur croyant présente, quoique sur une moindre échelle, toutes les inconséquences, toutes les inégalités dans la conduite, que nous observons dans celle de David. Et c'est ce qui rend sa vie si particulièrement instructive et intéressante pour nous.

Où est le coeur qui n'a pas été assailli par la puissance de l'incrédulité, comme David lorsqu'il chercha un refuge auprès du roi de Gath? ou qui n'a pas commis d'erreurs quant au service du Seigneur, comme David voulant bâtir, avant le temps convenable, une maison à l'Eternel? ou qui n'a pas ressenti des mouvements d'orgueil et de propre satisfaction, comme David lorsqu'il fit dénombrer le peuple? ou qui n'a pas ressenti les convoitises de la chair, comme David dans l'affaire d'Urie, le Héthien? Un tel homme, s'il existait, trouverait peu d'intérêt à suivre l'histoire de David. Mais nous savons bien qu'il n'en est point ainsi, et que partout où il y a un coeur humain, il est capable de tout ce que je viens d'énumérer, et que, par conséquent, la grâce qui secourut David, doit être précieuse à quiconque connaît sa propre misère.

La période de l'histoire de David dans laquelle nous entrons est étendue, et présente plusieurs principes importants de l'expérience chrétienne et des voies de Dieu. Les faits nous sont sans doute familiers à tous, mais il nous sera profitable de les examiner de près. Le péché de David amène la conspiration d'Absalom.

«Et il arriva, au retour de l'année, au temps où les rois entrent en campagne, que David envoya Joab, et ses serviteurs avec lui, et tout Israël; et ils détruisirent les fils d'Ammon et assiégèrent Rabba; mais *David resta à Jérusalem*» (2 Samuel 11: 1). Au lieu d'être à la tête de son armée, supportant les travaux et les fatigues de la guerre, David se reposait tranquillement dans son palais. C'était donner à l'ennemi un avantage positif sur lui. Du moment qu'un homme abandonne son poste de devoir, ou se retire du lieu du combat, il s'affaiblit. Il a déposé son armure et n'a plus rien qui le défende contre les traits de l'ennemi. Aussi longtemps que nous sommes à l'oeuvre pour le Seigneur, quelle que soit d'ailleurs l'oeuvre, la nature est tenue en bride; mais lorsque nous sommes oisifs et prenons nos aises, elle commence à agir sous l'action et l'influence des choses extérieures. Faisons sérieusement attention à cela. Satan trouvera toujours moyen d'entraîner au mal les coeurs oisifs ainsi que les mains inoccupées. C'est l'expérience que David fit bientôt. S'il avait été à Rabba, avec son armée, ses yeux ne se fussent pas arrêtés sur un objet fait pour agir sur ses passions; mais l'acte même de rester à Jérusalem, donnait entrée à l'ennemi.

Il est bon d'être sans cesse sur nos gardes, car nous avons un ennemi qui veille toujours. «Soyez sobres, veillez», dit l'apôtre: «Votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer». Satan attend l'occasion, et quand il trouve une âme qui n'est pas occupée au service qui lui incombe, il cherchera inévitablement à l'enlacer dans le mal. Il est donc bon et salutaire d'être activement engagé dans le service — dans un service qui découle d'une communion positive avec Dieu, car alors, nous prenons à l'égard de l'ennemi, une attitude d'hostilité positive; mais si nous n'agissons pas ainsi contre lui, il fera de nous ses misérables instruments pour arriver à ses fins. Lorsque David faillit en

énergie, comme chef des armées d'Israël, il devint l'esclave de la convoitise. Triste tableau, et sérieux avertissement pour nos âmes!

Le croyant est, ou bien sous l'énergie de l'Esprit, ou bien sous celle de la chair. Si la première n'agit pas en lui, la seconde prédominera certainement, et il deviendra une proie aisée pour l'ennemi. Il en fut ainsi de David. «Au retour de l'année, au temps où les rois entrent en campagne», lui, David, était en repos dans sa maison; alors que les armées d'Israël, dont il était le chef, combattaient, il restait à Jérusalem. Alors Satan lui présenta un appât qui ne se montra que trop puissant pour son pauvre coeur. Il tomba dans une faute grave, une faute honteuse. Et sa chute, cette fois, ne fut pas le résultat d'une simple méprise. Non; il tomba dans l'abîme du mal moral, de la corruption la plus vile, et sa chute nous invite à suivre l'avertissement sérieux de Paul, lorsqu'il nous dit: «Je mortifie mon corps et je l'asservis». Là nature doit être jugée, sans quoi nous ferons naufrage.

Et remarquons jusqu'où David fut entraîné dans le mal. Ayant sacrifié son caractère de saint, pour suivre sa passion, il cherche à se couvrir d'Urie comme d'un manteau pour échapper au blâme public. Sa réputation doit être maintenue à tout prix. Il essaie de la bonté, mais en vain; il enivre le fidèle serviteur qu'il a déshonoré, mais sans effet; enfin, il le fait tuer par l'épée des fils d'Ammon. Quelle chose terrible! David pensait-il réellement que tout était en règle une fois qu'Urie n'était plus sur son chemin? Oubliait-il que les yeux de l'Eternel le suivaient dans son train de mal? Il semble qu'en cette occasion sa conscience fût entièrement insensible et à aucun degré susceptible de conviction, ainsi que nous aurions pu nous y attendre. Sans cela, il aurait sans doute hésité avant d'ajouter le péché de meurtre à celui d'adultère, il aurait été saisi par la sévère réprimande contenue dans les paroles d'Urie — réprimande d'autant plus pénétrante qu'elle était entièrement inintentionnelle, et il aurait reculé devant le crime. Quelles paroles, en effet, pour les oreilles du roi coupable: «L'arche, et Israël, et Juda, habitent sous des tentes, et mon seigneur Joab, et les serviteurs de mon seigneur, campent en rase campagne, et moi, j'entrerais dans ma maison!» Quel reproche pour David! L'Eternel et son peuple étaient en rase campagne, luttant contre les ennemis d'Israël, tandis que David était chez lui, jouissant de ses aises et satisfaisant les convoitises de son coeur naturel. Certes, il y eut un temps où l'on n'aurait pas vu David sur son lit de repos, pendant que les armées de l'Eternel combattaient, et où il n'aurait pas voulu exposer un fidèle serviteur aux coups de l'ennemi pour se garantir lui-même. Mais tel est l'homme — même le meilleur. Quand l'orgueil enfle le coeur, ou que la passion aveugle les yeux, qui posera la limite à la dépravation humaine? Qui dira à quelles extrémités de mal pourra aller même un David, s'il sort de la communion avec Dieu? Béni soit le Dieu de toute grâce qui a toujours montré que ses ressources sont à la hauteur de tous les besoins et de toutes les misères de ses enfants égarés! Lorsque nous nous rappelons combien le péché lui est odieux, sa grâce parfaite envers le pécheur est bien propre à remplir notre âme d'adoration et de reconnaissance.

Mais quelle que soit la manière dont Dieu agit avec le pécheur, sa sainteté doit être maintenue; aussi dénonce-t-il à David le plus sévère jugement sur sa maison à cause de son péché. Nathan lui est envoyé afin d'amener sa conscience en la présence immédiate de la

sainteté de Dieu. C'est la vraie place pour la conscience. Lorsqu'elle n'y est pas, elle cherchera des expédients et des subterfuges divers pour s'abriter. David, en apprenant le succès de son plan diabolique à l'égard d'Urie, dit au messenger qui lui en apporte la nouvelle: «Tu diras ainsi à Joab . Que cela ne te fâche point, car l'épée dévore autant l'un que l'autre». Il pensait étouffer ainsi toute l'affaire. Il s'imaginait follement qu'une fois Urie hors du chemin, tout irait bien. Mais il y avait un oeil qui pénétrait à travers tout ce voile épais, que l'insensibilité de David avait jeté sur son coeur et sa conscience. «L'épée dévore autant l'un que l'autre»; c'est vrai: la guerre a ses vicissitudes, mais cela ne pouvait satisfaire la sainteté de Dieu. Non; tout devait être mis à nu. Les terribles réseaux du mal dans lesquels Satan avait enlacé les pieds de sa victime, devaient tous être dénoués, — il fallait que la sainteté de la maison de Dieu fût maintenue à tout prix, — que son nom et sa vérité fussent glorifiés, et que son serviteur fût châtié à la vue de toute la congrégation, — oui, «devant le soleil». Au jugement de l'homme, il aurait semblé plus sage de cacher au public le châtement d'un homme si haut placé; mais telle n'est pas la manière d'agir de Dieu. Il veut démontrer à tous qu'il n'a pas de communion avec le mal, et cela par le jugement qu'il exercera au milieu de son peuple. Rien ne peut effacer la tache jetée sur l'honneur et la vérité de Dieu, si ce n'est le jugement public du transgresseur. Les hommes du monde peuvent pour le présent aller en avant et pécher à main levée; mais ceux qui sont en relation avec le nom du Seigneur, ont à se garder purs, ou bien être jugés.

David, cependant, semble avoir été d'une insensibilité surprenante dans toute cette affaire. Même après que la touchante parabole de Nathan a placé devant lui toute la noirceur de sa conduite, bien qu'enflammé d'indignation contre l'égoïsme de l'homme riche, il ne se l'applique pas à lui-même. «Et la colère de David s'embrasa fort contre l'homme; et il dit à Nathan: L'Eternel est vivant que l'homme qui a fait cela est digne de mort». Il prononce ainsi son jugement sans le savoir. Il ne sent pas encore son propre péché. Peut-être se serait-il mis à rechercher le coupable pour le punir, si la parole du prophète n'était venue comme une flèche du Tout-puissant percer sa conscience endurcie. «*Tu es cet homme!*» Effrayante découverte! Le péché était mis à nu dans sa racine même, et David était là, en la présence de Dieu, comme un pécheur frappé dans sa conscience, brisé dans son coeur. Il ne fait plus aucun effort pour s'abriter, ni pour maintenir sa réputation. «*J'ai péché contre l'Eternel*», tel est l'aveu qui sort de son coeur blessé. Son âme est subjuguée par la puissance de la vérité, et nous avons dans le Psaume 51, l'expression de sa repentance, lorsqu'il était prosterné dans la poussière, dans le profond sentiment de son péché et de son abjection devant l'Eternel. «Use de grâce envers moi, ô Dieu! selon ta bonté; selon la grandeur de tes compassions, efface mes transgressions». Là était la ressource bien connue de David, ressource souvent éprouvée. Il apporte son pesant fardeau et le dépose devant la bonté et la tendre miséricorde de Dieu — seule place où son esprit troublé peut trouver le repos. Il sentait que son péché était si odieux, que la miséricorde seule de Dieu pouvait l'effacer. Là seulement, il voyait un vaste abîme qui pouvait engloutir toute son iniquité, et lui donner une paix profonde devant sa propre misère même.

Mais ce n'était pas seulement le pardon de ses péchés que désirait David — il en avait besoin, sans doute; mais il lui fallait plus; c'était d'être purifié intérieurement du pouvoir et de la souillure du péché lui-même. «*Lave-moi pleinement de mon iniquité, et purifie-moi de mon péché*». L'apôtre dit: «Si nous (nous, croyants) confessons nos péchés, il est fidèle et juste (non seulement) pour nous pardonner nos péchés, (mais aussi) pour nous purifier de toute iniquité». Etre purifié de l'iniquité est beaucoup plus que d'avoir le pardon des péchés, et David désirait l'un aussi bien que l'autre. Les deux dépendent de la confession que nous faisons de nos péchés. Or il est beaucoup plus difficile de confesser notre péché, que de demander le pardon. Confesser réellement devant Dieu le péché que nous avons commis, est une chose bien plus humiliante que de demander, d'une manière générale, le pardon de nos fautes. Il est aisé de dire au Seigneur: Pardonne-moi, mais c'est inutile à moins que nous ne confessons nos péchés; et, alors, remarquez-le, c'est simplement une question de foi de savoir que nos péchés sont pardonnés. La Parole dit: «*Si nous confessons nos péchés*». David confesse son péché: «Je connais mes transgressions, et mon péché est continuellement devant moi. Contre toi, contre toi seul, j'ai péché, et j'ai fait ce qui est mauvais à tes yeux; afin que tu sois justifié quand tu parles, trouvé pur quand tu juges». C'était une vraie conviction. Il n'y avait pas d'effort pour pallier le mal, pour s'en prendre aux circonstances, ni aux individus. C'est simplement «*Je*» et «*Toi*» moi, le pécheur, et *Toi*, le Dieu de vérité. «Que Dieu soit vrai, et tout homme menteur!» Le secret d'une vraie restauration est de prendre sa place, comme pécheur, dans la lumière de la vérité de Dieu. C'est l'enseignement de l'apôtre, au chapitre 3 de l'épître aux Romains. La vérité de Dieu y est établie, comme la mesure selon laquelle la condition de l'homme doit être éprouvée. L'effet en est de faire descendre le pécheur dans les profondeurs de son être, au fond même de sa condition morale et pratique aux yeux de Dieu. La vérité de Dieu le dépouille entièrement de tout, et place les parties les plus intimes de son âme à nu devant une sainteté qui ne peut tolérer la moindre tache de péché. Mais lorsque nous sommes ainsi abattus dans la poussière, à la vue de notre corruption, et amenés à nous juger nous-mêmes et à confesser sincèrement nos fautes, nous trouvons Dieu dans la solitude et la souveraineté de sa grâce, introduisant une justice parfaite pour le pécheur coupable et dont la bouche est fermée devant lui.

Dans cette portion si importante des Ecritures, nous sont présentées la vérité et la grâce. La vérité brise le coeur, la grâce le relève; l'une ferme la bouche, afin qu'elle ne se vante plus d'aucun mérite, l'autre l'ouvre, afin qu'elle proclame les louanges et la gloire du Dieu de toute grâce.

David, en esprit, passait à travers la vérité, plus tard mise en évidence en Romains 3. Lui aussi fut conduit à sonder les profondeurs de sa mauvaise nature. «Voici», dit-il, «j'ai été enfanté dans l'iniquité, et dans le péché ma mère m'a conçu». Ici, il regarde au plus bas degré d'abaissement: l'origine de l'homme! Quelle pensée! *Enfanté dans l'iniquité!* Quel bien peut sortir d'un tel être? Rien; son état est irréparable. Remarquez ensuite le contraste: «Tu veux la vérité dans l'homme intérieur». Dieu demande la vérité, et, en réponse, David n'a rien à présenter qu'une origine souillée. Qu'est-ce qui comblera l'immense abîme qui existe entre

un homme né dans le péché, et Dieu demandant la vérité dans l'homme intérieur? Nulle autre chose sinon le sang de Christ. «Purifie-moi du péché avec de l'hysope, et je serai pur; lave-moi, et je serai plus blanc que la neige». En d'autres termes, David se jette, comme un pécheur perdu sans ressource, dans les bras de l'amour rédempteur. Heureuse place de repos! Dieu seul peut purifier un pécheur et le rendre propre pour sa sainte présence. «Fais-moi entendre l'allégresse et la joie, afin que les os que tu as brisés se réjouissent». Il faut que Dieu opère tout; qu'il purifie sa conscience, qu'il ouvre encore son oreille aux accents de la joie et de l'allégresse, qu'il ouvre sa bouche pour enseigner aux transgresseurs ses voies d'amour et de miséricorde, qu'il crée au dedans de lui un coeur pur, qu'il lui rende la joie de son salut, le soutienne par son esprit de franche volonté, et le délivre de la culpabilité du sang. En résumé, dès que la parole de Nathan est tombée avec une puissance divine sur le coeur de David, celui-ci jette le poids écrasant de son fardeau sur la grâce infinie, qui peut s'exercer en vertu du précieux sang de l'expiation; ainsi, pour autant que cela le concerne personnellement, il peut se réjouir de ce que la question survenue entre sa conscience et Dieu, a été parfaitement réglée. La grâce a remporté une glorieuse victoire, et David se retire du champ de bataille, grièvement blessé, sans doute, mais avec une expérience plus profonde de ce que Dieu est, et de ce que la grâce avait fait pour son âme.

Toutefois, le péché de David produisit ses fruits amers en son temps, et il en est toujours ainsi. Rien ne peut empêcher la réalisation de l'avertissement solennel de l'apôtre: «Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera». La grâce peut pardonner l'individu, mais les résultats du péché se montreront certainement. Le pécheur pourra jouir des plus profondes et des plus douces expériences de l'amour divin et de la grâce qui restaure, tout en étant sous la verge. Nous le voyons abondamment dans le cas de David. Il était pleinement et divinement pardonné, lavé et reçu en grâce, néanmoins il dut entendre la déclaration de l'Eternel par la bouche de Nathan: «Et maintenant l'épée ne s'éloignera pas de ta maison, à jamais, parce que tu m'as méprisé, et que tu as pris la femme d'Urie, le Héthien, pour qu'elle fût ta femme». Remarquez cette parole: «Tu m'as méprisé». David avait cherché à cacher son péché aux yeux du public, en faisant disparaître Urie, oubliant l'oeil de Jéhovah qui pénètre tout, et oubliant aussi l'honneur dû à son saint nom. S'il s'était souvenu de l'Eternel au moment où la mauvaise nature faisait entendre sa voix au dedans de lui, il ne serait pas tombé dans le piège. Le sentiment de la présence de Dieu est le grand préservatif contre le mal; mais combien souvent ne sommes-nous pas plus influencés par la présence d'un homme comme nous, que par la présence de Dieu! «Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi; parce qu'il est à ma droite, je ne serai pas ébranlé». Si nous ne réalisons pas la présence de Dieu comme un préservatif *contre* le mal, nous devons la sentir en jugement *à cause* du mal.

«L'épée ne s'éloignera pas de ta maison». Comparez ces paroles avec les glorieuses promesses faites à David, au chapitre 7. C'est la même voix qui annonce la promesse et dénonce le jugement; mais combien le ton en est différent! La première fois, c'est la grâce qui parle; la seconde fois, c'est la sainteté. «Comme par cette chose, tu as donné lieu aux ennemis de l'Eternel de blasphémer, le fils qui t'est né mourra certainement». Mais la mort de l'enfant

n'était que la première annonce de la tempête de jugement qui allait fondre sur la maison de David. Il pouvait jeûner, prier, s'humilier, se prosterner dans la poussière, l'enfant devait mourir. Le jugement doit avoir son cours, et le feu consumant brûler chaque parcelle de ce qui est soumis à son action. L'épée de l'homme «dévore autant l'un que l'autre», mais l'épée de Dieu tombe sur la tête du coupable. Les choses travaillent silencieusement et sont enfin manifestées; le torrent peut couler longtemps sous la terre, mais tôt ou tard il en jaillit. On peut, durant de longues années, suivre en secret une voie de péché, nourrir un principe profane, caresser quelque convoitise impure, satisfaire quelque sentiment coupable, mais la flamme qui couve éclatera à la fin, et nous montrera le vrai caractère de nos actes. C'est une pensée profondément sérieuse. Nous ne pouvons cacher les choses à Dieu, ni lui faire penser que nos mauvaises voies sont droites. Nous pouvons essayer de raisonner avec nous-mêmes, pour nous le faire croire, nous pouvons tenter de persuader nos coeurs par toutes sortes d'arguments plus ou moins plausibles, que telle ou telle chose est bonne, juste et légitime, mais «on ne se moque pas de Dieu; ce qu'un homme sème, il le moissonnera aussi».

Cependant, quelle grâce ne voyons-nous pas briller en cela, comme dans toutes les scènes de la remarquable carrière de David. Bath-Shéba devient la mère de Salomon, qui occupa le trône d'Israël durant la plus glorieuse période de l'histoire de ce peuple, et qui se trouve aussi dans la lignée privilégiée de laquelle, selon la chair, Christ est venu. Chose divine et tout à fait digne de Dieu! La plus sombre scène de la vie de David devient, sous la main de Dieu, le moyen des plus riches bénédictions. C'est ainsi que de celui qui dévorait est sorti le manger, et du fort est sortie la douceur. Nous savons comment ce principe caractérise toutes les voies de Dieu avec les siens. Il juge, sans doute, le mal auquel ils se sont abandonnés, mais il pardonne leurs péchés et fait de leurs manquements et de leurs fautes mêmes, le canal par lequel la grâce coule vers eux. Béni soit à jamais le Dieu de toute grâce qui pardonne nos péchés, qui restaure nos âmes, supporte nos infirmités, et nous fait triompher à travers même notre faiblesse!

Que ne ressentait pas David plus tard, lorsque son oeil se reposait sur son Salomon, «le pacifique»; son Jéhidia, «le bien-aimé de l'Eternel?» Il se rappelait, sans doute, sa chute humiliante, mais en même temps, la merveilleuse grâce de Dieu. N'en est-il pas de même avec nous, mon cher lecteur chrétien? Quelle est notre histoire jour après jour, sinon une histoire de chutes et de relèvements, de hauts et de bas? Pas autre chose; et loué soit Dieu pour l'assurance que nous avons que la grâce couronnera toute l'oeuvre pendant l'éternité.

A la fin du chapitre 12, nous trouvons David combattant de nouveau l'ennemi. C'était sa vraie place. «Et David assembla tout le peuple, et marcha contre Rabba; et il combattit contre elle, et la prit... Et il fit sortir tout le peuple qui s'y trouvait, et les mit sous la scie, et sous des herbes de fer, et sous des haches de fer, et les fit passer par un four à briques; il fit ainsi à toutes les villes des fils d'Ammon. Et David et tout le peuple s'en retournèrent à Jérusalem».

Maintenant, commence la triste histoire des calamités et des douleurs qui fondirent sur David, en accomplissement de la déclaration du prophète, que l'épée ne s'éloignerait pas de sa maison. Le chapitre 13 contient deux des actes les plus diaboliques qui aient souillé un

cercle de famille. Amnon, fils aîné de David, déshonore Tamar, soeur d'Absalom; Absalom fait tuer Amnon et s'enfuit à Geshur où il reste trois ans. David lui permet de revenir, contrairement au commandement positif de la loi. Même s'il n'eût été qu'un homicide involontaire, il aurait dû rester dans une des villes de refuge; mais il était un meurtrier, et c'est chargé de son crime qu'il est reçu par David, sur le fondement des relations naturelles sans confession, sans jugement, sans expiation. «Et le roi baisa Absalom». Oui, le roi baisa le meurtrier, au lieu de permettre à la loi du Dieu d'Israël d'avoir son cours. Qu'arriva-t-il ensuite? «Et il arriva, après cela, qu'Absalom se procura des chars et des chevaux, et cinquante hommes qui couraient devant lui». Ce fut le second pas. La tendresse désordonnée de David pour Absalom ne fit que frayer à celui-ci la voie à une rébellion ouverte. Sérieux avertissement! Agissez mollement avec le mal, et il lèvera plus haut la tête, et finira par vous écraser. D'un autre côté, faites face au mal avec une fermeté d'acier, et la victoire vous est assurée. Ne jouez pas avec le serpent, mais écrasez-le d'un coup sous votre pied. Une décision entière et inflexible est, après tout, le chemin le plus sûr et le plus heureux. Il peut être douloureux d'abord, mais la fin en est la paix.

Remarquez la manière d'agir d'Absalom. Il commence par créer un désir dans les coeurs des hommes d'Israël. «Et Absalom se levait de bonne heure, et se tenait à côté du chemin de la porte; et tout homme qui avait une cause qui l'obligeât d'aller vers le roi pour un jugement, Absalom l'appelait, et disait: De quelle ville es-tu?... Vois, tes affaires sont bonnes et justes, mais *tu n'as personne pour les entendre de la part du roi*. Et Absalom disait: Que ne m'établissent-ils juge dans le pays! Alors tout homme qui aurait une cause ou un procès viendrait vers moi, et je lui ferais justice. Et s'il arrivait qu'un homme s'approchât pour se prosterner devant lui, il lui tendait la main, et le prenait, et le baisait,... et Absalom dérobaient les coeurs des hommes d'Israël». La manière de faire de l'ennemi est d'abord de créer un désir, un besoin, de montrer une lacune, et ensuite il continue en la remplissant par quelque chose ou quelqu'un de son choix. Les coeurs pleinement satisfaits avec David n'avaient point de place pour Absalom.

Il y a là un beau principe quand il s'applique à nos coeurs par rapport à Christ. Si nous sommes remplis de lui, il n'y a en nous de place pour rien d'autre. C'est seulement lorsque Satan a réussi à créer un désir dans nos coeurs, qu'il peut y introduire quelque chose de lui. Lorsque nous sommes capables de dire en réalité: «Le Seigneur est ma portion», nous sommes à l'abri des influences et des appâts que Satan présente pour nous attirer. Que le Seigneur nous garde dans l'heureuse et sainte jouissance de lui-même, de sorte que nous puissions dire avec un saint d'autrefois. «J'essaie de garder toutes mes bonnes choses en Christ, et alors un peu de la créature s'en va».

Absalom dérobaient les coeurs des hommes d'Israël. Il vint avec des paroles flatteuses, et usurpa la place de David dans leurs coeurs et leurs affections. Il était un homme d'un bel extérieur, bien propre à captiver la multitude. «En tout Israël, il n'y avait pas d'homme beau comme Absalom et si fort à louer pour sa beauté; depuis la plante de ses pieds jusqu'au sommet de sa tête, il n'y avait point en lui de défaut». Mais sa beauté et ses flatteries n'avaient aucun effet sur *ceux qui étaient près de la personne de David*. Lorsque le messenger vint, disant:

«Les coeurs des hommes d'Israël suivent Absalom», on vit clairement qui était pour David. «Et David dit à tous ses serviteurs qui étaient avec lui à Jérusalem: Levez-vous, et fuyons... Et les serviteurs du roi dirent au roi: Selon tout ce que choisira le roi, notre seigneur, voici tes serviteurs... Et le roi sortit, et tout le peuple à sa suite; et ils s'arrêtèrent à Beth-Merkhak. Et tous ses serviteurs marchaient à ses côtés; et tous les Kéréthiens, et tous les Péléthiens, et tous les Guittiens, six cents hommes qui étaient venus de Gath à sa suite, marchaient devant le roi... Et tout le pays pleurait à haute voix, et tout le peuple passait; et le roi passa le torrent de Cédron, et tout le peuple passa en face du chemin du désert». Ainsi, il se trouvait beaucoup de coeurs trop attachés à David, pour être entraînés par l'influence séduisante d'Absalom. Ceux qui avaient été avec David dans les jours de son exil, entouraient sa personne bien-aimée au jour de sa profonde douleur. «Et David monta par la montée des Oliviers, montant et pleurant; et il avait la tête couverte, et marchait nu-pieds, et tout le peuple qui était avec lui montait, ayant chacun sa tête couverte, et en montant ils pleuraient». Scène intéressante et bien touchante. En fait, la grâce de la personne de David brille plus pendant cette conjuration que dans aucune autre période de sa vie. Et en même temps, nulle part n'apparaît davantage le sincère dévouement du peuple qui lui est attaché. Lorsque nous contemplons la troupe de ses amis se pressant autour de David, pleurant et marchant nu-pieds dans sa douleur, le coeur se sent plus profondément touché qu'en les voyant entourant son trône. On est alors entièrement convaincu du fait que c'est *sa personne* et non sa position qui les attirait. David n'avait en ce moment rien à leur offrir, sauf d'avoir communion avec lui rejeté; mais il y avait en lui pour ceux qui le connaissaient, un charme qui les liait à lui en tout temps. Ils pouvaient pleurer avec lui, aussi bien que vaincre avec lui. Écoutons le langage de l'un de ces sincères amis de David: «Et Itthaï répondit au roi, et dit: L'Éternel est vivant, et le roi, mon seigneur, est vivant, que dans le lieu où sera le roi, mon seigneur, soit pour la mort, soit pour la vie, là aussi sera ton serviteur». La vie ou la mort, tout était égal dans la compagnie de David.

Mais, en parcourant ces chapitres, rien ne frappe davantage que la soumission d'esprit de David. Lorsque Tsadok amène l'arche au milieu de cette troupe qui pleure, David dit: «Reporte l'arche de Dieu dans la ville; si je trouve grâce aux yeux de l'Éternel, alors il me ramènera, et me la fera voir, elle et sa demeure. Et s'il dit ainsi: Je ne prends point de plaisir en toi; — me voici, qu'il fasse de moi ce qui sera bon à ses yeux».

Quand le Benjaminite Shimhi, la bouche pleine d'injures, sort pour le maudire et jeter des pierres contre lui, et qu'Abishaï veut ôter la tête à cet outrageux, David répond: «Qu'y a-t-il entre moi et vous, fils de Tséruïa? Oui, qu'il maudisse, car l'Éternel lui a dit: Maudis David. Et qui dira: Pourquoi fais-tu ainsi?» Il courbe humblement la tête sous ce que Dieu lui dispense. Il sentait, sans doute, qu'il ne faisait que recueillir le fruit de son péché, et il l'accepte. Il voyait Dieu en toute circonstance, et le reconnaissait avec un esprit soumis et plein de respect. Pour lui, ce n'était pas Shimhi, mais l'Éternel. Abishaï ne voyait que l'homme et voulait agir en conséquence, semblable en cela à ce que fut Pierre plus tard, quand il cherchait à défendre son Maître bien-aimé contre la bande de meurtriers qui venaient le saisir. Pierre et Abishai ne voyaient, l'un et l'autre, que la surface des choses. Ils regardaient aux causes secondaires. Le

Seigneur Jésus, lui, vivait dans la plus profonde soumission au Père: «La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas?» C'est ce qui l'élevait au-dessus de toutes choses. Il regardait au delà de l'instrument vers Dieu — au delà de la coupe il voyait la main qui l'avait remplie. Il importait peu que les instruments fussent Judas, Hérode, Caïphe ou Pilate; en tout, il pouvait dire: «La coupe de mon Père».

David aussi, dans sa mesure, s'élevait au-dessus des agents subordonnés. Il regardait à Dieu seul, et, les pieds nus, la tête couverte, il se courbait devant lui. «L'Eternel lui a dit: Maudis David». Cela suffisait.

Saisir la présence de Dieu et ses voies avec nos âmes, dans chaque circonstance de notre vie journalière, est peut-être une des choses dans lesquelles nous manquons le plus. Nous sommes toujours enclins à regarder aux causes secondaires; nous ne réalisons pas *Dieu en toutes choses*. Et c'est ce qui donne à Satan la victoire sur nous. Si nous étions plus attentifs au fait qu'il n'y a pas un événement de notre vie, du matin jusqu'au soir, dans lequel nous ne puissions entendre la voix de Dieu, et voir sa main, quelle sainte atmosphère nous environnerait! Hommes et choses deviendraient alors pour nous comme des agents dans la main de notre Père, comme autant d'ingrédients dans la coupe qu'il nous présente. Ainsi, nos pensées seraient rendues sérieuses, nos esprits calmés et nos cœurs soumis. Alors nous ne dirions pas avec Abishaï: «Pourquoi ce chien mort maudit-il le roi, mon seigneur? Laisse-moi passer et lui ôter la tête», et nous ne tirerions pas l'épée, comme Pierre, par un mouvement d'emportement charnel. Combien ces deux hommes affectionnés, mais faisant fausse route, n'étaient-ils pas au-dessous de leurs maîtres respectifs! Combien le bruit de l'épée de Pierre sortant du fourreau, a dû blesser l'oreille de son Maître, et combien les paroles d'Abishaï n'ont-elles pas froissé le cœur humble et soumis de David! David pouvait-il songer à se défendre, alors que Dieu agissait envers son âme d'une manière si frappante et si solennelle? Assurément non. Il n'ose faire un pas pour se retirer des mains de l'Eternel. Il était à lui pour la vie ou dans la mort — comme roi ou comme exilé. Bienheureuse soumission!

Mais, comme nous l'avons déjà fait observer, le récit de la conjuration d'Absalom nous montre non seulement la soumission de David à Dieu, mais aussi le dévouement des amis de David à sa personne, qu'ils se trompassent ou non. On voit tous ses hommes forts l'entourant, à sa droite et à sa gauche, et partageant avec lui les insultes et les exécutions de Shimhi. Ils ont été avec lui dans les lieux forts, avec lui sur le trône, avec lui sur le champ de bataille, et maintenant ils sont avec lui dans son humiliation.

Shobi et Barzillai viennent au-devant de David pour le servir, lui et ses hommes, avec une libéralité princière. Ainsi, les pensées des cœurs de plusieurs furent révélées au temps de l'affliction de David, et ainsi furent manifestés ceux qui l'aimaient pour lui-même. Sans doute, David retourna à sa maison et sur son trône avec une confiance plus pleine et plus entière dans l'affection sincère de ceux qui l'entouraient.

Mais il y a une personne sur le caractère de laquelle il faut que nous nous arrêtions un peu.

Je veux parler de Méphibosheth, fils de Jonathan.

A peine David était-il monté sur son trône, qu'il prononça ces paroles si remplies de grâce et bien dignes d'être rappelées: «N'y a-t-il plus personne de *la maison de Saül?* et j'userai envers lui *d'une bonté de Dieu*». «La maison de Saül!» «La bonté de Dieu!» Quelles paroles! Saül avait été son ennemi acharné, et maintenant, sur le trône, l'éclat de sa position, et la plénitude de la grâce divine, le rendent capable de laisser dans l'oubli le passé, et de manifester, non la bonté de David, mais la bonté de Dieu.

Or, la bonté de Dieu a ce caractère spécial qu'elle s'exerce envers ses ennemis. Ainsi que le dit l'apôtre: «Quand nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils». Telle était la bonté que David désirait témoigner à un membre de la maison de Saül. «Et Méphibosheth, fils de Jonathan, fils de Saül, vint vers David, et tomba sur sa face, et se prosterna... Et David lui dit: Ne crains point, car certainement j'userai de bonté envers toi,... et tu mangeras continuellement le pain à ma table. Et il se prosterna, et dit: Qu'est ton serviteur, que tu aies regardé un chien mort comme moi?» Nous avons donc ici un bel exemple de la bonté de Dieu, tandis que, de l'autre, nous voyons sur quel fondement reposait le dévouement de Méphibosheth. Quoique n'ayant pas plus de droit auprès de David qu'un ennemi ou un chien mort, cependant il est reçu en grâce et s'assied à la table du roi.

Mais Méphibosheth avait un serviteur infidèle qui, pour avancer, ses propres affaires, représenta son maître sous un faux jour aux yeux du roi. Les premiers versets du chapitre 16, placent devant nous le récit des actes de Tsiba. En affectant de montrer du dévouement envers David, il noircit Méphibosheth, afin d'obtenir la possession de ses biens. Il prend avantage de l'infirmité corporelle de son maître, pour le tromper et lui nuire. Triste tableau d'un coeur d'homme!

La vérité, cependant, vient au jour; celui à qui l'on avait fait tort est complètement justifié. Lors du retour de David, quand tout trouble a cessé, et qu'Absalom a disparu de la scène, «Méphibosheth, fils de Saül, descendit à la rencontre du roi; et il n'avait pas soigné ses pieds, et n'avait pas fait sa barbe, et n'avait pas lavé ses vêtements, depuis le jour que le roi s'en était allé, jusqu'au jour où il revint en paix». Tel est le témoignage que rend l'Esprit à ce beau caractère. L'absence de son maître bien-aimé, le prive de tout motif d'orner sa personne. Aussi longtemps que David est loin, Méphibosheth est dans le deuil; vraie image de ce que le saint doit être maintenant, durant la période de l'absence de son Maître. La communion avec un Seigneur absent devrait imprimer au caractère chrétien un sceau d'entière séparation. La question n'est aucunement ce qu'un chrétien peut faire ou ne pas faire. Non; un coeur vraiment affectionné au Seigneur lui suggérera la vraie marche à suivre par tous ceux qui attendent le retour du roi.

Quel ressort d'action vraiment divin fournit l'absence de Jésus! «Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut». Demandez à l'homme spirituel pourquoi il s'abstient de choses dont il pourrait jouir. Sa réponse sera: «*Jésus est absent*». C'est le motif le plus élevé. Nous n'avons pas besoin des règles d'un froid formalisme

pour régler nos voies; il nous faut une plus fervente affection pour la personne de Christ, et un plus vivant désir de son prompt retour. Comme Méphibosheth, nous avons expérimenté la bonté de Dieu. Nous avons été pris dans les profondeurs de notre ruine, et placés parmi les princes du peuple de Dieu. N'aimerions-nous donc pas notre Maître? Ne voudrions-nous pas voir sa face? Ne devrions-nous pas régler notre conduite en rapportant constamment tout à lui? Ah! que nos coeurs fussent capables de donner avec joie une réponse prompte et affirmative! Mais c'est là que nous manquons. Nous ressemblons peu à Méphibosheth. Nous ne sommes que trop disposés à flatter, orner et soigner notre odieuse nature — prêts à marcher dans la jouissance sans mesure de cette vie, de ses richesses, de ses honneurs, de son bien-être, de ses raffinements, de son élégance, et cela d'autant plus que nous nous imaginons pouvoir le faire sans forfaire à notre titre, au nom et aux privilèges de chrétiens. Egoïsme vain et détestable! Egoïsme qui tournera à honte au jour de l'apparition de Christ!

Si le rapport qu'avait fait Tsiba touchant Méphibosheth avait été vrai, qu'aurait eu à répondre ce dernier à David lui disant: «Pourquoi n'es-tu pas allé avec moi, Méphibosheth?» Mais il peut dire: «O roi, mon seigneur, mon serviteur m'a trompé; car ton serviteur disait: Je sellerai mon âne et je monterai dessus, et j'irai avec le roi, car ton serviteur est boiteux; et il a calomnié ton serviteur auprès du roi, mon seigneur; mais le roi, mon seigneur, est comme un ange de Dieu; fais donc ce qui est bon à tes yeux. Car toute la maison de mon père n'était que des hommes morts devant le roi, mon seigneur; et tu as mis ton serviteur parmi ceux qui mangent à ta table; et quel droit ai-je encore? et pour quel sujet crierai-je encore au roi?» Nous voyons là la simplicité d'un coeur intègre. Le dévouement non affecté se montre lui-même. Le contraste entre Méphibosheth et Tsiba est frappant. Celui-ci convoite les biens; celui-là ne désire qu'une chose: être près du roi. Aussi, lorsque David dit: «Pourquoi me parles-tu encore de tes affaires? Je l'ai dit: Toi et Tsiba, partagez les champs», Méphibosheth montre aussitôt quelle est la direction de ses pensées et de ses désirs: «*Qu'il prenne même le tout*», dit-il, «puisque le roi, mon seigneur, est revenu en paix dans sa maison». Son coeur était occupé de David, et non de ses propres affaires. Comment se serait-il mis sur le même pied que Tsiba, et aurait-il partagé les champs avec un tel homme? C'était impossible. Le roi était de retour, c'était assez pour lui. Etre auprès de lui valait mieux que tous les biens de la maison de Saül: «*Qu'il prenne le tout*». La proximité de la personne du roi remplissait et satisfaisait tellement le coeur de Méphibosheth qu'il pouvait, sans aucune difficulté, abandonner tout ce que Tsiba avait convoité et qui l'avait conduit à être un trompeur et un calomniateur.

Il en est ainsi de ceux qui aiment le nom et la personne du Fils de Dieu. La perspective chérie de son apparition donne le coup de mort à leurs affections pour les choses de ce monde. Ce n'est pas pour eux une question de savoir si une chose est légitime ou non; voir les choses ainsi est trop froid pour un coeur qui aime. Le fait même de leur attente de ce jour glorieux détourne nécessairement leurs coeurs de toute autre chose, de même que, si nous regardons avec intensité vers un objet spécial, nous n'en voyons plus aucun autre. Si les chrétiens réalisaient davantage la puissance de la bienheureuse espérance, combien leur marche serait séparée du monde et au-dessus de ses recherches. L'ennemi le sait bien, et c'est

pourquoi il a tant travaillé à réduire cette espérance au niveau d'une simple spéculation — d'une doctrine particulière, n'ayant que peu ou point de puissance pratique, et aucune base solide et indiscutable. Il a réussi aussi à faire négliger presque totalement les portions de la révélation qui, d'une manière spéciale, déroulent devant nous les événements en rapport avec la venue de Christ. L'Apocalypse a été regardé, jusqu'à une époque très récente, comme un livre si mystérieux, si profondément incompréhensible, qu'il n'était accessible qu'à un très petit nombre; si même il l'était à quelqu'un. Et même, depuis que l'attention des chrétiens a été plus particulièrement dirigée vers l'étude de ce qu'il renferme, on a introduit et bâti sur les prophéties de ce livre tant de systèmes divergents, on a mis en avant des interprétations si discordantes, que les esprits simples sont effrayés d'aborder un sujet qui, à leur jugement, est inséparablement lié avec le mysticisme et la confusion.

Or il y a un seul grand remède à tout ce mal. *C'est un amour sincère pour l'apparition de Jésus.* Ceux qui l'attendent vraiment, ne disputeront pas beaucoup sur la manière dont elle se fera. Il nous faut poser comme un principe certain, qu'à mesure que les affections diminuent, l'esprit de controverse prévaut.

L'histoire de Méphibosheth nous offre de tout cela un exemple simple et frappant. Il sentait qu'il devait tout à David; qu'il avait été sauvé de la ruine et élevé en honneur. C'est pourquoi, quand la place de David est occupée par un usurpateur, Méphibosheth, dans toute sa conduite, montre qu'il n'a aucune sympathie pour cet état de choses. Il y est étranger, et ne soupire qu'après le retour de celui dont la bonté l'a fait tout ce qu'il est. Ses intérêts, ses destinées, ses espérances, tout se rattachait à David, et rien autre que son retour ne pouvait le rendre heureux.

Oh! qu'il en fût ainsi avec nous, cher lecteur chrétien! Que nous pussions entrer davantage et plus réellement dans notre vrai caractère d'étrangers et de pèlerins, au milieu d'une scène où Satan règne et gouverne! Le temps vient où notre Roi bien-aimé sera ramené au milieu des acclamations de son peuple, lorsque l'usurpateur sera précipité de son trône, et tout ennemi foulé sous les pieds de notre glorieux Emmanuel. Les Absaloms, les Akhitophels, les Shimhis, seront mis à la place qui leur appartient, et, d'un autre côté, tous ceux qui, comme Méphibosheth, auront mené deuil sur l'absence de David, verront les désirs de leurs coeurs pleinement satisfaits. «Jusques à quand, ô Eternel?» que ce soit notre cri, tandis que nous attendons ardemment le premier bruit des roues de son char. La route est longue, rude et pénible; la nuit est obscure et accablante, mais écoutons l'exhortation: «Usez donc de patience, frères». «Celui qui vient viendra, et il ne tardera pas. Or le juste vivra de foi, et si quelqu'un se retire, mon âme ne prend pas plaisir en lui».

Je n'irai pas plus loin dans les détails de la conjuration d'Absalom. Il trouva la fin méritée de ses actes, bien que le coeur de père de David pût s'affliger et verser des larmes sur lui. Son histoire, de plus, peut être regardée comme une figure de celui qui, nous dit Daniel, «prendra possession du royaume par des flatteries» (Daniel 11). Je laisse au lecteur le soin d'étudier, dans le saint volume, ce sujet et d'autres pleins d'intérêt, en demandant au Seigneur de rafraîchir et d'édifier les âmes par la lecture et la méditation de sa Parole, dans ces jours de

ténèbres et de confusion. Il n'y eut jamais un temps où il fût plus nécessaire aux chrétiens de s'adonner avec prière à l'étude de l'Écriture. Des opinions et des jugements opposés, d'étranges doctrines et des théories sans fondement, courent partout, et l'esprit des simples ne sait de quel côté se tourner. Mais, grâce à Dieu, sa Parole est là, devant nous, dans toute sa lumineuse simplicité. En elle, nous avons la source éternelle de la vérité, la règle immuable d'après laquelle tout doit être jugé. Ainsi, tout ce dont nous avons besoin, c'est d'un esprit entièrement soumis à son enseignement. «Si ton œil est simple, tout ton corps sera plein de lumière».

Chapitre 9 - Le cantique et les dernières paroles de David

Le chapitre 22 du second livre de Samuel, parallèle au Psaume 18, renferme le magnifique cantique de David. C'est l'esprit de Christ parlant en David, en rapport avec le triomphe du Seigneur sur la mort par l'excellente grandeur de la puissance de Dieu (Ephésiens 1: 19). Dans ce cantique, comme nous l'enseignent les paroles qui le précèdent (verset 1), David offre à Dieu ses louanges pour la délivrance qu'il lui a accordée, le jour où il le délivra de la main de tous ses ennemis, et particulièrement de Saül. Il rappelle avec reconnaissance les faits glorieux que Dieu a accomplis en sa faveur, mais dans un langage qui nous conduit, de David et de tous ses combats, à ce combat terrible qui se livra autour du tombeau de Jésus, quand toutes les puissances de ténèbres se rangeaient en bataille contre Dieu. La scène était redoutable. Jamais auparavant n'avait été livré un tel combat, ni remportée une semblable victoire; jamais il n'y en eut depuis, et jamais il n'y en aura, soit que nous regardions aux puissances qui étaient en présence, ou aux conséquences qui ont résulté de cette lutte. Le ciel d'un côté, et l'enfer de l'autre; telles étaient les puissances combattantes. Et, quant aux conséquences, qui pourrait les dire et les énumérer? La gloire de Dieu et de son Christ, en premier lieu; puis le salut de l'Église, le rétablissement et la bénédiction des tribus d'Israël, et la pleine délivrance du vaste domaine de la création arraché à la domination de Satan, soustrait à la malédiction de Dieu, et affranchi de la servitude de la corruption. Tels furent quelques-uns des résultats. Terrible fut donc la lutte du grand ennemi de Dieu et de l'homme à la croix et au tombeau de Christ; énergiques et violents furent les efforts de l'homme fort pour ne pas être dépouillé de ses armes et pour que sa maison ne fût pas pillée; mais en vain: Jésus triompha. «Les vagues de la mort m'ont environné, les torrents de Bélial m'ont fait peur; les cordeaux du shéol m'ont entouré, les filets de la mort m'ont surpris; dans ma détresse, j'ai invoqué l'Éternel, et j'ai appelé mon Dieu, et, de son temple, il a entendu ma voix, et mon cri est parvenu à ses oreilles». En apparence, c'était la faiblesse, mais en réalité, la puissance. Celui qui semble être le vaincu, devient le vainqueur. «Jésus fut crucifié en infirmité, mais il vit par la puissance de Dieu». Son sang ayant été répandu, comme victime pour le péché, il remit son esprit entre les mains du Père, qui, par l'Esprit éternel, l'a ramené d'entre les morts. Il n'a pas résisté, mais il s'est laissé fouler aux pieds, et il a brisé ainsi la puissance de l'ennemi. Satan, par les mains de l'homme, l'a cloué à la croix, l'a fait descendre au sépulcre et a scellé la pierre sur lui, afin qu'il ne pût pas se relever; mais il est sorti «du puits de la destruction et du borbier fangeux»,

«ayant dépouillé les principautés et les puissances». Il est descendu au coeur même du domaine de l'ennemi, afin de pouvoir l'exposer ouvertement en triomphe.

Du verset 8 au 20, nous voyons l'intervention de Jéhovah en faveur de son serviteur juste, exprimée dans un langage d'une puissance et d'un sublime au-dessus de toute expression. Les images employées par le psalmiste inspiré sont du caractère le plus solennel et le plus propre à faire impression: «La terre fut ébranlée et trembla; les fondements du ciel furent secoués et furent ébranlés, parce qu'il était irrité... Il abaissa les cieux, et descendit; car il y avait une obscurité profonde sous ses pieds. Et il était monté sur un chérubin, et volait, et il parut sur les ailes du vent. Et il mit autour de lui les ténèbres pour tente, des amas d'eaux, d'épaisses nuées de l'air... L'Eternel tonna des cieux, et le Très-Haut fit retentir sa voix. Et il tira des flèches et dispersa mes ennemis; il lança l'éclair, et les mit en déroute. Alors les lits de la mer parurent, les fondements du monde furent mis à découvert, quand l'Eternel les tançait par le souffle du vent de ses narines. D'en haut, il étendit sa main, il me prit, et me tira des grandes eaux». Quel langage! Où trouverons-nous quelque chose qui l'égale? La colère du Tout-Puissant, le tonnerre de sa puissance, les convulsions de l'édifice entier de la création, l'artillerie du ciel — toutes ces idées, placées devant nous en traits de feu, dépassent l'imagination de l'homme. La tombe de Christ était le centre autour duquel le combat se livrait dans toute sa force, car là gisait le Prince de la vie. Satan y déployait toute sa force; il y apportait toute la puissance de l'enfer pour le soutenir, tout «le pouvoir des ténèbres», mais il ne pouvait garder son captif, parce que tous les droits de la justice avaient été satisfaits. Le Seigneur Jésus triompha de Satan, de la mort et de l'enfer, en parfaite conformité avec toutes les exigences de la justice. C'est là la joie et la paix du pécheur. Il ne servirait de rien que l'on nous dise que c'est Dieu sur toutes choses, béni éternellement, qui a vaincu Satan, une de ses créatures. Mais apprendre que lui, comme le représentant de l'homme, comme le substitut du pécheur, comme la sauvegarde de l'Eglise, a remporté la victoire, cela, lorsqu'on le croit, donne à l'âme une paix ineffable; et c'est ce que l'évangile nous dit, c'est là le message qu'il fait retentir aux oreilles du pécheur. L'apôtre nous dit que Christ «a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification». Ayant pris sur lui nos péchés, et étant descendu sous leur poids dans le sépulcre, la résurrection était nécessaire comme preuve divine de l'accomplissement de son oeuvre. Le Saint Esprit, dans l'évangile, nous le présente comme ressuscité, monté au ciel et assis à la droite de Dieu, et ainsi dissipe dans le coeur du croyant, tout doute, toute crainte, toute hésitation.

Le grand argument de l'apôtre, en 1 Corinthiens 15, est basé sur ce sujet. Le pardon des péchés est prouvé par la résurrection de Christ. «Si Christ n'est pas ressuscité, vous êtes encore dans vos péchés». Et, comme conséquence, si Christ est ressuscité, vous n'êtes pas dans vos péchés. Ainsi la résurrection et le pardon des péchés tombent ou demeurent ensemble. Reconnaissez que Christ est ressuscité, et vous reconnaissez le pardon du péché. «Mais maintenant», s'écrie l'apôtre triomphant, «Christ a été ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui sont endormis». Cela règle et établit tout. Du moment que vous détournez les yeux d'un Christ ressuscité, vous perdez le sentiment plein, profond, divin, et

procurant la paix du pardon des péchés. Le plus riche fonds d'expérience, la plus vaste étendue d'intelligence, ne peuvent pas être le fondement de la confiance. Il n'y a rien d'autre que JESUS RESSUSCITE.

Du verset 21 au verset 25, nous voyons le fondement de l'intervention de Jéhovah en faveur de son serviteur. Ces versets démontrent que, dans tout ce cantique, l'Esprit Saint a en vue un plus grand que David. David ne pouvait pas dire: L'Eternel m'a récompense selon ma justice; il m'a rendu selon la pureté de mes mains. Car j'ai gardé les voies de l'Eternel et je ne me suis pas méchamment détourné de mon Dieu; car toutes ses ordonnances ont été devant moi; et de ses statuts, je ne me suis point écarté; et j'ai été parfait envers lui, et je me suis gardé de mon iniquité. Et l'Eternel m'a rendu selon ma justice, selon ma pureté devant ses yeux». Quelle différence entre ce langage et celui du Psaume 51, sur lequel nous nous sommes déjà arrêtés. Là, il est dit: «Use de grâce envers moi, ô Dieu! selon ta bonté; selon la grandeur de tes compassions, efface mes transgressions». C'était un langage qui convenait à un pécheur tombé en faute, et David sentait qu'il l'était. Il n'ose pas parler de sa justice qui était comme des haillons souillés; et quant à sa récompense, tout ce qu'il méritait en justice, sur le terrain de ce qu'il était, c'était l'étang de feu.

C'est pourquoi, le langage de notre chapitre est celui de Christ qui seul pouvait le tenir. Lui, béni soit son nom, pouvait parler de sa justice, de son intégrité et de la pureté de ses mains. Et ici, nous pouvons remarquer la merveilleuse grâce qui brille dans la rédemption. Le Juste prend la place du coupable. «Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui». C'est là, pour le pécheur, la place de repos. Là, il contemple la victime sans tache clouée au bois maudit *pour lui*; là, il voit une pleine rédemption, fruit de l'oeuvre parfaite de l'Agneau de Dieu, et là aussi, il voit Jéhovah intervenant en faveur de son glorieux représentant, de son substitut plein de grâce, et, comme conséquence, intervenant en sa propre faveur, et cela sur le fondement de la plus stricte justice. Quelle profonde paix pour un coeur gémissant sous le poids du péché! Oui, une paix divine et ineffable!

Lecteur, si vous n'êtes pas encore entré dans la jouissance de cette paix, laissez-moi vous demander pourquoi vous ne la possédez pas? Pouvez-vous lire ce chapitre en sachant de qui est ce langage, et hésiter un seul instant, à saisir les précieux résultats de l'oeuvre de Christ, mort et ressuscité? Dieu n'a rien laissé d'inachevé relativement à ce qui nous assure la paix. Christ a tout accompli, et le Saint Esprit rend à l'évangile un témoignage si clair et si évident, quant au salut parfait qui est en Jésus Christ, notre Seigneur, que rien, sauf l'incrédulité, ne peut s'y refuser. *Tout a été accompli*. Précieux message! Puissent nos coeurs y prendre toujours plus plaisir, quand nous pensons à tous nos péchés odieux!

Le cantique de David se termine par une belle allusion aux gloires des derniers jours, qui lui donne un caractère de plénitude et de largeur particulièrement édifiant: «Les fils de l'étranger se sont soumis à moi»; «je te célébrerai parmi les nations», etc. Nous sommes conduits ainsi par un sentier merveilleux qui, commençant à la croix, aboutit au royaume. Celui qui gisait dans le tombeau doit s'asseoir sur le trône; la main qui fut percée par les clous,

portera le sceptre, et le front qui fut déshonoré par une couronne d'épines, sera ceint d'un diadème de gloire. Et la pierre de couronnement ne sera mise sur le sommet de l'édifice, que l'amour rédempteur a commencé d'ériger, que lorsque Jésus de Nazareth, le crucifié, montera sur le trône de David et régnera sur la maison de Jacob. Alors les gloires de la rédemption seront vraiment célébrées au ciel et sur la terre, parce que le Rédempteur sera exalté, et que les rachetés seront rendus parfaitement et éternellement heureux. Du sein des gloires et des splendeurs de ce jour de bonheur, nous regarderons en arrière à la croix où le Seigneur fut attaché, comme à la base et au fondement de tout ce glorieux édifice, et le souvenir de cet amour qui le fit descendre dans la mort, animera d'une ferveur toujours plus grande et toujours nouvelle le cantique de la rédemption: «Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir la puissance, et richesse, et sagesse, et force, et honneur, et gloire, et bénédiction».

Nous apprenons une leçon semblable dans le chapitre 23, qui renferme les dernières paroles de David. Il est profondément intéressant de voir dans l'histoire de tout serviteur de Dieu, qu'après avoir appris l'entière vanité de toutes les ressources humaines et terrestres, ils ont été rejetés sur Dieu, et ont trouvé en lui un sûr refuge, une part qui ne manque pas. Il en fut ainsi de celui dont nous avons parcouru et médité l'histoire. Durant toute sa carrière, il eut à apprendre que la grâce divine seule pouvait répondre à ses besoins, et à la fin, il l'exprime complètement. Soit que nous considérions son «cantique», ou ses «dernières paroles», le grand sujet que nous trouvons dans l'un comme dans l'autre, celui qui y occupe une place prééminente, c'est la suffisance de la grâce divine.

Cependant, les dernières paroles de David tirent leur force et leur énergie de la connaissance des exigences de Dieu dans son caractère gouvernemental: «Celui qui domine sur les hommes sera juste, dominant en la crainte de Dieu». C'est là la mesure de ce que Dieu demande. Rien de moins ne peut satisfaire, et parmi ceux qui gouvernent les hommes, y aura-t-il quelqu'un qui y réponde entièrement? Nous pouvons parcourir toute la liste de ceux qui ont occupé les trônes de ce monde, sans en trouver un seul qui satisfasse aux deux grandes caractéristiques que renferme ce verset: être juste, et dominer dans la crainte de Dieu.

Le Psaume 82 nous présente le défi divin jeté à ceux qui ont été établis dans une place d'autorité. «Dieu se tient dans l'assemblée de Dieu; il juge au milieu des juges». Et qu'y trouve-t-il? Est-ce la justice et la crainte de son nom? Ah! non; loin de là. «Jusques à quand jugerez-vous injustement, et ferez-vous acception de la personne des méchants?» Tel est l'homme: «Ils ne connaissent ni ne comprennent; ils marchent dans les ténèbres — tous les fondements de la terre chancellent». Quelle est donc la ressource, dans cet état de choses si humiliant? «Lève-toi, ô Dieu! juge la terre; car tu hériteras toutes les nations». Le Seigneur Jésus est présenté ici comme le seul capable d'occuper le trône selon les pensées de Dieu, et, dans le Psaume 72, nous avons un bel aperçu de ce que sera son gouvernement: «Il jugera ton peuple en justice, et tes affligés avec droiture... Il fera justice aux affligés du peuple, il sauvera les fils du pauvre, et il brisera l'oppresseur... Il descendra comme la pluie sur un pré fauché, comme les gouttes d'une ondée sur la terre». Tout le psaume nous montre ce que sera le royaume millénaire du Fils de l'homme, et s'harmonise d'une manière parfaite avec l'esprit des

dernières paroles de David: «Il sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, un matin sans nuages: par sa clarté, l'herbe tendre germe de la terre après la pluie». Quelle impression rafraîchissante et vivifiante font ces paroles! Comme le coeur aime à se détourner de la triste et sombre scène du présent, pour contempler «un matin sans nuages». Actuellement, il n'en est point de tels. Comment cela pourrait-il être? Comment une race déchue, une création qui soupire, pourrait-elle jouir d'un ciel sans nuages? Cela est et sera impossible jusqu'à ce que l'efficacité expiatoire du sang de la croix ait été appliquée à tout, et que la création entière soit entrée dans son plein repos, à l'ombre des ailes d'Emmanuel.

Regardez où vous voudrez; les nuages et l'obscurité sont partout. Une création qui soupire, Israël dispersé, l'Eglise en ruine, des systèmes de perversion, une profession sans réalité, des principes corrompus — toutes ces choses tendent, comme la fumée du puits de l'abîme, à obscurcir l'horizon autour de nous et à troubler notre vision. Aussi, comme le coeur tressaille à la pensée d'un matin sans nuages! Le psalmiste le nomme bien: «la clarté après la pluie». Les enfants de Dieu ont toujours senti que ce monde est un lieu de nuages et de pluie, une vallée de larmes; mais le matin millénaire mettra fin à toutes ces choses; son soleil levant dissipera les nuages, et Dieu lui-même essuiera les larmes de dessus tout visage (Esaïe 25: 8). Brillante et heureuse perspective! Bénie soit la grâce qui la place devant nous, et l'oeuvre expiatoire qui nous y donne un titre assuré!

Comme nous l'avons fait remarquer, aucun de ceux qui ont une place d'autorité n'a atteint la mesure divine, telle que la posent les dernières paroles de David. Lui-même le sentait. Il dit: «Quoique ma maison ne soit pas ainsi avec Dieu». Tel était le sentiment d'âme humble et soumis de ce qu'il était. Nous avons déjà vu combien il sentait pleinement, profondément et sans arrière-pensée, l'immense distance qui existait entre ce qu'il était *personnellement* et les exigences divines, lorsqu'il s'écriait: «*J'ai* été enfanté dans l'iniquité», et: «Voici, *tu* veux la vérité dans l'homme intérieur». Son expérience était la même, quand il se considérait dans sa position *officielle*: «Quoique ma maison ne soit pas ainsi avec Dieu». Ni comme *homme*, ni comme *roi*, il n'avait été ce qu'il aurait dû être. Et c'est pour cela que la grâce était si précieuse à son coeur. Il considérait le miroir de la loi parfaite de Dieu et y voyait sa propre difformité; puis il regardait à «l'alliance éternelle» de Dieu avec lui, «à tous égards *bien* ordonnée et *assurée*», et sur elle, il se reposait avec une simplicité entière. Bien que la maison de David ne fût pas ordonnée en tout, l'alliance de Dieu l'était, et ainsi il pouvait dire: «C'est là tout mon salut et tout mon plaisir». Il avait appris à détourner ses regards de lui-même et de sa maison, pour les porter vers Dieu et vers son alliance éternelle. Et nous pouvons dire que le sentiment de ce que la grâce avait fait pour lui était profond et réel dans la mesure où il saisissait la réalité et la profondeur de son néant comme homme et comme roi. La vue de ce que Dieu est l'avait humilié; la vue de ce que Dieu est l'avait relevé. C'était sa joie, alors qu'il atteignait le bout de toutes les choses humaines, de trouver son repos dans la précieuse alliance de son Dieu, dans laquelle il trouvait renfermés et éternellement assurés tout son salut et tout son plaisir.

Qu'il est précieux, mon cher lecteur, de trouver ainsi notre *tout* en Dieu, non seulement afin qu'il comble ce qui nous manque, ou remplisse le vide des objets humains, mais pour qu'il soit Celui qui remplace tout, personnes ou choses, dans notre appréciation. C'est cela qu'il nous faut. Dieu doit être mis au-dessus de tout, non seulement quant au pardon de nos péchés, mais quant à tous nos besoins. «Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre... Tournez-vous vers MOI, et soyez sauvés».

Il y a bien des personnes qui peuvent se confier en Dieu pour le salut, mais qui manquent beaucoup à le faire dans les petits détails de leur vie; et cependant, Dieu est glorifié aussi lorsque nous le faisons le dépositaire de tous nos soucis, et celui qui porte tous nos fardeaux. Il n'y a rien de trop petit pour lui être apporté, et rien de si petit que nous ne trouverions au-dessus de notre capacité, si seulement nous entrons dans le vrai sentiment de notre néant.

Mais nous trouvons, dans ce chapitre 23, un autre élément qui peut sembler y être introduit d'une manière abrupte; je veux dire ce qui y est rapporté des hommes forts de David. J'y ai déjà fait allusion, mais il est intéressant de le remarquer en relation avec l'alliance de Dieu.

Il y avait deux choses qui réjouissaient, encourageaient et consolait David; c'étaient la fidélité de Dieu et le dévouement de ses serviteurs. Et si nous regardons à la fin de la course de Paul, nous voyons qu'il avait les mêmes sources de consolation et d'encouragement. Dans la seconde épître à Timothée, il jette un coup d'oeil sur l'état de choses qui l'entoure. Il voit la «grande maison», qui assurément n'était pas ainsi que Dieu le demandait; il voit tous ceux d'Asie qui se sont détournés de lui; il voit Hyménée et Philète enseignant de fausses doctrines et renversant la foi de plusieurs; il voit Alexandre, l'ouvrier en cuivre, montrant beaucoup de méchanceté; il voit un grand nombre de personnes ayant des oreilles qui leur démangent, s'accumulant des docteurs selon leurs propres convoitises, et se détournant de la vérité pour suivre des fables; il voit les temps fâcheux s'avançant avec une effrayante rapidité; en un mot, il voit tout l'édifice, humainement parlant, s'en allant en pièces; mais, comme David, il se repose dans l'assurance que «le solide fondement de Dieu demeure», et il est réjoui par le dévouement individuel de quelque homme vaillant ou autre, qui, par la grâce de Dieu, est resté fidèle au milieu du naufrage général. Il se rappelait la foi d'un Timothée, l'amour d'un Onésiphore, et de plus, il était réjoui par le fait que, dans les temps les plus sombres, il y aurait une compagnie de fidèles qui invoqueraient le Seigneur d'un coeur pur. Il exhorte Timothée à les suivre, en se purifiant des vases à déshonneur de la grande maison.

Il en était ainsi de David. Il pouvait compter ses hommes forts et rapporter leurs exploits. Bien que sa propre maison ne fût pas ainsi qu'elle devait être, et que «les fils de Bélial» fussent autour de lui, il pouvait cependant parler d'un Adino, d'un Eléazar, d'un Shamma, hommes qui avaient hasardé leur vie pour lui, et avaient signalé leurs noms par des exploits sur les incirconcis.

Grâces à Dieu, il ne se laissera jamais sans témoignage; il aura toujours dans ce monde un peuple dévoué à son nom. Si nous ne savions et ne croyons pas cela, nos coeurs, dans un

temps comme celui-ci, pourraient vraiment défaillir au dedans de nous. Un petit nombre d'années a suffi pour opérer un grand changement dans la sphère d'action de beaucoup de chrétiens. Les choses ne sont plus parmi nous ce qu'elles étaient auparavant, et nous pouvons dire en vérité: «Notre maison n'est pas ainsi avec Dieu». Plusieurs d'entre nous ont pu être désappointés. Nous attendions beaucoup, et combien peu nous avons trouvé! Nous avons vu que nous étions juste comme d'autres, ou que, si nous différions en quelque chose, c'était en ayant une profession plus élevée, et en conséquence, une plus grande responsabilité, mais avec de plus grandes inconséquences. Nous pensions être quelque chose, mais nous nous trompions grandement, et maintenant, nous devons reconnaître notre erreur. Le Seigneur veuille nous accorder de l'apprendre vraiment, entièrement et dans la poussière, en sa présence, afin que nous n'élevions plus jamais nos têtes, mais que nous marchions dans un sentiment constant que nous ne sommes rien. Nous pouvons faire notre profit de ce que le Seigneur dit à Laodicée: «Parce que tu dis: Je suis riche, et je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien; et que tu ne connais pas que toi, tu es le malheureux et le misérable, et pauvre, et aveugle et nu, je te conseille d'acheter de moi de l'or passé au feu, afin que tu deviennes riche, et des vêtements blancs, afin que tu sois vêtu, et que la honte de ta nudité ne paraisse pas, et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies».

Si notre expérience passée nous conduit à nous attacher plus étroitement à Jésus, nous aurons une raison pour bénir le Seigneur pour tout ce qui nous est arrivé; et, en tout cas, nous ne pouvons que sentir que c'est une grâce spéciale d'avoir été délivré de tout faux fondement de confiance. Si nous avons cherché à édifier un système, il est bon d'être soustrait à son influence et d'être amenés à s'attacher simplement à la Parole et à l'Esprit de Dieu, que Dieu a donnés à l'Eglise pour l'accompagner dans son sentier à travers le désert. Et nous ne sommes pas non plus privés du précieux encouragement provenant du dévouement de tel ou tel serviteur de Dieu. Il y en a plusieurs qui montrent leur affection pour la personne de Christ, et la haute estime dans laquelle ils tiennent la doctrine de l'Eglise. C'est une grande grâce. Bien que l'ennemi ait fait beaucoup de mal, il ne fait pourtant pas tout ce qu'il voudrait. Il y a encore des «hommes forts», prêts à dépenser leurs forces et leur énergie pour la défense de l'évangile. Veuille le Seigneur augmenter leur nombre; qu'il veuille aussi accroître la puissance de leur témoignage, et enfin, qu'il nous donne d'être toujours plus reconnaissants d'avoir devant nous, dans sa Parole, la vraie position et le vrai sentier de ses serviteurs dans ces derniers jours, et des principes qui seuls peuvent nous soutenir au milieu des luttes nombreuses et de la confusion croissante. Tout ce qu'il nous faut, c'est d'être gardés fidèles jusqu'au bout. Si nous cherchons à faire quelque bruit dans le monde, ou à créer un témoignage, nous serons désappointés; mais si nous sommes satisfaits de marcher humblement avec notre Dieu, nous aurons des sujets de nous réjouir, et notre travail ne sera pas vain dans le Seigneur.

David avait voulu faire beaucoup dans sa vie, et sa pensée était sincère; mais il eut à apprendre que la volonté de Dieu à son égard était qu'il *servît* «en sa propre génération». Nous aussi, il nous faut apprendre qu'un esprit humble, un coeur dévoué, une conscience

délicate, un dessein droit, sont beaucoup plus aux yeux de Dieu que des services extérieurs, quelque brillants et attrayants qu'ils paraissent. «Ecouter est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille, meilleur que la graisse des béliers». Paroles salutaires, en un jour de religiosité comme celui-ci, où le principe divin est à peine maintenu.

Que le Seigneur nous garde fidèles jusqu'à la fin, en sorte que si, comme ceux qui nous ont précédés, nous nous endormions en Jésus, ou que nous fussions ravis à sa rencontre en l'air, nous soyons trouvés «sans tache, et irréprochables devant lui, en paix». En attendant, méditons la parole de l'apôtre à son enfant Timothée: «Le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau: Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et: Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur».

Quelques réponses à l'incrédulité moderne

Darby J.N. – ME 1888 page 432 - ME 1889 page 14

1. L'autorité des Ecritures

H. — On cherche de bien des manières à discréditer les Ecritures et à diminuer, sinon à annuler leur autorité. Il est évident que, pour établir cette autorité, on ne peut entrer, avec la masse des lecteurs, dans des arguments fondés sur la philologie, ou même sur la critique historiques. Si les Ecritures n'ont pas en elles-mêmes, telle qu'elles sont, l'autorité comme parole de Dieu, cette autorité a disparu et, avec elle, toute communication directe de la part de Dieu. Si l'Ecriture n'est pas la parole de Dieu, rien d'autre ne l'est, et l'homme est privé de toute communication directe venant de Dieu. L'immense portée de ce fait est évidente d'elle-même.

La grande question n'est pas, s'il ne s'est point introduit dans le cours des siècles, et par la négligence de l'homme, des défauts dans le recueil des communications divines, défauts auxquelles on peut travailler à porter remède par toutes les recherches possibles, — il s'agit de savoir, en premier lieu, si de telles communications existent, et, secondement, si nous en avons un recueil donné de Dieu.

On admet volontiers que ce recueil est donné par le moyen de l'homme; qu'une grande partie de son contenu est l'histoire de l'homme tel qu'il était, avec une certaine mesure de lumière divine ou sans elle, dans des relations spéciales bien qu'imparfaites, ou bien avec la lumière divine descendue par tradition de ceux qui étaient en communication plus directe avec elle; en un mot, on admet que les Ecritures nous donnent l'opération complète de la lumière divine dans toutes ses phases et tous ses effets, et les opérations de l'esprit de l'homme sous cette lumière dans ses diverses phases. On admet encore que l'objet même d'une grande partie de l'Ecriture, est de montrer les résultats produits dans l'homme mis ainsi à l'épreuve de différentes manières, afin qu'il apprît à se connaître lui-même, et, en même temps, de montrer agissant au milieu de tout, la patience d'un Dieu plein de condescendance. Tout cela est admis, et même on y insiste.

Mais là n'est point la question. La voici: Les Ecritures sont-elles un recueil divin des communications divines, dans lequel *Dieu* a déployé devant nous tout ce qui vient d'être énuméré, et nous a donné, en outre, son jugement et ses pensées quant à ces choses, ainsi que le fondement de nos relations avec lui? S'il en est ainsi, les Ecritures forment un contraste complet et absolu avec tout autre livre. Parmi les autres livres, il n'y en a point qui soient un recueil donné de Dieu, nous révélant ses pensées; les Ecritures le sont.

Elles prennent l'humanité sous toutes ses faces, et, la montrant telle qu'elle est dans la lumière et sous les yeux de Dieu, elles répandent sur nous cette lumière, de sorte que les ténèbres sont passées et que la vraie lumière luit maintenant.

Il peut y avoir en nous des aspirations vers Dieu, le travail de la conscience, des sentiments de nos besoins, nous donnant une idée beaucoup plus réelle de ce que Dieu doit être pour nous aider, que ne peuvent le faire les raisonnements d'une orgueilleuse intelligence. La révélation de Dieu répond pleinement à tout, et voilà ce que nul homme ne saurait faire. Dans les Ecritures, Dieu a tracé la description, si utile pour nous, de ces exercices de l'âme, de sorte que nous puissions d'autant mieux comprendre la réponse propre à y satisfaire. Il a mis en lumière, dans des réalités historiques et dans les investigations morales du coeur, sans la loi et sous la loi, ces besoins et ces ardents désirs de l'âme, et a montré l'impuissance de l'homme pour arriver jusqu'à Dieu et répondre à ce qu'il est et exige.

Dans les Ecritures, nous avons les luttes d'un Job, les exercices du coeur dans les Psaumes, l'expérience de toutes les choses qui sont sous le soleil dans l'Ecclésiaste; nous y voyons l'homme laissé à lui-même avant le déluge, l'homme placé sur le terrain de l'obéissance à la loi, l'homme dans une royauté dépendante de Dieu en Israël, et l'homme ayant une suprématie sans contrôle à Babylone. Les résultats de toutes ces diverses positions de l'homme et de toutes ses expériences, nous sont donnés dans les Ecritures; puis enfin, en Christ, le dernier Adam, Dieu est pleinement révélé, et Christ, mourant, afin que ce puisse être avec justice, est le chemin qui conduit à Dieu.

Cela n'est pas une spéculation sur ce que Dieu peut être; c'est une *révélation* de ce qu'il est et de ce qu'est le chemin vers lui. Si le christianisme est vrai, voici ce qu'il est: «Puisque, dans la sagesse de Dieu, le monde; par la sagesse, n'a pas connu Dieu, il a plu à Dieu, par la folie de la prédication, de sauver ceux qui croient». Ce ne sont pas les spéculations de l'esprit humain, mais Christ crucifié, aux Juifs, occasion de chute, aux nations, folie; mais pour nous qui sommes sauvés, Christ, la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu. Dieu a fait de la sagesse du monde une folie. Il a choisi les choses folles pour confondre les sages, et les choses faibles et celles qui ne sont pas, pour réduire à néant celles qui sont. Tel a été et tel est le système divin.

W. — Oui, je vois clairement que l'essence même du christianisme comme révélation, est d'apporter la lumière divine dans le courant de ce qui se passe dans ce monde et dans le coeur humain; il montre, non qu'il n'y a point de qualités naturelles aimables, car il y en a, mais qu'avec ou sans elles, l'homme est éloigné de Dieu, que dans sa chair il n'habite point de bien. Si l'on ne juge pas ainsi, c'est que l'on abaisse le niveau moral du bien. Mais, en même temps, le christianisme est une révélation parfaite de l'amour et d'un chemin de justice par la croix, pour que l'homme puisse jouir parfaitement de cet amour. Mais il faut répondre aux objections qu'on nous oppose. Et quand je prends les livres qui les présentent, avec toutes leurs prétentions, je me sens comme enveloppé de l'obscurité du soir. Or, il est difficile d'attraper une chauves-souris qui voltige dans ce qui est son élément.

H. — Ce qu'il faut, dans ce cas, c'est d'introduire la lumière. Devant elle, les chauves-souris s'en vont et rentrent dans leurs ténèbres accoutumées. Ce que ces raisonneurs prennent du christianisme, leur procure une sorte de crépuscule — une sorte de lumière

douteuse; mais leur demeure, c'est les ténèbres. Je parle des principes, bien entendu, et non des hommes.

Ainsi que vous l'avez dit, d'après les Ecritures, Dieu est lumière et il est amour. C'est là son essence. Il n'est pas sainteté, car cela est relatif; il n'est pas justice, non plus, bien qu'il soit saint et juste. Pour être saint, il faut avoir la connaissance du bien et du mal; il en est de même de la justice; or cela, je veux dire le mal, ne peut être en Dieu, dans son essence. Mais la parfaite pureté, la lumière qui manifeste tout, cela il l'est, ainsi que la parfaite activité de la bonté, c'est-à-dire l'amour. Voilà ce que nous disent les Ecritures, et voilà ce qui rend si glorieuse la croix dont vous parliez comme étant le chemin. Là, Dieu rencontre le péché. Mais quelle rencontre merveilleuse! C'est en amour parfait qu'elle a lieu, et cependant en justice et en sainteté parfaites; oui, exaltant même par la croix, cet amour, cette justice et cette sainteté. C'est pourquoi, Jésus dit: «Maintenant, le Fils de l'homme est glorifié», — car il était glorieux pour un homme d'accomplir cette oeuvre, — «et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même, et incontinent il le glorifiera». Dieu n'attendra pas pour glorifier Christ, le déploiement extérieur de la gloire dans le royaume à venir, mais il le glorifiera en lui-même, en lui, Dieu, qui a été glorifié en Christ. Il allait incontinent le recevoir dans la gloire. C'est là, maintenant, la place de l'homme en espérance, dans sa nature et ses affections spirituelles. C'est pourquoi, le chrétien n'est pas du monde, de même que Christ n'en était pas, lui qui était venu du ciel et qui, comme personne divine, bien que sur la terre, était dans le ciel. Cette nature spirituelle peut se manifester ici-bas en mille exercices et dans diverses relations, comme cela eut lieu en Christ d'une manière parfaite, et en nous, hélas! avec un mélange de fautes et de manquements, pour lesquels il y a une ressource en lui; mais dans notre nature et notre position comme chrétiens, nous sommes associés avec Christ dans le ciel.

C'est pourquoi, il est dit: «Jésus, sachant que le Père lui avait mis toutes choses entre les mains, et qu'il était venu de Dieu et s'en allait à Dieu», en présence de ce qu'il était et du lieu où il allait, en présence aussi de la trahison de l'un de ses disciples, du reniement d'un autre et de l'abandon de tous, il prend la place de serviteur pour laver les pieds de ses disciples, afin qu'ils aient *une part avec lui*. Il ne pouvait pas rester avec eux sur cette terre souillée. Aussi, lorsque Pierre demande que le Seigneur lui lave les mains et la tête, outre les pieds qu'il fallait laver à cause des souillures journalières contractées dans la marche à travers ce monde, — Jésus lui dit: «Celui qui est lavé», réellement participant de la nature divine — car, sauf Judas, ils étaient nets par la parole qu'il leur avait annoncée — «celui qui est lavé, n'a besoin que de se laver les pieds; mais il est tout net». Quel tableau de la grâce! Quel témoignage de la part que nous avons avec lui. Et, tandis qu'il nous donne l'assurance que nous possédons vraiment la nature divine (car ici, il parle de l'eau, et non du sang), afin que nous ayons confiance dans la communion avec Dieu, une confiance qui nous élève moralement, il ne permet pas cependant la moindre souillure journalière sur nous, et en cela, nous apprend ce qu'est la grâce.

W. — C'est, en effet, le tableau à la fois le plus touchant et le plus élevé de la grâce du Seigneur.

H. — Si vous examinez la chose de plus près, vous verrez que cela vient après que le témoignage à tous ses droits terrestres a été rendu et a pris fin. Comme Fils de Dieu, il ressuscite Lazare; comme Fils de David acclamé roi d'Israël, il entre à Jérusalem, et quand les Grecs demandent à le voir, il dit: «L'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié», mais alors, il ajoute: Il doit tomber en terre, comme le grain de blé, et mourir. Au treizième chapitre, il montre comment nous avons une part avec lui, quand lui ne peut l'avoir avec nous. Mais remarquez bien ceci: pour que nous soyons réellement élevés, il faut qu'en esprit nous soyons pris hors de ce monde. «Il s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât hors du présent siècle mauvais».

2. Le christianisme et ses bases

H. — La première chose, la chose importante sur laquelle il convient de nous arrêter, est ce que le christianisme professe être. Je dis: professe être, car je n'ai pas à démontrer maintenant qu'il est vrai... On veut adapter le christianisme à la nature humaine, aux hommes, aux progrès de l'homme. On ne veut plus de l'étroitesse de l'ancienne orthodoxie; on abhorre la vérité évangélique, et cependant l'on se dit chrétien. Il est rare, dit-on, que la vérité soit explicite... Or, le christianisme est très explicite. Il ne parle pas, comme quelques-uns le prétendent, de «révélation de Christ», — c'est-à-dire de pensées communiquées par lui, — mais «qui se trouvaient en plus d'une génération avant lui dans des coeurs vivants». Il déclare que le Père a envoyé son Fils pour être le Sauveur du monde. Le christianisme est une religion de faits et qui s'adapte ainsi merveilleusement aux pauvres et aux ignorants. L'évangile, hélas! peut être rejeté, mais il consiste en faits qui conviennent à tout coeur et à toute conscience d'homme. Le christianisme expose des choses profondes, qui, si elles sont reçues, révèlent Dieu d'une manière qui le rend maître du coeur. Mais il les expose simplement, parce que ce qui est connu parfaitement peut être présenté avec simplicité, et Dieu connaît d'une manière parfaite ce qu'il révèle en grâce.

Mais revenons au point sur lequel j'insiste. Le christianisme est une religion composée de faits d'une immense portée; faits qui contiennent des principes de la plus haute importance, mais qui rattachent ces principes à Dieu, comme étant une révélation de lui-même, et ne les rattachent pas aux pensées et aux aspirations de l'homme. Prenons, par exemple, ces passages: «La Parole devint chair et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un Fils unique de la part du Père), pleine de grâce et de vérité... Car la loi a été donnée par Moïse; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ». Et encore: «Je suis sorti d'auprès du Père», dit Jésus, «et je suis venu dans le monde, et de nouveau je laisse le monde, et je m'en vais au Père». Or, il y a là des principes: la loi est mise en contraste avec la grâce et la vérité; mais la première dans des *faits* qui arrivèrent à Sinaï, les dernières dans le *fait* que le Fils de Dieu est venu du ciel dans ce monde.

L'essence et la substance du christianisme est de croire que cette personne, Jésus, était le Christ, était le Fils de Dieu, de croire ces *faits* qu'il affirmait touchant lui-même, ou que ses apôtres après lui ont déclaré être tels, mettant en avant les miracles qu'ils accomplissaient, afin que les hommes crussent. Christ déclare que si les hommes ne le croyaient pas, ils mourraient dans leurs péchés; que celui qui croit au Fils, a la vie éternelle, et que celui qui ne croit pas est déjà condamné. Il déclare que personne n'est descendu du ciel de manière à parler des choses célestes, si ce n'est Celui qui est descendu du ciel, et qu'il parle de ce qu'il connaît et rend témoignage de ce qu'il a vu.

Paul aussi, pour qui, au dire de certains auteurs, l'incarnation était un fait purement spirituel, Paul voit le Juste qui était remonté dans la gloire et entend les paroles de sa bouche, afin d'être, comme il insiste qu'il le fut, un témoin oculaire, et de déclarer, comme tel, qu'en vérité Celui qui n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes, et a été trouvé en figure comme un homme. Bien que son ministère eût principalement pour objet de montrer l'homme (Christ) exalté au ciel avec justice, et celui de Jean, de présenter Dieu descendu en grâce sur la terre, cependant il affirme les mêmes grands faits que tous les autres. Etienne proclame le fait merveilleux qui, dans l'ordre de la révélation, ouvre le chemin au ministère de Paul, le fait qu'il voit le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu.

Prenons d'autres faits constituant les bases du christianisme — l'incarnation, par exemple. Nous trouvons dès le début, et comme fondement de son histoire, que Christ n'est pas né à la manière des hommes, mais qu'il fut conçu du Saint Esprit, et qu'une sainte chose naquit de Marie par cette intervention miraculeuse. Dans ce fait, nous avons un homme sans péché, né de Dieu — un fils d'homme à la vérité, mais un second homme, un dernier Adam. Fait immense, renfermant un principe d'une immense portée mis complètement en lumière par le rejet et la mort de ce Juste (car l'homme, avec toutes ses prétendues révélations, sortant de coeurs vivants, et semblables à celles de Christ (*), n'a pas voulu d'un Sauveur vivant; Jésus a été crucifié et mis à mort par des mains iniques). Ce principe est que l'homme, dans sa nature, est un être pécheur, ruiné sans espérance, incapable de relèvement, et qu'il fallait qu'un nouvel homme fût introduit. Mais alors se présente un nouveau fait. Christ ressuscite; la puissance de la mort est détruite. J'ignore quelle affinité ou quel profond écho de la résurrection se trouve dans les esprits des hommes. Je ne l'ai pas entendu. Il n'a pas atteint le monde de l'histoire. La parole de la résurrection s'est une fois fait entendre aux oreilles d'hommes instruits, de philosophes savants, mais quel écho a répondu? «Quand ils ouïrent parler de la résurrection des morts, les uns s'en moquaient;» quelques autres, heureusement attirés par cette voix étrange qui parlait de résurrection à l'homme destiné à mourir, dirent: «Nous t'entendrons encore sur ce sujet».

(*) L'auteur fait allusion à ce passage d'un écrivain rationaliste: «Les affections spirituelles et les raisonnements métaphysiques nous défendent de borner des révélations telles que celles de Christ au premier demi-siècle de notre ère, et montrent qu'au moins des affinités de notre foi existaient dans les esprits des hommes avant le christianisme, et se sont répercutées comme d'écho en écho dans les coeurs vivants en plus d'une génération».

La mort! Ah! l'écho de ce mot se répercute de toutes parts. Mais que dis-je? La mort, n'a pas besoin d'écho. Sa propre voix résonne à notre droite et à notre gauche chaque moment l'apporte à nos oreilles. Elle dit: Qui peut échapper à mon étreinte? Qui dira ce qui m'a introduite dans le monde? Qui pourra s'arracher à ma main? Paul a-t-il tort en disant que c'est le péché qui a fait peser sur l'homme ma puissance terrifiante? Qui peut dire où je conduis ceux sur lesquels j'ai étendu ma main? Est-ce pour paraître en jugement? Où est-ce? Quel est l'homme sorti de mon domaine pour venir le dire?

Telle est la voix de la mort. Quelles affinités existant dans les esprits des hommes viendront ici à mon aide? Quels coeurs vivants me diront plus que je ne sais? Comme moi, tous craignent ou espèrent. La mort les rend aussi sérieux que moi, Si Christ est mon Dieu, la mort m'est un gain; c'est le plus heureux moment de la vie: c'est déloger pour être avec lui. Mais sinon, lequel de ces prétendus révélateurs a jamais fait connaître ce qui est au delà de la tombe? Espérer? Oui, depuis que le christianisme est apparu, ceux mêmes qui ne croient pas le peuvent. Mais la résurrection va plus loin qu'une espérance. Elle détruit entièrement la puissance de la mort. Ce qui vint par le premier Adam est détruit par le second et introduit l'homme dans la gloire,

La résurrection est donc un fait d'une portée immense; en elle se trouvent des vérités et des principes glorieux: la puissance de la vie divine supérieure à la mort; l'acceptation de l'homme devant Dieu dans un état entièrement nouveau, exposée largement par les apôtres et spécialement par Paul; tout cela découle d'un fait, d'un simple fait, mais, je le répète, d'une porte immense. Dieu devenu un homme; le Fils de Dieu personnellement révélé comme homme sur la terre et mourant sur la croix, puis triomphant de la mort, ressuscitant et montant au ciel comme homme dans un corps spirituel et glorifié, assurant à ceux qui croient en lui qu'ils seront avec lui et semblables à lui, voilà des faits, et si le christianisme est vrai, des faits devant lesquels c'est un non-sens de parler «d'affinités avec notre foi, existant dans les esprits des hommes avant le christianisme, et répercutées comme par un écho puissant en plus d'une génération dans les coeurs vivants».

Qu'il y ait eu auparavant des aspirations dans les coeurs des hommes, au milieu du triste état moral du monde, personne ne le conteste. Il y avait aussi, avant Christ, des prophéties qui, au sein d'un peuple choisi, maintenaient vivante l'espérance de quelque chose de meilleur. Tout chrétien croit aussi que ces faits, dont j'ai parlé, avec les principes de grâce et de vérité qu'ils renferment, sont reçus depuis lors, avec plus ou moins de profondeur, dans plusieurs coeurs vivants et y trouvent un écho. Mais les prophéties n'étaient pas la chose prophétisée, les aspirations n'étaient pas la réponse divine qui les satisfait et au delà. Et, dans le coeur du croyant, l'écho n'est pas, il le sait bien, le fait qui l'a réveillé — le son céleste auquel répondent ses louanges. Il y a dans le croyant une vivante réalisation de tous ces faits, une vraie affinité, parce qu'il est participant de la nature divine. Dieu est amour et le croyant aime; Dieu est saint, le croyant participe à sa sainteté; Christ est glorifié, le croyant lui sera semblable, et s'efforce dès maintenant à lui ressembler spirituellement. Mais la personne de Christ, sa mort, sa résurrection, restent des faits grands et immuables.

Le croyant sait que le Fils de Dieu est venu il sait que le Père a envoyé le Fils; que Christ est une personne descendue du ciel; de sorte qu'il pouvait révéler les choses du ciel — c'est autre chose que des aspirations. Le croyant sait que Christ nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous; qu'il paraît pour nous devant la face de Dieu; que nous avons par lui le pardon des péchés, que le salut n'est en aucun autre; il sait que, si Christ était Dieu sur la terre, la Parole faite chair, il est l'Homme dans le ciel. Il peut y avoir, dans les esprits des hommes, des effets produits par ces faits glorieux, qui amènent l'âme à éprouver des sentiments qui leur sont appropriés; il peut aussi y avoir d'obscures aspirations vers quelque chose de meilleur; mais une révélation, le Fils de Dieu venant dans le monde et faisant naître ces sentiments et répondant à ces aspirations, c'est une autre chose.

Christ, sans doute, révélait la grâce et la vérité — choses infiniment précieuses. Mais le christianisme repose sur ce qu'il était, sur ce qu'il a souffert et sur sa résurrection. Si ces choses ne sont pas vraies, notre foi est vaine, nous sommes encore dans nos péchés, et, comme Paul le dit, lui et les autres apôtres étaient de faux témoins de Dieu. Il avait vu lui-même le Seigneur après sa résurrection et il pouvait en appeler, non seulement aux douze, mais à des centaines d'autres témoins oculaires. Les apôtres devaient être les témoins de la résurrection. Quelles affinités peut-il y avoir avec ce fait dans l'esprit de l'homme? D'une manière si cachée qu'on le fasse, de quelque manière que l'on parle de révélations intérieures de Christ dans les cœurs avant sa venue, d'une beauté morale que l'on trouverait hors de lui, placer le christianisme sur ce terrain, c'est le nier, car si le christianisme consiste, comme cela est, en effet, dans les grands faits que j'ai mentionnés, il n'y a pas, et il ne saurait y avoir, dans l'esprit de l'homme d'affinité avec le christianisme comme tel. Parler d'affinité avec la résurrection est un non-sens, si la résurrection est rapportée comme un fait sur lequel se base une vérité morale. Mes pensées à l'égard de Dieu ne sont pas Dieu personnellement incarné. Le fait que je suis mort au péché et vivant à Dieu, n'est pas la même chose que le Fils de Dieu passant effectivement par la mort et la résurrection, afin que je sois tel. L'un est une vérité relative à mon état; l'autre est le fait duquel découle cette vérité.

Le christianisme de la Bible et de l'Eglise universelle est une religion basée sur des faits divins, quelles qu'aient été les discussions touchant les doctrines. Nul homme sincère ne lira la Bible sans voir que les hommes qui présentent le christianisme, ceux qui en ont été les premiers promoteurs, s'appuient tous sur ces faits, se déclarent souvent eux-mêmes avoir été les témoins oculaires de plusieurs, et font reposer le christianisme sur ces faits. Il est impossible de lire le Nouveau Testament, les références quant à l'origine du christianisme dans les écrits des pères, des hérétiques, des ennemis ou des païens, sans voir qu'il reposait sur une série de faits que les chrétiens alléguaient et croyaient être surnaturels et divins, et que leurs adversaires niaient, sauf celui de la croix. Ils ne niaient pas les miracles, mais cherchaient à les expliquer.

Si le christianisme n'est pas une religion de Dieu, y en a-t-il une? Si non, où sommes-nous? où allons-nous? Prenons le caractère de la révélation de ces faits, que trouvons-nous? «Celui qui a reçu son témoignage a scellé que Dieu est vrai». Non pas simplement que ce qui est dit

est la vérité, mais il a reconnu que Dieu est vrai comme il a parlé; «car celui que Dieu a envoyé parle les paroles de Dieu». Jean, qui parlait comme prophète, dit encore: «Celui qui est de la terre, est de la terre, et parle comme étant de la terre. Celui qui vient du ciel, est au-dessus de tous, et de ce qu'il a vu et entendu, de cela il rend témoignage, et personne ne reçoit son témoignage;» et Christ lui-même dit aussi: «Celui qui est de Dieu, entend les paroles de Dieu» (Jean 8: 47). Et encore: Il était cette «vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée». Le Nouveau Testament tout entier présente le témoignage de Christ comme un témoignage directement divin; non pas les pensées ou les aspirations du coeur humain, mais les paroles de Dieu, de Celui qui pouvait dire ce qui était dans le ciel (après lequel l'homme avait peut-être d'obscures aspirations); mais lui était descendu du ciel, et ainsi il parlait de ce qu'il y avait vu et entendu, de ce qu'il connaissait. D'une manière différente, le Saint Esprit a fait la même chose dans les apôtres. Ils ne présentaient pas ce qui surgit dans l'esprit de l'homme, mais une claire révélation de la part de Dieu, parce que l'esprit de l'homme — l'histoire le prouve avec évidence — ne peut arriver à connaître la vérité et Dieu. «Le monde, par la sagesse, n'a pas connu Dieu, et il a plu à Dieu, par la folie de la prédication, de sauver ceux qui croient...» Telle est la forme sous laquelle le christianisme se présente. S'il est faux, il est une horrible imposture, et cependant une imposture d'une telle perfection que rien ne lui est semblable dans le monde, pour révéler tout ce qui est dans l'homme et tout ce qui est en Dieu! Que quelqu'un montre, s'il le peut, quoi que ce soit qui y ressemble. Otez le christianisme, et qu'avez-vous comme révélation? Dans tout ce que les païens ont pu nous donner, quel est le meilleur? Ils ont dû reconnaître, désespérant de toute autre chose, que s'il y avait pour l'homme une délivrance morale possible, ce ne pouvait être que par une révélation: l'a philosophie païenne la plus élevée tenait pour impossible que le Dieu suprême pût communiquer directement avec une créature ou avec la création. Le fait capital du christianisme, celui qui est à sa base, c'est que Dieu lui-même est devenu un homme. Dieu ne craint pas de compromettre son nom. Il est Dieu toujours et partout, et jamais plus que lorsqu'il est un homme, car il est l'amour parfait.

3. Le christianisme et les besoins de l'homme

H. — Quoi que fasse l'homme, la vérité et le bien existent, au moins en Dieu, et quand l'homme a montré jusqu'où peuvent aller la dépravation de sa nature et de sa volonté, et sa révolte contre Dieu, il y a, sous l'action de la lumière divine, une réaction de la conscience naturelle, au moins aussi longtemps que l'homme ne sera pas livré, comme le dit l'Écriture, à cette énergie d'erreur qui lui fera croire le mensonge.

Il existe dans l'homme un instinct qui lui fait sentir et lui découvre qu'il y a un Dieu, et que ce Dieu est et doit être bon. Sous cette influence, il se révolte contre ce qui choque sa conscience, d'ailleurs éclairée par le christianisme. D'une manière générale, il désire s'adresser à Dieu, et il l'invoque parce qu'il a appris que Dieu est bon. Il sent qu'un Dieu mauvais ou qui ne s'inquiéterait pas de lui, et une révélation qui ne serait qu'imposture et fausseté ne peuvent procurer aucune consolation.

Je ne veux pas dire qu'un homme puisse faire bien sans la grâce, mais il y a une conscience naturelle qui pénètre ce qui n'est pas droit et qui a besoin de vérité et de grâce, — qui voit au moins que le contraire ne convient pas à Dieu. Elle veut, dans une révélation, quelque chose de plus sûr qu'une production de l'esprit humain, autre chose qu'une simple histoire de la monarchie des Hébreux, et plus qu'une inspiration peut-être un peu supérieure à celle d'un grand poète, et sur laquelle les savants peuvent exercer leur critique. Une semblable vue de la révélation pourra satisfaire certains théologiens et philosophes, mais ne saurait répondre aux besoins de l'âme dans la vie de chaque jour. Cela ne convient point aux simples et aux ignorants, et s'ils viennent à recevoir de telles idées, elles ne servent qu'à faire d'eux des incrédules pleins de suffisance, débitant ce qu'ils ont lu ou entendu et se croyant sages, parce qu'ils peuvent avancer un certain nombre d'objections contre ce qui est bon et salutaire à l'âme. Tout cela ne procure ni aide, ni force à personne.

J'ai toujours remarqué que les incrédules peuvent bien jeter des doutes sur plusieurs choses, — rien d'étonnant à cela, — mais ils ne donnent rien de positif; ils ne sauraient présenter à l'âme avec certitude une seule vérité. La parole de Dieu, au contraire, nous présente plusieurs vérités certaines. Elle ne jette le doute sur rien. Elle n'en a pas besoin, car elle possède la vérité, et ce qu'elle donne est positif. Voilà une immense différence qui caractérise moralement l'un et l'autre côté. Quand les incrédules parlent de l'amour et de la recherche de la vérité, ils ne vont jamais plus loin que Pilate, qui disait: «Qu'est-ce que la vérité?» Ils n'arrivent jamais à posséder avec certitude une vérité; tout ce qu'ils font, c'est de jeter des doutes sur ce que les autres croient. Ils professent chercher la vérité et être toujours prêts à la recevoir, parce qu'ils ne l'ont jamais possédée.

W. — Vous parliez des besoins de l'âme, pensez-vous qu'ils existent chez la généralité des hommes?

H. — Je crois que partout il y a des besoins cachés. Ce sont les désirs ardents d'une âme dont les capacités vont au delà de la sphère dans laquelle elle est emprisonnée. Ces aspirations se montrent rarement au milieu du labeur et des dissipations de la vie, mais, en certaines occasions, elles se font jour à travers la foule désordonnée de pensées qui, dans une existence affairée et remplie de soucis, encombrant les avenues de l'âme et en peuplent l'intérieur. Mais ce n'est pas de cela que je veux parler maintenant.

Je pense que la masse des pauvres et des ignorants a plus de réalité dans ses pensées que les raisonneurs, et qu'ils voient avec plus de justesse le vrai caractère des choses. Cela provient du fait même de leurs occupations et de leurs labeurs. Ils travaillent pour vivre: or c'est là actuellement l'ordre voulu de Dieu. Ce qu'ils ont en dehors de leur travail doit être réel; la spéculation n'y a point de place. Ils peuvent ignorer qu'il y ait une révélation, mais s'ils savent qu'il y en a une, il faut pour eux qu'elle vienne de Dieu, que ce soit Dieu lui-même qui leur parle. S'ils ont pour divinités Diane et Jupiter, ce sont pour eux des êtres réels. S'ils sont sous la loi de Moïse, ils ne la spiritualiseront pas en tout, comme Philon et ses modernes imitateurs. Ils la prendront telle que Moïse l'a donnée, ou ne la recevront pas du tout. S'ils sont idolâtres, ils le seront de bonne foi.

Mais si, une fois, le scepticisme s'est répandu et a envahi les masses, alors non seulement la religion, mais l'état aussi, et par là j'entends la société, sont près de leur fin. Quand l'homme met en question les sanctions de la vie sociale, quand a disparu la divine et toujours vivante puissance de la foi, elle qui tient l'homme assujéti à quelque chose de supérieur à lui-même, quand ce qui lie l'homme à son semblable n'existe plus, alors le moi seul domine, non d'une manière inconsciente, mais ouvertement.

Il se rencontrera peut-être un petit nombre d'esprits qui spéculeront sur ce qu'il peut y avoir de vrai et qui chercheront à en tirer quelques notions raffinées, mais la masse restera indifférente à tout. De là s'ensuivra le despotisme ou l'anarchie. Combien d'années l'empire romain survécut-il à Lucien, dont les écrits n'étaient qu'un signe des temps? Combien dura la monarchie française après les encyclopédistes? Après la chute de Rome, le christianisme se trouva là comme un frein, maintenant je ne vois pas ce qui pourrait l'être, sauf la fidélité de Dieu et le Seigneur lui-même venant du ciel.

J'admets que tout cela ne prouve pas que quelque chose soit vrai, mais cela prouve qu'il y a dans la foi une puissance morale, et que l'absence de foi est la destruction de la société. La foi des masses n'est donc pas une pure spéculation.

W. — Etes-vous donc de ceux qui regardent la religion comme ayant pour but de maintenir la société?

H. — Dieu m'en garde. Pour moi, la révélation divine a pour objet de mettre, par grâce, une âme immortelle en communication avec la source éternelle de la félicité, de la lumière, de l'amour, c'est-à-dire avec Dieu lui-même. Elle doit en même temps renfermer des révélations très importantes, nécessaires pour l'existence ou le plein développement de cette relation de l'âme avec Dieu. Et, en effet, nous y trouvons Dieu manifesté en chair, les relations entre le Père, le Fils et le Saint Esprit, sans lesquelles il est impossible à l'homme d'être ainsi rattaché à Dieu, et, en outre, l'Eglise unie à Christ. Ce sont là des sujets dans lesquels je ne puis entrer maintenant, mais qui doivent entrer dans la révélation, puisque, étant révélés, ils nous donnent les liens conscients d'une union avec ce qui est divin, et développent des affections divines dans la relation où ils nous placent.

L'esprit de l'homme ne peut pas aller au delà de sa propre sphère. Il n'est pas Dieu, et s'il doit être réellement élevé au delà de ce qu'il est en lui-même, ce ne peut être que par quelque chose qui est en dehors et au-dessus de lui, c'est-à-dire qu'il doit avoir une révélation positive de ce qui n'est pas dans la sphère de ses propres conceptions. L'homme peut développer les facultés de son âme, il peut, par l'imagination, créer dans les limites de ces facultés, mais selon la nature même des choses, il ne peut par lui-même aller au delà de ce qu'il est. Un grand écrivain peut présenter, dans une suite de tableaux, les divers caractères de l'homme sous les formes variées qui se manifestent dans les différentes positions où il est placé, depuis la plus élevée jusqu'à la plus basse, et le faire avec une vérité qui intéresse de la manière la plus vive les esprits inférieurs au sien, et qui ne pourraient arriver par eux-mêmes à de telles conceptions; mais c'est toujours et ce doit être l'esprit humain si mouvant dans la sphère qui

lui appartient, sans quoi ce ne serait plus l'esprit de l'homme. La conséquence en est que, bien que les esprits inférieurs puissent ainsi être élevés au-dessus de *leur niveau*, ils sont satisfaits avec ce qui est de l'homme, et, de fait, Dieu étant exclu, ils sont tenus au-dessous de ce qu'ils pourraient être.

La poésie est un effort de l'esprit humain pour créer, par l'imagination, une sphère en dehors et au-dessus du matérialisme, et c'est ce que la foi donne par des réalités. Mais la poésie ne peut s'élever au-dessus du niveau de sa source, quelque puissance qu'elle acquière en coulant dans des canaux secrets, où elle ne risque pas de se perdre par un contact ouvert avec le monde. En fin de compte, elle descend au niveau vers lequel tend toute nature humaine, puis s'arrête pour ne plus s'élever. Elle peut servir à un certain développement de l'esprit, mais c'est tout.

W. — On parle cependant de l'inspiration des poètes, ou même de celle d'hommes ordinaires placés sous quelque influence heureuse ou religieuse.

H. — On confond souvent, dans le langage et dans la pensée, les termes «révélation» et «inspiration». On peut employer ce dernier d'une manière figurée, pour indiquer l'effort que fait l'esprit humain pour s'élever au-dessus des banalités de la vie, mais, comme c'est ordinairement le cas, il désigne la puissance instrumentale par laquelle Dieu communique à l'esprit humain des vérités inconnues. La «révélation» est une chose tout à fait différente, dont l'inspiration, dans son sens le plus élevé, n'est que la forme ou l'instrument (car elle est les deux). La révélation est la présentation effective à notre esprit, d'un objet, d'une vérité ou d'un fait qui ne saurait être connu autrement. J'entre ainsi en possession de quelque chose que je n'ai pas et que je ne puis acquérir d'une autre manière. Quant à la volonté ou aux qualités morales ou spirituelles, l'esprit peut ou non être capable de discerner ou d'apprécier ce qui est révélé. C'est une question théologique, très importante, mais qui sort de notre sujet actuel. La révélation est la déclaration, la proclamation effective de vérités qui, sans elle, seraient inconnues; souvent de vérités qui ne *pourraient* être connues autrement, et, quelquefois, de vérités qui ne pourraient l'être dans la condition actuelle des individus.

Il y a une autre erreur morale d'une immense portée. On dit que c'est par la puissance intérieure que l'homme s'élève dans l'échelle morale de l'être. La puissance dans l'homme se limite à ce qu'il est. Il ne peut aller au delà. Un gland peut devenir un chêne, mais de sa nature, il ne sera jamais qu'un chêne. La puissance par laquelle un homme se développe n'est pas même ce qui l'élève réellement. De plus, pour l'homme se soulève une autre question, un chêne n'est pas une chose corrompue et déchu. «Je puis faire tout ce qui appartient à l'homme», a dit quelqu'un; «celui qui peut faire plus, n'est pas un homme». Il y a une limite à la puissance de l'homme. Mais s'il m'est permis de citer quelqu'un qui, parmi les hommes, eut à peine son pareil, je trouve plus. Je dirai seulement qu'il prétendait avoir plus, en laissant l'histoire et les faits en juger. «Je puis toutes choses», disait-il, «en celui qui me fortifie». Nous voyons là une autre source de force, une source divine, qui portait Paul moralement au delà de l'homme.

Mais je désire vous expliquer plus distinctement le principe auquel je fais allusion. Un être dépendant (or une créature est ou dépendante ou rebelle, et peut être l'un et l'autre à la fois), un être dépendant s'élève par ses besoins et non par ses facultés. Par celles-ci, il peut se développer, mais non s'élever. Mais si j'ai quelque besoin, ce qui n'est pas avoir de la puissance, et qu'il y ait en dehors de moi une chose qui puisse répondre à ce besoin, j'apprends à la connaître, je l'apprécie, non par quelque puissance que j'aie, mais par la dépendance où je suis de ce qui satisfait à mon besoin. Avoir faim n'est pas de la puissance, mais la faim jouit de la nourriture qui donne la force et se l'approprie. Etre faible et le sentir, n'est pas de la puissance, mais quand mon corps languissant s'appuie sur quelqu'un de fort qui le soutient doucement, ma faiblesse me fait connaître ce que c'est que la force. Il y a plus: j'apprends, en étant ainsi soutenu, ce qu'est la bonté, la patience, le support, la bonne volonté, l'aide, la persévérance à soulager. Je fais l'expérience d'une force indépendante qui convient à ma faiblesse et qui s'y accommode. Je connais sa capacité pour soutenir ce qui est hors d'elle-même, et cela n'est pas ma propre puissance s'élevant par un développement intérieur, une puissance se suffisant à elle-même. Il y a là l'amour.

Or cette relation entre mes besoins et ce qui y répond chez un autre, est le lien entre ma nature et toutes les qualités de la nature de celui sur lequel je m'appuie et qui supplée à ces besoins. Je connais ses qualités par la manière dont il répond à leur absence chez moi, à mon manque de puissance. C'est aussi un lien moral. Par là je connais l'amour et tout le déploiement de la bonté; je n'aurais jamais cette connaissance, si la puissance était en moi.

L'exaltation de ce qui est humain en soi est la perte positive de ce qui est divin; c'est une perte infinie. Il y a une profondeur morale immense dans la parole de l'apôtre: «Quand je suis faible, alors je suis fort». Et plus je possède Dieu, et plus je le possède sans réserve, plus je gagne. Tout est à moi, mais le moi est détruit. Ce n'est cependant pas que je cesse d'exister ou de jouir. Il ne s'agit ni de l'anéantissement en Dieu du bouddhiste, ni de l'absorption panthéiste dans l'essence divine. Je ne cesse pas d'avoir conscience de moi-même, et je l'aurai toujours, mais c'est un moi qui ne pense pas à lui-même, mais à Dieu, en qui il trouve son plaisir.

C'est une perfection merveilleuse, un délice absolu que l'on trouve en ce qui est parfait, mais parfait en dehors de nous, de sorte que le moi est moralement annulé, quoiqu'il soit toujours là personnellement pour jouir. Actuellement, c'est en partie encore un désir, bien qu'il y ait jouissance, plus tard, pour ceux qui le possèdent, ce sera un bonheur parfait, face à face avec Celui qui en est la source.

Dieu seul se suffit à lui-même, et par conséquent ne se cherche pas lui-même, car cela provient de ce que l'on n'est pas satisfait et que l'on ne se suffit point. En dehors de Lui, se suffire à soi-même est de l'orgueil, c'est être satisfait de la misère et, en soi, c'est un péché; la dépendance, voilà la place juste, convenable, sainte, aimable et excellente. Vouloir être indépendant, à moins d'être Dieu, c'est une folie, une stupidité, un mensonge; oui, c'est vivre dans un mensonge. Si nous sommes Dieu, nous seuls le sommes, ou nous ne le sommes pas du tout. Cependant, suivant l'enseignement chrétien, nous sommes faits participants de la

nature divine, afin que nous ayons la plus entière capacité de jouir; mais, pour cette raison même, Dieu étant parfaitement révélé, nous avons de lui une connaissance qui fait que nous trouvons un délice parfait dans son infinie excellence. Notre dépendance découle ainsi de l'amour à cause de cette excellence et, dans notre état normal, nous y trouvons un bonheur sans mélange. La relation entre l'amour et le caractère à la fois dépendant et parfaitement objectif de la vie divine, est surtout développée dans les écrits de Jean, particulièrement dans son épître. C'est essentiellement ce qui en fait la profondeur et la beauté, et pour qui n'a pas saisi l'objet de l'épître, parce qu'il ne le possède pas, c'est ce qui en fait la difficulté et lui donne un caractère mystique en apparence.

C'est aussi ce qui fait que la Trinité trouve dans l'âme une place si sûre et si parfaite. Je ne donne pas cela comme une preuve, bien que la jouissance réelle et actuelle d'une chose prouve au cœur qu'elle est vraie. Dans le Père, j'ai la Déité absolue dans sa propre perfection intrinsèque et permanente. Dans le Fils, je trouve ce qui est divin, avec la même perfection que dans le Père, sans quoi Dieu ne me serait pas révélé, mais ce qui est divin manifesté dans un homme, déployé pleinement dans tout ce qui est humain mais en dehors du péché, de manière à être non seulement approprié à l'homme, mais à être saisi par l'homme, si moralement il en est capable. *Toute la plénitude* de la Déité habite en Lui corporellement, en même temps qu'il est avec Dieu dans la relation personnelle de Fils. Et enfin, le Saint Esprit, outre le fait qu'il me donne une vie venant de Dieu et me rend ainsi participant de la nature divine, est en moi la puissance (moralement, aussi bien que par la faculté de comprendre) par laquelle je saisis ce qu'est la communion avec Dieu, avec le Père et le Fils, et par laquelle j'entre dans cette communion. Tandis que cette présence du Saint Esprit m'assure dans ma faiblesse, de la vérité et de la pureté de la communion avec Dieu, parce que toute inconséquence l'attriste; et, dans ce cas, il agit dans la conscience par la révélation de ce qu'est Dieu, bien qu'alors je ne sois pas en communion.

Quelques conseils aux jeunes évangélistes

ME 1889 page 54

Après l'expérience d'une longue vie, j'aimerais à aider un peu ceux qui désirent être serviteurs de Christ. J'essaierai de le faire, en montrant comment Dieu a ouvert à mon âme les Ecritures de vérité.

J'avais été conduit, à une époque de ma vie, à lire avec un ami l'épître aux Romains. Pendant dix-huit mois nous l'étudiâmes ensemble, mais ce n'est pas l'oeuvre de quelques mois: une vie entière ne suffirait pas pour sonder tout ce que renferme cette merveilleuse épître. Il ne faut rien de moins que la révélation de la justice de Dieu manifestée en justifiant le pêcheur, pour soutenir l'âme à travers les tentations que présentent le monde, la chair et le diable, comme aussi pour être capable de prêcher fidèlement l'évangile aux autres. J'insisterai donc fortement auprès des jeunes évangélistes pour qu'ils étudient avec soin et prière l'épître aux Romains, quant à la base et à la révélation de la justice de Dieu.

Il est, sans doute, bien précieux d'annoncer l'amour de Dieu, mais *cela seul* ne peut donner une paix solide à l'âme. L'amour d'une mère est d'un grand prix; mais si une fille est tombée dans le péché et qu'elle soit allée cacher sa honte dans une contrée lointaine, est-ce que le souvenir des larmes et de l'amour de sa mère la rendra heureuse? Non, certes. Mais allez lui dire que l'amour de sa mère a trouvé un moyen de la ramener à la maison, en effaçant pour toujours tout son péché et toute sa misère — ce seront là de bonnes nouvelles pour son coeur brisé. Ah! dites premièrement aux âmes comment le bon Berger a donné sa vie pour les brebis; puis comment le Saint Esprit est venu chercher et trouver ce qui est perdu; dites ensuite la joie du père en recouvrant le fils prodigue. Oui, si Dieu a tant aimé le monde, c'est en donnant son Fils afin qu'il fût élevé sur la croix.

Que Dieu révélé en Christ demeure toujours devant vos yeux. Ce n'est pas l'homme se réconciliant lui-même avec Dieu, mais c'est Dieu réconciliant le monde avec lui-même. L'évangile dit ce que *Dieu est*, et ce qu'il a fait en envoyant son Fils mourir pour nous, puis en le ressuscitant. Comme cette pauvre fille plongée bien loin de sa mère dans la misère et dans la honte, nous aussi, nous étions loin, bien loin de Dieu, dans la dégradation profonde du péché. Et quelle chose Dieu n'a-t-il pas faite pour nous racheter pour lui-même! Nous le savons; oui, que les cieux chantent d'allégresse, car le Seigneur l'a fait.

Une autre chose nécessaire, est une entière et réelle dépendance du Saint Esprit, soit pour mener une vie sainte, soit pour prêcher l'évangile. Quant à notre marche, nous avons à apprendre cette leçon, si pénible et si difficile pour la plupart d'entre nous, savoir «qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien». Quelle détresse pour l'âme de trouver que tout effort pour s'améliorer se termine par une chute! Désirer faire la volonté de Dieu et tout à coup, sans s'y attendre, tomber misérablement! Découvrir ainsi l'irréparable méchanceté du coeur humain! Oui, le moi doit être entièrement mis de côté, et Christ être tout. Alors, si

l'on s'est écrié, comme Ezéchias: «Seigneur, je suis opprimé; garantis-moi!» on peut dire avec lui, dans une joie profonde de coeur: «Que dirai-je? Il m'a parlé, et lui l'a fait» (Esaïe 38: 14, 15). Ou bien, avec celui qui gémissait sous la loi: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? Je rends grâces à Dieu par Jésus Christ, notre Seigneur» (Romains 7: 24, 25). Il peut se passer des années avant que l'on apprenne à connaître réellement les richesses de sa grâce et les profondeurs de sa miséricorde. Lorsque d'abord il nous a appelés, nous ne savions pas tout ce que nous étions et tout ce que nous ferions, mais lui le savait. Et il nous a garantis, et il a fait ce qui était à faire.

Toutes nos iniquités ont été mises sur lui. «Ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché et pour le péché, a condamné le péché dans la chair, afin que la juste exigence de la loi fût accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit». Le chemin de la délivrance est ainsi rendu clair. Nous apprenons que le «moi», le vieux «moi» a été entièrement et absolument jugé et condamné dans la sainte personne de notre substitut. Tout ce que je suis par nature a été jugé et mis loin de la vue de Dieu, et n'est plus compté comme étant à moi, ni moi-même. Le Saint Esprit en donne à l'âme la conscience. J'ai la même pensée que Dieu, et je porte le même jugement que lui, relativement à la chair, c'est-à-dire quant à moi-même comme enfant d'Adam. J'ai donc laissé toute pensée de marcher dans la chair, de manière à plaire à Dieu, et j'ai jugé le vieux moi comme entièrement mauvais.

Cela veut-il dire que nous pouvons marcher dans le péché? Non, mais dans l'Esprit. «La loi de l'Esprit de vie, dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort». Si, étant dans la chair, je cherche à garder les commandements, je les transgresserai, car je trouverai dans mes membres la loi du péché plus forte que moi, et je serai aussi misérable que possible. Mais si j'ai abandonné le moi comme mauvais et perdu, et sans force pour s'améliorer, la nouvelle loi de l'Esprit de vie prend la place du moi. Quel bonheur alors de jouir de la liberté de l'Esprit de vie!

Quelquefois, c'est au moment de la conversion que l'on apprend à connaître cette délivrance, mais c'est rarement le cas lorsque nous sommes appelés à Dieu dans l'enfance. Dans les temps de faiblesse et de tentation, nous apprenons à estimer les autres comme «meilleurs que nous-mêmes». Alors se déploient devant nous les richesses de la grâce du Seigneur, et nous voyons combien nous avons besoin de la sacrificature de Christ, pleinement suffisante pour nous secourir au temps convenable, et de son office comme Avocat, afin de nous relever quand nous avons manqué. A cet égard, ce serait une triste chose si nous négligions la lecture de la Parole. Car nous avons besoin, non d'une nouvelle aspersion du sang de Jésus, mais du lavage constant d'eau par la Parole. Ce qui caractérise une âme qui marche dans la lumière, c'est que «le sang de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de tout péché». Sans cette lumière, il n'y a pas de puissance pour une marche sainte.

Mais si la dépendance du Saint Esprit est nécessaire pour marcher saintement, elle ne l'est pas moins pour annoncer la parole aux autres. Sans la fraîcheur d'âme provenant du sentiment de la présence du Seigneur, toute prédication est vaine. Comme quelqu'un l'a dit:

«C'est de beaucoup la meilleure voie de n'accepter jamais la pensée que vous allez prêcher sur tel passage de l'Ecriture. Etudiez l'Ecriture pour le bien et le profit de votre propre âme, mais non pas dans l'asservissement d'une préparation pour une prédication. Parlez alors sur telle portion ou telle autre, selon que l'Esprit vous dirigera».

Une autre chose très importante pour le serviteur de Christ, c'est de sonder les Ecritures relativement à la seconde venue de Christ. L'apôtre Paul avait toujours devant lui cette bienheureuse espérance, sans laquelle l'évangile est incomplet. L'effet de sa prédication était de convertir les hommes à Dieu pour attendre son Fils des cieux. L'attente de Christ donne à chaque pensée de nos coeurs un nouveau tour et une plus fraîche couleur. Il est remarquable de voir en combien de lieux et par quelle variété de moyens, des chrétiens ont été conduits à cette bienheureuse attente du retour de Christ pour prendre à lui l'Eglise, avant que les tribulations ne viennent sur la terre.

Dans un certain endroit, un petit garçon de huit ans avait lu un verset qui parlait de ceux qui sont morts en Christ et qui ressusciteront premièrement, quand Jésus viendra. L'enfant ne pouvait retrouver ce passage et pria ses parents de le chercher pour lui. Ils ne savaient rien de la vérité du retour du Seigneur, mais ils cherchèrent dans l'Ecriture, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé 1 Thessaloniens 4: 14-18. Non seulement ce sujet les intéressa, mais en continuant d'étudier les Ecritures, ils acquirent une connaissance plus complète de cette précieuse vérité. Ils la communiquèrent à d'autres qui la reçurent avec joie. Je pense que des milliers ont été ainsi instruits par l'Esprit au moyen de la Parole, et venus à se connaître, ils ont trouvé que leurs vues étaient exactement les mêmes. Et ce n'étaient pas de vaines spéculations, mais la personne et la venue du Seigneur lui-même qui formaient l'objet de leur espérance. Là où cette vérité du retour du Seigneur a été reçue directement d'après les Ecritures, elle a eu pour effet invariable la séparation d'avec le monde. Ainsi que plusieurs l'ont dit, c'était comme une seconde conversion.

Enfin, il est de toute importance et plus que jamais nécessaire, de sonder directement soi-même les Ecritures sur ce sujet, et non de lire bien des livres qui, le plus souvent, ne sont que le produit de l'imagination de l'homme.

Pensées

ME 1889 page 60

Nous devrions connaître le ciel *mieux* que la terre. Nous avons la Parole qui révèle le ciel; Christ qui, étant du ciel, en est descendu et a rendu témoignage des choses qu'il a vues et entendues; le Saint Esprit, donné du ciel par un Christ glorifié, pour nous communiquer les choses qui sont à Christ.

Si le monde n'est pas un désert pour nos coeurs, nos coeurs seront un désert pour Christ.

ME 1889 page 80

Connaître la condition *réelle* de l'homme est une grande chose. Tout le monde reconnaît dans un sens général que la chair est mauvaise, et, parce qu'ils le croient, les hommes cherchent naturellement à la corriger et à l'améliorer.

Nos privilèges sont la mesure de notre responsabilité.

ME 1889 page 120

La croix est une chose unique dans l'histoire de l'éternité; jamais rien ne pourra lui être comparé, si ce n'est le coeur de celui qui mourut sur elle.

La plus grande étendue de connaissance, même donnée de Dieu, n'est nullement la puissance spirituelle dans nos âmes.

Le fait que le péché est dans la chair ne rend pas la conscience mauvaise, mais lorsqu'il devient la source de nos pensées ou de nos actes, alors nous avons une mauvaise conscience et la communion par le Saint Esprit est interrompue.

ME 1889 page 220

Il y a un caractère essentiel de sa nature que Dieu se réserve, qui forme sa prérogative, pour ainsi dire, et qu'il ne partage avec personne. Ce n'est pas d'être juste et d'exercer le jugement, ni d'être lumière et de tout manifester; — nous avons ces privilèges en Christ — non, c'est d'être AMOUR.

ME 1889 page 280

Voyez comme au Psaume 22, tout manifeste l'état du monde. Considérez toutes les circonstances qui entourent le Seigneur. Chaque homme occupe sa place. «De puissants taureaux de Basan m'ont entouré»; c'est la violence. Les amis s'enfuient. Un de ses disciples le livre, l'autre le renie. Pilate se lave les mains au moment de verser le sang innocent. Les Juifs disent: «Que son sang soit sur nous et sur nos enfants»; et nous savons qu'il y est encore. Le souverain sacrificateur qui devait intercéder pour les ignorants et les errants, donne sa voix contre l'innocent. Tout témoigne des ténèbres morales du monde. Des femmes, sans doute, se frappent la poitrine avec le sentiment humain de ce qui se passait, et le centurion rend témoignage à son caractère de Fils de Dieu, mais le monde ne voulait rien de lui.

ME 1889 page 340

C'est la croix seule qui manifeste complètement l'état de l'homme; mais aussi, c'est à la croix seule que j'ose regarder le mal en face, car c'est là que je vois le péché et le mal pleinement manifestés, mais rencontrés par la parfaite grâce de Dieu.

ME 1889 page 360

La présence de Dieu au milieu de nos plaisirs gâte tout; et s'il était possible d'introduire l'homme naturel dans le ciel, qu'y ferait-il? Il n'y trouverait rien de ce qu'il aime, et désirerait en sortir aussi vite que possible.

Un coeur divin qui reflète la parfaite certitude d'un amour dont la perfection n'est nullement en question: c'est *la paix*.

ME 1889 page 380

Dieu dit à Adam: «Où es-tu?» Christ dit à Dieu: «Me voici».

ME 1889 page 393

Le judaïsme est dans le camp et hors du sanctuaire. Le christianisme est dans le sanctuaire et hors du camp. La chrétienté cherche, sans le trouver, un moyen terme entre ces deux alternatives, sortir du camp et entrer dans le sanctuaire,

ME 1889 page 460

L'évangile de Matthieu est rempli de citations, mais les introduit de trois manières différentes:

1. *afin que* fût accompli: c'est le but de la prophétie; elle s'accomplit dans cet événement.

2. *de sorte que* fût accompli: la chose dite est accomplie, mais ne l'est pas entièrement, c'est un accomplissement partiel.
3. *alors fut* accompli: quelque chose d'accessoire s'accomplit.

Notes d'une méditation sur Marc 9: 1-8

ME 1889 page 74

J'ai désiré vous parler de ce chapitre, pour montrer le changement opéré dans les relations de Dieu avec les hommes sur la terre. Dieu s'est révélé d'abord par la loi donnée à Moïse, puis par les prophètes, et enfin, par Christ et les apôtres. Le fait de la transfiguration qui se trouve aussi rapporté ailleurs, l'est dans Marc avec quelque chose de particulier: Jésus y est surtout présenté, comme mettant de côté tout ce qui l'avait précédé.

«Et il leur dit: En vérité, je vous dis, que de ceux qui sont ici présents, il y en a quelques-uns qui ne goûteront point la mort, jusqu'à ce qu'ils aient vu le royaume de Dieu venu avec puissance. Et après six jours, Jésus prend avec lui Pierre et Jacques et Jean, et les mène seuls à l'écart sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux; et ses vêtements devinrent brillants et d'une extrême blancheur, comme de la neige... Et Elie leur apparut avec Moïse, et ils parlaient avec Jésus. Alors Pierre, répondant, dit à Jésus: Rabbi, il est bon que nous soyons ici; et faisons trois tentes: une pour toi, et une pour Moïse, et une pour Elie...» Pierre dit: «Il est bon que nous soyons ici; et faisons trois tentes: une pour toi, et une pour Moïse, et une pour Elie». Il voulait placer Moïse et Elie sur le même terrain que Jésus; il voulait, par conséquent, qu'on écoutât ensemble la loi, les prophètes et Christ. Le témoignage des deux premiers avait été parfait pour le temps auquel ils appartenaient, et Pierre voulait mêler leurs témoignages respectifs avec celui de Christ; mais Dieu ne le voulait pas, il ne pouvait en être ainsi, c'est pourquoi «il vint une nuée qui les couvrit, et il vint de la nuée une voix: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. Et aussitôt, ayant regardé de tous côtés, ils ne virent plus *personne*, sinon Jésus *seul* avec eux». Dieu reconnaît et sanctionne pleinement le ministère de Moïse et d'Elie, puisqu'ils apparaissent en gloire avec Jésus, mais il ne veut pas qu'on mêle la loi, comme témoignage de Dieu, avec le ministère de Christ. La voix qui sort de la nuée doit faire comprendre à Pierre que les voies de Dieu sont changées, — qu'une autre économie commence. Ni le témoignage de Moïse, ni celui d'Elie, n'étaient le témoignage de la gloire de Christ, car celui-ci est tout autre chose. Moïse a donné la loi, c'est ce qui a caractérisé son témoignage. La loi était donnée sur la terre à un peuple terrestre dans le but de conduire ce peuple dans le chemin où il pouvait être béni en étant agréable à Dieu. Elle était une règle de vie sur la terre, et, envisagée comme telle, Dieu l'avait formée pour la terre. Il y avait, il est vrai, des individus, tels que Moïse et Elie, formés pour le ciel, mais le peuple était formé pour la terre. La loi était destinée à diriger la conduite des enfants d'Israël de manière que, s'ils l'observaient, Dieu les bénissait. C'était une loi adaptée à une relation terrestre. Ensuite, arrivent les prophètes qui annoncent que Christ viendra humilié et plus tard glorifié (1 Pierre 1). La prophétie parle, sans doute, des choses qui sont à venir; mais son effet moral est de ramener à la loi. Nous lisons dans Malachie: «Voici, le jour vient, ardent comme un four, et tous les orgueilleux et tous les méchants seront comme du chaume». C'est le jour de l'Eternel. «Mais pour vous, qui craignez mon nom, se lèvera le soleil de justice...» «Souvenez-vous de la

loi donnée à Moïse. Voici, je vais envoyer Elie, le prophète, avant que ce jour grand et terrible vienne» (chapitre 4). Ce qui clôt toute la prophétie, c'est l'annonce de ce jour qui va écraser les méchants, et dans lequel les justes les fouleront comme la cendre sous leurs pieds.

Ainsi la loi est ce qui caractérise le ministère de Moïse; ensuite, les prophètes viennent pour rappeler cette loi, pour menacer ceux qui n'y prennent pas garde, et, de plus, pour annoncer que le jour du jugement va arriver. Pierre veut mettre ensemble les deux genres de témoignage, comme si c'était le royaume; mais Dieu ne laisse pas une trace de tout cela. Il est bien vrai que pas un mot de la loi et des prophètes ne restera sans accomplissement, mais, avant tout, Dieu veut manifester son Fils, et c'est ce qui change toutes nos relations avec Dieu. Christ est pour nous la base de tout. «Il vint de la nuée une voix qui dit: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le». Ce n'est plus Moïse qui nous dit: «Voici la loi», ni un prophète nous disant: «Il faut revenir à la loi», mais c'est le Père qui dit de Jésus: «Voilà mon Fils», et qui nous dévoile tout son amour.

Voilà ce que Dieu met ici devant nos coeurs en faisant disparaître tout le reste. Il n'y a plus que Jésus. «Et ayant regardé de tous côtés, ils ne virent plus *personne*, sinon *Jésus seul* avec eux». Tout le reste était éclipsé.

Les Juifs n'ont pas reçu Jésus comme Messie s'ils l'eussent reçu, ils eussent eu le royaume avec lui; mais, maintenant, tout cela est mis de côté, et quand tout sera comme fini pour eux, il les appellera de nouveau et les recevra par pure grâce. Le ministère de Christ ne doit être mêlé avec quoi que ce soit, ni avec la loi qui manifestait la parfaite incapacité de l'homme et la responsabilité à laquelle il a manqué, ni avec les prophètes qui faisaient valoir les droits de cette loi. — L'homme a manqué à tout, mais Dieu a voulu être glorifié par la miséricorde. — Jésus reste seul avec eux. C'est que Jésus est la perfection, tellement que si je l'ai, je n'ai pas besoin de chercher quoi que ce soit d'autre. Je trouve en lui l'accomplissement de la loi, et, quant à mes relations avec Dieu, elles sont fondées sur le témoignage qu'il a rendu de Jésus et sur la révélation de ses affections placées en lui, son Fils bien-aimé. Il m'a montré l'objet de son amour en me disant: «Ecoutez-le», et laissez tout le reste de côté. Dieu dirige entièrement nos affections vers Christ, qui nous dit les choses qu'il a vues en son Père, et en qui nous trouvons la manifestation du Père. Le Père lui-même nous adresse à Jésus, pour qu'il nous révèle Dieu. Jésus nous révèle le Père et son amour tel qu'il le connaît, lui-même. Jésus me fait connaître la relation dans laquelle Dieu veut m'introduire par lui, en disant: «Je vais vers *mon* Père et *votre* Père»; non seulement il veut nous introduire dans la connaissance de la relation dont il jouissait de toute éternité, dans le sein du Père, mais encore il nous fait participer à celle dont il jouissait ici-bas comme homme. Emmanuel (Dieu avec nous), Jésus, était pour les disciples l'expression parfaite de toutes les pensées de Dieu et de tout son amour pour eux. C'est comme s'il leur eût dit: «Tout ce que Dieu est pour vous, il l'a versé dans mon coeur». Impossible d'allier cela avec la loi qui exige. Quand j'écoute le Fils, il me révèle tout cet amour du Père afin que j'en jouisse. C'est là ce qui a mis entièrement fin à toute autre chose. Quant à vos relations avec Dieu, si vous voulez comprendre ce que le Père est pour votre âme, écoutez-le, lui, le Fils, C'est lui qui peut vous communiquer toutes les paroles que

le Père lui a communiquées. Son but, ici-bas, était de révéler le Père. Si vous écoutez Jésus, s'il est le compagnon de votre vie, vous jouissez de lui comme de celui par le moyen duquel vous possédez toute la faveur de Dieu. «Voilà mon Fils bien-aimé: écoutez-le». On n'a qu'à l'écouter, et l'on jouit de cet amour; si l'on veut un autre moyen, on ne peut rien avoir. Dieu ne veut point maintenant d'autre relation avec les hommes que celle dont Jésus est le centre. Si vous voulez la loi, elle vous condamne. Si vous mêlez la loi avec le ministère de son Fils, vous ne pouvez non plus être agréable à Dieu; la loi et les prophètes ne peuvent vous rester avec son Fils: la lune et les étoiles disparaissent aussi bien que les ténèbres quand le soleil brille.

Plus loin, nous voyons que les disciples ne peuvent chasser le démon. S'il y a de l'incrédulité dans nos coeurs, nous n'avons aucune puissance et Jésus est affligé. «Jusques à quand serai-je avec vous? Jusques à quand vous supporterai-je? Amenez-le moi». S'il n'y a pas de foi, il n'y a pas de relation avec Dieu. Il y a support et patience de sa part; il présente la grâce; mais il n'y a aucune relation morale avec lui. Il ne peut y en avoir, ni par la loi, ni par les prophètes; leurs ministères ont pris fin, bien qu'ils aient été parfaits comme moyens de communication pour le temps auquel ils ont été donnés. Nous n'avons aucun recours à eux; il n'y a maintenant que la voix du Fils de Dieu; et la nouvelle relation introduite par lui a effacé toutes les autres. Il vous faut être chrétien, et rien d'autre. Si vous recourez à la loi, vous êtes Juif. Si la grâce ne met dans votre coeur toute autre pensée de côté, le jugement y mettra fin.

Quelle grâce, quand on pense que Dieu s'est retiré de toute autre relation pour en former avec nous une aussi précieuse et aussi intime! Non seulement en nous pardonnant, mais en faisant de nous des compagnons de Jésus. Ecouter Christ, et apprendre par lui l'amour parfait de Dieu, voilà la grâce que Dieu nous présente. Si nous n'en voulons pas jouir, Jésus nous dit: «Jusques à quand vous supporterai-je?»

Que Dieu nous donne à tous de comprendre la perfection de son amour qui est manifesté en Christ, et non autrement! Puissions-nous le glorifier en reconnaissant toute la plénitude de sa grâce envers nous!

La venue du Seigneur et les événements qui s'y rapportent

ME 1889 page 89

1. L'espérance de l'Eglise

Je désire, avec le secours du Seigneur, présenter simplement ce que la Parole nous enseigne touchant le retour du Seigneur, les événements qui l'accompagnent et ceux qui le suivent. Chaque jour rend plus évident le fait que nous sommes dans les temps *fâcheux* (2 Timothée 3) — de là, la nécessité pour ceux qui appartiennent au Seigneur d'avoir toujours plus devant leurs coeurs l'attente de son retour.

Il y a maintenant une cinquantaine d'années que le cri se fit entendre: «Voici l'époux, sortez à sa rencontre» (Matthieu 25: 6). Jusqu'à ce moment, l'Eglise était restée plongée dans un profond sommeil, sous l'action assoupissante des influences du monde, de sorte que la vérité du retour du Seigneur pour ses saints était oubliée, ignorée, ou niée. Mais lorsque, par l'action de l'Esprit de Dieu, ce cri eut retenti, des milliers d'âmes furent tirées de leur sommeil, et, préparant leurs lampes, sortirent de nouveau pour rencontrer l'Epoux.

Pendant un temps, elles vécurent journellement dans l'attente de son retour, et cette espérance agissait si puissamment sur leurs coeurs et leur vie qu'elle les détachait de toute chose, — association, habitude et manière de vivre, — qui ne répondait pas au caractère de Celui qu'elles attendaient. Leurs reins étaient ceints et leurs lampes allumées, comme il convenait à ceux qui attendent leur Seigneur (Luc 12: 35, 36).

Mais le temps s'est écoulé, et, tandis que la doctrine du second avènement du Seigneur est enseignée et saisie par un plus grand nombre de personnes, et demeure, sans nul doute, le soutien et la consolation de beaucoup d'âmes pieuses, on peut se demander si, pour plusieurs des saints, elle n'a pas perdu sa fraîcheur et sa puissance. En effet, n'est-il pas évident à tous ceux qui ont des yeux pour voir, que le niveau de la séparation pour Christ s'est abaissé toujours plus; que la mondanité a augmenté; que les saints s'associent avec ce dont ils professent être sortis, et qu'ainsi beaucoup d'entre eux risquent de retomber dans le sommeil, même en ayant sur leurs lèvres la doctrine du retour du Seigneur?

Le temps est donc venu d'insister de nouveau sur cette précieuse vérité et de la placer sur le coeur et la conscience des croyants. Car le Seigneur est proche, et il désire que son peuple soit comme le guet qui veille, désirant ardemment et attendant son retour. Il est certes grand temps «de nous réveiller du sommeil, car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru» (Romains 13: 11); «encore très peu de temps, et celui qui vient, viendra, et il ne tardera pas» (Hébreux 10: 37). Et lui-même a dit: «Bienheureux sont ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra, et les fera mettre à table, et s'avançant, il les servira» (Luc 12: 37).

Dans ce que nous venons de dire, nous avons supposé comme admis que LE RETOUR DU SEIGNEUR EST L'ESPERANCE DISTINCTIVE DE L'EGLISE; nous allons maintenant le démontrer par les Ecritures. Presque chaque livre du Nouveau Testament pourrait apporter sa preuve; ce que nous en citerons suffira pour que l'évidence soit complète.

En premier lieu, le Seigneur lui-même prépara ses disciples à demeurer, après son départ, dans l'attente de son retour. «Qui donc», dit-il, «est l'esclave fidèle et prudent, que son maître a établi sur les domestiques de sa maison pour leur donner leur nourriture au temps convenable? Bienheureux est cet esclave-là que son maître, LORSQU'IL VIENDRA, trouvera faisant ainsi. En vérité, je vous dis qu'il l'établira sur tous ses biens» (Matthieu 24: 45-47). Il caractérise ensuite le méchant esclave comme disant: «Mon maître tarde à venir etc....» (verset 48); et indique le châtement qui attend un tel serviteur. Les deux paraboles suivantes, celle des vierges et celle des talents, enseignent clairement la même leçon, et d'autant plus fortement par le fait que les vierges qui s'endorment et les serviteurs qui reçoivent les talents, sont les mêmes vierges et les mêmes serviteurs qui se retrouvent au retour du Seigneur.

Nous trouvons la même instruction dans l'évangile de Marc. «Prenez garde, veillez et priez, car vous ne savez pas quand ce temps sera. — C'est comme un homme allant hors du pays, laissant sa maison, et donnant de l'autorité à ses esclaves, et à chacun son ouvrage; et il commanda au portier de veiller. Veillez donc; car vous ne savez pas quand le maître de la maison *viendra*, le soir, ou à minuit, ou au chant du coq, ou au matin; de peur qu'arrivant tout à coup, il ne vous trouve dormant. Or ce que je vous dis, à vous, je le dis à tous: Veillez» (Marc 13: 33-37).

La même vérité se trouve répétée plusieurs fois dans l'évangile de Luc. Nous avons vu un passage frappant au chapitre 12: 35-37. On peut y ajouter le suivant: «Il dit donc: Un homme noble s'en alla dans un pays éloigné, pour recevoir un royaume et revenir. Et ayant appelé dix de ses propres esclaves, il leur donna dix mines, et leur dit: *Trafiquez jusqu'à ce que je vienne*» (Luc 19: 12, 13). Puis, comme dans l'évangile de Matthieu, dans la parabole des talents, nous le voyons revenant et examinant l'usage qu'ont fait les esclaves de l'argent qui leur avait été confié (verset 15).

Il suffira de citer un seul passage de l'évangile de Jean. Les disciples étaient plongés dans la douleur à la pensée du départ de leur Seigneur. Comment répond-il à ce que leur âme éprouvait? Il dit: «Que votre coeur ne soit pas troublé; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit, car je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, *je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi*; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 1-3).

Les quatre évangiles rendent donc unanimement témoignage au retour du Seigneur pour les siens, et c'est là leur espérance durant son absence. Passons maintenant aux Actes et aux épîtres.

Que trouvons-nous d'abord dans les Actes? Après sa résurrection, le Seigneur apparut à ses disciples, «étant vu par eux durant quarante jours, et parlant des choses qui regardent le royaume de Dieu» (1: 3). Le temps de son ascension étant arrivé, il les conduisit jusqu'à Béthanie (Luc 24: 50), et quand il eut achevé de leur donner ses instructions, «il fut élevé de la terre, comme ils regardaient, et une nuée le reçut et l'emporta de devant leurs yeux. Et comme ils regardaient fixement vers le ciel, tandis qu'il s'en allait, voici, deux hommes, en vêtements blancs, se tinrent là à côté d'eux, qui aussi dirent: Hommes galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel? Ce Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, *viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel*» (Actes des Apôtres 1: 9-11). Pouvait-on parler plus clairement? Quelles paroles, vu les circonstances, pouvaient être plus significatives, ou moins capables d'être mal comprises? Les disciples avaient vu le Seigneur se séparer d'eux et s'élever vers le ciel. Ils l'avaient suivi des yeux jusqu'à ce qu'une nuée l'eût dérobé à leurs regards, et tandis qu'ils contemplaient, muets d'étonnement, ils reçoivent ce message que Celui qu'ils avaient vu partir, reviendrait de la même manière qu'ils l'avaient vu aller au ciel, et par conséquent, en personne. S'il y a lieu de s'étonner, c'est qu'après ces paroles, l'Eglise ait jamais pu perdre ou oublier l'espérance du retour du Seigneur.

Le témoignage des épîtres n'est pas moins clair et décisif: «De sorte que vous ne manquez d'aucun don, pendant que vous attendez la révélation de notre Seigneur Jésus Christ» (1 Corinthiens 1: 7). «Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur» (Philippiens 3: 20). «Comment vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils Jésus» (1 Thessaloniens 1: 9, 10; voyez aussi 2: 19; 3: 13; 4: 15-18; 2 Thessaloniens 1: 7; 2: 1; 3: 5). «Attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ» (Tite 2: 13). «Le Christ aussi, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent» (Hébreux 9: 28. Voyez aussi Jacques 5: 7, 8; 1 Pierre 1: 7, 13; 2 Pierre 3; 1 Jean 3: 2; Apocalypse 3: 11; 22: 7, 12, 20).

Bien que ce ne soient là que quelques-uns des passages que l'on puisse citer, ils suffisent à montrer combien ce sujet occupe de place dans la parole de Dieu, et en l'examinant, on verra que c'est parce qu'il se lie intimement à l'essence même du christianisme. Otez l'espérance du retour du Seigneur, et vous enlèverez du même coup au christianisme son vrai caractère. On ne saurait affirmer trop fortement que ce n'est pas une doctrine que l'on puisse accepter ou rejeter à plaisir, mais que c'est une partie intégrante de la vérité elle-même, liée à l'appel et à la position du croyant, à sa relation avec Christ et à ses bénédictions futures. C'est pour cela que Paul rappelle aux Thessaloniens qu'ils avaient été convertis des idoles à Dieu, pour attendre du ciel le Fils de Dieu, et tout croyant est converti maintenant dans le même but. Etre sans cette espérance et cette attente, c'est donc ignorer ce que le croyant possède en Christ.

Il suit de ce qui précède que l'attitude normale de tout croyant est l'attente de Christ. Bien plus, c'est ce qui caractérise chacun de ceux qui se trouvent sur le terrain chrétien, bien

qu'ils puissent n'en avoir pas conscience, car la Parole dit que les dix vierges, dont cinq étaient folles, prirent leurs lampes et sortirent à la rencontre de l'époux. Ainsi, leur profession, bien que les folles n'eussent point d'huile, c'était d'attendre Christ.

Cher lecteur, attendez-vous la venue du Seigneur Jésus? Est-ce là l'heureuse et unique espérance qui réjouit votre âme, tandis que vous poursuivez votre solitaire pèlerinage? Vos yeux sont-ils fixés sur l'étoile brillante du matin? Ou bien êtes-vous tellement absorbé par les choses présentes que, semblable aux vierges, vous vous êtes assoupi et endormi? Si, hélas! il en était ainsi, puissent ces paroles: «Voici, je viens promptement»: «Voici l'époux», vous arracher à votre sommeil, tandis qu'il y a encore du délai, de peur que, venant subitement, vous ne soyez trouvé endormi.

Peut-être connaissez-vous la vérité du retour de Christ; mais la question n'est pas: connaissez-vous cette vérité? c'est: *attendez-vous Christ*? Connaître est une chose, mais c'en est une tout autre que de vivre jour après jour, heure après heure, dans l'espérance et l'attente du retour du Seigneur. Si vous l'attendez, vos affections sont toutes concentrées sur l'objet de votre attente; vous êtes à part de tout ce qui n'est pas selon sa pensée et sa volonté; vous êtes libre quant à tout ce que la nature chérit, et quand il vous annonce son prompt retour, votre coeur répond avec effusion: «Amen! viens, Seigneur Jésus!» (Apocalypse 22: 20).

2. L'espérance de l'Eglise est-elle actuelle?

La question qui se présente maintenant est celle-ci: La venue du Seigneur est-elle une espérance immédiate, c'est-à-dire est-ce un fait qui peut avoir lieu d'un instant à l'autre, ou bien devons-nous attendre auparavant l'accomplissement de certains événements? C'est un point vital, et c'est pourquoi il est nécessaire d'examiner avec beaucoup de soin l'enseignement de l'Ecriture sur ce sujet.

D'une manière générale, on peut dire qu'il y a trois mots employés dans l'Ecriture en rapport avec le second avènement de Christ. Le premier mot est «*parousia*», qui signifie simplement «venue»; et qui, par conséquent, est appliqué à la venue d'une personne quelconque, aussi bien qu'à celle de Christ (voyez 1 Corinthiens 16: 17; 2 Corinthiens 7: 6; 10: 10; Philippiens 1: 26; 2: 12; comme exemples de son emploi quand il s'agit de personnes). Il est employé environ seize fois pour désigner la venue de Christ (Matthieu 24: 3, 27, 37, 39; 1 Corinthiens 15: 23; 1 Thessaloniens 2: 19; 3: 13; 4: 15; 5: 23; 2 Thessaloniens 2: 1, 8, 9; Jacques 5: 7, 8; 2 Pierre 1: 16; 3: 4). L'emploi de ce mot, d'après sa signification même, est tout à fait général, et par conséquent ne peut en lui-même indiquer le caractère précis de l'événement pour lequel il est employé. Ainsi, il se trouve également, comme on l'a vu plus haut, en Matthieu 24 et 1 Thessaloniens 4.

Un autre mot est «*αποκαλυχις*», qui signifie «révélation», et qui est employé quatre fois en rapport avec la venue de Christ (1 Corinthiens 1: 7; 2 Thessaloniens 1: 7; 1 Pierre 1: 7, 13, et peut-être 1 Pierre 4: 13). La signification de ce mot est déterminée; il se rapporte

toujours au moment où le Seigneur sortira du ciel et viendra avec ses saints pour juger la terre (exemple 2 Thessaloniens 1: 7).

Le troisième mot est *επιφανεια*, dont le sens est «apparition» ou «manifestation». Il est employé une fois en parlant de la première venue du Seigneur (2 Timothée 1: 10), et cinq fois en parlant de sa seconde venue (2 Thessaloniens 2: 8, ici, il est employé en même temps que *παρονρια*; 1 Timothée 6: 14; 2 Timothée 1: 10; 4: 1, 8; Tite 2: 13). A ce qui précède, nous pouvons ajouter que, lorsque le Seigneur annonce sa propre venue, comme par exemple dans Apocalypse 22: 7, 12, 20, il emploie le mot ordinaire *ερχομαι* — «je viens».

La difficulté qui se présente est celle-ci. Si c'est l'apparition ou la révélation de Christ que nous devons attendre, il est certain que notre attente ne saurait être immédiate, car les Ecritures nous apprennent que plusieurs événements doivent précéder cette apparition. Ainsi, nous voyons dans 2 Thessaloniens 2, que l'homme de péché — l'antichrist — doit d'abord paraître sur la scène; or cela nécessite le retour et la réintégration des Juifs dans leur pays, la reconstruction de leur temple et le rétablissement de leurs sacrifices et de leur service religieux (Matthieu 24: 15; Daniel 9: 26, 27; Apocalypse 11-13, etc.). De plus, dans ce cas, nous devons traverser la grande tribulation avec toutes ses douleurs, avant que le Seigneur ne vienne.

Or, est-ce là l'enseignement de l'Ecriture? En premier lieu, on ne saurait nier qu'il est parlé des croyants comme attendant l'apparition ou révélation, aussi bien que la venue de Christ. Ainsi, en 1 Corinthiens 1: 7, l'apôtre dit: «Vous ne manquez d'aucun don de grâce pendant que vous attendez la révélation (*αποκαλυψιν*) de notre Seigneur Jésus Christ». Et aussi, en écrivant à Timothée: «Que tu gardes ce commandement, sans tache et irrépréhensible, jusqu'à l'apparition (*επιφανεια*) de notre Seigneur Jésus Christ» (1 Timothée 6: 14). De même, dans son épître à Tite, nous lisons: «Attendant la bienheureuse espérance et l'apparition (*επιφανεια*) de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ» (Tite 2: 13). Les croyants — je veux dire ceux de cette dispensation, c'est-à-dire l'Eglise — resteront-ils sur la terre jusqu'à l'apparition de Christ? Un examen attentif de l'Ecriture montre qu'il y est parlé de deux événements distincts: la venue du Seigneur Jésus *pour* ses saints et la venue de Christ *avec* ses saints. En 1 Thessaloniens 3: 13, nous trouvons cette dernière; c'est de la première qu'il est question en 1 Thessaloniens 4: 15-17. De plus, Paul nous enseigne très clairement dans l'épître aux Colossiens, que la venue de Christ *avec* ses saints, aura lieu à son apparition. Il dit: «Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire» (Colossiens 3: 4). Pour qu'il en soit ainsi, il faut qu'avant la manifestation publique de Christ à la terre, les saints aient été pris pour être avec lui.

Laissant pour le moment la difficulté déjà exposée, mais seulement afin de pouvoir la résoudre plus complètement, nous nous poserons la question: L'Ecriture enseigne-t-elle quelque part que le chrétien doive attendre quelque événement qui précède le retour de Christ, ou bien peut-il et doit-il constamment attendre que Christ revienne? Nous avons parlé, dans un article précédent, de l'enseignement du Seigneur sur ce sujet, nous rappellerons cependant que l'on ne saurait tirer aucune autre conclusion soit de la parabole des vierges,

soit de celle des talents, car les vierges qui s'endorment sont aussi celles qui sont réveillées par le cri: «Voici l'Époux!» et ce sont les mêmes serviteurs qui reçoivent les talents et à qui il en est demandé compte au retour du Maître. Dans tous les passages où le Seigneur parle de sa venue, on ne saurait douter qu'il ne voulût imprimer dans l'esprit de ses auditeurs la possibilité de son retour à un moment quelconque, et même au moment le plus inattendu (voyez Marc 13: 34-37; Luc 12: 35-37; Jean 21: 20, 21, etc.).

Le langage de Paul a la même portée. En écrivant aux Corinthiens touchant la résurrection des croyants, il dit, ou plutôt l'Esprit de Dieu dit par lui: «Voici, je vous dis un mystère: Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés» (1 Corinthiens 15: 51), et dans l'épître aux Thessaloniens, nous lisons: «Nous, les vivants qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur» (1 Thessaloniens 4: 15). Il est évident que, par le mot «nous», Paul indique qu'il pouvait se trouver lui-même dans le nombre de ceux qui se trouveraient vivants au retour du Seigneur, et qu'ainsi, pour autant qu'il connaissait, rien n'empêchait que le Seigneur ne revînt pour ses saints durant sa propre vie. Pierre non plus ne le considérait pas comme improbable, puisqu'il reçut une révélation spéciale pour lui faire connaître qu'il passerait par la mort (2 Pierre 1: 15). Et assurément, le fait que la dernière proclamation du livre inspiré est: «Voici, je viens promptement» (Apocalypse 22: 20), ne peut que soutenir et fortifier cette conclusion.

Mais malgré l'évidence qui résulte de ces passages, tout dépend de cette question: L'Eglise restera-t-elle sur la terre jusqu'à l'apparition du Seigneur? Or, si nous comparons Matthieu 24 avec un passage des Colossiens déjà cité, nous aurons une réponse claire et distincte. Dans l'évangile de Matthieu nous lisons: «Et aussitôt après la tribulation de ces jours-là, le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera pas sa lumière, et les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors paraîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel. Et alors toutes les tribus de la terre se lamenteront et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire. Et il enverra ses anges avec un grand son de trompette, et ils rassembleront ses élus des quatre vents, depuis l'un des bouts du ciel jusqu'à l'autre bout» (24: 29-31). Nous voyons donc ici l'ordre des événements à l'apparition du Fils de l'homme, et nous pouvons remarquer que: 1° Il y a la tribulation; 2° le trouble dans les luminaires célestes; 3° le signe du Fils de l'homme dans le ciel; 4° la lamentation des tribus de la terre; 5° le Fils de l'homme venant, etc., *tandis que les élus sur la terre ne sont pas encore rassemblés*. Maintenant qu'avons-nous lu dans l'épître aux Colossiens? «Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire» (Colossiens 3: 4). De même dans l'Apocalypse, lorsque Christ sort du ciel pour le jugement (c'est son apparition), «les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur» (Apocalypse 19: 11-14). Qui sont-elles? Leur vêtement nous l'indique, car le huitième verset nous dit: «Le fin lin, ce sont les justes des *saints*».

Il est donc évident que «les élus» de Matthieu 24, ne peuvent pas être l'Eglise, puisque les saints qui composent l'Eglise apparaissent avec Christ, et en fait, comme le chapitre lui-même le montre abondamment, ce sont les élus d'Israël, le résidu juif que Dieu, par son Esprit, a préparé pour le temps où le Seigneur qu'ils chercheront, entrera aussitôt dans son temple

(Malachie 3: 1). Il suit de là, que le Seigneur Jésus reviendra pour les siens avant son apparition, et puisqu'il détruit l'antichrist par l'apparition de sa venue (2 Thessaloniens 2: 8), ce doit être avant que celui-ci ne s'élève et domine, et par conséquent avant la grande tribulation, car celle-ci, comme nous le verrons plus tard, se rattache au temps de l'antichrist.

Mais de là suit une autre chose. Tous les événements prédits et qui sont attendus avant l'apparition du Seigneur, se lient avec la restauration de l'ancien peuple de Dieu et les actes de l'homme de péché, le fils de perdition, l'antichrist, *et, par conséquent, pour autant que l'Écriture le fait connaître, il n'y a rien entre le moment présent et la possibilité du retour du Seigneur.*

Comment donc se fait-il que l'Écriture nous dise que nous avons à attendre l'apparition aussi bien que la venue du Seigneur, puisque, quand Christ sera manifesté, nous le serons avec lui? En voici la raison. Quand il s'agit de la responsabilité, l'apparition, non la venue, est le but, parce que la terre ayant été la scène de la responsabilité, la terre sera aussi la scène de la récompense. Cela n'est nullement incompatible avec le fait que la venue de Christ à un moment quelconque, est l'espérance propre du croyant. D'un autre côté, cela jette une grande lumière sur les voies de Dieu dans le gouvernement de son peuple, et manifeste un nouveau trait de la perfection avec laquelle le Seigneur agit envers ses serviteurs. Quand il part, il leur confie des dons pour son service, en disant: «Trafiquez jusqu'à ce que je vienne» (Luc 19: 13). La responsabilité des serviteurs dans l'usage de ce qui a été commis à leurs soins, se borne à la terre, et est limité à leur séjour ici-bas. En conséquence, c'est au retour du Seigneur sur la terre qu'est manifesté le résultat de leur responsabilité.

Mais ce n'est pas seulement dans l'usage fait des dons que l'on voit ce principe, on le trouve dans tout ce qui tient à la responsabilité de chaque saint. Les Corinthiens ne manquaient d'aucun don, pendant qu'ils attendaient la révélation de notre Seigneur Jésus Christ; les Thessaloniens, pour l'issue bénie des persécutions qu'ils enduraient, devaient regarder en avant vers le temps où le Seigneur Jésus sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance (2 Thessaloniens 1: 7); et Timothée est exhorté à garder le commandement, sans tache et irrépréhensible, jusqu'à l'apparition de notre Seigneur Jésus Christ (1 Timothée 6: 14).

En effet, c'est alors qu'il viendra pour être glorifié dans ses saints et être admiré dans tous ceux qui auront cru (2 Thessaloniens 1: 10); et alors, par conséquent, aura lieu la manifestation publique du résultat et de l'issue du sentier des saints à travers ce monde. C'est à quoi aboutira le service du croyant, il aura alors la jouissance du fruit de son travail; ce sera aussi le moment où les droits du Seigneur Jésus seront déclarés et revendiqués, et par conséquent, sous ce rapport, il est dit que nous aimons son apparition (2 Timothée 4: 8).

Mais, comme nous l'avons montré par les Écritures, le Seigneur revient pour ses saints avant son apparition, et, par conséquent, c'est vers sa venue que leurs regards sont dirigés. C'est l'objet propre de notre espérance. Nos coeurs sont occupés de lui, et nous attendons avec désir le moment où, selon sa parole, il reviendra nous prendre, afin que là où il est, nous y soyons aussi (Jean 14: 3). Telle est donc notre attitude. Comme les Israélites, la nuit de la

Pâque, avec leurs reins ceints, leurs souliers aux pieds, leur bâton à la main, attendaient le signal du départ, ainsi devrions-nous être, nos reins ceints et nos lampes allumées, attendant le Seigneur qui descendra du ciel avec un cri de commandement, la voix de l'archange, et la trompette de Dieu, et qui nous enlèvera hors de la scène présente, pour être toujours avec lui.

Est-ce là notre attente constante? Commençons-nous la journée avec la pensée que, avant que le soir ne soit venu, nous pourrions être ravis dans la lumière sans nuage de la présence du Seigneur? Quand nous posons nos têtes pour le repos de la nuit, nous rappelons-nous qu'avant le retour du matin nous pourrions être avec Jésus? Tout dans notre vie est-il constamment réglé, de telle sorte que nous ne voudrions rien y voir changé, si le moment qui vient devait être celui du retour du Seigneur? Tous nos projets, nos desseins et nos occupations, sont-ils formés, entrepris et poursuivis, en ayant ce merveilleux avenir devant nos yeux? Assurément, c'est là uniquement ce qui peut convenir à ceux qui vivent dans l'attente du Seigneur.

Puisse-t-il lui-même nous introduire et nous garder dans toute la puissance de cette précieuse vérité, afin de nous séparer toujours plus de tout ce qui n'est pas selon lui; et se présentant lui-même à nous dans toute sa beauté, comme l'étoile du matin, puisse-t-il occuper nos pensées et remplir nos coeurs!

3. L'enlèvement des saints

Deux choses ont lieu quant à la venue du Seigneur pour les siens: ceux qui sont morts en Christ ressuscitent, et les croyants vivants sont changés; ensuite, tous ensemble seront ravis dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. C'est l'enseignement clair et simple que nous trouvons en 1 Thessaloniens 4: 16, 17.

Le Seigneur Jésus lui-même avait montré cette vérité, bien que la portée de ses paroles ne pût guère être saisie sans la lumière que jettent sur elles les épîtres. A Béthanie, après la mort de Lazare, il dit à Marthe: «Ton frère ressuscitera. Marthe lui dit: Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection, au dernier jour. Jésus lui dit: Moi, je suis la résurrection et la vie: celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra; et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra point à jamais» (Jean 11: 23-26). Nous avons donc ici les deux mêmes classes de personnes, — ceux qui ont cru en Christ, mais qui sont morts avant sa venue; et secondement, ceux qui, croyant en lui, seront vivants à son retour, ceux-là ne mourront jamais.

Afin que le sujet soit établi bien clairement, il faut d'abord montrer que les croyants seuls ressusciteront d'entre les morts à la seconde venue du Seigneur. Il n'y a point de doctrine qui soit enseignée d'une manière plus explicite dans l'Écriture, et qui soit cependant plus complètement négligée ou ignorée par la masse des chrétiens de profession. La pensée ordinaire est qu'à la fin du monde, au terme du millénium, il y aura une même résurrection des croyants et des non croyants; que tous ensemble seront amenés devant le trône du

jugement, et qu'alors sera fixée la destinée éternelle de chacun. Mais cette conception théologique, bien que si généralement enseignée et acceptée, non seulement n'a aucun fondement scripturaire, mais est même directement opposée à ce que la parole de Dieu nous enseigne. C'est ce que l'on devra reconnaître, si l'on fait attention aux passages de l'Écriture qui établissent que les croyants seuls ressusciteront à la venue du Seigneur.

Outre ce que nous avons vu en Jean 11, je citerai quelques passages des évangiles. En descendant de la montagne de la transfiguration, le Seigneur enjoignit à ses disciples de ne point dire ce qu'ils avaient vu jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût «ressuscité d'entre les morts» (☞c necròn). «Et ils gardèrent cette parole, s'entre-demandant ce que c'était que ressusciter d'entre les morts» (Marc 9: 9, 10). Ils croyaient, de même que Marthe, qu'il y aurait une résurrection au dernier jour (Jean 11: 24); mais jusqu'alors, ils n'avaient jamais entendu parler d'une résurrection d'*entre* les morts, et c'est ce qui causait leur étonnement. Il est vrai que, dans ce passage, il est question de la résurrection de Christ, mais comme il est les prémices de ceux qui sont endormis (1 Corinthiens 15: 20), sa résurrection est à la fois le gage et le type de celle des croyants.

En Luc 14: 14, nous trouvons l'expression «résurrection des justes», et, dans un autre chapitre (Luc 20: 35), le Seigneur parle de «ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection d'*entre* les morts». Il est impossible de se méprendre sur la signification des paroles du Seigneur. On voit clairement qu'il s'agit d'une résurrection partielle, et que ceux qui y auront part laisseront les autres dans leurs tombeaux.

Le même enseignement ressort de Jean 5: 28, 29. En remontant au verset 25, on remarquera que l'expression «heure» comprend une dispensation tout entière. «L'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront». Cette heure a duré depuis ce moment jusqu'au temps où nous sommes, selon ces paroles qui précèdent: «Celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement; *mais il est passé de la mort à la vie*». Et cette heure durera jusqu'au retour du Seigneur. C'est le jour de la grâce tout entier. De même, le mot «heure» du verset 28 renferme toute une dispensation. «Ne vous étonnez pas de cela; car l'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix; et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie; et ceux qui auront fait le mal, en résurrection de jugement». Ainsi, deux résurrections sont nettement indiquées: celle de vie qui aura lieu, comme nous le verrons, à la venue du Seigneur; et celle de jugement qui arrivera après le millénium (Apocalypse 20: 11-15).

Si nous prenons les épîtres, nous y trouverons des déclarations encore plus précises. Le chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens traite de la résurrection des corps, non pas de tous, mais seulement des croyants. Un simple coup d'oeil suffit pour le montrer. Après avoir développé les conséquences de la fausse doctrine, savoir qu'il n'y a point de résurrection, l'apôtre établit la vérité: «Mais maintenant Christ a été ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui sont endormis. Car puisque la mort est par l'homme, c'est par l'homme aussi qu'est la résurrection des morts; car comme dans l'Adam tous meurent, de même aussi dans

le Christ tous seront rendus vivants. Mais chacun dans son propre rang: les prémices, Christ; *puis ceux qui sont de Christ à sa venue*» (1 Corinthiens 15: 20-23). Rien ne saurait être plus exact ou plus explicite. Il en est de même d'un autre passage déjà cité (1 Thessaloniens 4), où il est dit: «Les morts en Christ ressusciteront premièrement» (l'apôtre n'en a point d'autres en vue), «puis nous, les vivants qui demeurons», etc. Il n'est nullement question de ceux qui ne croient pas. C'est ce fait qui explique l'expression suivante du même apôtre, dans une autre épître: «Si, en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts» (Philippiens 3: 11).

Je citerai encore un passage. Dans l'Apocalypse, au chapitre 20, il est question de ceux qui «vécurent et régnèrent avec le Christ les mille ans». Nous verrons plus tard quelle est l'application de ces paroles, mais portons actuellement notre attention sur les paroles qui suivent: «Le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis; c'est la première résurrection» (versets 4, 5). Certains interprètes ont cherché à prouver qu'il s'agissait là d'une résurrection spirituelle (que veulent-ils dire par là?); mais s'il en est ainsi, alors la résurrection dont il est question à la fin du chapitre, n'est pas littérale non plus, et cela ne tendrait à rien moins qu'à dire qu'il n'y a pas de résurrection des morts, comme l'enseignaient les faux docteurs de Corinthe! Non; un langage aussi clair ne permet pas de méprise, surtout quand on considère les autres passages que nous avons cités en rapport avec le même sujet. Il est hors de doute que Dieu, dans sa grâce, a voulu que les croyants ressuscitassent d'entre les morts à la venue de Christ, et c'est ce qui est appelé la première résurrection (*). C'est pour cela que le terme de «prémices» est appliqué à la résurrection de notre Seigneur: il est les «prémices» de la moisson des siens, laquelle sera rassemblée à sa venue (1 Corinthiens 15: 20; comparez Lévitique 23: 10, 11).

(*) La première résurrection nous semble devoir comprendre aussi ceux qui auront été mis à mort par la Bête, bien qu'ils ressuscitent plus tard que les saints mentionnés en 1 Thessaloniens 4. La période de la première résurrection s'étend jusqu'au millénium.

Il y a cependant un passage de l'Écriture qui, pour plusieurs personnes qui n'ont pas examiné de près le sujet, semble contredire ce que nous venons de dire. C'est l'endroit où il est parlé des brebis et des boucs rassemblés devant Christ au même moment (Matthieu 25: 31, etc.). Cette scène, que l'on regarde ordinairement comme étant une description du jugement dernier, est souvent citée comme une preuve contre la première résurrection, — celle des croyants. Mais si l'on fait attention aux paroles du Seigneur, on verra bientôt qu'elles ne renferment pas la moindre allusion à la résurrection: «Or quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations seront rassemblées devant lui», etc. (versets 31, 32). Il s'agit donc de son apparition et de son règne et du jugement des vivants, et non de celui des morts. On ne parle pas de nations quand il s'agit des morts; ce terme ne s'applique qu'aux vivants. Remarquez aussi qu'il y a trois classes — les brebis, les boucs et les frères du Roi; et ce fait seul détermine l'interprétation de la scène tout entière, et montre d'une manière concluante que nous avons là le jugement des nations vivant sur la terre à l'apparition du Fils de l'homme dans sa gloire et quand il se sera assis sur son trône. Les «frères» sont des Juifs qui ont été envoyés comme messagers par le

Roi pour annoncer son royaume; ceux qui les ont reçus sont les brebis, et ceux qui les ont rejetés sont les boucs. Leur relation avec le Roi dépend de la manière dont ils ont traité ses messagers (pour ce principe, voyez Matthieu 10: 40-42).

Nous avons donc établi que le Seigneur revient pour chercher les siens, — soit qu'ils fussent morts avant ce moment, soit qu'ils vivent encore sur la terre, — selon sa parole: «Si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi» (Jean 14: 3). Considérons maintenant le mode de sa venue et de l'enlèvement des saints.

L'enseignement le plus précis sur ce sujet nous est donné dans un passage déjà cité, mais que nous placerons ici dans son entier: «Nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment, afin que vous ne soyez pas affligés comme les autres qui n'ont pas d'espérance. Car si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi, avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus. Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur: que nous, les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons aucunement ceux qui se sont endormis. Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel; et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées au-devant du Seigneur en l'air; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur» (1 Thessaloniens 4: 13-17).

On ne voit souvent pas toute la portée de cet important passage, faute de faire attention à sa signification précise. Les saints de Thessalonique n'avaient aucun doute quant à ce qu'ils auraient au retour de Christ; mais, d'une manière ou d'une autre, ils étaient tombés dans l'erreur de supposer que ceux qui s'étaient endormis avant cet événement, souffriraient une perte. C'est pour corriger cette erreur que l'apôtre leur donne une instruction spéciale «par la parole du Seigneur», c'est-à-dire, par une révélation sur ce sujet particulier. Il montre donc que tous ceux qui sont endormis en (ou par, *διὰ*) Jésus, Dieu les amènera avec lui, que ceci en fait se lie à notre foi en la mort et la résurrection de Christ, et en est une conséquence. Puis il explique comment cela est possible, et c'est cette explication qui forme le sujet de la révélation spéciale dont nous avons parlé. Le Seigneur viendra, les morts en Christ ressusciteront, les vivants seront changés et seront ravis *ensemble* avec eux dans les nuées, à la rencontre du Seigneur.

Comme nous l'avons vu, cet événement peut avoir lieu à un moment quelconque. Que nos esprits se familiarisent avec cette scène. Soudainement, le Seigneur descendra du ciel de la manière que ce passage nous le décrit. Premièrement, avec un cri de commandement. Cela a fait surgir une difficulté dans certains esprits. Si, disent-ils, le Seigneur revient seulement pour les siens, et que ce soit avec un cri de commandement, ne sera-ce donc point d'une manière publique? Non; pas nécessairement. Le mot employé (*ελενηματι*) indique une certaine relation entre celui qui appelle et ceux qui sont appelés, comme, par exemple, l'ordre donné par un commandant à ses soldats. C'est donc un cri destiné seulement à ceux auxquels il s'adresse, et dont la portée ne serait pas comprise par d'autres. Quand le Seigneur était sur la terre, une voix lui fut adressée du ciel; quelques-uns des assistants pensaient que c'était un

coup de tonnerre qui avait eu lieu, tandis que d'autres disaient: «Un ange lui a parlé» (Jean 12: 28, 29). De même, lors de la conversion de Saul, ses compagnons entendirent une voix, c'est-à-dire le son d'une voix (Actes des Apôtres 9: 7); «mais», dit Paul, «ils n'entendirent pas la voix de celui qui me parlait» (Actes des Apôtres 22: 9; comparez avec Daniel 10: 7). Il en sera de même quand le Seigneur descendra du ciel. Tous les siens entendront le cri et en comprendront la portée, mais si d'autres l'entendent, ce sera pour eux comme le bruit d'un tonnerre lointain, ou si la voix de l'archange et la trompette de Dieu sont aussi entendus, l'ensemble fera l'effet d'un phénomène étrange qui sera peut-être discuté et expliqué par les hommes de science. Il est probable que les trois choses, le cri, la voix de l'archange et la trompette de Dieu (voyez Nombres 10), ont un seul et même objet, c'est-à-dire l'appel, le rassemblement des saints ressuscités et des saints vivants pour être transportés en la présence de leur Seigneur.

Deux effets suivent instantanément l'appel du Seigneur. En effet, l'apôtre dit dans une autre épître: «Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés; *en un instant, en un clin d'oeil*, à la dernière trompette» (1 Corinthiens 15: 51, 52). «Les morts en Christ ressusciteront premièrement». Quelle scène merveilleuse! Tous ceux qui sont de Christ, renfermant, par conséquent, les saints de l'ancienne dispensation, aussi bien que ceux de la dispensation présente, ressusciteront à la venue du Seigneur (1 Corinthiens 15: 23). En descendant la suite des âges, depuis Adam jusqu'au dernier saint qui se sera endormi; toute cette innombrable multitude, «en un instant, en un clin d'oeil», sortira du tombeau, — tous ressusciteront incorruptibles. Et non seulement cela, mais tous les saints alors vivants seront changés, de sorte que tous ensemble seront revêtus de leurs corps de résurrection, semblables au corps de Christ en gloire (Philippiens 3: 21). C'est alors, «quand ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce mortel aura revêtu l'immortalité», que «s'accomplira la parole qui est écrite: La mort a été engloutie en victoire» (1 Corinthiens 15: 54; voyez aussi 2 Corinthiens 5: 1-4).

Mais aussitôt que ce merveilleux changement aura été opéré, alors tous ceux qui l'auront éprouvé, seront ravis «dans les nuées, à la rencontre du Seigneur en l'air; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur». Alors le Seigneur lui-même entrera pour la première fois, pour ce qui concerne les siens, dans la pleine possession du fruit de son oeuvre de rédemption, du travail de son âme. Quelle langue peut dire, quelle plume peut décrire sa joie, quand il délivrera ainsi du tombeau les corps des siens, et quand, par la parole de sa puissance, il les amènera en sa présence, tous conformes à sa propre image? Il est impossible d'exprimer même notre joie, la joie dans laquelle nous entrerons, quand les désirs ardents de nos cœurs seront réalisés, et que, semblables à lui, nous contemplerons sa face, nous le verrons tel qu'il est, et serons pour toujours avec lui.

Voilà ce que nous attendons, et le temps n'est pas éloigné où tout sera accompli, car nous avons la parole certaine du Seigneur qui est fidèle et qui a dit: «Oui, je viens bientôt».

4. Les noces de l'Agneau

Un événement a lieu dans le ciel avant que le Seigneur apparaisse avec ses saints: ce sont les noces de l'Agneau. Voici le passage qui en fait mention: «Réjouissons-nous et tressaillons de joie, et donnons-lui gloire; car les noces de l'Agneau sont venues; et sa femme s'est préparée; et il lui a été donné d'être vêtue de fin lin, éclatant et pur, car le fin lin, ce sont les justices des saints. Et il me dit: Ecris: Bienheureux ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau» (Apocalypse 19: 7-9). Nous voyons dans cette scène céleste la consommation de la rédemption pour ce qui concerne l'Eglise. Christ se la présente et elle est pour jamais unie à l'objet de toutes ses espérances et de toutes ses affections.

Quelques remarques préliminaires sont nécessaires pour bien faire saisir le vrai caractère de cette scène. Plusieurs passages des Ecritures nous montrent que l'Eglise n'est pas seulement le corps, mais aussi l'épouse de Christ. Ainsi Paul écrivait aux Corinthiens: «Je vous ai fiancés à un seul mari, pour vous présenter au Christ comme une vierge chaste» (2 Corinthiens 11: 2). Autre part, quand il expose les devoirs des maris envers leurs femmes, il les appuie sur le fait que le mariage est un type de l'union de Christ avec l'Eglise: «Maris, aimez vos propres femmes, comme aussi le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par parole; afin que lui se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irrépréhensible» (Ephésiens 5: 25-27). Plus loin, l'apôtre ajoute: «C'est pour cela que l'homme laissera son père et sa mère, et sera joint à sa femme; et les deux seront une seule chair. Ce mystère est grand; mais moi je parle relativement à Christ et à l'assemblée» (versets 31, 32). Ici, l'Esprit de Dieu nous ramène à la formation d'Eve prise d'Adam, à sa présentation à Adam et à son union avec lui comme sa femme, et il nous le fait voir comme un type de la présentation de l'Eglise à Christ, le dernier Adam. Aussi longtemps que Christ fut ici-bas comme homme, il demeura seul; mais un profond sommeil, le sommeil même de la mort, tomba sur lui, selon le dessein de Dieu, et comme fruit de son oeuvre, par la descente du Saint Esprit, l'Eglise fut formée et unie à lui, de sorte que, comme Adam le dit d'Eve: «Celle-ci est os de mes os et chair de ma chair» (Genèse 2: 23), nous, croyants, nous pouvons dire: «Nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os» (Ephésiens 5: 30).

Mais ce chapitre de l'épître aux Ephésiens nous présente encore autre chose. Il y est dit que Christ a aimé l'Eglise et qu'il s'est livré pour elle. Ainsi son amour était la source de tout. Sous ce rapport, l'amour était son motif pour se livrer lui-même. Ayant trouvé la perle de grand prix et l'évaluant selon la mesure de ses propres affections, il vendit tout ce qu'il avait et l'acheta (Matthieu 13: 46). Il s'est livré lui-même pour elle, et en se livrant, il a donné tout ce que l'amour peut donner. Et il s'est livré pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par parole, rendant ainsi l'Eglise moralement propre pour lui-même, «afin que lui se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse», etc. Nous avons là trois pas — le passé, le présent et l'avenir. Il s'est donné pour elle dans sa mort sur la croix; il la *purifie* (c'est par son

intercession devant Dieu, à laquelle il est répondu par le lavage d'eau par parole); et il se la *présentera*, ce qui a lieu aux noces de l'Agneau.

Et tout cela, remarquez-le bien, est le fruit de son amour. S'il attend encore à la droite de Dieu, c'est seulement jusqu'à ce que chacun de ceux qui doivent faire partie de l'Epouse soit introduit. «Tout ce que le Père me donne, viendra à moi» (Jean 6: 37); et il a tout acheté et racheté par le don de lui-même. Il demeure donc assis, jusqu'à ce que le dernier de ceux-là ait été tiré des ténèbres et introduit dans la merveilleuse lumière de Dieu. Alors il n'attendra plus, car le même amour qui l'a porté à se livrer lui-même, le conduira à venir chercher son Epouse. C'est pourquoi, il se présente lui-même à l'Eglise en disant: «Voici, je viens promptement», lui rappelant que son amour est permanent, et qu'il attend avec désir le moment où il viendra pour la prendre auprès de lui. Etant donc venu chercher les siens, comme nous l'avons montré précédemment, et les ayant introduits dans la maison du Père, le temps des noces de l'Agneau est venu, et c'est cet événement que célèbre le passage de l'Apocalypse que nous avons cité.

Ce sont les noces de l'Agneau (Apocalypse 19: 7); et, comme on l'a dit: «L'Agneau est une figure sous laquelle est représenté le Fils de Dieu et qui nous parle des souffrances qu'il a endurées pour nous». L'âme comprend cela, et par conséquent ce titre «la femme de l'Agneau», dit que c'est par *ses souffrances* que le Seigneur l'a faite sienne; qu'il l'a estimée à si haut prix qu'il a tout abandonné «pour elle». Maintenant déjà les croyants sont unis à Christ; mais les noces parlent d'une autre chose. C'est le moment où tous les croyants de cette dispensation, qui s'étend de la Pentecôte au retour du Seigneur, déjà glorifiés et vus dans leur ensemble, seront pleinement et finalement associés à l'Homme ressuscité et glorifié; à Celui qui, dans sa grâce et son amour ineffables, a choisi l'Eglise pour qu'elle soit à jamais sa compagne. Dans la scène que nous avons sous les yeux, il est à la veille de son apparition; mais avant de revenir sur la terre où il a été rejeté, il veut que celle qui, en quelque mesure, a partagé ses douleurs et ses souffrances, lui soit unie d'une manière formelle, afin qu'il puisse la manifester au monde comme partageant sa propre gloire. «Et la gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme nous, nous sommes un; moi en eux, et toi en moi; afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que toi tu m'as envoyé, et que tu les as aimés, comme tu m'as aimé» (Jean 17: 22, 23).

Cela se rapporte au moment où il reviendra pour prendre sa puissance et son règne,

*Et la terre verra son Epouse chérie
Sur son trône avec Lui.*

Les noces préparent cette manifestation publique; elles sont l'expression de ce qu'il y a dans son cœur, lorsqu'il amène ainsi l'Eglise à participer à sa gloire et à sa joie.

En réunissant ce qui est dit dans l'épître aux Ephésiens avec le passage de l'Apocalypse qui nous occupe, on verra que l'Epouse est revêtue d'une double beauté. Ici, nous avons: «Sa femme s'est préparée, et il lui a été donné d'être vêtue de fin lin, éclatant et pur» et, dans l'épître aux Ephésiens, nous lisons «Afin que lui se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et

irrépréhensible» (Ephésiens 5: 27). Cette dernière beauté est le résultat de ce que Christ a fait pour elle. «Il s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par parole». Par là, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, il l'a rendue moralement propre pour être sa compagne, et, comme il se l'est maintenant présentée, elle resplendit de la beauté même du Seigneur et reflète sa propre gloire. C'est sa ressemblance même qu'il voit devant lui, reproduite dans son Epouse, et il l'a ainsi faite pour être sa compagne dans son exaltation et sa gloire.

Mais le «fin lin, éclatant et pur», indique un autre genre de beauté. Ce sont «les justices des saints» (verset 8). Ce fait élargit merveilleusement nos conceptions de la grâce de notre Dieu. Si nous faisons la moindre chose qui reçoive son approbation, ce ne peut être que par la puissance qu'il nous donne. «Car nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes oeuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles» (Ephésiens 2: 10). Et cependant il nous ornera de tout le fruit et de toute la beauté de ce qui aura été opéré en nous et par nous, par l'efficace de sa grâce et de sa puissance. Ainsi toute espèce de beauté, divine et humaine, caractérisera la femme de l'Agneau, selon la perfection des pensées et des conseils de Dieu, et aussi la pensée et le coeur de l'Agneau.

Plusieurs choses distinctes sont à remarquer dans la célébration des noces de l'Agneau. En premier lieu, il y a une explosion de joie et de louanges: «Et j'entendis comme la voix d'une foule nombreuse, et comme une voix de grandes eaux, et comme la voix de forts tonnerres, disant: Alléluia! car le Seigneur, notre Dieu, le Tout-Puissant, est entré dans son règne» (verset 6). En effet, ainsi que la suite du chapitre le montre, les noces ont lieu immédiatement avant la venue pour le jugement du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, et ainsi, c'est à la veille du moment où le «royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ» commencera son existence (Apocalypse 11: 15).

Ensuite, se fait entendre le cri: «Réjouissons-nous et tressaillons de joie, et donnons-lui gloire; car les noces de l'Agneau sont venues» (verset 7). Ainsi, les noces de l'Agneau produisent l'admiration et l'adoration dans le ciel, dans tous les serviteurs de Dieu et en ceux qui le craignent, petits et grands (verset 5).

En dernier lieu, Jean reçoit l'ordre d'écrire: «Bienheureux ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau». La portion de l'Epouse est, sans doute, unique et incomparable, mais même ceux qui sont invités à participer à la joie de ce jour sont déclarés bienheureux. Et il n'y a pas lieu de s'en étonner; car ils sont admis à voir la consommation des désirs de Christ, sa joie en se présentant à lui-même celle pour laquelle il est mort, et qui, rendue propre à lui être associée, est maintenant revêtue de la gloire de Dieu (Jean 17: 22; Apocalypse 21: 10, 11). C'est donc un jour de joie sans mélange, — joie pour le coeur de Dieu, joie pour l'Agneau et pour l'Epouse, joie pour tous ceux à qui il sera donné de contempler cette scène merveilleuse. Mais c'est l'Agneau lui-même qui, par-dessus tout, attire nos regards dans ce jour; car, ainsi qu'on l'a dit: «Ce sont les noces de l'Agneau, et non les noces de l'Eglise ou de la femme de l'Agneau; ce sont les noces de l'Agneau, comme si l'Agneau était le plus intéressé dans cette joie. L'Eglise aura sa joie en Christ, mais Christ aura sa plus grande joie

dans l'Eglise. Le transport de joie le plus grand dans l'éternité sera dans le sein du Seigneur, à cause de son épouse rachetée. En toutes choses il doit avoir le premier rang, et en celle-ci aussi. Sa joie en elle sera plus grande que la sienne en lui».

5. Le rétablissement des Juifs

Il n'y a rien de plus certain, d'après la parole de Dieu, que le retour et le rétablissement dans leur pays des Juifs, maintenant dispersés par tout le monde; car, dit l'Ecriture: «Celui qui a dispersé Israël, le rassemblera» (Jérémie 31: 10). L'époque de leur restauration n'est pas révélée, mais, puisqu'on les voit dans leur terre bientôt après l'enlèvement des saints, il est évident qu'elle aura lieu vers ce temps. Il est impossible de déterminer si ce sera avant ou après la venue du Seigneur pour les saints, mais il est plus probable que ce sera après; autrement, il y aurait un signe visible indiquant que le Seigneur est proche.

Une revue rapide des voies de Dieu dans son gouvernement sur la terre, simplifiera et facilitera beaucoup notre intelligence de ce sujet. Nous voyons, dans le prophète Daniel, qu'Israël ayant manqué complètement comme dépositaire de l'autorité divine sur la terre, la domination à été transférée aux gentils. Ainsi, dans l'interprétation du songe où Nébucadnetsar vit une grande statue, Daniel dit: «Toi, ô roi, tu es le roi des rois, parce que le Dieu des cieux t'a donné le royaume, la puissance, la force et la gloire; et il a mis en ta main les enfants des hommes, les bêtes des champs, et les oiseaux des cieux, en quelque lieu qu'ils habitent, et il t'a fait dominer sur eux tous: c'est toi qui es la tête d'or» (Daniel 2: 37, 38). Trois empires devaient suivre celui des Babyloniens: l'empire Médo-Perse, l'empire Grec et l'empire Romain. Le dernier de ceux-ci, disparaissant pour un temps, doit finalement revivre, mais être divisé en dix royaumes, représentés par les dix orteils de la statue, tous cependant unis dans une fédération commune sous une tête suprême (Daniel 2: 31-43; 7; Apocalypse 13;17). Ces empires vont jusqu'à la fin, mais le dernier est remplacé ou plutôt détruit par le royaume de Christ; car «dans le temps de ces rois, le Dieu des cieux suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit; et ce royaume ne passera point à un autre peuple, mais il brisera et consumera tous ces royaumes-là, et il sera établi éternellement» (Daniel 2: 44; voyez aussi Apocalypse 19: 11-21; 20). Or la période qui embrasse l'ensemble de ces monarchies est appelée «les temps des nations (ou gentils)», durant lesquels, suivant la parole de notre Seigneur, Jérusalem doit être «foulée aux pieds par les nations» (Luc 21: 24). L'absence des Juifs de leur pays coïncide, ou à peu près, avec cette période. Mais les desseins de Dieu touchant son ancien peuple s'accompliront; «car les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir» (Romains 11: 29). C'est pourquoi, quand l'Eglise aura été complétée et ravie au ciel, les voies de Dieu recommenceront envers Israël.

Il est vrai qu'un faible résidu revint à Jérusalem sous le règne de Cyrus. Esdras et Néhémie nous donnent le récit de ce retour. Mais ce ne fut à aucun égard une restauration nationale, ni le plein accomplissement des desseins de Dieu, car Aggée, Zacharie et Malachie, qui prophétisèrent tous après cette période, parlent toujours du temps des bénédictions nationales, comme étant encore à venir (Aggée 2: 7-9; Zacharie 9-14; Malachie 3; 4). Et, en

effet, depuis le temps de ce retour jusqu'à la naissance du Seigneur, bien loin d'être une nation indépendante, les Juifs furent toujours assujettis aux nations. Rien dans une semblable condition, ne répondait à la brillante prédiction du prophète: «Et les fils des étrangers rebâtiront tes murailles, et leurs rois seront employés à ton service, car je t'ai frappée en ma fureur; mais j'ai eu pitié de toi au temps de mon bon plaisir. Tes portes aussi seront continuellement ouvertes; elles ne seront fermées ni nuit ni jour, afin que les forces des nations te soient amenées, et que leurs rois y soient conduits. Car la nation et le royaume qui ne te serviront point, périront; et ces nations-là seront réduites en une entière désolation» (Esaïe 60: 10-12). L'objet de ce retour partiel des Juifs, qui eut lieu sous Cyrus, semble avoir été pour que Christ pût naître parmi eux, dans leur terre, selon les paroles des prophètes, et qu'il pût leur être présenté comme Messie.

C'est là ce qui eut lieu, et l'évangile de Matthieu qui traite spécialement de ce sujet, nous montre aussi quels furent les résultats. Christ fut entièrement rejeté. Ils choisirent Barabbas, afin d'arriver à faire mourir Christ. «Et le gouverneur répondant, leur dit: Lequel des deux voulez-vous que je vous relâche? Et ils dirent: Barabbas. Pilate leur dit: Que ferai-je donc de Jésus qui est appelé Christ? Ils disent tous: Qu'il soit crucifié Et le gouverneur dit: Mais quel mal a-t-il fait? Mais ils s'écriaient encore plus fort, disant: Qu'il soit crucifié!» (Matthieu 27: 21-23). Dans l'évangile de Jean, leur iniquité se montre d'une manière encore plus frappante, s'il est possible: «Pilate leur dit: Crucifierai-je votre roi? Les principaux sacrificateurs répondirent: Nous n'avons pas d'autre roi que César?» (Jean 19: 15). Ainsi, de propos délibéré, ils renoncèrent à l'espérance et à la gloire de leur nation, ils rejetèrent leur Messie, dans leur impie désir d'assurer la mort de Jésus de Nazareth, et depuis ce jour, proscrits et devenus un objet de dérision et de moquerie parmi toutes les nations où ils sont dispersés, ils subissent les conséquences de leur affreux forfait.

Mais, quel que soit le péché de son peuple, Dieu ne saurait se renier lui-même. Dans la mort de Celui que les Juifs ont rejeté, il a posé le fondement de leur restauration et de leur bénédiction futures, car il mourut pour la nation (Jean 11: 51). Les preuves de ce fait sont tellement nombreuses qu'il serait difficile de les présenter toutes, il faut nous borner à citer quelques passages qui l'établissent clairement.

Et il arrivera en ce jour-là, que le Seigneur mettra encore sa main une seconde fois pour acquérir le résidu de son peuple, qui sera demeuré de reste en Assyrie, en Egypte, à Patros, à Cus, à Hélam, à Sinhar, à Hamath, et dans les îles de la mer. Et il élèvera l'enseigne parmi les nations, et assemblera les Israélites qui auront été chassés, et il recueillera des quatre coins de la terre ceux de Juda qui auront été dispersés» (Esaïe 11: 11, 12).

Et encore: «Car l'Eternel aura pitié de Jacob, et élira encore Israël, et il les rétablira dans leur terre, et les étrangers se joindront à eux, et s'attacheront à la maison de Jacob. Et les peuples les prendront et les mèneront en leur lieu, et la maison d'Israël les possédera en droit d'héritage sur la terre de l'Eternel, comme des serviteurs et des servantes; ils tiendront captifs ceux qui les avaient tenus captifs, et ils domineront sur leurs exacteurs» (Esaïe 14: 1-3). Lisez

encore, dans le même prophète, 25: 6-12; 26; 27: 6; 30: 18-26; 35: 10; 49: 7-26; 54; 60; 61; etc.

Le langage de Jérémie n'est pas moins clair: «Voici, les jours viennent, dit l'Eternel, que je ferai lever à David un germe juste, qui régnera comme Roi; il prospérera et exercera le jugement et la justice sur la terre. En ses jours Juda sera sauvé, et Israël habitera en assurance; et c'est ici le nom duquel on l'appellera: L'ETERNEL NOTRE JUSTICE. C'est pourquoi, voici, les jours viennent, dit l'Eternel, qu'on ne dira plus: L'Eternel est vivant, qui a fait remonter les enfants d'Israël du pays d'Egypte; mais on dira: L'Eternel est vivant, qui a fait remonter, et qui a ramené la postérité de la maison d'Israël, du pays qui est vers l'aquilon, et de tous les pays auxquels je les avais chassés; et ils habiteront en leur terre» (Jérémie 23: 5-8. Lisez surtout les chapitres 30; 31 et 33).

A peine y a-t-il un seul prophète qui ne touche ce sujet et d'une manière si claire, que, si l'on n'avait pas confondu Sion avec l'Eglise, personne n'aurait douté des intentions de Dieu envers son ancien peuple. Si même le témoignage des prophètes avait été moins précis, la déclaration de Paul, au chapitre 11 des Romains, aurait suffi pour nous enseigner que jamais Dieu n'abandonnera ses desseins de grâce et de bénédiction envers la semence d'Abraham. En effet, après avoir montré que Dieu n'a pas rejeté pour toujours son peuple, il dit: «Je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux: c'est qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée; et ainsi tout Israël sera sauvé, selon qu'il est écrit: Le libérateur viendra de Sion; il détournera de Jacob l'impiété. Et c'est là l'alliance de ma part pour eux, lorsque j'ôterai leurs péchés» (Romains 11: 25-27). Deux choses ressortent clairement de ce passage: d'abord, qu'une bénédiction est réservée à Israël, et ensuite, que leur Libérateur viendra de Sion, ce qui montre qu'ils devront être dans leur pays avant que la bénédiction ne leur soit donnée.

Toutefois, leur restauration présente plusieurs phases, avant que ne soit atteint le plein résultat dont parle l'apôtre Paul. Une partie du peuple retournera dans la Palestine, étant encore dans l'incrédulité. Cela est confirmé d'une manière certaine par le fait de leur conversion par l'apparition du Seigneur, ainsi que nous le lisons dans Zacharie (Zacharie 12: 9-14; 13: 1. Voyez aussi Esaïe 17: 10, 11; 28: 14, 15). Etant encore dans l'incrédulité, ils bâtiront un temple et chercheront à rétablir leur culte et leurs sacrifices, et ainsi ils prépareront la voie pour l'érection par l'Antichrist de l'abomination de la désolation dans le saint lieu, chose que le Seigneur a annoncée à ses disciples (Matthieu 24: 15; voyez aussi Apocalypse 11: 1, 2; Esaïe 66: 1-6). Cependant, au milieu de la masse incrédule, il y aura un résidu qui s'attendra à Dieu, et qui, ne connaissant pas encore le Messie, criera à l'Eternel dans sa détresse, et sera préservé des abominations dans lesquelles tombera l'ensemble de la nation. C'est le résidu élu, dont les expériences sont si amplement décrites dans les psaumes et dans quelques-uns des prophètes.

Le rétablissement des dix tribus s'effectuera après que le Seigneur aura pris possession de son royaume. Comme ils n'ont point pris part au rejet de Christ et à sa crucifixion, bien

qu'ils soient jugés pour leurs propres péchés, ils ne passeront point par les tribulations terribles qui tomberont sur leurs frères, à cause de leur relation avec l'Antichrist et du fait de l'avoir reçu. Ce n'est donc qu'après son retour, que Christ manifestera et rétablira cette partie de son peuple si longtemps perdue. Nous lisons dans Ezéchiel la manière dont s'effectuera leur rétablissement. «Je suis vivant, dit le Seigneur, l'Eternel, si je ne règne sur vous avec une main forte, et un bras étendu, et avec effusion de colère; et si je ne vous tire d'entre les peuples, et ne vous rassemble hors des pays dans lesquels vous aurez été dispersés, avec une main forte, et un bras étendu, et avec effusion de colère et si je ne vous fais venir au désert des peuples, et si je ne conteste là contre vous face à face! Comme j'ai contesté contre vos pères au désert du pays d'Egypte, ainsi contesterai-je contre vous, dit le Seigneur, l'Eternel. Et je vous ferai passer sous la verge, et vous ramènerai au lieu de l'alliance; et je mettrai à part d'entre vous les rebelles, et ceux qui se révoltent contre moi; et je les ferai sortir du pays auquel ils séjournent, mais ils n'entreront point en la terre d'Israël; et vous saurez que je suis l'Eternel». Le reste y est amené, et le prophète continue: «Et vous saurez que je suis l'Eternel, quand je vous aurai fait revenir en la terre d'Israël, qui est le pays touchant lequel j'ai levé ma main pour le donner à vos pères» (Ezéchiel 20: 33-44; voyez aussi chapitre 34).

Jérémie va plus loin et, dans un langage d'une beauté et d'une grandeur singulières, il décrit le retour d'Israël dans le pays de leurs pères: «Il y a un jour auquel les gardes crieront en la montagne d'Ephraïm: Levez-vous, et montons en Sion, vers l'Eternel, notre Dieu. Car ainsi a dit l'Eternel: Réjouissez-vous avec chant de triomphe, et avec allégresse, à cause de Jacob, et vous égayez à cause du chef des nations; faites-le entendre, chantez des louanges, et dites: Eternel! délivre ton peuple, le reste d'Israël. Voici, je vais les faire venir du pays d'Aquilon, et je les rassemblerai du fond de la terre: l'aveugle et le boiteux, la femme enceinte et celle qui enfante, seront ensemble parmi eux; une grande assemblée retournera ici. Ils y seront allés en pleurant: mais je les ferai retourner avec des supplications, et je les conduirai aux torrents d'eaux, et par un droit chemin, auquel ils ne broncheront point; car j'ai été pour père à Israël, et Ephraïm est mon premier-né». Puis il continue en proclamant, d'une manière encore plus magnifique, le dessein de l'Eternel à l'égard de son peuple, et la joie qui sera leur partage: «Nations, écoutez la parole de l'Eternel, et l'annoncez aux îles éloignées, et dites: Celui qui a dispersé Israël le rassemblera, et le gardera comme un berger garde son troupeau; car l'Eternel a racheté Jacob, et l'a retiré de la main d'un ennemi plus fort que lui. Ils viendront donc, et se réjouiront avec chant de triomphe au lieu le plus haut de Sion, et ils accourront aux biens de l'Eternel, au froment, au vin et à l'huile, et au fruit du gros et du menu bétail; et leur âme sera comme un jardin plein de fontaines, et ils ne seront plus dans l'ennui. Alors la vierge se réjouira en la danse, et les jeunes gens et les anciens ensemble; et je tournerai leur deuil en joie, et je les consolerais, et les réjouirai, les délivrant de leur douleur. Je rassasierai aussi de graisse l'âme des sacrificateurs, et mon peuple sera rassasié de mon bien, dit l'Eternel» (Jérémie 31: 6-14).

Les dix tribus ainsi ramenées, nous apprenons de plus qu'elles seront réunies avec Juda sous l'heureux et glorieux sceptre du Messie: «Ils ne seront plus deux nations, et ils ne seront

plus divisés en deux royaumes;... David (le vrai David, Christ) sera leur prince à toujours» (Ezéchiel 37: 21-28).

Nous voyons donc que Dieu n'a point oublié l'alliance qu'il a traitée avec Abraham (Genèse 17: 4-8). Israël a failli, il a perdu tout droit auprès de Dieu, mais Dieu, dans sa fidélité à sa parole et selon les merveilles de sa grâce, accomplira tout ce qu'il a dit. Et le temps approche où Israël, rétabli dans sa terre, «boutonnera et s'épanouira; et ils rempliront de fruit le dessus de la terre habitable» (Esaïe 27: 6).

6. L'apostasie et l'Antichrist

Dans l'intervalle entre l'enlèvement des saints et l'apparition de Christ, la terre sera le théâtre de plusieurs des événements les plus terribles dont le monde ait été témoin. Alors aura lieu *l'apostasie*, c'est-à-dire l'abandon ouvert de toute profession de christianisme, le reniement du Père et du Fils (1 Jean 2: 22), et l'apparition de l'homme de péché, le fils de perdition ou *l'antichrist*.

L'apôtre Paul nous a donné sur ces sujets les instructions les plus distinctes et les plus précises. De faux docteurs avaient cherché à troubler l'esprit des fidèles de Thessalonique, en alléguant que le jour du Seigneur était déjà arrivé. C'est pour combattre cette erreur que Paul écrit: «Or nous vous prions, frères, par la venue de notre Seigneur Jésus Christ et par notre rassemblement auprès de lui, de ne pas vous laisser promptement bouleverser dans vos pensées, ni troubler, ni par esprit, ni par parole, ni par lettre, comme si c'était par nous, comme si le jour du Seigneur était là. Que personne ne vous séduise en aucune manière, car ce jour-là ne viendra pas que l'apostasie ne soit arrivée auparavant, et que l'homme de péché n'ait été révélé, le fils de perdition, qui s'oppose et s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération, en sorte que lui-même s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu» (2 Thessaloniens 2: 1-4). Nous sommes donc clairement avertis que «l'apostasie» (la défection) et l'homme de péché seront vus dans l'intervalle entre l'enlèvement des saints et le jour du Seigneur, car l'apôtre base son exhortation sur la venue de notre Seigneur Jésus Christ et notre rassemblement auprès de lui. Comme quelqu'un l'a dit, en expliquant ce passage: «La réunion des saints avec Christ dans l'air était une démonstration qu'il était impossible que le jour du Seigneur fût là. Au reste, Paul présente à cet égard deux considérations: d'abord, le jour ne pouvait être là, car les chrétiens n'étaient pas encore réunis au Seigneur; et, dans ce jour-là, ils devaient venir *avec* lui. En second lieu, le méchant qui devait être jugé n'était pas encore là, de sorte que le jugement ne pouvait pas être exécuté».

Ensuite, l'apôtre continue à montrer que, jusqu'à ce que l'Eglise soit enlevée, cette consommation de l'iniquité dans une personne ne pouvait pas avoir lieu. «Et maintenant vous savez ce qui retient, pour qu'il soit révélé en son propre temps. Car le mystère d'iniquité opère déjà, seulement celui qui retient maintenant, le fera jusqu'à ce qu'il soit loin. Et alors sera révélé l'inique» (versets 6-8). A la lumière de ce passage et de quelques autres, nous pouvons nous représenter un peu ce qu'est l'apostasie et l'homme de péché.

1. *L'apostasie*. Elle était prévue et prédite dès les premiers jours du christianisme. Notre Seigneur lui-même y fait allusion dans quelques-unes de ses paraboles, et ne parle jamais d'une diffusion graduelle de la vérité jusqu'à ce que le monde entier soit amené à le reconnaître comme Seigneur. Il compare le royaume des cieux, comme vu dans le monde, «à du levain qu'une femme prit et cacha parmi trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout fût levé» (Matthieu 13: 33). Or le levain, dans les Ecritures, représente toujours la corruption. Voyez aussi la parabole de l'ivraie et celle du grain de moutarde. Écoutons encore l'apôtre Paul, s'adressant aux anciens de l'église d'Ephèse: «Je sais ceci, qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau; et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer des disciples après eux» (Actes des Apôtres 20: 29, 30). Laissant de côté les allusions qu'il fait à ce sujet, nous trouvons dans ses deux épîtres à Timothée (1 Timothée 4; 2 Timothée 3), des descriptions précises du mal qui existera «aux derniers temps» et aux «temps fâcheux» des «derniers jours». Que peut-il y avoir de plus direct et de plus fort que le passage de 2 Thessaloniens, que nous avons cité? Car là, il nous avertit que le mystère d'iniquité opérait déjà et que, bien que retenu pour le moment, dès que cette barrière serait ôtée, il se développerait si rapidement et si puissamment que, passant pardessus tous les obstacles, il atteindrait finalement sa consommation dans ce personnage redoutable qui s'opposera et s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, et demandera et recevra l'hommage dû à Dieu seul. Pierre parle aussi du mal qui surgira dans les «derniers jours»; Jude le fait également, en le montrant spécialement sous sa forme d'apostasie; et nous pouvons, dans l'Apocalypse, le contempler sous sa forme finale, dans «Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre» (17: 5).

Pour bien comprendre cela, il faut nous rappeler que, lorsque les saints auront été enlevés, l'Eglise dans sa forme extérieure, c'est-à-dire la profession de christianisme, subsistera encore. Les vrais chrétiens seuls auront été ravis à la rencontre du Seigneur en l'air. Des milliers, pour ne pas dire des millions, de chrétiens de nom seront donc laissés sur la terre. Et sans nul doute cette profession sera maintenue au commencement. Dans les églises et les chapelles, et dans les autres lieux où se réunissent les chrétiens de profession, se continueront comme maintenant les services religieux. Les cloches se feront entendre, les congrégations, bien qu'amointries par l'absence de ceux qui étaient des enfants de Dieu, s'assembleront, on chantera des hymnes, on dira ou répétera des prières, et l'on prêchera des sermons. Mais comme la barrière qui arrête le développement du mystère d'iniquité, — l'Esprit de Dieu dans l'Eglise, — sera loin, le mal n'aura plus de frein, et des cœurs qui, auparavant, tremblaient de recevoir des enseignements infidèles dans leur caractère, et qui savaient l'autorité de la parole de Dieu et les vérités fondamentales du christianisme, tomberont bientôt complètement sous le pouvoir de ces enseignements. Oui, pour nous servir du langage solennel et terrible de l'Écriture: «Dieu leur enverra une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice» (2 Thessaloniens 2: 11, 12). Ainsi, ils seront graduellement préparés à tomber sous l'influence et la puissance de l'Antichrist et à abandonner entièrement même la

forme du christianisme. Et il n'est pas peu remarquable, comme quelqu'un l'a dit: «Que l'apostasie se développera sous les trois formes dans lesquelles l'homme a été en relation avec Dieu: *la nature*, c'est l'homme de péché sans frein, qui s'exalte lui-même; *le judaïsme*, il s'assied au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu; *le christianisme*, c'est à cela que s'applique directement le terme d'apostasie dans le passage en question» (2 Thessaloniens 2). Quelle effrayante perspective! Et combien il est triste de voir ce mystère d'iniquité opérant si ouvertement dans le jour présent, levant hardiment la tête dans les chaires de la chrétienté, et proclamant, sans obstacle ni entrave, des doctrines qui renversent les fondements mêmes de la vérité révélée, et préparent ainsi les voies pour l'avènement de l'homme de péché.

2. *L'Antichrist*. Si nous considérons de plus près le caractère de ce personnage, nous aurons une plus claire intelligence de tout le sujet. En relation avec l'apostasie, il est mentionné comme l'homme de péché, etc., ainsi que nous l'avons déjà vu; mais nous le trouverons désigné en d'autres passages, soit du Nouveau, soit de l'Ancien Testament. Il est nommé «le Roi», dans Daniel (11: 36); «le pasteur insensé», dans Zacharie (11: 17), mais c'est dans les épîtres de Jean, qu'il est appelé l'Antichrist. (1 Jean 2: 18-22; 2 Jean 7). Dans l'Apocalypse, il est présenté sous l'image d'une «bête» (*).

(*) Ce terme «bête» n'est pas le même dans l'original que celui qui désigne les quatre êtres vivants (Apocalypse 4: 6-8). Le mot appliqué à l'antichrist, ainsi qu'au chef du pouvoir impérial, signifie strictement une bête sauvage.

Or, il faut bien comprendre que l'antichrist n'est pas un nom figuratif, représentant des principes ou un système de mal, mais qu'il désigne effectivement une personne. Quiconque prendra la peine de lire les divers passages où il est mentionné, s'en apercevra immédiatement. De plus, il y a des raisons pour croire que ce sera un Juif. Ainsi notre Seigneur, faisant sans doute allusion à cette incarnation du mal, dit: «Si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez» (Jean 5: 43), et on ne pourrait concevoir cela, à moins qu'il ne fût de leur propre nation. En fait, il se présentera aux Juifs comme le Messie en opposition à Christ, et c'est ainsi qu'il est nommé «le roi» dans Daniel qui, parlant de lui, dit: «Il ne se souciera point du Dieu de ses pères», ce qui montre clairement sa nationalité juive, ainsi que son caractère d'apostat. Daniel dit encore: «Il s'élèvera par-dessus tout dieu; il proférera des choses étranges contre le Dieu des dieux, et prospérera jusqu'à ce que l'indignation ait pris fin, car ce qui est déterminé sera fait» (Daniel 11: 36, etc.).

Si, maintenant, nous considérons ce que nous dit l'Apocalypse à son sujet, nous verrons à la fois comment il s'élève et quel est le caractère de ses actes. Mais avant d'aller plus loin, il sera bon de porter notre attention sur les empires des gentils auxquels nous avons déjà fait allusion. Trois d'entre ces empires auront précédé l'antichrist; le quatrième sera contemporain de son apparition. Comme cela fut révélé à Daniel et annoncé par lui à Nébucadnetsar, quatre monarchies devaient atteindre la fin. Celles des Babyloniens, des Médo-Perses, et des Grecs, ont apparu et ont passé. La quatrième, symbolisée par les jambes de fer et les pieds «en partie de fer, et en partie de terre», est la dernière, car, dans la vision

de Nébucadnetsar, «une pierre fut coupée sans main, laquelle frappa la statue en ses pieds de fer et de terre, et les brisa... et la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne, et remplit toute la terre» (Daniel 2: 34, 35).

Cette dernière monarchie est l'empire romain, d'abord dans sa primitive énergie et son irrésistible force, représentées par le fer; puis dans sa forme finale: dix royaumes, préfigurés par les dix orteils, réunis en confédération sous un chef suprême. Or, dans le chapitre 13 de l'Apocalypse, nous voyons en premier lieu comment s'élève ce pouvoir impérial, l'empire romain sous sa forme finale. Jean dit: «Et je me tins sur le sable de la mer; et je vis monter de la mer une bête qui avait dix cornes et sept têtes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème». Comme on l'a dit: «La mer représente la masse informe des peuples quand le monde est dans un état de trouble, — ce sont les peuples dans une grande agitation, semblable aux vagues de l'océan. Et c'est de cette anarchie et de cette confusion que surgit un pouvoir impérial». La «bête» qui apparaît ainsi, est caractérisée comme ayant sept têtes et dix cornes; cela amène naturellement la déclaration que «le dragon lui donna sa puissance, et son trône et une grande autorité», car, dans le chapitre précédent, on voit le dragon avec ces mêmes caractères. Ce transfert sur la bête de ces caractères distinctifs du dragon, marque donc l'origine de la puissance de la bête, et on doit remarquer que cela arrive après que Satan a été expulsé du ciel. Cela nous est montré encore d'une autre manière: les diadèmes étaient sur les têtes du dragon, mais ils sont sur les cornes de la bête, c'est-à-dire que, dans l'empire romain, l'exercice du pouvoir est représenté comme un fait, tandis que, dans le cas du dragon (Satan), c'est plutôt le principe, la racine de la chose. C'est une question de source et de caractère et non d'histoire.

Nous avons donc devant nous la forme finale du pouvoir gentil, animé et rempli d'énergie par Satan, et possédant tous les traits qui ont distingué les empires précédents (voyez 2; comparez Daniel 7: 4-6). Les sept têtes représentent les formes successives de l'autorité maintenant concentrées dans la bête; les dix cornes sont dix rois qui finalement seront réunis sous un chef suprême. «Les dix cornes que tu as vues, sont dix rois qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais reçoivent pouvoir comme rois, une heure, avec la bête. Ceux-ci ont une seule et même pensée, et ils donnent leur puissance et leur autorité à la bête» (Apocalypse 17: 9-13). Il y aura un déploiement de puissance tel que le monde ne l'a jamais vu, et comme sa source et son énergie sont toutes deux de Satan, cette puissance sera dirigée contre Dieu et son peuple. «Et elle ouvrit sa bouche en blasphèmes contre Dieu, pour blasphémer son nom, et son habitation, et ceux qui habitent dans le ciel. Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre. Et il lui fut donné pouvoir sur toute tribu, et peuple et langue et nation. Et tous ceux qui habitent sur la terre, dont le nom n'a pas été écrit, dès la fondation du monde, dans le livre de vie de l'Agneau immolé, lui rendront hommage» (Apocalypse 13: 6-8). Ce sera un temps d'opposition ouverte contre Dieu, et, par conséquent, de terrible tribulation pour les saints.

En relation avec tout cela, s'élève une autre «bête»; elle ne sort pas de la mer comme la précédente, mais elle surgit de la terre; par conséquent, c'est à une époque où il y a un

gouvernement établi sous l'empire et la domination de la première bête. Cette seconde bête est l'antichrist. Elle a «deux cornes semblables à un agneau; et elle parlait comme un dragon». Ainsi, bien que directement opposée à Christ, elle a la prétention d'être le Messie, mais sa voix révèle son vrai caractère. Elle agit, semble-t-il, comme une espèce de lieutenant de la première bête, exerçant son pouvoir, et elle «fait que la terre, et ceux qui habitent sur elle, adorent la première bête dont la plaie mortelle avait été guérie» (verset 12). Elle fait de plus des miracles, et, par là, séduisant ceux qui habitent sur la terre, elle leur fait élever une image à la première bête pour qu'ils l'adorent. Et pour accomplir cela, «il lui fut donné de donner la respiration à l'image de la bête, afin que l'image de la bête parlât même, et qu'elle fit que tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête, fussent mis à mort. Et elle fait qu'à tous, petits et grands, et riches et pauvres, et libres et esclaves, on leur donne une marque sur leur main droite ou sur leur front; et que personne ne peut acheter ou vendre, sinon celui qui a la marque, le nom de la bête, ou le nombre de son nom» (versets 15-17).

Ainsi, il y aura comme une anti-Trinité, la trinité du mal, composée de Satan, la première bête et le faux prophète (Apocalypse 19: 20); et l'objet de tous leurs efforts sera d'exclure Dieu de la terre, et d'usurper sa place dans les esprits des hommes. La première bête est le pouvoir suprême séculier; la seconde, ou l'antichrist, agissant sous l'autorité de la première, a son domaine dans la sphère religieuse, et Satan les inspire toutes deux et leur communique son énergie. Je ne puis entrer dans plus de détails. Nous verrons plus tard quelque chose de plus des actes de l'antichrist en rapport avec la grande tribulation. Mais il est bon de nous rappeler que tout le travail de l'erreur, et toutes les activités de l'esprit de l'homme, en dehors de Christ, n'ont qu'une issue: tout aboutit finalement à cet horrible antagonisme contre Dieu et son Oint. Jean avertissait les croyants de son temps que l'esprit de l'antichrist était déjà là (1 Jean 4: 3); il est donc nécessaire, surtout dans un temps où l'incrédulité se montre toujours plus hardie, d'être sur ses gardes, et de bien considérer les caractères de l'homme de péché qui vient, afin que, par la grâce de notre Dieu, nous soyons préservés de toute association avec ce qui, étant le fruit de Satan, est aussi la marque de l'hostilité contre Christ.

7. La grande tribulation

Un événement d'une importance majeure aura aussi lieu, en rapport avec le pouvoir qu'exercera l'Antichrist. On en trouve des traces dans tous les prophètes, aussi bien que dans quelques portions des écrits du Nouveau Testament. Il est généralement désigné sous le nom de «la grande tribulation», mais si l'on examine de près le sujet, on verra que ce nom n'indique qu'un trait de ce terrible temps d'épreuve, à travers lequel auront à passer tous ceux qui, à cette époque, seront sur la terre. Ce sera, pour les Juifs et pour les nations, un temps de trouble sans exemple. Je me propose, dans ces lignes, de réunir quelques-uns des passages de l'Écriture qui jettent de la lumière sur ce sujet, et qui, en même temps, font connaître quels sont les saints qui auront à passer par cette fournaise ardente.

1° Examinons d'abord ce que sera ce temps de trouble pour les Juifs. Jérémie en parle clairement dans le passage suivant: «Ainsi parle l'Éternel, le Dieu d'Israël, disant: Ecris pour toi

dans un livre toutes les paroles que je t'ai dites. Car voici, les jours viennent, dit l'Eternel, où je rétablirai les captifs de mon peuple Israël et Juda, dit l'Eternel; et je les ferai retourner au pays que j'ai donné à leurs pères, et ils le posséderont. Et ce sont ici les paroles que l'Eternel a dites touchant Israël et touchant Juda: car ainsi a dit l'Eternel: Nous entendons la voix de la frayeur; il y a la peur et point de paix. Demandez, je vous prie, et voyez si un mâle enfante. Pourquoi vois-je tout homme tenant ses mains sur ses reins comme une femme qui enfante, et pourquoi tous les visages sont-ils devenus pâles? *Hélas! que cette journée est grande! Il n'y en a point de semblable; et c'est le temps de la détresse pour Jacob, mais il en sera sauvé.* Et il arrivera en ce jour-là, dit l'Eternel des armées, que je briserai son joug de dessus ton cou, et que je romprai tes liens, et les étrangers ne l'asserviront plus, et ils serviront l'Eternel, leur Dieu, et David, leur roi, que je leur susciterai» (Jérémie 30: 2-9). Trois choses ressortent avec évidence de ce passage. En premier lieu, c'est qu'Israël et Juda, comme nous l'avons vu précédemment, seront rétablis dans leur pays; secondement, qu'après cela, — ou au moins après le retour d'un certain nombre d'entre eux, — il y aura un temps de détresse sans égale; et enfin, qu'il y aura ensuite pour Jacob, pour le peuple juif, une délivrance et une bénédiction finales. La relation qui existe entre ces trois faits, détermine l'époque de la tribulation des Juifs: elle aura lieu après leur retour dans leur pays et avant l'apparition du Seigneur.

Le prophète Daniel fournit un témoignage semblable. Après avoir parlé des actes de l'Antichrist (Daniel 11: 36-45), il ajoute: «Et en ce temps-là se lèvera Micaël, le grand chef, qui tient pour les fils de ton peuple; *et ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe une nation jusqu'à ce temps-là.* Et, en ce temps-là, ton peuple sera délivré: quiconque sera trouvé écrit dans le livre» (Daniel 12: 1). Nous voyons encore ici que, lorsqu'ils seront dans leur pays, et en relation avec les actes de l'Antichrist, et ainsi après que le Seigneur se sera retourné en faveur de son peuple, mais avant son apparition, les Juifs passeront par un temps de détresse tel qu'il n'y en eut jamais auparavant de semblable.

Le Seigneur mentionne aussi cette époque. En réponse à la demande de ses disciples: «Dis-nous quand ces choses auront lieu, et quel sera le signe de ta venue et de la consommation du siècle», il dit: «Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation, dont il a été parlé par le prophète Daniel, établie dans le lieu saint (que celui qui lit comprenne), alors que ceux qui sont en Judée, s'enfuient dans les montagnes; que celui qui est sur le toit ne descende pas pour emporter ses effets hors de sa maison, etc.... Et priez que votre fuite n'ait pas lieu en hiver, ni un jour de sabbat, *car alors il y aura une grande tribulation, telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais.* Et si ces jours n'eussent été abrégés, nulle chair n'eût été sauvée; mais à cause des élus, ces jours-là seront abrégés» (Matthieu 24: 15-22; et Marc 13: 14-20). Ces paroles sont extrêmement importantes sous plusieurs rapports. Elles rattachent la tribulation dont elles parlent à un événement prédit par Daniel, et par suite à l'Antichrist, et révèlent aussi la cause aussi bien que la période de cette détresse sans exemple (comparez Daniel 12: 11 et 9: 27).

De l'ensemble des passages, que nous venons de citer, nous apprenons qu'après le rétablissement des Juifs, exposés de nouveau, comme aux jours d'Antiochus Epiphane (voyez

Daniel 11: 21-31), à l'hostilité du roi du nord (la Syrie), les Juifs se mettent sous la protection de la première «bête», le chef de l'empire romain renouvelé (Apocalypse 13) et font alliance avec lui. C'est à cela que se rapportent ces paroles de Daniel: «Et il (le prince romain) confirmera une alliance avec la multitude pour une semaine» — une semaine d'années, sept ans. Mais nous lisons plus loin: «Au milieu de la semaine, il fera cesser le sacrifice et l'offrande» (Daniel 9: 27). Par l'alliance traitée par ce prince avec les Juifs, il est évident qu'il s'était engagé à les protéger dans leurs observances religieuses; mais, associé avec l'Antichrist, il viole son traité, et ordonne de faire cesser le sacrifice journalier et de placer dans le lieu saint l'abomination qui désole, c'est-à-dire une idole (lisez 2 Thessaloniens 2: 4, et comparez avec Apocalypse 13: 11-17). C'est à cela que le Seigneur fait allusion dans les versets de Matthieu que nous avons cités, et il présente l'établissement de cette «abomination de la désolation», comme le signal de la fuite pour le résidu pieux qui sera à cette époque à Jérusalem. Alors, en effet, sera rendu un décret ordonnant à tous d'adorer l'image qui aura usurpé la place de Dieu, et en même temps commencera le temps de la tribulation. La persécution sévira avec une violence inouïe contre tous ceux qui refuseront d'obéir à ce décret, contre les Juifs comme tels, sans doute, et s'étendant, ainsi que nous le verrons, dans le monde entier.

Par la miséricorde de Dieu, cette épreuve terrible a une durée limitée à une demi-semaine d'années, à trois ans et demi. Ce sont les quarante-deux mois, ou les mille deux cent soixante jours, plus d'une fois mentionnés dans l'Apocalypse. Cette époque coïncide avec le témoignage des deux témoins (Apocalypse 11), et les jugements de Dieu — les malheurs — qui se rattachent à ce témoignage. Durant cette période, le diable, précipité sur la terre, exerce sa fureur contre le résidu de la semence de la femme, ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus (Apocalypse 12: 9-17).

C'est lui, le dragon, qui donne à la bête sa puissance, et son trône, et un grand pouvoir, qui inspire tous les actes du chef de l'empire romain et de l'Antichrist contre le peuple de Dieu. On peut, en considérant ces choses ensemble, se former quelque idée du caractère sans précédent de cette tribulation. Elle est satanique dans sa source et dans son énergie; elle renferme tous les éléments de souffrance que la haine malfaisante de Satan peut imaginer et combiner, mais Dieu l'emploie pour châtier la nation juive, à cause de l'affreux péché qu'elle a commis en rejetant son Messie. Si nous ajoutons que même les Juifs pieux qui la traverseront et la subiront, n'auront aucun sentiment de la faveur de Dieu, bien que son Esprit agisse dans leurs coeurs, nous comprendrons en quelque mesure les paroles du Seigneur: «Il y aura une grande tribulation, telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais».

Cette tribulation, comme nous l'avons déjà vu, affecte particulièrement les Juifs. Les passages que nous avons cités de Jérémie et de Daniel, s'appliquent évidemment à eux, et l'allusion que fait le Seigneur à ce dernier prophète, outre d'autres indications que l'on trouve dans son discours, ne laisse aucun doute qu'il n'ait aussi ce peuple en vue. L'histoire passée de la nation, la terrible culpabilité sous laquelle les Juifs sont, pour avoir crucifié leur Messie, nous aident à comprendre la raison et l'objet de la tribulation, mais c'est en même temps une

consolation de nous rappeler que, dans tous les cas dont il est parlé, on voit toujours suivre promptement la délivrance et la bénédiction du résidu élu de Dieu.

2° Outre «la détresse de Jacob», il est aussi parlé de *la grande tribulation*. Elle est mentionnée dans le chapitre 7 de l'Apocalypse. La première partie de ce chapitre nous montre «quatre anges debout aux quatre coins de la terre, retenant les quatre vents de la terre, afin qu'aucun vent ne soufflât sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre». Puis Jean vit «un autre ange montant de l'Orient, ayant le sceau du Dieu vivant; et il cria à haute voix aux quatre anges, auxquels il avait été donné de nuire à la terre et à la mer: Ne nuisez pas à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons scellé au front les esclaves de notre Dieu» (versets 1-3). En conséquence, cent quarante-quatre mille sont scellés des douze tribus; c'est le résidu d'Israël que Dieu épargne. Ensuite, nous lisons: «Après ces choses, je vis: et voici, une grande foule que personne ne pouvait dénombrer, de toute nation, et tribus, et peuples, et langues, se tenant devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de longues robes blanches, et ayant des palmes dans leurs mains. Et ils crient à haute voix, disant: Le salut est à notre Dieu qui est assis sur le trône et à l'Agneau» (versets 9, 10). L'un des vingt-quatre anciens demande à Jean, touchant cette multitude innombrable: «Ceux-ci qui sont vêtus de longues robes blanches, qui sont-ils, et d'où sont-ils venus? Et je lui dis: Mon seigneur, tu le sais. Et il me dit: Ce sont ceux qui viennent *de la grande tribulation*, et ils ont lavé leurs longues robes, et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau» (versets 13, 14). Ce n'est pas «qui viennent d'une» grande tribulation, mais «de *la*» grande tribulation, ce qui indique une tribulation spéciale et particulièrement douloureuse. Cette immense multitude l'a traversée, et nous la voyons ici sauvée et se réjouissant. Nous avons donc une preuve évidente qu'il n'y aura pas seulement une détresse sans égale pour la nation juive, mais aussi, et probablement vers le même temps, peut-être un peu auparavant, une période semblable de tribulation pour les nations — «de toute nation, et tribus, et peuples, et langues». Il semble que ce soit de cette même période de trouble que parle le Seigneur dans sa lettre à l'assemblée de Philadelphie: «L'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière pour éprouver ceux qui habitent sur la terre» (Apocalypse 3: 10). Peu de chose nous est révélé quant à sa source et à son caractère, mais elle nous est suffisamment expliquée par le terrible état dans lequel le monde sera plongé après l'enlèvement de l'Eglise, et par le fait que «la bête», qui ouvrira «sa bouche en blasphèmes contre Dieu, pour blasphémer son nom, et son habitation, et ceux qui habitent dans le ciel», aura «pouvoir sur toute tribu et peuple et langue et nation. Et tous ceux qui habitent sur la terre, dont le nom n'a pas été écrit, dès la fondation du monde, dans le livre de vie de l'Agneau immolé, lui rendront hommage» (Apocalypse 13: 5-8).

3° Une question se présente maintenant: «L'Eglise se trouvera-t-elle dans la tribulation? Et sinon, quels sont les saints que nous y voyons?» Ce que nous avons dit précédemment sur l'espérance de l'Eglise, les noces de l'Agneau et le rétablissement d'Israël, fournit dès à présent la réponse. Mais l'importance du sujet demande que nous rappelions l'enseignement des Ecritures sur ce point.

En premier lieu, il est clair que l'Eglise aura été ravie dans le ciel avant cette époque. En effet, nous voyons au 19^e chapitre de l'Apocalypse, que la bête et le faux prophète (l'Antichrist) sont pris et détruits lors de l'apparition du Seigneur (versets 11-21). Au chapitre 2 de la seconde épître aux Thessaloniens, il est dit que le Seigneur consumera l'Inique (l'Antichrist) «par le souffle de sa bouche et l'anéantira par l'apparition de sa venue» (verset 8). Mais, dans l'épître aux Colossiens, nous apprenons aussi que «quand le Christ, votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire» (3: 4). Dans le passage de l'Apocalypse auquel nous avons fait allusion plus haut, on voit que «les armées qui sont dans le ciel le suivaient (Celui dont le nom est la parole de Dieu) sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur» (verset 14). Le verset 8 nous apprend que le fin lin, ce sont «les justices des saints». Les saints, dans ces deux passages, sont représentés comme étant et venant avec Christ, ils devaient donc avoir été auparavant pris en haut pour être auprès de lui.

La division faite par le Seigneur lui-même du livre de l'Apocalypse enseigne la même chose. Il dit à Jean: «Ecris donc les choses que tu as vues, et les choses qui sont, et les choses qui doivent arriver après celles-ci» (1: 19). Le premier chapitre renferme les choses qu'il a vues; le second et le troisième, «celles qui sont» — le temps de l'Eglise sur la terre; et le reste du livre s'occupe des choses qui auront lieu après que la période de l'Eglise ici-bas a pris fin. C'est pourquoi, aussitôt après le troisième chapitre, on voit dans le ciel les vingt-quatre anciens assis sur des trônes, vêtus de vêtements blancs, et avec des couronnes d'or sur leurs têtes (4: 4). Qui sont-ils? Leurs couronnes disent leur dignité comme rois, de même que leurs vêtements annoncent leur caractère sacerdotal, et ces deux choses nous ramènent clairement à ceux qui parlent au verset 6 du chapitre premier. Ce sont donc les saints transportés au ciel *avant* le commencement de la tribulation.

On demandera: «Qui donc sont ceux qui composent la multitude innombrable que l'on voit au chapitre 7 de l'Apocalypse et qui sortent de la grande tribulation?» Si les anciens représentent l'Eglise avec les saints des dispensations qui l'ont précédée, il est évident que cette multitude ne peut représenter la même classe de personnes. Les anciens sont dans le ciel, et cette multitude de rachetés est sur la terre. Cette distinction aide à comprendre qui ils sont. Tels qu'ils sont décrits, c'est un vaste nombre de gentils amenés à travers la tribulation dans la bénédiction, et qui entreront avec Christ dans les gloires et les bénédictions de son règne millénaire, et même ils doivent avoir là une place spéciale. «C'est pourquoi, ils sont devant le trône de Dieu, et le servent jour et nuit dans son temple; et celui qui est assis sur le trône dressera sa tente sur eux. Ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera plus, ni aucune chaleur, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra, et les conduira aux fontaines des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux» (versets 15-17).

La seconde partie de la question demeure: «Qui sont les saints vus dans la tribulation?» C'est le résidu que Dieu a élu d'entre les Juifs. On peut le voir par, le vingt-quatrième chapitre de Matthieu. Le Seigneur y parle de ceux qui sont en Judée (verset 16). Ils doivent prier pour que leur fuite n'ait pas lieu un jour de sabbat de septième jour), ce qui n'aurait point de

signification sauf pour un Juif pieux sous la loi. Ils sont mis en garde contre les faux christes (versets 23, 24), avertissement qui pourrait à peine être compris par des chrétiens qui savent que Christ est à la droite de Dieu; et enfin, les élus ne sont rassemblés qu'après la tribulation et l'apparition de Christ, tandis que l'Eglise, comme nous l'avons vu, sera manifestée avec Christ.

On pourrait trouver dans l'Apocalypse d'autres preuves à l'appui de ce que nous avançons (lisez chapitre 11, où les témoins sont évidemment des Juifs), mais nous avons déjà fait voir que la présence des anciens dans le ciel prouve que l'Eglise n'est pas sur la terre durant la tribulation. Ainsi, comme au temps de Shadrac, Méshac et Abed-Négo, il y aura des Juifs pieux qui passeront par cette fournaise ardente, chauffée «sept fois plus qu'on n'était accoutumé de la chauffer». Leurs douleurs et leurs cris durant ces temps d'inexprimable angoisse sont retracés et se font entendre dans plusieurs des Psaumes.

Quant aux croyants de la dispensation actuelle, ils ont été «tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, *qui nous délivre de la colère à venir*» (1 Thessaloniens 1: 9, 10). Et c'est à eux que le Seigneur adresse ces paroles: «Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière pour éprouver ceux qui habitent sur la terre» (Apocalypse 3: 10).

8. L'apparition de Christ

La différence entre la venue du Seigneur et son apparition, est que, dans le premier cas, il vient pour ses saints, et, dans le second, *avec eux*. L'établissement du royaume se rattache donc toujours à son apparition, car c'est alors qu'il prendra sa grande puissance et qu'il «dominera d'une mer à l'autre mer, et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre» (Psaumes 72: 8).

Cet événement aura lieu d'une manière tout à fait inattendue. Plongé dans un profond sommeil, et sourd à tous les avertissements, le monde, sous l'empire de l'énergie d'erreur qui se sera emparée de lui, aura cru au mensonge de Satan, et aura mis sa confiance dans son chef-d'oeuvre d'iniquité, l'Antichrist. Les hommes auront cru enfin trouver le bonheur dans l'oubli de Dieu, «mais comme ont été les jours de Noé, ainsi sera aussi la venue du Fils de l'homme. Car, comme dans les jours avant le déluge, on mangeait et on buvait, on se mariait et on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et ils ne connurent rien jusqu'à ce que le déluge vînt et les emportât tous, ainsi sera aussi la venue du Fils de l'homme» (Matthieu 24: 37-39). Cette venue sera si soudaine, pour un monde étonné et jusqu'alors insouciant, mais à ce moment frappé de terreur, que «comme l'éclair qui brille, luit de l'un des côtés de dessous le ciel, jusqu'à l'autre côté de dessous le ciel; ainsi sera le Fils de l'homme en son jour» (Luc 17: 4).

Mais pour mieux comprendre cet événement remarquable, il est bon d'avoir une idée générale de l'état de choses alors existant. Vers la fin de la tribulation dont nous avons parlé,

il y aura contre les Juifs une coalition de puissances ennemies. Il en est ainsi parlé dans un Psaume: «Ils trament avec astuce des complots contre ton peuple, et ils consultent contre tes fidèles cachés. Ils ont dit: Venez, et exterminons-les, de sorte qu'ils ne soient plus une nation et qu'on ne fasse plus mention du nom d'Israël» (Psaumes 83: 3, 4). Les principaux acteurs dans cette confédération semblent devoir être d'abord l'Assyrien, dont parle si souvent Esaïe (voyez Esaïe 10: 24, etc.; 14: 25, etc.); c'est le même que le roi du Nord ou la petite corne de Daniel 8; ensuite, la première bête, c'est-à-dire le chef de l'empire romain et le faux prophète — l'Antichrist (Apocalypse 13 et 19). Le prophète Zacharie fait allusion à cette coalition, lorsqu'il prononce ces paroles de la part de l'Eternel: «Voici, je ferai de Jérusalem une coupe d'étourdissement pour tous les peuples d'alentour, et elle sera aussi contre Juda, lors du siège contre Jérusalem. Et il arrivera, en ce jour-là, que je ferai de Jérusalem une pierre pesante pour tous les peuples: tous ceux qui s'en chargeront s'y meurtriront certainement; et toutes les nations de la terre seront rassemblées contre elle» (Zacharie 12: 2, 3). Comme toujours, c'est Satan qui pousse ces ennemis d'Israël, mais l'Eternel se sert d'eux pour châtier la nation apostate, et c'est pourquoi Zacharie dit aussi: «Voici, un jour vient pour l'Eternel, et tes dépouilles seront partagées au milieu de toi. Et j'assemblerai toutes les nations contre Jérusalem, pour le combat» (chapitre 14: 1, 2). Dans l'Apocalypse, nous trouvons d'autres principaux acteurs sur cette scène, mais leur hostilité y est décrite comme étant contre l'Agneau et contre ses saints. Nous avons là, probablement, un dernier développement de leurs plans, occasionné par l'apparition de Christ. Jean dit: «Et je vis la bête, et les rois de la terre, et leurs armées rassemblées pour livrer combat à celui qui était assis sur le cheval et à son armée» (Apocalypse 19: 19).

De ces différents passages, réunis à d'autres que nous trouvons dans Zacharie, l'ordre des événements peut être établi. Toutes les nations sont rassemblées pour combattre contre Jérusalem, «et la ville sera prise, et les maisons seront pillées, et les femmes violées, et la moitié de la ville s'en ira en captivité; *et le reste du peuple ne sera pas retranché de la ville*» (Zacharie 14: 2). Mais à ce moment, quand les ennemis d'Israël assouvissent leur vengeance contre ce malheureux peuple, et que les desseins de méchanceté de Satan sont près de leur accomplissement, «*alors* l'Eternel sortira et combattra contre ces nations, comme au jour où il a combattu au jour de la bataille» (verset 3). Mais les instruments de Satan ne voudront pas se dessaisir de leur proie et seront excités à poursuivre jusqu'au bout leur tentative impie. Conduits par la bête et le faux prophète, qui ont longtemps cherché à faire disparaître de la terre le nom de Dieu et de son Christ, et à effacer leur mémoire du cœur des hommes, ils osent maintenant «livrer combat à celui qui était assis sur le cheval et à son armée». Ils courent ainsi à leur ruine, car «la bête fut prise, et le faux prophète qui était avec elle, qui avait fait devant elle les miracles par lesquels il avait séduit ceux qui recevaient la marque de la bête, et ceux qui rendaient hommage à son image. Ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre; et le reste fut tué par l'épée de celui qui était assis sur le cheval, laquelle sortait de sa bouche; et tous les oiseaux furent rassasiés de leur chair» (Apocalypse 19: 20, 21). C'est de cela que parle Esaïe, lorsqu'il dit: «Il frappera la terre avec la verge de sa bouche, et par le souffle de ses lèvres, il fera mourir le méchant» (Esaïe 11: 4). L'apôtre Paul

dit aussi: «Alors sera révélé l'inique, que le Seigneur Jésus consumera par le souffle de sa bouche, et qu'il anéantira par l'apparition de sa venue» (2 Thessaloniens 2: 8). Ainsi Dieu se lève, et ses ennemis sont dispersés (Psaumes 68: 1).

D'autres passages nous donnent des détails se rapportant à l'apparition du Seigneur. Après avoir parlé de la tribulation, le Seigneur ajoute: «Et aussitôt après la tribulation de ces jours-là, le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera pas sa lumière, et les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors paraîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel; et alors toutes les tribus de la terre se lamenteront et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, avec puissance et une grande gloire» (Matthieu 24: 29, 30). Le prophète Joël parle de la même manière: «Et je montrerai des signes dans les cieux et sur la terre, du sang, et du feu, et des colonnes de fumée; le soleil sera changé en ténèbres, et la lune en sang, avant que vienne le grand et terrible jour de l'Eternel» (Joël 2: 30, 31). Il y aura des signes en haut, dans le ciel, et en bas, sur la terre, pour annoncer l'apparition de Christ, lorsqu'il viendra avec ses saintes myriades, et que «tout oeil le verra, et ceux qui l'ont percé; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui» (Apocalypse 1: 7).

Quelle scène solennelle et terrible! Qui peut en dire toute la grandeur? Ce sera «l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ» (Tite 2: 13); Dieu manifestant publiquement dans sa propre gloire Celui qui, une fois, fut rejeté et crucifié, mais qui maintenant revient comme Fils de l'homme, pour prendre possession de la souveraineté sur l'univers entier. Et Dieu amènera avec lui ceux qui se sont endormis en Jésus (1 Thessaloniens 4: 14), associés en gloire avec leur Seigneur, comme ils avaient été associés avec lui dans sa réjection; car il viendra «pour être glorifié dans ses saints, et admiré dans tous ceux qui auront cru» (2 Thessaloniens 1: 10).

Nous avons vu le fait et le mode de son apparition, examinons maintenant quelques-uns des événements qui l'accompagneront. Nous avons déjà mentionné la destruction de ses ennemis. Ensuite, viendra la conversion d'Israël. Nous lisons à ce sujet dans Zacharie: «Et il arrivera, en ce jour-là, que je chercherai à détruire toutes les nations qui viennent contre Jérusalem. Et je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplications; et ils regarderont vers moi, celui qu'ils auront percé, et ils se lamenteront sur lui comme on se lamente sur un fils unique, et il y aura de l'amertume pour lui, comme on a de l'amertume pour un premier-né. En ce jour-là, il y aura une grande lamentation à Jérusalem, comme la lamentation de Hadadrimmon, dans la vallée de Meguidon; et le pays se lamentera, chaque famille à part: la famille de la maison de David à part, et leurs femmes à part; la famille de la maison de Nathan à part, et leurs femmes à part... En ce jour-là, une source sera ouverte pour la maison de David et pour les habitants de Jérusalem, pour le péché et pour l'impureté» (Zacharie 12: 9-14; 13: 1). Aussitôt que l'Eglise ne sera plus sur la scène de ce monde, Dieu commencera à agir par son Esprit dans les cœurs de quelques-uns de son ancien peuple, — le résidu si souvent mentionné dans les Psaumes et les prophètes. Ce résidu, comme on le voit dans plusieurs des Psaumes et dans des portions d'Esaië, sera abattu dans la poussière, sous le profond sentiment de la sainte indignation de

Dieu contre son peuple d'Israël, à cause de son apostasie. C'est ce sentiment, joint à la détresse profonde où se trouvera ce résidu, qui donne son caractère aux supplications dont parle Zacharie. C'est à ce moment, quand la fournaise où ils auront été jetés, sera la plus ardente, et qu'ils se verront, pour ainsi dire, suspendus sur l'abîme de la destruction, que le Seigneur apparaîtra pour leur délivrance, et qu'ils le reconnaîtront aussitôt pour Celui qu'ils ont percé, et regarderont vers lui. Le vrai Joseph se découvrira à ses frères, et ils seront plongés à la fois dans une amère douleur et dans l'humiliation, à cause de leur péché et de celui de la nation. Mais une ressource se trouvera aussi pour eux — une source ouverte pour laver le péché et l'iniquité. Alors ils pourront s'écrier: «Voici, c'est ici notre Dieu; nous l'avons attendu, et il nous sauvera; c'est ici l'Eternel, nous l'avons attendu. Egayons-nous et réjouissons-nous dans sa délivrance» (Esaïe 25: 9).

Le résidu qui se trouvera à Jérusalem, ne sera pas seul affecté par cet événement, car nous lisons en rapport avec l'apparition du Seigneur: «Il enverra ses anges avec un grand son de trompette; et ils rassembleront ses élus des quatre vents, depuis l'un des bouts du ciel jusqu'à l'autre bout» (Matthieu 24: 31). Pas un n'échappera à son regard; de partout où ils se trouveront, ils seront amenés pour avoir part aux bénédictions du royaume qu'il viendra établir. Ainsi que le dit Esaïe: «Il élèvera un étendard devant les nations, et rassemblera les exilés d'Israël, et réunira les dispersés de Juda des quatre bouts de la terre» (Esaïe 11: 12). Il se peut, que cela ne soit complètement accompli qu'après le commencement du règne de Christ, car après le déploiement de sa puissance et de sa gloire, après que l'Eternel sera venu «en feu, et ses chars, comme un tourbillon, pour rendre sa colère avec fureur, et sa menace avec des flammes de feu», quelques-uns de ceux qui sont épargnés sont envoyés pour annoncer sa gloire parmi les nations, et celles-ci, est-il écrit, «amèneront tous vos frères, d'entre toutes les nations, en offrande à l'Eternel, sur des chevaux, et sur des chars, et dans des voitures couvertes, et sur des mulets, et sur des dromadaires, à ma montagne sainte, à Jérusalem, dit l'Eternel, comme les fils d'Israël apportent l'offrande dans un vase pur à la maison de l'Eternel» (Esaïe 66: 15-20).

Un autre événement, d'une importance majeure, se lie à l'établissement du royaume, et, probablement, le précède. C'est le fait que Jean rapporte après avoir décrit la destruction de la bête, du faux prophète, et de leurs adhérents. «Et je vis», dit-il, «un ange descendant du ciel, ayant la clef de l'abîme et une grande chaîne dans sa main. Et il saisit le dragon, le serpent ancien qui est le diable et Satan, et le lia pour mille ans; et il le jeta dans l'abîme, et l'enferma; et il mit un sceau sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis; après cela, il faut qu'il soit délié pour un peu de temps» (Apocalypse 20: 1-3). Le Seigneur affirme ainsi sa puissance sur toute la trinité du mal — Satan, la bête et le faux prophète, qui s'étaient, avec impiété, élevés contre lui, et avaient usurpé son autorité d'une manière blasphématoire. En même temps, il délivre son peuple, les élus d'Israël, et, par là, prépare le chemin et jette les fondements de son empire millénaire.

Nous nous occuperons du royaume dans un chapitre suivant; pour le moment, nous voudrions appeler l'attention du lecteur sur ceux que Christ associera avec lui dans son règne.

Il est clair pour chacun, que les croyants de cette dispensation régneront avec Christ. «Si nous souffrons», dit l'apôtre, «nous régnerons aussi avec lui» (2 Timothée 2: 12). Mais on ne saisit pas aussi généralement qu'il y en a d'autres qui seront mis à part pour jouir de cet honneur spécial, et cependant l'Écriture l'enseigne distinctement. Jean dit: «Et je vis des trônes, et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné; et les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, et pour la parole de Dieu; et ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main; *et ils vécurent et régneront avec le Christ les mille ans*: le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis. C'est ici la première résurrection. Bienheureux et saint celui qui a part à la première résurrection: sur eux la seconde mort n'a point de pouvoir; mais ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ, et ils régneront avec lui mille ans» (Apocalypse 20: 4-6). Nous avons ici trois classes distinctes: la première, ceux qui sont assis sur des trônes et à qui le jugement est donné. Ce sont ceux qui composent les armées qui suivent Christ lorsqu'il sort du ciel, les saints qui avaient été ravis pour aller à la rencontre du Seigneur (Apocalypse 19: 14; 1 Thessaloniens 4); en un mot, c'est l'Église. Mais il reste deux classes: en premier lieu, ceux qui souffrent le martyre durant la puissance de l'Antichrist, — qui furent décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu; et secondement, ceux qui résistèrent à ses séductions, et qui, sans être émus par ses menaces, refusèrent de prendre son signe distinctif. Comme marque spéciale de la faveur et de l'approbation du Seigneur pour leur fidélité au milieu de l'apostasie générale, ils sont faits participants de la première résurrection, et, en conséquence, sont associés à Christ dans son règne. Ils ont part à la dignité royale et sacerdotale — merveilleux honneur dont ils héritent par la grâce de Celui qui avait pris note de leurs souffrances, et s'était réjoui de leur constance à garder son nom et son témoignage.

Nous n'ignorons pas que ce passage est souvent interprété de manière à lui enlever toute sa force. On prétend qu'il s'agit ici d'une résurrection figurée. Mais alors, la résurrection et le jugement dont il est parlé dans la dernière partie du chapitre, sont aussi des figures, et ainsi toute la vérité d'un jugement final est réduite à néant. Non; des paroles si claires ne peuvent être privées de leur signification, sans parler de leur parfait accord avec d'autres portions de la parole de Dieu. Quelle heureuse perspective pour les saints de Dieu! Combien ils se réjouiront, non point tant de leur association avec Christ dans les splendeurs de son royaume, si ineffable que soit cet honneur, mais dans le fait que lui reçoit alors la place qui lui appartient, par le titre qu'il y a et le prix dont il l'a payée! De grandes voix dans le ciel célèbrent cet événement. Elles disent: «Le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu, et il régnera aux siècles des siècles! Et les vingt-quatre anciens qui sont assis devant Dieu, sur leurs trônes, tombèrent sur leurs faces et rendirent hommage à Dieu, disant: Nous te rendons grâces, Seigneur, Dieu, Tout-puissant, celui qui est et qui était, de ce que tu as pris ta grande puissance, et de ce que tu es entré dans ton règne» (Apocalypse 11: 15-17).

Mais de quelle terreur sera frappé ce pauvre monde, lorsqu'ils verront Celui qu'ils ont méprisé et rejeté venir en puissance et avec une grande gloire, pour juger tout selon la mesure

de son immuable justice! Il viendra «comme un voleur, dans la nuit. Quand ils diront: «Paix, et sûreté», alors une subite destruction viendra sur eux, comme les douleurs sur celle qui est enceinte, et ils n'échapperont point» (1 Thessaloniens 5: 2, 3).

9. Le royaume de Christ

Dans la dispensation présente, la grâce règne par la justice (Romains 5: 21); dans l'état éternel, la justice habitera dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre (2 Pierre 3: 13); mais dans le royaume millénaire, la justice régnera. Ce sera son caractère, comme l'indiquent les paroles du prophète: «Voici, un roi régnera en justice» (Esaïe 32: 1), et celles du psalmiste: «Ton trône, ô Dieu, est pour toujours et à perpétuité; c'est un sceptre de droiture que le sceptre de ton règne» (Psaumes 45: 6). Il y a, dans l'écriture, deux types de Christ comme Roi — c'est David et Salomon. David le représente en figure comme Roi de justice et Salomon comme Prince de paix. Nous trouvons ces deux caractères en Melchisédec, autre type de Christ. Il était roi de Salem. Son nom «interprété est roi de justice, et puis aussi roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix» (Hébreux 7: 2). La justice et la paix, comme nous le verrons, sont les deux traits qui caractérisent le règne de Christ; l'un précédant et même produisant l'autre, car «l'oeuvre de la justice sera la paix, et le travail de la justice, repos et sécurité à toujours» (Esaïe 32: 17).

D'après cela, le lecteur comprendra aisément qu'en aucun sens Christ ne peut être dit Roi de l'Eglise. Il est avec elle dans une relation beaucoup plus intime. Il est la tête du corps, de l'Assemblée, et les croyants, membres de son corps, lui sont unis maintenant par le Saint Esprit. Il est vrai que, quant à ses droits, il est Roi, mais actuellement, il est un Roi rejeté. Il est également vrai que le croyant ne reconnaît nulle autre autorité que la sienne; mais c'est confondre les dispensations que d'affirmer que Christ règne maintenant comme Roi. Il régnera, mais pas avant son apparition. Maintenant, il est assis à la droite de Dieu, où il reste, «jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds». Alors il apparaîtra, et abattra «toute principauté, et toute autorité, et toute puissance; car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds» (1 Corinthiens 15: 24, 25). C'est là le royaume dont nous avons à nous occuper. Le royaume des cieux existe maintenant (Matthieu 13), comme aussi le royaume de Dieu (Jean 3), et il est dit des croyants qu'ils ont été transportés «dans le royaume du Fils de son amour». Mais le règne de Christ comme Roi se limite au millénium. L'ange dit à Marie touchant Jésus: «Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père» (Luc 1: 32). Il est évident que cette promesse n'a jamais été accomplie, car lorsqu'il fut présenté aux Juifs comme leur Messie, ils ne voulurent pas le recevoir, et à la fin s'écrièrent: «Nous n'avons pas d'autre roi que César» (Jean 19: 15). Mais toute parole de Dieu est ferme, et ainsi Christ sera Roi sur Israël et, bien plus, comme Fils de l'homme, il héritera de gloires plus étendues, car «toutes les dominations le serviront et lui obéiront» (Daniel 7: 27). Israël sera le centre de cet empire universel, et ce sera par ce peuple que le Seigneur gouvernera les nations de la terre.

En premier lieu donc, à son élévation au trône, qui suivra son apparition, comme on le comprend, Christ agira en jugement d'après le modèle de David; c'est-à-dire qu'il jugera toutes choses selon la justice. C'est ainsi que le psalmiste dit: «O Dieu! donne tes jugements au roi, et ta justice au fils du roi. Il jugera ton peuple en justice, et tes affligés avec droiture» (Psaumes 72: 1, 2). Il ôtera donc «de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité», et «l'Eternel sera roi sur toute la terre. En ce jour-là, il y aura un Eternel, et son nom sera un» (Zacharie 14: 9).

Nous trouvons en Matthieu 25, une scène remarquable du jugement, que Christ exercera alors. Ayant établi son trône en justice, toutes les nations seront rassemblées devant lui pour être jugées. Cela se rattache expressément à son royaume, comme il est dit: «Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations seront assemblées devant lui» (versets 31, 32). C'est la seule fois que le Seigneur s'applique à lui-même le titre de Roi: «Alors le Roi dira à ceux qui sont à sa droite» (versets 34, 40). Nous voyons par là que le royaume est établi; c'est le commencement du règne millénaire de Christ. Si nous examinons les traits caractéristiques de cette session de jugement, nous verrons clairement qu'on ne saurait la confondre avec le jugement devant le grand trône blanc (Apocalypse 20), ni en tirer l'idée courante d'un jugement universel, comprenant les croyants et les non croyants. C'est *un jugement de nations vivantes*. Il n'y a dans l'Ecriture aucun exemple où les morts soient désignés sous le nom de «les nations».

Trois classes de personnes paraissent dans ce jugement — les brebis, les chèvres et les «frères» du Roi. On remarquera que la base de la classification des nations en brebis et en chèvres, repose sur la manière dont elles auront traité les «frères» du Roi. C'est la clef de toute cette scène, Qui sont donc les «frères» du Roi? Evidemment ce doivent être des Juifs — ses parents selon la chair, mais en même temps ce doivent être ses vrais serviteurs. Nous pouvons probablement les voir dans un passage d'Esaië déjà cité (chapitre 66: 19, 20). Nous y voyons qu'après que le Seigneur est venu pour le jugement, quelques-uns des réchappés sont envoyés pour annoncer sa gloire parmi les nations. Dans la scène que présente Matthieu 25, les «frères» du Roi sont évidemment allés comme ses messagers, parmi les nations; ils sont donc investis d'une autorité spéciale, et, comme les ambassadeurs d'aujourd'hui, ils sont revêtus de l'honneur et de la dignité du souverain qu'ils représentent. Le principe de leur mission est celui sur lequel le Seigneur envoya les douze: «Celui qui vous reçoit me reçoit» (Matthieu 10: 40). Aussi le Seigneur dit-il à ceux qui sont à sa droite: «En tant que vous l'avez fait à l'un des plus petits de ceux-ci qui sont mes frères, vous me l'avez fait à moi», et ils héritent du royaume qui leur est préparé dès la fondation du monde. De même, il dit à ceux qui sont à sa gauche: «En tant que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, vous ne l'avez pas fait non plus à moi. Et ceux-ci s'en iront dans les tourments éternels, et les justes dans la vie éternelle» (Matthieu 25: 34-46).

Ainsi Christ, comme Roi, par le déploiement de sa puissance en juste jugement, obtient la domination universelle, car «les rois de Tarsis et des îles lui apporteront des présents, les rois de Sheba et de Seba lui présenteront des dons. Oui, tous les rois se prosterneront devant

lui, toutes les nations le serviront» (Psaumes 72: 10, 11). Ayant abattu toute principauté, et autorité, et puissance, il règne comme Prince de paix. «Son nom sera pour toujours; son nom se perpétuera aussi longtemps que le soleil, et on se bénira en lui: toutes les nations le diront bienheureux» (Psaumes 72: 17).

Le lecteur trouvera dans les Psaumes et les prophètes les détails qui concernent le royaume millénaire de Christ, nous nous bornerons à en présenter les principaux traits.

1. *Jérusalem recouvrera son ancienne splendeur*, ou pour mieux dire, sa condition future surpassera la première, autant que la gloire de Christ doit surpasser celle de David et de Salomon. Écoutons ce que dit l'Esprit Saint, par le prophète Esaïe, touchant ces temps glorieux: «Et les fils de l'étranger bâtiront tes murs, et leurs rois te serviront. Car dans ma colère je t'ai frappée, mais dans ma faveur j'ai eu compassion de toi. Et tes portes seront continuellement ouvertes, elles ne seront fermées, ni de jour, ni de nuit, pour que te soient apportées les richesses des nations, et pour que leurs rois te soient amenés... La gloire du Liban viendra vers toi, le cyprès, le pin, et le buis ensemble, pour orner le lieu de mon sanctuaire; et je rendrai glorieuse la place de mes pieds. Les fils de tes oppresseurs viendront se courber devant toi, et tous ceux qui t'ont méprisée se prosterneront à la plante de tes pieds, et t'appelleront la ville de l'Eternel, la Sion du Saint d'Israël. Au lieu d'être abandonnée et haïe, de sorte que personne ne passait par toi, je te mettrai en honneur à toujours pour joie de génération en génération» (Esaïe 60: 10-15). Nous lisons aussi: «Et tu seras une couronne de beauté dans la main de l'Eternel, et une tiare royale dans la main de ton Dieu» (Esaïe 62: 3; voyez aussi nombre d'autres passages du même caractère). Assurément, il convient que la métropole du royaume du Messie soit appropriée à la grandeur, à la dignité et à la gloire du Roi.

2. *Le temple sera reconstruit et le service divin y sera rétabli avec une splendeur qui dépassera celle du premier* (Ezéchiel 40-46). Quelques personnes trouvent difficile de saisir que les sacrifices seront rétablis; mais si l'on se rappelle qu'ils auront simplement un caractère commémoratif, la difficulté disparaît. Sous l'ancienne dispensation, ils n'avaient aucune efficacité en dehors de leur rapport avec Christ, car il était impossible que le sang de taureaux et de boucs effaçât les péchés (Hébreux 10: 4); dans le millénium, ils porteront les regards des croyants vers l'unique sacrifice pour le péché offert sur la croix, de même que ceux de l'économie mosaïque préfiguraient ce sacrifice. Ils rappelleront donc aux adorateurs reconnaissants d'entre le peuple de Dieu, le sang de Jésus Christ qui purifie de tout péché.

3. *Toutes les nations viendront à Jérusalem pour y adorer l'Eternel*. Nous lisons dans le prophète Esaïe: «Et il arrivera, à la fin des jours, que la montagne de la maison de l'Eternel sera établie sur le sommet des montagnes, et sera élevée au-dessus des collines; et toutes les nations y afflueront; et beaucoup de peuples iront et diront: Venez, et montons à la montagne de l'Eternel, à la maison du Dieu de Jacob, et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers. Car de Sion sortira la loi, et de Jérusalem, la parole de l'Eternel» (Esaïe 2: 2, 3). Zacharie annonce aussi les mêmes choses en ces termes: «Et il arrivera que tous ceux qui resteront de toutes les nations qui seront venues contre Jérusalem, monteront d'année en

année pour se prosterner devant le Roi, l'Eternel des armées, et pour célébrer la fête des tabernacles» (Zacharie 14: 16).

4. *La création animale participera aussi à la paix et à la bénédiction de ce jour.* «Le loup et l'agneau paîtront ensemble, et le lion mangera de la paille comme le boeuf» (Esaïe 65: 25; voir aussi 11: 6-9). A cette déclaration est ajoutée cette autre: «Et la poussière sera la nourriture du serpent», pour nous montrer, je suppose, que le serpent sera exclu de la délivrance de la servitude, sous laquelle gémit même la création inintelligente. Car, comme nous le savons, l'apôtre déclare: «La création soupire et est en travail jusqu'à maintenant», mais elle «sera affranchie de la servitude de la corruption, pour jouir de la liberté de la gloire des enfants de Dieu» (Romains 8: 21, 22).

5. *La malédiction sera ôtée de la terre.* Lorsqu'Adam eut péché, le sol fut maudit à cause de lui (Genèse 3: 17). Bien que cette sentence eût été adoucie après le déluge (Genèse 8: 21), elle ne sera complètement abrogée que sous le règne du Messie. C'est ce que le psalmiste exprime en disant: «Que les peuples te célèbrent, ô Dieu! que tous les peuples te célèbrent! La terre donnera son fruit; Dieu, notre Dieu, nous bénira» (Psaumes 67: 5, 6). Amos dit de même dans sa prophétie: «Voici, les jours viennent, dit l'Eternel, où celui qui laboure atteindra celui qui moissonne, et celui qui foule les raisins, celui qui répand la semence; et les montagnes ruisselleront de moût, et toutes les collines se fondront» (chapitre 9: 13). Car c'est dans ce temps que «le désert et le lieu aride se réjouiront; le lieu stérile sera dans l'allégresse et fleurira comme la rose; il fleurira abondamment, et il sera dans l'allégresse. La gloire du Liban lui sera donnée, la magnificence du Carmel et du Saron; ils verront la gloire de l'Eternel, la magnificence de notre Dieu» (Esaïe 35: 1, 2).

6. *Il n'y aura plus de mort, sauf en voie de jugement, pendant la durée des mille ans.* «Il n'y aura plus, dès lors, ni petit enfant de peu de jours, ni vieillard qui n'ait pas accompli ses jours. Car le jeune homme mourra âgé de cent ans, et le pécheur âgé de cent ans sera maudit» (Esaïe 65: 20). Le sens de ce passage semble être que la mort sera un fait entièrement exceptionnel, et n'aura lieu que comme un acte de jugement. L'âge de Méthuséla sera donc non égalé, mais surpassé, durant cette heureuse période du règne du Messie. C'est ce qu'indiquent aussi ces paroles: «Les jours de mon peuple seront comme les jours d'un arbre, et mes élus useront eux-mêmes l'ouvrage de leurs mains» (versets 21-23).

7. *Toute injustice sera instantanément redressée.* Cela se rattache nécessairement au règne de justice du Messie. C'est ainsi que nous lisons: «Il délivrera le pauvre qui crie à lui, et l'affligé qui n'a pas de secours. Il aura compassion du misérable et du pauvre, et il sauvera les âmes des pauvres. Il rachètera leurs âmes de l'oppression et de la violence, et leur sang sera précieux à ses yeux» (Psaumes 72: 12-14). Jérémie avait dit: «Les jours viennent, dit l'Eternel, et je susciterai à David un Germe juste; et il régnera en roi, et prospérera, et exercera le jugement et la justice dans le pays», (Jérémie 23: 5). Les hommes rêvent follement que l'établissement de la justice sur la terre sera le résultat du progrès des lumières et de la civilisation; mais ils ignorent ou oublient l'incurable corruption de la nature humaine, et ne considèrent que, si même dans le monde entier, chez toutes les nations, il n'y avait que des

lois justes et équitables, leur administration ou leur application serait en défaut. Non; la seule espérance pour la terre, de même que pour les saints, c'est Christ, car: «Il vient pour juger la terre: il jugera le monde avec justice, et les peuples avec droiture» (Psaumes 98: 9).

8. Mais, malgré toutes ces bénédictions, *il y aura des rébellions, même sous le règne de Christ*. Nous lisons dans le Psaume 66: «Tes ennemis se soumettront à toi, à cause de la grandeur de ta force» (verset 3). La même expression se trouve dans le Psaume 18: «Dès qu'ils ont entendu de leurs oreilles, ils m'ont obéi; les fils de l'étranger se sont soumis à moi en dissimulant» (verset 44). Il semble, d'après ces passages, que le déploiement de la puissance de Christ en jugement sera si irrésistible, comme il l'aura montrée à l'égard des nations assemblées contre Jérusalem, que plusieurs, sans être soumis de coeur, se courberont terrifiés sous son sceptre. Ils professeront obéir, tandis que leur coeur sera loin de lui, aussi seront-ils aussi prompts à renoncer à l'obéissance à son sceptre, qu'ils l'ont été à s'y soumettre. C'est ainsi que nous voyons, après l'établissement du royaume, — et peut-être bientôt après, — Gog venir, avec une multitude d'alliés, «un grand rassemblement et une nombreuse armée», contre Israël, le peuple de l'Eternel, «comme une nuée, pour couvrir le pays». Mais toutes ces armées seront frappées d'une immédiate et complète destruction, si grande et si terrible, que «la maison d'Israël les enterrera pendant sept mois, pour purifier le pays» (Ezéchiel 38; 39).

Il y aura encore à la fin du millénium, une plus grande rébellion directement attribuée à l'action de Satan: «Et quand les mille ans seront accomplis, Satan sera délié de sa prison; et il sortira pour égarer les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog (qu'il ne faut pas confondre avec le Gog d'Ezéchiel), pour les assembler pour le combat, eux dont le nombre est comme le sable de la mer. Et ils montèrent sur la surface de la terre, et ils environnèrent le camp des saints et la cité chérie» (Apocalypse 20: 7-9). Ainsi, chaque dispensation se termine par la ruine: frappant témoignage du caractère et de la nature de l'homme. Eprouvé de toute manière, sans loi et sous la loi, comme sous la grâce, et enfin sous le règne personnel du Messie, il montre qu'il ne peut être amélioré, que la chair reste la même, qu'elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, et qu'aussi elle ne le peut, que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu. Les Juifs ont choisi César, et même un Barabbas, de préférence à Christ, et à la fin, l'homme acceptera Satan lui-même, et, sous sa conduite, marchera pour attaquer et détruire «le camp des saints et la cité chérie», qui seront sous la protection spéciale du Messie glorifié. L'issue ne pouvait être douteuse. Il ne restait pour Dieu que de maintenir la sainteté du trône de Christ; aussi lisons-nous que «du feu descendit du ciel de la part de Dieu, et les dévora. Et le diable qui les avait égarés fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où sont et la bête et le faux prophète; et ils seront tourmentés, jour et nuit, aux siècles des siècles» (Apocalypse 20: 9, 10). Ainsi se termine la période des mille ans. Elle est introduite par le jugement, et le jugement en est la dernière scène. Néanmoins, ce sera pour la terre le temps de la bénédiction et du bonheur. Car, durant toute cette époque, et jusqu'à son terme, Satan est lié, et bien que la mauvaise nature en l'homme reste la même, la puissance du mal n'étant point là, toutes les influences auxquelles l'homme est sujet seront du côté de Christ. Ce sera l'annulation entière de l'état de choses actuel. Aussi le psalmiste s'écrie-t-il, en

contemplant par l'Esprit l'aurore de ces temps heureux: «Que les cieux se réjouissent, et que la terre s'égaie; que la mer bruie, et tout ce qui la remplit; que les champs se réjouissent, et tout ce qui est en eux! Alors tous les arbres chanteront de joie devant l'Eternel; car il vient, car il vient pour juger la terre; il jugera le monde avec justice, et les peuples selon sa fidélité» (Psaumes 96: 11-13).

Nous laissons au lecteur le soin d'étudier plus à fond ce sujet. Il trouvera dans les Ecritures bien des passages qui s'y rapportent, et s'il les lit dans la dépendance de l'Esprit Saint pour être conduit et enseigné, et en ayant ses yeux fixés sur Christ, il en tirera, sans nul doute, profit et bénédiction.

10. La nouvelle Jérusalem

Nous n'avons encore parlé que des caractères terrestres du millénium. Il nous faut maintenant considérer son côté céleste, tel que nous le présente la nouvelle Jérusalem. Le lecteur remarquera que, dans l'Apocalypse, depuis le verset 11 du chapitre 19 jusque et y compris le verset 8 du chapitre 21, le récit présente des faits consécutifs. Il commence par l'apparition du Seigneur Jésus, suivi des armées qui sont dans le ciel, et venant en jugement. Ensuite, nous avons, ainsi que nous l'avons vu, la destruction de la Bête, du faux prophète et de leurs armées; puis Satan est lié, les mille ans du règne suivent, Satan est délié, la dernière révolte a lieu; alors est dressé le grand trône blanc, et tout se termine par l'état éternel. Mais immédiatement après cela, nous sommes ramenés en arrière et, depuis le verset 9 du chapitre 21, nous trouvons la description de la nouvelle Jérusalem, qui va jusqu'au verset 5 du chapitre 22. Ce passage, dans son ensemble, montre le caractère de la cité céleste durant le millénium et sa relation avec la terre pendant cette période.

Jean écrit: «Et l'un des sept anges qui avaient eu les sept coupes pleines des sept dernières plaies, vint et me parla, disant: Viens ici, je te montrerai l'épouse, la femme de l'Agneau. Et il m'emporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la sainte cité, Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu» (Apocalypse 21: 9, 10). La première chose qui doit nous frapper, est le contraste fait à dessein entre ce passage et celui-ci du chapitre 17: «Et l'un des sept anges qui avaient les sept coupes, vint, et me parla, disant: Viens ici, je te montrerai la sentence de la grande prostituée qui est assise sur plusieurs eaux» (verset 1). Ici, se trouve dépeinte Babylone; au chapitre 21, c'est la nouvelle Jérusalem. La première est la cité de l'homme, la seconde celle de Dieu. L'une exprime ce qu'est l'homme, l'autre exprime la perfection des pensées de Dieu; elle est revêtue de la gloire de Dieu. Que le lecteur examine soigneusement le contraste entre ces deux cités, et en apprenne les divines leçons.

Une autre chose est à remarquer: la cité est «l'épouse, la femme de l'Agneau». Cela détermine son caractère. C'est l'Eglise, que Christ s'est présentée «à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable... sainte et irréprochable» (Ephésiens 5: 27), revêtue de la propre beauté de son divin Epoux, et ayant la gloire de Dieu. Sa position doit aussi être remarquée. Dans le second, comme dans le dixième verset, elle est vue comme

«descendant du ciel d'après de Dieu», mais en comparant les deux passages, nous verrons la place qu'occupe la cité durant le millénium. Au verset 10, elle est vue simplement «descendant du ciel d'après de Dieu», mais au verset 3, après les mêmes paroles, Jean nous dit: «Et j'ouïs une grande voix venant du ciel, disant: Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes», montrant ainsi que la cité est descendue du ciel pour habiter éternellement au milieu des hommes. Ce que l'on peut en inférer est donc — ce que d'autres passages démontreraient abondamment — qu'au dixième verset, elle est vue descendant vers la terre millénaire, mais qu'elle demeure en haut, au-dessus de la Jérusalem terrestre. Elle sera ainsi un objet visible de lumière et de gloire, et c'est ce qui explique peut-être le langage du prophète s'adressant à Jérusalem: «Le soleil ne sera plus ta lumière, de jour, et la clarté de la lune ne t'éclairera plus; mais l'Eternel sera ta lumière à toujours, et ton Dieu, ta gloire» (Esaïe 60: 19).

Nous examinerons maintenant quelques-uns des traits qui caractérisent la nouvelle Jérusalem.

1. Elle est divine dans son origine et céleste dans son caractère. Elle descend *«du ciel d'après de Dieu»*.

2. Elle a «la gloire de Dieu. Son luminaire était semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspe cristallin». Son luminaire ou sa lumière est donc le resplendissement de la gloire dans laquelle elle se trouve, car le jaspe est un symbole de la gloire de Dieu (Apocalypse 4: 3). L'Eglise est glorifiée avec Christ dans la gloire de Dieu (voyez Jean 17: 22, 23), et c'est ainsi qu'elle nous est montrée ici. Dans les versets 18 et 19 du chapitre 21 de l'Apocalypse, nous lisons que «sa muraille était bâtie de jaspe» et que «le premier fondement était de jaspe», aussi. La gloire de Dieu est ainsi la stabilité et la sécurité, aussi bien que la lumière et la beauté de la cité céleste. Mais la muraille exclut tout ce qui est incompatible avec cette gloire, de même qu'elle préserve et garde ce qui est selon elle.

3. Nous voyons ensuite que la cité «avait douze portes, et aux portes douze anges, et des noms écrits sur elles, qui sont ceux des douze tribus des fils d'Israël: à l'orient, trois portes; et au nord, trois portes; et au midi, trois portes; et à l'occident, trois portes. Et la muraille de la cité avait douze fondements, et sur eux, les douze noms des douze apôtres de l'Agneau» (versets 12-14). Remarquons que le nombre douze caractérise en tout la muraille de la cité: douze anges, douze tribus, et douze apôtres. Ainsi que quelqu'un l'a dit: «Elle a douze portes. Les anges sont devenus les gardiens volontaires des portes de la sainte cité, fruit de l'oeuvre rédemptrice de Christ dans la gloire. Cela marque aussi la possession par l'homme, ainsi amené à la gloire dans l'assemblée, de la place la plus élevée dans la création, ainsi que l'ordre providentiel de Dieu dont les anges avaient été précédemment les administrateurs. Les douze portes représentent la plénitude de la perfection humaine du pouvoir gouvernemental et administratif. La porte était l'endroit où le jugement se rendait. Douze, nous l'avons souvent vu, désigne la perfection de l'ordre et du pouvoir gouvernemental. Le caractère en est marqué par les noms des douze tribus; Dieu les avait ainsi gouvernées. Les patriarches ne sont pas les fondements, mais le caractère de ce pouvoir gouvernemental se trouve là. Les douze

fondements sont les douze apôtres de l'Agneau. Dans leur oeuvre, ils ont été les fondements de la cité céleste. Ainsi, le déploiement de la puissance dans la création et dans la providence, la puissance gouvernementale (Jéhovah), et l'assemblée autrefois fondée à Jérusalem, sont présentés ensemble dans la cité céleste, le siège organisé du pouvoir céleste... C'est l'assemblée comme fondée à Jérusalem sous les douze — le siège organisé du pouvoir céleste, la nouvelle et maintenant céleste capitale du gouvernement de Dieu».

4. Ensuite, la cité est mesurée (versets 15-17), ce qui montre qu'elle est reconnue de Dieu et qu'elle est à lui. Les mesures — ai-je besoin de le dire? — sont symboliques, mais elles sont le symbole d'une perfection donnée de Dieu. La cité est un cube — égal sur toutes ses faces — c'est la perfection finie.

5. Nous avons ensuite les matériaux dont sont formés la cité et ses fondements. Ici, nous emprunterons encore le langage d'un autre: «La cité, quant à sa nature, est formée en justice et en sainteté divines — d'or pur, semblable à du verre pur. Ce qui est maintenant opéré dans les hommes ici-bas, et appliqué à leurs âmes par la Parole, est la nature même de toute la cité (comparez Ephésiens 4: 24). Les pierres précieuses, symboles des divers déploiements de la nature de Dieu, qui est lumière, en rapport avec la créature (vues dans la création, Ezéchiel 28, et en grâce sur le pectoral du souverain sacrificateur), brillent maintenant dans une gloire permanente et ornent les fondements de la cité. Les portes ont la beauté morale (chaque porte était d'une seule perle) qui avait attiré le coeur de Christ dans l'assemblée, et elles l'ont d'une manière glorieuse. Le sol sur lequel on marche, au lieu de présenter quelque danger de souillure, est lui-même juste et saint; les rues, tout ce avec quoi l'homme vient en contact, sont justice et sainteté — d'or pur, comme du verre transparent».

6. La sainte cité n'a pas de temple. «Et je ne vis pas de temple en elle; car le Seigneur, Dieu, le Tout-puissant, et l'Agneau en sont le temple» (verset 22). Un temple parlerait d'un Dieu caché, ou d'un lieu où Dieu se manifesterait d'une manière spéciale à ceux qui s'approcheraient pour adorer. Mais tout cela est passé. Maintenant même, ici-bas, nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints (Hébreux 10: 19); oui, notre place est dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière. Ainsi, dans la cité céleste, Dieu et l'Agneau sont pleinement manifestés dans leur propre nature et leur propre gloire, et l'on approche, entouré uniquement de cette gloire.

7. Il n'est plus besoin de lumière créée. «Et la cité n'a pas besoin du soleil, ni de la lune, pour l'éclairer; car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau est sa lampe» (verset 23). Dieu étant pleinement manifesté, toute lumière créée devient inutile. «La gloire de la lumière divine éclaire tout, et l'Agneau en est le vase».

Après avoir vu les caractères distinctifs de la cité céleste, nous envisagerons ses relations avec la terre millénaire. En premier lieu, nous lisons que «les nations marcheront par sa lumière et les rois de la terre lui apporteront leur gloire» (*). Ce que nous apprenons ici en premier lieu, c'est que la nouvelle Jérusalem brillera d'un tel éclat que les nations marcheront par sa lumière — la lumière de la gloire dans laquelle elle se trouve et dont elle est illuminée.

Placée au-dessus de la Jérusalem terrestre, de là elle répandra les rayons de la gloire de Dieu, dont elle sera entourée et pénétrée. En second lieu, les rois de la terre lui rendront leur hommage, en lui apportant, comme offrandes, leur gloire et leur honneur, la reconnaissant comme l'objet du bon plaisir de Dieu et la scène où il manifeste sa présence et sa gloire, parce que le trône de Dieu et de l'Agneau est là.

(*) C'est ainsi qu'il faut lire et non: «les nations *qui auront été sauvées*», ces derniers mots ne se trouvant pas dans les meilleures éditions. Il faut aussi lire «lui apporteront», et non *y apporteront*»; cette dernière expression ferait supposer que les rois de la terre ont accès dans la cité.

Ensuite, il est dit que «ses portes ne seront point fermées de jour, car il n'y aura pas de nuit là. Et on lui apportera la gloire et l'honneur des nations. Et il n'y entrera aucune chose souillée, ni ce qui fait une abomination et un mensonge: mais seulement ceux qui sont écrits au livre de vie de l'Agneau» (versets 25-27). On ne peut qu'être frappé de la ressemblance entre ces paroles et celles qui sont adressées par le prophète à la Jérusalem terrestre: «Et les portes seront continuellement ouvertes (elles ne seront fermées ni de jour, ni de nuit), pour que te soient apportées les richesses des nations, et pour que leurs rois te soient amenés» (Esaïe 60: 11). Et il y aura, sans nul doute, une relation intime entre les deux cités, semblable à celle qui existait entre le lieu saint et le lieu très-saint dans le tabernacle; mais il faut toujours se souvenir que l'une des cités est terrestre et l'autre céleste, dans leur caractère respectif. Les portes ouvertes sont l'emblème de la parfaite sécurité dont la cité jouira; il n'y aura «ni adversaire, ni événement fâcheux». Et l'absence de nuit nous dit que le mal n'y sera pas; c'est pourquoi le jour y est perpétuel. «Ce n'est pas seulement l'absence du mal qui caractérise la sainte cité, mais l'impossibilité que le mal y entre», car nul, sauf «ceux dont les noms sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau», n'y a sa place.

Ensuite, nous avons le fleuve d'eau vive et l'arbre de vie: «Et il me montra un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de sa rue, et du fleuve, de çà et de là, était l'arbre de vie, portant douze fruits, rendant son fruit chaque mois: et les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations» (chapitre 22: 1, 2). Ce passage nous parle aussi de la relation de la cité avec la terre millénaire, et révèle la source de la vie et de la bénédiction dont elle jouira durant la période des mille ans. Le trône de Dieu et de l'Agneau est comme toujours la fontaine d'où jaillit la vie et la grâce, et les feuilles de l'arbre de vie sont pour la guérison des nations. Les saints glorifiés mangent seuls de ses douze fruits toujours mûrs. Aussi est-il ajouté: «Il n'y aura plus de malédiction et le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle; et ses esclaves le serviront, et ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts. Et il n'y aura plus de nuit, ni besoin d'une lampe et de la lumière du soleil; car le Seigneur Dieu fera briller sa lumière sur eux; et ils régneront aux siècles des siècles» (versets 3-5).

Adam, après sa chute, fut mis hors du jardin d'Eden; l'Eternel Dieu «chassa l'homme, et plaça à l'orient du jardin d'Eden les chérubins et la lame de l'épée qui tournait çà et là, pour garder le chemin de l'arbre de vie» (Genèse 3: 24). Dans la cité céleste, l'arbre de vie est de chaque côté de la rue d'or pur, et les saints glorifiés trouvent dans son fruit nourriture et joie.

En conséquence, la malédiction est pour toujours ôtée, car dans la cité se trouve le trône de Dieu et de l'Agneau, et ses serviteurs le servent parfaitement, voient sa face, et ont son nom écrit sur leurs fronts. Expressions merveilleuses qui nous montrent la félicité pleine et parfaite des rachetés! De nouveau, nous lisons qu'il n'y aura plus de nuit, et que les habitants de la cité n'auront nul besoin de lumière créée, car Dieu lui-même est la source de leur lumière, comme de leur bénédiction; sa gloire illumine la scène tout entière. Dans cet état de bonheur parfait et sans mélange, ils régneront aux siècles des siècles, associés avec Christ dans toutes les gloires de sa royauté et de son royaume.

Ce n'est donc pas seulement la bénédiction terrestre que nous sommes admis à contempler, mais Dieu a placé devant nous les perfections et les gloires variées de cette cité céleste qui est l'un des traits principaux de la période millénaire. Nous n'avons pas cru devoir toucher à la question des communications qui existeront entre la sphère céleste et la terrestre. Que ces communications doivent avoir lieu est hors de doute, mais quant à leur mode, ou quant à la manière précise dont Christ exercera le gouvernement sur la terre comme Roi, l'Écriture n'en dit rien. Mais il nous est dit que «le gouvernement sera sur son épaule; et on appellera son nom: Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix. A l'accroissement de son empire, et à la paix, il n'y aura pas de fin, sur le trône de David et dans son royaume, pour l'établir et le soutenir en jugement et en justice, dès maintenant et à toujours» (Esaïe 9: 5, 6).

11. Le grand trône blanc et l'état éternel

Le millénium clôt la longue série des dispensations terrestres. Les voies de Dieu envers la terre, en grâce, en miséricorde ou en jugement, sont maintenant terminées, et le ciel et la terre disparaissent de devant la face de Celui qui est assis sur le grand trône blanc (Apocalypse 20: 11). Le jugement final a lieu entre la fin du millénium et le commencement de l'état éternel; mais auparavant se place un événement immense et d'une grande importance, exprimé par un seul mot dans le passage indiqué ci-dessus. C'est la destruction par le feu de la terre et des cieux. L'apôtre Pierre décrit ainsi ce fait solennel: «Or le jour du Seigneur viendra comme un voleur; et, dans ce jour-là, les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments, embrasés, seront dissous, et la terre et les oeuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement». Et plus loin: «Attendant et hâtant la venue du jour de Dieu, à cause duquel les cieux en feu seront dissous, et les éléments embrasés se fondront» (2 Pierre 3: 10, 12).

Le jour du Seigneur, remarquons-le, remplit toute la période des mille ans. Il vient comme un voleur, ayant son commencement lors de l'apparition du Seigneur, et à son expiration a lieu la destruction par le feu des cieux et de la terre. C'est pourquoi, l'apôtre emploie l'expression «dans lequel», parce que, bien qu'arrivant à la fin du jour du Seigneur, cet événement s'y trouve cependant compris. C'est le même fait indiqué dans l'Apocalypse, par les mots: «De devant la face duquel la terre s'enfuit et le ciel; et il ne fut pas trouvé de lieu pour eux»; mais comment ils disparaissent, cela ne nous est pas dit, tandis que, dans l'épître de Pierre, nous voyons que le feu est le moyen que Dieu choisit pour la destruction de la scène

actuelle. Après cela est dressé le grand trône blanc. Le jugement final a donc lieu après la disparition de la terre et du ciel. Le caractère de ce jugement demande un examen plus détaillé.

D'abord, quel est le Juge? D'après quelques versions, il semblerait que c'est Dieu lui-même, car nous y lisons: «Et je vis les morts, grands et petits, se tenant devant Dieu» (Apocalypse 20: 12). Mais le mot «trône» doit être substitué à «Dieu». Les morts, les grands et les petits, se tiennent «devant le trône». Qui donc y est assis? Plusieurs passages des Ecritures nous apprennent que c'est Christ. Il dit lui-même: «Le Père ne juge personne, mais il a donné tout le jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père». Et encore: «Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils aussi d'avoir la vie en lui-même. Et il lui a donné aussi autorité de juger, parce qu'il est Fils de l'homme» (Jean 5: 22-27). Avec ces paroles s'accordent aussi celles de Paul, lorsqu'il dit que tout genou se ploiera au nom de Jésus, et que toute langue confessera qu'il est Seigneur, à la gloire de Dieu, le Père (Philippiens 2: 10, 11). Celui qui fut sur la terre rejeté et crucifié, est Celui qui sera assis sur le trône du jugement et devant lequel comparîtront ceux qui ont refusé de le reconnaître pour Sauveur et pour Seigneur; car la volonté du Père est que tous honorent le Fils, comme ils l'honorent lui-même. En donnant cette place à Christ sur le trône de jugement, Dieu le glorifie publiquement devant les hommes et les anges, et le présente comme objet auquel doivent être rendus l'honneur et l'hommage de tous. Ainsi tout genou qui aura refusé de se ployer devant lui en ce jour de grâce, et de le recevoir comme Sauveur, sera forcé à la fin de se ployer devant sa seigneurie et sa suprématie souveraine. Assis sur le grand trône blanc, il est devenu l'Arbitre suprême de la destinée éternelle de tous ses ennemis.

Le trône sur lequel il est assis, a ces deux caractères: il est «grand» et il est «blanc». Le premier caractère est en rapport avec la dignité de Celui qui l'occupe, et le second est un symbole de la nature de Celui qui rend le jugement. Tous seront jugés selon la sainteté parfaite de Dieu.

Ce sont les personnes et non les choses, qui seront les objets de ce jugement, et il n'atteindra que ceux qui n'ont pas cru. Jean dit: «Et je vis les morts, les grands et les petits, se tenant devant le trône; et des livres furent ouverts; et un autre livre fut ouvert qui est celui de la vie. Et les morts furent jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leurs oeuvres. Et la mer rendit les morts qui étaient en elle; et la mort et le hadès rendirent les morts qui étaient en eux, et ils furent jugés chacun selon leurs oeuvres. Et la mort et le hadès furent jetés dans l'étang de feu; c'est la seconde mort, l'étang de feu. Et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu» (versets 12-15). En examinant avec soin ce passage, nous verrons que, dans la foule de ceux qui se trouvent devant le grand trône blanc, il n'y a pas trace d'un seul croyant. Comme nous l'avons vu précédemment, tous les croyants d'avant la seconde venue de Christ ont été «ravis dans les nuées au-devant du Seigneur en l'air» (*). Outre ceux qui ont été laissés dans les tombeaux quand il a pris à lui les siens, il ne reste donc plus que deux classes de personnes: les saints de l'époque millénaire, et les incrédules ou rebelles de la même période. Or les premiers ne

mourront point, et par conséquent, comme devant le grand trône blanc, il n'y a que des morts, ce sont tous des méchants ou des incrédules.

(*) Les saints qui, après l'enlèvement de l'Eglise, ont souffert le martyre sous la domination de la Bête et du faux prophète, ont part à la première résurrection et vivent et règnent avec Christ les mille ans (Apocalypse 20: 4-6).

D'autres considérations nous conduisent au même résultat. Deux genres de livres sont ouverts, comme devant former la base du jugement: il y a les livres des oeuvres d'une part, et, de l'autre, le livre de la vie. Il est dit, d'un côté, que «les morts furent jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leurs oeuvres». D'un autre côté, nous lisons que «si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu». Les morts sont donc jugés, en fait, sur deux principes, l'un positif, l'autre négatif. Leurs oeuvres sont produites comme évidence contre eux, et l'absence de leurs noms dans le livre de la vie montre qu'ils n'ont aucun titre à la miséricorde. Il n'y a rien qui nous conduise à penser qu'un seul de ceux qui sont là, ait son nom dans le livre de vie; leurs oeuvres sont la base sur laquelle ils sont jugés; or nous savons que nulle chair n'est justifiée par des oeuvres de loi (Romains 3: 20). Comme l'a dit quelqu'un: «Un autre élément est mis en évidence. Il y a un livre de vie. Quiconque n'y est pas trouvé écrit est jeté dans l'étang de feu. C'est la scène finale de séparation qui clôt tout pour la race humaine et pour ce monde. Et quoiqu'ils soient jugés, chacun selon ses oeuvres, cependant comme la souveraine grâce en avait délivré quelques-uns de cette race coupable, il est dit que quiconque n'est pas trouvé écrit dans le livre de la vie est jeté dans l'étang de feu. La mer a rendu les morts qui étaient en elle; la mort et le hadès ont aussi rendu ceux qui étaient en eux. Et la mort et le hadès prennent fin pour toujours par le jugement divin. Le ciel et la terre ont passé, mais ils doivent revivre; non pas la mort et le hadès. Il n'y a pour eux que le jugement pour jamais par le jugement de Dieu. Ils sont envisagés comme étant la puissance de Satan. Il a le pouvoir de la mort et les portes du hadès, et c'est pourquoi la mort et le hadès sont détruits judiciairement pour toujours». Le dernier ennemi, la mort, est maintenant détruit; car Christ doit régner «jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds».

Avant de passer à l'examen de ce qui nous est dit de l'état éternel, nous avons à considérer un autre passage. Nous lisons dans la première épître aux Corinthiens: «Comme dans l'Adam tous meurent, de même aussi dans le Christ tous seront rendus vivants; mais chacun dans son propre rang: les prémices, Christ; puis ceux qui sont de Christ à sa venue; ensuite la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu le Père, quand il aura aboli toute principauté, et toute autorité, et toute puissance. Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds: le dernier ennemi qui sera aboli, c'est la mort. Car il a assujetti toutes choses sous ses pieds. Or quand il dit que toutes choses lui sont assujetties, il est évident que c'est à l'exclusion de celui qui lui a assujetti toutes choses. Mais quand toutes choses lui auront été assujetties, alors le Fils aussi lui-même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous» (chapitre 15: 22-28). Ce passage est remarquable à divers points de vue, comme comprenant toutes les dispensations, ou au moins les embrassant toutes dans son ensemble.

Le sujet immédiat de l'apôtre est la résurrection. Après avoir établi le fait que dans l'Adam tous meurent, et la vérité correspondante que tous sont rendus vivants dans le Christ, c'est-à-dire tous ceux qui sont en rapport avec Christ, de même que le premier cas comprend tous ceux qui sont en rapport avec Adam, l'apôtre donne l'ordre dans lequel le dernier fait s'accomplira. La résurrection de Christ a été les prémices de cette merveilleuse moisson de ceux qui sont de Christ, et qui seront recueillis à sa venue. «Ensuite la fin», mais entre cet «ensuite» et le «puis ceux qui sont de Christ à sa venue», le millénium est compris, de sorte que «la fin» nous amène à l'expiration des mille ans, et, en fait, plus loin encore, jusqu'après le jugement devant le grand trône blanc. C'est le point qu'il faut remarquer avec soin; car c'est là que se termine, comme tel, le règne médiatorial. C'est pourquoi, il est dit que Christ remet le royaume à Dieu le Père. Toutes choses lui étant assujetties, il remet le royaume à Celui qui a tout mis sous ses pieds, et il prend lui-même une place de sujétion, afin que dorénavant Dieu puisse être tout en tous. C'est la fin et la cession à Dieu de son règne terrestre et dès lors, comme Homme glorifié, il est lui-même assujetti. Mais nous devons nous rappeler avec soin que sa déité essentielle demeure toujours. En fait, le terme «Dieu», employé d'une manière absolue, comprend le Père, le Fils et le Saint Esprit, Révélation merveilleuse! Durant l'éternité, le Fils conserve son humanité glorifiée; au milieu de ses rachetés, tous rendus conformes à son image, il est là comme PREMIER-NE parmi plusieurs frères. Ce passage de l'épître aux Corinthiens nous fait donc voir la cession que fait le Fils au Père du royaume terrestre, et, en même temps, l'introduction de l'état éternel, où Dieu est tout en tous.

Mais c'est l'Apocalypse qui donne la description la plus complète de cet état où tout est fixé pour toujours. «Et je vis», dit Jean, «un nouveau ciel et une nouvelle terre; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés, et la mer n'est plus» (chapitre 21: 1). Esaïe avait parlé de nouveaux cieux et d'une nouvelle terre (chapitre 65: 17), mais seulement dans un sens moral et en rapport avec le millénium. Pierre emploie son langage, mais, sous la direction de l'Esprit Saint, lui donne une signification plus profonde. «Mais, selon sa promesse», dit-il, «nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite» (2 Pierre 3: 13). Mais c'est dans l'Apocalypse que nous voyons, dans la vision de Jean, l'accomplissement effectif de la promesse. «La mer n'est plus»; le temps où une séparation existait a cessé; chaque partie de la nouvelle scène, est amenée devant Dieu dans un état d'ordre et de beauté; tout sera selon sa propre pensée. Ensuite apparaît la sainte cité: «Et je vis la sainte cité, nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'au-dessus de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari. Et j'entendis une grande voix venant du ciel, disant: Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux; et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées» (versets 2-4). Plusieurs points sont à remarquer dans cette merveilleuse description de la perfection de l'état éternel. En premier lieu, la sainte cité est vue descendant du ciel d'au-dessus de Dieu. Comme nous l'avons déjà fait observer, durant le millénium, elle est au-dessus de la Jérusalem terrestre, mais maintenant, bien que Jean remonte à son origine et à son caractère, il la montre descendant jusqu'à la nouvelle terre qui vient d'être formée. La terre millénaire

n'aurait pas pu la recevoir, parce que, bien que grandement bénie, elle n'était pas propre, à cause de son imperfection, à être la demeure du tabernacle éternel de Dieu. Cela était réservé à la nouvelle terre où la justice habitera — où elle sera d'une manière permanente.

Remarquez ensuite sous quels traits la cité est dépeinte: «Préparée comme une épouse ornée pour son mari». Mille ans ont passé, et la cité est encore revêtue de sa beauté, première. Les âges ne peuvent altérer son éternelle jeunesse; elle est toujours «une assemblée glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable».

Nous entendons ensuite la proclamation venant du ciel: «Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes». On voit, par ces paroles, que l'Eglise est la demeure où Dieu habitera. De même que, dans le désert, les tribus campaient autour du tabernacle, ici les hommes — les saints des autres dispensations — sont groupés autour du tabernacle de Dieu dans l'état éternel. L'Eternel avait dit à son peuple Israël dans le désert: «Et je mettrai mon tabernacle au milieu de vous, et mon âme ne vous aura pas en horreur; et je marcherai au milieu de vous; et je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple» (Lévitique 26: 11, 12. Voyez aussi Ezéchiel 37: 26, 27). Et maintenant, dans le plein déploiement de sa grâce, selon les desseins de son amour, sa parole est accomplie d'après la perfection de ses propres pensées. Son habitation est avec les hommes; et il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu.

Nous avons ensuite la félicité des habitants de cette scène. Mais comment est-elle décrite? De la manière même qui fait le plus puissamment appel à des cœurs qui ont connu les douleurs et les tribulations du désert. Il y aura l'absence de tout ce qui nous avait causé de l'angoisse et du chagrin ici-bas. En premier lieu, «Dieu essuiera toute larme de leurs yeux»; plus une trace des douleurs passées ne restera, Dieu lui-même l'enlèvera. Quelle infinie tendresse dans cette expression: «Dieu lui-même essuiera!» Comme une mère enlève tendrement les pleurs de son enfant, ainsi Dieu lui-même prendra son plaisir à essuyer les larmes des yeux de ses saints. Et une fois essuyées, ce sera sans retour; rien ne les fera plus couler, car «la mort ne sera plus»; (combien de larmes n'a-t-elle pas fait couler en ravissant ici-bas ceux que l'on aimait?) «et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine!» Toutes ces premières choses auront passé pour toujours; tous ces épais nuages qui couvrent maintenant si souvent l'horizon de notre âme, seront dissipés par le perpétuel éclat et la joie de l'éternelle présence de Dieu.

«Et celui qui était assis sur le trône dit: Voici, je fais toutes choses nouvelles. Et il me dit: Ecris, car ces paroles sont certaines et véritables. Et il me dit: C'est fait. Moi, je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement, de la fontaine de l'eau de la vie. Celui qui vaincra héritera de ces choses, et je lui serai Dieu, et lui me sera fils. Mais quant aux timides, et aux incrédules, et à ceux qui se sont souillés avec des abominations, et aux meurtriers, et aux fornicateurs, et aux magiciens, et aux idolâtres, et à tous les menteurs, leur part sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort» (versets 5-8). Ainsi tout est fait nouveau; la nouvelle création a atteint sa consommation. Tout ce qui est dedans et tout ce qui est dehors est très bon; parfait, comme

ayant pour mesure la sainteté de Dieu. C'est donc une scène où il peut demeurer et trouver son plaisir. Tout découle de lui, et tout retourne vers lui à sa gloire, car il est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin.

La scène se termine par la proclamation de la grâce, de la promesse et du jugement. Celui qui a soif recevra gratuitement de l'eau de la fontaine de la vie. Le vainqueur héritera de toutes ces choses. Car, pour employer les paroles d'un autre: «Le monde, pour le chrétien, est actuellement un grand Rephidim (Exode 17). Voici les deux parties de la bénédiction finale: le vainqueur aura Dieu pour son Dieu, et il sera son fils. Ceux qui ont redouté de suivre ce chemin — qui n'ont pas vaincu le monde et Satan, mais ont marché dans l'iniquité — ceux-là auront leur part dans l'étang de feu. Ainsi se termine l'histoire des voies de Dieu».

On remarquera que, dans cette description de l'état éternel, il n'est pas fait mention de l'Agneau. La raison en est que, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, le Fils lui-même, comme homme, est maintenant aussi assujetti à Celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous.

CAR DE LUI, ET PAR LUI, ET POUR LUI, SONT TOUTES CHOSES! A LUI SOIT LA GLOIRE ETERNELLEMENT! AMEN!

Nés de Dieu

ME 1889 page 96

Être né de Dieu marque une nouvelle nature. La nécessité morale de cette nouvelle nature nous est montrée en Jean 3, d'après la connaissance divine que Christ avait de ce qu'était le ciel. Aucun lien ne pouvait être formé entre le ciel et l'homme sur la terre et la chair. Christ venait du ciel, et, comme Fils de l'homme dans le ciel, il pouvait dire avec une certitude absolue: Voilà ce qui doit être, voilà ce qui est dans un Fils de l'homme qui peut être dans le ciel.

Mais être ressuscité avec lui est quelque chose de plus — quoique ce soit bien cette même vie — parce que cela change la position de la personne et implique la mort de l'ancienne chose, du vieil homme. Or cela n'est pas simplement une nouvelle vie, c'est la délivrance: la condition tout entière est changée. C'est pourquoi c'est maintenant un salut révélé. C'est pourquoi aussi, il est parlé du salut comme devant venir et prêt à venir, parce que la rédemption a été accomplie, et que nous sommes participants de la place et du titre auxquels la rédemption nous donne droit, que possède un Rédempteur ressuscité en qui nous sommes, mais en possession desquels nous attendons d'être introduits effectivement, quand nous serons transformés ou ressuscités, «car nous ne nous endormirons pas tous». Ce sera selon la délivrance complète de la condition et de la scène où nous sommes dans la chair — c'est-à-dire la rédemption de notre corps. Nous sommes dans cette position, comme en esprit — «notre vie est cachée avec le Christ en Dieu». Nous attendons d'y être effectivement, quant à nos corps.

Dans l'épître aux Ephésiens, bien que nous soyons envisagés comme ayant la nature divine et que nous soyons en la présence de Dieu, sans qu'il soit question de «maintenant» et «alors»: étant «saints et irréprochables devant lui en amour», il n'est pas question d'être «nés de nouveau», mais il est dit: «Vivifiés ensemble avec le Christ», et «ressuscités ensemble», et «avoir dépouillé le vieil homme», et «avoir revêtu le nouvel homme». «Nous sommes ressuscités avec lui», «créés pour les bonnes oeuvres», et ainsi de suite.

Christ, étant dans le monde, parle d'être «né de nouveau», d'avoir une nouvelle nature, car il était alors, dans sa vie, la chose nouvelle, mais il n'avait pas accompli la rédemption. C'est pourquoi il dit: «Si je vous ai parlé des choses terrestres et que vous ne croyiez point, comment croirez-vous, si je vous parle des choses célestes?» et ensuite, il parle de la croix où il devait être élevé. Il pouvait bien alors parler d'être «né de nouveau», mais il ne pouvait pas dire: «Tenez-vous donc pour morts». Maintenant, nous pouvons dire et disons: «Je suis crucifié avec Christ», et: «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu», parce que Christ est mort et a été ressuscité. Nous recevons la vie de cette manière, c'est-à-dire comme morts et ressuscités, et notre position est en Christ ressuscité. Ainsi nous sommes «morts au péché», «crucifiés au monde», «morts à la loi». Quant au péché et au monde, cela veut dire

que nous en avons fini avec eux — avec la nature et la sphère auxquelles ils appartiennent et où ils se meuvent — sous l'autorité de Satan. Quant à la loi, elle ne perd pas son autorité en elle-même, mais nous sommes morts quant à la nature à laquelle la loi s'applique. Nous ne sommes pas dans la chair.

Si donc il est seulement question pour nous d'être «nés de Dieu», nous sommes dans la condition de Romains 7, — la nouvelle nature agissant intérieurement, mais faisant découvrir la vieille nature et notre faiblesse. Lorsque nous connaissons la rédemption, nous sommes délivrés et affranchis. C'est pourquoi, ayant reçu «la vérité, l'évangile de notre salut», nous sommes scellés. Nous avons donc, au commencement du chapitre 1 des Ephésiens, «devant lui», aussi bien que «saints et irréprochables en amour», et à la fin la même puissance qui a ressuscité Christ, nous ressuscite en lui. Le Saint Esprit nous a scellés comme étant dans la position où la rédemption nous place, et nous fait avoir la conscience du salut, d'être sauvés, et il est «les arrhes de notre héritage». Ainsi, nous l'avons comme «l'Esprit d'adoption».

L'obéissance chrétienne

ME 1889 page 99

C'est une grande et merveilleuse réalité que d'avoir à faire avec le Seigneur lui-même, de demeurer dans sa dépendance, et d'apprendre pratiquement ce qu'est l'obéissance du Seigneur Jésus Christ, lui qui n'a jamais obéi par crainte des conséquences, mais parce qu'il trouvait ses délices dans l'obéissance. L'obéissance chrétienne découle du bonheur que l'âme éprouve en étant agréable au Seigneur; mais si vous désirez être soumis au Seigneur, vous devez apprendre à connaître *sa personne*. Il vous faut avoir à faire avec lui, individuellement, apprenant à le connaître dans son caractère de Fils de Dieu. Il veut vous avoir à lui, corps, âme et esprit! Oui, *vous-même!* non seulement la partie religieuse de votre être, mais vous-même tel que vous êtes. Il vous a aimé; il vous a acheté à prix pour vous avoir à lui; de la tête aux pieds, vous êtes sa propriété. Désormais, il ne s'agit plus de savoir ce qui vous convient, mais ce qui lui convient. Ainsi, nous avons à chercher, par sa grâce, avec une joie connue seulement de ceux qui l'aiment, ce qui est agréable au Seigneur Jésus. Une marche qui n'a pour objectif que ce que l'on croit être bon et convenable, n'est que perte de temps et amertume d'âme. Rien n'est comparable à la joie de donner satisfaction au coeur du Seigneur, de Celui qui nous connaît parfaitement et peut nous rendre capables de traverser toutes les difficultés à sa gloire.

Lettre de l'Orient

Pinkerton B.F. ME 1889 page 167

Beyrouth (Syrie), 30 janvier 1889

Bien-aimé frère,

Par la miséricorde et la bonté du Seigneur, me voici de nouveau à la maison, après une absence de deux mois. Mon chemin pour aller et mon chemin pour revenir ont été placés clairement devant moi, bien que, dans le détail, il y ait eu passablement d'épreuves pour exercer la foi et la patience, mais, en même temps, pour donner au Seigneur l'occasion de déployer sa grâce et son amour, ainsi que cette sollicitude merveilleuse qui condescend à compter même les cheveux de nos têtes. S'il ne permettait pas les épreuves dans notre chemin, pourrions-nous connaître ses tendres soins? La nature en nous serait entièrement disposée à servir, si toutes choses étaient arrangées de manière à nous être agréables, elle nous conduirait même à nous donner de l'importance par le fait que, dans les circonstances et les détails, tout conspirerait à nous mettre à l'aise. Il nous semblerait être une sorte de favoris du Seigneur. Mais les épreuves touchent nos coeurs naturels là où nous ne l'attendions pas, et nous montrent ce que nous sommes et notre besoin de miséricorde. Satan sait bien ce qu'est la nature, même chez un saint, et combien nous sommes enclins à faire servir les bénédictions de Dieu à nourrir en nous une bonne opinion de nous-mêmes. C'est pourquoi il disait: «Est-ce pour rien que Job craint Dieu?»

Une nuit que j'étais couché, malade de la fièvre, dans l'hôpital d'Alexandrie, je pensais que, dès que j'irais un peu mieux, je retournerais à la maison. Mais le jour suivant je me trouvais mieux, et mon désir de voir les frères de la haute Egypte revint avec force. Je fus heureux de remettre de nouveau ma voie au Seigneur qui, dans sa grâce, me rendit capable de continuer mon voyage beaucoup plus tôt qu'il n'aurait semblé possible. Lorsque j'atteignis la haute Egypte, je n'étais pas très fort; cependant, j'étais heureux de m'y trouver, et je sentis que c'était bien là ma place. Il importe peu que nous soyons faibles, si le Seigneur nous donne de jour en jour la force, suivant que le besoin le demande.

Les frères dans ces contrées sont unis et marchent en paix. Leur foi et leur amour étant dans leur première fraîcheur, ils sont plus occupés du Seigneur et de sa grâce que d'eux-mêmes. Puisse cela continuer toujours à être vrai et d'eux et de nous tous. Car être occupés de nous-mêmes collectivement nous laissera toujours finalement aussi stériles en bon fruit, que d'être occupés de nous-mêmes individuellement. Je pense que, si nous parlons beaucoup des frères en bien ou en mal, c'est que nous sommes occupés des frères, «car de l'abondance du coeur la bouche parle». Pour ma part, si l'on me demandait de proposer comme sujet d'entretien quelque chose qui fût sans profit, je dirais: «Occupons-nous de nous-mêmes collectivement». «Christ a aimé l'Assemblée et s'est livré lui-même pour elle»; voilà ce qui occupe les pensées du Père et celles du Fils, et c'est là l'objet de la mission du Saint Esprit sur

la terre; or, pour que notre communion soit vraie et heureuse, elle doit s'élever à la hauteur des conseils de Dieu. Si nous nous séparons, même en pensée, de l'Assemblée de Dieu dans son ensemble, c'est en réalité d'une secte que nous nous occupons, et non de l'Assemblée. Et, dans ce cas, il faut que nous arrangions nos affaires du mieux que nous pourrons, car l'Esprit Saint n'est pas ici-bas pour nous aider à penser à nous-mêmes et à nous entretenir de nous-mêmes comme secte.

Je fais allusion à ce sujet plutôt relativement à sa portée pratique, et comme affectant et mettant à l'épreuve nos pensées, nos sentiments et nos prières. Il n'est pas difficile de répéter comme doctrine: «Il nous faut avoir les pieds dans le sentier étroit où conduit toujours l'obéissance à la Parole; mais le coeur élargi par la grâce, de manière à embrasser tous les saints dans le monde». C'est très vrai, mais combien nous tous nous manquons à l'égard de l'une et l'autre chose. La marche se relâche et, comme conséquence, le coeur se rétrécit. Et même ceux chez qui se trouvent une vraie piété et un zèle de bon aloi, en voyant le mal abonder, peuvent être accablés et répéter, comme le prophète autrefois, en rendant témoignage au moi: «Et je suis resté, moi seul» (1 Rois 19: 14). Tout homme de Dieu qu'était assurément Elie, la vue du mal qui abondait autour de lui avait rempli son coeur de découragement, et obscurci la vision de sa foi. Il était bien plus près de Dieu quelques jours auparavant, lorsqu'au sommet du Carmel, il relevait l'autel abattu de l'Eternel. «Alors Elie dit à tout le peuple: Approchez-vous de moi. Et tout le peuple s'approcha de lui. Et il répara l'autel de l'Eternel qui avait été renversé. Et Elie prit douze pierres, selon le nombre des tribus des fils de Jacob, auquel vint la parole de l'Eternel, disant: Israël sera ton nom; et il bâtit avec les pierres un autel au nom de l'Eternel» (1 Rois 18: 30, 31). Il était au milieu d'une scène de méchanceté sans pareille, mais il parla en grâce à un peuple indécis et de coeur partagé, et il y eut en eux une réponse, car il est dit: «Et tout le peuple s'approcha de lui». Selon la parole de l'apôtre: «Il est bon que le coeur soit affermi par la grâce».

Nous sommes tous tels, que rien, sauf la grâce, ne peut toucher et fondre nos coeurs; et c'est seulement lorsque nous en sentons personnellement le besoin, que nous pouvons en saisir la source et le caractère, et parler et agir selon elle. C'est dans un tel moment qu'Elie pense aux douze tribus; mais quand il fuit en Horeb, il ne pense qu'à lui-même, et même intercède contre Israël. Sur le Carmel, il avait de la puissance auprès de Dieu pour les autres; en réponse à ses prières, le feu et la pluie tombent du ciel. Mais lorsque sa foi a failli, son coeur se resserre, et il se rend instinctivement lui-même dans le lieu où la loi impitoyable avait été proclamée; car c'est ce qui convenait plutôt que la grâce, à l'état de tristesse de son coeur. Et, remarquons avec soin que là il ne demande ni n'obtient de bénédictions pour les autres, mais Dieu agit envers lui personnellement. Il a à entendre le jugement prononcé sur le peuple qu'il aimait de coeur. Et, après tout, la grâce de Dieu n'était pas épuisée; mais le prophète si rempli de zèle, devait être lui-même mis de côté, pour faire place à un successeur, dont le ministère fut merveilleusement caractérisé par la grâce.

Moïse aussi, le plus grand des Prophètes, fut mis de côté et ne put compléter sa course, parce qu'il manqua à glorifier l'Eternel, lorsque les Israélites ingrats oublièrent la présence de

leur Dieu au milieu d'eux et irritèrent son serviteur par leurs murmures. Il oublia, lui aussi, l'Eternel et pensa à lui-même: «Ecoutez, rebelles! Vous ferons-nous sortir de l'eau de ce rocher?» Il lui avait été dit de parler au rocher — type si beau et si frappant de Christ, dans sa grâce infatigable, suivant ses saints dans le désert pour les bénir, même alors qu'ils ne méritent que le jugement. Mais Moïse, dans l'irritation qui naît du fait de s'occuper de soi-même, frappe deux fois le rocher avec la verge. Il aurait préféré le gouvernement à la grâce; le gouvernement s'exerça, mais ce fut pour fermer Canaan à Moïse et non à Israël. Quel avertissement solennel pour nous tous, mais plus spécialement si nous occupons une position comme conducteurs dans l'Assemblée de Dieu! Moïse manqua, comme nous le faisons si souvent, en ne s'élevant pas à la hauteur de cette grâce qui est supérieure au mal qu'elle rencontre et qui peut vaincre toutes choses. Combien il était plus près de Dieu, lorsqu'il ne pensait qu'à sa bonté et à sa gloire, et qu'il intercédait pour son peuple ingrat et pécheur! Pussions-nous avoir un coeur plus large et une connaissance toujours plus profonde de la grâce et du besoin que nous en avons personnellement. Même lorsque le jugement est à la porte, la grâce se montre plus tendre et plus pressante. Elle supplie et attend une réponse avec une patience qui ne dément jamais sa propre nature, car elle est divine. «Que ferai-je de toi, Ephraïm? Comment te livrerais-je, Israël? Comment ferais-je de toi comme d'Adma, te rendrais-je tel que Tséboïm? Mon coeur est changé en moi; toutes ensemble, mes compassions se sont émues» (Osée 11: 8). Les plaintes du prophète dans ces derniers chapitres, nous rappellent le Seigneur pleurant sur la cité bien-aimée. Combien de larmes avons-nous versé sur l'Eglise de Dieu? Une grande connaissance de la vérité peut nous rendre capables de parler et d'écrire sur ce qui concerne l'Assemblée, et de le faire même correctement, mais l'amour seul nous fera pleurer sur elle.

Je me dis quelquefois à moi-même: si ceux qui connaissent doctrinalement l'Assemblée de Dieu ne l'embrassent pas pratiquement dans leurs affections, qui y a-t-il, en dehors d'eux, pour l'aimer, pour parler et prier avec cette largeur de coeur qui seule convient à ce sujet? On sait par expérience combien le coeur est étroit, et comme il est impossible à la nature en nous d'aimer les saints, lorsqu'ils sont méchants et désobéissants. Mais Dieu les aime, sans quoi il ne m'aurait jamais aimé. Il est naturel pour nous d'aimer ceux qui nous aiment, ou, au moins, ceux qui pensent comme nous. Mais c'est ce que font les publicains. Et je suis souvent étonné en moi-même de voir combien, à cet égard, je leur ressemble.

Mais je m'aperçois, cher frère, que jusqu'à présent, dans ma lettre, je vous ai dit très peu de chose de ma dernière visite en Egypte. Je me suis plutôt arrêté sur les réflexions qu'elle a fait naître. Je tire toujours plus de profit pour mon âme en visitant les saints, et surtout ceux d'Egypte où Dieu a opéré d'une manière remarquable. J'ai pu visiter neuf ou dix assemblées, et, par la bonté du Seigneur, j'ai vu plusieurs frères qui travaillent dans l'oeuvre, ce qui a été une joie pour eux et pour moi. La table du Seigneur a été dressée dans un nouvel endroit tandis que j'étais là. C'est un grand village chrétien où n'était entré, jusqu'à il y a environ cinq mois, aucun rayon de la lumière de l'évangile. Un ouvrier du Seigneur très simple y alla et un réveil commença. Quelques autres vinrent de temps en temps l'aider, mais il y resta jusqu'à

ce que quelques âmes fussent prêtes à entrer en communion. Le village tout entier fut réveillé, et, soir après soir, de deux à trois cents personnes venaient entendre la parole. Je passai là trois jours avec quelques autres ouvriers du Seigneur. Il y avait eu une légère réaction causée par le fait que quelques-uns des principaux du village s'étaient retirés, après avoir fait profession d'être convertis. Le frère qui avait d'abord travaillé là en fut un peu abattu; mais les autres qui étaient avec moi avaient plus d'expérience, et lui dirent de ne pas prendre cela à coeur, ajoutant que le Seigneur s'était servi de ces principaux seulement pour un temps, afin d'encourager les autres à venir écouter la parole, et que, maintenant que plusieurs personnes avaient reçu du bien, ils pouvaient s'en aller s'ils préféraient les ténèbres à la lumière.

Deux grandes baraques faites de tiges de blé, construites comme lieu de réunion, étaient remplies tandis que nous étions là, l'une d'hommes, l'autre de femmes. Un bon nombre de celles-ci, ainsi que quelques enfants, avaient reçu du bien. Cela m'a toujours semblé un bon signe. Mais les femmes ici doivent, comme Sara, écouter la parole dans une tente à elles (Genèse 18: 9). Elles aiment à rester à l'écart, et je ne vois pas que le Seigneur ait moins égard à elles, parce qu'elles sont cachées aux regards des hommes. Peut-être les soeurs de l'Occident trouveront-elles cela un peu étrange; mais cette coutume est bonne, au moins pour les ouvriers du Seigneur qui sont quelquefois un peu gâtés parce que les soeurs les remarquent et leur courent après. Il est salutaire pour nous d'être beaucoup en contact avec les hommes qui sont moins gouvernés par leurs sentiments, et nous disent quelquefois «non». Quoiqu'il en soit, nous eûmes des réunions extrêmement heureuses dans nos abris d'épis de blé. Il y avait, sous la direction de l'Esprit, cette liberté et ce coeur qui, en général, caractérisent toutes les réunions de ce pays. Et les ouvriers du Seigneur qui étaient avec moi, firent remarquer comme nous étions tous conduits dans le ministère de la parole, trois ou quatre d'entre nous parlant chaque soir, quelques-uns s'adressant aux saints et d'autres aux pécheurs, et cela dans la plus heureuse communion. Et quant aux auditeurs, eussions-nous continué jusqu'à minuit, peu d'entre eux auraient bougé de leur place.

Je ferai remarquer que, bien que les frères distinguent entre les dons, ils ne décident point d'avance quel caractère aura une réunion, sauf celle où la table du Seigneur est dressée, qui nécessairement a son caractère propre. Ainsi ils ne disent pas: «Ce soir nous aurons une réunion d'évangélisation, ou une réunion de prières, ou une réunion d'un autre genre». Ils se réunissent en toute simplicité, prient et chantent, et ce qu'ensuite le Seigneur donne, ils l'acceptent. Les plus anciennes assemblées passent parfois par des exercices intimes et demeurent dans le silence ou crient au Seigneur; d'autres fois elles sont heureuses et font entendre beaucoup de louanges; en d'autres occasions, elles sont plus occupées de la parole. Les frères disent que chaque fois il est nécessaire d'être conduits à nouveau, sans quoi il y aurait peu d'édification. Je n'ai jamais vu deux de leurs réunions exactement semblables. Mais la dépendance du Seigneur produit des exercices profonds et variés, auxquels voulant échapper, nous sommes exposés à tomber dans l'ornière de la routine, et à verser dans les systèmes où l'homme est substitué à l'Esprit de Dieu.

Dans l'exercice du ministère, je me trouve ordinairement conduit à m'adresser aux croyants; mais je n'aimerais pas me sentir tenu à suivre une ligne particulière dans une réunion donnée, car en m'occupant des saints, je suis souvent conduit à parler aux inconvertis selon que j'en suis capable, et je ne pense pas que les autres y perdent quelque chose. Si j'étais un évangéliste, je n'aimerais pas me sentir lié à ne tenir que des réunions d'évangélisation. Je ne sais pas s'il y a des évangélistes qui agissent ainsi, mais j'ai quelquefois pensé qu'il peut y avoir une perte à décider d'avance quel caractère doit avoir une réunion; surtout, quand nous prenons en considération que notre évangélisation actuelle se fait généralement parmi des chrétiens de nom, dont plusieurs ont plutôt besoin d'être mieux fondés que d'être appelés à la conversion. Au commencement, l'évangile était annoncé à des Juifs et à des idolâtres. On doit de plus remarquer que quelque chose du don de pasteur se manifeste toujours chez un évangéliste fidèle. On a fait observer que ces deux dons peuvent se montrer chez la même personne, et je le crois. Seulement il faut qu'un évangéliste soit un homme de Dieu et marche avec le Seigneur; et que l'amour pour les âmes le caractérise, plutôt que le désir de prêcher. Par exemple, le frère dont j'ai parlé est plutôt un évangéliste, mais il prend aussi soin des âmes converties, et avait été employé des deux manières dans d'autres endroits. Mais je ne crois pas qu'il se soit jamais arrêté à se demander ce qu'il est, ou s'il a un don ou non. Heureuse simplicité! Combien Dieu est près des simples qui sont occupés de lui et de sa grâce plutôt que d'eux-mêmes.

Jusqu'à il y a deux ans, il avait été soldat et agent de police. Dès qu'il eut appris à connaître Christ, il chercha à parler de la grâce à d'autres. Il ne pourrait prêcher ce que l'on nomme un sermon, et cependant le Seigneur se sert beaucoup de lui; et si l'on passe où il a travaillé, on en trouve la preuve, car partout on rencontre du fruit. Or un ministère qui porte du fruit vaut toujours mieux que la pénétration d'esprit qui peut définir les choses et faire de subtiles distinctions.

Et maintenant, cher frère, je termine cette lettre déjà trop longue, je le crains. La fièvre a continué à me menacer, revenant de temps en temps, jusqu'à ce que je fusse revenu ici dans un air plus frais où elle m'a quitté. Lorsque les frères virent combien j'étais faible, ils consentirent à me laisser aller cette année plus tôt que d'habitude. J'en fus reconnaissant, car c'est une chose, heureuse quand le Seigneur donne une même pensée à ceux qui nous aiment et qui désirent voir sa gloire manifestée en nous, pauvres et faibles vases que nous sommes. Saluez avec affection tous les saints qui sont avec vous.

Votre frère en Christ.

Fragments de lettres

ME 1889 page 179

A Mr F...

6 juillet 1849

Il n'y a pas assez, me semble-t-il, de prières chez les frères; ils ne cherchent pas assez les choses positives de la part de Dieu, ils se fient à la vérité, et dans un sens ils ont raison; mais ils ne se fient pas assez à Dieu, ils n'ont guère l'idée que les choses dont ils ont besoin puissent leur être accordées. Je crains cette tendance. Nous avons eu ici un jour de jeûne et de prières qui, quoique très restreint, a été certainement béni. Il est si doux, cela apporte tant de bénédictions, de se placer directement devant le Seigneur. C'est ce qui manque particulièrement dans les petites réunions, où il n'y a pas beaucoup de secours spirituels; on ne se place pas assez avec une foi commune, devant Celui qui aime à nous nourrir, qui fait trouver de la pâture aux brebis qu'il mène dehors. Prions qu'il communique beaucoup de cet esprit aux siens. La piété est aussi une grande chose pour les frères, on est heureux là où elle se trouve, on est calme et satisfait, on jouit d'un bonheur commun; il n'y a pas cet appétit morbide qui a besoin de quelque excitation nouvelle.

Que Dieu donne à ses chers enfants de demeurer beaucoup dans sa communion.

Peut-être y aura-t-il bientôt quelque mouvement en Suisse...

Je suis bien paisible et tranquille quant aux saints; peut-être seront-ils criblés moralement, et ils le seront selon la proportion dans laquelle ils seront caractérisés comme «habitants de la terre»; mais ceux qui gardent la parole de la patience de Christ, seront gardés; la porte sera ouverte devant eux et nul ne la fermera. Dieu ne change pas avec les événements; les événements sont pour le monde, la Parole qui demeure éternellement est pour les saints. Si nous l'avons comprise par la foi, nous n'avons pas à regarder ailleurs, les événements ne la changeront pas. Jusqu'à présent, Dieu nous a gardés à travers tout, et n'a pas même permis que notre marche ait été entravée. Que son nom soit béni, et je me fie en lui pour qu'il nous garde jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus besoin de ce témoignage. Alors nous aurons quelque chose de bien meilleur, et «le repos avec repos», que mon âme souhaite ardemment, quoique heureux, très heureux qu'il me soit permis de travailler...

ME 1889 page 260

Il me semble, selon ma faible intelligence, que la *responsabilité* du chrétien le tient constamment sur le qui-vive, comme une sentinelle à un poste avancé, et qu'il y a pour cette âme un travail qui lui donne quelquefois la crainte d'y manquer, ce qui doit nécessairement lui ôter de la joie et du courage. Par contre, la *dépendance*, bien réalisée, laisse à Dieu toute

la gloire de son action dans l'âme du fidèle, et les résultats de cette dépendance honorent Celui qui donne la volonté et l'exécution pour y marcher. «Toutefois, nous avons besoin d'avoir de l'intelligence en toutes choses» (2 Timothée 2: 7), afin de ne pas pencher trop d'un côté, quant à la responsabilité, ce qui nous ferait retourner à la loi, tout en voulant être conduits par la grâce.

ME 1889 page 477

Chicago 30 juin 1876

... Il y a du mieux en Suisse. Le fait que non seulement Christ mourut pour nos péchés qui sont ainsi effacés, mais que nous sommes morts avec lui, en sorte que nous faisons notre compte que nous sommes morts, ce fait qui s'applique au péché dans la chair, occupe les âmes sérieuses.

Ensuite, vient la question de la responsabilité de l'homme, pleinement mise à l'épreuve depuis la création jusqu'à la croix. D'abord l'homme, tel qu'il était, jusqu'au déluge, puis les voies de Dieu en promesses, la loi, les prophètes, enfin son Fils. Alors l'homme est déclaré perdu, et les conseils de Dieu, arrêtés avant la fondation du monde, sont révélés; le fondement de leur accomplissement ayant été posé dans la mort de Jésus) en même temps que le pardon des péchés était obtenu (voyez Tite 1: 2; 2 Timothée 1: 9, et d'autres passages). La responsabilité et la grâce sont ainsi tirées au clair.

Puis vient la responsabilité chrétienne, savoir celle de vivre pour lui, qui est mort est ressuscité pour nous. Ah! combien nous le lui devons, à lui qui nous a tant aimés, qui nous a rachetés, qui nous a donné une part avec lui, le premier-né entre plusieurs frères, à lui qui a tant souffert, et nous a délivrés de ce présent siècle mauvais!

Prenons courage, cher frère. Encore un peu de temps, et Celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas. Nous n'aurons aucun regret d'avoir vécu pour lui, quand le jour viendra, où la figure de ce monde passera et fera place à la joie de son amour. Alors il daignera nous dire, à nous, pauvres et faibles créatures «Bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur». Je sais bien, cher frère, que notre service est très pauvre et chétif, mais notre Maître est bon. Il a pu dire à ses pauvres disciples: Vous avez persévéré avec moi dans mes tentations, comme s'il leur était redevable de quelque chose; or nous savons que, de sa part, tout est grâce.

Votre bien affectionné en Christ.

Les petits enfants

ME 1889 page 196 - Favez J.L. - Matthieu 18: 1-14

L'attention du Seigneur et son amour envers les petits enfants, sont un trait touchant de la parole de Dieu. Sous l'Ancien Testament, nous voyons le Dieu des miséricordes montrer sa pitié envers Ninive, et avoir, égard aux petits enfants de cette vaste cité, aux cent vingt mille et plus de ces «êtres humains» irresponsables, qui ne savaient pas distinguer «leur droite et leur gauche». Sous le Nouveau, nous voyons tout l'intérêt que le Seigneur manifeste à leur égard, — comment il blâme ses disciples qui les repoussaient, tandis que lui les accueille, les prend dans ses bras, pose les mains sur eux et les bénit (Marc 10: 13-16). Mais l'amour de Dieu envers les petits enfants embrasse davantage. Cet amour les place dans la bénédiction du salut. J'en trouve l'expression dans les paroles de notre Seigneur, rapportées au chapitre 18 de l'évangile de Matthieu, aux versets 1-14, à l'occasion d'une question de primauté soulevée parmi les disciples, et du jugement que le Seigneur prononce à ce sujet. Il appelle auprès de lui un petit enfant qu'il place au milieu d'eux, et, après avoir déclaré que l'on n'entre point dans le royaume des cieux à moins que l'on ne se convertisse et que l'on ne devienne comme les petits enfants, il ajoute:

«Quiconque donc s'abaissera comme ce petit enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. Et quiconque reçoit un seul petit enfant, *tel que celui-ci*, en mon nom, me reçoit». Jusque-là (versets 3-5), le Seigneur a parlé d'un réel petit enfant: «tel que celui-ci», ajoute-t-il. C'est ce petit enfant qui sert de type à l'humilité qui convient au croyant et par laquelle il est «le plus grand dans le royaume des cieux»; — c'est de lui qu'il dit; «Quiconque reçoit un seul petit enfant, tel que celui-ci, me reçoit».

Dans les versets 6-9 qui suivent, Jésus parle des croyants considérés dans le caractère d'humilité du petit enfant, — caractère fondamental qui leur convient devant Dieu. Et, afin qu'il n'y ait pas de confusion, Jésus les désigne par l'expression: «Ces petits *qui croient* en moi». Ils sont l'objet de la faveur de Dieu. Malheur à ceux qui sont pour eux «une occasion de chute» (verset 6), et qui ont le malheur de faire tort aux favoris du Seigneur. Leur conduite encourt la peine du châtement de Dieu. Aussi, mieux vaudrait-il s'arracher les membres, que de s'y exposer (versets 8, 9).

Ensuite (versets 10-14), le Seigneur revient sur le sujet des petits enfants: on doit prendre garde de ne pas les mépriser. Etre pour eux «une occasion de chute», n'est pas le danger à craindre, comme lorsqu'il s'agit des croyants; mais il peut arriver qu'on «les méprise». Il n'est pas rare même de voir les personnes vulgaires désigner les enfants par des expressions de mépris.

Quant à eux, dit le Seigneur: «leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux... Le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu». Il n'y a donc pas lieu de les mépriser, loin de là. Ces paroles de faveur, le Seigneur les prononce à l'adresse des

«petits enfants». Il répète, à leur sujet, la parabole qu'il prononce ailleurs (Luc 15), touchant le Berger qui est venu pour sauver sa brebis perdue; mais ici, avec quelques différences. D'abord, le ton de la parabole est plus général, et, quant à la brebis, les expressions sont moins détaillées moins personnelles. La conclusion s'exprime aussi en termes différents. Nous lisons: «Ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieux, qu'un seul de ces petits périsse»; tandis que, dans Luc 15 (versets 6, 7), il y a: «*Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis perdue*», et: «Il y aura de la joie au ciel pour un seul pécheur *qui se repent*». A la vérité, on ne saurait, en parlant des petits enfants, faire une distinction personnelle absolue, comme si chacun, d'eux était sauvé isolément: ils sont tous ensemble dans la même condition devant Dieu (*). Et quant à la repentance, il n'y a pas lieu d'en parler. Il ne s'agit, quant à leur salut, ni de l'appel, ni de la réconciliation par la repentance et la foi.

(*) Dans les cieux, leurs anges (les anges d'eux tous) voient continuellement la face du Père de notre Seigneur Jésus Christ.

Ces paroles expriment d'une manière suffisamment nette la position des petits enfants devant Dieu et leur salut par Jésus Christ; car leurs anges voient sans cesse la face du Père de notre Seigneur Jésus Christ, et le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu, savoir ces mêmes petits enfants dont il parle. Ils sont évidemment dans une condition spéciale. Ils sont nés pécheurs, comme tous les hommes, conçus dans le péché (Psaumes 51: 5) et perdus par nature; mais pendant ce premier âge de la vie, et jusqu'à ce que naisse la conscience, savoir le sens du bien et du mal, ils ne sont pas sous une responsabilité à cet égard. A quel âge commence cette responsabilité? Nous ne saurions le dire. Cela doit varier selon les individus. Dieu seul peut fixer ce moment pour chacun. Mais tels qu'ils sont jusque-là, ils ne tombent pas sous le coup de la colère de Dieu: ils ne sont pas de ceux «qui possèdent la vérité tout en vivant dans l'iniquité» — termes dans lesquels nous trouvons le chef d'accusation pour tous les hommes (voir Romains 1: 18), car Dieu n'est pas demeuré sans témoignage envers sa créature égarée. Il y a (Romains 1-3) le témoignage de la création, celui de la conscience et celui de la loi, — à quoi nous pouvons ajouter maintenant, le témoignage de l'évangile, car il est des hommes qui périront, parce qu'ils n'ont pas obéi à l'évangile de notre Seigneur Jésus Christ (2 Thessaloniens 1: 8, 9). L'homme n'a écouté aucun de ces témoignages et est demeuré dans l'iniquité.

Les petits enfants ne sont pas dans ce cas, ne s'étant pas trouvés sous cette responsabilité. D'autre part, ils ne sont pas fatalement sous les conséquences finales du péché d'Adam, puisqu'il y a une intervention divine en leur faveur. S'il arrive qu'ils soient retirés dans ce premier âge, Dieu les recueille comme siens. Il les sauve. Il le fait en vertu de sa grâce souveraine et sous un régime différent de celui auquel nous sommes soumis. Comme il n'y a pas lieu de les juger en tant que sous la responsabilité de la conscience, ou de la foi, Dieu les place d'autorité sous le bénéfice de la mort de Christ, ajoutant à tous ceux qui sont sauvés par la foi, selon l'ordre régulier de l'administration de la grâce, la classe nombreuse de ces petits êtres, qui portent comme nous une âme immortelle. Dieu donne ainsi à son amour envers ses créatures perdues, toute l'expansion qui convenait à cet amour.

Le trône de la grâce

ME 1889 page 238

Remarquez l'expression «le trône de la grâce», en Hébreux 4: 16. «Le trône» est en rapport avec le gouvernement, et avec les principes et le caractère de Celui qui gouverne. Dieu agit en grâce, et gouverne en grâce, mais il le fait selon sa propre nature et son caractère — il gouverne. L'Eternel, en réponse à l'intercession de Moïse, agit en grâce envers Israël, mais ce n'était pas exactement un trône, et Israël fut replacé sous la loi. Dans notre passage, Dieu gouverne un peuple qui marche dans ce monde; mais, selon des principes de grâce, nous venons avec confiance à un trône de grâce, pour obtenir miséricorde et trouver grâce, afin d'être secourus au moment opportun.

Le Père prend un intérêt positif, un intérêt de son propre coeur, à ses enfants; mais, quand il est dit: «Un Avocat auprès du Père», ce n'est pas simplement «leur Père», cela n'irait pas, — c'est «le Père», celui duquel vous dites qu'il est votre Dieu. Le Fils a révélé Dieu, nécessairement c'est comme Fils qu'il l'a fait. Lui-même, le Père, nous aime, parce que nous avons aimé Christ, mais quand le Fils révèle Dieu, c'est une révélation de Dieu le Père par le Fils, — non pas dans le sens d'une relation avec nous, bien que cette relation existe. C'est une révélation de Dieu, beaucoup plus complète, et faite d'une nouvelle manière. Un enfant n'a pas, à proprement parler, un avocat auprès de son père, mais, «si quelqu'un a péché, nous avons un Avocat auprès du Père». Nous avons communion avec le Père et avec le Fils, mais c'est avec Dieu qui est lumière. Pécher, et n'être plus en communion avec Dieu, ne change pas la nature de la révélation pour me placer sous la loi et Jéhovah, mais selon la nature de la révélation, j'ai besoin d'être rétabli dans la communion avec Dieu.

Remarquez que, dans Jean, si élevés que soient les privilèges dont il est parlé, le saint est toujours envisagé comme étant sur la terre.

De plus, faites attention qu'en Hébreux 4, à la fin, nous avons trois grands et importants principes pour notre marche à travers le désert, savoir: la parole, la sacrificature et le trône. Cela est plein d'instruction. La parole, comme l'oeil de Dieu, sonde les pensées et les intentions du coeur, tout ce qui se meut dans l'âme, les désirs et la volonté. — La sacrificature nous soutient, en grâce, dans toute infirmité, et dans toute difficulté et épreuve. — Le trône est parfaite grâce, mais c'est un trône, un pouvoir absolument souverain, un gouvernement positif, quoique en grâce, et selon le caractère et la majesté de Celui qui y est assis.

Nous en approchons avec confiance, car tout est grâce, et le grand souverain Sacrificateur est pour nous auprès de Dieu. Toutefois, le trône gouverne selon ses propres principes, bien que je sois sûr de trouver là miséricorde et secours, car Celui qui est assis sur le trône est la souveraine bonté, et peut bénir avec justice et grâce à cause du sacrificateur. Notre privilège est d'aller là, au trône de la grâce, mais il agit comme trône quand nous ne le faisons pas, toutefois, c'est en relation avec le sacrificateur.

Le serment

ME 1889 page 319

«Si quelqu'un a péché en ce que, étant témoin et ayant entendu la voix d'adjuration, ayant vu ou su, il ne déclare pas la chose, alors il portera son iniquité» (Lévitique 5: 1).

Le serment dont il est parlé ici diffère d'un serment volontaire. Si quelqu'un, ayant entendu la voix d'adjuration, c'est-à-dire le serment demandé par le magistrat, ne déclare pas la chose, c'est-à-dire s'il ne dit pas ce qu'il sait, il portera son iniquité.

Le Seigneur dit: «Je vous dis de ne pas jurer du tout» (Matthieu 5: 34), c'est-à-dire que nous ne devons jamais jurer volontairement ou de notre propre choix. Le Seigneur lui-même, se tenant devant le souverain sacrificateur, du moment qu'il fut adjuré par lui, accepta le serment et répondit, lui qui avait auparavant gardé le silence.

Le serment devant le magistrat n'est pas mauvais, mais bon. Je nierais Dieu dans le magistrat si je ne répondais pas quand il m'adjure. Mais, prêter serment de ma propre volonté, c'est mettre Dieu en cause pour rien, c'est-à-dire d'une manière profane. Ainsi, en Lévitique 5: 1, le péché n'est pas de jurer, mais de refuser de dire ce que l'on sait: Exode 21: 6, 22: 8, 9, les juges sont «Elohim», Dieu; parce que le magistrat est pour Dieu. «Les puissances qui sont, sont établies de Dieu», et nous avons à nous soumettre à elles.

Quant à la manière de prêter serment, la plus ordinaire est de lever la main (Genèse 14: 22; Ezéchiél 20: 5; Apocalypse 10: 5, etc.). Nous sommes liés par là, aussi bien que par toute autre formalité. Ce qui nous lie est suffisant; seulement, je suis adjuré au nom de Dieu, parce que le magistrat représente Dieu.

Quelques remarques sur l'Assemblée et la marche à suivre dans un temps de déclin

ME 1889 page 326

Il y a un sujet que l'humble lecteur des Ecritures y trouvera, et qui, d'abord, pourra lui causer quelque perplexité, s'il compare ce que dit la Parole avec ce qu'il voit autour de lui. Je parle de l'Eglise, le corps de Christ. Il trouvera des paroles telles que celles-ci: «un seul corps», «un seul Esprit», «un seul Seigneur» (Ephésiens 4: 1-5). Et encore: «Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps» (1 Corinthiens 12: 13); et d'autres passages. A mesure qu'il lira, il lui deviendra toujours plus évident que, dans le commencement, tous les chrétiens formaient le seul corps de Christ. Il n'y avait qu'un seul corps, aussi réellement qu'il n'y avait qu'un seul Seigneur.

Il se dira donc: Qu'est-ce? Il y a maintenant plusieurs corps de chrétiens, et il s'apercevra bientôt que nul de ces corps n'est «le seul corps» dont parle l'Ecriture, et que l'ensemble de tous ces corps réunis ne le forme pas, puisque, d'après 1 Corinthiens 12, le corps se compose d'individus comme membres. S'il est simple comme un enfant, il verra que l'Eglise, le corps de Christ, se compose de tous les vrais croyants maintenant sur la terre. Mais il trouve des divisions sans nombre; que doit-il faire? J'aimerais dire au lecteur quelque chose de la manière dont le Seigneur m'a enseigné sur ce sujet. Ce sont assurément des difficultés très pénibles dans le sentier d'un serviteur de Christ.

La première question est celle-ci: Est-ce que je retiens la vérité d'un seul corps? Que tous les croyants, depuis la Pentecôte, sont membres de ce seul corps? Que tous les croyants maintenant forment ce seul corps, *aux yeux de Dieu*? La question qui se pose ensuite est: Est-ce que je désire agir personnellement selon cette vérité, aimer tous ceux qui sont du Seigneur et chercher à les servir? Quoi que fassent les autres, est-ce que mon désir est de conformer mes voies à cette grande vérité du «seul corps»? J'en vois qui le font; non pas qu'ils prétendent le moins du monde être ce seul corps, mais ils cherchent à ne reconnaître aucun autre corps que celui de Christ, composé de tous ceux qui sont à lui. Si j'en trouve d'autres qui désirent marcher selon la parole de Dieu, je puis assurément avoir communion avec eux. Si des loups entrent et dispersent le troupeau, si des hommes s'élèvent, annonçant des doctrines perverses pour attirer des disciples après eux, alors il y a nécessité à se séparer du mal. Le chrétien qui veut marcher dans la crainte du Seigneur, doit-il, à cause du mal, se décourager et désespérer de tout? Ou bien, si le mal abonde, doit-il l'accepter et aller avec lui? La parole de Dieu répond clairement à toutes ces questions. Au milieu de tout le mal des derniers jours, se fait entendre la voix de l'Ecriture: «Qu'il se retire de l'iniquité quiconque prononce le nom du Seigneur». «Poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur». Tout abandonner? Oh! non, mais «demeure dans les choses que tu as

appries, et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as appries» (lisez 2 Timothée 2; 3).

«Mais», direz-vous «dans les temps de grandes difficultés, comment saurai-je ce qui est juste?» Avez-vous remarqué, dans l'épître qui révèle l'Eglise plus qu'aucun autre écrit du Nouveau Testament, quel est le premier précepte? «C'est pourquoi, ayant dépouillé le mensonge, parlez la vérité chacun à son prochain; car nous sommes membres les uns des autres» (Ephésiens 4: 25). Lisez soigneusement tout ce qui suit jusqu'à la fin du chapitre. Si tous les croyants marchaient selon ces préceptes, les divisions seraient impossibles. Et il n'est pas difficile de reconnaître qui agit ou non, d'après ces principes. *C'est l'état de l'âme qui est à la racine de toute division*: les faux rapports, l'amertume, la médisance, l'orgueil spirituel, les vaines imaginations, la mondanité, le *manque de droiture*, voilà ce qui amène le désaccord. Si nous marchons dans la crainte du Seigneur, nous n'aurons pas de difficulté à discerner ce qui est du diable.

Cependant, plus d'un jeune chrétien — de vieux chrétiens aussi — est jeté dans une détresse profonde en voyant l'état de ruine, de l'église professante, et plus d'un évangéliste se trouve à cause de cela douloureusement entravé dans son travail. Je voudrais pouvoir les aider. Avez-vous eu devant vous la vraie espérance? A-t-elle été l'Eglise présentée glorieuse à la venue du Seigneur? Eh bien, cette espérance n'a pas changé, et elle est plus près que lorsque nous avons cru. Ou bien avez-vous eu, peut-être sans la bien définir, une certaine espérance de voir l'Eglise restaurée sur la terre? S'il en est ainsi, nul doute que vous ne soyez grandement désappointé. Ou avez-vous glissé imperceptiblement dans la pensée que l'Eglise a été rétablie dans son état primitif, et que quelque corps de chrétiens la présente telle? Il n'y a rien d'étonnant à ce que vous découvriez votre erreur. Or, tout en maintenant pleinement le privilège du chrétien de tenir ferme tout ce qui a été enseigné relativement à l'Eglise de Dieu selon les Ecritures, il y a un sujet que je désire placer devant vous comme bien fortifiant et consolant dans ces jours de perplexité. Plusieurs de mes lecteurs se souviendront des paroles — qui furent presque les dernières — prononcées par quelqu'un qui est maintenant auprès du Seigneur: «Frères», disait-il, «ne négligez pas le ministère de Jean».

Quelle place a le ministère de Jean dans les écrits inspirés? Je ne puis ici qu'appeler l'attention sur cette recherche importante. Vous avez sans doute remarqué l'ordre, ou le développement des révélations dans l'Ancien Testament, depuis la Genèse jusqu'à Malachie. Mais avez-vous étudié avec soin l'ordre dans lequel les écrits du Nouveau Testament furent donnés, pour autant que les dates nous sont connues? Ce serait aller au delà du but de cet écrit que d'en parcourir l'ensemble, mais remarquez que, vers l'an 65, l'Eglise est vue en ordre dans la première épître à Timothée et dans celle à Tite. Les surveillants (ou anciens) et les serviteurs (ou diacres) sont officiellement reconnus. Mais quel changement avait eu lieu au bout de très peu de temps, une année environ, c'est ce que témoignent la seconde épître à Timothée, la seconde de Pierre et celle de Jude. L'Eglise, quant à son témoignage pour Dieu sur la terre, avait manqué. Des séducteurs et des corrupteurs s'y étaient introduits, et pendant

un temps, l'inspiration cessa. On suppose généralement que ce fut pendant environ vingt-cinq années.

N'oublions pas que, durant ce temps, le déclin et la ruine s'accroissaient toujours plus. Alors le Saint Esprit parla par Jean. Il ne parle de l'Eglise que comme ayant manqué à son témoignage sur la terre et devant être jugée (Apocalypse 2 et 3). Dans les épîtres de Jean, il n'est question que d'une seule assemblée (3 Jean), mais nous y voyons un ordre de choses tout nouveau, savoir une personne qui prend l'autorité. C'était tellement opposé aux vrais principes de l'Eglise de Dieu, que cet homme refusait même de recevoir l'apôtre Jean! Nous ne sommes pas laissés dans l'incertitude quant à savoir si Dieu approuvait ou désapprouvait, par la plume du vieil apôtre, ce nouvel ordre de choses qui semblait être devenu général.

Si l'Esprit Saint ne place donc devant nous l'Eglise, que pour constater son déclin et pour juger ses manquements, tout en reconnaissant un faible résidu à Philadelphie; si c'était alors *le dernier temps* où des antichrists abondaient, et si ce dernier temps, par la patience de Dieu, a continué jusqu'à présent, que nous présente donc l'Esprit comme devant demeurer durant cette dernière heure? Si l'Eglise a manqué comme témoignage, que reste-t-il?

Il reste la personne et les gloires de Christ. Dans sa première épître, Jean dit: «Ce qui était dès le commencement». Dans l'Apocalypse, nous lisons: «La révélation de Jésus Christ», et dans l'évangile: «Au commencement était la Parole». Lorsque tout a manqué, alors sont révélées les relations éternelles et les gloires du Fils qui ne manque jamais. Dieu est révélé dans le Fils: «Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître».

Ainsi, lorsque nous sentons douloureusement la ruine de l'homme, la ruine de l'Eglise comme témoignage sur la terre, le manquement et le péché de l'homme en tout ce qui lui a été confié, combien nous sommes soulagés en nous tournant vers la pleine révélation de Dieu en Christ. C'est là ce qui devient toujours plus important, à mesure que les ténèbres s'épaississent sur ce monde et sur l'église professante, et c'est là l'objet du ministère de Jean.

Nous le répétons: il nous faut tenir ferme la parole inspirée de Dieu tout entière. Mais cette pleine révélation du Fils de Dieu, du fidèle Témoin, donnée si longtemps après tout le reste, n'a-t-elle pas une place toute spéciale? Une chose est certaine, nous avons là les désirs mêmes, les soupirs de son coeur montant au Père pour nous, durant ces scènes de déclin et de ruine. Si tout l'ordre ecclésiastique est entièrement ruiné, nous avons toujours les instructions les plus détaillées pour *les enfants de Dieu*. Dans l'évangile de Jean, nous avons Dieu le Père révélé en Christ; nous y trouvons l'amour infini de Dieu envers le monde, et Jésus, l'Agneau de Dieu, élevé de la terre, afin que *quiconque* croit en lui ait la vie éternelle. La bonne nouvelle y est annoncée à toute créature, mais remarquez-y la souveraineté divine presque à chaque page. Le Seigneur dit: «Tout ce que le Père me donne viendra à moi, et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi». N'oubliez pas cela. Ensuite, voyez comment Dieu en Christ a été rejeté par l'homme religieux, par les Juifs: «Il vint chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu». Ils l'ont rejeté, et partout, dans cet évangile, nous les voyons mis de côté. La souveraine grâce

choisit un résidu: le salut n'est point par l'incarnation, comme plusieurs voudraient le soutenir; Jésus doit mourir ou rester seul (Jean 12: 24).

Remarquez encore combien de choses se trouvent dans l'évangile de Jean, qui sont omises dans les autres évangiles. Prenons les chapitre 13 à 17, et si nos yeux sont ouverts, nous verrons comme tout est une réponse aux erreurs et aux écarts de la vérité professés dans ce qui est appelé l'église dans ce monde. Passons en revue quelques-unes de ces erreurs. Quant à la cène du Seigneur, la grande erreur, durant des siècles dans toute l'Eglise et encore maintenant chez un grand nombre, a été d'en faire un sacrifice pour les péchés. Mais le Seigneur dit aux croyants nés de Dieu: «Celui qui a tout le corps lavé, n'a besoin que de se laver les pieds; mais il est tout net; et vous, vous êtes nets». Il prend de l'eau, et non point du sang, pour leur laver les pieds. L'oeuvre de l'autel d'airain est achevée, il ne parle pas de sa mort; maintenant, c'est la cuve, le lavage d'eau par parole, l'oeuvre que, par ce moyen, il accomplit pour les siens (comparez Ephésiens 5: 26). Jésus a pris la place de l'Agneau pascal pour la rédemption éternelle des croyants. Il est possible que, déjà à l'époque où cet évangile fut donné, on se fût grandement mépris sur la portée de la cène du Seigneur, et le Saint Esprit savait bien qu'on voudrait la mettre à la place de Christ lui-même. Aussi la cène elle-même est-elle à peine indiquée dans le dernier souper; le chapitre 13 ne va guère au delà du repas pascal. De toutes manières, c'est la PERSONNE même du Seigneur qui est devant nous. Quand nous pensons à ce que l'on a fait de l'eucharistie, il est bien remarquable que Jean, le dernier des écrivains inspirés, ne la mentionne jamais.

Combien universelle a été aussi dans l'Eglise l'erreur que les vrais chrétiens devront paraître en jugement au grand jour. Jean anticipe aussi cela dans son évangile. Jésus nous assure qu'il n'en sera pas ainsi. Il dit: «En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement» (Jean 5: 24). Et plus loin: «Que votre coeur ne soit pas troublé;... je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi» (14: 1-3).

Et quel sera le remède devant toutes les formes diverses et opposées de gouvernement ecclésiastique? Simplement la présence du Saint Esprit sur la terre, dont nous trouvons la promesse dans les chapitres 14, 15, 16. Quel appui et quel encouragement, quelle sécurité pour tous les croyants, si réellement ils croyaient que le Saint Esprit, comme Personne divine, est aussi vraiment présent avec eux sur la terre, que Jésus l'était avec ses disciples. Ne vous seriez-vous pas confié à Christ? Ne pouvez-vous pas vous confier à l'Esprit Saint, quoi qu'il arrive?

Mais, dira l'évangéliste, je souffre dans mon coeur, lorsque, voyant des âmes converties, je ne sais pas où les diriger. Je vois ce qui porte le nom d'église divisé en quantité de sectes qui se disputent souvent avec aigreur; quelques-unes s'arrogeant même le droit d'être considérées comme l'Eglise. D'autres semblent penser que nous sommes libres de faire comme nous voulons, quant à la question ecclésiastique. Tout cela n'est pas pour me satisfaire.

Si vous désirez connaître la pensée de Christ, vous la trouverez révélée quant à cet état de choses. Un des buts de sa mort expiatoire a été de «rassembler en un les enfants de Dieu dispersés» (Jean 11: 52). Et, remarquez-le, ce fut après que la dernière heure, ce temps de ruine, abondant en antichrists, eut commencé, que les désirs de son coeur, exprimés dans sa prière, nous ont été rapportés par inspiration (lisez Jean 17). N'a-t-il pas prié pour tous ceux qui croient en lui? «Afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi; afin qu'eux aussi soient un en nous». Oui, quel que puisse être l'état de ce qui est appelé l'église, assurément chaque vrai croyant cherchera à répondre au coeur de Christ. Nous présentons ces quelques pensées, pour engager nos lecteurs à étudier ces derniers accents inspirés par le Saint Esprit — les écrits de Jean.

Quel intense intérêt cela donne aussi aux dernières épîtres. Comment saurons-nous en tout temps ce qui est de Dieu et ce qui est du diable? Rien n'est plus simple, ni plus sûr. «Celui qui pratique le péché est du diable», et «quiconque est né de Dieu, ne pratique pas le péché». Ces deux choses caractérisent les enfants de Dieu et les enfants du diable. «Par ceci sont rendus manifestes les enfants de Dieu et les enfants du diable: quiconque ne pratique pas la justice, n'est pas de Dieu». Rien n'a surpassé la méchanceté qui s'est développée sur la terre pendant ou même avant les jours où Jean écrivait.

On demandera: Cette instruction divine sera-t-elle maintenant un guide sûr et suffisant? Sans aucun doute. Si une oeuvre est de Satan, elle peut être introduite par des hommes sous la forme d'anges de lumière; mais bientôt elle portera les marques indiquées en 1 Jean 3: 6-15. Le diable est menteur, et son oeuvre se montrera en dénaturant la vérité et par la haine contre les frères. Ceux qui sont le plus employés par Dieu sont assurés d'être des objets de haine. Cela a été et est toujours le cas, quelques prétentions qu'il puisse y avoir à la justice. Parcourez l'histoire de ce qui s'est appelé l'église et celle des vrais enfants de Dieu, pendant toute la durée de cette dernière heure dont parle Jean, et où nous sommes encore, et vous verrez se vérifier ce qui est décrit dans l'épître. Il en est ainsi maintenant, et si les enfants de Dieu marchent dans la patience de Christ, dans son humilité et sa douceur, ils en feront l'expérience.

Ainsi, chers compagnons d'oeuvre, retenons ferme la justice de Dieu révélée dans l'épître aux Romains, l'amour de Christ pour l'Eglise que Paul décrit aux Ephésiens, l'instruction spéciale donnée dans la seconde épître à Timothée, quand le mal s'est déjà introduit dans l'Eglise, et chaque vérité qui nous est révélée dans la parole de Dieu. Et n'oublions pas les enseignements des écrits de Jean, pour le temps où tout a manqué entre les mains de l'homme. Notre temps et l'occasion de servir le Seigneur auront bientôt pris fin. Bientôt nous verrons sa face, nous serons semblables à lui et avec lui pour toujours. Il dit: «Je viens bientôt; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne». Puissions-nous être fidèles à le servir en l'attendant!

Quelques mots sur ce qu'enseigne l'Écriture relativement à l'Assemblée

ME 1889 page 371

Bien que le sujet important de l'Assemblée ait déjà été souvent traité, il n'est jamais inutile ni sans profit d'y revenir. Je désire retracer brièvement par ordre ce que nous en disent les évangiles, les Actes et les épîtres.

Les Évangiles et les Actes

Des quatre évangiles, celui de Matthieu seul mentionne l'Assemblée (*), en rapportant les paroles que le Seigneur prononça en deux occasions différentes. On peut dire que, dans un sens, ces deux passages offrent en résumé tout ce qui se rapporte à l'Assemblée, quant à son existence en Christ et par lui, et quant à sa réalisation sur la terre.

(*) Nous emploierons toujours ce terme, traduction du mot grec *εκκλησια*, de préférence à celui d'Église, qui d'ailleurs dérive de ce dernier.

La première de ces occasions est celle où, après la confession de Pierre relative à la personne du Seigneur: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant», Jésus répond: «Tu es bienheureux, Simon Barjonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi aussi, je te dis que tu es Pierre; et sur *ce roc*, je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle» (Matthieu 16: 16-18). Nous voyons dans ces paroles, que l'Assemblée, bâtie par Christ, le divin Architecte, et composée de pierres vivantes, de vrais croyants, tels que Pierre, est aussi indestructible que le *roc* sur lequel elle est édiflée — roc qui est la personne même de Celui qui a la puissance de la vie, le Fils du Dieu vivant, qui a dit: «Moi, je suis le premier et le dernier, et le vivant; et j'ai été mort; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles; et je tiens les clefs de la mort et du hadès» (Apocalypse 1: 17, 18). Contre lui et contre l'Assemblée édiflée par lui et sur lui, la puissance même de Satan et de la mort — les portes du hadès — ne saurait prévaloir. L'Assemblée lui appartient: Il dit: «MON Assemblée». Comment périrait-elle? Ce qui ressort aussi de la déclaration du Seigneur, c'est qu'au moment où il parle, elle était encore une chose à venir: «Je bâtirai». Il fallait que d'abord il eût triomphé de la puissance de la mort. On voit que, dans ce passage, il s'agit de l'Assemblée dans son ensemble.

Dans le second passage où il parle de l'Assemblée, le Seigneur déclare qu'en elle est la vraie et seule autorité spirituelle, celle qui juge en dernier ressort. «S'il ne veut pas les écouter, dis-le à l'assemblée, et s'il ne veut pas écouter l'assemblée, qu'il te soit comme un homme des nations et comme un publicain» (Matthieu 18: 15-20). L'ensemble du passage montre que le pouvoir de lier et de délier est dans l'Assemblée, ne fût-elle composée que de deux ou trois, pourvu qu'ils soient assemblés au nom de Jésus, car alors *il est là* au milieu d'eux. Dans ce passage, on voit la réalisation locale de l'Assemblée que le Seigneur devait bâtir — partout où

deux ou trois sont assemblés au nom de Jésus, — et, en même temps, le vrai principe du rassemblement y est posé: «assemblés en mon nom».

En dehors de ces deux passages, il n'y a dans les évangiles aucune allusion à l'Assemblée qui n'exista pas aussi longtemps que Jésus fut sur la terre.

Mais, après la mort expiatoire du Seigneur, après son triomphe en résurrection sur Satan et sur la mort, après son exaltation et sa glorification à la droite de Dieu, quand il eut envoyé du ciel le Saint Esprit promis (Jean 14: 16, 26; 15: 26; 16: 7; Actes des Apôtres 2: 1-4), alors commença la réalisation de la parole du Seigneur: «Je bâtirai mon Assemblée». Le Saint Esprit forma et assembla les pierres vivantes, et les établit sur le roc, puis tout en demeurant en chaque croyant, il fit aussi sa demeure dans l'Assemblée. Dieu, par l'Esprit, eut une habitation sur la terre. Le livre des Actes retrace le commencement et l'accroissement de l'Assemblée, sous l'action puissante de l'Esprit Saint. Il nous montre aussi les moyens et les instruments dont le Seigneur se servit, ainsi que la vie et le culte de ceux qui, en divers lieux, composaient l'Assemblée. Jetons un coup d'oeil sur ces différents points.

Composée d'abord du petit noyau rassemblé autour du Seigneur durant sa vie sur la terre — résidu d'Israël mis à part — environ cent vingt (Actes des Apôtres 1: 15), réunis en un même lieu le jour de la Pentecôte, et là baptisés du Saint Esprit, l'Assemblée se vit bientôt considérablement accrue, quand la parole annoncée par Pierre eut été appliquée, par le Saint Esprit, à la conscience et au cœur des nombreux Juifs qui l'écoutaient. «Ceux donc qui reçurent sa parole, furent baptisés; et en ce jour-là furent ajoutées environ trois mille âmes» (Actes des Apôtres 2: 41). Ajoutées à quoi? Evidemment au petit nombre de ceux qui formaient l'Assemblée chrétienne, chose toute nouvelle sur la terre, et qui remplaçait Israël. Cela ressort clairement de ce qui suit; «Et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Assemblée ceux qui devaient être sauvés (*)» (verset 47).

(*) «Ceux qui devaient être sauvés», τονζ σωζομενονζ , c'est une classe de personnes, le résidu d'Israël, que Dieu épargnait, et qu'il ajoutait à l'Assemblée chrétienne.

Après la guérison du boiteux et la seconde prédication de Pierre, a lieu un nouvel et grand accroissement de l'Assemblée: «Plusieurs de ceux qui avaient ouï la parole crurent; et le nombre des hommes se monta à environ cinq mille» (4: 4). La puissance de l'Esprit Saint continue à agir dans les disciples et dans ceux qui sont évangélisés: «Ils furent tous remplis de l'Esprit Saint (après leur prière), et annonçaient la parole de Dieu avec hardiesse... Et les apôtres rendaient avec une grande puissance le témoignage de la résurrection de Jésus Christ; et une grande grâce était sur eux tous» (4: 31, 33). Le résultat est que «des croyants d'autant plus nombreux se joignaient au Seigneur (*), une multitude tant d'hommes que de femmes» (5: 14). Et plus loin, nous voyons que les persécutions exercées contre les apôtres n'arrêtaient pas les progrès de l'évangile; au contraire, car «la parole de Dieu croissait, et le nombre des disciples se multipliait beaucoup dans Jérusalem, et une grande foule de sacrificateurs obéissait à la foi» (6: 7).

(*) Remarquez cette expression. Ce n'était pas à Pierre, ni à Jean, ni aux apôtres, qu'ils se joignaient, mais au Seigneur, le seul vrai centre.

Tous ces convertis, depuis le jour de la Pentecôte, formaient, avec les apôtres et les disciples baptisés du Saint Esprit en ce jour-là, l'Assemblée de Jérusalem, et alors il n'y en avait point d'autre. Mais la volonté de Dieu était que l'évangile de sa grâce et de la gloire de son Fils fût porté au loin, que son salut fût vu jusqu'aux bouts de la terre et que l'Assemblée, dont les premières assises venaient d'être placées, continuât à être édifiée au moyen de pierres vivantes tirées de toutes les nations. Il se servit pour cela des efforts mêmes de l'ennemi. Après la mort du premier martyr, Etienne, «il y eut une grande persécution contre l'assemblée qui était à Jérusalem; et tous furent dispersés dans les contrées de la Judée et de la Samarie... Ceux donc qui avaient été dispersés, allaient çà et là, *annonçant la parole*» (Actes des Apôtres 8: 1, 4). Ils ne pouvaient garder pour eux ce qui remplissait leur coeur; nous les retrouverons plus tard et nous verrons le fruit de leur travail. Ainsi s'accomplissait ce que le Seigneur avait dit: «Vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée, et dans la Samarie, et jusqu'au bout de la terre» (Actes des Apôtres 1: 8). Israël ne devait plus être le peuple privilégié, seul peuple de Dieu sur la terre. Tous ceux qui croient entrent dans l'Assemblée et en font partie.

Jusqu'alors, comme nous l'avons vu, la bonne nouvelle de la paix n'avait été annoncée qu'à ceux qui étaient près, c'est-à-dire aux Juifs à Jérusalem et en Judée. Maintenant, les limites vont s'étendre et embrasser «ceux qui sont loin», comme le proclamait déjà Pierre: «La promesse (le don de l'Esprit Saint) est à vous et à vos enfants», disait-il, «et à tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera à lui» (Actes des Apôtres 2: 39).

Les Samaritains sont d'abord introduits, eux avec qui les Juifs n'avaient point de relations, et desquels le Seigneur disait: «Vous adorez vous ne savez quoi» (Jean 4: 9, 22). Chassé par la persécution, «Philippe, étant descendu dans une ville de la Samarie, leur prêcha le Christ. Et les foules étaient attentives... Et quand ils eurent ouï Philippe, qui leur annonçait les bonnes nouvelles touchant le royaume de Dieu et le nom de Jésus Christ, tant les hommes que les femmes furent *baptisés*» (Actes des Apôtres 8: 5, 6, 12). Il était nécessaire que ces nouveaux convertis d'entre un peuple étranger, fussent rattachés au premier centre, Jérusalem, et cela essentiellement à cause des prétentions des Samaritains vis-à-vis des Juifs (Jean 4: 12, 20), et afin que l'unité de l'Assemblée fût maintenue. Aussi ces croyants, bien que baptisés par Philippe, n'avaient-ils pas reçu le Saint Esprit. Alors «les apôtres, qui étaient à Jérusalem, avant appris que la Samarie avait reçu la parole de Dieu, leur envoyèrent Pierre et Jean, qui, étant descendus, prièrent pour eux, pour qu'ils reçussent l'Esprit Saint car il n'était encore tombé sur aucun d'eux; mais seulement ils avaient été baptisés pour le nom du Seigneur Jésus. Puis ils leur imposèrent les mains, et ils reçurent l'Esprit Saint» (Actes des Apôtres 8: 14-17). Ainsi fut formée la première assemblée dans la Samarie, mais rattachée à celle de Jérusalem. L'unité est maintenue.

Les apôtres, en s'en retournant à Jérusalem, ne restèrent pas inactifs. «Ils évangélisèrent plusieurs villages des Samaritains» (verset 25). Il est intéressant de comparer la grâce qui, par le Saint Esprit, remplissait alors leur âme et les élevait au-dessus de leurs préjugés juifs, avec l'esprit étroit dont ils étaient animés, lorsqu'ils disaient au Seigneur à propos de Samaritains

qui ne voulaient pas le recevoir: «Veux-tu que nous disions que le feu descende du ciel et les consume?» (Luc 9: 52-56). Maintenant ils sont entrés dans la pensée de leur Maître, lorsqu'il disait: «Je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde» (Jean 12: 47).

Philippe aussi qui, de Samarie, avait été conduit par l'Esprit à Azot, étant parti de cette ville, «évangélisa toutes les villes, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Césarée» (8: 40). Et partout où l'évangile était ainsi annoncé et reçu, des *assemblées locales* se formaient, en dehors des Juifs et des Samaritains, bien que tirées d'entre eux. Nous le voyons par ce verset: «Les *assemblées* donc, par toute la *Judée* et la *Galilée* et la *Samarie*, étaient en paix, étant édifiées, et marchant dans la crainte du Seigneur et elles croissaient par la consolation du Saint Esprit» (9: 31). Pierre va voir les saints qui habitaient Lydde, et là encore, ont lieu de nombreuses conversions. Puis il est appelé à Joppé par les disciples qui s'y trouvaient» (versets 32, 38). Enfin une assemblée chrétienne s'était aussi formée à Damas, dans la Syrie, puisque Saul s'y rend avec des lettres du souverain sacrificateur, afin que «s'il en trouvait quelques-uns qui fussent de *la voie*, il les amenât liés à Jérusalem» (9: 2). Et il en trouve de *la voie*, car «il y avait à Damas un disciple nommé Ananias», lequel dit au Seigneur Jésus, en parlant de Saul: «Il a pouvoir de lier tous ceux *qui invoquent ton nom*» (verset 14). «Ceux qui invoquent ton nom», c'est-à-dire les croyants, qui composaient l'Assemblée. En effet, Saul, après sa conversion, reste «quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas» (verset 19).

D'après ce qui précède, nous voyons combien en peu d'années, neuf ou dix environ, l'Assemblée s'était accrue par l'énergie de l'action du Saint Esprit, et quelle quantité d'assemblées locales s'étaient formées en divers lieux, dans la Judée, la Samarie, la Galilée, et même au delà. Qu'il est beau de contempler l'activité de la grâce de Dieu! L'oeuvre de ces premiers temps nous montre la réalisation de cette parole du Seigneur: «Celui qui croit en moi, fera lui aussi les oeuvres que moi je fais, et il en fera de plus grandes que celles-ci; parce que moi, *je m'en vais au Père*» (Jean 14: 12). La grâce qui alors sauvait et rassemblait les âmes est la même aujourd'hui, le Saint Esprit que Christ a envoyé d'auprès du Père, est encore ici-bas comme en ces temps bénis; que manque-t-il donc pour que nous voyions une plus grande bénédiction? *La foi*, car le Seigneur a dit: «Celui qui *croit* en moi». Que Dieu veuille nous la donner plus entière!

Mais selon les desseins de la grâce de Dieu, l'évangile devait aussi être porté aux nations. Dieu voulait «tirer des nations un peuple pour son nom» (Actes des Apôtres 15: 14), peuple céleste qui n'en ferait qu'un avec les Juifs et les Samaritains convertis. Déjà l'on voit le commencement de cette introduction des nations dans l'Assemblée, dans la conversion de l'officier éthiopien, probablement un prosélyte, à qui Philippe annonça Jésus, qui fut baptisé, et s'en retourna dans son lointain pays, où sans doute il porta la bonne nouvelle qu'il avait reçue (Actes des Apôtres 8: 26-40).

Mais de même que les Samaritains avaient été introduits dans l'Assemblée par les apôtres, les nations devaient l'être aussi d'une manière officielle, pour ainsi dire, et qui

sanctionnait cette introduction. L'autorité apostolique de ceux qui avaient été avec le Seigneur et qu'il avait établis, est toujours reconnue.

A Césarée, Corneille, centurion romain, homme pieux et craignant Dieu avec toute sa maison, déjà préparé par la grâce de Dieu qui avait agi en lui, fait appeler Pierre, pour que celui-ci lui parle du salut. Il agit en suite d'un message que Dieu lui a adressé par le ministère d'un ange. Pierre, averti de son côté par une vision divine qui lui montre que la barrière entre Juifs et gentils est enlevée, se rend à l'invitation de Corneille qui avait réuni ses parents et ses intimes amis pour entendre l'apôtre. Celui-ci leur annonce Jésus et la rémission des péchés par son nom. Ils croient et sont baptisés, après avoir reçu le Saint Esprit qui vient directement sur eux sceller leur foi au Sauveur. La première assemblée des gentils est ainsi formée (Actes des Apôtres 10). Pierre, selon la parole du Seigneur (Matthieu 16: 19), après avoir ouvert la porte du royaume des cieux aux Juifs, vient de l'ouvrir aux nations. Et ces nations, ainsi introduites, participent au même privilège que les croyants juifs ou samaritains. Le Saint Esprit leur est donné. L'assemblée formée à Césarée se retrouve plus tard. Paul monte à Césarée et salue «l'assemblée» (18: 22). Philippe s'y était établi, peut-être après la conversion de Corneille, et, dans un second voyage, Paul l'y retrouve (21: 8).

En même temps que, par le ministère de Pierre, les nations étaient introduites dans l'Assemblée, l'Esprit Saint produisait la même pensée d'annoncer l'évangile à d'autres qu'aux Juifs, en ceux «qui avaient été dispersés par la tribulation survenue à l'occasion d'Etienne». En effet, «quelques-uns étant venus à Antioche, parlaient aussi aux Grecs, annonçant le Seigneur Jésus. Et la main du Seigneur était avec eux (il les approuvait); et un grand nombre ayant cru (la grâce opérait), *se tournèrent vers le Seigneur*» (Actes des Apôtres 11: 19-21). Ainsi Dieu, dans sa grâce, se servait d'instruments humbles et obscurs.

L'assemblée de Jérusalem ne pouvait rester étrangère à cette merveilleuse diffusion de la grâce de Dieu. Elle avait déjà glorifié Dieu à l'occasion de la conversion de Corneille, en voyant les nations introduites dans l'Assemblée de Dieu (verset 18). Et maintenant, le bruit de ce qui s'était passé à Antioche étant «arrivé aux oreilles de l'assemblée qui était à Jérusalem, ils envoyèrent Barnabas pour passer jusqu'à Antioche; lequel y étant arrivé, et ayant vu la grâce de Dieu, se réjouit» (versets 22, 23). Ainsi le lien avec l'assemblée de Jérusalem était affirmé et maintenu. Par le moyen de Barnabas, «homme de bien, et plein de l'Esprit Saint et de foi, une grande foule fut *ajoutée au Seigneur*» (verset 24); non à Barnabas, mais *au Seigneur*, ce qui indiquait le centre autour duquel on se rassemblait et auquel on était lié.

Mais «pour porter le nom du Seigneur devant les nations et les rois, et les fils d'Israël» (9: 15), pour être l'apôtre des nations, Dieu s'était choisi un homme, Saul de Tarse, d'abord blasphémateur du nom de Jésus et persécuteur de l'Assemblée, mais ensuite converti sur le chemin de Damas, où Jésus lui apparut en gloire. Barnabas, voyant l'oeuvre prendre une grande extension à Antioche, va chercher Saul, et là, «pendant un an tout entier, ils se réunirent dans *l'assemblée* et enseignèrent une grande foule, et ce fut à Antioche premièrement que les disciples furent *nommés chrétiens*» (11: 25, 26); nom de moquerie sans doute, donné par les païens à ceux qui se réclamaient du nom de Christ.

Une grande assemblée, composée surtout de gentils, s'était ainsi formée à Antioche. De là l'évangile fut porté encore plus loin par l'homme que Dieu avait «mis à part dès le sein de sa mère» (Galates 1: 15). Dans l'assemblée d'Antioche, nous est-il dit, il y avait des prophètes et des docteurs, parmi lesquels Barnabas et Saul. Et «*l'Esprit Saint dit: Mettez-moi maintenant à part Barnabas et Saul, pour l'oeuvre à laquelle je les ai appelés... Eux donc, ayant été envoyés par l'Esprit Saint, descendirent à Séleucie, etc.*» (13: 1-4). L'Esprit Saint les *met à part*, l'Esprit Saint les *appelle*, l'Esprit Saint les *envoie*; remarquons ce fait; il est de toute importance et explique les merveilleux résultats qui suivent.

Envoyés par le Saint Esprit, Barnabas et Saul vont dans l'île de Chypre et annoncent la Parole. Le proconsul Serge Paul croit, «étant saisi par la doctrine du Seigneur» (verset 12), et sans doute, là aussi, se forment des assemblées. Les apôtres se rendent ensuite à Perge, puis à Antioche de Pisidie. Là, les Juifs, auxquels d'abord ils s'étaient adressés, s'opposant à ce que Paul disait, et blasphémant, lui et Barnabas leur déclarent solennellement: «Puisque vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les nations». Et «ceux des nations» entendant cela, «s'en réjouirent, et ils glorifièrent la parole du Seigneur, et tous ceux qui étaient destinés à la vie éternelle crurent. Et la parole du Seigneur se répandait par tout le pays» (versets 44-49). «Et les disciples étaient remplis de joie et de l'Esprit Saint» (verset 52). Tous ces croyants qui étaient sauvés, en recevant, avec une joie inconnue au monde, la parole du Seigneur, et qui étaient remplis du Saint Esprit pour les faire jouir de l'amour de Dieu, étaient des pierres vivantes que le Seigneur ajoutait à l'édifice qu'il bâtissait, son Assemblée; par son Esprit, il les établissait sur lui-même, le roc indestructible.

Les apôtres continuèrent leur tournée d'évangélisation parmi les nations, en dépit de toutes les persécutions suscitées par les Juifs. Et le Seigneur, au nom duquel ils étaient partis, à la grâce duquel ils avaient été recommandés, bénissait leurs travaux. A Iconium, «une grande multitude de Juifs et de Grecs crurent» (14: 1). A Derbe, ils font «beaucoup de disciples» (verset 21). Ainsi l'Assemblée s'accroissait parmi les nations, et là aussi, comme en Judée, en Samarie et ailleurs, partout où il y avait des disciples, des assemblées locales étaient établies, expression dans chaque lieu de l'Assemblée universelle. En effet, nous lisons que les apôtres repassant dans les endroits où ils avaient évangélisé, ils leur choisissent «des anciens dans chaque assemblée», et qu'ils «prièrent avec jeûne, et les recommandèrent au Seigneur en qui ils avaient cru» (verset 23).

Revenus à Antioche «et ayant réuni l'assemblée, Paul et Barnabas racontèrent toutes les choses que Dieu avait faites *avec eux*, et comment il avait ouvert aux nations la porte de la foi» (Actes des Apôtres 14: 27). Quels merveilleux résultats! Mais comment s'en étonner? Dieu n'avait pas seulement *été* avec eux, mais il avait *fait* les choses *avec eux*. Ils avaient été *collaborateurs* de Dieu. Les résultats étaient de lui et pour sa gloire. Comme dit Paul, c'était «le labourage de Dieu, l'édifice de Dieu» (1 Corinthiens 3: 9). C'est *lui* qui avait ouvert aux nations la porte de la foi. Quel honneur pour de pauvres êtres comme nous, quel encouragement pour les ouvriers du Seigneur! Là où l'homme s'efface, Dieu travaille avec lui. C'est le secret du vrai service.

L'oeuvre allait s'étendre encore plus parmi les nations et l'Assemblée s'accroître. Mais auparavant, une question importante devait être décidée. Quelle position avaient à prendre les convertis d'entre les nations à l'égard des ordonnances de la loi mosaïque. Devaient-ils y être astreints? La question avait surgi, lorsque «quelques-uns étant descendus de Judée, enseignaient les frères, disant: Si vous n'avez pas été circoncis selon l'usage de Moïse, vous ne pouvez être sauvés» (Actes des Apôtres 15: 1). Eclairés par l'Esprit de Dieu, les apôtres Paul et Barnabas s'opposaient à un tel enseignement qui n'avait pas de fondement dans la parole de Dieu et qui renversait l'évangile. Mais la question ne pouvait être tranchée dans une assemblée locale d'entre les nations. L'Assemblée naissante aurait couru le danger d'être divisée; un schisme aurait pu s'ensuivre. L'unité avec l'assemblée de Jérusalem et les assemblées d'entre les Juifs devait être maintenue. D'ailleurs, c'était à Jérusalem qu'était l'autorité apostolique; là étaient les apôtres, les fondements, qui avaient reçu du Seigneur la promesse spéciale d'être conduits par l'Esprit dans toute la vérité (Jean 16: 13). Là se trouvait Pierre qui, suivant ce que le Seigneur lui avait confié, avait ouvert aux nations l'entrée du royaume des cieux (Matthieu 16: 19; Actes des Apôtres 10), et que «Dieu avait choisi», dit-il, «afin que par ma bouche les nations ouïssent la parole de l'évangile, et qu'elles crussent» (15: 7). Envoyés par l'assemblée d'Antioche, Paul et Barnabas et quelques autres frères allèrent «à Jérusalem vers les apôtres et les anciens pour cette question» (verset 2). Nous pouvons admirer ici les soins du Seigneur pour son Assemblée. Il donne la sagesse et la patience aux saints à Antioche, et l'esprit de dépendance à ses deux serviteurs. L'assemblée d'Antioche ne montre point de hâte pour décider, et Paul et Barnabas ne se prévalent point de leur autorité.

L'affaire est ainsi portée devant l'assemblée de Jérusalem. Après une grande discussion, Pierre rappelle comment sans circoncision, ni aucune cérémonie légale, Dieu a mis son sceau sur les gentils qui avaient cru, «leur ayant donné l'Esprit Saint», dit-il, «comme à nous-mêmes; et il n'a fait aucune différence entre nous et eux, ayant purifié leurs coeurs par la foi. Pourquoi donc tentez-vous Dieu, en mettant sur le cou des disciples un joug que ni nos pères, ni nous n'avons pu porter? Mais par la grâce du Seigneur Jésus, nous croyons être sauvés de la même manière qu'eux aussi» (versets 8-11). Par ces paroles, Pierre montre l'abolition pour les Juifs eux-mêmes du joug écrasant des cérémonies légales. Combien plus n'en était-il pas ainsi pour les nations! C'était tenter Dieu que de le leur imposer. La grâce avait mis fin à la loi; tous étaient sur un même pied comme pécheurs, tous étaient sauvés de la même manière par le même et unique Sauveur. A ce témoignage que Pierre montre comme étant celui de Dieu par le Saint Esprit, Jacques ajoute celui de la parole de Dieu, et conclut en disant que l'on ne doit pas «inquiéter ceux des nations qui se tournent vers Dieu» (versets 14-19).

Le résultat de cette discussion si importante fut donc celui-ci: «Il sembla bon aux apôtres et aux anciens, avec toute l'assemblée, de choisir parmi eux des hommes, et de les envoyer à Antioche avec Paul et Barnabas: savoir Judas, appelé Barsabbas, et Silas, hommes d'entre ceux qui tenaient la première place parmi les frères. Et ils écrivirent par leur main en ces termes: Les apôtres et les anciens et les frères, aux frères d'entre les nations qui sont à Antioche et en Syrie et en Cilicie: Salut! Comme nous avons ouï dire que quelques-uns, qui sont sortis d'entre

nous, vous ont troublés par des discours, bouleversant vos âmes, disant qu'il faut être circoncis et garder la loi (auxquels nous n'avons donné aucun ordre), il nous a semblé bon, étant tous d'accord, de choisir parmi nous des hommes, et de les envoyer vers vous, avec nos bien-aimés Barnabas et Paul, hommes qui ont exposé leurs vies pour le nom de notre Seigneur Jésus Christ. Nous avons donc envoyé Judas et Silas, qui vous annonceront de bouche les mêmes choses. Car il a semblé bon au Saint Esprit et à nous de ne mettre sur vous aucun autre fardeau que ces choses-ci qui sont nécessaires: qu'on s'abstienne des choses sacrifiées aux idoles, et du sang, et de ce qui est étouffé, et de la fornication».

La question est donc tranchée: «les frères d'entre les nations» sont reconnus par «les frères» d'entre les Juifs, comme jouissant des mêmes privilèges que ceux-ci, sans avoir à être circoncis et à garder la loi. Les choses dont il est nécessaire de s'abstenir sont celles qui sont contraires à l'autorité du seul vrai Dieu, qui ne saurait avoir de rapport avec les idoles, à l'ordre établi par ce Dieu créateur au commencement, quant aux relations entre l'homme et la femme, et à une défense faite à Noé. Les nations ignoraient ces choses; il fallait qu'elles leur fussent présentées.

Les saints à Antioche furent consolés et réjouis par la lettre des apôtres et de l'assemblée de Jérusalem. A partir de ce moment aussi, il semble que l'activité de Paul, «l'apôtre de l'incirconcision», redouble (voyez. Galates 2: 7-9). Après être resté quelque temps à Antioche, «enseignant et annonçant, avec plusieurs autres aussi, la parole du Seigneur», il fit choix de Silas pour l'accompagner et parcourut «la Syrie et la Cilicie, fortifiant les assemblées» (versets 35, 40, 41). Partout où ils passaient, ils remettaient aux saints, pour les garder, «les ordonnances établies par les apôtres et les anciens qui étaient à Jérusalem». Ainsi, d'une part, étaient maintenus le lien entre les assemblées et l'unité de l'Assemblée; et, d'un autre côté, la bouche des docteurs judaïsant était fermée. Aussi «les *assemblées* étaient affermiées dans la foi et croissaient en nombre chaque jour» (16: 4, 5).

Paul et Silas visitèrent les assemblées de Derbe, de Lystre et d'Iconium, et là Paul s'adjoignit un nouveau compagnon dans la personne de Timothée, qu'il appelle son enfant bien-aimé. Puis ils traversèrent la Phrygie et la Galatie, et voulaient poursuivre plus loin leurs travaux en Asie. Mais la pensée de Dieu était que l'évangile fût porté dans une autre contrée et que les limites de l'Assemblée s'étendissent encore. Dieu visitait «les nations pour en tirer un peuple pour son nom» (15: 14). L'*Esprit Saint*, qui les conduisait, *empêcha* les envoyés du Seigneur d'annoncer la parole en Asie, et lorsqu'ils voulurent se rendre en Bythinie, l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas (16: 6, 7). Quelle grâce pour eux d'avoir ce guide infallible dont ils n'avaient qu'à suivre les directions!

En suite d'une indication divine, Paul et ses compagnons sont conduits en Europe où bientôt, malgré les persécutions la plupart du temps suscitées par les Juifs, des assemblées chrétiennes s'établissent en nombre d'endroits: à Philippes, où Lydie et le geôlier ayant cru, sont baptisés avec leur maison (16: 15, 33); à Thessalonique, où «quelques-uns (des Juifs) furent persuadés et se joignirent à Paul et à Silas, avec une grande multitude de Grecs qui servaient Dieu (*), et des femmes de premier rang en assez grand nombre» (17: 4); à Bérée,

où «plusieurs crurent, et des femmes grecques de qualité, et des hommes aussi, en assez grand nombre» (verset 12); à Athènes, où «quelques hommes crurent, entre lesquels était Denys, l'Aréopagite, et une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux» (verset 34); à Corinthe, où «Crispus, chef de synagogue, crut au Seigneur avec toute sa maison; et plusieurs des Corinthiens, ayant ouï Paul, crurent et furent baptisés» (18: 8).

(*) Des prosélytes.

Paul retourne en Asie, et va à Ephèse avec Priscille et Aquilas qui s'y arrêtent. Là aussi, la parole de Dieu atteint les coeurs et une assemblée chrétienne y est formée. Après un voyage, Paul y revient et annonce l'évangile durant deux années, «de sorte que tous ceux qui demeuraient en Asie ouïrent la parole du Seigneur, tant Juifs que Grecs». Pendant son absence, Apollos, Juif d'Alexandrie, homme éloquent, puissant dans les Ecritures et ayant déjà quelque connaissance de la voie du Seigneur, était venu à Ephèse et s'était mis à parler dans la synagogue. Les faiseurs de tentes, Aquilas et Priscille, l'ayant entendu, reconnurent qu'il manquait quelque chose à son enseignement. En effet, il ne connaissait que le baptême de Jean. Ces deux fidèles chrétiens le prirent chez eux, «et lui expliquèrent plus exactement la voie de Dieu». Recommandé par les frères d'Ephèse, Apollos se rend en Achaïe, où «il contribua beaucoup par la grâce à l'avancement de ceux qui avaient cru» (18: 18, 19, 24-28; 19: 1-10).

En continuant notre revue du livre des Actes, nous trouvons des assemblées dans la Troade, d'où Paul s'était embarqué pour aller en Europe (16: 8, 11). Paul se rendant à Jérusalem s'y arrête, et se trouve dans l'une de ces assemblées «le premier jour de la semaine», où les disciples étaient «assemblés pour rompre le pain» (20: 6, 7). Il existait des assemblées à Tyr, à Ptolémaïs, à Sidon (21: 4, 7; 27: 3), et lorsque Paul, prisonnier du Christ, aborde à Pouzzoles, en Italie (28: 13, 14), il y trouve «des frères»; puis, approchant de Rome, «les frères», qui habitaient la grande ville impériale, «vinrent au-devant de nous», dit l'auteur des Actes, jusqu'au Forum d'Appius et aux Trois-Tavernes; et Paul, les voyant, rendit grâce à Dieu et prit courage» (verset 15).

Nous voyons, d'après cette courte esquisse de l'histoire de l'Assemblée dans les Actes, quelle extension elle avait prise en moins de trente années. Les fondements en étaient les apôtres, à qui la révélation des pensées de Dieu avait été donnée (Jean 14: 26; 16: 13), qui avaient été envoyés par Christ (Jean 15: 16; 17: 18), et avaient reçu de la puissance, par le Saint Esprit, pour être les témoins du Seigneur jusqu'au bout de la terre (Actes des Apôtres 1: 8). Mais le *roc*, l'unique fondement sur lequel tout repose, était *Christ*, le Fils du Dieu vivant, et, suivant sa déclaration, l'Assemblée, par le moyen des instruments qu'il employait et sous l'énergique action du Saint Esprit, s'édifiait sur cette assise inébranlable.

Ainsi, dans les divers lieux où l'évangile avait été annoncé, des âmes, soit d'entre les Juifs, soit d'entre les nations, saisies par la puissance de la parole de Dieu appliquée par le Saint Esprit, avaient été converties, étaient sorties du *judaïsme* et du *paganisme*, et faisaient partie dès lors de l'Assemblée chrétienne.

Après cet aperçu historique, examinons quelques points relatifs à l'enseignement des serviteurs de Dieu envoyés pour prêcher l'évangile, et à l'introduction dans l'Assemblée de ceux qui recevaient leur parole.

Ce qu'annonçaient les apôtres et les autres serviteurs du Seigneur est appelé «la parole» (Actes des Apôtres 4: 4; 11: 19). C'était la parole par excellence, parce que, bien que sortant de la bouche d'hommes semblables aux autres, c'étaient les pensées de Dieu communiquées par l'Esprit Saint, qu'ils exprimaient à leurs auditeurs en paroles enseignées de l'Esprit (1 Corinthiens 2: 11-13). C'est ainsi que nous nommons par abréviation «la Parole», l'ensemble des saints écrits inspirés de Dieu.

Mais ce que les envoyés du Seigneur prêchaient est souvent désigné d'une manière plus distincte, comme n'étant pas un produit de leur propre esprit, mais comme venant de Dieu. Ils annoncent «la parole *de Dieu*», «la parole *du Seigneur*» (Actes des Apôtres 4: 31; 8: 14; 13: 48, 49). Et c'est ainsi que Paul peut dire: «Je n'ai mis aucune réserve à vous annoncer *tout le conseil* de Dieu» (20: 27), tout ce que Dieu avait dans ses pensées en faveur de l'homme.

Aussi relativement aux pécheurs, auxquels s'adressait la parole de Dieu, elle était «*la parole de sa grâce*», «les *bonnes nouvelles* touchant le royaume de Dieu et le nom de Jésus Christ»; c'était «l'évangile (la bonne nouvelle) de la grâce de Dieu» (Actes des Apôtres 14: 3; 8: 12; 20: 24); de cette grâce qui descend du cœur de Dieu vers le plus vil, le plus misérable pécheur, pour lui apporter la paix et le salut. C'est pourquoi, l'ange qui ouvre les portes de la prison à Pierre et à Jean, leur dit: «Annoncez au peuple toutes *les paroles de cette vie*», de cette vie éternelle et divine que communiquait l'Esprit Saint à ceux qui croyaient. Paul aussi nomme ce qu'il annonce «*la parole de ce salut*» (Actes des Apôtres 13: 26), de ce salut qui consiste dans la rémission des péchés pour Israël, sans doute, mais aussi pour quiconque croit au Seigneur Jésus.

Et si nous demandons quel était l'objet de la prédication, ce qui était présenté par la parole, dans l'évangile de la grâce, nous trouvons que l'unique et glorieux thème, c'est CHRIST, Christ mort, ressuscité et exalté à la droite de Dieu (Actes des Apôtres 10: 39-41; 13: 28-30); c'est Jésus crucifié mais fait Seigneur et Christ (Actes des Apôtres 2: 23, 24, 32, 36); c'est Jésus, le saint et le juste, le prince de la vie, mis à mort par des mains iniques, mais glorifié par Dieu, et devant revenir pour le rétablissement de toutes choses (3: 13-15, 21). Celui que les apôtres annoncent, c'est «Jésus le Nazaréen», la «pierre méprisée» par ceux qui bâtissaient, mais «devenue la pierre angulaire», et le seul en qui se trouve le salut, «car il n'y a pas d'autre nom sous le ciel, qui soit donné aux hommes, par lequel il nous faille être sauvés» (4: 10-12). Quel nom glorieux! C'est celui qui est au-dessus de tout autre, de même que la personne qui le porte est au-dessus de tout (Philippiens 2: 9-11; Ephésiens 1: 20-22). Cette personne adorable, un homme méprisé, souffrant et crucifié sur la terre, mais ressuscité et glorifié maintenant dans le ciel, est, en même temps, «LE FILS DE DIEU». C'est sous ce titre que Saul de Tarse, aussitôt après sa conversion, prêche Jésus dans les synagogues. Il est «le Seigneur de tous»,

Juifs et Grecs; il est celui que Dieu «a établi juge des vivants et des morts» (Actes des Apôtres 9: 20; 10: 36, 42). «Il doit juger en justice la terre habitée» (17: 31).

En annonçant les souffrances, la mort et la gloire de Christ, les serviteurs de Dieu proclamaient aussi les grandes bénédictions que le Seigneur est venu apporter aux hommes coupables et perdus, le fruit de sa mort et de sa résurrection, ce que lui seul, comme homme et Fils de Dieu, pouvait nous obtenir. C'était, en premier lieu, *la rémission des péchés et le salut* (Actes des Apôtres 2: 38; 4: 12; 5: 31; 10: 43; 13: 38; 16: 31; 26: 18). La seconde bénédiction, résultat de l'exaltation de Christ à la droite de Dieu, était *le don du Saint Esprit*, que lui-même avait reçu du Père et répandu sur les siens le jour de la Pentecôte, et qui est promis, dit l'apôtre Pierre, à tous ceux que Dieu appelle à lui (Actes des Apôtres 2: 33, 38). Ne sont-ce pas là aussi les bénédictions qu'ont à annoncer les évangélistes?

En même temps, les apôtres indiquaient à leurs auditeurs, Juifs ou gentils, le chemin pour la réception, la possession et la jouissance de ces précieux privilèges. C'étaient «la repentance envers Dieu et la foi au Seigneur Jésus Christ» (Actes des Apôtres 20: 21). A la question anxieuse des Juifs saisis de componction, lorsque Pierre leur a montré que Dieu a fait Seigneur et Christ, Jésus qu'ils ont crucifié, l'apôtre répond: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés» (Actes des Apôtres 2: 37, 38). Recevoir le baptême au nom de Jésus Christ, c'était faire acte de soumission à Christ. «Repentez-vous donc et vous convertissez», dit le même apôtre dans sa seconde prédication (3: 19). Et Paul, s'adressant aux Athéniens, leur dit: «Dieu ordonne aux hommes que tous, en tous lieux, ils se repentent» (Actes des Apôtres 17: 30). Mais ce n'est pas la repentance qui sauve l'âme; c'est la parole de Dieu, c'est Christ reçu dans le coeur par la foi. Aussi les apôtres, et Paul en particulier, insistent-ils sur ce point. Pierre, s'adressant à ses auditeurs juifs, leur avait prêché la repentance. A Corneille et à ses amis, il dit: «Tous les prophètes lui (à Christ) rendent témoignage que, par son nom, quiconque *croit* en lui, reçoit la rémission des péchés» (Actes des Apôtres 10: 43). Et Paul, à Antioche de Pisidie, proclame: «Sachez donc, frères, que, par lui, vous est annoncée la rémission des péchés, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque *croit* est justifié par lui» (Actes des Apôtres 13: 38, 39). Et au geôlier de Philippes, s'écriant: «Que faut-il que je fasse pour être sauvé?» il répond simplement avec Silas: «*Crois* au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta maison» (16: 30, 31). Aux nations était annoncée la parole de l'évangile, afin qu'elles *crussent*, et Dieu purifiait «leurs coeurs par la foi» (15: 7-9). La foi en Christ donnait la rémission des péchés et une part avec les sanctifiés (26: 18).

L'objet de la prédication dans ces premiers temps était donc la personne divine et l'oeuvre de Christ, et le résultat, pour ceux qui croyaient, était la rémission des péchés et le don du Saint Esprit. Les choses ont-elles changé? Y aurait-il un autre Christ et un autre moyen de salut? Les bénédictions d'alors ne sont-elles pas celles dont les hommes d'à présent ont besoin?

Lorsque des âmes avaient ainsi reçu la parole de la grâce, individuellement, elles étaient sauvées et jouissaient des effets bénis de la présence du Saint Esprit, qui était la part de tous

les croyants. Nombre de passages établissent ce dernier point si important. Ce ne sont pas seulement les apôtres et les disciples rassemblés le jour de la Pentecôte qui reçoivent l'Esprit Saint, «à vous est la promesse», dit Pierre aux Juifs, «et à vos enfants, et à tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur, notre Dieu, en appellera à lui» (Actes des Apôtres 2: 39). Ananias apportant à Saul l'heureux message du salut de la part du Seigneur, lui dit: «Le Seigneur... m'a envoyé pour que tu recouvres la vue, et que tu sois rempli de l'Esprit Saint» (9: 17). Quand les Samaritains ont cru, les apôtres Pierre et Jean prient pour eux, afin qu'ils reçoivent le Saint Esprit, et dès que les gentils, chez Corneille, ont entendu et reçu la parole qui leur annonce la rémission des péchés par la foi en Christ, le Saint Esprit tombe sur eux tous (Actes des Apôtres 8: 15, 17; 10: 43, 44).

On considérait donc la jouissance de ce don du Saint Esprit comme le privilège et la caractéristique du chrétien, et l'on n'estimait pas comme étant de Christ celui qui ne l'avait pas reçu. Aussi la première chose que fait Paul, en rencontrant à Ephèse certains disciples, est-elle de leur demander: «Avez-vous reçu l'Esprit Saint après avoir cru?» (19: 2). Pierre peut dire: «Nous lui sommes témoins de ces choses, ainsi que l'Esprit Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent» (5: 32; comparez Jean 15: 26, 27). Et c'était ce don commun à tous qui effaçait la distinction entre Juifs, Samaritains et gentils (Actes des Apôtres 11: 15; 15: 8). Nous verrons plus loin quels étaient les effets produits par l'habitation du Saint Esprit dans l'Assemblée et dans les croyants individuellement, car c'était une puissance active; mais nous avons, de nos jours, à bien retenir ce fait capital, oublié ou méconnu, que l'Esprit Saint demeurant sur la terre, dans l'Assemblée et dans le croyant, est le caractère distinctif et permanent du christianisme: «Je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour être avec vous éternellement, l'Esprit de vérité»; telles sont les paroles du Seigneur à ses disciples, avant de les quitter (Jean 14: 16, 17).

Les personnes ainsi converties, sauvées et purifiées par la foi au Seigneur Jésus, et en qui habitait le Saint Esprit, étaient par là même ajoutées à l'Assemblée; elles en faisaient partie: mais ce fait, dans son sens moral, est exprimé ainsi: «Le Seigneur *ajoutait* à l'Assemblée»; «les croyants se *joignaient* au Seigneur»; «une grande foule fut *ajoutée* au Seigneur» (Actes des Apôtres 2: 47; 5: 14; 11: 24). Le Seigneur ajoutait les pierres vivantes les unes aux autres; c'est lui qui bâtissait *son* Assemblée, et elles étaient ainsi jointes, unies, ajoutées au Seigneur lui-même, par l'Esprit Saint qui les formait et les animait. Quant à l'introduction visible dans l'Assemblée, le signe extérieur en était le *baptême* au nom ou pour le nom du Seigneur Jésus, que recevaient ceux qui avaient cru et qui se rattachaient à lui sur le terrain de sa mort et de sa résurrection (Actes des Apôtres 2: 38, 41; 19: 5).

La vie des croyants rendait témoignage devant tous de la réalité de leur foi et de la présence et de l'action de l'Esprit Saint *en eux*. C'était une vie nouvelle, en contraste complet avec celle du monde, soit juif, soit païen. L'amour, le dévouement, l'absence d'égoïsme, un détachement complet des choses terrestres, la caractérisaient. Ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme. Une joie pure remplissait leurs esprits, et les plus simples actes de leur vie étaient comme sanctifiés par les nouveaux sentiments qui animaient leurs cœurs (Actes des Apôtres

2: 44-46; 4: 32, 34). Si nous n'avons pas dans les Actes un tableau semblable de la vie nouvelle chez les croyants d'entre les gentils, nous avons au moins un trait, qui nous montre que le même amour agissait en eux. L'assemblée à Antioche, apprenant que les frères de Judée étaient exposés à souffrir d'une famine qui sévissait, résolurent de leur envoyer un secours (Actes des Apôtres 11: 27-30). Ils témoignaient ainsi que Juifs et gentils étaient désormais une même famille, un seul corps. Des exemples individuels, tels que ceux de Tabitha, de Lydie et du geôlier, font aussi voir que la foi produisait son fruit d'amour dans les âmes. Et l'on peut voir en plusieurs endroits, avec quelle ardente et tendre affection on accueillait Paul et ses compagnons.

Entre eux, les croyants se nommaient *saints*, consacrés à Dieu; *frères*, comme appartenant à la famille dont Dieu est le Père; *fidèles*, comme ayant cru au Seigneur Jésus et lui restant attachés.

Nous n'avons que peu de détails relativement à leur culte. Deux passages significatifs nous montrent cependant que la cène, la fraction du pain, en était l'élément principal, chez les Juifs convertis, comme chez ceux des nations qui avaient cru. «Ils persévéraient», est-il dit, «dans la doctrine et la communion des apôtres, dans *la fraction du pain* et les prières» (Actes des Apôtres 2: 42). Voilà ce qui se passait chez les croyants à Jérusalem. Quant aux chrétiens des nations, voici ce que nous lisons: «Et le premier jour de la semaine, lorsque nous étions rassemblés pour *rompre le pain*» (20: 7). L'auteur des Actes mentionne ce fait, non comme une chose extraordinaire, mais comme étant habituel. Remarquons sur ce verset, en premier lieu, que le but du rassemblement était la fraction du pain. Entendre Paul, quelque précieux que ce fût, n'était qu'un incident. Secondement, il n'est plus question du sabbat; il est mis de côté. C'est le jour glorieux qui rappelle la résurrection du Seigneur, et ainsi la nouvelle vie et la nouvelle position donnée aux croyants par le triomphe de Christ sur Satan et la mort, c'est ce jour-là que l'Assemblée, conduite par l'Esprit, a mis à part pour rendre culte. Ce n'est pas le jour de la mort du Seigneur, bien qu'on la rappelle comme le fondement de toute bénédiction et qu'on l'annonce, mais c'est la vie que sa mort nous a acquise et sur le terrain où nous introduit sa résurrection.

A ce culte se joignent les prières, soit ensemble, soit individuelles, et dans les circonstances diverses de la vie. En parcourant le livre des Actes, on ne peut qu'être frappé de voir la place que la prière occupe chez ces premiers croyants, et l'exemple donné à cet égard par les apôtres. «Ils persévéraient... dans les prières». Persécutés, objets de la haine et des menaces des Juifs incrédules, «ils élevèrent d'un commun accord leur voix à Dieu» (Actes des Apôtres 4: 24). Et voyez comment Dieu leur répond. Dieu veuille nous donner quelque chose de cette foi et de cette ferveur! Pierre est mis en prison; gardé sûrement, il n'a à attendre que la mort. «*Mais* l'assemblée faisait d'instantes prières à Dieu pour lui» (12: 5, 12). Ici encore, quelle merveilleuse réponse Dieu accorde à leurs supplications! Paul va quitter les anciens d'Ephèse; il les a recommandés à Dieu et à la parole de sa grâce; il leur a dit qu'ils ne verraient plus son visage; il les a exhortés à être vigilants; mais, avant les derniers adieux, «il se mit à genoux, et pria avec eux tous» (20: 36). Il fait la même chose avec l'assemblée de Tyr: «Et *tous*

nous accompagnèrent avec *femmes et enfants* jusque hors de la ville; et nous étant mis à genoux sur le rivage, nous priâmes» (21: 5). Quels tendres liens les unissaient; point de sécheresse dans ces coeurs; mais l'amour vrai et pur, découlant de sa source divine. Les anciens d'Ephèse «versaient tous beaucoup de larmes, et se jetant au cou de Paul, ils le couvraient de baisers, étant surtout peinés de la parole qu'il leur avait dite, qu'ils ne verraient plus son visage». Et à Tyr, «après nous être embrassés les uns les autres, nous montâmes sur le navire» (20: 37, 38; 21: 6).

Si nous suivons les apôtres dans leur ministère, de même qu'eux et les croyants dans leur vie privée, nous verrons quelle grande place a la prière. Les apôtres prient avant d'établir les sept serviteurs (diacres), et cela afin de persévérer «dans la prière et le service de la parole» (Actes des Apôtres 7). Pierre et Jean «prièrent» pour que les Samaritains convertis «reçussent l'Esprit Saint». Pierre prie pour que Tabitha soit ramenée à la vie. Paul et Barnabas n'établissent les anciens dans chaque assemblée qu'après avoir jeûné et prié (8: 15; 9: 40; 14: 23). Les mêmes apôtres, partant pour leur voyage missionnaire, envoyés par le Saint Esprit, sont accompagnés par les prières de l'assemblée (13: 3). Nous savons quels magnifiques résultats eut leur travail. Paul et Silas, en prison, sont en prières sur le minuit, chantant les louanges de Dieu (16: 25). Voyez la réponse divine. La terre tremble, les portes s'ouvrent, et le geôlier et sa maison reçoivent l'évangile.

C'est dans cette dépendance constante de Dieu, dans cette confiance en lui pour être exaucés, dans cette vie de proximité avec le Seigneur, que l'Assemblée puisait sa joie et sa force, et marchait de conquête en conquête, en dépit de l'opposition du monde juif et païen.

Un troisième point à considérer dans les premières assemblées chrétiennes se rapporte à leur activité au dehors par l'évangélisation, et à l'édification des saints par l'enseignement et l'exhortation. On peut remarquer dans les discours qui nous ont été conservés dans les Actes, quel était le caractère de l'évangélisation. C'était un enseignement et non un appel aux sentiments, ou la recherche d'une action sur les sens, comme on le voit souvent de nos jours. La personne de Christ, les faits de la rédemption, le conseil de Dieu, le moyen de salut pour l'homme pêcheur, voilà ce qui est exposé, appuyé sur l'Écriture, lorsqu'il s'agit des Juifs. Quelquefois, quand les évangélistes s'adressent aux païens, les grandes vérités relatives à la création et à la providence divine sont rappelées, mais toujours pour arriver en dernier lieu à Christ (voyez Actes des Apôtres 2; 3; 4; 5; 7; 10; 13; 14; 17). L'Esprit Saint appliquait la parole aux consciences, en même temps que la mission divine des envoyés de Dieu était confirmée par des miracles. Sans doute, les serviteurs de Dieu exhortaient et conjuraient leurs auditeurs de se repentir, de se sauver du milieu d'une génération perverse, de ne pas mépriser la parole de salut qui leur était offerte, mais l'évangile qu'ils présentaient était bien les faits divins relatifs à Christ.

Les saints dans les assemblées étaient enseignés et édifiés par les apôtres et prophètes et par les docteurs. Après leur conversion, les fidèles à Jérusalem persévéraient dans «la doctrine des apôtres» (2: 42). Barnabas, à Antioche, exhorte les nouveaux convertis à rester attachés au Seigneur. Ensuite, il va chercher Paul et, revenus à Antioche, «ils se réunirent dans

l'assemblée et enseignèrent une grande foule» (Actes des Apôtres 11: 23, 26). En revenant de leur tournée d'évangélisation, Barnabas et Paul fortifient les âmes des disciples, les exhortent à persévérer dans la foi et les avertissent. Ainsi les assemblées étaient afferemies dans la foi. Nous voyons aussi Apollos contribuer beaucoup, par la grâce, par son enseignement, à l'avancement de ceux qui avaient cru. Dans la Troade, Paul fait un long discours. Ce n'était pas pour évangéliser, mais pour instruire et édifier, puisque c'étaient les disciples qui se trouvaient réunis.

Ce que nous venons de dire, nous conduit naturellement à envisager la question du ministère dans ces primitives assemblées. Nous y voyons des apôtres, des prophètes, des docteurs et des évangélistes (Actes des Apôtres 2: 37; 14: 4, 14; 13: 1; 15: 32; 21: 10, 8). Ceux qui sont nommés «les douze», étaient les apôtres établis directement par le Seigneur Jésus lorsqu'il était sur la terre, sauf Matthias dont nous connaissons l'élection. Mais d'autres, comme Paul et Barnabas, étaient aussi apôtres. Sous l'action du Saint Esprit et sans aucun appel, ni consécration humaine, des dons divers surgissaient dans l'Assemblée, soit pour l'évangélisation au dehors, soit pour l'édification au dedans. Etienne avait bien été choisi pour servir aux tables, mais nous le voyons aussitôt après «plein de grâce et de puissance», par l'Esprit Saint, faisant parmi le peuple des prodiges et de grands miracles. Et il ne se bornait pas à ces actes de puissance; il prêchait aussi l'évangile, et ceux qui s'opposaient à lui ne pouvaient pas résister à la sagesse et à l'Esprit par lequel il parlait (Actes des Apôtres 6). Philippe, *l'évangéliste*, était aussi un des sept serviteurs; il va évangélisant çà et là, où le Seigneur, par l'Esprit, le conduit. Il n'avait pas reçu, pour cela, une mission de la part des hommes. Ce ne sont pas les apôtres, restés à Jérusalem, qui l'ont envoyé, comme cela ressort évidemment des versets 4 et 5 du chapitre 8 des Actes. Et Paul, qui l'a établi pour apôtre? Le Seigneur, directement du ciel. Il était «un vase d'élection», choisi de Dieu pour porter son nom «devant les nations et les rois, et les fils d'Israël». Aussitôt après sa conversion, on le voit, sans ordination, consécration ou autorisation quelconque, prêcher dans les synagogues. Arrivé à Jérusalem, accueilli par Barnabas, qui le mène aux apôtres, ceux-ci ne lui confèrent rien; ils le reconnaissent comme ouvrier du Seigneur, parlant ouvertement au nom du Seigneur Jésus, duquel il avait reçu sa mission (Actes des Apôtres 9). Il était évangéliste, et prophète, et docteur, avant «d'avoir été envoyé», avec Barnabas, non par l'assemblée d'Antioche, mais «par l'Esprit Saint», pour une mission spéciale parmi les nations (Actes des Apôtres 13: 1-4). Et ceux qui avaient été dispersés par la persécution, de qui ont-ils reçu autorité pour annoncer l'évangile? Apollos est converti, et aussitôt «il parle et enseigne diligemment les choses qui concernaient Jésus». Instruit plus exactement, il continue à enseigner. Mais qui l'avait formé et envoyé pour cela? N'est-ce pas le Seigneur lui-même?

Nous le voyons donc: les dons sont du Seigneur; ils s'exercent librement sous son autorité et sous la direction de l'Esprit Saint. Nulle trace d'ordination, ni d'un clergé quelconque, bien que l'autorité apostolique des douze soit reconnue. Un évangéliste est envoyé par l'Esprit Saint; un docteur va où le Seigneur le conduit, il n'a nul besoin de consécration de la part d'un corps constitué quelconque. En est-il de même aujourd'hui?

Nous avons vu que là où des âmes avaient été sauvées par la réception de l'évangile, elles étaient rassemblées autour du Seigneur, «jointes ou ajoutées au Seigneur», et formaient dans ce lieu une *assemblée* distincte, au milieu, mais en dehors, et du paganisme et du judaïsme. Ces assemblées étaient, dans chaque localité, l'expression de l'unique *Assemblée de Dieu*, rachetée par le sang de son Fils (Actes des Apôtres 20: 28). Et s'il y avait peut-être dans de grandes villes, comme Jérusalem, plusieurs lieux de réunion, il n'y avait cependant qu'*une seule assemblée* (Actes des Apôtres 15: 4, 22). Il en était de même à Ephèse (Actes des Apôtres 20: 17), à Antioche (13: 1; 14: 27). Un lien étroit unissait toutes ces assemblées, et leur unité était reconnue et affirmée d'une manière pratique. Nous en avons la preuve dans le fait que l'assemblée d'Antioche envoie Paul et Barnabas à l'assemblée de Jérusalem, soit pour apporter des dons, soit pour résoudre une question de doctrine (Actes des Apôtres 11: 30; 15). Nous en avons une autre preuve dans la recommandation écrite donnée à Apollos par les frères d'Ephèse, pour les frères des assemblées d'Achaïe. Un chrétien voyageant ainsi avec une lettre de recommandation adressée à l'assemblée de tel ou tel endroit, n'avait donc aucune difficulté pour savoir à qui la remettre, car il n'y avait là qu'*une assemblée*. De même un converti, soit Juif ou païen, savait avec qui se réunir pour rendre culte à Dieu et sur quel terrain se placer pour cela. Il n'avait pas à se demander: Où irai-je? Dans quelle réunion me rendre? A quelle congrégation me joindre? Il n'y avait dans un endroit qu'*une seule assemblée de Dieu*, totalement distincte du monde.

Au commencement, à Jérusalem, sept hommes furent choisis pour s'occuper des distributions des secours aux nécessiteux de l'assemblée. C'est la seule mention faite *dans les Actes* de cette charge de «diacres» ou serviteurs. Il en est question dans les épîtres (Philippiens 1: 1; 1 Timothée 3). Remarquons seulement, sur le chapitre 6 des Actes, que si c'est l'assemblée qui choisit les diacres, ce furent les *apôtres* qui les établirent.

Une autre charge est mentionnée dans les Actes. C'est celle d'*anciens*. Ce nom dans les évangiles est appliqué aux chefs civils et religieux des Juifs. Nous les trouvons dans l'assemblée de Jérusalem, sans que rien nous soit dit de la manière dont ils furent établis (Actes des Apôtres 11: 30; 15: 2, 4, 6, 22, 23). Les apôtres Paul et Barnabas, en revenant de leur premier voyage missionnaire, établissent des anciens dans chaque assemblée formée dans les localités où ils avaient passé (Actes des Apôtres 14: 23). Et nous pouvons conclure du fait qu'il s'en trouvait aussi à Ephèse (Actes des Apôtres 20: 17), que c'était une charge existant dans les assemblées des nations, aussi bien que dans celles sorties du judaïsme. Mais remarquons encore ici que ce sont les apôtres qui les établissent, ou, comme le dit Paul dans son discours d'adieu aux anciens d'Ephèse, c'était «l'Esprit Saint» qui les avait établis (Actes des Apôtres 20: 28). Ce dernier passage nous montre aussi quel devoir incombait à leur charge: «Prenez garde à vous-mêmes», dit l'apôtre, «et à tout le troupeau sur lequel l'Esprit Saint vous a établis *surveillants*, pour paître l'assemblée de Dieu, qu'il a acquise par le sang de son propre Fils». C'est du mot grec qui signifie «surveillant», que l'on a fait le mot évêque. Nous voyons par ce passage que, bien loin qu'un évêque fût un haut dignitaire, à la tête d'un diocèse et ayant quantité de subordonnés, c'était un homme ayant une charge qu'il partageait avec plusieurs

autres dans une même assemblée. Un homme unique, placé à la tête d'une assemblée, est une notion inconnue dans la Parole. Les surveillants, on le voit par notre passage, s'identifient avec les anciens. Leur fonction consistait, tout en veillant sur eux-mêmes pour que leur marche fût pure et leur doctrine saine (voyez versets 29, 30), à veiller aussi sur *tout* le troupeau, petits et grands, sans acception de personnes, afin que tous fussent gardés des loups ravissants, de ceux qui voudraient les détourner de Christ et les attirer vers le monde, et à *paître*, à nourrir les âmes par un saine enseignement, afin qu'elles fussent mises à l'abri des hommes qui se lèveraient d'entre eux-mêmes (les anciens), enseignant des doctrines perverses. Telles sont les deux charges que nous trouvons, dans les Actes, établies dans les assemblées chrétiennes, et toutes deux par les apôtres.

Quelle impression produisait sur le monde cette chose toute nouvelle, l'Assemblée? On voyait des hommes convertis, soit du judaïsme avec toutes ses formes et ses cérémonies, soit du paganisme avec ses idoles et son culte impur et abominable, pour croire en un homme condamné par les chefs civils et religieux du peuple juif et crucifié par l'ordre des autorités romaines. Et cet homme, disaient les apôtres, nous l'avons vu ressuscité et montant au ciel; cet homme est le Fils de Dieu; par lui seul est le salut pour tous ceux qui croient. Quel était l'effet produit quand on voyait les croyants se séparer de tout, judaïsme et paganisme, se rassembler comme membres d'une même famille, pour adorer Dieu, par Christ, en esprit et en vérité, et mener une vie pure et sainte au milieu de la corruption générale?

Le Saint Esprit manifestait sa présence dans l'Assemblée d'une manière frappante. Les miracles qui s'accomplissaient par le moyen des apôtres et d'autres serviteurs de Christ, le jugement immédiat du mal (Actes des Apôtres 5), étaient la preuve évidente que Dieu était là. Aussi, au premier moment, l'impression fut grande et en faveur des croyants. Ils avaient «la faveur de tout le peuple»; «le peuple les louait hautement»; «il y eut une grande joie dans cette ville-là». Voilà ce que nous lisons quant aux sentiments des foules, soit à Jérusalem, soit à Samarie. Mais cela dura peu. On peut bien être frappé par la vue d'une vie sainte ou de miracles, mais comme ce sont des manifestations de la présence d'un Dieu puissant, saint et juste, si la conscience et le cœur n'ont pas été atteints, l'inimitié naturelle de l'homme contre Dieu se réveille et se montre bientôt. C'est ce qui arriva. La persécution ne tarda pas à sévir à Jérusalem contre les apôtres d'abord, puis contre toute l'assemblée. Partout où Paul, Barnabas et Silas annoncent la bonne nouvelle, ils rencontrent l'opposition et la haine. Et comme il est arrivé toujours, les plus ardents contre les croyants sont les hommes religieux (*). On stigmatise bientôt les fidèles par des surnoms de moquerie. Ils sont «ceux de la *voie*», gens étroits qui suivent un chemin autre que la majorité des hommes; on les nomme «chrétiens», ce n'était certainement pas un titre de gloire devant le monde que d'être les disciples d'un crucifié; ils forment une *secte* à laquelle on contredit partout, la secte odieuse des *Nazaréens*, des disciples de Jésus de Nazareth, le méprisé entre tous (Actes des Apôtres 24: 14; 11: 26; 26: 28; 24: 5; 28: 22). Si Paul paraît devant Agrippa et Festus, et annonce Jésus et la résurrection, il est traité par le gouverneur romain d'homme *hors de sens*. Persécution, haine, dédain, moquerie, voilà ce que rencontraient les saints; voilà comment était traitée

l'Assemblée de Christ, le vase de la lumière de Dieu au milieu des ténèbres du monde, car les ténèbres haïssent la lumière. Le Seigneur avait dit à ses disciples qu'ils ne seraient pas mieux traités que leur Maître. Ils n'étaient pas du monde, comme lui-même n'en était pas. Et si l'Assemblée attirait sur elle l'opprobre et la haine, c'est qu'elle gardait sa place de témoin pour Dieu; elle ne pactisait pas avec le monde; elle n'y réclamait pas une place, car elle était du ciel et le manifestait.

(*) Sauf à Philippiques, partout les persécutions sont suscitées par les Juifs.

Nous avons placé devant le lecteur le tableau de l'Assemblée telle que nous la voyons dans le livre des Actes, telle qu'elle était dans sa beauté et son premier amour, dans ces premiers jours où l'Esprit Saint, dont la présence était reconnue, agissait avec puissance au milieu d'elle et dans les croyants. Qu'il veuille le comparer avec l'aspect que présente aujourd'hui ce qui s'appelle l'Eglise chrétienne. Qu'il juge de ce qu'est devenu, confié à l'homme, ce qui, au commencement, répandait le parfum céleste de Christ, vivait de sa vie et brillait de sa lumière. La ruine, une ruine complète, en dépit de tous les efforts de l'homme pour restaurer de son mieux, n'est-ce pas là ce qui se voit de toutes parts? Le Saint Esprit, sans doute, est resté sur la terre, et par son action, au moyen de la parole annoncée par des évangélistes et qu'il applique aux âmes, des pécheurs sont sauvés. Le Seigneur, qui aime son assemblée, ne cesse pas ses soins pour elle. Il y a toujours des pierres vivantes tirées du monde et qu'il édifie sur lui-même. Mais où est le terrain pour rassembler les pécheurs sauvés, pour qu'ils rendent culte à leur Dieu et Père? Qu'y a-t-il à faire? On ne peut rétablir ce qui a été ruiné, mais on peut se retrouver sur le terrain primitif, demeurer sur les principes immuables de la vérité; se joindre au Seigneur, non aux hommes et à ce qu'ils ont établi; se souvenir de la parole du Seigneur: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux», et ne pas perdre la grande et précieuse vérité de la présence de l'Esprit Saint dans l'Assemblée et en ceux qui la composent. Dieu et la parole de sa grâce, par l'action de cet Esprit, sont toujours capables d'édifier jusqu'au bout.

A ce qui précède, il faut ajouter que le mal, dont nous voyons maintenant les tristes effets, a tendu de bonne heure à s'introduire dans l'Assemblée, montrant ainsi que l'homme ne peut garder intact ce qui est confié à sa responsabilité.

Ainsi, dès le chapitre 5 des Actes, on voit Ananias et Sapphira chercher à se faire un beau nom au milieu des fidèles et à bénéficier des biens mis en commun, tout en retenant par dévers eux une somme d'argent. Ils voulaient faire croire qu'ils avaient tout donné comme les autres. C'était de l'hypocrisie, de la méfiance envers Dieu, un mensonge à l'Esprit Saint dont ils méconnaissaient ou méprisaient la présence dans l'Assemblée.

Plus tard, les fidèles Hellénistes murmurent contre les fidèles Hébreux, parce que leurs veuves étaient négligées dans le service journalier. La négligence était un mal, le murmure en était un autre; tous deux tendaient à détruire la confiance et l'affection mutuelles.

En troisième lieu, Simon le magicien est introduit dans l'Assemblée sans une vraie conversion et veut acheter le pouvoir de conférer le don du Saint Esprit. Il y avait eu un

manque de vigilance et de discernement; un grain d'ivraie avait été semé par l'ennemi (Matthieu 13).

Ensuite, des docteurs judaïsant veulent obliger les croyants d'entre les nations à se faire circoncire et à observer la loi de Moïse. Ils troublaient les âmes et tendaient à renverser l'évangile de la grâce.

Mais l'énergie de l'Esprit dans les apôtres, le discernement et la sagesse par la présence de l'Esprit Saint dans l'Assemblée, déjouaient ces ruses de l'ennemi. Le mal était jugé et arrêté, le méchant était mis dehors, les fausses doctrines condamnées, les sectes étaient évitées, et l'unité maintenue.

Que le Seigneur nous donne de discerner dans sa parole ce qu'est son Assemblée et les principes sur lesquels repose le rassemblement des saints, afin que nous nous séparions du mal qui s'est introduit. Pussions-nous nous attacher toujours plus à cette parole de Dieu, à laquelle Paul recommandait les anciens d'Ephèse et qui demeure éternellement.

Méditations sur le livre des Juges - Rossier H.

ME 1889 page 381 – ME 1890 page 13

Avant-propos

Du livre de Josué à celui des Juges, le contraste est immense. Josué, type frappant de l'Esprit de Christ en puissance (*), conduit Israël à la conquête du pays de la promesse et l'y fait demeurer en paix. Le livre des Juges nous présente un ordre de choses tout différent. Prenant pourpoint de départ les bénédictions conférées par l'Eternel en Canaan et confiées à la responsabilité du peuple, il nous montre ce qu'Israël en a fait. A-t-il justifié la confiance que Dieu mettait en lui? A-t-il vécu à la hauteur de ses privilèges? Ce livre va nous donner la réponse.

(*) Voyez: [Méditations sur le livre de Josué, par H.R. 1884.](#)

L'histoire d'Israël a sa contre-partie dans celle de l'Eglise. L'épître aux Ephésiens est comme le livre de Josué du Nouveau Testament, car elle nous présente l'Assemblée introduite dans le ciel, pour y jouir de toutes bénédictions spirituelles en Christ, et livrer le combat, non plus comme Israël «contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes» (Ephésiens 6: 12). Le livre des Juges correspond à la seconde épître à Timothée. L'Eglise n'étant pas restée à sa hauteur primitive, il y a, comme pour Israël, des documents divins qui constatent son infidélité, et montrent le peuple de Dieu, après l'abandon du premier amour, descendant par le chemin du déclin jusqu'à l'abîme d'une ruine complète et irrémédiable. Cette histoire d'Israël et de l'Eglise, l'homme, quel qu'il soit, la refait toujours. Oui, tel est le chemin de l'homme béni de Dieu, mais responsable. Depuis Adam jusqu'à Noé, de Noé jusqu'à Israël, d'Israël aux nations, des nations à l'Eglise, une même lamentable histoire se renouvelle. Ah! comme nous voyons, dans cette Parole divine, le tableau de ce que nous sommes, mais, béni soit-il, comme nous apprenons aussi à connaître Dieu! Il nous exhorte, nous conjure sans cesse: Prends garde, dit-il, de laisser échapper de tes mains les bénédictions dont je les ai remplies! Reviens à moi quand tu t'es écarté! Mais il ne se borne pas aux avertissements; déployant devant nous les richesses de sa grâce, il nous montre que Lui a des ressources quand nous avons tout perdu, que sa voix est puissante pour réveiller l'homme endormi parmi les morts, son bras pour délivrer ceux que leur infidélité avait replacés sous l'esclavage; qu'il y a un combat de la foi préparé pour les temps fâcheux; qu'il existe, parmi les décombres amoncelés par l'homme, un chemin inconnu à l'oeil de l'aigle, familier à la foi, praticable au plus simple d'entre les simples; il nous montre, en un mot, qu'en un temps de ruine Dieu peut être aussi pleinement glorifié qu'aux temps les plus prospères de l'Eglise.

Chapitres 1 à 3: 4

Chapitre 1: 1-16 : Introduction - Condition d'Israël à la mort de Josué

Les versets 1 à 16 du chapitre 1^{er} servent de préface au livre des Juges. «Et il arriva, après la mort de Josué...» Ces paroles sont le point de départ du livre tout entier. Il n'est pas encore proprement question du déclin, mais de ce qui le précède, car le récit qui va suivre est dominé par le fait que Josué, type de l'Esprit de Christ en puissance, n'était plus là. De même aussi, le temps d'activité sans mélange de l'Esprit de Dieu dura peu dans l'histoire de l'Eglise. Sans doute, comme au temps des «anciens dont les jours se prolongèrent après Josué» (2: 7), la présence des apôtres fut une digue à l'invasion du mal, mais, dans les deux cas, la présence et l'activité de certains principes délétères faisaient pressentir l'invasion prochaine du déclin, dès que l'obstacle au mal serait ôté.

En apparence, tout va bien au milieu d'Israël. Les tribus prennent leurs positions en face d'un monde ennemi. Elles interrogent l'Eternel, pour savoir qui montera le premier contre le Cananéen. Dieu répond: «Juda montera; voici, j'ai mis le pays en sa main» (versets 1, 2). Cette parole était très claire, et Juda pouvait compter implicitement sur la fidélité de Dieu à sa promesse; mais déjà la simplicité de foi lui manque et sa dépendance de l'Eternel a plus d'apparence que de réalité. «Et Juda dit à Siméon, son frère: Monte avec moi dans mon lot, et faisons la guerre au Cananéen; et moi aussi j'irai avec toi dans ton lot. Et Siméon alla avec lui» (verset 3). Juda semble se défier de ses forces, mais, au lieu de regarder au Dieu d'Israël pour trouver en lui sa ressource, il la cherche en Siméon, et manque en réalité de confiance en l'Eternel. Il est vrai qu'il ne s'allie pas aux ennemis de Dieu; s'il manque de foi, il recourt à son frère Siméon, rien qu'à son frère; mais déjà, sous prétexte «d'avancer l'oeuvre de Dieu», nous voyons poindre le principe des alliances ou associations humaines volontaires — principe dominant actuel de toute activité dans la chrétienté. Dieu avait-il besoin de Siméon pour donner à Juda la part de son héritage? Le résultat de cette action commune fut magnifique en apparence; Josué 19: 9, nous apprend que «la part des fils de Juda était trop grande pour eux». Mais le lot des fils de Siméon ne fut pas le meilleur, car il fut pris de ce que Juda ne pouvait conserver; ils reçurent ainsi leur héritage du superflu d'un autre, à la dernière limite méridionale du pays d'Israël, aux confins qui regardent le désert. Ce n'est pas que Dieu désavoue l'une ou l'autre tribu, car il est dit (verset 4): «L'Eternel livra le Cananéen et le Phérésien en leur main»; mais le combat entrepris sur le pied d'une alliance *humaine*, se ressent plus ou moins de son origine et en porte le caractère. Les alliés saisissent Adoni-Bézek, et «lui coupent les pouces des mains et des pieds» (verset 6). Etait-ce donc ce que Dieu commanda jadis et ce que Josué fit aux rois de Jéricho, d'Aï, de Jérusalem, de Makkéda, et à tous les rois de la montagne et de la plaine? Non certes; cette mutilation de l'ennemi est simplement dans l'ordre des représailles humaines. C'était aussi la coutume d'Adoni-Bézek (verset 7), une manière d'humilier son ennemi tout en le gardant à sa cour, car sa présence rehaussait la gloire du vainqueur. De pareils faits se reproduisent dans l'histoire de l'Eglise. Que de fois elle a fait montre de ses victoires passées pour s'exalter à ses propres yeux et se faire valoir aux yeux des autres! L'ennemi humilié a souvent une conscience plus accessible

que le peuple de Dieu prospère. Frappé par Juda, Adoni-Bézek reconnaît avoir mal agi envers les rois vaincus, et se courbe sous le jugement de Dieu.

«Et Juda s'en alla contre le Cananéen qui habitait à Hébron (or le nom de Hébron était auparavant Kiriath-Arba), et ils frappèrent Shéshai, et Akhiman, et Thalmäi. Et de là, il s'en alla contre les habitants de Debir; or le nom de Debir était auparavant Kiriath-Sépher» (versets 10, 11). Josué 15: 14, 15, rapporte de Caleb ce que notre chapitre attribue à Juda. C'est que, dans cette occasion, Caleb, par son énergie, sa persévérance et sa foi, imprima son cachet à toute sa tribu. Tel n'était pas le caractère des premiers jours de l'Eglise, où tous n'étaient qu'un coeur et qu'une âme et marchaient avec une même foi vers le but. La prépondérance de la foi individuelle ressortira d'une manière bien plus évidente au cours de l'histoire des juges, suscités pour délivrer Israël; nous la retrouvons dans les réveils que Dieu produit de nos jours. Humiliante pour l'ensemble, elle est encourageante pour l'individu. Quel honneur pour Caleb, que Juda ait remporté la victoire! N'oublions pas, d'autre part, que chacun de nous peut aussi contribuer à donner un cachet de faiblesse à l'ensemble du peuple de Dieu. Ah! qu'il y ait aujourd'hui beaucoup de Calebs au milieu de l'Eglise infidèle!

L'histoire de cet homme de Dieu nous offre un autre encouragement. La fidélité individuelle fait souche et éperonne toujours, même aux plus mauvais temps de l'Eglise, l'énergie spirituelle chez d'autres. Othniel, témoin de la foi de Caleb, est poussé à agir de même. Il fait sous lui ses premières armes, et s'acquiert un bon degré, car il devient le premier juge d'Israël. Mais il ne lui suffit pas d'être de la famille de Caleb; il combat pour la jouissance d'une *relation* nouvelle, celle de l'époux avec son épouse, et reçoit Acsa pour femme. Le chapitre 15 de Josué nous raconte ce fait dans les mêmes termes, car aux temps du déclin, comme aux jours les plus prospères de l'Eglise, la foi individuelle jouit des mêmes privilèges, aussi complets, aussi étendus dans un cas que dans l'autre. L'Eglise a été infidèle et a perdu le sentiment de sa relation avec Celui qui, par sa victoire, l'avait acquise pour lui-même, mais cette relation peut être connue et goûtée aujourd'hui dans sa plénitude par chaque fidèle.

Cette union apporte à Othniel une *possession personnelle* dans l'héritage de celui dont il est devenu le fils. Othniel a désormais un domaine à lui. Notre part ressemble à la sienne; nous réalisons notre position céleste, lorsque nous avons pris position vis-à-vis du monde et que nos coeurs sont attachés à la personne de Christ. Toutefois ce précieux domaine ne suffit pas à Acsa. Le champ du midi serait pour elle un champ stérile, si son père ne lui donnait les fontaines qui le fructifient. Acsa obtient les sources d'en haut et celles d'en bas, comme en d'autres circonstances le fidèle, traversant la vallée de Baca, d'une part la réduit en fontaines et voit de l'autre les sources du ciel la combler de bénédictions. Acsa est une femme avide, mais avide des bénédictions de Canaan. C'est une chose affreuse pour le chrétien d'être avide du monde, mais l'être du ciel, est une chose que Dieu approuve et scelle de tout son plaisir. Il répond à cette avidité par des sources abondantes, par des bénédictions spirituelles qui découlent sur nous et qui coulent de nous; il répond à l'avidité du monde par des châtiments, comme celui qui tomba sur Hacan quand il convoita l'interdit.

Le verset 16, qui clôt cette première division du livre, nous parle des «fils du Kénien, beau-père de Moïse». L'histoire de cette famille sortie de Madian et alliée de Moïse, est pleine d'intérêt. Lorsque Jéthro, après avoir visité Israël au désert, s'en fut retourné dans son pays (Exode 18: 27), Moïse demande à son fils Hobab de «servir d'yeux» au peuple d'Israël, pour le conduire dans les campements du désert (Nombres 10: 29-32), et, malgré son refus, ses fils firent comme Caleb, et suivirent fidèlement les marches du peuple de Dieu (Juges 4: 11; 1 Samuel 15: 6). Semblables à Rabab, ces enfants d'un étranger d'entre les nations, montèrent de Jéricho, la ville des palmiers (1: 16; conf. Deutéronome 34: 3), pour être associés au sort d'Israël. Ils firent comme Ruth, en s'attachant à Juda pour ne plus le quitter. Comme Othniel, ils s'allièrent à la famille de Caleb, et dans cette famille ils eurent plus spécialement pour chef le fidèle Jahbets, le fils de douleur, qui fit des demandes intelligentes au Dieu d'Israël, et à qui l'Eternel accorda ce qu'il avait demandé (1 Chroniques 2: 50-55; 4: 9, 10). C'est des Kéniens que descendirent les Récabites (1 Chroniques 3: 55; 2 Rois 10: 15; Jérémie 35), et quand la Parole clôt leur histoire, elle les loue comme de vrais Nazaréens au milieu de la ruine d'Israël. Mais, hélas! ce résidu fidèle, sorti d'entre les nations, joue aussi son rôle dans le livre du déclin. Nous le constaterons au chapitre 4, par l'exemple d'Héber, le Kénien. Je ne puis me défendre d'appliquer cette histoire des Kéniens à l'Eglise sortie d'entre les nations. Elle aussi a perdu son témoignage, mais, comme les fils de Récab parmi les Israélites, un résidu fidèle au milieu de la ruine peut marcher jusqu'au bout dans une sainte séparation du mal, en obéissant à la parole que son Chef lui a transmise.

Chapitre 1: 17-36 : Ce qui caractérise le déclin

Les versets que nous avons passés en revue signalent quelques symptômes de décadence au milieu d'un état encore florissant du peuple; nous voyons ici en quoi le déclin proprement dit consiste. Le déclin diffère de la ruine; cette dernière est la pleine maturité du déclin, comme le chapitre 2 nous la présente. L'un et l'autre reparaissent dans l'histoire de l'Eglise; il suffit, pour s'en convaincre, de lire les sept épîtres de l'Apocalypse. Ephèse abandonnant son premier amour, c'est le déclin; la ruine, c'est Laodicée, qui oblige le Seigneur à la vomir de sa bouche.

En quoi donc consiste le déclin? Un seul mot le caractérise: *la mondanité*. Ce mot signifie la communauté de coeur, de principes ou de marche avec le monde. Pour découvrir l'origine de la décadence, il faut toujours remonter là. Comme ce «garde à vous» est simple! Qu'il serait facile à éviter ce piège, si le coeur des enfants de Dieu était intègre devant lui! Israël, au lieu, de déposséder les Cananéens, les craint, les supporte, s'établit avec eux; l'Eglise, vue dans son ensemble, s'allie avec le monde. Nous verrons plus tard les résultats désastreux de cette alliance; pour le moment, la parole de Dieu établit ici cette vérité, qu'Israël, ne se sépara pas des nations en Canaan.

Un second principe ressort de notre passage. Le déclin est un fait *graduel*. D'une étape à l'autre, Israël en descend la pente jusqu'au moment solennel où l'ange du Seigneur quitte sans retour Guilgal pour Bokim. Ce qui est vrai d'Israël et de l'Eglise (Apocalypse 2 et 3), l'est aussi des individus. Un chrétien, après avoir marché dans la puissance du Saint Esprit, donne au

monde une petite place dans son coeur, mais peu à peu envahi, subjugué par cet ennemi qu'il a cessé de combattre, il finit sa carrière dans l'humiliation cuisante de la défaite.

Les chapitres 19 à 21 de notre livre, sont la narration d'événements qui précèdent historiquement le premier chapitre. Nous reviendrons à l'occasion sur ce détail, mais je le mentionne ici pour faire ressortir un troisième principe, en apparence contradictoire du second, c'est que l'état moral du peuple était entièrement perdu, avant que Dieu l'eût livré à ses ennemis. De même, dans l'histoire de l'Eglise, à peine le dernier apôtre eut quitté la scène, qu'un abîme effrayant se creusa entre les principes de l'Assemblée primitive et ceux des temps qui suivirent les apôtres. Les chrétiens perdirent subitement jusqu'aux notions élémentaires du salut par grâce, de l'oeuvre de la croix, de la justification par la foi (*).

(*) Voyez à ce sujet l'important traité: *Christianisme et non Chrétienté*, par J.N.D. Vevey, 1875

Ces deux principes, le déclin graduel et la déchéance subite, ont pour nous une grande portée pratique. Le premier nous met en garde contre la moindre tendance mondaine; le second nous montre que, ne pouvant rien fonder sur nous-mêmes et sur le vieil homme perdu, nous n'avons qu'à le tenir pour mort sur la croix, où le jugement de Dieu l'a placé en Christ, afin que nous dépendions entièrement de Dieu et de sa grâce.

Entrons maintenant dans le détail de notre passage.

«Juda s'en alla avec Siméon, son frère, et ils frappèrent le Cananéen qui habitait à Tsephath, et détruisirent entièrement la ville; et on appela la ville du nom de Horma», qui signifie: «*entière destruction*». Ce fait est remarquable et rappelle le livre de Josué. Juda rejette toute alliance, toute communion avec le Cananéen. Les villes fortes des Philistins sont conquises. «Et l'Eternel fut avec Juda». Mais pourquoi ce dernier ne prit-il possession que de la montagne? Pourquoi ne pas déposséder les habitants de la vallée? Hélas! il craint leurs «chars de fer». En apparence, défiant de ses forces, Juda s'était allié avec Siméon et c'était, nous l'avons vu, se défier de Dieu en une mesure. La crainte de la puissance du monde suit le manque de confiance en la puissance de Dieu. N'avaient-ils pas jadis, en un jour de victoire, brûlé au feu les chars de Jabin? (Josué 11: 4, 6, 9). Dieu n'avait-il pas promis à la maison de Joseph, qu'elle «déposséderait le Cananéen, quoiqu'il eût des chars de fer et qu'il fût fort?» (Josué 17: 18). Qu'était-ce donc pour l'Eternel que des chars de fer? Lorsque notre confiance en lui et en ses promesses est ébranlée, nous disons comme les espions envoyés par Moïse pour reconnaître le pays: «Nous y avons vu les géants, fils d'Anak; et nous étions à nos yeux comme des sauterelles, et nous étions de même à leurs yeux» (Nombres 13: 34).

Quel contraste avec Caleb! (verset 20). Ce dernier dépossède l'ennemi, et même les trois fils d'Anak, de tout son héritage. En un temps de déclin, la foi individuelle peut réaliser ce dont l'action collective est incapable.

Au verset 21, les fils de Benjamin ne dépossèdent pas le Jébusien, habitant de Jérusalem. Juda, en des jours prospères (verset 8), avait frappé cette ville au tranchant de l'épée et l'avait livrée au feu. Mais les troupes de l'ennemi vaincu sont habiles à se reformer et ne se tiennent

jamais pour battues. Le relâchement d'Israël leur offre une occasion favorable, et c'est ainsi que «le Jébusien a habité avec les fils de Benjamin à Jérusalem jusqu'à ce jour».

L'histoire de la maison de Joseph (versets 22-26), rappelle celle de Rahab, au chapitre 2 de Josué, mais avec une différence capitale: *l'oeuvre de foi* est absente. L'acte de l'homme de Luz, livrant sa ville aux fils d'Israël, est d'un traître, non d'un croyant. Joseph l'amorce en lui promettant la vie sauve. Aussi retourne-t-il au monde, après sa délivrance, au lieu de s'associer, comme Rahab, au peuple de Dieu, et rebâtit-il, dans le pays des Héthiens, ce Luz que l'Eternel venait de détruire.

Nombreuses, hélas! sont les villes que Manassé ne dépossède pas. Remarquons ce mot: «Le Cananéen *voulut* habiter dans ce pays-là». Pour le croyant affaibli, la volonté du monde a plus de force que la parole et les promesses de Dieu. Lorsqu'Israël «fut devenu fort», il rendit, à la vérité, le Cananéen tributaire, mais c'était le dominer, non pas le déposséder. La chrétienté, devenue puissante et riche, fit de même envers le paganisme. Il pouvait convenir aux voies providentielles de Dieu envers le monde qu'il en fût ainsi, mais la foi n'y était pour rien.

Ephraïm et Zabulon laissent le Cananéen s'établir *au milieu d'eux* (versets 29, 30). Désormais, le monde fait partie du peuple de Dieu. Aser et Nephthali (versets 31-33), font un pas de plus; *ils habitent au milieu des Cananéens*. Israël est submergé par eux.

Un trait encore, et le tableau sera complet: «Les Amoréens repoussèrent dans la montagne les fils de Dan, car ils *ne leur permirent pas* de descendre dans la vallée» (verset 34). Le monde obtient enfin ce qu'il cherchait; il dépouille les enfants de Dieu de leur héritage. Satan a toujours pour but de nous priver des biens qui font notre joie et notre force, et n'y réussit que trop.

Souvenons-nous de cette gradation dans le déclin. Pauvre Israël! nous le verrons bientôt abandonnant le Dieu qui l'avait tiré du pays d'Egypte, se prosterner devant les faux dieux, et, comme conséquence de son idolâtrie, opprimé et mis au pillage par ses ennemis.

Mes frères! nous appartenons *tous* à la période du déclin. Il est trop tard pour le retour collectif de l'Eglise; remontons, du moins, individuellement ce chemin glissant. Prenons garde au monde; défions-nous de ses appâts les plus inoffensifs. Soyons, en ces temps de la fin, des fidèles à qui le Seigneur peut dire: «J'entrerai chez *lui*; et je souperai avec *lui*, et *lui* avec moi» (Apocalypse 3: 20). Distinguons-nous par une sainte séparation du monde et une communion grandissante avec le Seigneur jusqu'au bout de notre carrière.

Chapitre 2: 1-5 : L'origine du déclin et sa conséquence

Un fait caractérisait le déclin: Israël n'était pas resté séparé du monde. Or ce fait même dénotait qu'il n'y avait plus de *force* en Israël pour se débarrasser de l'ennemi. Pourquoi donc une telle absence de force? Les versets que nous venons de lire, répondent à cette question. «Et l'Ange de l'Eternel monta de Guilgal à Bokim» (verset 1). Le livre de Josué, ce registre des victoires d'Israël, est caractérisé par Guilgal, endroit merveilleusement béni, où le peuple

trouvait le secret de sa force. C'était le lieu de la circoncision, c'est-à-dire, en type, du dépouillement de la chair. Il nous est dit: «En qui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair, par la *circoncision du Christ*». A la croix de Christ, dans sa mort, le croyant a trouvé la condamnation absolue et la fin de la chair. A Guilgal, l'Eternel avait roulé l'opprobre d'Egypte de dessus son peuple. Délivré (en figure) de la domination de la chair qui le rattachait au monde, à l'Egypte, il pouvait enfin appartenir à Dieu seul. Ce grand fait de la circoncision est un privilège du chrétien. Mais il fallait constamment *revenir* à Guilgal; la mortification de la chair, opérée en Christ, doit être *réalisée* par le croyant. Il nous faut appliquer cette mort de Christ à nos membres dans notre marche journalière, et n'épargner aucun des fruits qui croissent sur l'arbre de la chair (Colossiens 3: 5). Le secret de notre force spirituelle se trouve dans le jugement ininterrompu de ce que nous sommes et de ce que nous produisons par nature. C'est ce qui explique les victoires du livre de Josué; les Israélites retournent toujours à Guilgal, sauf en un seul cas (Josué 7: 2), où ils subissent une défaite.

Or Guilgal avait été négligé, oublié même depuis les jours de Josué. C'est ainsi que, par le manque de jugement journalier d'eux-mêmes, les coeurs se mondanisent. L'ange de l'Eternel, représentant la puissance divine au milieu du peuple, y était resté seul et, pour ainsi dire, sans emploi, attendant qu'Israël revint à lui; il avait attendu longtemps; Israël n'était point revenu. Il ne restait à l'ange qu'à quitter ce lieu béni pour monter à Bokim, *le lieu des pleurs*. Qu'étaient-ils devenus ces jours de force et de joie, où Jéricho tombait au son des trompettes de Dieu? Et les jours de Gabaon et ceux de Hatsor? Evanouis à jamais! Les bénédictions fondées sur Guilgal, ne pouvaient renaître pour Israël; la puissance de l'Eternel n'était plus à la disposition du peuple, envisagé comme un tout. Ils étaient loin, ces temps heureux où Israël montait volontairement à Guilgal, en type jugeant la chair, afin de ne pas pécher et de vaincre; loin même, le jour humiliant, mais béni, d'Hacor, où le peuple jugea son péché pour y mettre fin, et fut restauré. A Bokim, Israël pleure, obligé de porter le châtiment et son irrémédiable conséquence; la restauration actuelle n'est plus possible; *Dieu ne rétablit pas ce que l'homme a ruiné*. L'Eglise a suivi le même chemin. Sa ruine durera jusqu'au bout de son histoire, comme corps responsable, comme Eglise visible ici-bas. Elle aussi, devenue infidèle, a fini par s'établir au milieu du monde et n'est plus qu'un mélange corrompu de toute sorte d'iniquités qui durera jusqu'à la fin. Dieu la compare à une grande maison contenant des vases à honneur et d'autres à déshonneur. Et toutefois le moment viendra, où l'histoire de la responsabilité de l'homme étant close, le Seigneur se présentera son Eglise, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, parée d'une éternelle jeunesse. En ce temps, il sera dit d'elle comme de Jacob, non pas: Qu'est-ce que l'homme a fait, mais: «Qu'est-ce, que Dieu a fait?» (Nombres 23: 23).

Ce n'est pas un sentiment d'humiliation qui remplit, à Bokim, le coeur de ce pauvre peuple; il est là, versant des larmes et ne trouvant pas d'issue, car il n'y en a pas. Nous rencontrons dans le courant du livre des temps de délivrances partielles et même un commencement d'humiliation véritable (10: 15, 16). Mais la restauration d'Israël est réservée à un jour futur. On en a comme un avant-goût sous Samuel juge et prophète, type du Christ,

vrai prophète et vrai juge. C'est comme l'aurore d'un temps nouveau, image d'une aurore future où Israël retrouvera par l'humiliation sa place de bénédiction comme peuple de Dieu. Samuel convoque le peuple à Mitspa (1 Samuel 7). Mitspa est le lieu de l'humiliation et non pas seulement le lieu des pleurs. Là, «ils puisèrent de l'eau et la répandirent devant l'Eternel, et jeûnèrent ce jour-là, et dirent: Nous avons péché contre l'Eternel». Là, ils abandonnèrent leurs faux dieux, et ce fut le premier début d'une ère de bénédictions qui brilla de tout son éclat sous les règnes de David et de Salomon.

Bokim caractérise le livre des Juges, comme Guilgal le livre de Josué. Le lieu des pleurs caractérise aussi la période actuelle de l'histoire de l'Eglise. Il n'est plus question pour elle de retourner en arrière; l'édifice est ruiné; le recrépir ne fait qu'ornier sa ruine, chose plus fatale que la ruine elle-même.

Il n'est plus question de retrouver la force perdue; l'ange de l'Eternel est monté de Guilgal à Bokim. Le Seigneur hait les prétentions à la force en un jour tel que le nôtre; l'activité de l'homme et de la chair que l'on voit s'étaler de tous côtés, n'a rien à faire avec la puissance de l'Esprit. Ceux qui crient bien haut: La puissance de Dieu avec nous, me font penser aux foules qui entouraient Simon, le magicien, disant: «Celui-ci est la puissance de Dieu, appelée la grande» (Actes des Apôtres 8: 10), et à Laodicée qui dit: «Je suis riche», et qui ne connaît pas qu'elle est malheureuse, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nue. Cependant, ne l'oublions pas, si l'Eglise comme témoin collectif, a manqué, le Seigneur conserve un témoignage à Christ au milieu de la ruine. Ce témoignage reconnaît la déchéance et pleure sur elle en la présence de Dieu. Nous trouvons quelque chose de semblable en Ezéchiël 9: 4. Les hommes de Jérusalem qui gémissent et soupirent, sont marqués au front par l'ange de l'Eternel; ils sont un peuple humilié, comme en Malachie 3 (versets 13-18). On trouve deux partis dans ce chapitre de Malachie: ceux qui disent (verset 14): «Quel profit y a-t-il à ce que nous marchions dans le deuil devant l'Eternel des armées?» et les fidèles, un résidu faible et abaissé, qui vont se parlant l'un à l'autre, reconnaissant la ruine, mais attendant le Messie qui seul peut leur apporter la délivrance. Ceux-là ne disent pas: «Quel profit y a-t-il?» Leur abaissement est profitable, car il les fait regarder vers Celui qui «de la poussière fait lever le misérable, de dessus le fumier élève le pauvre, pour les faire asseoir avec les nobles» (1 Samuel 2: 8). Croyants, prenons cette place, nous aussi; ne soyons point indifférents à l'état de l'Eglise de Dieu dans ce monde; pleurons, car nous y avons tous contribué. Contentons-nous, comme Philadelphie, d'avoir peu de force, et nous entendrons le Seigneur nous dire de sa voix consolante: Moi, j'ai la clef de David, la puissance est à moi, ne crains pas; je la mets tout entière à ton service!

Aux versets 1-3, l'ange de l'Eternel parle au peuple. Dieu avait-il manqué à son alliance? N'avait-il pas accompli tout ce dont sa bouche avait parlé? Israël avait rompu l'alliance. «Pourquoi avez-vous fait cela?» Comme une pareille question cherche la conscience et la sonde! Pourquoi? Parce que, j'ai préféré le monde et ses convoitises à la puissance de l'Esprit de Dieu, les idoles, au regard ineffable de la face de l'Eternel! Qu'était-ce donc que le cœur naturel de ce peuple, qu'est-ce que le nôtre? Israël pleure, mais il sacrifie (verset 5). Combien

touchante est la grâce qui pourvoit au culte au milieu de la ruine! *Le lieu des pleurs est un endroit de sacrifice*, et Dieu accepte les oblations faites à Bokim.

Chapitres 2: 6 à 3: 4 : La ruine dans les rapports d'Israël avec Dieu

Les versets 6 à 9 du chapitre 2 sont la répétition de Josué 24: 26-31, et rattachent immédiatement l'histoire du déclin à celle du peuple avant sa chute. Il y eut encore des anciens après Josué pour aider et encourager le peuple, comme il y eut des apôtres pour l'Eglise. Mais, comme aux jours de ces anciens, les principes destructeurs de l'Assemblée étaient déjà à l'oeuvre du temps des apôtres. Le judaïsme, la mondanité, la corruption, autant de choses auxquelles Paul s'opposait par la puissance de l'Esprit de Dieu, mais avec la certitude qu'après son départ entreraient des loups dévorants qui n'épargneraient pas le troupeau. La fin du chapitre 1 nous a montré le déclin d'Israël dans ses rapports avec le monde, les versets que nous venons de lire nous présentent sa ruine dans ses rapports avec Dieu. Ce passage nous donne un résumé de tout le livre des Juges. La mondanité et l'idolâtrie se suivent. Dans la mesure où nos coeurs se portent vers le monde, ils se détournent de Dieu; de là, à abandonner l'Eternel et à le remplacer par des idoles, il n'y a qu'un pas. On rencontre aussi cela dans la vie individuelle des chrétiens. Ce n'est pas sans but que l'Esprit nous adresse l'exhortation solennelle: «Petits enfants, gardez-vous des idoles» (1 Jean 5: 21). Si nous nous associons au monde, les objets qu'il adore viennent s'établir en maîtres dans nos coeurs et y prendre la place de Christ.

Deux choses dénotent le bas état de la génération qui suivit Josué. Elle «ne connaissait pas l'Eternel, ni l'oeuvre qu'il avait faite pour Israël» (verset 10). La connaissance personnelle de Christ, et celle de la valeur de son oeuvre faisant défaut, l'écluse est ouverte au débordement du mal. C'est ce qui arriva à Israël: «Ils abandonnèrent l'Eternel, et servirent Baal et Ashtaroth» (verset 13). Alors la colère de l'Eternel s'embrasa contre le peuple; il les livra aux ennemis *du dehors* qui les pillèrent (2: 14), et laissa l'ennemi *du dedans* à leurs côtés (3: 3). L'ennemi dans la maison de Dieu, c'est le symptôme caractéristique des derniers temps. Les nations, dont le chapitre 1 de l'épître aux Romains décrit le terrible état moral, sont maintenant établies avec tous leurs principes de corruption (2 Timothée 3: 1-5), au milieu de cet édifice, si beau jadis, quand il sortait des mains de son architecte, mais confié par lui aux mains humaines, et contenant dès lors au milieu de matériaux propres à être brûlés, le triste mélange des vases à honneur et à déshonneur.

En cela consiste le jugement de Dieu sur sa maison, qu'il y laisse subsister ces choses. Combien les chrétiens s'en rendent peu compte! Mais le Dieu qui juge est aussi un Dieu qui a pitié (verset 18). Israël gémit sous l'oppresseur; alors l'Eternel arrête ses yeux sur ce peuple, en faveur duquel il avait fait de si grandes choses, et lui suscite des libérateurs. Telle est l'histoire que nous allons voir se dérouler dans le livre des Juges. Le résumé nous en est ici donné d'avance. Il y a des réveils, puis un moment de repos et de bénédiction. Les chaînes rompues pour un temps, l'ennemi réduit au silence, Dieu laisse le peuple à lui-même; alors il retombe dans l'idolâtrie comme auparavant. «Ils n'abandonnaient rien de leurs actions, ni de leur voie obstinée» (verset 19).

Que reste-t-il à faire encore? Une chose digne de Dieu! Dans sa grâce, il se sert de l'infidélité et de ses conséquences pour bénir son peuple. En laissant subsister les nations, Dieu n'a pas seulement en vue le châtement; il veut aussi «éprouver par elles Israël, s'ils garderont la voie de l'Eternel pour y marcher, comme leurs pères l'ont gardée» (2: 22); en un mot, s'il se sépareront du mal. De même, en 2 Timothée, Dieu se sert du mélange des vases à honneur et à déshonneur pour éprouver les coeurs des fidèles et les bénir. «Si donc quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne oeuvre» (2 Timothée 2: 21). Quelle description des caractères d'un fidèle en des temps fâcheux! C'est que, même au plus bas de la ruine, Dieu nous montre un chemin qui le glorifie autant qu'aux plus beaux jours de l'Eglise.

En laissant subsister ces nations pour éprouver Israël, l'Eternel avait encore un autre but (3: 4): «Pour savoir», dit-il, «s'ils écouteront les commandements de l'Eternel, qu'il avait commandés à leurs pères par Moïse». La bénédiction que Dieu avait en vue était de ramener le coeur d'Israël à cette *Parole* qu'il avait donnée au commencement et qui était leur seule sauvegarde. Il en est de même aujourd'hui. «Mais toi», dit l'apôtre à Timothée, dans l'épître du déclin, «demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises, et que, dès l'enfance, tu connais les saintes lettres, qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus» (2 Timothée 3: 14, 15). L'état de la chrétienté nous a-t-il poussés à prendre ici-bas une position de séparation pour Dieu et à nous tenir collés à sa Parole? A moins que nous ne possédions ces caractères, nous ne pouvons être le témoignage de Dieu pour un temps de ruine. Les fidèles de Philadelphie étaient marqués de ce sceau, car Celui qui leur parle est lui-même le *saint* et le *véritable*, et eux, marchant dans sa communion, avaient *gardé sa Parole* et n'avaient *pas renié son nom*. Ce sont aussi les caractères des futurs enfants du royaume. Au Psaume 1^{er}, ils se séparent des voies des méchants et ont leur plaisir en la loi de l'Eternel, méditant dans sa loi jour et nuit.

Il est un troisième but, que la grâce avait en vue en laissant subsister les ennemis au milieu d'Israël: «Afin que les générations des fils d'Israël *connussent, en l'apprenant, ce que c'est que la guerre*» (verset 2). Quand on se laisse abattre par l'état de l'Eglise et le mal qui y domine, il semble parfois que le combat n'ait plus de raison d'être, et que notre rôle soit exclusivement celui des 7000 hommes cachés, qui n'avaient pas fléchi le genou, devant Baal. C'est une grave erreur. En un temps de ruine, il y a des Elie; la lutte est plus que jamais nécessaire. Le combat chrétien n'est pas, il est vrai, contre le sang et la chair, comme celui d'Israël, mais contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes. Ce pouvoir satanique est toujours à l'oeuvre pour nous empêcher de prendre possession des choses célestes, et pour réduire le peuple de Dieu en esclavage. Notre lutte sera donc soit une guerre de conquête, soit une guerre de délivrance. Le livre de Josué, comme l'épître aux Ephésiens, nous présente le combat qui doit nous mettre en possession de nos privilèges; le livre des Juges, comme la deuxième épître à Timothée, plus spécialement le combat pour la délivrance du peuple de Dieu. «Prends ta part des souffrances comme un bon soldat de Jésus

Christ», dit l'apôtre à son fidèle disciple (2 Timothée 2: 3). «Endure les souffrances, fais l'oeuvre d'un évangéliste», dit-il plus loin, et il ajoute: «J'ai combattu le bon combat» (2 Timothée 4: 5, 7).

Quelle bonté de Dieu, dans ce temps d'affaissement général, d'avoir laissé subsister l'ennemi, afin que nous apprenions ce que c'est que la guerre. Le combat chrétien ne cessera jamais ici-bas, mais le Seigneur dit: Aie confiance en moi, j'ai mis devant toi une porte ouverte et j'ai des récompenses pour celui qui vaincra. Que Dieu nous donne d'avoir à coeur la délivrance de son peuple, soit pour atteindre des âmes par l'évangile, soit pour les affranchir en les délivrant de leurs liens au moyen de l'épée à deux tranchants de l'Eternel.

Chapitres 3 à 12 - Les réveils

Chapitre 3: 5-11 : Othniel

Nous l'avons vu, il est très important de comprendre que l'Eglise ayant été infidèle à l'appel de Dieu, la possibilité d'une restauration d'ensemble n'existe pas pour elle ici-bas. Les réveils mêmes que Dieu produit, faussent parfois, à cet égard, les pensées des chrétiens, surtout quand ils appartiennent à l'une de ces restaurations partielles créées par l'Esprit de Dieu. Des regards bornés, un coeur souvent étroit, habitués à n'embrasser et à n'aimer de l'Eglise que ce qui nous concerne immédiatement — un esprit sectaire qui nous fait appeler Eglise les misérables systèmes que les hommes ont substitués à l'édifice de Dieu, sont autant de raisons qui nous empêchent de nous rendre compte de l'état réel de l'Assemblée dans ce monde. Or pour tout chrétien habitué à dépendre de la parole de Dieu, c'est un fait indiscutable que nos jours sont des jours mauvais, dans lesquels le mystère d'iniquité agit déjà, car il y a déjà plusieurs antichrists, et l'apostasie finale se prépare. Mais un autre fait tout aussi absolu, c'est que Dieu est fidèle et qu'il ne se laissera jamais sans témoignage. Il se sert même du mal, comme nous l'avons vu au chapitre 2, pour apporter aux siens des bénédictions nouvelles. N'est-il pas toujours le Dieu qui employa Satan comme un instrument, pour amener Job dans la lumière de sa présence?

De même, dans ce livre des Juges, Dieu emploie l'oppression méritée de l'ennemi pour produire des réveils en Israël. Un mot les introduit tous: «Ils crièrent à l'Eternel». La chrétienté de nos jours discute sur les «moyens à employer pour produire des réveils». *Il n'en existe qu'un seul*, c'est le sentiment de la misère du monde, du pécheur ou de l'Eglise, qui porte l'âme travaillée à s'adresser à Dieu: «Et ils crièrent à l'Eternel». Alors l'Eternel leur envoie des libérateurs. Du chapitre 3^e au 16^e, le livre des juges va nous présenter ces réveils et leurs divers caractères.

Commençons par une remarque générale. En des temps d'abaissement moral, Dieu agit par des instruments qui tous ont quelque chose d'incomplet et portent le cachet de la faiblesse: Othniel descend d'un cadet de famille, car il est «fils de Kenaz, frère puîné de Caleb», Ehud est faible par son infirmité, Shamgar par l'instrument qu'il emploie, Debora par son sexe, Barak par son caractère naturel, Gédéon par ses relations, Jephthé par sa naissance. D'autres

juges sont cités en passant, riches, influents ou prospères (10: 1-4; 12: 8-15). Ceux-là, Dieu les emploie, sans doute, mais moins en délivrance que pour maintenir les résultats obtenus. — Nous ne sommes plus au temps de Josué ni des apôtres, au temps d'une force développée dans l'homme, qui empêchait l'infirmité de la chair de se mettre en évidence, et cependant l'infirmité même des témoins actuels, marque de la période que nous traversons, glorifie encore la puissance de Celui qui les emploie.

Nous avons déjà parlé d'Othniel, au chapitre 1^{er}, qui contient l'histoire de sa vie privée et domestique. C'était ainsi que Dieu l'avait formé pour devenir le premier juge d'Israël. Il avait combattu en vue d'acquérir une épouse, il était entré en possession d'un héritage individuel et des sources qui le fructifient. Ici, Dieu l'emploie à combattre pour les autres. Il en est toujours ainsi. Le chrétien, pour être un instrument public, doit avoir fait des progrès individuels dans la connaissance du Seigneur et dans la puissance de ses privilèges. Au peu d'ampleur et d'étendue de notre service, il n'y a généralement pas d'autre cause; nos coeurs ne sont pas assez occupés des choses célestes. Les richesses morales qu'Othniel a acquises en son particulier, se manifestent bientôt dans sa marche. Ce court verset (verset 10) mentionne de lui six choses: 1° L'Esprit de l'Eternel, la puissance de Dieu pour délivrer Israël, fut sur lui. 2° Il jugea Israël; le gouvernement lui est confié. 3° Il sortit pour la guerre, voilà le combat. 4° L'Eternel livra en sa main Cushan-Rishhathaim, roi d'Aram; c'est la victoire. 5° Sa main fut forte contre Cushan-Rishhathaim; l'ennemi est définitivement subjugué. 6° Le pays fut en repos quarante ans; Israël jouit en paix des fruits de la victoire d'Othniel. Le but de Dieu est atteint; cet homme qui n'était que de la lignée indirecte du noble Caleb, fut un instrument complet, préparé d'avance pour ce service et qui, mis à l'essai, se montra d'un métal éprouvé dans la main du divin ouvrier.

Demandons à Dieu des Othniel pour le temps où nous vivons, mais plutôt soyons nous-mêmes des Othniel, par une consécration véritable au Seigneur dans notre vie privée, par un désir croissant de nous approprier les choses célestes, par la réalisation de ces choses, et nous serons des instruments bien utiles au Maître et *préparés* pour toute bonne oeuvre.

Chapitre 3: 12-30 : Ehud

Othniel meurt; Israël retourne au mal et oublie l'Eternel. Le Dieu qui avait fortifié Othniel contre l'ennemi, fortifie maintenant Eglon, roi de Moab, en jugement contre Israël. Eglon et ses alliés s'emparent de la ville des palmiers (1: 16; Deutéronome 34: 3). C'est Jéricho, non pas sous les traits de la ville maudite, mais dans son caractère de bénédiction pour Israël. De son côté, Israël déchu se sert de l'instrument libérateur que Dieu allait employer, pour envoyer par lui un présent à Eglon, scellant ainsi son asservissement au monde, qu'il cherche à se rendre propice. Combien de *dons* sont, de nos jours, des instruments dociles pour garder les enfants de Dieu sous la domination du monde! Mais Ehud est fidèle; il se fait faire une épée à deux tranchants. C'est son premier acte et sa seule ressource. Il en est de même du chrétien en un temps de ruine; son épée à deux tranchants, sa première, sa seule arme offensive, est la parole de Dieu (Hébreux 4: 12; Apocalypse 1: 16; 19: 15; Ephésiens 6: 17). Cette épée était longue d'une petite coudée; l'arme d'Ehud était courte; celle de Goliath, qui devint l'épée de

David pour trancher la tête du géant, était proportionnée à son office. Les mesures sont différentes, mais l'arme produit le même résultat. C'est ici une épée éprouvée pour pénétrer dans les entrailles de l'ennemi de Dieu et lui donner la mort. Les coups sont différents et portent sur d'autres parties vitales, mais l'arme est divine et accomplit son oeuvre de délivrance.

Avant d'employer son arme, Ehud la ceint «par-dessous ses vêtements sur la hanche droite». Il la porte sur lui jusqu'au moment de s'en servir, et, tout en la sentant avec lui, ne la met pas en vue. On porte souvent la Parole au dehors et on la cite beaucoup, sans s'en servir. Or la Parole a *un but*. Ehud infirme commence par adapter son épée à son infirmité il la porte du côté droit. S'il la portait comme tout le monde, elle ne lui servirait de rien. Son arme doit répondre tout d'abord à son état personnel. On ne peut s'en servir en imitant les autres, pas plus que David ne pouvait se servir de l'épée de Saül. Ce qu'il fallait à David, c'était la fronde et le caillou, instruments familiers au berger.

Après avoir offert le présent à Eglon, Ehud s'en revient des images taillées près de Guilgal. Il avait, comme il le dit, «une parole secrète» pour Eglon. Il ne remporte pas une victoire publique, comme tant d'autres; ici, c'est un combat secret entre le libérateur et l'ennemi, un combat solitaire, mais dont les effets publics ne tardent pas à paraître. Ce fut le cas de celui de Christ avec Satan dans le désert. Ici, tout se passe dans le silence, sans lutte apparente et sans cri; l'ennemi est trouvé mort par ses serviteurs qui le croyaient en repos. La puissance qui asservissait Israël est anéantie par une victoire sans bruit et sans gloire due à la courte épée d'un homme gaucher. C'était une parole secrète, mais c'était «une parole de Dieu» pour Eglon (verset 20). Notre arme est divine, et voilà ce qui fait toute sa force. Comme pour Gédéon, l'épée d'Ehud était l'épée de l'Eternel. Le roi est mort, mais l'arme n'est pas retirée de son ventre. Ehud parti, les serviteurs ont sous les yeux l'instrument de la victoire; Dieu prouve, à leur confusion, que c'était cette courte épée qui avait abattu par terre l'homme orgueilleux, dont les yeux sortaient à force de graisse.

Maintenant, il ne s'agit plus seulement de victoires pour Ehud; il lui faut échapper au monde. Il tire le verrou, et sort en étranger par le portique.

Il s'agit ensuite de récolter les fruits de la victoire. Ehud sonne de la trompette dans la montagne d'Ephraïm et rassemble le peuple de Dieu. Ils enlèvent à Moab les gués du Jourdain et ne laissent passer personne. Le peuple revendique son territoire usurpé. Toute communication de l'ennemi avec lui est résolument interrompue, grâce à la vigilance des fils d'Israël. L'usurpateur est chassé et détruit, Moab ne peut plus se rejoindre des deux côtés du Jourdain. Tel doit être le résultat du combat pour le temps actuel. S'il n'a pas pour effet de nous faire rompre ouvertement avec le monde, il reste stérile et ne répond pas à l'intention de Dieu. Plus la séparation est complète, plus la paix est durable. Le pays, nous est-il dit, fut en repos quatre-vingts ans.

Chapitre 3: 31 : Shamgar

Après Ehud, il y eut Shamgar, fils d'Anath, qui remporta une victoire signalée sur les Philistins. Et lui aussi sauva Israël. L'épée d'Ehud était puissante, mais courte; Shamgar délivre au moyen d'une arme qui ne semble nullement appropriée à cet office, instrument méprisable qui ne peut servir, en apparence, qu'à pousser en avant des êtres sans intelligence! Sans prétendre découvrir des types ou des allégories, dans ce chapitre, tendance qui offre plus d'un danger dans l'enseignement, je me permets de rapprocher l'aiguillon de Shamgar de l'épée d'Ehud. Nous avons une arme, la Parole; elle est la seule, sous des aspects divers, dont l'homme de foi se sert pour le combat. Mais le monde intelligent et incrédule l'envisage souvent comme un aiguillon à boeufs. Elle est bonne, dit-il, pour les vieilles femmes et les enfants, pour les gens sans éducation, car elle est remplie de contes et de contradictions. Eh bien! sous cette forme qu'on méprise, Dieu l'emploie à gagner une bataille. Quand la foi s'en sert, elle trouve une arme là où le monde ne voit que folie, car la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes. Oui, sans doute, elle est faite pour les inintelligents et s'applique à leurs besoins et à leur marche, mais ce même aiguillon peut tuer six cents Philistins.

Usons donc de la Parole telle que Dieu nous la confie, mais souvenons-nous qu'elle n'a d'effet qu'entre les mains de la foi, et quand l'âme y a trouvé pour elle-même la communion avec Dieu, la connaissance de Christ, et, avec elle, la bénédiction, la joie et la force.

Chapitre 4 : Debora et Barak

Jusqu'ici le jugement de Dieu avait livré les Israélites infidèles entre les mains des ennemis du dehors (*); une nouvelle infidélité porte pour le peuple des conséquences plus graves encore. Un terrible adversaire, Jabin, roi de Canaan, qui régnait à Hatsor (verset 2), asservit Israël et l'opprime avec ses neuf cents chars de fer. Au chapitre 11 de Josué, nous trouvons un ancêtre de ce Jabin avec des chars de guerre et la même capitale. En ce temps-là, Israël, sous l'action puissante de l'Esprit de Dieu, comprit qu'il ne pouvait y avoir aucun rapport quelconque entre lui et Jabin. Il l'anéantit, après avoir brûlé ses chars au feu et détruit sa capitale. En effet, quelle relation le peuple de Dieu pouvait-il avoir avec le monde politique et militaire, dont le domaine devait être rayé de la carte de Canaan? Hélas! tout est changé maintenant; Israël infidèle est tombé sous le gouvernement du monde. On voit l'ennemi d'autrefois ressuscité de ses cendres, Hatsor réédifié dans les limites de Canaan, l'héritage du peuple devenu le royaume de Jabin! L'histoire de l'Eglise nous offre un fait semblable: d'abord, une position d'entière séparation du monde et, par conséquent, nulle pensée de souffrir que ce dernier prit une part dans le gouvernement de l'Assemblée. Un jour, l'état charnel de l'assemblée de Corinthe l'avait conduite sur cette pente. Quelqu'un d'entre eux, lorsqu'il avait une affaire avec un autre, était entré en procès devant les incrédules et non devant les saints (1 Corinthiens 6). «Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde?» dit l'apôtre; et, les reprenant, il ajoute: «Je parle pour vous faire honte!» Mais quel chemin l'Eglise a-t-elle suivi dès lors? Actuellement, c'est le monde qui la gouverne. «Je sais», dit le Seigneur à Pergame, «où tu habites, là où est le trône de Satan» (Apocalypse 2: 13). Même aux jours du grand réveil

de la Réformation, on vit les saints recourir aux gouvernements du monde et s'appuyer sur eux. Aujourd'hui, les chrétiens persécutés, au lieu de se réjouir dans les souffrances pour Christ, revendiquent la protection des chefs et des puissants d'ici-bas. Le jugement sur le Hatsor de Josué, n'est plus qu'un souvenir. Israël a servi les dieux des Cananéens, après avoir pris leurs filles pour femmes, et donné ses filles à leurs fils (3: 5, 6). Cette alliance a porté ses fruits: Jabin opprime le peuple forcé, bon gré, mal gré, de souffrir son gouvernement.

(*) J'en excepte les Philistins, sous Shamgar, le court récit de la fin du chapitre 3 n'étant qu'un épisode, comme le prouve le 1^{er} verset de notre chapitre, où l'histoire générale est reprise, non pas à la mort de Shamgar, mais à celle d'Ehud.

Or ce n'est pas le seul caractère du pauvre état d'Israël en ces jours néfastes. Si le gouvernement extérieur du peuple était tombé entre les mains de son ennemi, qu'était devenu le gouvernement intérieur? Confié aux mains d'une femme! La parole de Dieu nous enseigne qu'au début, le *gouvernement* de l'Eglise fut remis à des anciens établis à cet effet par les apôtres ou leurs délégués, sous la conduite du Saint Esprit. L'ordre de l'assemblée et tout ce qui s'y rapportait tombait à leur charge et à celle des serviteurs.

Aujourd'hui, sans parler de la pauvre imitation que les hommes ont faite de cette institution divine, quand l'infidélité de l'Eglise l'en avait privée, y aurait-il de l'exagération à dire qu'une tendance à placer tout ou partie du gouvernement entre les mains des femmes, semble s'accroître de plus en plus parmi les sectes de la chrétienté? Et l'on s'en vante! Et des chrétiens osent écrire et chercher à prouver qu'il en doit être ainsi, que la chose est selon Dieu et prouve un état florissant de l'Eglise! Ils citent Debora à l'appui de leur dire. Voyons ce qu'était Debora.

Debora était une femme remarquable, une femme de foi, ayant le sentiment profond de l'état humiliant du peuple de Dieu. Elle voit *une honte* pour les conducteurs d'Israël, dans le fait que Dieu confie une position d'activité publique à une femme au milieu du peuple. Elle dit à Barak: «J'irai bien avec toi; seulement *ce ne sera pas à ton honneur* dans le chemin où tu vas, *car l'Eternel vendra Sisera en la main d'une femme*» (verset 9).

Mais tout en ayant et en exerçant une autorité de la part de Dieu, à la confusion de ce peuple efféminé par le péché, Debora conserve dans ces circonstances, qui pourraient devenir pour elle un grand piège, la position divinement assignée par la Parole à la femme. Elle ne serait pas une femme de foi sans cela. Ce chapitre nous relate l'histoire de deux femmes de foi, Debora et Jaël. Or chacune garde le caractère donné de Dieu à la femme. Où est-ce que Debora exerce ses fonctions? La voit-on, comme d'autres juges, parcourir le territoire d'Israël ou se mettre à la tête des armées? Rien de semblable et ce n'est pas sans raison, me paraît-il, que la Parole nous dit: «Elle *habitait* sous le palmier de Debora...» «et les fils d'Israël *montaient vers elle* pour être jugés» (verset 5). Toute prophétesse et juge qu'elle était en Israël, elle ne quitte pas le domaine que Dieu lui assigne. C'est là où elle habite qu'elle fait appeler Barak, au lieu d'aller à lui.

Barak est un homme de Dieu et compté par la Parole parmi les juges d'Israël. «Le temps me manquera si je discours de Gédéon, de Barak et de Samson et de Jephthé» (Hébreux 11:

32). Mais Barak est un homme sans caractère, sans énergie morale, sans confiance en Dieu. Ne vous attendez pas à voir, en un temps de ruine, les instruments que Dieu emploie posséder en leurs mains l'ensemble des ressources divines. Ce n'est pas seulement que le nombre des ouvriers est petit, mais combien les dons de l'Esprit sont peu accentués aujourd'hui, comme leur absence même est cruellement ressentie parmi les chrétiens! Son manque de caractère fait désirer à Barak d'être l'aide de la femme, alors que la femme, selon Genèse 2: 18, était l'aide de l'homme. Il rabaisse le ministère que Dieu lui a confié, et ce qui est pire, il cherche à faire sortir Debora de sa position de dépendance comme femme. «Si tu vas avec moi, j'irai; mais si tu ne vas pas avec moi, je n'irai pas» (verset 8). «J'irai bien avec toi», répond-elle. Elle peut le faire, sans sortir de sa position scripturaire. Les saintes femmes allaient avec le Seigneur Jésus, cheminaient avec lui, se faisant ses servantes pour pourvoir à ses besoins. L'acte de Debora était bon, mais le motif de Barak était mauvais, et Debora le reprend sévèrement (verset 9). Quel était au fond le motif de Barak? Il voulait bien dépendre de Dieu, mais non pas sans appui humain et visible. Le monde chrétien est rempli de telles âmes. La réalisation de la présence de Dieu est si misérable, la connaissance de sa volonté si faible, la marche si peu assurée, que, pour marcher dans le chemin de Dieu, on préfère se confier en cet intermédiaire plutôt que de dépendre uniquement et directement de Dieu. On a des «directeurs de conscience», dont on suit les avis, au lieu d'avoir le Seigneur, son Esprit et sa Parole pour guides. Que devient-on si le conducteur se trompe? tandis que Dieu, le Seigneur, son Esprit, sa Parole, sont infaillibles! La fidèle Debora n'engage pas Barak dans ce faux chemin; Barak porte les conséquences de son manque de foi.

Il monte avec son armée, et Debora avec lui. Héber, un de ces Kéniens dont nous avons parlé au chapitre 1, avait trouvé bon de se séparer de sa tribu en ces temps troublés, et était allé dresser sa tente ailleurs (verset 11). Or «il y avait paix entre Jabin, roi de Hatsor et la maison de Héber, le Kénien» (verset 17).

L'acte de Héber pouvait-il être un acte de foi? Je ne le pense pas. Il se séparait du peuple humilié, agissait comme s'il secouait de ses épaules la responsabilité du triste état d'Israël (*). Bien plus, il était en paix avec l'ennemi avoué de son peuple, et il avait fait en sorte de ne pas être inquiété par Jabin. Mais une faible femme demeurait sous la tente de Héber. Celle-là ne voulait pas d'une sécurité achetée à ce prix et ne reconnaissait pas l'alliance avec l'ennemi de sa nation. Son coeur était sans partage avec Israël. Barak remporte la victoire, et Debora, la femme de foi, cette mère en Israël, n'y joue aucun rôle. L'armée de Sisera est défaite; le chef lui-même, obligé de s'enfuir à pied, arrive à la tente de Jaël, croyant y trouver une demeure hospitalière. Jaël le cache; il demande à boire de l'eau, elle lui donne du lait, une meilleure boisson. Elle ne le traite pas, dès le début, comme un ennemi et use de grâce envers lui, mais en présence de l'ennemi de son peuple, elle est impitoyable. Son instrument pour délivrer Israël ne vaut pas même celui de Shamgar, car elle n'a d'autres armes que les outils d'une femme qui garde la tente. C'est avec eux qu'elle porte le coup fatal à la tête de l'ennemi. Comme Debora, comme toute femme de foi, Jaël ne s'écarte en rien des limites de son domaine. Elle exerce son ministère vengeur avec les armes que la tente peut lui fournir et

dans l'intérieur de sa demeure, et remporte la victoire dans cette étroite enceinte; car la femme aussi doit combattre l'ennemi, mais à la place et avec les armes spéciales que Dieu lui désigne. La foi brille ici chez les femmes. Jaël ne cherche pas un aide comme le fit Barak, elle ne dépend que de l'Eternel. Le secret de son action est entre elle et Dieu. Elle se sert de ses propres armes mieux qu'un homme ne saurait s'en servir; un seul tremblement de sa main aurait pu tout compromettre. Seule, car son mari, son protecteur naturel, est absent; seule, mais avec l'Eternel, elle combat sous sa tente, unie de coeur aux troupes rangées d'Israël. Aussi Debora, dans son cantique, dira d'elle: «Bénie soit, *au-dessus des femmes*, Jaël, femme de Héber, le Kénien! Qu'elle soit bénie au-dessus des femmes *qui se tiennent dans les tentes!*» (verset 24).

(*) C'est plus ou moins l'histoire de toutes les sectes de la chrétienté.

Barak arrive, entre et voit la victoire de cette femme. Quel sentiment d'humiliation n'a pas dû éprouver ce capitaine, en voyant l'honneur rendu par Dieu à une femme dans un chemin où lui, chef et juge, n'avait pas voulu marcher!

Oui, honneur à ces femmes! Dieu se servit d'elles pour *réveiller* les fils de son peuple au sentiment de leur responsabilité, car une fois réveillés, «ils retranchèrent Jabin, roi de Canaan» (verset 24).

Chapitre 5 : Le Cantique de Debora

L'Eternel vient d'opérer une délivrance merveilleuse par la main de deux faibles femmes et d'un homme sans caractère, exaltant sa grâce et sa puissance par l'infirmité de ses instruments. Cette victoire, nous l'avons dit, est le signal du réveil du peuple. L'Esprit de Dieu donne une expression à ce réveil par la bouche de la prophétesse. Debora et Barak décrivent et célèbrent les bénédictions retrouvées par la délivrance d'Israël.

(Verset 1). «Et Debora chanta, en ce jour-là, avec Barak, fils d'Abinoam, en disant:»

La première chose qui suit la délivrance, c'est la louange, bien différente, sans doute, en un temps de ruine, de ce qu'elle était au commencement. Jadis, quand ils sortirent d'Egypte, «Moïse et les enfants d'Israël chantèrent un cantique à l'Eternel» (Exode 15: 4); le peuple tout entier entonna avec son conducteur le chant de la délivrance. Pas une voix n'y manquait. Représentons-nous l'harmonie de ces 600.000 voix, fondues en une, pour célébrer sur le rivage de la mer, la victoire remportée par l'Eternel: «Je chanterai à l'Eternel, car il s'est hautement élevé». Toutes les femmes, Marie à leur tête, s'associant à ces louanges, répétaient les mêmes paroles: «Chantez à l'Eternel, car il s'est hautement élevé». Au chapitre 5 des Juges, quel contraste! «Debora chante avec Barak». Une femme et un homme, deux êtres seuls, deux témoins d'un temps de ruine; mais le Seigneur est présent, l'Esprit de Dieu s'y trouve, et si ces deux sont les témoins de la ruine, ils ont cependant de quoi se réjouir et célébrer la grandeur de l'oeuvre de l'Eternel. La louange retrouvée est la marque d'un vrai réveil, le premier besoin des enfants de Dieu qui se reconnaissent. Debora et Barak ne font pas bande à part, alors même que tout le peuple ne s'est pas joint à eux, ils reconnaissent l'unité du peuple et leur louange est l'expression de ce qu'Israël tout entier aurait dû dire.

(Verset 2). «Parce que des chefs se sont mis en avant en Israël, parce que le peuple a été porté de bonne volonté, bénissez l'Eternel!»

Le motif de la louange, c'est ce que la grâce de Dieu a produit dans les conducteurs et chez le peuple. Dieu reconnaît cela et encourage ainsi les siens si chancelants et si faibles.

(Verset 3). «Rois, écoutez! princes, prêtez l'oreille! Moi, moi, je chanterai à l'Eternel; je chanterai un hymne à l'Eternel, le Dieu d'Israël».

La louange appartient exclusivement aux fidèles. «Moi, moi», disent-ils. Les rois et les princes des nations sont invités à écouter; mais ils n'ont aucune part à ce cantique, car la délivrance d'Israël est leur ruine.

(Versets 4, 5). «Eternel! quand tu sortis de Séhir, quand tu t'avanças aux champs d'Edom, la terre trembla et les cieus distillèrent, et les nuées distillèrent des eaux. Les montagnes se fondirent devant l'Eternel, ce Sinaï, devant l'Eternel, le Dieu d'Israël».

Ces paroles rappellent le début du cantique de Moïse, en Deutéronome 33, auquel le Psaume 68: 7, 8, fait aussi allusion. Nous y trouvons un autre principe important du réveil. Les âmes sont poussées à remonter aux bénédictions premières, recherchant ce que Dieu fit au début, ne se dirigeant pas d'après ce qu'elles ont sous les yeux, mais se demandant: «Qu'est-ce que Dieu a fait?» C'est notre sauvegarde en un temps de ruine. Ne disons pas, comme les chrétiens infidèles: Accommodons-nous aux jours où nous vivons. En un temps dont l'apôtre Jean disait: «C'est la dernière heure», les saints avaient pour ressource «ce qui était dès le commencement» (1 Jean 1: 1).

(Versets 6-8). «Aux jours de Shamgar, fils d'Anath, aux jours de Jaël, les chemins étaient délaissés, etc.».

Un nouveau principe apparaît ici. Les fidèles reconnaissent la ruine d'Israël. Ils ne cherchent ni à pallier, ni à excuser le mal, mais en jugent selon Dieu. Quatre faits caractérisent cette ruine: 1° «Les chemins étaient délaissés, et ceux qui allaient par les grands chemins allaient par des sentiers détournés». Voilà ce que le joug de l'ennemi avait produit. Il n'y avait plus aucune sécurité pour le peuple sur les grands chemins, sur les chemins où tous avaient marché ensemble, car c'était là qu'on rencontrait l'ennemi, et la foule choisissait des chemins détournés, chacun selon ce que son cœur lui disait. N'est-ce pas ce qui caractérise aussi de nos jours l'Eglise de Dieu? — 2° «Les villes ouvertes étaient délaissées en Israël». Les lieux où le peuple habitait en famille et en paix, étaient abandonnés. Cette union visible du peuple avait disparu jusqu'au jour où Debora fut suscitée pour la restauration partielle d'Israël. Aperçoit-on davantage aujourd'hui l'unité de la famille de Dieu? Hélas! si un certain nombre de fidèles la manifestent, elle n'existe plus, comme ensemble, que pour la foi et dans les conseils de Dieu. — 3° «On choisissait de nouveaux dieux; alors la guerre était aux portes». Oui, l'idolâtrie était devenue la religion du peuple, qui avait abandonné Dieu, le Dieu d'éternité. Israël ayant offensé l'Eternel, était châtié par la guerre et par un ennemi qui le pressait sans relâche. — 4° «On ne voyait ni bouclier, ni pique, chez quarante milliers d'Israël». Il n'y avait plus d'armes contre le mal. Où sont-elles maintenant les armes? Qu'a-t-on fait de

l'épée de l'Esprit? Où est la puissance de la Parole, pour résister aux fausses doctrines pullulant au milieu de la chrétienté, rongant comme une gangrène, jetant dans la poussière le nom merveilleux de Christ? Pourquoi, dit le psalmiste, jetez-vous ma gloire dans l'opprobre? Même le bouclier de la foi a été jeté par terre, le mal domine, et le peuple de Dieu ne peut s'en garder.

Au milieu du désordre, la part du fidèle est de reconnaître tout le mal en baissant la tête avec humiliation. Ce n'est pas tout de connaître nos bénédictions célestes, Dieu veut que nous reconnaissons pleinement, pour nous en séparer, l'état de choses par lequel nous avons déshonoré Dieu, nous son peuple. Si nous appartenons au témoignage de Dieu, retirons-nous du mal. Le caractère le plus affreux des temps de la fin, ce n'est pas l'immoralité ouverte, quoique les mœurs soient aujourd'hui profondément corrompues, ce sont spécialement les fausses doctrines. Dans la 2^e épître à Timothée, c'est surtout à leur sujet qu'il nous est dit de nous retirer de l'iniquité, de nous séparer des vases à déshonneur. Mais cela ne suffit pas. La prophétesse ajoute:

(Verset 9). «Mon coeur est aux gouverneurs d'Israël qui ont été portés de bonne volonté parmi le peuple». C'est un autre principe. L'âme voit le bien là où l'Esprit de Dieu le produit, et s'y associe. Le coeur de Debora est avec les fidèles en Israël. Elle prend ouvertement position avec ceux qui étaient portés de bonne volonté et, reconnaissant ce que Dieu a fait au milieu de la ruine, elle dit; «Bénissez l'Eternel!» heureuse de voir ici-bas ce petit témoignage parmi les gouverneurs. Que tous nos coeurs l'apprécient, et puissions-nous répéter avec elle: «Bénissez l'Eternel!»

(Versets 10, 11). Ensuite la prophétesse, se tournant vers ceux qui jouissent en paix des bénédictions reconquises, leur dit:«Vous qui êtes montés sur des ânesses blanches», un signe de richesse et de prospérité: les fils des familles nobles et des juges possédaient ce privilège (conf. 10: 4; 12: 14). C'est comme un appel à ceux qui jouissent sans combat du fruit de la victoire. «Vous qui êtes assis sur des tapis»; ceux qui profitent d'un repos rempli de bien-être. «Vous qui allez par les chemins»; ceux qui jouissent de la sécurité acquise. Debora, dis-je, s'adresse à eux et les engage à «méditer». Ils ne sont pour rien dans cette victoire, sinon pour en goûter les fruits, car quelques-uns seulement avaient combattu, dont ils pouvaient entendre les voix au partage du butin, au milieu des lieux où l'on puise l'eau. Ce temps, il ne fallait pas l'oublier, quelque béni qu'il fût, n'était pas plus la restauration d'Israël, que les réveils de nos jours ne sont un rétablissement de l'Eglise. Si les vainqueurs pouvaient raconter les justes actes de l'Eternel envers ses villes ouvertes d'Israël, si le peuple s'était levé pour descendre aux portes et faire face à l'ennemi, ce n'en était pas moins un temps de ruine et une restauration partielle. Ah! qu'il sied bien au peuple de Dieu de nos jours, de ne pas oublier ces choses!

Mais il est pour nous des bénédictions plus grandes encore. Le ton du cantique s'exalte, les paroles s'envolent pressées de la bouche de Debora.

(Verset 12). «Réveille-toi, réveille-toi, Debora! Réveille-toi, réveille-toi, dis un cantique! Lève-toi, Barak, et emmène captifs tes captifs, fils d'Abinoam!» Le Psaume 68, cet hymne magnifique de David dont tant de passages rappellent le cantique de Debora (conf. versets 8, 9, 13, 18), célèbre la pleine restauration millénaire d'Israël, à la suite de l'exaltation du Seigneur. L'Eternel, y est-il dit, demeurera au milieu de son peuple: «L'Eternel y demeurera pour toujours... le Seigneur est au milieu d'eux». D'où peut venir cette bénédiction? Le prophète répond: «Tu es monté en haut! Tu as emmené captive la captivité. Tu as reçu des dons dans l'homme, et même pour les rebelles, afin que l'Eternel, Dieu, ait une demeure». Or les mots de ce cantique qui célèbre la plénitude des bénédictions futures, nous les entendons sortir ici de la bouche d'une faible femme en un temps de ruine, où l'Eternel a marqué le front d'Israël du signe des bénédictions perdues! «Lève-toi, Barak, et emmène captive la captivité, fils d'Abinoam!» Quel encouragement pour nous! Il est des vérités élevées entre toutes qui sont le partage spécial de la foi aux temps abaissés des juges, comme aux temps fâcheux que nous traversons. Le cantique de Moïse débordant de la joie du peuple racheté, après la traversée de la Mer rouge, célébrait *la délivrance par la mort*, pour amener le peuple à la demeure de Dieu et plus tard au sanctuaire que ses mains avaient établi. Merveilleux cantique, hymne de l'âme à son début, contemplant la victoire dont l'antitype est à la croix, hymne où le cœur exhale, comme un parfum répandu, les louanges de la délivrance, cantique toutefois qui ne l'exprime pas toute entière.

C'est une femme qui, dans un temps d'obscurité et de ruine, entonne un cantique s'élevant au delà de la mort, l'hymne de *la délivrance par la résurrection*. En effet, de qui s'agit-il ici? «Lève-toi, Barak!» Est-il question seulement du fils d'Abinoam? Nous n'hésitons pas, pour notre part, à voir en Barak un type encore mystérieux du Christ monté à la droite de Dieu, emmenant captive la captivité (cf. Ephésiens 4: 8).

Les temps s'étaient bien assombris depuis le cantique de l'Exode, et voici que l'intelligence prophétique d'une femme nous fait monter en haut avec le type d'un Christ ressuscité. Elle se réveille; ses yeux sont ouverts pour contempler une scène glorieuse, Barak se levant pour emmener la captivité vaincue, faible image de cette liberté dans laquelle Christ vainqueur nous introduit pour en jouir éternellement avec lui. Si les choses énumérées au commencement de ce chapitre caractérisent le réveil d'aujourd'hui, il en est une qui doit le caractériser entre toutes, la connaissance d'un homme glorieux monté à la droite de Dieu, d'un homme que nos yeux et nos cœurs vont chercher dans cette scène céleste où lui, le vainqueur, est entré, après nous avoir pleinement délivrés par sa mort et par sa résurrection. — Encore une fois, bien-aimés, loin de nous décourager, n'avons-nous pas lieu de répéter avec Debora: «Bénissez l'Eternel!»

(Verset 13). «Alors descends, toi, le résidu des nobles, comme son peuple; Eternel! Descends avec moi au milieu des hommes forts!»

C'est comme si Israël était appelé maintenant à descendre de ce qui est devenu son lieu d'origine, pour combattre et rendre témoignage au milieu de la scène où Dieu le laisse encore. Nous ne pouvons nous attendre, même en un temps de réveil, à voir descendre le peuple tout

entier. Ce ne sera jamais que «le résidu des nobles,» mais, privilège immense, Dieu le compte «comme son peuple», car il en est à ses yeux le représentant béni. Quelle joie le coeur des fidèles ne devrait-il pas éprouver de voir, ne fût-ce qu'un témoin, se détacher pour Dieu du troupeau qui, comme Ruben, est «resté entre les barres des étables». Nous pouvons désirer, mais non pas attendre davantage; s'il en était autrement, nous ne serions pas en un temps de ruine. Et pourtant, quelle part est la nôtre! «Eternel! descends avec moi au milieu des hommes forts». Mes frères, cela ne nous suffit-il pas? Celui qui est monté en haut est le même qui descend avec nous pour nous donner la victoire dans de nouveaux combats.

(Versets 14-18) Dieu enregistre ceux qui ont été pour lui et ceux qui, pour un motif ou l'autre, sont restés en arrière. Ephraïm, Benjamin, Zabulon, Issacar, sont descendus avec des coeurs non partagés, dans le chemin de l'Eternel. Mais voici que Ruben s'arrête à ses frontières et délibère indécis. Pourquoi donc? «Pourquoi es-tu resté entre les barres des étables, à écouter le bêlement des troupeaux?» La trompette de rassemblement n'avait pas de voix pour le coeur de Ruben. Ruben, trop prospère, voulait jouir tranquillement des richesses qu'il s'était acquises; son repos à lui était entre les barres des étables. Alors il s'arrête aux ruisseaux qui forment ses frontières. Chrétiens d'aujourd'hui, est-ce là notre position? Avons-nous suivi les nobles qui nous ont montré le chemin? En sommes-nous restés aux «grandes délibérations de coeur?» Manquons-nous de décision dans le témoignage pour Christ?

«Galaad est demeuré au delà du Jourdain». Ils n'étaient plus, ces jours où Galaad en armes accompagnait ses frères dans les victoires de Canaan. Maintenant, satisfait de sa position terrestre, — dirai-je, de sa religion terrestre? — en dehors des limites proprement dites du pays, au delà du Jourdain, il n'éprouve pas, d'autre besoin et demeure où il est. «Aser est resté au bord de la mer, et il est demeuré dans ses ports». Quand il s'agissait de combattre, où trouver Aser? A ses affaires, à son commerce. Il n'en avait pas sacrifié la moindre part pour livrer la bataille de l'Eternel. Toutefois, Debora ne s'attarde pas à la constatation du mal. Pleine de joie, elle se plaît à relater chaque trait de dévouement pour l'Eternel (verset 18). «Zabulon est un peuple qui a exposé son âme à la mort, Nephthali aussi, sur les hauteurs des champs».

Puis vient (versets 19-22) un autre caractère des fidèles. Ils ne se glorifient pas, ne pensent pas à eux-mêmes, et n'attribuant la victoire qu'à Dieu seul, en proclament le caractère céleste.

«On a *combattu des cieux*; du chemin qu'elles parcourent, les étoiles ont combattu contre Sisera». Cette partie du cantique se termine par une malédiction sans réserve sur Méroz: «Maudissez Méroz, dit l'Ange de l'Eternel; maudissez, maudissez ses habitants! car ils ne sont pas venus au secours de l'Eternel, au secours de l'Eternel, avec les hommes forts». Ceux qui, dans ces temps troublés, ne prennent pas parti pour Christ, ceux qui, tout en se réclamant de son nom et de celui du peuple de Dieu, n'ont que des coeurs indifférents pour lui, qu'ils soient maudits! «Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus Christ, qu'il soit anathème, Maranatha!» (1 Corinthiens 16: 22).

Maintenant (versets 24-27) Jaël est honorée, celle qui a peu de force est bénie. «Il a demandé de l'eau, elle lui a donné du lait; dans la coupe des nobles elle lui a présenté du caillé». Quand l'ennemi du peuple de Dieu vient à elle, cette femme use de grâce. Allant chercher ce qu'il y a de meilleur dans sa tente et honorant la dignité de Sisera, elle lui présente, le lait dans la coupe des nobles. N'est-ce pas le contraire du mépris? N'est-ce pas ainsi que nous avons à traiter les ennemis de Dieu, leur donnant pour les désaltérer et les nourrir, bien plus même qu'ils ne désirent? Les témoins de Dieu s'avancent avec la grâce au-devant des pires ennemis de Christ. Jaël est célébrée, parce qu'elle a fait cela; mais lisons la suite: «Elle a étendu sa main vers le pieu, et sa droite vers le marteau des ouvriers; elle a frappé Sisera, elle lui a brisé la tête, elle lui a fracassé et transpercé la tempe». Ah! le coeur de Jaël était néanmoins sans réserve avec le Dieu d'Israël, avec l'Israël de Dieu: quand il s'agissait de la vérité de Dieu, qu'il fallait traiter l'ennemi comme tel, elle use de la plus grande énergie. Cette femme est à ce moment, dans l'enceinte étroite de la maison, le vrai conducteur des armées de l'Eternel. Elle est au premier rang, honorée de Dieu pour remporter la victoire, car elle a un coeur non partagé pour son peuple. Maudissez Méroz, mais que Jaël soit bénie!

(Versets 28-30). Une autre scène se passe dans le palais de la mère de Sisera, dont l'orgueil est abaissé jusqu'en terre (*).

(*) Remarquez en passant que, malgré la position éminente que Dieu lui a donnée, Debora garde son caractère de femme en Israël, et montre une intelligence spéciale de ce qui a lieu dans le domaine de son sexe, de ce qui honore Jaël, la femme croyante, et de ce qui attire le jugement sur la femme hautaine. Plus tard, une autre femme, la reine de Séba, accueillie par Salomon, ne passait pas en revue les armées de ce roi, mais considérait «la maison qu'il avait bâtie, et les mets de sa table, et la tenue de ses serviteurs, et l'ordre de service de ses officiers, et leurs vêtements, et ses échansons, et la rampe par laquelle il montait dans la maison de l'Eternel» (1 Rois 10: 4, 5), avec une intelligence capable d'apprécier ce qui se passait dans ce domaine.

Le cantique de Debora se termine par ces mots: «Qu'ainsi périssent tous tes ennemis, ô Eternel! mais que ceux qui t'aiment soient comme le soleil quand il sort dans sa force!» (versets 31). Encore une bénédiction retrouvée qui caractérise le réveil. Debora proclame son espérance. Elle regarde en avant vers le jour glorieux où, le Seigneur ayant exécuté le jugement, les saints d'Israël resplendiront comme le soleil lui-même, semblables à Celui dont le visage était, aux yeux du prophète, «comme le soleil quand il luit dans sa force» (Apocalypse 1: 16).

Au milieu de la nuit de ce monde, nous avons aussi, frères, mais bien mieux que Debora, cette espérance tout près de nous. Déjà l'étoile du matin s'est levée dans nos coeurs, déjà les yeux de la foi, perçant le voile, se réjouissent de la scène merveilleuse qu'il cache encore et qui se résume en une parole ineffable: Etre toujours avec le Seigneur!

*Et l'Epouse qui veille aux heures ténébreuses
Et qui pressent déjà ton lever matinal,
Tressaille, et saluant tes clartés glorieuses,
Jette au-devant de Toi son appel virginal.*

Et voici qu'un vent frais, précurseur de l'aurore,

*Soufflant des monts sacrés, annonce Ton retour.
Ecoutez! des sommets descend un cri sonore...
Il éclate soudain. — Hosanna! C'est le jour!*

*Hosanna! L'Epoux vient! L'Eglise est transmuée!
Pour les saints endormis, c'est le jour du réveil!
Nous montons, emportés vers Toi sur la nuée,
Comme une goutte d'eau qui retourne au soleil*

Chapitres 6 à 8 : Gédéon

Chapitre 6: 1-10 : La Parole de Dieu frappant la conscience

En dépit de toutes les bénédictions énumérées au chapitre 5, Israël ne tarde pas à retomber dans le mal et à abandonner l'Eternel. Comme châtiment de cette infidélité, Dieu le livre entre les mains des Madianites. Le peuple passe à travers toutes les phases des misères matérielles (morales pour l'Eglise) qui suivent la recherche du monde et l'abandon de Dieu. Sous Jabin, Israël manquait d'armes (verset 8); sous le joug de Madian, il est affamé, deux conséquences de notre infidélité que nous subissons toujours, quand nous cherchons notre part avec le monde. Il s'empare de nous et nous enlève nos armes; notre force nous abandonne et nous perdons tout moyen de combattre; mais les vivres aussi nous manquent, car le monde n'a jamais nourri personne, et nous le sentons à la sécheresse qui envahit nos âmes quand, dans notre folie, nous avons abandonné la moelle et la graisse de la maison de Dieu pour des moissons qui sont un pur mirage du désert. Ce fut l'expérience d'Israël; Madian ne lui «laissait point de vivres».

Alors, dans sa misère, il crie à l'Eternel. Celui-ci répond et produit un nouveau réveil, dans lequel il cherche à atteindre plus profondément que par le passé, la conscience de ce pauvre peuple. Il est intéressant de voir comment le Seigneur s'y prend pour amener ce résultat. «L'Eternel envoya aux fils d'Israël un prophète». Son nom n'est pas mentionné, car il n'importe pas; cet homme est simplement le porteur de la parole de Dieu pour placer le peuple en Sa présence. Dieu a *un* moyen de nous bénir, sa Parole qui répond à tout et doit nous suffire parfaitement. Le Psaume 119 nous présente le rôle merveilleux que la Parole joue dans la vie du fidèle. Ce Psaume dépasse en longueur tous les autres. La parole de Dieu occupe-t-elle la même place dans notre vie? Avons-nous assez le sentiment de sa valeur? Remplit-elle nos jours et nos nuits, nos pensées tout au moins, quand le temps nous manque pour nous asseoir et la méditer?

Dieu applique d'une manière pleine de grâce (versets 8-10), cette Parole à la conscience des Israélites, leur disant tout ce qu'il a fait pour eux, comment il leur donna la sortie, la délivrance, la victoire et l'entrée, et après avoir déployé devant eux toute sa bonté, il ajoute *une seule* parole: «Et vous n'avez pas écouté ma voix». Pas un mot du «comment» ils peuvent être délivrés; il ne leur ouvre pas encore le chemin pour revenir à lui. Le prophète disparaît, les laissant sous le poids de leur responsabilité en présence de la grâce. Dieu ne les avait-il pas portés dans ses bras et sur son coeur n'avait-il pas été leur nuée de feu et d'obscurité n'avait-

il pas combattu pour eux? Ai-je manqué, dit-il, à votre égard? Qu'avez-vous fait? Comme ce silence est calculé pour atteindre la conscience bien plus que tous les reproches! Celle-ci est *frappée, sinon atteinte*; mais la parole de grâce ne donne pas encore au peuple infidèle ce dont il a besoin. Israël reste sans force en présence de l'ennemi.

Chapitre 6: 11-40 : Gédéon formé pour le service

Tout le reste de ce chapitre nous montre comment Dieu opère pour créer un serviteur en ces temps de ruine, et façonner un instrument puissant qui accomplisse son oeuvre de délivrance.

Avant d'aborder ce sujet, insistons sur une vérité générale. Lorsque le peuple de Dieu, comme tel, a perdu toute force, l'âme peut trouver individuellement une force aussi grande, aussi merveilleuse, qu'aux temps les plus prospères d'Israël. Si cela est vrai, combien nos coeurs devraient désirer ardemment de posséder cette force! Sommes-nous de ceux qui s'établissent dans leur faiblesse, se mettant au niveau de ce qui les entoure, acceptant la mondanité de la famille de Dieu comme une chose inévitable ou nécessaire? Ou bien, avons-nous les oreilles de Gédéon, lorsque Dieu nous dit: J'ai à ta disposition une force sans limites?

Passons à l'histoire de cet homme de Dieu. Il était personnellement plus faible encore que son peuple: sans assurance devant l'ennemi, car se cachant, il battait son blé dans le pressoir (verset 11); sans ressources dans ses relations, car son millier était le plus pauvre en Manassé; sans force en lui-même, car il était le plus petit dans la maison de son père (verset 15); c'est un tel homme que Dieu visite et se choisit pour serviteur, un homme ayant la conscience de son manque absolu de force et qui dit: Je n'ai rien, Seigneur Eternel! «Avec quoi sauverai-je Israël?» Quand il s'agit de l'oeuvre de Dieu dans ce monde, nous trouvons donc un premier grand principe, c'est que Dieu ne demande pas ce que l'homme pourrait lui offrir et n'en fait aucun cas. Il prend pour se glorifier des instruments faibles, ayant conscience de leur infirmité.

Mais il est un second principe de la dernière importance: cette oeuvre exige que tout soit de Dieu. Avant que l'ange de l'Eternel s'assît sous le térébinthe, Gédéon avait déjà la foi. Quelque vérité qu'il eût encore à apprendre, il croyait à la parole de Dieu qui lui avait été transmise par ses pères (verset 13); de plus, il prenait place avec le peuple de Dieu: «Si l'Eternel est avec *nous*»; «l'Eternel *nous* a abandonnés», dit-il. Il ne suivait pas le chemin de Héber, et portait avec les Israélites les conséquences de leur culpabilité. Le respect pour sa parole et l'affection pour son peuple sont deux marques de la vie de Dieu en tout temps et chez tous les fidèles. Cependant Gédéon a beaucoup à apprendre. Sa foi est très faible, car il ignore la bonté de Dieu. Humble, sans doute, mais regardant à lui-même, il conclut de ce qu'il est à ce que Dieu doit être pour lui. «Maintenant», dit-il, «l'Eternel nous a abandonnés». La conséquence de notre infidélité, c'est qu'il n'y a plus d'espoir. Ainsi raisonne Gédéon. Dieu raisonne-t-il ainsi? «L'Eternel est avec toi, fort et vaillant homme!» Ah! qu'il connaît encore peu ce qu'il y a dans le coeur de Dieu, et combien d'âmes raisonnent comme lui! En outre, malgré son humilité, Gédéon n'a pas encore passé condamnation sur lui-même. Il désire offrir

quelque chose, «apporter son présent» à l'Eternel (verset 18). Ce n'est sans doute pas avec la pensée de faire quelque grande chose pour Dieu, mais tout ira bien, pense-t-il, si Dieu accepte son présent. Nous verrons la réponse de l'Eternel, mais revenons d'abord à ce principe, que Dieu seul entre en scène dans l'oeuvre de délivrance de son peuple. En premier lieu, «l'Ange de l'Eternel lui apparut». Comme à Saul sur le chemin de Damas, c'est Dieu qui commence par se révéler lui-même à l'âme de tous ses serviteurs dans la personne de Jésus. En second lieu, l'Eternel se révèle à Gédéon, comme s'associant à lui: «L'Eternel est avec toi»; en troisième lieu, c'est Lui qui imprime un caractère à Gédéon, — «fort et vaillant homme», — caractère que Gédéon lui-même, faible et se cachant dans son pressoir, n'eût jamais rêvé d'obtenir. Quatrièmement, l'Eternel le regarde «en grâce» pour se révéler, non plus *à lui*, mais *en lui*, comme le Dieu de puissance. Si Gédéon n'a pas de force, l'Eternel en a pour lui; c'est le secret qu'il lui fait connaître, car il lui dit: «Cette force que *tu as*». Cinquièmement, c'est Lui qui l'envoie: «Va avec cette force», comme Paul, serviteur de Dieu, fut envoyé «non de la part des hommes, ni par l'homme».

Enfin, Dieu lui donne la preuve de l'intérêt qu'il lui porte. Gédéon, nous l'avons vu, voudrait offrir quelque chose à l'Eternel, mais celui-ci ne peut rien accepter de l'homme *comme tel*. «Prends», dit-il, «la chair et les pains sans levain, et pose-les *sur ce rocher-là*, et verse le bouillon» (verset 20). La seule offrande que Dieu puisse accepter, c'est Christ. S'il ne reçoit pas telle quelle l'offrande de Gédéon, il accepte ce qui représente Christ dans cette offrande. Cet homme de Dieu a une intelligence bien incomplète de la valeur des sacrifices que l'Eternel avait ordonnés aux fils d'Israël; «la chair bouillie», «le bouillon dans le pot», étaient des témoins de son ignorance, mais Dieu distingue la réalité que cette faible foi recouvre et accepte l'offrande, quand Gédéon la pose «sur le rocher». Le feu du jugement monte du rocher, consumant la chair et les pains sans levain. La preuve de l'intérêt que Dieu lui porte, est en figure le jugement tombé sur Christ.

Il faut encore que le serviteur apprenne à connaître la valeur de cette oeuvre pour lui-même. D'abord il est rempli de frayeur: «Ah! Seigneur Eternel, si c'est pour cela que j'ai vu l'ange de l'Eternel face à face», mais «l'Eternel lui dit: Paix te soit; ne crains point, tu ne mourras pas!» La conséquence du jugement de l'offrande consumée, c'est *la paix* pour Gédéon. Pour être un serviteur de Dieu, il faut avoir reçu pour soi-même la connaissance de l'oeuvre de Christ et la paix qui en résulte, l'assurance d'une paix accomplie en vertu de ce qui s'est passé, entre Dieu et Christ, la certitude de ce que Dieu, non pas de ce que Gédéon, pense du sacrifice. Telle est la base de tout service chrétien. (Hélas! comme les hommes l'ont oublié!) Car, ne possédant pas la paix pour nous-mêmes, comment pourrions-nous aller la proclamer à d'autres?

Le premier résultat de ce que Gédéon vient d'apprendre, n'est pas de le pousser dans le service (encore un fait complètement oublié par les chrétiens de nos jours), mais d'en faire un adorateur. «Et Gédéon bâtit là un autel à l'Eternel, et l'appela Jébovah-shalom (l'Eternel de paix)». Il faut, avant de servir, que le croyant soit entré comme adorateur en la présence de Dieu. La Parole illustre ce fait dans une multitude de cas, celui d'Abraham et de l'aveugle-né,

entre autres. Gédéon loue le Dieu de paix et peut désormais offrir sur l'autel de l'adorateur un sacrifice que Dieu accepte.

C'est alors seulement que Dieu l'appelle comme serviteur à rendre un témoignage public. *Après l'autel du culte, l'autel du témoignage.* Ce dernier commence par la maison paternelle. Il consiste à détruire «l'autel de Baal et l'idole qui est auprès», et à leur substituer l'autel du Dieu connu de Gédéon. Le devoir positif du témoin de Dieu est avant tout de jeter bas ses idoles. Pourquoi trouve-t-on parmi les chrétiens si peu de serviteurs véritables, marchant dans la puissance du témoignage pour Christ? C'est qu'ils n'ont pas les deux autels. Et pourquoi n'ont-ils pas le second? C'est qu'ils ne se sont pas munis de bois pour le sacrifice. *Ce bois, ce sont les idoles* (verset 26). Renversons-les, n'en laissons rien subsister; commençons dans le cercle étroit de la famille. Si nous ne le faisons pas, où sera notre témoignage? Le renversement des idoles est le secret de la puissance; l'Esprit de l'Eternel ne revêt Gédéon que lorsqu'il a accompli cet acte. Nous n'avons plus comme lui des Baals de pierre et des ashères de bois, mais nous avons bien d'autres idoles et, peu semblables à lui, nous les préférons à la puissance d'une marche fidèle avec Dieu. Gédéon obéit sans hésiter, sans compromis ni restriction. Pour lui, les idoles ne sont rien, comparées à ce Dieu qu'il connaît. Ce «fort et vaillant homme» n'avait aucun courage naturel. La crainte de l'ennemi (verset 11), la frayeur de Dieu (verset 23), la crainte de la maison de son père (verset 27), le caractérisent. Il fait son oeuvre de nuit, craignant de la faire de jour; il la fait, néanmoins, parce que Dieu le lui a commandé. Ce n'est qu'au matin que les gens de la ville s'en aperçoivent. Mais Dieu qui connaissait le caractère de Gédéon, ne lui avait pas dit: Fais cette oeuvre de jour. Nous aussi, faibles que nous sommes, détruisons nos idoles en silence, quand nul oeil ne nous voit. Ne proclamons pas la chose bien haut; accomplissons ce travail difficile avec crainte et tremblement, regardant à Dieu seul dans le silence de la nuit. Le monde s'apercevra bientôt que nous avons un nouvel autel qu'il ne connaît pas, et que l'ashère n'a de valeur pour nous que comme bois à brûler. Alors le monde qui nous avait supporté jusque-là, nous haïra. C'est l'autel du témoignage qui attire sur Gédéon l'animosité de tous. Haï, mais qu'importe? car il reçoit le nom de Jerubbaal (que Baal plaide), et devient, en présence de tous, le représentant personnel de l'inanité des choses qu'il adorait autrefois.

Le témoignage de Gédéon a pour effet de convaincre son père du néant de Baal. La foi du père est moindre que celle du fils. Gédéon détruit Baal, parce qu'il a connu Dieu; Joas reçoit Dieu, parce qu'il ne reconnaît plus Baal. C'est bien peu, mais c'est quelque chose.

Mes frères, sommes-nous devant le monde des témoins de la folie de tout ce qui l'intéresse? Si nous n'avons pas gardé l'autel de Baal, avons-nous peut-être négligé de détruire «l'ashère qui est à côté?» Le chemin de la puissance est celui de l'obéissance sans restriction à la parole de Dieu. A certains moments de nos vies, la puissance a caractérisé notre service, à d'autres elle nous a manqué. Demandons-nous alors si nous n'avons pas réédifié quelque idole détruite. Il n'est pas d'action publique pour le chrétien qui ne commence par la fidélité dans le petit cercle où il est appelé à vivre.

Gédéon éprouve d'abord l'inimitié de ceux qui portent le nom de peuple de Dieu, contenue toutefois pour le moment par la sincérité de son témoignage. Madian et Amalek (verset 33) ne l'entendent pas ainsi. Si, dans leur folie, les gens de la ville cherchent à faire obstacle à leur propre délivrance, le monde s'efforce d'étouffer ce réveil qui sortirait le peuple de Dieu de l'esclavage.

Jusqu'ici, Gédéon ne faisait qu'acte d'obéissance; maintenant, l'Esprit de l'Eternel le revêt. Son premier acte de puissance est de sonner de la trompette pour réunir les tribus à sa suite. *La force d'Israël est dans son rassemblement*; c'est ce que Satan et le monde craignent le plus.

Toutefois, Gédéon, malgré sa force, ne montre pas beaucoup de confiance en Dieu. Il demande des signes pour connaître si l'Eternel veut sauver le peuple par sa main. Tous les ordres de Dieu à Gédéon sont simples et clairs, mais lorsque Gédéon demande des signes à Dieu, tout devient obscur et compliqué. Nous avons de la peine à comprendre sa pensée. Je suppose que la toison représente Israël béni de Dieu, quand la sécheresse reste sur les nations, et vice versa, car, ayant éprouvé Dieu, Gédéon le soumet à une contre-épreuve. Pauvre foi, faible confiance en Lui! Mais le Dieu de grâce, sans se laisser rebuter, fait ce que son serviteur demande. Il veut délivrer son peuple, il veut par tous les moyens soutenir le faible coeur de son serviteur, afin de l'engager dans son service et d'en faire un instrument à sa gloire.

Chapitre 7: 1-14 : Caractères des témoins de Dieu en un temps de ruine

Nous avons vu, au chapitre 6, le serviteur préparé pour l'oeuvre à laquelle Dieu le destine, les versets que nous venons de lire nous montrent les caractères des témoins de Dieu en ces temps de ruine.

Aux jours de prospérité morale du livre de Josué, quand il s'agissait de combattre, tout Israël montait à la bataille, l'unité du peuple étant ainsi manifestée d'une manière frappante. Le premier combat d'Aï (Josué 7: 1-5), la seule exception à cette règle, eut pour résultat la défaite de ceux qui y prirent part. Au temps de la ruine, il en est autrement. Quand tout le peuple monte avec Gédéon, l'Eternel dit à ce dernier: «Le peuple qui est avec toi est *trop nombreux*, pour que je livre Madian en leur main», car il y avait un danger: c'est qu'Israël se *glorifiât* contre l'Eternel, disant: «Ma main m'a sauvé». Dans les jours du déclin, Dieu réprime tout particulièrement l'orgueil qui voudrait faire jouer à l'homme un rôle dans l'oeuvre qui n'appartient qu'à Lui. La chrétienté de nos jours se vante du nombre de ses adhérents, et croit y voir un facteur dans l'oeuvre de Dieu. Si Dieu produit quelque bien, elle se l'attribue en s'en glorifiant et, comme Laodicée, se vante de ses moyens: «Je suis riche, et je me suis enrichie, et je n'ai besoin de rien».

Le premier caractère du témoignage de Dieu au milieu de la ruine est donc qu'il est peu nombreux et sans apparence.

Voici le second caractère: «Quiconque est peureux et tremble, qu'il s'en retourne et s'éloigne de la montagne de Galaad». C'était ce que déjà Moïse avait commandé aux fils d'Israël: «Qui est l'homme qui a peur et dont le coeur faiblit? qu'il s'en aille et retourne en sa

maison, *de peur que le coeur de ses frères ne se fonde comme le sien*» (Deutéronome 20: 8). Les peureux et les craintifs, ce même passage (versets 5-7) nous l'enseigne, sont ceux qui ont *quelque chose à perdre*. Un serviteur de Dieu n'ayant rien à perdre dans ce monde, parce que l'excellence de Christ lui en fait mépriser les biens, est plein de courage pour son oeuvre. Hélas! le nombre des peureux est fort grand de nos jours, comme jadis lorsque «22.000 hommes du peuple s'en retournèrent, et qu'il en resta 10.000». Pour accomplir son oeuvre, Dieu veut des coeurs non partagés, n'ayant rien à perdre et ne s'effrayant de rien, et qui ne puissent exercer une influence délétère sur ceux qui se sont mis en route sans s'embarrasser des affaires de cette vie. Les 22.000 se trouvent au butin, mais sont incapables de l'effort. Des peureux peuvent profiter du témoignage, mais n'ont pas qualité pour le porter.

Les témoins ont un troisième caractère. Dieu les met à l'épreuve pour démontrer s'ils comprennent que *tout est perte* pour ceux qui ont à gagner la bataille. «Il fit descendre le peuple vers l'eau». Se mettront-ils à genoux pour boire, ou laperont-ils l'eau avec la langue, comme lape le chien? Les uns cherchent leur aise pour jouir abondamment des bénédictions que la Providence a mises sur leur chemin, les autres, n'ayant qu'un but, remporter la victoire, ne s'en laissent pas détourner, mais goûtent l'eau en passant, et n'y trouvent qu'un encouragement pour leur service. Il est dit du Seigneur: «Il boira du torrent dans le chemin» (Psaumes 110). Quand il buvait ainsi, sa face était, résolument tournée vers Jérusalem, lieu de son agonie et de sa mort (Luc 9: 51). Rien n'entrave l'action du chrétien dans le témoignage comme de jouir de ses aises, en se reposant sur les bénédictions terrestres que la providence de Dieu lui accorde, au lieu d'en jouir en passant. Le christianisme courant se courbe sur ses genoux pour boire, rendant peut-être grâce à Dieu, mais voyant dans les bénédictions terrestres l'objet et le but de sa piété, tandis que les témoins de Dieu n'en prennent que la quantité suffisante pour continuer leur chemin. Ces trois cents lapant l'eau comme le chien, buvant dans leur main en la portant à leur bouche, étaient non seulement les dévoués, mais les humbles. Ils avaient quelque similitude avec cette pauvre Syrophénicienne qui, comparée à un chien, répondait: «Oui, Seigneur», heureuse de ne dépendre que de la grâce (Marc 7: 28). Dieu veut des témoins dévoués, mais humbles.

Ces hommes prennent en mains les trompettes du peuple, symboles du témoignage, mais ils prennent aussi les vivres. Nous ne pouvons vaincre sans être nourris. Le peuple en était la preuve, sous le joug terrible de Madian qui ne laissait point de vivres en Israël.

Avant le combat, Gédéon lui-même est appelé à faire deux expériences personnelles qui le fortifient pour la victoire (versets 9-14). La première, c'est qu'il ne vaut pas mieux en lui-même que les 22.000 peureux. «Si tu crains d'y descendre», lui dit l'Eternel. Il aurait pu répondre: Je suis courageux, j'ai déjà sonné la trompette aux quatre vents, pour rassembler Israël à la bataille; mais, non, il accepte cette humiliante vérité. Alors Dieu le place en présence de l'ennemi, nombreux comme des sauterelles dans la vallée, et lui trace son portrait par la bouche d'un de ces hommes. Ce fort et vaillant homme est comparé à un pain d'orge, nourriture grossière et sans valeur. Voilà «l'épée de Gédéon!» Belle épée, en effet, pour

frapper cette multitude! Oui! mais l'épée de Gédéon est «l'épée de l'Eternel» (verset 20), et c'est ce qui fait sa puissance.

Gédéon apprend à se connaître, mais Dieu lui révèle en même temps l'état moral de cet ennemi qu'il est appelé à combattre. C'est *un ennemi vaincu*. «Dieu», dit le Madianite à son compagnon, «a livré Madian et tout le camp en sa main» (verset 14). Pussions-nous la comprendre davantage, cette vérité, en rapport avec nos trois ennemis, la chair, le monde et Satan. La chair est crucifiée, le monde est vaincu, Satan est jugé. Cela nous remplit de courage en leur présence. Gédéon réalise toutes ces choses et se prosterne.

Chapitre 7: 15-25 : En quoi consiste le témoignage

Le passage que nous venons de lire répond à cette question: En quoi consiste le témoignage de Dieu et que fait-il en un temps de ruine? Plein de joie et de confiance, Gédéon retourne au camp d'Israël. «Levez vous», dit-il, «car l'Eternel a livré le camp de Madian en votre main». Alors, divisant les 300 hommes en trois corps, il leur met à la main «des trompettes, des cruches vides et des torches dans les cruches». Ces trois objets sont les éléments du témoignage de Dieu dans la lutte avec Satan et le monde.

Nous trouvons en détail le rôle des trompettes, au chapitre 10 des Nombres (versets 1-10). Elles étaient la voix de Dieu pour communiquer au peuple sa pensée en quatre occasions importantes: elles lui donnaient le signal du rassemblement, le signal du départ pendant ses marches, le signal du combat, celui des fêtes solennelles ou du culte. Ce que représentait autrefois pour Israël le son des trompettes, nous le trouvons aujourd'hui d'une manière bien autrement précieuse dans la parole de Dieu. C'est par elle que Dieu nous parle; c'est elle qui règle et dirige le rassemblement, la marche, le combat, le culte des enfants de Dieu. Combien ces choses sont oubliées aujourd'hui! Ne semble-t-il pas à la majorité des enfants de Dieu, que tout le christianisme consiste à porter l'évangile aux inconvertis? Gédéon entendait autrement le témoignage de la foi. Il commence où Dieu commence (Nombres 10). «Il sonna de la trompette, et les Abiézerites furent rassemblés à sa suite» (6: 34). Il est le porteur de la voix divine pour *rassembler* Israël dispersé par la ruine. Mes frères, avons-nous aujourd'hui à coeur le rassemblement des enfants de Dieu? Prenons la parole de Dieu, faisons entendre sa voix aux oreilles des saints déshabitués de l'ouïr. Montrons aux chrétiens que leur rassemblement est le but de Dieu, le but de la croix de Christ, celui de l'activité de l'Esprit dans ce monde. Montrons-leur que c'est l'ennemi qui les a dispersés et que le grand obstacle à sa puissance, c'est le rassemblement des enfants de Dieu hors du monde, et nous aurons la joie d'avoir travaillé à ce que la Parole appelle «une chose bonne et une chose agréable!» (Psaumes 133: 1). La trompette sonnait aussi pour *la marche*. Celle-ci ne peut avoir d'autre règle que la parole de Dieu. Les divergences dans la marche des enfants de Dieu ont pour cause l'abandon de cette règle. Comment ne marcherions-nous pas «dans le même sentier», si nos coeurs à tous étaient également dépendants de cette Parole, règle infaillible de chacun de nos pas?

La trompette appelait au *combat*. Ici, nous arrivons à la scène de notre chapitre. Le témoignage de Dieu est inséparable du combat, car il ne consiste pas seulement dans le rassemblement et la marche, mais dans une position ouvertement prise vis-à-vis du monde ennemi de Dieu. Nous avons à proclamer hautement que nous sommes en lutte, sans compromis possible, avec le monde. Le combat a deux buts: nous mettre en possession de nos privilèges — c'est le sujet du livre de Josué — et délivrer le peuple de Dieu asservi à l'ennemi par son infidélité. C'est ainsi qu'il est envisagé dans le livre des Juges. En Josué, tout Israël doit monter à la conquête de Canaan; ici, la lutte est réservée à un certain nombre de témoins, champions de l'Eternel pour la délivrance du peuple captif.

La trompette sonnait pour les *fêtes solennelles*. La parole de Dieu seule définit et règle le culte. Nous ne faisons que mentionner ce sujet, qu'il n'est pas opportun de traiter ici.

Les cruches vides sont un second élément du témoignage. Elles faisaient, sans doute, partie des vases qui avaient contenu les vivres du peuple (verset 8). Vides maintenant, elles n'avaient aucune valeur, mais Gédéon, enseigné de Dieu, sut en faire usage à Sa gloire. Un passage de la Parole (2 Corinthiens 4: 1-10) fait directement allusion à cette scène. L'apôtre Paul y parle de la position qu'il prend comme témoin vis-à-vis du monde. Il a à « manifester la vérité », à porter « la lumière de l'évangile de la gloire du Christ » devant les hommes, puis il ajoute (verset 7): « Mais nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous ». Un vase de terre, telle est la « chair mortelle » du grand apôtre des gentils. Des cruches vides représentaient ce que Gédéon et ses guerriers étaient eux-mêmes. La leçon que leur chef venait d'apprendre au camp de Madian, les 300 devaient aussi la réaliser individuellement. Comme le vase de terre de Paul, ces cruches vides n'étaient propres qu'à être brisées. Quand Dieu suscite un témoignage, il ne se glorifie que par des instruments brisés. Il porte son évangile aux nations par un Saul renversé dans la poussière sur le chemin de Damas, et glorifie l'excellence de sa puissance en un Paul qu'il continue à briser jusqu'au bout: « Etant dans la tribulation de toute manière », dit l'apôtre, « mais non pas réduits à l'étroit; dans la perplexité, mais non pas sans ressource; persécutés, mais non pas abandonnés; abattus, mais ne périssant pas; portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus... »

A quoi servaient donc ces cruches vides? A contenir les torches, troisième et suprême élément du témoignage de Dieu; à porter dans leur sein ce trésor, la lumière de Dieu, afin que, comme dit l'apôtre, « la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps » (2 Corinthiens 4: 10). Si les trompettes représentent la parole de Dieu en témoignage, et les cruches nous-mêmes, qu'est-ce que les torches sinon la vie de Jésus, la lumière de Christ? Les deux premiers éléments ne servent qu'à produire le troisième au milieu des ténèbres. Les hommes de Gédéon sonnèrent des trompettes et brisèrent les cruches (7: 19), et la lumière resplendit tout autour d'eux. Il en est ainsi des témoins d'aujourd'hui: « Car nous qui vivons, nous sommes toujours livrés à la mort pour l'amour de Jésus »; c'est Dieu lui-même qui prend soin de briser les vases, « afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle » (2 Corinthiens 4: 11). Il n'est pas dit: la vie de *Christ*, mais celle de *Jésus*, la vie de cet homme qui

a traversé le monde en sainteté. Nous sommes appelés à représenter ici-bas *l'homme Jésus, tel qu'il y a vécu*, et c'est en cela que consiste notre témoignage.

Il n'y a pas un seul chrétien dans ce monde qui ne puisse être le porteur de ces trois éléments du témoignage de Dieu. Pourquoi donc s'en trouve-t-il si peu? C'est qu'ils ne font pas de ces éléments ce que Dieu veut qu'ils en fassent. Il faut sonner de la trompette, il faut que les cruches soient brisées, la lampe ne doit pas être mise sous le boisseau. Sommes-nous à l'aise ici-bas, avons-nous dans ce monde ce qu'il nous faut, sommes-nous aimés, respectés des hommes? N'avons-nous jamais fait quelque-une des expériences de l'apôtre, tribulations, perplexités, persécution, abatement? Ah! dans ce cas, nous sommes malheureux, car nous n'avons rien. Dieu ne nous a pas jugés dignes de porter quelques rayons de la lumière de Christ devant le monde. Bienheureux ceux qui sont brisés. «Bienheureux... bienheureux», disait le Seigneur; et il ajoutait: «Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux».

Les trois cents, se tenant chacun à sa place assignée autour du camp, criaient: «L'épée de l'Eternel et de Gédéon!» Le monde est mis en déroute par ce simple cri! Rendez témoignage à Christ, représentez-le d'une manière vivante, en ne tenant aucun compte de vous-mêmes, que l'épée à deux tranchants de l'Eternel soit votre arme: toute la puissance de Satan et du monde ne pourra vous résister. Occupés de leur tâche glorieuse, Gédéon, ni ses compagnons, n'étaient en danger d'aller s'asseoir sous les tentes de Madian que le jugement de Dieu allait renverser, car ils trouvaient leur sécurité et leur force, malgré leurs cruches brisées, avec les trompettes d'Israël et les torches éclatantes de Dieu.

Un fait encourageant, c'est que le témoignage appelle le témoignage. Les 300 sont employés de Dieu pour réunir le peuple. Les hommes d'Israël se rassemblèrent et poursuivirent Madian (verset 23), et tous les hommes d'Ephraïm se rassemblèrent (verset 24) et eurent part à la poursuite et au butin de l'ennemi. Nous verrons cela, si nous sommes fidèles. Soyons des témoins de Christ, et nous réveillerons le zèle de ceux qui lui appartiennent. Puisse-t-elle se lever bientôt l'heure où Jésus, quand il viendra, trouvera non pas trois cents, mais un peuple entier de témoins qui ont combattu, tenu ferme et vaincu pour lui!

Chapitre 8: 1-23 : Difficultés et pièges dans le service

Du moment que nous marchons avec Dieu et portons son témoignage, nous pouvons être assurés de trouver toute sorte de difficultés sur notre chemin. Au chapitre précédent, Gédéon et ses 300 compagnons en ont rencontré quelques-unes. Leur combat n'allait pas sans souffrances. Il leur fallait renoncer aux joies, aux aises, ne goûter des rafraîchissements de la route que tout juste ce qu'il fallait pour atteindre le but. Le chapitre 8 nous présente d'autres échantillons de leurs souffrances. Les hommes d'Ephraïm contestent contre Gédéon. Au temps de Debora, ils avaient été à la place d'honneur (5: 14), mais ils avaient décliné dès lors et Gédéon, dirigé de Dieu, ne les avait pas appelés; ils étaient tombés au second rang. Cette distinction les rend jaloux de ce que Dieu avait confié à leurs compagnons, jaloux de l'énergie

de la foi et de ses résultats chez les autres. «Que *nous* as-tu fait?» (verset 1). Ephraïm, préoccupé de son importance, pense à lui-même au lieu de penser à Dieu. Telle est la source de bien des contestations entre frères, luttés mille fois plus pénibles et délicates que nos combats avec le monde. Il est précieux de voir l'homme de Dieu, agissant dans la puissance de l'Esprit, traverser cette difficulté. Le livre des Juges nous offre trois exemples de contestations entre frères, le cas de Gédéon, celui de Jephthé et celui des onze tribus contre Benjamin. Ici, le mal fut conjuré et la brèche évitée. Plus tard, il n'en fut pas ainsi. Lorsque des altercations surgissent entre frères, quelle est la ressource? Rester dans une parfaite humilité. Nous avons vu Gédéon l'apprendre à l'école de Dieu, dans les chapitres précédents, aussi ne lui est-il pas difficile de le réaliser ici. Dieu avait pris soin de lui faire comprendre que sa vaillance et sa force ne lui appartenaient pas en propre, et que l'épée de Gédéon n'avait pas en elle-même plus de valeur qu'un pain d'orge. Aussi, en présence d'Ephraïm, le serviteur de l'Eternel employé pour cette grande délivrance, se garde bien de parler de lui. Il s'occupe de ce que Dieu a fait par la main de ses frères. «Qu'ai-je fait», dit-il, «en comparaison de vous? Les grappillages d'Ephraïm ne sont-ils pas meilleurs que la vengeance d'Abiézer?» Il s'attribue la dernière place et reconnaît l'activité pour Dieu dont ils avaient été honorés malgré tout. Une grande difficulté est apaisée par l'humilité du serviteur de Dieu. Agissons de même. Quand nous parlons de nos frères, énumérons, non point leurs défauts, mais les choses que Dieu a produites en eux. Ne puis-je admirer Christ dans mon frère, quand je vois Dieu aux prises avec lui pour le briser et faire ressortir coûte que coûte le caractère de Christ? Rien n'apaise les contestations comme de voir Christ chez les autres; c'est le produit d'un état normal des enfants de Dieu.

Gédéon et ses compagnons rencontrent une seconde difficulté, plus cuisante encore que ces contestations. Ils allaient «fatigués, mais poursuivant toujours», éprouvant dans leurs corps cette destruction journalière qui est la part des croyants dans leur témoignage, mais poursuivant à tout prix pour atteindre le but (2 Corinthiens 4: 16; Philippiens 3: 12). Ils arrivent devant Succoth, ville d'Israël qui appartenait à la tribu de Gad. Succoth les rejette, refuse même de leur donner du pain. Il y avait donc au milieu du peuple de Dieu, une ville entière qui, portant le nom d'Israël, avait rompu toute solidarité avec les témoins de l'Eternel! «La paume de Zébakh et celle de Tsalmunna», répondent-ils, «sont-elles déjà en ta main, que nous donnions du pain à ton armée?» Ils avaient confiance en l'ennemi et ne voulaient pas se compromettre en prenant parti pour Israël. Le nombre est grand aujourd'hui, de ceux qui portent le nom de Christ tout en cherchant l'alliance et l'amitié du monde, qui, par crainte de se compromettre, font cause commune avec nos ennemis, et mettraient plutôt des obstacles sur le chemin des croyants pour les empêcher de vaincre. Ne nous en étonnons pas; qu'une juste indignation ne nous arrête pas en chemin pour châtier cet esprit. Il faut que nos coeurs, comme celui de Gédéon, soient tout entiers au combat. L'homme de Dieu poursuit sa marche; l'infamie de Penuel ne l'arrête pas plus que l'infamie de Succoth. Chaque chose a son temps pour le témoin de Dieu. Satan cherche à les mêler pour nous créer des obstacles. Il ne faut pas que Zébakh et Tsalmunna nous échappent; le jugement des villes rebelles s'exécutera plus

tard. Au retour, l'homme de Dieu exerce la discipline dans l'assemblée d'Israël et «retranche le méchant», car il serait déshonorant pour Dieu de tolérer le mal dans l'Assemblée.

Ai-je assez fait remarquer, dans toute cette histoire, l'alliance en Gédéon de ces deux caractères, l'humilité et l'énergie de la foi, l'énergie pour rassembler et purifier le peuple, pour combattre et poursuivre l'ennemi, l'humilité qui nous ôte toute confiance en nous-mêmes et nous fait chercher toute notre force en l'Eternel. Et cependant, c'est du côté où il semblait avoir le moins besoin de vigilance, que l'ennemi va lui dresser un piège et amener finalement la ruine morale de l'homme éminent qui conduisait Israël!

Les rois vaincus n'épargnent pas à Gédéon les paroles de louange (versets 18-21), d'autant plus dangereuses qu'elles semblaient n'avoir aucun motif intéressé. Il leur demande: «Comment étaient les hommes que vous avez tués à Thabor? Et ils dirent: Comme toi, tels ils étaient; chacun d'eux *comme la figure d'un fils de roi*».

Défions-nous des flatteries du monde. Le simple bon sens chrétien devrait nous dire que le monde nous flatte pour nous affaiblir et nous ôter les armes avec lesquelles nous le combattons. On ne voit pas que cette parole ait détourné Gédéon du chemin de Dieu, mais il me semble qu'il perd la notion réelle de la puissance de l'adversaire, et la méprise au lieu de la craindre. Il n'en fut pas ainsi de Josué, lorsqu'il fit prisonniers les cinq rois (Josué 10: 22-27). Loin de diminuer aux yeux des hommes d'Israël la force de l'ennemi, il leur dit: «Approchez-vous, mettez vos pieds sur les cous de ces rois, puis il ajoute «Ne craignez point et ne soyez pas effrayés fortifiez-vous et soyez fermes», tant il a conscience à la fois de la puissance du monde et de la force de l'Eternel. Deux choses nous conviennent, quand nous sommes aux prises avec l'ennemi: la crainte et le tremblement quant à nous-mêmes; une parfaite assurance quant à Dieu, excluant toute frayeur, car nous savons que Satan et le monde sont des ennemis vaincus. Gédéon réalise imparfaitement ces choses. Il confie à son fils Jéther le soin de tuer ces deux rois. «Mais le jeune garçon ne tirait pas son épée, parce qu'il *avait peur*». Au chapitre 7, l'Eternel avait éliminé ceux qui avaient peur et les avait retirés du combat; ici, Gédéon, confiant à un enfant la destruction d'un ennemi qu'il méprise, n'est pas en communion avec les voies divines. Dieu n'appelle pas des enfants dans la foi à faire publiquement des actions d'éclat; car l'enfant va à l'école et non pas à la guerre.

Alors ces rois lui disent: «Lève-toi, et jette-toi sur nous; car *tel qu'est l'homme, telle est sa force*». Nouvelle flatterie contre laquelle Gédéon aurait dû protester, car il avait appris une toute autre leçon à l'école de Dieu. Sa force, en effet, était exactement l'opposé de ce qu'était l'homme. Ne le savait-il pas, quand l'ange de l'Eternel lui avait dit: «Va avec cette force que tu as», à lui, le plus petit dans la maison de son père? Ne l'avait-il pas réalisé dans la nuit solennelle où Dieu lui avait révélé qu'un pain d'orge allait renverser toutes les tentes de Madian? Gédéon, en de meilleurs jours, n'aurait pas accepté cette flatterie, ni laissé l'adversaire planter dans son coeur un germe de confiance en lui-même.

Mais le voici aux prises avec une nouvelle embûche (versets 22, 23). Ce n'est plus la flatterie du monde, mais la flatterie du peuple de Dieu. «Les hommes d'Israël dirent à Gédéon:

Domine sur nous, et toi et ton fils, et le fils de ton fils; car *tu* nous as sauvés de la main de Madian». Ils mettent leur conducteur à la place de l'Eternel et lui offrent le sceptre: «Domine sur nous». Nul n'est plus prompt à établir des clergés que le peuple de Dieu. Ce n'est pas seulement la plaie de la chrétienté, c'est aussi la tendance innée au coeur naturel des croyants. L'heureux effet d'un ministère nous induit à faire du «serviteur» un «ministre» au sens humain, perdant ainsi Dieu de vue. Grâce à Dieu, la foi de Gédéon échappe à ce danger. Il dit résolument: «Je ne dominerai point sur vous, et mon fils ne dominera point sur vous; *l'Eternel dominera sur vous*». Le but de son ministère, c'est que Dieu ait la prééminence et ne perde rien de son autorité sur son peuple.

Chapitre 8: 24-35 : L'éphod de Gédéon

Jusqu'ici Gédéon avait été merveilleusement gardé au milieu des dangers et des pièges. Son coeur est encore plein de bonnes intentions, mais un venin subtil y a fait quelques secrets dégâts, et nous assistons à la ruine de la carrière du juge, comme nous avons assisté jadis à la ruine du peuple.

«Et Gédéon leur dit: Je vous ferai une demande: Donnez-moi chacun de vous les anneaux de son butin», requête que le peuple accorde volontiers. Gédéon ne convoitait pas ces choses comme Hacan, lorsqu'il attira le jugement sur Israël. Son coeur est noble et désintéressé. Il désire faire de cet or un bon usage. Autrefois, Aaron l'avait réclamé pour en faire le veau d'or. Jerubbaal avait renversé les idoles et ne cherche nullement à les rétablir, mais gagné quelque peu par le sentiment de son importance, il désire ériger à Ophra, dans sa ville natale, un mémorial de sa victoire. Ce mémorial sera *un éphod*, un objet d'ordonnance divine. L'éphod faisait partie des vêtements portés par le sacrificateur, quand il représentait le peuple devant Dieu. Objet magnifique, en vérité, mais n'ayant aucune valeur aux yeux de l'Eternel sans le souverain sacrificateur qui le portait. Hélas! *tout Israël* considère l'éphod comme un moyen de s'approcher de Dieu et vient se prosterner devant lui. Gédéon lui-même et sa maison tombent dans le piège.

La chrétienté non plus n'est pas étrangère aux éphods. Nombreuses sont les choses d'ordonnance divine qu'elle sépare de Christ, et par lesquelles elle estime s'approcher de Dieu. L'Eglise, le ministère, le baptême, la cène, et même la prière, séparés de leur source, deviennent des éphods devant lesquels le peuple se prosterne. La forme prend la place de Dieu et les âmes retombent par elle dans l'idolâtrie. Eh! ne fait-on pas une idole même d'un Christ en croix! Le serpent d'airain avait été conservé et le peuple en avait fait un faux dieu. Comme le fidèle Ezéchias, le vrai témoin d'aujourd'hui ne peut supporter cela. Le roi brisa cette idole et l'appela Nébushtan, c'est-à-dire *morceau d'airain* (2 Rois 18: 4).

Quel fait humiliant, que des conducteurs du peuple soient les instruments pour le ramener à l'idolâtrie! Souvent, après un heureux début, le coeur, se laissant gagner par les flatteries du monde, éprouve le désir d'y jouer un rôle et d'en être reconnu. On s'érige un monument qui ne fait qu'ajouter des matériaux à la ruine. On fait d'Ophra le centre du peuple, parce qu'on s'y trouve, et de l'éphod le centre d'Ophra, et l'on déplace ainsi le sanctuaire divin

de Silo, le vrai centre de rassemblement du peuple. Gédéon n'était point un homme orgueilleux, mais son coeur abusé n'était plus intègre devant Dieu. Il habite sa maison (verset 29), et se repose de ses glorieux travaux. Une famille nombreuse l'entoure, mais il élève un serpent qui consommera la ruine finale de sa race. A peine a-t-il fermé les yeux, qu'Israël retourne à la vraie idolâtrie et s'établit Baal-Berith pour dieu (verset 33), faisant du démon lui-même, le chef et «Seigneur de l'alliance».

Mais il est une chose consolante au milieu de la ruine, et le chapitre 9 va nous le prouver: Dieu ne reste jamais sans témoignage ici-bas. Soyons donc ses témoins, en retenant cette parole de Gédéon au peuple: «L'Eternel dominera sur vous».

Chapitre 9 : Abimélec, ou l'usurpation de l'autorité

Ce chapitre nous fait entrer dans une phase si attristante du déclin qu'elle semble, au premier abord, ne plus contenir même un lieu de refuge pour la foi. Nous avons vu, au chapitre 8, l'assemblée d'Israël qui désire conférer l'autorité à son conducteur; ici, un loup usurpe la place du Berger et s'empare du troupeau pour le dévorer. C'est l'autorité arbitraire du méchant esclave qui se met à battre, en l'absence du maître, ceux qui sont esclaves avec lui, et qui mange et boit avec les ivrognes (Matthieu 24: 48, 49). Cela rappelle, en un mot, le principe du clergé dans la maison de Dieu et ses funestes envahissements. Le misérable Abimélec n'est point un juge il cherche une position plus élevée encore il se fait proclamer roi (verset 6) et prend, au milieu du peuple le titre des gouverneurs des nations. Se posant ouvertement en dominateur (verset 2), il agit à l'opposé d'un juge suscité de Dieu (cf. 8: 23). Pour usurper cette place, il met en jeu des ressorts purement humains. A Sichem, par les frères de sa mère, concubine de Gédéon, il séduit les hommes de Sichem au nom de la fraternité. Ceux-ci prennent confiance en ce traître; leur état moral est si bas, qu'ils oublient jusqu'au lien qui les unit à tout Israël et disent d'Abimélec: «Il est *notre* frère». La fraternité a perdu pour eux son vrai sens et n'est plus qu'un nom destiné à caractériser un parti.

L'influence de cet homme s'appuie sur le trésor tiré de la maison des faux dieux. L'usurpateur fait appel à la bourse du peuple et ne méprise pas l'origine impure de ses biens. Cet argent sert à faire l'oeuvre du diable. Le trésor de Baal a remplacé la force de l'Eternel et fournit à l'usurpateur le moyen de persécuter et de retrancher la postérité de la foi, la famille de Dieu (verset 5). Un seul, Jotham, le plus jeune de tous les fils de Gédéon, être sans conséquence, s'échappe et réussit à se cacher.

Abimélec a gain de cause; le mauvais esprit triomphe, mais ne sera jamais un esprit de paix entre les hommes. Déchirures intestines, perfidies, luttes d'influence, vendanges qui produisent la joie de l'ivresse, ivresse qui profère des malédictions, ambition de Gaal, conseils d'Ebed, astuce de Zebul, violence d'Abimélec, voilà ce qui s'agite dans le camp d'Israël, quand le témoignage de Dieu l'a quitté. C'est une scène de deuil, de carnage et de haine. Mais l'Eternel, dans sa grâce, jette un rayon de lumière au milieu de ces ténèbres. *Il ne se laisse pas sans témoignage*. Nous pouvons le répéter avec confiance en traversant des temps difficiles. Et quand il ne resterait plus, comme ici, qu'un seul témoin pour Dieu dans ce monde, soyons

ce seul témoin, ce Jotham méprisé, le dernier de tous, mais qui tient ferme pour Dieu. Préservé par la bonté providentielle de l'Eternel, il «se tient sur le sommet de la montagne de Garizim» (verset 7). Moïse avait ordonné jadis que six tribus se tinsent sur le mont Ebal pour maudire, et six pour bénir sur Garizim. Josué, lorsque le peuple fut entré en Canaan, s'était souvenu de cette ordonnance, mais dès lors le peuple avait moralement choisi Ebal, l'endroit de la malédiction. Jotham a choisi Garizim, l'endroit de la bénédiction, et *s'y tient seul*. Il est le témoin de Dieu vis-à-vis d'un peuple tout entier. Elevant sa voix, il prononce son apologue à leurs oreilles, et proclamé la bénédiction de la foi et les suites de l'infidélité du peuple. Jotham est, dans sa personne, le représentant des bénédictions du vrai Israël de Dieu, lui, faible et persécuté, mais qui pouvait jouir de la faveur de Dieu et lui rendre témoignage, en portant du fruit à sa gloire.

Dans son récit, trois arbres refusent d'aller s'agiter pour les autres arbres. Ils représentent, selon la Parole, les divers caractères d'Israël sous la bénédiction de l'Eternel. L'*olivier* dit: «Laisserais-je ma graisse, par laquelle on honore par moi Dieu et les hommes, et irais-je m'agiter pour les arbres?» (verset 9). L'huile correspond à l'onction et à la puissance de l'Esprit Saint par laquelle Dieu et les hommes sont honorés. L'Israël de Dieu ne pouvait réaliser cette puissance spirituelle qu'en se séparant entièrement des nations et de leurs principes. Ces dernières établissaient des rois sur elles (1 Samuel 8: 5), tandis que l'Eternel était le seul dominateur du peuple fidèle. Le *figuier* dit: «Laisserais-je ma douceur et mon bon fruit, et irais-je m'agiter pour les arbres?» (verset 11) car Israël ne pouvait porter du fruit que dans la séparation des nations. La *vigne* dit: «Laisserais-je mon moût, qui réjouit Dieu et les hommes, et irais-je m'agiter pour les arbres?» (verset 13). Le moût, c'est la joie qui se trouve dans la communion mutuelle des hommes avec Dieu. Cette jouissance, la plus haute qui se pût désirer, était perdue quand Israël s'accommodait à l'esprit et aux moeurs des nations.

Quelle leçon pour nous, bien-aimés! Le monde, pour l'Eglise, correspond aux nations d'autrefois. Si nous obéissons à ses appels, nous abandonnons notre huile, notre fruit, notre moût, c'est-à-dire notre puissance spirituelle, les oeuvres que Dieu nous a préparées, et la joie de la communion. Oh! puissions-nous répondre à toutes les invitations du monde: Laisserais-je ce qui fait mon bonheur et ma force, pour des agitations stériles, ou pour satisfaire les convoitises et les ambitions du coeur des hommes? Jotham apprécie, comme son père Gédéon (8: 23), ces trésors de l'Israël de Dieu, et il se met à part sur Garizim. Il garde sa position bénie; en présence de tout ce peuple apostat, il est le vrai, le dernier rejeton de la foi, le seul témoin de Dieu. Quel honneur pour le jeune et faible fils de Jerubbaal! Repoussé de tous, son sort est le seul digne d'envie, car seul il glorifie Dieu dans ce triste monde. Soyons comme lui, séparés du mal. Nous y goûterons tous les produits des arbres de Dieu. Celui qui a joui de ces choses s'écrie: Les laisserais-je?

Le moment arrive où Jotham, ayant montré au peuple sa folie et prédit son jugement, s'échappe et s'enfuit (verset 21). Il quitte l'assemblée d'Israël et l'abandonne au châtement qui déjà se tient à la porte. Jotham alla à Beër et y habita. «C'est là le puits au sujet duquel l'Eternel dit à Moïse: Assemble le peuple, et je leur donnerai de l'eau», et que célébra le cantique

d'Israël (Nombres 21: 16-18). C'est ainsi qu'au milieu de la chrétienté déjà mûre pour le jugement, les témoins fidèles se retirent à Beër, lieu du vrai rassemblement et des sources d'eau vive, lieu des cantiques et des louanges.

Chapitre 10: 1-5 : Thola et Jaïr

Le commencement de ce chapitre nous présente brièvement l'histoire de deux juges d'Israël, Thola et Jaïr. Tous deux étaient des hommes éminents. Le premier par sa race, car la Genèse fait mention de ses ancêtres parmi les fils d'Israël qui descendirent en Egypte, et nomme Thola et Pua entre les fils d'Issacar (cf. 1 Chroniques 7: 1). Le second brillait par ses richesses, le nombre de ses fils, sa prospérité (cf. 5: 10), ses villes. Mais, chose remarquable, rien d'autre n'est ajouté. Leur règne a une durée peu commune, Dieu les emploie, qualifiant même Thola de sauveur d'Israël, mais il ne se glorifie pas par eux d'une manière spéciale. Cela nous rappelle un passage en 1 Corinthiens 1: «Pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles... Mais Dieu a choisi les choses folles du monde pour couvrir de honte les hommes sages; et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour couvrir de honte les choses fortes; et Dieu a choisi les choses viles du monde, et celles qui sont méprisées, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont; en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu». Dieu emploie de préférence des vases faibles, et c'est pourquoi tant de juges portent, d'une manière ou de l'autre, un cachet de faiblesse. D'autre part, toute la valeur des instruments de Dieu consiste à présenter le caractère de Christ. Un homme puissant, noble ou riche, reproduit difficilement les traits de Celui qui fut ici-bas faible, humilié et pauvre, pour nous apporter la grâce de Dieu. Ils n'étaient ni des Thola, ni des Jaïr, ces juges qui les précédèrent, exemples d'humilité et d'oubli de soi, estimant les autres supérieurs à eux-mêmes, eux qui, n'ayant rien à perdre, firent preuve d'une énergie spirituelle que rien ne put arrêter, et dont la faiblesse remporta la victoire.

Chapitre 10: 6-18 : Nouveau réveil d'Israël

Les temps paisibles de Thola et de Jaïr n'empêchent pas le peuple de tomber de plus en plus bas. Le déclin grandit, le mal s'accroît. «Les fils d'Israël firent de nouveau ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, et ils servirent les Baals, et les Ashtoreths, et les dieux de Syrie, et les dieux de Sidon, et les dieux de Moab, et les dieux des fils d'Ammon, et les dieux des Philistins; et ils abandonnèrent l'Eternel et ne le servirent pas» (verset 6). Jamais on ne vit autant de faux dieux réunis en Israël. L'idolâtrie la plus complète caractérise le peuple. Ammon est suscité comme verge de l'Eternel et écrase Galaad pendant dix-huit ans. L'ennemi passe le Jourdain pour en faire autant à Juda et à Benjamin. Alors, sous la pression des circonstances, la grâce opère une oeuvre dans la *conscience* du peuple. Fait remarquable, à mesure que l'apostasie s'élève à son développement final, les réveils vont s'approfondissant, dans les consciences. Je ne dis pas s'élargissant. Rappelons-nous seulement le cantique de Debora, qui remet en pleine lumière tous les *privileges* du peuple de Dieu. Mais alors Israël sentait peu sa *responsabilité*, la conscience du peuple était moins atteinte, le jugement de soi-même moins marqué. Nous trouvons ici, pour la première fois, la lumière divine pénétrant dans la

conscience du peuple, *pour l'amener à se juger profondément* (cf. 6: 7-10). «Nous avons péché contre toi», disent-ils, «car nous avons abandonné notre Dieu, et nous avons servi les Baals» (verset 10). Alors Dieu leur rappelle ses grâces et ses délivrances d'autrefois, et de la main de combien de nations il les avait sauvés, puis il ajoute: «Mais vous, vous m'avez abandonné, et vous avez servi d'autres dieux». Enfonçant comme une flèche dans leur conscience la parole que leur détresse leur avait fait prononcer, il termine par ces mots: «C'est pourquoi, je ne vous sauverai plus» (verset 13). Israël ne peut être restauré comme ensemble. C'est aussi l'histoire de l'Eglise.

A l'ouïe de ces paroles, les fils d'Israël font un nouveau pas dans le chemin salutaire où l'Esprit de Dieu les conduit. «Nous avons péché; fais-nous selon tout ce qui sera bon à tes yeux». Confessant leur péché, passant condamnation sur eux-mêmes, et reconnaissant la justice du jugement de Dieu, ils ajoutent: «Seulement, nous te prions, délivre-nous ce jour-ci» (verset 16). Ils font appel à la grâce. Restera-t-elle sourde à leur cri? Impossible! La repentance les conduit à connaître l'Eternel mieux qu'ils ne l'avaient jamais connu.

Cette restauration ne serait pas réelle, si elle ne portait des fruits. «Et ils ôtèrent du milieu d'eux les dieux étrangers et servirent l'Eternel» (verset 16); se tournant des idoles vers Dieu, ils servent le Dieu vivant et vrai. Alors l'Eternel leur ouvre les trésors de pitié de son coeur.

Dieu veuille que, dans nos tristes jours, ce soit le caractère du réveil. Il est bon que les âmes connaissent leurs privilèges et leur position céleste, mais il est nécessaire qu'un travail profond de conscience accompagne le réveil, pour que les chrétiens portent des fruits de sainteté réelle, d'humble dévouement, de consécration complète et sans bruit, qui ne se mette pas en avant pour parler d'elle-même, mais abandonne ses idoles pour servir le Seigneur.

Quelque béni que soit ce jour de réveil, une chose lui manque cruellement, la connaissance des vérités fondamentales que Dieu avait confiées à son peuple. «Et le peuple, les princes de Galaad, se dirent l'un à l'autre: *Quel est l'homme* qui commencera à faire la guerre contre les fils d'Ammon? *Il sera chef de tous les habitants de Galaad*» (verset 18). La conscience de l'unité du peuple est absente; Galaad fait bande à part. L'autorité et la direction de l'Esprit de Dieu sont peu connus, car ils disent: «Quel est l'homme?» Ils n'ont qu'un pas à faire pour le choisir eux-mêmes; ce pas, ils le font aux versets 4-11 du chapitre suivant. Ce n'est pas que Jephthé n'ait été suscité de Dieu, mais Galaad joue un rôle dans ce choix. Qu'il y a loin de là à l'appel de Gédéon, et combien cette immixtion de l'homme est tristement caractéristique des derniers temps du déclin!

Chapitre 11 : Jephthé et sa fille

Les versets 1-11 introduisent celui qu'il plaît à Dieu d'employer comme libérateur. Il porte quelque marque de cette infirmité constatée si souvent au cours de ce livre. Jephthé, le Galaadite, était «un fort et vaillant homme», mais d'origine impure; «fils d'une prostituée», il avait lieu de rougir en pensant à sa mère. Cependant Dieu se sert de lui; bien plus, il nous présente par son moyen quelques-uns des caractères de Christ. Rappelons-nous que l'histoire

des croyants n'a de valeur que si elle reproduit un trait ou l'autre de l'image du Sauveur. L'histoire de Jephthé nous embarrasse et nous offre peu d'édification, si nous n'y cherchons pas ce qui manifeste le caractère de Dieu. Sans doute, si la Parole nous montre, d'une part, l'homme naturel, entièrement éloigné de Dieu, elle nous décrit aussi toutes les faiblesses et les misères d'hommes de foi tels que Jephthé; mais Dieu nous donne plus que cela dans leur histoire, il nous présente Christ. Voilà ce qui les rend si intéressants pour nous. Nous découvrons aisément les défauts de nos frères; mais nous devrions nous intéresser davantage à la manière dont Dieu les pétrit et les façonne, pour susciter, malgré tout, des témoins à Christ. Jephthé, dont l'origine a quelque analogie avec celle d'Abimélec, est le contraste absolu de cet homme impie. Abimélec cherche dès le début à s'élever et usurpe la place de la famille légitime de Gédéon. Jephthé, abstraction faite de son origine, l'ainé de la famille, est repoussé par ses frères: «Tu n'auras point d'héritage dans la maison de notre père; car toi, tu es fils d'une autre femme» (verset 2). Cela ne rappelle-t-il pas la parole: «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous?» «Et Jephthé s'enfuit de devant ses frères, et habita dans le pays de Tob» (verset 3). Jephthé se laisse dépouiller, s'abaisse au lieu de tenir tête aux méchants, abandonne tous ses droits, et s'en va dans un pays étranger. Mais Dieu sait le retrouver et le ramener sur la scène. Le moment arrive où ceux qui avaient chassé leur libérateur sont obligés de se jeter en suppliants à ses pieds. «N'est-ce pas vous», dit Jephthé aux anciens de Galaad, «qui m'avez haï et qui m'avez chassé de la maison de mon père?» (verset 7). Ce même sauveur qu'ils ont bafoué, ils sont obligés, comme jadis les frères de Joseph, de le reconnaître dans le pays éloigné, et faisant appel à lui dans leur détresse, ils lui demandent de devenir leur chef. Jephthé ne consent pas à prendre ce titre avant la victoire (verset 9). Il en sera de même de Christ, reconnu publiquement chef d'Israël par son triomphe sur leurs ennemis. Il est beau de voir dans cet homme, méprisé du monde, mais supportant son mépris, ce faible tableau du Messie, car on peut dire que c'est en représentant Christ qu'il fut estimé digne de conduire le peuple de Dieu.

Les fils d'Ammon étaient, en ce temps-là, ennemis jurés d'Israël. Les pires adversaires du peuple de Dieu descendent toujours des croyants selon la chair. Madian, que combat Gédéon, provient d'Ismaël, semence d'Abraham selon la chair; Moab et les fils d'Ammon sont sortis de Lot, Edom est le fils charnel d'Isaac. Il y en a d'autres, sans doute, tels que Jabin sous Barak, et les Philistins sous Samson, mais nous disons que nos ennemis les plus acharnés sont issus de nos manquements ou de notre chair. Ce qui s'oppose le plus au témoignage et à la vie spirituelle de l'Eglise, c'est l'amer produit de son infidélité, se réclamant du nom de Christ, mais dont l'existence idolâtre, étrangère à la vie divine, dont l'inimitié et les ruses, resteront jusqu'au bout l'humiliation, le châtement et le piège du peuple de Dieu.

Les fils d'Ammon, profitant de l'état d'abaissement d'Israël pour s'élever contre lui, cherchent à le dépouiller du territoire qui lui appartient, de ses privilèges, et à se les approprier. Qu'avait donc profité au peuple son agenouillement devant les idoles d'Ammon? Il était tombé sous le jugement de Dieu et entre les mains des ennemis de l'Eternel. Si nous nous plaçons avec le monde, il nous dépouille, nous fait perdre la réalité de nos privilèges et

s'en empare. Une terrible confusion en résulte. Le monde nous dit alors: J'ai autant de droits, je suis aussi bon chrétien que vous, car vous montrez la même activité que moi pour les choses de cette terre. «Israël a pris mon pays... Maintenant, rends-moi ces contrées en paix» (verset 13). Telle est la conséquence de notre propre infidélité.

Dans ces circonstances, un réveil produit des effets remarquables. Jephthé ne nie pas l'état d'abaissement du peuple, mais, parlant aux fils d'Ammon, il remonte à l'origine des bénédictions d'Israël (versets 15-27). Loin de s'accommoder à cet état de choses, en acceptant le joug d'Ammon qui avait pesé pendant dix-huit ans sur le peuple, il se fonde sur les bénédictions premières d'Israël, au jour où ils sortirent d'Égypte pour entrer en Canaan. Il maintient les bénédictions sur lesquelles le peuple était établi. Nous marcherons, dit-il, selon les principes que Dieu nous a donnés au début et qui restent nôtres à toujours. Il voit le peuple, la famille de Dieu, tel que Dieu l'a reconnue au commencement, et dit: Notre combat n'est pas avec les fils d'Ammon, mais avec les Amoréens. Il en est de même pour l'Église. Sa lutte est avec les puissances spirituelles dans les lieux célestes (Ephésiens 6), comme celle d'Israël avec les Cananéens. Nous ne sommes pas aux prises avec les mélanges religieux sortis de la chair, sinon pour ne les reconnaître ni comme amis, ni comme ennemis, et pour ne les combattre que s'ils nous y obligent. Notre parole doit être celle de Jephthé: Nous garderons le pays que l'Éternel nous a donné (verset 24).

Jephthé ayant parlé de la sorte, une bénédiction nouvelle lui fut octroyée: «L'Esprit de l'Éternel fut sur lui» (verset 28). La puissance de Dieu se trouvait dans le chemin qu'il suivait. Ne pas nous conformer à la ruine, comme si Dieu pouvait l'accepter, et agir sur les principes que Dieu nous a confiés au commencement, tel est le chemin de la puissance, alors même que nous serions réduits à deux ou trois rassemblés à son nom.

«L'Esprit de l'Éternel fut sur Jephthé». Hélas! comme cela nous arrive souvent, la chair se montre aussi chez lui. Il ne se contente pas de la grâce et de la puissance divines. Ignorant le vrai caractère de Dieu, «il voue un vœu à l'Éternel» (verset 30). Il fait un arrangement avec Dieu, sur le pied d'une convention réciproque, et se liant devant lui sur un principe de loi, retombe dans la faute d'Israël au désert de Sinaï: «Si tu livres en ma main les fils d'Ammon, il arrivera que ce qui sortira des portes de ma maison à ma rencontre, lorsque je reviendrai en paix des fils d'Ammon, sera à l'Éternel, et je l'offrirai en holocauste» (verset 31).

Dieu, laissant Jephthé à la responsabilité et aux conséquences de son vœu, ne proteste pas, ni n'entre dans cet accord. Le ciel semble fermé à la voix du conducteur d'Israël. Cependant, l'Esprit de l'Éternel lui fait remporter la victoire.

Jephthé rentre à Mitspa dans sa maison, et voici, sa fille sort à sa rencontre avec des tambourins et des danses. «Elle était seule, unique» (verset 34). Ces mots nous rappellent plus d'un passage de l'Écriture. Dieu dit à Abraham: «Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac» (Genèse 22: 2). Mais Abraham sacrifie son fils «par la foi», sur l'ordre de Dieu, Jephthé offre sa fille par un acte volontaire, qui n'est qu'un manque de foi. Ces mots «seul, unique», nous rappellent encore un plus grand qu'Isaac. Comme Jephthé à ses débuts, sa fille reproduit

ici d'une manière touchante quelques traits du caractère de Christ. Lorsque la foi manque chez le père, elle brille chez sa pauvre enfant. On la voit, cette fille seule, unique, vouée d'avance au sacrifice par un vœu téméraire (Christ le fut, au contraire, par le conseil défini et par la préconnaissance de Dieu), on la voit se soumettre, au lieu de se rebeller et de blâmer son père. «Mon père», dit-elle, «si tu as ouvert ta bouche à l'Eternel, fais-moi selon ce qui est sorti de ta bouche, après que l'Eternel t'a vengé de tes ennemis, les fils d'Ammon» (verset 36). Elle se soumet à cause de l'Eternel, pâle reflet, sans doute, de Celui qui dit: «Je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté». Elle ne compte sa vie pour rien, en vue de la victoire: «après que l'Eternel t'a vengé de tes ennemis», et consent à être sacrifiée pour elle. Aucune pensée d'elle-même ne l'arrête. Belle abnégation de la foi qui ne regarde qu'à Dieu! Elle souffre encore d'une chose, bien cruelle pour toutes les femmes de foi en Israël. Leur désir était d'être mères d'une postérité qui pût entrer dans la lignée du Messie. Mais cette fille unique consent à être retranchée de la scène, comme une femme stérile. «Je descendrai sur les montagnes, et je pleurerai ma virginité, moi et mes compagnes» (verset 37). Quelque beau que soit ce dévouement, combien celui du Seigneur Jésus le dépasse! En vue du salut, lui, à qui tout appartenait, consentit à être retranché, «n'ayant rien». Abandonnant toutes ses prérogatives de Messie, tous ses droits comme Fils de Dieu et Fils de l'homme, il a renoncé à sa postérité, afin d'obtenir une meilleure victoire que lui seul pouvait remporter. Il a laissé sa vie, mais «il se verra de la postérité» et «l'Eternel fera subsister sa semence à perpétuité» (Psaumes 89: 29).

En vérité, cette fille d'Israël reproduit, bien faiblement sans doute, quelque perfection de la personne de Christ. Sa foi simple brille et se soumet à la volonté de Dieu. Elle consent à être offerte en holocauste, comme Celui qui fut sacrifié plus tard, non pas comme elle, pour confirmer la victoire, mais pour obtenir une meilleure délivrance. Prenons exemple sur la fille de Jephthé; apprenons, à nous oublier, en nous offrant à Celui qui fut sacrifié pour nous, à mourir «dans la foi, n'ayant pas reçu les choses promises», sans obtenir un résultat apparent de notre travail, mais satisfaits d'avoir été la lettre de Christ au milieu des hommes, et ses représentants, à sa gloire et à l'honneur de Dieu!

Chapitre 12: 1-6 : Lutte entre frères

Le chapitre 12 est le tableau de l'un des plus graves symptômes de la ruine: la lutte et la guerre ouverte entre frères. Autrefois, lorsque le peuple n'avait pas abandonné le premier amour ou que son conducteur montrait plus de puissance spirituelle, cette calamité avait pu être évitée. Le dessein constant de Satan est de désunir les enfants de Dieu. Il sait que notre force consiste dans le rassemblement autour d'un centre commun, et ne pouvant détruire cette unité essentielle que Dieu a établie, il cherche à en anéantir la manifestation, confiée à notre responsabilité. Or, nous le savons, il a parfaitement réussi dans son dessein. Le loup ravit et disperse les brebis.

Dans le livre de Josué, caractérisé par la puissance du Saint Esprit avec Israël, cet effort fut déjoué, lors du conflit suscité par l'autel de Hed (chapitre 22). Grâce à l'énergie des tribus et au zèle de Phinéas, l'introduction de principes sectaires fut évitée. Même au risque d'une

guerre entre frères, nous ne pouvons assez nous mettre à la brèche, quand il s'agit des principes divins. Le maintien de l'unité d'Israël, telle que Dieu l'avait établie, avait plus de valeur pour les saints d'alors, que les rapports courtois entre frères.

Plus tard, dans le livre des Juges (8: 1), le conflit fut apaisé, lorsque Ephraïm se mit à contester contre Gédéon, grâce à l'humilité de ce dernier qui estimait les grappillages d'Ephraïm meilleurs que la vendange d'Abiézer. Au chapitre 8, mais bien plus encore, dans le chapitre qui nous occupe, il ne s'agit plus de principes à défendre. Le mécontentement d'Ephraïm a pour cause le sentiment de sa propre importance. Calmé jadis par l'humilité de Gédéon, non pas atteint et jugé dans sa conscience, Ephraïm renouvelle vis-à-vis de Jephthé les mêmes accusations. Une faute non jugée de notre carrière chrétienne s'y reproduit tôt ou tard dans les mêmes circonstances. Ici, l'état d'Ephraïm s'est aggravé, car il avait grappillé jadis, mais aujourd'hui n'avait rien fait, attendant pour agir l'impulsion du dehors. Cela ne le rend pas moins jaloux des résultats que l'énergie de la foi a produits chez ses frères. Il en est de même aujourd'hui, et nous sommes tous en danger de tomber dans ce piège. L'Eglise, au lieu d'être le témoin de Christ, est retournée au monde; c'est un temps où Dieu prend pour témoins les plus faibles, les plus pauvres, les moins qualifiés parmi le peuple de Dieu. En agissant par eux, Dieu veut couvrir de honte les «puissants» ou les «nobles». Mais il n'y a d'important aux yeux de ces derniers, que ce qui vient d'eux-mêmes; ils ne peuvent ni s'humilier, ni se réjouir, de ce que Dieu fait par d'autres, et méprisent tout ce qui n'entre pas dans le cercle que leur mondanité a tracé autour d'eux; l'oeuvre continue-t-elle, ils expriment leur jalousie; s'agrandit-elle encore, ils deviennent ennemis et passent à la haine et aux menaces: «Nous brûlerons au feu ta maison sur toi» (verset 1).

Au temps de Debora, Ephraïm était le premier; sous Jephthé, Dieu l'avait compté pour rien. Il ne tirait plus de ses bénédictions antérieures que le souvenir de son importance, et, le besoin de la faire valoir. Hélas! d'autre part, nous ne trouvons plus chez Jephthé le désintéressement et l'humilité d'un Gédéon. Il répond par la chair à la chair, par le «moi» blessé au «moi» égoïste d'Ephraïm. Il se défend en se produisant lui-même. «Nous avons eu de grands débats, *moi* et MON PEUPLE, avec les fils d'Ammon; et *je* vous ai appelés, et vous ne *m'*avez pas sauvé de leur main. Et quand *j'ai* vu que vous ne *me* sauviez pas, *j'ai* mis ma vie dans *ma* main, et *j'ai* passé vers les fils d'Ammon; et l'Eternel les a livrés en *ma* main. Et pourquoi êtes-vous montés contre *moi* en ce jour-ci, pour *me* faire la guerre?» (versets 2, 3). Jephthé parle de lui, songe à sa valeur contestée, tombe dans le piège que Satan lui fendait et fait un parti, lui qui, la veille, s'identifiant avec le peuple, avait proclamé son unité à la face des fils d'Ammon (11: 12, 23, 27). Aujourd'hui «mon peuple», c'est Galaad en opposition avec Ephraïm!

La querelle s'envenime par des paroles. «Les hommes de Galaad frappèrent Ephraïm, parce qu'ils avaient dit: Vous, Galaad, vous êtes des fugitifs d'Ephraïm, au milieu d'Ephraïm, au milieu de Manassé» (verset 4). Il n'y a pas un seul principe en jeu dans cette lutte; de tous côtés ce n'est que jalousie, importance personnelle, paroles enflammées échangées par des coeurs irrités, et la guerre fratricide éclate au sein d'Israël, par la main d'Israël. Aux gués du

Jourdain on se distingue, pour s'entre égorger, par un Shibboleth, par une *formule* qui remplace le nom de l'Eternel et n'a rien à faire avec la vérité de Dieu. «Et il tomba en ce temps-là 42.000 hommes d'Ephraïm».

Tenons-nous en garde contre de tels pièges, car s'il est une chose qui appartienne spécialement au temps de la ruine, c'est la guerre dans la famille de Dieu. Ayons des coeurs larges quant à l'oeuvre de Dieu dans ce monde. Confiée à d'autres mains que les nôtres, elle doit avoir pour nous la même importance et la même valeur que notre oeuvre. Paul, dans les chaînes à Rome, écrivant aux Philippiens, se réjouissait de voir le nom de Christ proclamé, même par ceux qui ajoutaient de l'affliction à ses liens. Ne donnons pas à *notre* oeuvre une importance quelconque; faisons comme Gédéon, et ne mesurons pas la vengeance d'Abiézer. Aucun temps du reste n'est à l'abri de ces dangers. Au commencement de l'Eglise (Actes des Apôtres 6: 1-6), des murmures et des jalousies s'élèvent entre les Hellénistes et les Hébreux. Pour les apaiser, il fallut plus que l'humilité des Gédéons, il fallut encore la grande sagesse des apôtres. Ceux-ci cèdent à d'autres le soin de servir aux tables; ils abandonnent une autorité qui les aurait mis en vue dans l'administration de l'assemblée, pour persévérer dans la prière et s'adonner entièrement au service de la Parole. De tels actes atteignent les consciences et coupent court aux ruses de Satan contre le témoignage.

Chapitre 12: 7-15 : Ibtsan, Elon et Abdon

Après Jephthé, sous le règne de trois juges, Israël jouit de la paix acquise. L'un de ces juges est issu de Juda, l'autre de Zabulon, le troisième d'Ephraïm. Ils ne sont pas appelés au combat, mais à maintenir le peuple dans l'état où la victoire l'a placé. Peut-être n'ont-ils pas la même énergie qu'un Jaïr (10: 1-5), qui «se leva», nous dit la Parole, mais comme lui, deux de ces juges jouissaient d'un grand bien-être. Les temps de prospérité extérieure ne sont pas les plus bénis pour le peuple de Dieu. On y constate l'importance personnelle des juges, mais non l'état d'Israël. On sait ce que sont et font tels hommes en vue, mais on ignore ce qui se passe dans le coeur et la conscience du peuple. Aussi, à peine le dernier de ces juges est-il mort, qu'Israël retombe dans l'état antérieur (13: 1). En certains temps, il s'agit de «surmonter»; en d'autres, de «tenir ferme» (Ephésiens 6: 13). A quoi employons-nous les jours de paix relative que le Seigneur nous accorde? A nous fortifier dans les vérités que Dieu nous a données, ou à nous endormir dans le bien-être, pour nous réveiller inopinément, quand Satan revient à la charge, et nous trouver sans force en présence de l'ennemi? Des gens qui ne sont pas nourris, ne sont pas capables de combattre. Employons les temps prospères à faire la connaissance personnelle du Seigneur et à vivre dans son intimité; nous trouverons ainsi la force pour résister à de nouvelles attaques, et nous éviterons de tomber sous de nouveaux jougs plus cruels que l'esclavage d'autrefois.

Chapitres 13 à 16 - Le Nazaréat

Ces chapitres constituent une nouvelle division du livre des Juges. Nous avons vu, du chapitre 3 au 12, une série de délivrances opérées par des instrument suscités de Dieu. C'est la période des *réveils*. La division qui va nous occuper a un caractère spécial.

Israël retombe encore: «Et les fils d'Israël firent de nouveau ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel; et l'Eternel les livra en la main des Philistins pendant 40 ans» (13: 1). Dieu ne nous donne aucun détail sur cette nouvelle décadence, mais nous reconnaissons ce qu'il en pense à la pesanteur de sa verge sur son peuple. Ce châtement, ce sont les Philistins; rien ne dépeint mieux l'état d'Israël que ce fait. Jusqu'ici l'asservissement était venu soit des ennemis du dehors, soit de Jabin, chef des anciens possesseurs du pays, soit enfin des nations sorties d'Israël selon la chair et qui l'attaquaient sur ses confins. Ici, nous trouvons l'ennemi lui-même établi dans les limites d'Israël et le ravageant. Le Philistin domine sur le peuple et l'asservit. Nos jours ne diffèrent guère moralement de ce temps-là. L'infidélité de l'Eglise a produit depuis longtemps cette dernière manifestation du mal. Ce qui était autrefois hors de la maison de Dieu y domine; les hommes décrits au chapitre 1^{er} des Romains en sont devenus les habitants et impriment leur caractère au peuple de Dieu (cf. Romains 1; 2 Timothée 3: 1-5). Ce mélange est ce que l'on appelle la chrétienté.

Or, en un temps pareil, quelle est la ressource du peuple de l'Eternel? Un mot répond à cette question: le *Nazaréat*. Ce qui doit nous caractériser aujourd'hui, c'est une séparation entière et complète, une consécration réelle et générale pour Dieu.

Avant d'aborder l'histoire de Samson, touchons ce point important. Sous la loi, tout étant extérieurement en ordre, le nazaréat était *temporaire* (Nombres 6); en un temps de ruine, il devient *perpétuel*, à commencer par l'exemple que nous avons sous les yeux. Samson est un Nazaréen dès le ventre de sa mère. Ce caractère de perpétuité du nazaréat se retrouve en Samuel juge et prophète (1 Samuel 1: 11), puis cesse avec David, type de la grâce royale, et Salomon, type de la gloire royale de Christ. Alors vient la ruine du peuple sous la royauté responsable de l'homme, comme on l'avait eue dans les Juges sous le gouvernement plus direct de Dieu. Cette ruine du peuple et de la royauté consommée, Israël est livré entre les mains des gentils; un résidu de Juda est restauré pour attendre le Messie. La maison est nettoyée, sans doute, mais le peuple est sans vie. Jean Baptiste est suscité avec un nazaréat permanent (Luc 1: 15), quand la ruine est pleinement manifestée, non encore consommée par le rejet de Christ et que le jugement, mais aussi le Sauveur, est à la porte. Annoncé par Jean Baptiste, Jésus paraît, lui, vrai Joseph, Nazaréen entre ses frères, mais, sans les *signes* du nazaréat terrestre, parce qu'il est lui-même la réalité de ce type. Cette qualité seule proclamé hautement la ruine du peuple. A la fin de sa carrière, le Seigneur entre dans une seconde phase *céleste* de son nazaréat. Il se sanctifie lui-même pour ses disciples, dans lequel, vrai Nazaréen, séparé des pécheurs et assis à la droite de Dieu, laissant les siens ici-bas pour y représenter son nazaréat. Le monde étant, par la croix, convaincu de péché, ruiné et jugé, les disciples, puis l'Eglise, deviennent des Nazaréens célestes à perpétuité au milieu du monde. Nous verrons, en parcourant l'histoire de Samson, comment l'Eglise elle-même a répondu à cette vocation.

Il est une autre remarque importante. Ce qui, sous la loi, était l'apanage du petit nombre, est la portion de tous sous la grâce. La sacrificature qui ne comprenait qu'une seule famille en opposition avec la tribu des Lévites, est devenue le privilège universel de tous les enfants de

Dieu (1 Pierre 2: 5, 9). Une classe moins nombreuse encore au milieu d'Israël, celle des Nazaréens, composée de quelques hommes ou femmes isolés (sans parler des Récabites (Jérémie 35) aux jours des prophètes), caractérise maintenant tous les fidèles. Nous en avons donné la raison, c'est que la séparation pour Dieu est nécessairement la marque des témoins en contact avec l'homme ruiné, avec le monde à la veille du jugement. Cette vérité du nazaréat universel et permanent remplit le Nouveau Testament, et resplendit à chaque page du saint livre pour qui a des yeux pour voir. Elle est d'une immense importance pratique.

Sous la loi, un Nazaréen, homme ou femme, se séparait pendant un temps déterminé pour le service de Dieu. Cette séparation consistait en trois choses (Nombres 6: 1-9) qui touchaient, en figure, aux éléments les plus nécessaires et les plus importants de la vie humaine. La sociabilité tient à la nature et à l'existence même de l'homme. Or le Nazaréen devait s'abstenir de vin et de boisson forte. Il est dit du vin (Juges 9: 13), qu'il «réjouit *Dieu et les hommes*». Cette joie des hommes sociables, ils auraient pu la partager en commun avec Dieu, mais le péché était entré par l'homme, et Dieu ne pouvait plus se réjouir avec lui. Celui qui se consacrait au service de Dieu ne pouvait plus trouver sa joie dans la société de ses semblables, car Dieu n'a rien de commun avec la joie des pécheurs. Le serviteur du Seigneur ne peut chercher ses amis dans le monde, s'asseoir à leurs banquets, partager leurs plaisirs, parce que Dieu n'y est pas. Plus la ruine éclate et plus ce fait s'accroît.

Les chrétiens manquent beaucoup en cela. Ils ont des «*amis mondains*», cultivent leur société, non pour leur apporter l'évangile, mais pour jouir de l'agrément qu'elle leur procure. Hélas! nous ne ressemblons guère à Paul, quand il disait: «Je ne connais personne selon la chair». Sous ce rapport, comme sous tous les autres, le Seigneur était un Nazaréen parfait, étranger à toutes les joies de l'homme sociable. Il dit même à ses disciples, en cette rencontre qu'il avait ardemment désirée, lorsque, en face de la mort, il aurait pu goûter un instant de joie terrestre avec eux: «En vérité, je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce jour où je le boirai nouveau dans le royaume de Dieu» (Marc 14: 25). Le jour viendra où le vin qui réjouit Dieu et les hommes sera bu nouveau dans une scène purifiée du péché, à laquelle le vrai serviteur pourra s'associer sans restriction. La parole de Dieu insiste sur l'importance de cette séparation: «Il ne boira ni vinaigre de vin, ni vinaigre de boisson forte, et il ne boira d'aucune liqueur de raisins, et ne mangera point de raisins frais ou secs;... il ne mangera rien de ce qui est fait de la vigne, depuis les pépins jusqu'à la peau» (Nombres 6: 3, 4). Observons-nous cela, mes frères? Tout ce qui touche, de près ou de loin, à la joie du cœur de l'homme naturel nous est-il étranger? Comment réalisons-nous notre nazaréat? Mais, direz-vous, où est la possibilité de le réaliser d'une manière aussi absolue? Cette possibilité, nous la trouvons dans notre *caractère céleste*. Nous avons un nazaréat céleste. La séparation sous le judaïsme était une séparation matérielle; sous le christianisme, elle devient spirituelle et céleste. Le Seigneur auquel nous appartenons est séparé des pécheurs et élevé plus haut que les cieux. Il a deux moyens de nous séparer avec lui et comme lui; le premier, la parole de Dieu, nous mettant en rapport avec le Père dans le ciel, le second, sa propre personne à lui,

un Christ sanctifié pour nous dans le ciel, afin de marquer et d'établir que nos relations, nos liens, nos affections sont désormais célestes, au milieu d'un monde jugé qui a rejeté Christ.

Une seconde chose caractérisait le Nazaréen: «Pendant tous les jours du vœu de son nazaréat, le rasoir ne passera pas sur sa tête; jusqu'à l'accomplissement des jours pour lesquels il s'est séparé pour être à l'Eternel, il sera saint; il laissera croître les boucles des cheveux de sa tête» (Nombres 6: 5). A côté de la sociabilité, il est un second trait qui touche à l'essence même de l'être humain. L'homme est un être personnel, à volonté indépendante, et pour lequel rien ne saurait être plus important que le moi, sa dignité et tout ce qui s'y rattache. Or les cheveux longs séparent en figure le Nazaréen de tout cela. Ils sont à la fois le symbole de la *dépendance* et du *déshonneur* (1 Corinthiens 11). La longue chevelure du Nazaréen annonçait ouvertement qu'il abandonnait sa dignité et ses droits personnels comme homme pour se vouer au service de Dieu. Ce qui, pour la femme, était une gloire, était une honte pour lui. Il abdiquait sa personnalité sous ce voile. Lui, né pour cette dignité, la négligeait; lui, établi pour dominer, se soumettait à l'Eternel, comme la femme à son mari. Sans cette dépendance, ni service pour Dieu, ni puissance dans le service. Ce qui était pour le Nazaréen signe de faiblesse, devenait la source de sa force. En outre, son dévouement pour le Seigneur se traduisait par l'oubli de soi-même qui le portait à se négliger pour accomplir pleinement son service.

Une troisième chose le caractérisait encore: «Pendant tous les jours de sa consécration à l'Eternel, il ne s'approchera d'aucune personne morte. Il ne se rendra pas impur pour son père, ni pour sa mère, ni pour son frère, ni pour sa soeur, quand ils mourront; car le nazaréat de son Dieu est sur sa tête» (Nombres 6: 6, 7). Le troisième caractère attaché à l'homme depuis la chute, et inhérent à son être, c'est le péché, prouvé par sa conséquence, la mort. Voilà ce que le Nazaréen devait éviter à tout prix. Les liens les plus forts, ceux de la famille, ne devaient pas entrer en ligne de compte, quand il s'agissait de se sanctifier pour le service de Dieu. Combien nous comprenons peu cela! Ils sont nombreux, les chrétiens qui disent: «Permetts-moi de m'en aller premièrement et d'ensevelir mon père». D'autres disent: Je ne puis, mes parents me le défendraient. Ceux-là ne sont pas des Nazaréens. Mais ce n'étaient pas seulement les liens de famille, dont le Nazaréen ne devait tenir aucun compte *quand il s'agissait du service*, et qu'il devait répudier selon l'exemple du Nazaréen parfait: «Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme? Mon heure n'est pas encore venue». «Qui est ma mère, et qui sont mes frères?» (Jean 2: 4; Matthieu 12: 48). Le Nazaréen devait s'abstenir de tout péché, de toute souillure. Nous avons remarqué ailleurs (*) que la loi n'avait aucune ressource pour le péché volontaire, tandis que c'est à lui tout particulièrement que la grâce s'adresse. Un seul péché volontaire, l'abandon du christianisme, est hors des ressources de la grâce (Hébreux 10: 26). Hormis le péché volontaire, la loi avait des ressources. 1° Dans la *vie journalière* de l'Israélite, pour le péché par erreur et le délit (Lévitique 4 et 5). 2° Dans sa *marche*, pour le péché par manque de vigilance ou inadvertance (Nombres 19). 3° Dans son *service*, pour le péché par négligence et pour le péché imprévu qu'il semblait impossible à l'homme d'éviter. «Et si quelqu'un vient à mourir subitement auprès de lui, d'une manière imprévue et qu'il ait rendu impure la tête de son

nazaréat...» (Nombres 6: 9). C'était un cas involontaire, et cependant c'était péché, d'autant plus qu'il s'agissait d'un service particulièrement important et honoré. Ce fait parle à nos consciences. Notre nazaréat implique la séparation la plus absolue des souillures de ce monde. Nulle part, dans ce chapitre, ne suppose que le Nazaréen puisse, de propos délibéré, boire du vin, tailler ses cheveux, ou toucher un mort. Il en est de même pour nous. Dieu ne suppose pas que nous *devions* pécher, et il agit envers nous sur ce principe.

(*) [La Génisse rousse.](#)

Les trois marques du nazaréat, dont nous venons de parler, n'étaient, malgré leur importance (on pourrait facilement l'oublier), que les caractères extérieurs de cette vocation. Ces marques étaient la conséquence d'un *voeu*, d'une consécration au service de l'Eternel, d'une séparation intérieure de l'âme pour lui. «Si un homme ou une femme se *consacre* en faisant voeu de nazaréat, pour se *séparer* afin d'être à l'Eternel...» (Nombres 6: 2). J'insiste sur ce point important. Un voeu était une *décision* de servir Dieu d'une certaine manière; elle était sans restriction. On se dévouait ainsi au service de l'Eternel. Ce même dévouement à Dieu et à Christ est à la base du nazaréat chrétien. S'il n'y est pas, nous nous exposons à quelque chute grave. On peut être Nazaréen d'une manière presque extérieure, posséder même, comme Samson, la grande puissance qui accompagne le nazaréat, et n'être pas séparé dans son coeur. Sans doute, ce côté, purement extérieur sous la loi, ne l'est plus sous le christianisme. On peut être aujourd'hui membre d'une société de tempérance sans être un Nazaréen. Ce qui correspond à ces signes extérieurs, c'est, pour le chrétien, un *témoignage* rendu devant le monde, nous séparant de ses souillures aussi bien que de ses joies, et nous faisant marcher ouvertement dans un chemin de dépendance qui prend la parole, de Dieu pour règle. Or nous pourrions professer ces choses, marcher extérieurement dans le chemin du nazaréat, et cependant avoir des coeurs partagés et non sanctifiés. Ce chemin aboutit à une défaite comme celle de Samson, et, s'il n'y aboutit pas, nous y perdons en tout cas beaucoup des bénédictions qui découlent de l'entière consécration au service du Seigneur. Au chapitre 7 du Lévitique, la fête du sacrifice de prospérités durait deux jours pour celui qui avait fait un voeu, un jour seulement quand il s'agissait d'une action de grâces pour des bénédictions reçues. L'influence du renoncement à tout ce que le monde pouvait offrir, se montre aussi dans le culte d'Abraham, aux chapitres 12 et 13 de la Genèse. Abraham y dresse trois autels: celui de Sichem, l'autel de *l'obéissance* à l'Eternel qui lui était apparu; celui de Béthel, l'autel du *voyageur*, au nom de l'Eternel; celui d'Hébron, l'autel du *renoncement*, à l'Eternel lui-même, et c'est là que le patriarche réalise les bénédictions divines dans toute leur étendue.

Revenons au Nazaréen. Il est intéressant de voir ce qu'il devait faire, lorsqu'il avait «rendu impure la tête de son nazaréat» (Nombres 6: 9-11). Un de ces actes correspondait à la perte de son nazaréat extérieur, l'autre à la perte de son voeu, de sa consécration intérieure. Il devait se raser la tête. C'était la reconnaissance publique qu'il avait manqué, mais aussi l'aveu que la puissance de son nazaréat l'avait quitté. Le Nazaréen repentant n'était pas comme Samson qui «ne savait pas que l'Eternel s'était retiré de lui». Il le reconnaissait, proclamant, pour ainsi dire, qu'il n'était plus qualifié pour le service. Ensuite, il devait offrir «deux

tourterelles ou deux pigeonneaux», sacrifice de celui «qui ne pouvait atteindre à un agneau». C'était reconnaître son incapacité, son néant comme serviteur, en même temps que la valeur du sang offert pour sa purification. Nous devons prendre note de ces choses; ne pas prendre extérieurement une attitude de force spirituelle, quand nous avons perdu la communion avec le Seigneur, et confesser avec humiliation devant Dieu notre péché, quand nous avons manqué au devoir de notre service.

Continuons ce service sans lassitude et ne le laissons interrompre par rien. Il venait un jour où le nazaréat cessait. Alors le Nazaréen offrait *tous les sacrifices*. Ce jour luira pour nous aussi, quand le Seigneur viendra et que son sacrifice aura porté ses suprêmes conséquences, le péché aboli, la mort anéantie, et Satan brisé pour toujours sous nos pieds. Alors nous raserons la tête de notre nazaréat (Nombres 6: 18); alors la puissance du Saint Esprit ne sera plus employée pour nous communiquer la force qui nous sépare de tout mal dans notre service; alors nous mettrons «les cheveux de la tête de notre nazaréat sur le feu qui est sous le sacrifice de prospérités», car notre force tout entière sera employée à la joie d'une communion sans mélange, et la scène du monde nouveau sera, comme nous-mêmes, parfaitement conforme aux pensées et au coeur de Dieu!

Chapitre 13 : Un résidu

Le peuple retombé dans l'infidélité est asservi à l'ennemi du dedans, aux Philistins établis dans le territoire d'Israël. C'est la dernière période de l'histoire du déclin. Les fils d'Israël ne crient plus à l'Eternel; souffrant cette domination, ils ne désirent pas même en être délivrés (chapitre 15: 11), et, pour vivre tranquilles sous cet esclavage, ils cherchent à se défaire de leur libérateur. Nous touchons au temps de leur complète apostasie.

Au milieu de cet état de choses irrémédiable, Dieu sépare un *résidu* pieux et lui adresse ses communications. Manoah et sa femme craignent l'Eternel, écoutent sa voix et se parlent l'un à l'autre (conf. Malachie 3: 16), type frappant du résidu des Marie et des Elisabeth, des Anne, des Zacharie et des Siméon, attendant le vrai Messie, le Sauveur d'Israël; type aussi de ce résidu futur qui, traversant la tribulation, suivra les sentiers de justice, attendant la venue de son roi.

Samson, le libérateur d'Israël, trouve à sa naissance non pas un peuple qui l'acclame, mais ce couple pieux qui croit en sa mission. Le Seigneur, rejeté du peuple dès son arrivée sur la scène, ne trouve que quelques âmes fidèles auxquelles il se puisse associer, ces excellents de la terre, mentionnés au Psaume 16, dans lesquels il trouve ses délices. Le temps de la ruine irrémédiable est donc le temps des résidus. Il en est de même pour la période actuelle de l'Eglise. Le souverain prophète annonce cette période à ses disciples, quand il leur parle d'une assemblée réduite à deux ou trois, réunis autour du vrai centre, autour du nom de Christ, pendant son absence. Cette période est mentionnée par l'Apocalypse lorsque, en présence de l'idolâtrie de Thyatire, de la mort de Sardes et de la tiédeur écoeurante de Laodicée, l'approbation du Saint et du Véritable est prononcée sur le faible résidu sanctifié de Philadelphie.

Ce qui caractérise le résidu en tout temps, c'est le *Nazaréat*, l'entière «séparation afin d'être à l'Eternel». L'Ange de l'Eternel, apparaissant à la femme de Manoah, lui dit: «Voici, tu es stérile et tu n'enfantas pas; mais tu concevras, et tu enfanteras un fils. Et maintenant, prends garde, je te prie, et ne bois ni vin, ni boisson forte, et ne mange rien d'impur» (versets 3, 4). Cette femme avait à se revêtir du nazaréat, parce qu'elle était le vase choisi de Dieu pour présenter au peuple le sauveur promis. «Car voici, tu concevras, et tu enfanteras un fils; et le rasoir ne passera pas sur sa tête, car le jeune garçon sera nazaréen de Dieu dès le ventre de sa mère; et ce sera lui qui commencera à sauver Israël de la main des Philistins» (verset 5). Le nazaréat de Samson impliquait celui de sa mère. Pour faire honneur au sauveur d'Israël, ses témoins devaient porter aux yeux de tous les marques de son propre caractère. Cette vérité est de tous les temps. Si nous ne portons pas ici-bas le caractère de Christ, caractère d'entière séparation pour Dieu, nous ne sommes pas les *témoins* de notre Sauveur. Depuis l'apparition de Christ, le nazaréat permanent doit caractériser les fidèles, comme il caractérise le Seigneur. Plus la ruine augmente, plus il est mis en évidence. La 2^e épître à Timothée qui nous présente les temps de la fin, est remplie des caractères du nazaréat. Au chapitre 2: 19, c'est le Nazaréen se retirant de tout contact avec le péché; au chapitre 2: 21, sa purification pour Dieu; aux chapitres 3: 10, 11, et 4: 5-7, le serviteur de Dieu marchant dans l'oubli de lui-même, dans la dépendance complète du Seigneur. N'est-ce pas le Nazaréen qui parle en 2 Corinthiens 4: 7-12? Aux chapitres 6; 7: 1, de cette même épître, nous retrouvons encore le nazaréat sous ses traits principaux; c'est, aux versets 4-10, l'opprobre et l'oubli de soi-même; aux versets 14, 15, la séparation de toute association avec le monde; au chapitre 7: 1, la purification de toute souillure de chair et d'esprit. On pourrait multiplier les citations. Ce qu'il importe d'établir, c'est qu'il n'y a pour nous ni marche, ni témoignage, ni service, sans le nazaréat, c'est-à-dire sans la consécration et la séparation pour Dieu.

Au verset 6, la femme de Manoah raconte à son mari la visite de l'Ange: «Un homme de Dieu est venu vers moi, et son aspect était comme l'aspect d'un ange de Dieu, très terrible; et je ne lui ai pas demandé d'où il était, et il ne m'a pas fait connaître son nom». Cette pauvre femme a peu d'intelligence, car elle ne sait ni d'où l'ange vient, ni qui il est, et ne le lui demande même pas, preuve de son peu d'intimité avec Dieu. La présence même du Dieu des promesses, loin de la rassurer, l'effraye, car elle ne voit l'ange que sous son aspect «très terrible». Manoah lui-même, homme d'une piété sincère, a peu de connaissance, et désire en avoir davantage. Il veut savoir ce qu'il «doit faire au jeune garçon» (verset 8), puis ce que «le jeune garçon devra faire» (verset 12). Mais l'Ange de l'Eternel, au lieu de répondre à ses questions, lui dit: «*La femme* se gardera de tout ce que je lui ai dit. *Elle* ne mangera rien de ce qui sort de la vigne, et *elle* ne boira ni vin, ni boisson forte, et ne mangera rien d'impur. *Elle* prendra garde à tout ce que je *lui* ai commandé» (versets 13, 14). Pourquoi? C'est que Dieu ne demande pas en premier lieu la connaissance. Ni celle-ci, ni même une vraie piété, comme celle de Manoah et de sa femme, ne suffisent pour nous garder au milieu de la ruine. Ce qu'il fallait *avant la connaissance*, c'était une vraie *séparation personnelle* pour Dieu, séparation qui a pour modèle et pour mesure le nazaréat de celui qui était près de paraître.

D'autres vérités, partage des témoins de Christ en un temps de déclin, nous sont encore révélées ici. «Manoah dit à l'Ange de l'Eternel: Quel est ton nom... Et l'Ange de l'Eternel lui dit: Pourquoi demandes-tu mon nom? Il est *merveilleux*. Et Manoah prit le chevreau et le gâteau, et il les offrit à l'Eternel sur le rocher. Et il fit une chose *merveilleuse*, tandis que Manoah et sa femme regardaient» (versets 17-19). En repassant l'histoire des différentes périodes de ce livre, nous trouvons qu'à chaque réveil coïncident certains principes qui le caractérisent. Les temps d'Othniel, d'Ehud, de Barak, de Gédéon, de Jephthé, nous ont présenté chacun quelque principe nouveau. Mais Dieu réserve aux derniers temps de la ruine des vérités précieuses entre toutes, cachées jusqu'alors et merveilleuses. Cette manière d'agir est digne du Dieu d'amour! Connaissant les difficultés des siens au milieu de l'infidélité grandissante, et voulant arracher leur coeur à ce milieu ténébreux, il met en lumière et confie à ses témoins des vérités de plus en plus glorieuses.

Ces vérités ont *le sacrifice* pour point de départ. Manoah, plus intelligent que Gédéon (conf. 6: 19), prend le chevreau et le gâteau et les offre à l'Eternel sur le rocher. La croix est le fondement de toute notre connaissance comme enfants de Dieu. Manoah désirait connaître beaucoup de choses que l'Ange ne peut lui révéler avant le sacrifice. Mais ce fondement posé, l'Ange fait une *chose merveilleuse*, révélée, sans doute, d'une manière encore obscure et symbolique aux yeux de ce pauvre résidu qui attendait un Sauveur. «Il arriva que, comme la flamme montait de dessus l'autel vers les cieux, l'Ange de l'Eternel monta dans la flamme de l'autel, Manoah et sa femme regardant» (verset 20). Ils trouvent dans le feu du sacrifice un chemin nouveau, non frayé jusque-là, chemin du représentant de l'Eternel pour remonter vers lui, et leurs regards, étant attachés sur l'Ange, voient une personne glorieuse dont ils connaissent la demeure, maintenant qu'elle a disparu de devant leurs yeux. Alors seulement, «Manoah connut que c'était l'Ange de l'Eternel» (verset 21). Le coeur, les intérêts de ce pauvre résidu, sont en ce moment sortis de ce monde et prennent le chemin de l'Ange pour monter avec lui dans les cieux. Ces simples croyants vont pouvoir parler désormais d'un *chemin* qui conduit dans le ciel, et d'une *personne* qui s'y trouve et qui est devenue leur objet, tandis qu'ils sont encore ici-bas.

Dans cet acte merveilleux, une chose encore était révélée, non pour Manoah, mais pour *nous*: le caractère futur de ce nazaréat dont l'Ange leur avait parlé. Il est maintenant céleste, comme nous l'avons vu plus haut. L'Ange en se séparant d'eux, se sépare dans le ciel. Le Seigneur Jésus, rejeté du monde, a dit: «Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité» (Jean 17: 19). Séparé dans les cieux, il nous attire après lui, et fixe nos yeux sur lui-même, afin que nous reproduisions ici-bas le caractère céleste de Celui que le monde a rejeté. En présence de cette révélation, à peine entrevue par eux, mais qui nous sert d'instruction, les époux «tombèrent sur leurs faces contre terre» (verset 20). Et nous, n'adorerons-nous pas bien plus, au milieu des ténèbres grandissantes, le Dieu qui nous a révélé un Christ céleste et glorieux, et notre place en lui, et nous l'a donné comme objet, afin que nous puissions le reproduire dans ce monde! De telles bénédictions sont faites pour remplir nos coeurs de joie et de reconnaissance. Que des chrétiens, cherchant leur place avec

le monde, marchent ici-bas la tête penchée, en voyant l'état de choses autour d'eux, qu'ils affligent chaque jour leurs âmes, comme faisait jadis le juste Lot — telle n'est pas notre part; nous ne sommes pas appelés à jouer le rôle de Lot ici-bas. Notre part est avec Abraham, l'ami de Dieu. La ruine n'abattait pas son âme. Comme un Nazaréen, il se tenait sur sa haute montagne, les yeux fixés non sur Sodome, mais sur la cité qui a des fondements. Jésus a dit de lui: «Abraham a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour; et il l'a vu, et s'est réjoui» (Jean 8: 56). Ah! plutôt que de nous décourager, bénissons Dieu; rendons-lui grâce, du trésor céleste qu'il nous a donné en Christ.

Comme tant de coeurs chrétiens actuellement, celui de Manoah est rempli de crainte quand il se trouve devant Dieu. «Il dit à sa femme: Nous mourrons certainement, car nous avons vu Dieu» (verset 22). Sa compagne lui est vraiment une aide. Y a-t-il lieu de craindre, dit-elle, quand Dieu a accepté notre offrande? L'amour de Dieu, montré pour nous à la croix, nous est le sûr garant de tout le reste. «Celui même qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui?» (Romains 8: 32).

Chapitre 14 : Le serpent et le lion. Le festin

Nous avons vu ce qu'est le nazaréat. L'histoire de Samson nous montre que c'est en lui que consiste notre *force spirituelle*.

Christ seul a pleinement réalisé son nazaréat, une séparation morale absolue, tout le long de sa vie ici-bas, et le réalise encore dans le ciel où il reste le vrai Nazaréen «séparé des pécheurs».

Samson, le Nazaréen, n'est guère un type de Christ que dans sa mission (13: 5); en réalité, il est plutôt le type du témoignage que rend l'Eglise de Dieu dans la séparation du monde, la puissance de l'Esprit et la communion avec le Seigneur. L'histoire de cet homme de Dieu, quoique remplie d'actes de puissance, est cependant l'un des plus tristes récits que renferme la Parole. Samson (l'Eglise aussi formée sur le Christ monté en haut) aurait dû être un vrai représentant de séparation pour Dieu. Hélas! il n'en fut rien. C'est en le comparant avec celui de Christ, que l'insuffisance du nazaréat de Samson nous frappe.

Christ, le vrai Nazaréen, a rencontré Satan sous deux formes: au désert, comme le serpent rusé et séducteur, et à la fin de sa carrière, comme le lion rugissant qui déchire et dévore.

Au désert, le Seigneur ayant pour armes contre les séductions de l'ennemi, la parole et la dépendance complète de Dieu, a remporté la victoire. Samson rencontre, au commencement de sa carrière, le serpent qui cherche à le séduire dans la personne d'une fille des Philistins. Il est dit deux fois qu'elle «plut à ses yeux» (versets 3, 7). Il eut dès lors la pensée de s'unir à cette femme qui appartenait au peuple oppresseur d'Israël. C'est ainsi que l'individu ou l'Eglise se manifestent, quand ils sont aux prises avec le séducteur; Satan qui n'avait rien en Christ, trouve facilement en nous des coeurs qui lui répondent. Par les yeux, nos coeurs sont attirés vers l'objet que Satan nous présente et trouvent du plaisir à l'acquérir. Cela ne signifie nullement que nous *devions* tomber. Si de tels objets plaisent à nos yeux, la grâce, et la Parole

qui nous révèle cette grâce, peuvent nous garder. Malgré les tendances de son coeur, Samson, protégé par la grâce providentielle de Dieu, n'a jamais épousé la fille des Philistins.

Le désir de Samson montrait que la parole de Dieu n'avait pas sa valeur pour lui. Ses parents, connaissant moins bien que lui les conseils, mais mieux que lui la parole de Dieu, lui disent: «N'y a-t-il pas de femme parmi les filles de tes frères, et dans tout mon peuple, que tu ailles prendre une femme d'entre les Philistins, les incirconcis?» (verset 3). En effet, la parole de Dieu était claire à ce sujet: «Tu ne t'allieras point par mariage avec ces nations, tu ne donneras pas ta fille à leur fils, et tu ne prendras pas leur fille pour ton fils; car ils détourneraient de moi ton fils, et il servirait d'autres dieux» (Deutéronome 7: 3). Pourquoi Samson n'y prenait-il pas garde? Christ, le Nazaréen parfait, reconnaissait l'autorité absolue des Ecritures et se nourrissait de chaque parole sortie de la bouche de Dieu. La Parole n'ayant pas sa valeur pour Samson, il s'engage sur une pente qui ne peut le mener qu'à une chute. Dans la vie de Samson, trois femmes marquent les trois étapes qui le conduisent à la perte de son nazaréat. La première *plut à ses yeux*; il conclut une *liaison momentanée* avec la seconde (16: 1), et il *aima* la troisième (16: 4). Quand son coeur est lié, la dernière heure de son nazaréat a sonné.

Néanmoins Samson avait des affections pour l'Eternel et pour son peuple. «Son père et sa mère», est-il dit, «ne savaient pas que cela venait de l'Eternel; car Samson cherchait une occasion de la part des Philistins». Leur domination lui était odieuse. Il cherchait le moment favorable pour porter le coup destiné à briser le joug appesanti sur les enfants d'Israël. Mais Samson n'était pas une âme simple; il apportait dans l'oeuvre un coeur partagé. Cherchant à concilier le plaisir de ses yeux avec sa haine contre l'ennemi de son peuple, il tendait la main gauche au monde en voulant le combattre de la droite. Cependant Dieu tient compte de ce qu'il y a pour lui dans ce coeur partagé. «Cela venait de l'Eternel»; lui, pouvait se servir même des faiblesses de Samson, pour accomplir ses desseins de grâce envers son peuple.

Cette tendance à chercher dans le monde ce qui «plaît à nos yeux», entraîne Samson en des difficultés sans fin dont la puissance de Dieu seul peut le délivrer. On trouve bien des cas dans la Parole, où un *premier* regard tourné vers le monde pousse le croyant dans un mal irréparable. Nous avons à veiller à cela avec crainte et tremblement, car nous ne pouvons dire d'avance quel abîme une seule convoitise peut ouvrir devant nous. Ce fut le cas d'Adam, de Noé, de Lot, de David. La grâce peut nous garder, mais ne jouons pas avec elle et ne pensons pas qu'elle puisse servir de couverture à nos convoitises ou d'excuse à nos péchés; appuyons-nous sur elle pour être soutenus et gardés de chute, et si nous avons été assez malheureux pour abandonner un instant cet appui, revenons bien vite à elle pour être restaurés et retrouver la communion perdue.

Samson est sur un terrain glissant. Ses yeux sont captivés; il désire prendre cette fille pour femme, car l'alliance avec le monde suit la convoitise des yeux. Alors il fait un festin (verset 10). Il s'y assied, gardant sans doute extérieurement les marques de son nazaréat, car il ne nous est pas dit qu'il but du vin avec les Philistins, mais ce repas a pour lui une triste issue.

Considérons, avant d'aller plus loin, le récit qui précède le festin dans l'histoire de Samson. Nous avons dit plus haut que Satan ne se présente pas seulement à nous comme un serpent, mais aussi comme un lion rugissant. C'est sous ce caractère que le Seigneur Jésus l'a rencontré en Gethsémani et à la croix. Rien de plus terrifiant que le rugissement du lion. Satan chercha à effrayer l'âme sainte de Christ, pour lui faire abandonner ce sentier divin qui descendait au sacrifice. Dans la puissance du Saint Esprit et la parfaite dépendance de son Père, le Seigneur lui tint tête au jardin des Oliviers. A la croix, où il ouvrit sa gueule contre Christ, «comme un lion déchirant et rugissant» (Psaumes 22: 13), le Seigneur, dans «la faiblesse de Dieu», vainquit «l'homme fort» et le rendit impuissant par la mort. Satan se présente aussi sous la même forme aux enfants de Dieu. «Votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer» (1 Pierre 5: 8). S'il ne réussit pas à nous séduire, il cherche à nous effrayer. C'est avec ce jeune lion, montant à sa rencontre, du pays des Philistins, que Samson a maintenant à faire. Ici, le nazaréat de Samson se montre dans toute sa puissance, qui est celle de l'Esprit de Dieu. «Et l'Esprit de l'Eternel le saisit: et il le déchira, comme on déchire un chevreau, *quoiqu'il n'eût rien en sa main*» (verset 6). Tel est notre rôle vis-à-vis de Satan. Nous ne devons pas user de ménagements avec lui, car si nous l'épargnons il revient à la charge. Il faut que, dans notre lutte, nous le déchirions comme on déchire un chevreau. Il ne nous peut rien du moment que nous le traitons sans crainte, car sans armes, Jésus l'a déjà vaincu pour nous à la croix.

Plus tard, Samson, descendant par ce chemin, se détourna pour voir le cadavre du lion, y trouva «un essaim d'abeilles et du miel», y goûta en chemin et en donna à ses parents. Le fruit de la victoire de Christ à la croix a mis entre nos mains toutes les bénédictions célestes. Elles se trouvent pour nous dans la dépouille de l'ennemi terrassé. Et si nous-mêmes, remportant sur lui une victoire, désormais facile, nous le traitons en adversaire vaincu, notre âme sera remplie de force et de douceur. Nous pourrions les communiquer à d'autres, mais, comme Samson qui mangeait en chemin; notre propre âme sera nourrie la première. Ne traitons jamais Satan en ami; nous sortirions de son contact vaincus et faibles, remplis d'amertume et mourant de faim.

La victoire de Samson sur le lion de Timna n'est pas seulement une preuve de force; elle est *un secret* entre lui et Dieu. Quand ses yeux sont attirés vers la fille des Philistins, il le raconte à ses parents; s'agit-il de sa victoire, il ne la dit à personne. La vie de Samson est remplie à la fois de secrets et d'actes de puissance. Son nazaréat même était un secret, un lien inconnu de tous, entre son âme et l'Eternel. Ce lien est pour nous *la communion*. Nous trouvons quatre secrets dans ce chapitre. Samson n'avait pas révélé ses desseins à ses parents, ni la part que l'Eternel avait dans ces choses (verset 4); il ne leur avait pas fait connaître sa victoire (verset 6), ni le lieu dont il avait tiré le miel (verset 9), ni son énigme (verset 16). Tout cela, gardé sans partage entre son âme et Dieu, était pour lui le seul moyen de suivre une marche de bénédiction au milieu de ce monde.

Revenons au festin de Samson. Il offre son énigme aux Philistins, supposant, avec raison, que ceux-ci n'y comprendraient rien; en effet, sans le festin, il n'aurait pas été en danger de

se trahir. Mais l'ennemi réussit à lui dérober ce qu'il cachait si bien. Le monde agit avec ruse, de manière à nous priver de notre communion avec Dieu. Si nos coeurs, comme celui de Samson, s'attachent en quelque manière à ce que le monde peut nous offrir, nous ne tardons pas à perdre notre communion. L'absence de communion n'implique pas encore l'absence de force; elle n'est que le chemin qui y conduit; car, tant que le nazaréat existe, même extérieurement, la forte peut ne pas faire défaut. C'est ce que Samson prouva aux Philistins dans l'affaire des trente robes de rechange; mais cet homme de Dieu eut-il beaucoup de paix et de joie pendant les jours du festin? Au contraire, il fut aux prises avec les pleurs, les soucis et le tourment (verset 17). Il fut trahi par la femme même qu'il avait choisie. Celui qui se mêle au monde a peine à s'imaginer que ce dernier soit aussi mauvais qu'il l'est en effet. Jamais Samson n'aurait pensé que ses trente compagnons, aidés de sa femme, lui tendissent des pièges pour le dépouiller, car c'était à lui, de fait, qu'appartenaient les robes de rechange. Satan peut nous séparer de la communion du Seigneur, nous rendre malheureux; il peut encore nous empêcher d'être des témoins ici-bas, mais grâce à Dieu, il ne peut arracher des mains de Christ ce qu'elles retiennent.

*Sur ton coeur tu me portes,
Faible et souvent lassé;
Tes mains douces et fortes
Me tiennent enlacé.*

La grâce de Dieu garde Samson des dernières conséquences de sa faute, et le délivre d'une alliance que Dieu ne pouvait approuver. L'Esprit de l'Eternel l'ayant saisi, il fait des actions d'éclat. «Et sa colère s'embrasa» (verset 19). Samson avait un caractère très personnel. Il se laissait diriger, dans son action, par le sentiment des torts qu'on lui faisait. Toutefois il remporte la victoire sur les ennemis de l'Eternel, et ne garde rien pour lui de leurs dépouilles. Elles retournent au monde auquel elles ont été prises. Alors il abandonne la scène de tant de misère et «monte à la maison de son père», qu'il n'aurait pas dû quitter pour *s'établir* parmi les Philistins. Agissons comme lui. Si, dans nos rapports avec le monde, nous avons fait quelques pénibles expériences, hâtons-nous de retourner à la maison du Père, que nous n'aurions jamais dû abandonner, même en pensée, et où habite Celui dont la communion est la source de notre paix et de notre bonheur tout le long de notre pèlerinage, jusqu'au moment où nous entrerons pour toujours dans cette maison, notre habitation éternelle!

Chapitre 15 : Les victoires

Avant d'aller plus loin, je voudrais revenir sur deux ou trois points communs aux chapitres 14 et 15, lesquels ne forment ensemble qu'un seul récit.

Le premier de ces points, c'est que Dieu accomplit toujours ses voies, à travers une foule de circonstances qui sont loin de répondre à ses pensées. Bien plus, il se sert de ces circonstances mêmes, pour réaliser ses desseins, qui sont ici la délivrance d'Israël par un instrument formé de Dieu dans ce but. Voilà qui explique cette parole: «Cela venait de l'Eternel» (14: 4). Dieu ne fait pas seulement aboutir ses voies par le moyen de choses qu'il

approuve; il fait concourir nos fautes mêmes, sa discipline, l'opposition de Satan et du monde, tout en un mot, à amener le résultat final qu'il veut produire. Nos infidélités ne troublent pas les voies de Dieu; on le voit d'une manière remarquable dans toute la vie de Samson, on peut le constater dans l'histoire de l'Eglise de Christ. Ces voies de Dieu aboutissent toutes à la victoire finale et aux bénédictions qui en sont la conséquence. Qu'il est consolant de le constater! Bien souvent, à notre confusion, nos voies à nous n'aboutissent point, témoin Samson qui n'épousa pas la fille des Philistins. Continuellement, les enfants de Dieu, trouvant leur chemin barré avec défense divine d'aller plus loin, sont obligés de retourner avec humiliation sur leurs pas. D'autres fois, notre carrière qui aurait dû se prolonger dans la puissance du service (Samson nous en fournit encore la preuve), est brusquement interrompue, sans retour possible au point d'où elle avait dévié. Jamais rien de semblable n'arrive dans les voies *de Dieu*. Elles dominent toutes nos voies. C'est par la mort d'un Samson aveugle que l'Eternel remporte sa plus grande victoire. Un Moïse, dont la voie est interrompue avant d'entrer dans le pays de la promesse, est arrivé sur la sainte montagne dans la gloire même de Christ.

Le second point, c'est que, tout mélangés que fussent les motifs de Samson, «il cherchait une occasion» dans un temps de ruine (14: 4). Et pourquoi? Pour délivrer Israël en frappant l'ennemi qui l'avait asservi. Que ce motif-là soit aussi le nôtre. «Saisissant l'occasion», dit l'apôtre, «parce que les jours sont mauvais» (Ephésiens 5: 16). Puissions-nous, Nazaréens nous-mêmes, avoir le coeur rempli de tendre pitié pour nos frères retenus sous le joug du monde, et chercher l'occasion de déployer, avec l'amour, l'énergie de l'Esprit pour les en délivrer. Ces deux chapitres illustrent, d'une manière frappante, le fait que Samson cherchait une occasion de la part des Philistins et l'intensité de son désir la lui fait trouver, quand les lâches et les indifférents, rencontrant un obstacle sur leur chemin, seraient retournés en arrière.

Une troisième expression revient souvent dans ces chapitres: «L'Esprit de l'Eternel le saisit» (13: 25; 14: 6, 19; 15: 14). Quand nous voyons ces mots, nous pouvons être certains que le combat est entièrement selon Dieu et sans mélange. Nous aussi, nous pouvons remporter de telles victoires, sans être dépendants pour cela, d'une action temporaire du Saint Esprit qui nous saisirait du dehors, mais parce que nous avons été *scellés* du Saint Esprit et de puissance, en vertu de la rédemption. Toutefois, il est important de remarquer que nous ne pouvons mesurer la valeur *morale* d'un homme de Dieu à la grandeur de son don. Il n'y a pas dans l'Ecriture d'homme plus fort que Samson, ni d'homme plus faible moralement. Le Nouveau Testament nous donne un exemple semblable dans l'assemblée de Corinthe, à laquelle il ne manquait aucun don de puissance et qui, cependant, supportait toute sorte de mal moral dans son sein. Samson était un Nazaréen que l'Esprit de Dieu saisissait souvent, mais aussi un homme dont le coeur, n'ayant jamais été jugé, ne s'était pas mis d'accord avec le don qu'il exerçait. Du commencement à la fin de sa carrière, il n'hésite pas une fois à suivre le chemin de ses convoitises. Il va, sans combat, où son coeur le mène. Malgré la puissance de l'Esprit, c'est un homme charnel. Sa douceur est charnelle, quand il va visiter sa femme avec

un chevreau; sa colère, charnelle, quand le monde lui propose en échange de celle qu'il convoite ardemment, une autre femme qui n'a pas de valeur pour lui. C'est ainsi, du reste, que le monde nous traite toujours, à notre dam et à notre honte, quand nous avons désiré quelque chose de lui. Ce qu'il donne à l'enfant de Dieu, après lui avoir fait tant de belles promesses, n'a aucune valeur pour ce dernier et ne peut le satisfaire. J'ai dit: la colère de Samson est charnelle. L'Esprit de l'Eternel ne le saisit pas dans l'entreprise des 300 chacals. Il veut «*faire du mal*». aux Philistins, en les frappant dans leurs circonstances extérieures et emploie à cet effet des ruses qui ne semblent être nullement dans la pensée de Dieu. Les Philistins irrités montent et brûlent au feu sa femme, leur complice, et son père.

Samson trouve dans leur vengeance (verset 7), une nouvelle occasion pour faire l'oeuvre de Dieu. Nous y rencontrons encore bien du mélange: «Certes je me vengerai de vous», et il n'est pas ajouté que l'Esprit de l'Eternel le saisit; mais s'il ne se montre pas ouvertement, Dieu est derrière la scène. C'est, quoiqu'il en soit, une délivrance pour le peuple. «Et il descendit, et habita dans une caverne du rocher d'Etam». Il fallait s'y attendre. Le croyant, quand il prend le parti de Dieu contre le monde, se trouve isolé. Samson comprend cela. Les témoins de Christ en un temps de ruine, sont mis de côté, hélas! par le peuple de Dieu lui-même.

Les 3.000 de Juda, que le témoignage de Samson trouble dans la quiétude de leur esclavage, consentent à aider le monde qui veut se débarrasser de lui. Aux difficultés de ce témoignage, aux risques qu'il leur fait courir, ils préfèrent le joug des Philistins. On ne trouve pas d'état moral plus abaissé que celui-là dans tout le livre des Juges. Israël ne crie plus même à l'Eternel, il ne *veut* pas être délivré. L'homme de Dieu, son propre libérateur, l'embarrasse. Les Philistins disent: «Nous voulons lui faire comme il nous a fait» (verset 10). Juda dit: «Que *nous* as-tu fait?» (verset 11). S'identifiant avec l'ennemi qui l'asservit, Juda n'est plus Juda, et échange moralement son nom contre celui des Philistins. La communion avec eux est complète; tous deux sont *l'ennemi* du témoignage; mais Juda est bien pire, lui qui préfère l'esclavage à la libre puissance de l'Esprit divin, dont Samson est l'instrument.

Samson se laisse lier par eux; c'est aussi l'histoire de la chrétienté. Le peuple de Dieu a fait au Saint Esprit ce que Juda fit à Samson. Sa puissance les gêne; ils ne veulent pas de la liberté que l'Esprit leur apporte. Ils entravent son action et le lient avec leurs méthodes nouvelles, semblables aux cordes neuves dont Juda liait son libérateur, tout en lui disant: «Certainement nous ne te tuerons pas». Samson aurait pu faire tout autre chose que ce qu'il a fait; ces misérables entraves, il l'a bien prouvé plus tard, n'étaient que des toiles d'araignées pour lui. L'homme fort se moquait de leurs cordes neuves, mais il consent à se laisser lier. Quelle responsabilité pour ces 3.000 de Juda qui appréciaient si peu le don que Dieu leur avait fait! Quelle honte pour eux! Certes, la honte n'est pas pour Samson. Si quelque chose jette un opprobre mérité sur les chrétiens liés au monde, c'est l'entrave mise à la libre action du Saint Esprit parmi eux, parce qu'elle les gêne et qu'ils ne savent qu'en faire.

Mais, au moment donné, la puissance de l'Esprit brise toutes les entraves. «L'Esprit de l'Eternel le saisit; et les cordes qui étaient à ses bras devinrent comme de l'étoffe qui brûle au feu, et ses liens coulèrent de dessus ses mains» (verset 14). Alors Dieu se sert d'un

ossement qui traînait sur les champs, d'une misérable mâchoire d'âne, pour remporter une victoire signalée, et ce lieu est appelé Ramath-Lékhi, du nom de l'instrument méprisable employé dans ce combat. Entre les mains de l'Esprit de Dieu, nous sommes de pareils instruments, mais il plaît au Seigneur d'associer nos noms à sa victoire, comme si la mâchoire d'âne avait fait «un monceau, deux monceaux».

Après sa victoire, Samson «eut une très grande soif» (verset 18). L'activité du croyant n'est pas tout; le combat ne désaltère pas. Il fallait à Samson quelque chose qui répondit à ses besoins personnels, sinon, dit-il, «je mourrais de soif et je tomberais entre les mains des incirconcis». Si nous ne voulons perdre le fruit du combat, il nous faut employer la parole de Dieu pour nous rafraîchir et non pas seulement pour la lutte. Dans son extrémité, Samson crie à l'Eternel qui lui fait trouver une source rafraîchissante sortant d'un rocher fendu par la main de Dieu. Le rocher, partout et toujours, c'est Christ. «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive». Retournons à Christ après le combat; sa Parole nous rafraîchira. Samson a conscience des dangers qui suivent immédiatement la victoire. Le fait que Dieu «a donné par la main de son serviteur une grande délivrance», devient l'occasion de nous faire tomber personnellement «entre les mains des incirconcis», si notre âme ne cherche pas immédiatement son refuge, son rafraîchissement et sa force auprès des eaux de la grâce, dont Christ est le distributeur. Dans ce jour béni, Samson réalisa ces deux choses, une grande activité dans le combat pour les autres, et à l'égard de lui-même une humble dépendance de Dieu pour profiter des ressources qui sont en Christ.

La première partie de l'histoire de Samson se termine par ces mots: «Et Samson jugea Israël, aux jours des Philistins, vingt ans» (verset 20). Elle contient, malgré tous les manquements que nous avons signalés, l'approbation de Dieu sur la carrière publique de son serviteur. Le chapitre qui suit nous montre la perte de son nazaréat.

Chapitre 16 : La défaite et la restauration

Nous entrons dans une nouvelle période de l'histoire de Samson, caractérisée par la perte de son nazaréat et par sa restauration. Le verset 31 de notre chapitre, comparé au verset 20 du chapitre 15, marque extérieurement cette division. Au chapitre 15, Dieu avait préservé son serviteur, malgré lui, d'un engagement définitif avec une femme qui servait d'autres dieux. Mais cela ne redresse pas la pente naturelle de son coeur, et le verset 1 de ce chapitre nous montre où cette pente le mène. Il avait recherché le monde idolâtre, il recherche maintenant le monde *souillé*, et ne craint pas de s'associer momentanément avec lui. Une disposition mondaine non jugée nous conduit nécessairement à des chutes plus graves. C'est ainsi que, dans l'histoire de l'Eglise, Pergame conduit à Thyatire. Cette liaison n'est que passagère et Samson n'y perd point sa force, car le secret subsiste encore entre lui et Dieu. Guetté toute la nuit, à la porte de la ville, par ses mortels ennemis, il se leva de son sommeil, «saisit les battants de la porte et les deux poteaux, les arracha avec la barre, les mit sur ses épaules, et les porta au sommet de la montagne qui est en face de Hébron» (verset 3). Plus d'une fois, l'histoire de Samson nous rappelle celle de Christ; telle sa victoire sur le lion de Thimna, tel aussi l'exploit des portes de Gaza. Comme Samson, le Seigneur se réveillant du sommeil de la

mort, a réduit à néant les desseins de l'ennemi, en brisant les portes de sa terrible forteresse. Il a emmené en captivité ce qui nous retenait captifs et, monté en haut, il a dressé les trophées de sa victoire. La mort, la citadelle de Satan, n'ayant pas de portes pour nous retenir, est devenue pour nous un passage; aucun verrou n'a pu y emprisonner Christ, aucune puissance ne peut nous y garder. La «montagne qui est vis-à-vis de Hébron», le lieu de l'homme ressuscité qui fait face au lieu de la mort (*), nous en est un sûr garant.

(*) Nous avons fait remarquer ailleurs que Hébron est sans exception, dans l'Ecriture, le lieu de la mort (Méditations sur Josué).

Nous l'avons dit plus d'une fois, il n'est pas un homme de Dieu qui ne soit appelé à reproduire, et ne reproduise, en effet, quelques traits de la personne du Sauveur. Ah! qu'il eût été beau de voir Samson être une digne image de Christ dans sa victoire sur la mort, comme il l'avait été dans sa victoire sur le lion déchirant! D'où sortait cet homme fort avec les portes de Gaza sur ses épaules? Pour qui combattait-il? Qui l'avait donc placé dans cette extrémité? Dans toutes ces choses, son histoire forme le plus absolu contraste avec celle de notre adorable Sauveur.

Écoutons un récit plus humiliant encore (versets 4-21). Samson, qui n'avait contracté qu'une alliance passagère avec le mal, va plus loin. La fille des Philistins avait plu à ses yeux; la femme de Gaza l'avait attiré pour un moment dans ses filets; Delila *s'empare de ses affections*. «*Il aime une femme dans la vallée de Sorek*» (verset 4). C'est là qu'aboutit le chemin de l'enfant de Dieu, qui cultive au lieu de les juger les premiers mouvements de son cœur naturel. Malgré tout, Samson avait gardé jusque-là, ses relations intimes et secrètes avec Dieu. Il possédait une chose que le monde ne pouvait comprendre et à la source de laquelle il était incapable de remonter. Sa force restait une énigme pour ses ennemis; sans doute, ils en voyaient les effets, mais dirigés contre eux, et cela les rendait d'autant plus avides à lui arracher le secret de cette force pour trouver des armes contre le serviteur de l'Éternel. Sans doute aussi, sa longue chevelure, livrée que tous n'avaient pas, était une profession publique de séparation pour Dieu. Mais, à moins que son secret ne fût trahi, il ne pouvait venir à la pensée du monde que cette figure de dépendance et d'oubli de soi fût pour le Nazaréen une source de force.

Samson aime Delila. Le voilà en communion avec cette femme, et Dieu ne peut s'accommoder d'une communion partagée. Il est impossible que nous menions de concert nos affections pour le monde et pour Dieu. «Nul serviteur ne peut servir deux maîtres; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre» (Luc 16: 13). En aimant Delila, Samson faisait profession de haïr Dieu et de le mépriser, quand même, de fait, il lui appartenait. Cette femme s'empare de lui de plus en plus: «Comment dis-tu: Je t'aime, — et ton cœur n'est pas avec moi?» (verset 15). Dès lors son *cœur* est pris. Il ne tardera pas à lui livrer le dernier mot de son secret. Trois fois les sept cordelettes fraîches, et les cordes neuves, et le fil à tisser, n'ont pu dompter la puissance de l'Esprit. Dieu soutenait encore son pauvre serviteur infidèle, mais son secret livré, le signe de sa dépendance enlevé, le lien de communion qui unissait soit âme à Dieu aboli, que lui reste-t-il? Toute sa force s'est évanouie.

Les expériences passées des délivrances de Dieu, malgré ses chaînes morales, ne servent qu'à le tromper et l'endormir. Trois fois il s'était dégagé en des moments critiques. Pourquoi pas une quatrième? Le coeur aveuglé se dit: «Je m'en irai comme les autres fois, et je me dégagerai». Mais avec la communion perdue, l'intelligence des pensées de Dieu fait entièrement défaut: «Il ne savait pas que l'Eternel s'était retiré de lui» (verset 20).

Ce n'est point que Samson fût bien à l'aise sous le joug de Delila. «Elle le tourmentait par ses paroles tous les jours et le pressait», et «son âme en fut ennuyée jusqu'à la mort» (verset 16). Voilà tout ce qu'il avait trouvé dans les choses qui l'attiraient le plus. Il aurait bien voulu refuser, mais il n'en était déjà plus capable. Un homme du monde peut trouver sa joie dans le monde, un croyant jamais. Au fond, le coeur de Samson était dans une mesure avec Dieu et l'Israël de Dieu. De là ce combat, cette lutte, cet ennui, cette misère. Notre conscience parle et ne nous laisse pas de repos réel; notre joie est empoisonnée. Il fait enfin le dernier pas, et «lui déclare tout ce qui était dans son coeur» (verset 17). Après cela vient le *sommeil*: «Elle l'endormit sur ses genoux» (verset 19). L'âme perd tout sentiment de ses relations avec Dieu, et tombe dans un lourd sommeil sous l'atmosphère épaisse de la corruption. Alors l'ennemi embusqué, épiant ce moment, s'avance, enchaîne, aveugle l'homme puissant et se sert de lui comme du plus misérable des esclaves. Sort, hélas! pire que le sommeil! Samson n'est plus qu'un pauvre esclave aveugle, jouet des ennemis de l'Eternel. Il ne faut pas s'y tromper; l'ennemi en veut plus encore à Dieu qu'à Samson, car le Nazaréen vaincu devient le témoin de la victoire apparente du faux dieu Dagon, sur le vrai Dieu. Le manque de réalité des chrétiens est l'arme la plus puissante du monde contre Christ. En méprisant le croyant infidèle, c'est Lui que le monde trouve moyen de mépriser.

Grâces à Dieu, l'histoire du dernier des juges ne se termine pas par cette défaite. Dieu veut avoir la victoire finale en dépit de l'infidélité de ses témoins. Samson retrouve son nazaréat dans cette position d'amère humiliation, «Et les cheveux de sa tête commencèrent à croître, après qu'il eut été rasé» (verset 22). Samson n'était pas un homme de prière. Dans toute son histoire, on ne l'entend s'adresser à Dieu que deux fois (15: 18; 16: 28). Ici, tandis que les ennemis fêtent leur triomphe, Samson crie à l'Eternel. J'apprécie chez un homme de Dieu une fin de vie plus brillante que son commencement. Ce n'est pas, sans doute, ce qu'il y a de plus élevé. Le chemin de Christ, de l'homme parfait, était un sentier uni d'une égalité absolue, dans les mille circonstances diverses par lesquelles il eut à passer. C'est ainsi que nous le voyons marcher au Psaume 16 et dans les évangiles. Et néanmoins, finir comme Samson, dont la vie présenta tant de contrastes, finir comme Jacob, dont la carrière toute de plans et de ruses humaines, se termine par la vision glorieuse de l'avenir d'Israël et par l'adoration qui reconnaît en Joseph le type du Messie promis; finir ainsi, c'est encore meilleur que de clore sa carrière comme Salomon, dans l'idolâtrie, après un règne magnifique de sagesse et de puissance. Oui, la fin de Samson fut une victoire éclatante. «Les morts qu'il fit mourir dans sa mort, furent plus nombreux que ceux qu'il avait fait mourir pendant sa vie» (verset 30).

Que cette histoire nous enseigne. Soyons de ceux qui n'ont besoin, pour faire l'expérience d'eux-mêmes, ni d'un mauvais commencement, ni d'une mauvaise fin. Paul, un homme sujet aux mêmes infirmités que nous, évita l'un et l'autre, quoique sa marche mit au jour plus d'une faiblesse. Apprenons à régler nos pas sur ceux de notre impeccable modèle; c'était la force de l'apôtre et ce sera la nôtre. Alors Dieu dira de nous: «Ils marchent de force en force, ils paraissent devant Dieu en Sion» (Psaumes 84: 7).

Chapitres 17 à 21 : Manifestation de la ruine et restauration finale

Chapitres 17 à 19 : Corruption religieuse et morale d'Israël

Chapitre 17 : Le Lévitte de Juda

Les chapitres 17 à 21 sont comme un appendice du livre des Juges, appendice de toute importance pour compléter le tableau moral du déclin d'Israël, mais qui, par sa date, prend place avant le début proprement dit de notre livre et remonte aux derniers temps de Josué et des anciens qui le suivirent. Il importait de montrer que, si d'un côté le déclin était graduel, de l'autre la ruine était immédiate et irrémédiable, dès le moment où Dieu avait confié aux mains de son peuple le devoir de garder les bénédictions premières. Il importait ensuite, comme nous le verrons plus tard, d'établir que *la fin de Dieu* n'est pas la ruine, mais la restauration d'un peuple qui pût demeurer en unité devant lui, après que les châtiments auraient eu leur cours. Il importait encore de montrer les rapports de la sacrificature avec la ruine, et comment elle s'y associe et y contribue. Tous ces grands traits de la vérité, et bien d'autres encore, se trouvent condensés dans les chapitres dont nous allons nous occuper. Leur date nous est donnée par trois passages. Je les cite pour ceux que la *structure* du livre intéresse et pour ne pas être obligé d'y revenir. Le premier de ces passages est au chapitre 18: 1. Nous voyons au chapitre 19, verset 47, de Josué, que la tribu de Dan s'empara de Laïs (*), à l'époque où les douze tribus étaient appelées à conquérir leur héritage. Dans le second passage, au verset 12 du chapitre 18, «Mahané-Dan» reçoit son nom de l'expédition de Dan, tandis qu'au commencement de l'histoire de Samson (chapitre 13: 25), c'est un lieu déjà connu. Enfin, au chapitre 20: 28, «Phinéas, fils d'Eléazar, fils d'Aaron, se tenait devant l'arche en ces jours»; d'où l'on doit conclure que ces jours suivirent immédiatement ce qui nous est rapporté en Josué 24: 33.

(*) Le Léschem de Josué n'est autre que le Laïs du chapitre 18 des Juges.

Ces détails établis, nous trouvons aux chapitres 17 et 18 le tableau de la corruption religieuse d'Israël, encore en possession des bénédictions premières. Ce tableau n'offre pas un endroit où le cœur puisse se reposer au sein de la ruine et quand, à la lumière de la Parole, nous l'aurons passée en revue, nous comprendrons que notre unique refuge dans cet affreux débordement du mal, c'est Dieu seul.

Ces chapitres se lient ensemble par une phrase caractéristique, répétée à quatre reprises. «En ces jours-là, il n'y avait pas de roi en Israël; chacun faisait ce qui était bon à ses yeux» (17: 6; 21: 25). «En ces jours-là, il n'y avait pas de roi en Israël» (18: 1; 19: 1).

Ainsi, l'état du peuple en ces mauvais jours est dépeint par deux faits. D'abord: «Il n'y avait pas de roi en Israël». Le temps n'était pas encore où Israël demanderait: «Etablissez sur nous un roi pour nous juger, *comme toutes les nations*» (1 Samuel 8: 5). Jusqu'ici, le peuple avait eu l'Eternel pour roi; maintenant, Dieu était oublié ou laissé de côté, quoique la royauté selon le mode des nations ne fût pas encore établie. Le peuple avait abandonné le système du gouvernement divin, sans avoir encore proclamé sans réserve celui du gouvernement du monde. Ce fait caractérise aussi la chrétienté de nos jours.

En second lieu: «Chacun faisait ce qui était bon à ses yeux». On avait, comme aujourd'hui, *le règne de la liberté de conscience*. Chacun prétendait avoir pour règle les «lumières de sa conscience», tandis que la vraie lumière de la parole de Dieu était laissée de côté et qu'on n'en parlait plus. Combien ces temps différaient d'avec ceux de Josué, où la Parole était l'unique guide et l'unique autorité d'Israël, en tout ce qu'il entreprenait (Josué 1: 7-9. Voyez entre autres chapitres 3; 4: 6; 8: 30-35, etc.). Or, en réalité, la conscience, malgré sa valeur immense pour l'homme, n'est pas un guide, mais un juge, ce qui est tout autre chose. Ce juge qu'il n'écoute pas, l'homme prétend l'honorer en le choisissant pour guide. Mais comment le conduira-t-elle, cette conscience qui peut être endormie, endurcie, cautérisée? Ces chapitres nous montrent où elle conduisit les Israélites, lorsque chacun faisait ce qui était bon à ses yeux. L'idolâtrie avait poussé racine à côté de quelques formes religieuses qui restaient encore. On se laissait aller aux mouvements de son cœur pourvu que l'on crût bien faire, et l'on se précipitait dans d'affreuses iniquités. «Ils croient bien faire», c'est aujourd'hui, comme jadis, le mot d'ordre qui sanctionne même l'apostasie du christianisme.

L'oubli complet des ordonnances de la parole de Dieu caractérise Michée, cet homme de la montagne d'Ephraïm, et sa mère. L'un dérobe, quand la loi avait dit: «Tu ne déroberas point» (Exode 20: 15), et sa conscience ne parle pas quand il avoue ce fait. La mère «consacre de sa main l'argent à l'Eternel pour son fils, afin d'en faire une image taillée et une image de fonte» (verset 3), alors qu'il était dit: «Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face. Tu ne te feras point d'image taillée» (Exode 20: 3, 4). Chose pire que la simple idolâtrie, elle joignait l'Eternel à ses idoles, et sa conscience ne lui disait rien. Elle s'était fait un culte à sa façon, auquel son fils coupable s'associe pleinement. Le culte du monde religieux d'aujourd'hui n'en diffère pas autant qu'il pourrait paraître, car le nom de l'Eternel s'y mélange aux objets des convoitises du cœur de l'homme, à toutes ces choses dont il est dit: «Petits enfants, gardez-vous des idoles» (1 Jean 5: 21). L'art, la musique, l'or et l'argent et les choses précieuses, ornent ce qu'on appelle le culte de Dieu; tandis que les hommes y donnent place à ce que le monde estime et convoite, aux richesses, à l'influence, à la sagesse humaine.

«Michée eut une maison de dieux, et il fit un éphod et des théraphim», associant les faux dieux à l'éphod, forme sans valeur du culte judaïque, séparée du sacrificateur qui la portait. Puis il «consacra l'un de ses fils, et celui-ci fut son sacrificateur» (verset 5). Plus que jamais la

parole de Dieu était oubliée. Son fils, était sans droit à la sacrificature, Michée sans droit pour le consacrer. Un fait nouveau surgit. Un lévite de Juda, ayant comme tel des rapports avec la maison de l'Eternel, mais aucun droit à la sacrificature, passe par aventure, cherchant un lieu de séjour. Michée s'empare de cet homme qui lui apporte *une apparence de succession religieuse*. «Demeure avec moi, et tu seras pour moi un père et un sacrificateur, et je te donnerai dix pièces d'argent par an, et un habillement complet, et ton entretien» (verset 10). Michée est en progrès; il *établit* chez lui un lévite authentique, valant pour lui mieux que son fils, il *l'entretient* et le *paie*. C'est un clergé constitué sur les mêmes principes que tous les clergés de nos jours. Remarquons en passant comment Dieu nous raconte ces choses. Il ne blâme pas, ne s'indigne pas; il énumère les faits et les place devant nous. Ceux qui sont spirituels distinguent ce que Dieu blâme ou ce qu'il approuve, et apprennent à être aussi étrangers que Dieu lui-même a tous les principes dont ce chapitre nous fait le triste tableau. L'homme charnel reste dans son aveuglement. Michée, en faisant ce qui était bon à ses yeux, pensait se concilier la faveur de l'Eternel! «Et Michée dit: Maintenant je connais que l'Eternel me fera du bien, puisque j'ai un lévite pour sacrificateur» (verset 13).

Chapitre 18 : Dan et le lévite

Ce chapitre nous présente les rapports de l'une des tribus avec le système religieux dont nous avons vu l'établissement au chapitre 17. Dan s'était montré la plus faible des tribus d'Israël. Repoussé dans la montagne par les Amoréens (1: 34), et manquant de foi pour s'emparer de son héritage, il envoie cinq hommes en reconnaissance pour lui chercher la part qui lui manquait encore. Laïs, ville tranquille et prospère, était située à l'extrémité nord de Canaan, éloignée des Sidoniens auxquels elle se rattachait, et sans commerce avec personne. Cette ville offre à Dan une conquête sans gloire, mais lui présente en outre tout ce que le coeur naturel peut désirer. «C'est un lieu», disent les envoyés, «où rien ne manque de tout ce qui est sur la terre» (verset 10). A part la perversité, Laïs, comme Sodome avant sa destruction, ressemblait à un jardin de l'Eternel; conquête digne d'un Lot et non d'un Abraham, qui tente la tribu de Dan affaiblie et relâchée. Dan avait un combat à livrer, une victoire à gagner dans ses propres limites, sur l'Amoréen de la vallée; ce combat lui coûte trop cher; il lui préfère une conquête sans péril, remportée au bout de la terre, loin des yeux des témoins de l'Eternel, et de l'endroit où se trouve l'ennemi réel, laissé, sans mot dire, en possession du vrai héritage de Dan.

En route, ces cinq hommes rencontrent le lévite dans la maison de Michée et lui demandent: «Qui t'a amené ici, et que fais-tu par ici, et qu'as-tu ici?» (verset 3). Ces questions auraient dû ouvrir les yeux du lévite, si des questions en étaient capables. Que pouvait-il répondre, en effet? Sa volonté l'avait *amené*, car il cherchait à s'établir; il *faisait* ce que Michée lui avait dit de faire; il *avait* de l'argent, une paye. Autant de caractères du clergé, qui peut subsister entièrement sans Dieu, dépendre des hommes et travailler en vue d'un salaire.

«Et ils lui dirent: Nous te prions, interroge Dieu, afin que nous sachions si notre chemin par lequel nous allons prospérera» (verset 5). C'est auprès d'un tel homme que les hommes cherchent une direction pour leur marche, aussi reçoivent-ils la réponse qu'ils désirent: «Allez

en paix, le chemin où vous marchez est devant l'Eternel» (verset 6). A cette fausse prétention d'être l'oracle du peuple, sous peine de n'être pas le clergé, il faut mêler le nom de l'Eternel.

Plus tard, la tribu de Dan revenant en armes, son premier soin est de s'emparer en passant des dieux de Michée et d'accaparer son sacrificateur. Ils font miroiter devant ses yeux l'avancement qu'il aura: «Vaut-il mieux pour toi d'être sacrificateur de la maison d'un homme seul, ou d'être sacrificateur d'une tribu et d'une famille en Israël?» (verset 19). Il est appelé à une position plus influente et plus lucrative. La volonté de Dieu n'entre pour rien dans les pensées du sacrificateur. «Sort coeur se réjouit» d'être appelé à un nouveau poste (verset 20); prenant «l'éphod, et les théraphim, et l'image taillée, il s'en va au milieu du peuple» (verset 20). Il emporte avec lui ses idoles, et c'est avec celui que les hommes appellent «leur sacrificateur», que l'idolâtrie prend au milieu de Dan un caractère *officiel*.

Michée court après les ravisseurs: «Vous avez pris», leur dit-il, «mes dieux que j'ai faits, et le sacrificateur, et vous vous en êtes allés; et que me reste-t-il?» (verset 24). Quelle parole! On lui avait pris sa religion et son clergé, et il ne lui restait rien! Un homme de foi n'aurait pu ressentir la perte de ces choses; il lui serait resté Dieu lui-même, sa Parole, la sacrificature de Dieu, et la maison de Dieu à Silo.

Les fils de Dan vont leur chemin, frappent Laïs, s'emparent de la ville, et «l'appellent du nom de Dan, d'après le nom de Dan, leur père» (verset 29). Le nom de Dan a plus d'importance pour eux que le nom de l'Eternel. Tel est, en quelques mots, le sombre tableau de l'histoire religieuse d'Israël.

Chapitre 19 : Le lévite d'Ephraïm

Les chapitres 17 à 18 nous ont présenté l'état religieux d'Israël et l'influence exercée sur lui par la classe pseudo-sacerdotale. Cette soi-disant sacrificature, religieusement corrompue, entretenait dans le peuple la corruption religieuse. Si les scènes qui commencent au chapitre 17, appartiennent, comme nous l'avons vu, au temps qui précède les juges, leur transposition était nécessaire pour établir à nos yeux, comme en un tableau, la gradation solennelle du mal en Israël. C'est un peu la marche suivie par l'Esprit de Dieu dans l'évangile de Luc, où les faits sont groupés hors de leur date, pour donner une impression d'ensemble à certaines vérités morales.

Samson, le dernier des juges, invoquait encore l'Eternel en certaines circonstances mémorables de sa vie, le lévite de Juda ne l'invoque plus que sur la tête de ses images et de ses théraphim; le lévite d'Ephraïm, dont nous allons considérer l'histoire, ne l'invoque, hélas! plus du tout. L'Eternel semble ne plus exister pour lui; cependant cet homme est un lévite et fait partie d'une race mise à part pour le service de l'Eternel, de la sacrificature et de la maison de Dieu.

Au chapitre 19, nous trouvons les rapports du lévite d'Ephraïm, non plus avec l'état religieux mais avec l'état moral du peuple. Ce dernier est pire encore que le premier. La femme que le lévite avait prise, le quitte après lui avoir été infidèle. Il court après elle, comme son coeur le mène et, faisant ce qui lui semble bon, s'unit à cette femme prostituée. Cela satisfait

le père de cette dernière, qui voit dans l'action du lévite la réhabilitation de sa fille. Hélas! cet acte est aussi, sans qu'il s'en doute, la justification du mal et la sanction de la souillure, d'autant plus grave qu'elle a pour garant le caractère sacré de cet homme. Le père retient son beau-fils, car plus il reste, plus la réhabilitation devient publique et éclatante. Le monde nous montre son amabilité dans la proportion où nous servons ses intérêts; l'alliance avec la famille de Dieu ne lui est point contraire. Le lévite se laisse attarder dans ce chemin. N'ayant pas Dieu et n'ayant que sa conscience pour se diriger, il se laisse influencer par d'autres, manque l'occasion et tombe dans le malheur.

Cet homme qui s'allie à une prostituée ne voudrait pas entrer chez les Jébusiens. Il en est parfois ainsi du chrétien. Il craint de s'associer extérieurement au monde, tandis que chez lui les sources intérieures sont impures. On peut être très strict quant à sa marche publique, très relâché quant à la sainteté individuelle. «Nous ne nous détournerons pas vers une ville des étrangers, *qui n'est pas des fils d'Israël*» (verset 12). Le lévite est plus attaché à son peuple qu'à l'Eternel, ou plutôt ce dernier n'entre pas même en ligne de compte. Fuyant les Jébusiens par orgueil national plus que par piété, il semblerait à l'entendre que ce qui vient d'Israël ne peut être que bon, alors qu'Israël a déjà outrageusement abandonné l'Eternel. Ces principes n'ont pas changé et caractérisent autant notre ruine que celle de l'ancien peuple. On vante n'importe quelle secte de la chrétienté en contraste avec les nations idolâtres, quand déjà la chrétienté elle-même est devenue le repaire de toute corruption morale et religieuse. Le lévite va s'apercevoir qu'il n'est pas reçu au milieu d'un peuple auquel Dieu avait recommandé expressément de ne pas délaissier le lévite (Deutéronome 12: 19). La profession corrompue n'offre pas d'abri au serviteur de l'Eternel (je ne parle pas ici du caractère moral de cet homme). On voit au verset 18, les sentiments que de pareils procédés font naître dans le cœur du lévite. «J'ai à faire avec la maison de l'Eternel, et il n'y a personne qui me reçoive dans sa maison à un étranger isolé, qui séjourne au milieu de la corruption de Guibha et en a conscience, comme Lot de celle de Sodome, car il dit: «Mais ne passe pas la nuit sur la place» (verset 20), reçoit le voyageur dans sa maison. Alors une chose affreuse arrive. Les passions impures des hommes qui portent le nom de l'Eternel égalent, en horreur celles de la ville maudite. De telles choses ont lieu en Israël, bien pires que l'histoire de Lot, car, comme les mouches mortes font puer le parfum, la corruption du peuple de Dieu est la pire des corruptions. Aussi ne voyons-nous pas des anges intervenant pour délivrer le juste. L'hôte du lévite parle comme Lot à la porte, acceptant un mal pour en éviter un pire. C'est nécessairement le principe d'action des croyants qui demeurent au milieu du monde. Dieu préserve cet homme de voir sa maison souillée par ces infâmes, mais lui ne voyait pas d'autre chemin. Le lévite livre sa femme à l'opprobre. Cette issue pouvait être évitée par un appel à Dieu, par le souvenir de sa protection aux jours d'autrefois. Ne pouvait-il pas, comme jadis, frapper ce peuple d'aveuglement? Mais nul cri d'angoisse ne monte vers lui; du cœur du lévite à l'Eternel il n'y a pas de chemin.

La misérable femme, revenue de sa prostitution première, sans repentance, ni travail de conscience, meurt des épouvantables suites de ce qu'elle avait convoité jadis. Dieu laisse le

mal s'accomplir, mais, comme les chapitres suivants nous l'apprendront, de ce mal atroce il va tirer sa gloire.

La parole de Dieu nous présente deux grands sujets. D'une part, ce qu'est Dieu; de l'autre, ce qu'est l'homme. Jamais Dieu ne cherche à voiler la condition de l'homme, car s'il le faisait, il ne serait pas le Dieu qui est lumière, et sa Parole serait faussée dans ses deux éléments. Quant à l'homme, Dieu nous le dépeint indifférent, aimable ou religieux selon la nature, violent ou corrompu, égoïste toujours, hypocrite, impie, apostat; sans loi, sous la loi, sous la grâce, et cela dans toutes les circonstances et à tous les degrés — comme aussi Dieu nous montre le travail de la grâce, sous toutes ses formes et à tous ses degrés, dans le coeur de l'homme. Nous obtenons ainsi un tableau divin de notre état, et nous sommes forcés de conclure que nous sommes sans ressource en nous-mêmes, et qu'il n'y a de ressource que dans le coeur de Dieu.

Chapitre 20 : Brèche et relèvement

A la suite du crime de Guibha, de l'extrême nord à l'extrême sud, toutes les tribus se rassemblent «*comme un seul homme*, vers l'Eternel, à Mitspa» (verset 1). Il semble manquer bien peu à cette unanime protestation contre le mal. Nous trouvons du *zèle* pour s'en enquérir et s'en purifier, et le sentiment de la *solidarité* d'Israël qui, plus tard, sous Debora, Gédéon et Jephthé, fera défaut. La réunion, l'action et les sentiments des onze tribus offrent surtout une belle apparence d'unité (versets 1, 8, 11), car la plus petite tribu, et bien plus une tribu coupable, seule manquait. Le *centre* de l'unité du peuple était reconnu, car c'est «vers l'Eternel» qu'ils se rassemblent à Mitspa, «devant l'Eternel» qu'ils montent à Béthel. Que manquait-il donc à Israël? *Une* chose, «le premier amour». Le premier amour s'adresse à la fois à Dieu et aux frères. *Envers Dieu*, cet amour s'était refroidi. Israël écoute, délibère, décide, puis consulte Dieu (verset 18). Au lieu de commencer par *la parole de Dieu*, il finit par elle. Elle n'est pas absente, mais n'occupe plus la première place. C'est une marque de l'abandon du premier amour. «Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime». «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole» (Jean 14: 21, 23). «C'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements» (1 Jean 5: 3). Une autre marque, c'est que la *honte* infligée à Israël (versets 6, 10, 13) touche plus les coeurs que le déshonneur fait à Dieu. Combien souvent, dans toute discipline d'assemblée, une telle tendance se fait jour! C'est que Dieu n'a plus, dans nos coeurs, la place qu'il devrait occuper.

L'abandon du premier amour se montre aussi dans notre manière d'agir *envers nos frères*. Les rapports avec Dieu et avec les frères sont du reste intimement liés. «Celui qui aime Dieu, aime aussi son frère» (1 Jean 4: 21). Israël voit en Benjamin un ennemi, et, malgré la belle apparence d'unité, ne considère pas le péché d'une tribu comme celui de tout le peuple. Ils disent: «Quel est ce mal qui est arrivé au milieu de *vous*?» (verset 12) non pas de *nous*. Quelle différence entre cet amour et celui qui nous est décrit en 1 Corinthiens 13: 4-7! Le zèle ne manquait pas, mais ne remédie jamais à l'abandon du premier amour. «Tu ne peux supporter les méchants» d'Apocalypse 2: 2, se retrouve ici, mais comme plus tard à Ephèse, le Seigneur pouvait dire à son peuple: «J'ai quelque chose contre toi». Ils ajoutent: «Que nous ôtions le

mal du milieu d'Israël» (verset 13), mais où étaient les affections fraternelles? C'est toujours, du reste, en tout temps, le danger de la discipline, aussi les Corinthiens sont-ils exhortés à ratifier leur amour envers celui qui était tombé, après que la discipline avait eu son cours. Si le peuple, s'adressant à Benjamin, dit «vous» au lieu de «nous», le «nous» d'autre part usurpe la place: «Livrez-*nous* ces hommes... afin que *nous* les fassions mourir et que *nous* ôtions le mal du milieu d'Israël» (verset 13). L'abandon du premier amour ouvre la porte à l'importance personnelle.

Que dirons-nous de Benjamin? Il avait gravement péché en supportant le mal dans son sein. La remontrance d'Israël, au lieu de l'humilier, le pousse à un acte des plus graves: «Il sort en guerre contre les fils d'Israël» (verset 14), puis à un acte plus grave encore: il s'allie avec le mal. Benjamin se rassemble à Guibha, dénombre Guibha, se range en bataille devant Guibha, sort de Guibha (versets 14, 15, 20, 21). Son manque d'humiliation a une terrible conséquence; non seulement il ne juge pas le mal, mais arrive nécessairement, fatalement, à l'excuser, en prenant parti avec le méchant contre le peuple de Dieu. Il se donne bien, il est vrai, l'apparence d'être «*sans* les hommes de Guibha» (verset 15), mais il les dénombre et profite de leurs 700 guerriers d'élite. Dans cette armée, les «gauchers» sont aussi nombreux que l'élite de Guibha, faiblesse qui devient force au service de l'Eternel, quand c'est un Ehud qui combat. Ici, les gauchers sont habiles contre l'Eternel; leur main qui devrait être apte à la défense, se trouve forte à l'attaque et trompe ceux qui leur font face.

Tous les préliminaires épuisés, Israël interroge Dieu (verset 18). Que Juda monte le premier, répond Celui qui veut discipliner Israël. Vingt-deux mille hommes de Juda mordent la poussière. Quelle grâce de Dieu dans cette défaite! Israël doit apprendre qu'il ne peut y avoir de vainqueur, ni de vaincu, dans les combats entre frères, mais que tous doivent être vaincus pour que l'Eternel triomphe à la fin. Dieu se sert aussi de la défaite pour restaurer son peuple bien-aimé. Israël sort fortifié d'un combat qui lui a coûté ses forces vives, car il en sort jugé à fond par Dieu lui-même. Lorsque leurs vingt-deux mille sont tombés, les fils d'Israël se fortifient (verset 22). Voyez quels fruits porte pour eux le châtement: 1° Il les fait rechercher la présence de l'Eternel à Béthel. 2° Au lieu de l'indignation humaine, les voici maintenant affligés d'une affliction selon Dieu, et leurs pleurs en sont la preuve. 3° L'affliction n'est point passagère, car ils pleurent jusqu'au soir. 4° Ils apprennent à dépendre plus réellement de la parole de Dieu, et ne disent plus «Qui de nous montera le premier?» mais «M'approcherai-je de nouveau?» 5° Enfin l'affection renaît pour le frère en chute, car ils disent: «les fils de Benjamin, mon frère» (verset 23). Résultat digne de Dieu! Ce n'est pas la victoire, c'est la défaite qui produit ces choses, fruits bénis de la discipline, et cependant d'autres fruits restent encore à produire. «Montez contre lui», dit l'Eternel.

Une seconde défaite étend morts 18.000 hommes d'Israël. Alors 1° «*Tous* les fils d'Israël, *tout* le peuple, montèrent et vinrent à Béthel». Aucun ne manque: ils sont unanimes pour chercher l'Eternel. 2° Au lieu de pleurer jusqu'au soir, «ils pleurèrent et demeurèrent là, devant l'Eternel». L'affliction s'approfondit et s'exprime d'une manière plus durable devant Dieu. 3° «Et ils jeûnèrent ce jour-là jusqu'au soir». C'est plus que l'affliction; c'est l'humiliation,

le jugement de la chair et la repentance. 4° «Et ils offrirent des holocaustes et des sacrifices de prospérité devant l'Eternel». Ils retrouvent ces deux choses d'une valeur infinie, l'appréciation du sacrifice et la communion. La dépendance de la parole de Dieu et la réalisation de sa présence acquièrent, sous la discipline de Dieu, une tout autre valeur. Le peuple a conscience de se trouver devant Dieu lui-même assis sur l'arche entre les chérubins, et s'approche de lui par un sacrificeur vivant qui intercède pour Israël. 5° Enfin la volonté propre est complètement brisée: «Sortirai-je... ou cesserai-je?» (versets 26-28). Quelle restauration! Et ce qui l'a amenée, c'est un mal horrible; non pas que Dieu abaisse le niveau du mal, mais l'intérêt qu'il porte à son peuple se sert même du mal pour le bénir. Désormais, Dieu peut bénir et promettre la victoire.

Alors a lieu la bataille où Israël restauré, faisant encore l'expérience de sa faiblesse et de son incapacité, remporte la victoire, mais perd une tribu presque entière. Benjamin est défait par le peuple humilié qui se montre plus faible que lui. C'est le principe de toute discipline dans l'assemblée. Sans amour, sans dépendance de Dieu et de sa Parole, sans jugement de soi-même, la discipline sera toujours futive. Ce n'est qu'à de telles conditions que l'assemblée pourra se purifier du vieux levain.

Chapitre 21 : Fruits du relèvement

La restauration d'Israël a pour conséquence le refus absolu de toute alliance avec le mal. «Et les hommes d'Israël jurèrent à Mitspa, disant: Nul de nous ne donnera sa fille pour femme à Benjamin» (verset 1). Quand les âmes, en un temps de ruine, retrouvent, sous l'action de la grâce, les affections premières pour le Seigneur, elles ne deviennent jamais, souvenons-nous-en, plus tolérantes pour le mal. Plus la communion avec Dieu est intime, plus elle nous sépare du mal. Cette séparation n'émousse point les affections du coeur des fidèles à l'égard de leurs frères; on le voit ici. Pour la troisième fois, le peuple monte à Béthel. Ce lieu qu'il a retrouvé lui devient indispensable. La défaite l'y avait poussé; la victoire lui en fait reprendre le chemin. «Et ils demeurèrent là jusqu'au soir devant Dieu». Lors de la visite précédente, «ils *pleurèrent et demeurèrent* devant l'Eternel»; ici, la *première* chose est de demeurer. «Mon coeur a dit pour toi: Cherchez ma face. Je chercherai ta face, ô Eternel!» Est-ce notre bonheur, au milieu du mal et des tristesses du jour actuel, de chercher la face du Seigneur et de demeurer jusqu'au soir devant lui? Les larmes viennent ensuite, et quelles larmes! «Ils élevèrent leur voix et pleurèrent *amèrement*». Pour la première fois, sentant toute l'amertume de la plaie, ils disent: «Eternel, Dieu d'Israël, pourquoi ceci est-il arrivé en Israël, qu'il manque aujourd'hui à Israël une tribu?» Ils ne disent pas: Le mal est ôté, nous sommes enfin en repos et tranquilles. L'amertume est en raison des affections retrouvées pour l'Eternel et les frères. La brèche est faite, il manque une tribu; le corps sent la douleur de cette amputation. Le Dieu d'Israël est déshonoré, lui qui avait devant les yeux, dans son tabernacle, la table d'or avec les douze pains de proposition. Israël ne pense plus à son déshonneur comme avant son humiliation. Les pleurs d'amertume sont répandus devant l'Eternel, et c'est quand l'unité semble à tout jamais perdue, que sa réalisation morale se trouve dans le coeur du peuple. Aux yeux de l'Eternel,

elle est davantage la vraie unité, que l'unité apparente du peuple déchu au commencement du chapitre 20.

Les premiers rayons du matin voient Israël à l'oeuvre pour bâtir un autel. Le peuple peut dire avec le psalmiste: «Je te cherche au point du jour». L'humiliation, la ruine, n'empêchent pas le culte. Quelle grâce qu'il reste un autel de l'Eternel au milieu de cet état de choses! Trois faits ont précédé ce culte et y ont conduit: la séparation résolue de tout mal, la recherche de la présence de Dieu, la ruine profondément sentie et reconnue. C'est là qu'ils offrent des holocaustes et des sacrifices de prospérités: là que le coeur comprend ce qu'est le sacrifice de Christ pour Dieu, et la part que Dieu nous y donne avec lui.

Toutes ces bénédictions retrouvées sur le chemin de l'humiliation, sont le point de départ du jugement de Jabès de Galaad. Ce dernier n'était pas monté vers l'Eternel dans la congrégation à Mitspa. C'était à la fois l'indifférence au jugement du mal qui avait déshonoré Dieu au milieu d'Israël, et le mépris de l'unité du peuple établie de Dieu, et que l'attitude des onze tribus humiliées avait affirmée d'une manière éclatante. Les gens de Jabès disaient, sans doute: Cela ne nous regarde pas. Que de fois nous avons entendu ces paroles de nos jours! Leur état était pire que celui du méchant lui-même. Pour un pareil refus, il n'y a pas de merci; mais *avant* d'exécuter le jugement, c'est la miséricorde qu'Israël se plaît à méditer. «Et les fils d'Israël se repentirent à l'égard de Benjamin, leur frère, et ils dirent: Une tribu a été aujourd'hui retranchée d'Israël. Que ferons-nous pour ceux qui restent, pour qu'ils aient des femmes, vu que nous avons juré par l'Eternel de ne pas leur donner de nos filles?» (versets 6, 7). Bien plus, le jugement ne sert qu'à exercer cette miséricorde, car le retranchement de Jabès a pour but la restauration de Benjamin. Voilà ce qu'Israël avait retiré de ce long et douloureux conflit. Bienheureux celui qui y apprend de telles choses et qui sait concilier la «parfaite haine» pour le mal, avec un amour sans mélange pour ses frères. Les 400 vierges de Jabès sont données pour femmes au pauvre résidu de Benjamin.

Cela ne suffit pas encore; il faut que la plaie soit entièrement bandée. L'amour est ingénieux pour la guérir. Il suggère à Israël un moyen d'aider ses frères, sans renier ses obligations envers Dieu et sans abaisser le niveau de la séparation du mal. Israël se laisse piller par Benjamin à Silo (versets 17-21), pour ainsi dire sous le regard de l'Eternel. Abandonnant le rôle de vainqueur et consentant à être le vaincu, il laisse le dernier mot à son frère si cruellement éprouvé par la discipline.

«Et s'il arrive», disent-ils, «que leurs pères ou leurs frères viennent nous quereller, nous leur dirons: Usez de grâce envers nous à leur sujet, car nous n'avons pas reçu chacun sa femme par la guerre» (verset 22). Israël ne dit pas: *Ils* n'ont pas reçu, mais «*nous* n'avons pas reçu». Cette parole qui dénote leur délicatesse et leur tendresse pour Benjamin, comme elle diffère de cette autre parole: «Quel est ce mal qui est arrivé au milieu de *vous*?» (20: 12). Israël ne sépare plus sa cause de celle de ses frères. Cette unité du peuple, formée par Dieu lui-même, a retrouvé toute son importance aux yeux des fidèles en ces jours fâcheux du déclin.

Puisse-t-il en être de même pour nous, mes frères! Si les hommes, si des chrétiens même, estiment peu la divine unité de l'Eglise, ou, quand ils doivent en avouer la perte extérieure, cherchent à lui substituer de pauvres replâtrages, et se contentent d'apparences d'unité qui ne trompent pas même ceux qui les recommandent; si les hommes, en un mot, établissent des alliances entre leurs sectes diverses, alliances par lesquelles ils justifient la ruine en la constatant; détournons-nous de semblables choses; humilions-nous de la ruine de l'Eglise, sans nous y conformer; proclamons hautement «qu'il y a un seul corps et un seul Esprit»; appliquons-nous «à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix» (Ephésiens 4: 3, 4); refusons toute communion avec le mal moral et religieux du jour; et par-dessus toutes ces choses, «revêtons-nous de l'amour, qui est le lien de la perfection» (Colossiens 3: 14). Tel est l'enseignement de ce livre des Juges. Il se termine par la répétition solennelle de ce qui caractérise les «mauvais jours». «En ces jours-là, il n'y avait pas de roi en Israël; chacun faisait ce qui était bon à ses yeux» (verset 25). Dieu ne change pas cet état déplorable; il le constate; mais, il détourne les siens des clartés confuses d'une conscience qui, tout en les jugeant, ne les a jamais guidés, et il les ramène à la lumière éclatante de sa Parole infaillible, capable de les conduire, de les édifier et de leur donner un héritage avec tous les sanctifiés (conf. Actes des Apôtres 20: 32). «A la loi et au témoignage», telle est notre sauvegarde en un temps de ruine! (Esaïe 8: 19).

Extrait d'une lettre

ME 1889 page 416

Mon cher frère,

Mes pensées ont été dernièrement occupées plus que jamais du sujet que votre lettre suggère, c'est-à-dire d'être avec le Seigneur. Je suis sûr que ce dont nos coeurs ont besoin, c'est de le connaître d'une manière plus intime, plus profonde, plus heureuse et plus entière. S'il en était ainsi, nous soupirerions après lui, de telle sorte que rien d'autre que sa présence ne saurait nous satisfaire. Je connais des âmes qui sont dans cet état, et ce n'est pas la simple connaissance de la vérité qui les y a placées, mais l'intimité personnelle avec le Seigneur, par le Saint Esprit.

Je suis tombé l'autre jour, comme par hasard, sur quelques pensées d'un ancien auteur qui ont rapport à ce précieux sujet. Voici en substance ce qu'il dit: «Il est étrange que nous qui usons si continuellement de Dieu, de ses bontés et de ses miséricordes, et qui lui sommes si perpétuellement redevables, nous ayons après tout si peu d'intimité avec lui. De là vient que nous avons tant de répugnance à penser à la dissolution de nos corps et à notre entrée auprès de Dieu. Car nous n'aimons pas à nous hasarder là où nous ne sommes pas familiers, de peur de ne pas y être bienvenus. Nous aimerions mieux dépenser de l'argent dans une hôtellerie que d'avoir un logement gratuit chez un hôte inconnu. Mais si nous avons un intime ami, avec lequel nous ayons toujours vécu familièrement, nous irons chez lui hardiment et volontiers, comme si c'était notre propre maison, sachant bien qu'il n'y a pas de moment où nous puissions lui être importuns. Je ne veux pas vivre de Dieu et de ses bontés, de chaque jour, sans être aussi dans son intimité. Par sa grâce, je ne veux pas laisser passer un seul jour sans que cette intimité avec Lui ne soit renouvelée, en lui donnant quelque témoignage de mon amour pour lui, et en obtenant de lui quelque gage précieux de sa constante faveur envers moi».

Ce sont de belles paroles. Elles expriment une disposition d'esprit dont nous aurions tous besoin, dans ces jours où l'on poursuit la connaissance avec une activité si fiévreuse. Oui, il nous faudrait soupirer ainsi ardemment après Christ. Puisse l'Esprit Saint en nous, imprimer cette direction à nos coeurs! Pour plusieurs d'entre nous, c'est une leçon difficile à apprendre que d'aspirer à des jouissances qui sont au delà et au-dessus de ce qui répond aux besoins de notre nature. Nous sommes encore enclins à connaître Christ «selon la chair», et à désirer le trouver au milieu des relations et des circonstances de la vie humaine et là seulement.

Mais ce n'est pas là notre appel, — ce n'est pas la vie de résurrection, la vie céleste. C'est une chose difficile, je le sais, d'aller au delà; mais notre vocation nous y appelle. Nous aimons le chez-soi, et le respect, et la tranquillité, et tout ce qui charme dans nos relations et nos circonstances humaines, et nous aimerions à avoir Christ au milieu de tout cela. Mais le connaître Lui, et l'avoir de cette manière qui nous dit qu'il est un étranger sur la terre, et que

nous avons à y être des étrangers avec lui, «cette parole est dure» à nos pauvres coeurs insensés. Le Seigneur, parmi d'autres choses, nous enseigne cette leçon dans l'évangile de Jean.

Les disciples s'affligeaient à la pensée de le perdre dans la chair, de le perdre quant à leur marche journalière et leurs rapports ici-bas. Mais il leur apprend qu'il était avantageux pour eux qu'il s'en allât, et qu'ils le perdissent dans ce caractère de sa vie terrestre avec eux, afin qu'ils pussent le connaître par le Saint Esprit et être avant longtemps avec lui dans le ciel (Jean 16).

Et c'est aussi ce que nous voyons dans le chapitre 20. Marie de Magdala aurait voulu connaître de nouveau le Seigneur, comme elle l'avait connu auparavant, mais cela ne pouvait pas être, et devait lui être refusé. C'était pénible, mais avantageux. Il était bon pour elle alors — de même que cela l'avait été pour les disciples, au chapitre 16 — de savoir qu'elle devait perdre Christ dans la chair, car elle apprenait qu'elle aurait dès lors communion avec lui dans le lieu bien plus désirable où il allait monter.

Il en est de même des quelques-uns, que le même chapitre nous fait voir rassemblés à Jérusalem, le soir du jour de la résurrection. «Les disciples se réjouirent quand ils virent le Seigneur». Mais cette joie était humaine. C'était la joie d'avoir recouvré, comme ils le pensaient, Celui qu'ils avaient perdu — Christ dans la chair. Mais immédiatement, le Seigneur les appelle à le connaître autrement et à avoir communion avec lui d'une autre manière, en entrant dans la paix que sa mort avait faite pour eux, et dans la vie que sa résurrection leur avait obtenue.

Il est salutaire pour nos âmes de considérer tout ce qui est ainsi placé devant nous, car nous sommes enclins à être satisfaits d'un tout autre ordre de choses. «La tristesse» qui remplissait «le coeur» des disciples à la pensée que leur Seigneur s'en allait; le «Rabboni» de Marie de Magdala; «la joie» des disciples en voyant le Seigneur, montrent la disposition du coeur à se contenter de rester avec Christ au milieu des relations et des circonstances humaines, et non à aller avec Christ ressuscité dans les lieux célestes.

Mais je vous dis tout cela comme à celui qui a suggéré une pensée — je voudrais que ce fût l'expérience de l'âme, et je désire la faire.

Il est intéressant, en étudiant les épîtres aux Ephésiens et aux Hébreux, de voir comme l'une est la contre-partie de l'autre. La première nous envisage comme étant dans «le pays» — dans les lieux célestes, et là unis et associés à Christ. L'autre nous montre comme étant dans le désert, y poursuivant notre voyage, avec Christ à notre tête comme chef de notre salut, et nous ses compagnons.

Qu'êtes-vous: une aide ou une entrave?

Mackintosh C.H. - ME 1889 page 426

Entre toutes les grâces que nous a conférées le Seigneur, une des plus grandes est le privilège d'être présent dans l'assemblée de ses bien-aimés, là où il a mis son nom. Toute âme attachée à Christ sera heureuse de se trouver où il a promis d'être lui-même. Quel que soit le caractère spécial de la réunion, que ce soit autour de la table du Seigneur pour annoncer sa mort, ou autour de la Parole pour apprendre à connaître ses pensées, ou autour du trône de la grâce pour lui exposer nos besoins, et puiser dans les trésors incommensurables de sa bonté, tout coeur dévoué désirera être là. On peut être sûr que celui qui, de propos délibéré, sans une raison majeure, néglige l'assemblée, est dans un état d'âme froid, mort et des plus dangereux. La négligence du «rassemblement de nous-mêmes», est le premier pas sur ce plan incliné qui conduit à l'abandon total de Christ et de ses précieux intérêts (voyez Hébreux 10: 25-27).

Avant tout, je rappellerai au lecteur que mon objet, dans ces lignes, n'est pas de discuter la question: «Avec qui devons-nous nous réunir?» Elle est assurément de la plus haute importance, et tout chrétien, avant de prendre sa place dans une assemblée, est tenu de l'avoir résolue selon la pensée de Dieu. Aller dans une réunion sans savoir sur quel terrain elle est rassemblée, est un acte d'ignorance ou d'indifférence entièrement incompatible avec la crainte du Seigneur et l'amour de sa Parole.

Mais, je le répète, tel n'est pas le sujet dont nous avons à nous occuper ici. Ce n'est pas du terrain de la réunion que je veux parler, mais *de notre état et de notre conduite sur ce terrain* — question, assurément, de la plus grande importance morale pour toute personne professant d'être rassemblée au nom de Celui qui est le Saint et le Véritable. Mon but est clairement indiqué par le titre de cet article. Je suppose que mon lecteur est au clair quant au terrain de l'assemblée, et mon désir maintenant est de placer devant son coeur et sa conscience cette question profondément sérieuse: «Suis-je une aide ou une entrave pour l'assemblée?» Que chaque membre individuellement soit l'une ou l'autre, est une chose aussi claire qu'importante et pratique.

Que mon lecteur lise, avec attention et prière, le chapitre 12 de la première épître aux Corinthiens, et il y trouvera clairement établie cette grande vérité pratique que chaque membre du corps exerce une influence sur tout le reste. Comme dans le corps humain, si quelque mal affecte le membre le plus faible ou le plus obscur, tous les membres le sentent, comme étant tous unis à la tête. Une dent malade, un ongle déchiré, comme un pied démis, font souffrir tout le corps. Un membre, un muscle ou un nerf déplacés, deviennent une gêne pour l'organisme entier. Il en est ainsi dans l'Eglise de Dieu, corps de Christ: «Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui; si un membre est glorifié, tous les membres se réjouissent avec lui». L'état de chaque membre affecte le corps entier. De là suit que chaque

membre est une aide ou une entrave pour tous. Quelle vérité profonde! Oui, et elle est aussi pratique que profonde.

Or il faut remarquer que l'apôtre ne parle pas d'une simple assemblée locale, mais de tout le corps, dont, sans doute, chaque assemblée en particulier doit être l'expression. C'est ce qu'il exprime, en s'adressant à l'assemblée de Corinthe: «*Vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier*». Il y avait d'autres assemblées, et si l'apôtre avait eu à leur écrire sur le même sujet, il aurait tenu le même langage; car ce qui était vrai de chacune était vrai de toutes, et ce qui était vrai de l'ensemble, l'était aussi de chaque expression locale du corps. Rien n'est plus clair, plus simple et plus profondément pratique. Le sujet tout entier fournit trois motifs des plus précieux et des plus puissants pour une vie sérieuse, dévouée et sainte; c'est, en premier lieu, que nous ne déshonorions pas Christ, la Tête du corps, auquel nous sommes unis; secondement, que nous n'attristions pas le Saint Esprit qui nous unit à Christ, et enfin, que nous ne portions pas préjudice aux membres avec lesquels nous sommes unis.

Y a-t-il rien qui surpasse la puissance morale de ces motifs? Puissent-ils être plus pleinement réalisés parmi les bien-aimés rachetés du Seigneur! C'est une chose, de tenir et d'enseigner la doctrine de l'unité du corps, et une tout autre d'y entrer et d'en montrer la puissance sanctifiante et effective. Hélas! la pauvre intelligence humaine peut raisonner et spéculer sur les plus hautes vérités, tandis que le coeur, la conscience et la vie n'ont jamais été sous leur sainte influence.

C'est une chose solennelle, digne de la plus sérieuse considération pour chacun de nous. Pussions-nous la peser et puisse-t-elle agir sur notre vie et notre caractère tout entiers! Puisse la vérité d'un «seul corps» être pour chaque membre de ce corps sur la terre, une grande réalité morale.

Je pourrais m'arrêter ici, sentant que si la glorieuse vérité que je viens de rappeler était gardée, dans la puissance vivante de la foi, par tous les bien-aimés du Seigneur, alors on en verrait assurément tous les précieux résultats pratiques. Mais j'avais en vue une application spéciale de ce sujet, et je désire la placer devant mon lecteur. C'est la manière dont les diverses réunions ont affectées par la condition de l'âme, l'attitude du coeur et l'état de l'esprit de tous ceux qui y assistent. J'appuie sur ces mots — *qui y assistent*; car je ne veux pas dire seulement ceux qui prennent une part active à la réunion, mais tous ceux qui la composent.

Nul doute qu'une responsabilité spéciale et très sérieuse ne repose sur ceux qui agissent d'une manière quelconque dans une réunion, soit par l'indication d'une hymne, soit par la prière ou l'action de grâces, soit en lisant la Parole, en enseignant ou en exhortant. Ils devraient toujours être sûrs qu'ils sont appelés de Dieu et préparés par lui pour cette action, qu'ils ne sont que des instruments dans la main du Seigneur pour quelque activité que ce soit. Autrement, ils causeraient le plus sérieux préjudice à l'assemblée. Ils pourraient ainsi éteindre l'Esprit, être une entrave au culte, interrompre la communion, faire manquer le but de la réunion.

Tout cela est très sérieux et demande une sainte vigilance de la part de tous ceux qui exercent un ministère quelconque dans l'assemblée. Une hymne même peut être une entrave positive; elle peut interrompre le courant du culte et abaisser le ton de la réunion. La précieuse parole de Dieu elle-même peut être lue hors de propos. En général, tout ce qui n'est pas le fruit direct de l'action de l'Esprit ne peut qu'empêcher l'édification et la bénédiction de l'assemblée. Chacun de ceux qui prennent part au ministère, doit avoir, en agissant, le sentiment distinct d'être conduit par l'Esprit. Tous doivent être gouvernés par un seul objet, la gloire de Christ dans l'assemblée et la bénédiction de l'assemblée en Lui. S'il n'en est pas ainsi, ils feront mieux de rester tranquilles et de s'attendre au Seigneur. Christ sera plus glorifié et l'assemblée sera plus bénie, dans une attente tranquille, que par une action précipitée et des discours où il n'y a pas de profit.

Mais tout en sentant la gravité de ce qui vient d'être dit relativement à la responsabilité de ceux qui agissent dans l'assemblée, soyons sûrs que le ton, le caractère et le résultat général des réunions publiques sont très intimement liés à *la condition morale et spirituelle de chacun de ceux qui s'y trouvent*. Chaque personne dans une réunion est ou une aide ou une entrave — chacun contribue au bien ou l'empêche. Tous ceux qui assistent à la réunion avec un esprit sérieux, dévoué et plein d'amour, qui sont venus simplement pour y rencontrer le Seigneur lui-même, qui se réunissent là où se trouve son précieux nom, qui se réjouissent d'y être, parce que lui est là, tous ceux-là sont une aide et une bénédiction dans l'assemblée. Veuille le Seigneur augmenter le nombre de ces âmes! Si toutes les assemblées se composaient de tels éléments, quel témoignage elles rendraient!

Et pourquoi en serait-il autrement? Ce n'est pas une question de don ou de connaissance, mais de grâce, de vraie piété et de prière. Il s'agit simplement de la condition d'âme dans laquelle devraient être tout enfant de Dieu et tout serviteur de Christ, et sans laquelle les dons les plus brillants et la connaissance la plus étendue sont un obstacle et un piège. Les dons et l'intelligence, sans une conscience exercée et sans la crainte de Dieu, peuvent être employés, et l'ont souvent été, par l'ennemi, pour la ruine morale des âmes. Mais là où existe la vraie humilité, avec ce sérieux et cette réalité que produit toujours le sentiment de la présence de Dieu, là — qu'il y ait des dons ou non — vous trouverez certainement la profondeur, la fraîcheur et l'esprit de culte.

Il y a une immense différence entre un concours de personnes rassemblées autour d'un homme doué, et une assemblée réunie simplement au nom du Seigneur, sur le terrain de l'unité du corps. Autre chose est d'être rassemblés *par le moyen* du ministère, ou de se rassembler à cause du ministère. Si l'on est rassemblé à cause du ministère, et que le ministère vienne à disparaître, on est porté à s'en aller aussi avec lui. Mais lorsque des âmes sérieuses, sincères et dévouées, sont réunies simplement autour du Seigneur, tout en étant reconnaissantes pour un vrai ministère, si elles peuvent en jouir, elles n'en dépendent cependant pas. Elles ne mésestiment pas le don, mais elles apprécient davantage le donateur. Elles sont heureuses des ruisseaux où elles trouvent un rafraîchissement, mais elles s'attendent à la source *seule*.

On verra toujours ceux qui peuvent être heureux et bénis dans les réunions sans un ministère, être aussi ceux qui l'apprécient le plus, quand il s'exerce. Mais les âmes qui attachent une importance excessive aux dons, qui sont toujours prêtes à se plaindre que l'on en manque, et ne peuvent, sans eux, jouir d'une réunion, sont une entrave et une source de faiblesse dans l'assemblée.

Il y a, hélas! d'autres empêchements et d'autres sources de faiblesse, qui demandent de la part de tous une sérieuse considération. Chacun de nous devrait, lorsqu'il prend sa place dans l'assemblée, se poser sincèrement la question: «Suis-je une aide ou une entrave? Est-ce que je contribue au bien de l'assemblée, ou, est-ce que je l'empêche?» Si nous venons dans un état d'âme froid, dur, indifférent; ou bien, si nous venons par forme, sans nous être jugés, sans être exercés dans notre conscience, avec un coeur qui n'a pas été brisé; si nous sommes là pour trouver des fautes chez autrui, dans un esprit de plaintes et de murmures, jugeant toutes choses et chacun, excepté nous-mêmes, alors, très certainement, nous sommes une entrave sérieuse à la bénédiction, et la réunion sera sans profit, et sans jouissance. Nous sommes l'ongle déchiré, la dent malade, le pied démis. Combien cela est douloureux et humiliant! Puissions-nous être vigilants à cet égard, et prier pour être gardés d'un tel état!

D'un autre côté, ceux qui viennent dans l'assemblée dans un esprit d'amour et de grâce — l'Esprit de Christ; qui se réjouissent avec simplicité d'y rencontrer leurs frères, soit à la table du Seigneur, soit à la source rafraîchissante des Ecritures, soit pour la prière; qui, dans les tendres et profondes affections de leurs coeurs, embrassent tous les membres du corps de Christ; dont les yeux ne sont pas obscurcis, ni les affections refroidies par de sombres soupçons, des suppositions malveillantes, ou des sentiments peu aimables à l'égard de ceux qui les entourent; qui ont été enseignés de Dieu à aimer leurs frères, à les contempler «du sommet des rochers», et à les voir dans «la vision du Tout-puissant»; qui sont prêts à profiter de tout ce que le Seigneur de grâce leur envoie, même quand ce ne serait pas par quelque don éminent ou par quelque docteur favori; tous ceux-là sont une bénédiction de Dieu pour l'assemblée. Que Dieu veuille en augmenter le nombre. Si toutes les assemblées étaient composées de telles personnes, on y respirerait l'atmosphère même du ciel. Le nom de Jésus serait comme un parfum répandu; tout oeil serait fixé sur lui, tout coeur absorbé en lui, et il y aurait à son nom et à sa présence au milieu de nous, un témoignage plus puissant que celui qui serait rendu par le don le plus brillant.

Que le Seigneur répande sa bénédiction sur toutes les assemblées dans le monde entier! Qu'il les délivre de toute entrave, de tout ce qui est un fardeau, une pierre d'achoppement, ou une racine d'amertume! Puissent tous les coeurs être liés l'un à l'autre par une douce confiance et un vrai amour fraternel! Et que le Seigneur veuille couronner de ses plus riches bénédictions, les travaux de tous ses bien-aimés serviteurs au près et au loin, réjouissant leurs coeurs et fortifiant leurs mains, leur donnant d'être fermes et inébranlables, toujours abondants dans son oeuvre bénie, dans l'assurance que leur travail n'est pas vain!

Bokim

ME 1889 page 446

Quand on emploie ce mot pour exprimer l'humiliation et la tristesse de saints qui, ayant failli, viennent le reconnaître volontairement, par grâce, devant Dieu, je puis m'y associer de coeur. Mais, de fait, ce passage de l'Écriture (Juges 2: 1-5) ne décrit nullement un état pareil. Le Seigneur y déclare au peuple, en jugement, qu'il ne dépossédera plus leurs ennemis, et ils pleurent à l'ouïe de cette sentence. Ils ne sont pas affligés d'avoir péché et failli, mais ils portent l'affliction du jugement et sacrifient dans le lieu des pleurs. Guilgal, avec la circoncision, l'opprobre d'Égypte roulé de dessus eux et la présence du Seigneur par son ange, Guilgal était perdu pour toujours. Il n'y avait à Bokim ni confession volontaire, ni humiliation. Ils n'avaient pas fidèlement ôté le mal du milieu d'eux, et le Seigneur, bien qu'intervenant de temps à autre en compassion, les laisse judiciairement dans cet état.

Fragment sur Romains 2: 6

ME 1889 page 459

La révélation du juste jugement de Dieu montrera que Dieu se doit à lui-même de rendre à chacun selon ses oeuvres. Solennelle vérité! *Tous* les hommes marchent à la rencontre d'une rétribution.

C'est à cause de cela qu'il y a pour nous, chrétiens, un tribunal de Christ. Nous savons, nous, que le mal a été jugé à la croix, et aussi que nous subissons les conséquences antérieures de nos manquements, d'après le gouvernement moral de Dieu; mais comme le mal s'accomplit maintenant par nous, chrétiens, dans des conditions tout autres que lorsque nous étions dans la chair, parce que nous possédons les ressources nécessaires, par le Saint Esprit en nous et la sacrificature de Christ dans le ciel, pour être victorieux de tout et marcher avec Dieu, en dehors de la chair et du mal, dans la puissance de la nouvelle vie; à cause de cela le mal sera repassé en revue, pour qu'il soit manifeste que nous n'avons pas voulu profiter de ces ressources qui étaient à notre portée. La perte qui en résulte sera manifeste, et les mauvaises choses comme les mauvais motifs qui auront occasionné cette perte seront mis au jour. Le salut personnel n'est pas en question, sans doute, mais comme au travers du feu. Que le Seigneur nous donne de faire actuellement notre profit de ces solennelles vérités!

Quelques mots sur nos privilèges et notre responsabilité comme chrétiens

Mackintosh C.H. - ME 1889 page 464

Je désire attirer l'attention du lecteur chrétien sur trois précieux privilèges conférés à tous les vrais croyants — trois saintes dignités dont, par grâce, ils sont investis. Ils sont les canaux du Saint Esprit (Jean 7: 38); ils reflètent Christ (2 Corinthiens 3: 18), et ils sont imitateurs de Dieu (Ephésiens 5: 1).

Ce sont vraiment des privilèges de l'ordre le plus élevé, et qui appartiennent à tout enfant de Dieu, à tout membre du corps de Christ sur la face de la terre. Hélas! plusieurs ne les connaissent pas, n'en jouissent point, ni ne les apprécient; de même qu'il y a un grand nombre de chrétiens qui ne savent pas que leurs péchés sont pardonnés et qu'ils ont la vie éternelle. Mais nous pouvons être assurés que c'est le désir du coeur de Dieu que le plus faible enfant dans la famille de la foi, connaisse et goûte les choses qui sont gratuitement données à tous ceux qui croient vraiment au nom du Fils unique de Dieu.

Oui; et nous pouvons ajouter que les privilèges de la position chrétienne et la capacité d'en jouir, les dignités et la puissance pour les maintenir et les manifester, sont tous le fruit précieux de la grâce souveraine. La vie éternelle, avec toutes les faveurs et les bénédictions qui y sont attachées, est le don de Dieu. La source d'où toutes ces grâces découlent est le coeur de Dieu, le canal par lequel elles nous viennent est l'oeuvre accomplie par Christ, l'autorité sur laquelle nous les recevons est la parole de Dieu, et la puissance qui nous en fait jouir et nous les fait apprécier est le Saint Esprit. Ainsi tout est de Dieu — le grand et glorieux Donateur de tout ce qui est bon et de tout don parfait. A lui soit gloire éternellement!

Examinons un peu la première partie de notre sujet; et nous verrons comment chacun de nous peut devenir un canal du Saint Esprit. «Et en la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là, et cria, disant: Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre» (Jean 7: 37, 38).

Quelle grâce brille dans ces paroles! Toute âme altérée est invitée à *venir*. Rien ne saurait être plus simple. Quelqu'un a-t-il soif? C'est à lui que s'adresse cette précieuse invitation. Le titre moral pour venir est simplement d'être altéré. Christ *donne* l'eau vive à quiconque vient, comme il le disait à la femme samaritaine: «Si tu connaissais le *don* de Dieu (*), et qui est celui qui te dit: Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive». Et plus loin: «Celui qui boit de l'eau que je lui *donnerai*, n'aura plus soif à jamais; mais l'eau que je lui donnerai, sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle» (Jean 4: 10, 14).

(*) δωρεαν – don gratuit.

Ainsi, soit qu'il s'agisse de la «fontaine jaillissante» ou des «fleuves» qui coulent, tout est le don, le pur don de Dieu, gratuit pour toute pauvre âme altérée, gratuit comme l'air que nous respirons, comme la lumière qui nous éclaire. Il n'y a pas d'effort à faire, ce n'est pas une exigence légale; c'est simplement: «Qu'il vienne à moi et qu'il boive». Le Seigneur ne dit pas: «Qu'il vienne à moi et qu'il *puise*». Il y a une immense différence entre boire et puiser. Nous pourrions puiser pour d'autres et ne pas boire nous-mêmes, mais si nous voulons être des canaux de bénédiction, il nous faut boire nous-mêmes, et c'est alors que les fleuves couleront. Quand on a soif et que l'eau vive est là, il n'y a aucun effort à faire pour boire, mais on trouve une jouissance abondante, une bénédiction ineffable pour soi, et les résultats pratiques seront des flots de louanges montant au trône de Dieu, et des flots de bénédiction se répandant tout autour. Nous n'en dirons pas davantage sur cette première partie de notre sujet — sur l'immense faveur d'être les canaux du Saint Esprit.

Considérons maintenant brièvement, en second lieu, le chrétien comme reflétant Christ, ainsi que nous le voyons en 2 Corinthiens 3. C'est un grand et saint privilège conféré à tout membre du corps de Christ. Tous peuvent ne pas le connaître, l'apprécier et en jouir; néanmoins il leur appartient, et, du côté de Dieu, il n'y a aucune raison pour que le plus faible chrétien ne soit pas le reflet brillant de Christ.

Mais comment le sera-t-il? Écoutons la réponse de l'apôtre: «Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit». Les derniers versets du chapitre 7 du livre des Actes, présentent une belle et frappante illustration des paroles de l'apôtre. Nous voyons en Etienne un brillant réflecteur de Christ, tel que tout chrétien devait l'être. Il était rempli du Saint Esprit, avait les yeux attachés sur le ciel et contemplait le Fils de l'homme glorifié. Le résultat était de le rendre conforme pratiquement à Celui qu'il contemplait. Son visage était comme celui d'un ange, il réfléchissait les rayons de la gloire morale de notre adorable Sauveur. Ceux qui étaient assis dans le sanhédrin ne pouvaient pas voir ce qu'il regardait, mais ils en voyaient le reflet en lui. Le monde ne peut pas voir Jésus, mais nous Le voyons par la foi; et plus ardemment nous le contemplerons, plus fidèlement aussi nous le refléterons. Il doit en être ainsi. Il ne faut aucun effort pour contempler un objet qui nous attire et nous absorbe, et nous refléterons nécessairement ce que nous contemplons. Si je dis: «Je veux essayer de refléter Christ», je manifeste seulement ma folie; mais si mon cœur est occupé de Christ, absorbé par lui, je montrerai Christ dans toutes mes paroles et mes voies, et c'est là le vrai christianisme pratique; bien différent de ce qui n'est que religiosité, mysticisme, ou piétisme charnel, misérables caricatures, et non réalités divines et célestes.

On dira peut-être qu'Etienne présente un cas extraordinaire. C'était un martyr. N'est-ce pas aussi ce que nous sommes tous appelés à être? Un «martyr» est simplement un témoin. L'expression «la noble armée des martyrs», nous est familière à tous, comme se rapportant à ceux qui sont morts pour la foi en Christ. Mais il faut nous rappeler qu'il y a des témoins vivants aussi bien que des témoins qui meurent pour Christ, et de plus, que c'est seulement par la grâce de Dieu que nous pouvons être l'un ou l'autre. Si un homme est appelé à marcher au

bûcher ou à l'échafaud, c'est la grâce de Dieu qui le soutient, et ses souffrances ne sont que pour un peu de temps. Et d'un autre côté, le témoin vivant, appelé à passer à travers les souffrances, les douleurs, les épreuves, les luttes et les exercices d'un long pèlerinage dans ce monde, portant l'opprobre de Christ, gémissant sur le mal qui est dans l'Eglise et dans le monde, trouve la grâce de Dieu l'accompagnant dans toute sa carrière. C'est la même grâce, qu'elle soit concentrée dans la dernière heure de la vie ou s'étendant à un grand nombre d'années.

Mais il est beau de remarquer, dans le cas d'Etienne, que Christ est reflété dans sa vie comme dans sa mort. Non seulement son visage brille comme celui d'un ange, lorsqu'il est devant le sanhédrin, mais, dans la dernière scène, par l'Esprit demeurant en lui, il est rendu capable, comme son divin Maître, de prier pour ses meurtriers et de s'endormir paisiblement. C'était une grande réalité, un magnifique triomphe, et il nous est retracé, dans le volume inspiré, comme un bel exemple de ce que chaque chrétien devrait être dans sa vie ou dans sa mort, c'est-à-dire *quelqu'un qui reflète Christ*, par la puissance du Saint Esprit.

Lecteur chrétien, méditons sérieusement ce récit. Il est précieux et très pratique. La loi n'aurait jamais pu rien produire de semblable. Nul système de religion sous la voûte du ciel ne saurait produire un résultat moralement si glorieux. C'est le fruit magnifique du vrai et glorieux christianisme qui nous révèle un Homme glorifié dans le ciel, et Dieu demeurant dans l'homme sur la terre. Christ ayant accompli l'oeuvre de la propitiation, ayant glorifié Dieu quant à toute la question du péché, a pris sa place à la droite de Dieu et a envoyé le Saint Esprit pour demeurer dans tous les vrais croyants et les rendre conformes à l'image de leur Chef glorifié. L'idée vraie et normale d'un chrétien est un homme rempli du Saint Esprit, occupé d'un Sauveur ressuscité et exalté, et annonçant ses vertus, dans toutes les scènes et au milieu de toutes les circonstances de la vie humaine. C'est là et là seulement le vrai christianisme. Ne soyons jamais satisfaits à moins. Puissions-nous, par le puissant ministère de l'Esprit, avoir nos regards arrêtés sur le Seigneur Jésus et ainsi être des réflecteurs de ce qu'il est!

Nous jetterons maintenant un coup d'oeil sur le dernier point de notre sujet, présentant le chrétien comme «imitateur de Dieu». «Soyez donc», dit l'apôtre, «imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants» (Ephésiens 5: 1). Quel précieux privilège! N'est-il pas merveilleux que des créatures comme nous soient appelées à en jouir? Il dépasse vraiment toute pensée humaine, et montre, d'une manière éclatante, la souveraine grâce de Dieu et les glorieux résultats de la rédemption. Nous étions «morts dans nos fautes et dans nos péchés, mais Dieu qui est *riche en miséricorde*, à cause de son *grand amour* dont il nous a aimés, alors même que nous étions *morts dans nos fautes*, nous a vivifiés ensemble avec le Christ — vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu; non pas sur le principe des oeuvres, afin que personne ne se glorifie» (Ephésiens 2).

Nous sommes donc amenés, par la grâce infinie de Dieu, dans la position et la relation «d'enfants bien-aimés». C'est, du commencement à la fin, une oeuvre divine, le Seigneur en soit béni! Nous ne sommes pas appelés à être «imitateurs de Dieu», afin d'être de «bien-aimés enfants». Que serait-ce de nous, s'il en était ainsi? Non; c'est par la riche miséricorde de Dieu

et son grand amour, c'est en vertu de son dessein éternel, basé sur l'oeuvre parfaite de Christ, c'est par l'opération de l'Esprit Saint, que nous sommes introduits dans la relation éternelle d'enfants, rendus agréables selon toute l'excellence du «Bien-aimé», et tous ces glorieux privilèges sont présentés comme nous appartenant, avant même qu'un seul mot d'exhortation nous ait été adressé. L'ordre divin, sous l'économie de la grâce, est privilège et responsabilité — tout le contraire du système légal. On n'atteint pas au privilège en satisfaisant à ce que la responsabilité demande, mais par la jouissance du privilège qui nous est accordé, nous satisfaisons à la responsabilité qui nous incombe.

Mais comment serons-nous imitateurs de Dieu? La fin du chapitre 5 de l'évangile de Matthieu nous donnera la réponse. Le Seigneur place là, devant nous, l'exemple de notre Père céleste qui «fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes», et il ajoute: «Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait».

C'est aussi simple que précieux et pratique. Notre Père agit *maintenant* envers le monde avec une grâce sans égale: Avant qu'il soit longtemps, il jugera le monde en justice; mais à présent il agit en pure grâce, et c'est là notre modèle. Nous avons à l'imiter, à être l'expression de ce qu'il est: le fils doit ressembler au Père. Dans toute notre conduite, notre manière d'être, notre esprit, notre vie, nous avons le privilège de manifester la grâce merveilleuse de notre Père céleste. Afin de pouvoir le faire, il nous faut étudier notre divin modèle. Quelle précieuse étude! Puissions-nous nous y adonner avec un coeur non partagé, par la puissance du Saint Esprit. Plus nous étudierons sérieusement et profondément notre modèle, mieux nous le reproduirons. Plus nous respirerons l'atmosphère de la présence de notre Père, et plus sa grâce, son amour, sa bonté, brilleront dans toutes nos voies.

Bien-aimé lecteur chrétien, en terminant ces quelques lignes, nous vous prions instamment de vous joindre à nous pour demander au Seigneur que les grands sujets dont nous venons de nous occuper agissent avec une puissance toute nouvelle dans nos coeurs et dans les coeurs de tous les bien-aimés de Christ. Les traiter complètement demanderait des volumes, mais l'Esprit de Dieu seul peut nous rendre capables de les saisir et de les réaliser, de nous les assimiler et de montrer leur puissance pratique dans toutes les circonstances de notre vie journalière. En les prenant ensemble, ils donnent une réponse complète à la question: «Qu'est-ce qu'un chrétien?» Un chrétien est un canal de l'Esprit Saint; il reflète Christ, et il est un imitateur de Dieu. Et si, enfin, l'on demande: «Comment ces choses peuvent-elles se faire?» la réponse est: En aucune manière par un effort légal, mais par la jouissance calme, simple et sans raisonnements, des privilèges que la grâce souveraine nous a dispensés dans un Christ ressuscité et révélés par le Saint Esprit dans les écrits inspirés.

Et n'oublions pas que la vraie jouissance de nos privilèges sera toujours accompagnée d'un sérieux désir de satisfaire aux saintes responsabilités qui y sont attachées. Il est vrai, hélas! que nous sommes de pauvres créatures qui manquons souvent; mais nous pouvons poser comme un principe certain que, si nous négligeons notre responsabilité, nous ne jouirons pas de nos privilèges. «Celui qui dit: Je le connais, et qui ne garde pas ses

commandements, est menteur, *et la vérité n'est pas en lui*. Mais quiconque garde sa parole, — en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé: par cela nous savons que nous sommes en lui. Celui qui *dit* demeurer en lui, doit lui-même aussi *marcher* comme lui a marché» (1 Jean 2: 4-6). Si la vérité ne se manifeste pas dans la vie, quelle preuve avons-nous qu'elle est dans le coeur?

Tout peut être résumé ainsi: Si nous voulons être des *canaux* de bénédiction, il nous faut *boire*; si nous désirons refléter Christ, il faut le *contempler*; si nous voulons être des *imitateurs*, il faut *étudier* notre modèle.

Le Seigneur veuille que ces choses soient réalisées dans la vie pratique de chaque membre du corps de Christ, afin que l'on voie que le christianisme n'est pas simplement un ensemble d'opinions ou un système d'ordonnances, mais une grande et divine réalité s'exprimant dans une vie de profond dévouement personnel à Christ et à ses intérêts sur la terre.

Le déclin et son remède

Darby J.N. - ME 1889 page 474

Lorsque nous recevons d'abord la connaissance de la vie en Christ, elle nous absorbe; aisément nous admettons que toutes les autres choses ne sont que «des ordures» ([Philippiens 3](#)). Mais quand le déclin arrive, les anciens motifs rentrent en activité. Peu à peu nous cessons d'être absorbés et mille choses diverses commencent à être des motifs d'action — choses auxquelles je ne faisais pas attention auparavant, et qui n'agissaient pas sur moi.

On dit: «Quel mal y a-t-il en cela?» Lorsque je commence à m'enquérir s'il y a du mal en ceci ou en cela, la tendance au déclin est là. Il peut n'y avoir aucun mal dans la chose elle-même, mais ma pensée touchant cette chose montre que je ne suis pas absorbé par ce qui est céleste. «Tu as abandonné ton premier amour». C'est en cela, et non dans de grands péchés, que le déclin des saints se manifeste. Lorsque le sentiment de la grâce diminue, nous déclinons en pratique. Nos motifs doivent être en Dieu. Quelquefois on s'efforce d'insister sur la conduite, sur les oeuvres et sur la pratique, parce que, dit-on, la pleine grâce a été annoncée auparavant, et que maintenant qu'il y a déclin dans la marche pratique, il faut prêcher la pratique. Bien plutôt faut-il insister sur la grâce — la grâce du commencement. C'est elle, et non le légalisme, qui restaurera l'âme. Là où le sentiment de la grâce est affaibli, la conscience peut être extraordinairement active; alors elle condamne l'insistance que l'on met à présenter la grâce, et le résultat est le légalisme. Quand la conscience a été mise en activité par les sollicitations de la grâce, ce n'est pas du légalisme, et il y aura une marche sainte dans les détails.

Nous pouvons tomber dans l'une ou l'autre de ces deux fautes: ou de prêcher les fruits, parce qu'il n'y en a pas eu de produits; ou bien de passer légèrement, quand de certaines choses ont de nouveau de l'influence sur nous, en pensant que ce que nous approuvions auparavant était du légalisme. Nous ne devons pas retourner en arrière en nous arrêtant aux détails. Christ est le grand motif pour toute chose, et il nous faut entrer dans la connaissance de notre résurrection en Christ, afin de remédier aux détails. Il y a là une vérité et une liberté merveilleuses.

Un autre point très important est le ton et l'esprit de notre marche. La confiance en Dieu et la douceur d'esprit sont les dispositions qui conviennent à un saint. Pour cela, il faut que nous soyons à l'aise avec Dieu. L'effet produit en demeurant ainsi en Christ, en ayant toujours le Seigneur devant nous, est constamment de nous faire marcher avec révérence, dans l'humilité, l'adoration, la tranquillité d'esprit, à l'aise et heureux. Si je vais dans un endroit où je ne suis pas accoutumé d'être, par exemple dans la maison d'un grand, je pourrai y rencontrer beaucoup de bonté, mais je me sentirai plus à l'aise en en sortant; je serai content d'être dehors. Mais il en sera tout autrement, si j'ai été élevé dans cette maison. L'âme n'est pas seulement heureuse en Dieu pour elle-même, mais elle apportera dehors avec elle le ton

de cette demeure. Sa joie en Dieu fait disparaître les anxiétés, et elle se mouvra à travers les mille choses qui seront pour d'autres un sujet de trouble et d'anxiété, sans éprouver la moindre agitation. Au milieu de toutes les circonstances quelles qu'elles soient, nous garderons la tranquillité d'esprit lorsque nous demeurons en Dieu.

Si quelqu'un est ressuscité avec Christ, s'il demeure en cela, la chose se montrera elle-même de la manière suivante: nous ne nous effrayerons pas des changements qui s'opèrent autour de nous. Nous vivons, non pas dans une apathie et une indifférence stupides, mais dans l'exercice d'énergies et d'affections vivantes pour le Seigneur. La grande preuve du fait que je demeure en Christ est la tranquillité d'esprit. J'ai ma portion ailleurs que dans les choses d'ici-bas, et je vais en avant. Un autre signe est la confiance dans l'obéissance.

Tout cela est la communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ — communion non seulement dans la joie, mais dans les pensées du Père et du Fils. L'Esprit Saint, la troisième personne de l'adorable Trinité, est la puissance qui nous fait entrer par les affections dans les choses de Dieu.

«Le Père aime le Fils». Dans quelle place je suis introduit pour connaître ainsi les sentiments du Père envers son Fils bien-aimé!

Lorsque nous occupons notre vraie place, la place qui nous appartient, notre âme est remplie de choses auxquelles nous sommes associés, et qui laissent ce monde de côté comme une petite chose — un atome dans l'immensité de cette gloire qui était avant que le monde fût.